Jean Lopez
Lasha Otkhmezuri

LES MARÉCHAUX DE STALINE

PERRIN

Jean Lopez
Lasha Otkhmezuri

LES MARÉCHAUX DE STALINE

PERRIN

DES MÊMES AUTEURS

Barbarossa. 1941, la guerre absolue, Paris, Passés composés, 2019.

Joukov. L'homme qui a vaincu Hitler, Paris, Perrin, 2013.

Grandeur et misère de l'Armée rouge, Paris, Le Seuil, 2011 ; Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2015.

Photographies des maréchaux :
© Musée central des forces armées, Moscou ;
sauf p. 85 : Wikimedia Commons.

© Perrin, un département de Place des Éditeurs, 2021

92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 08 00

En couverture :
Joseph Staline et le maréchal de l'Armée rouge Kliment Vorochilov.
Ache de propagande russe à la gloire de L'Armée rouge.
Lithographie en couleur de Gustav Klutsis, 1935.
Saint-Pétersbourg, Russian National Library.
© Fine Art Images/Leemage

EAN : 978-2-262-08539-1

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Sommaire

Titre

Des mêmes auteurs

Copyright

Présentation

Portrait de groupe

1 - Vorochilov - Le commissionnaire de Staline

2 - Boudienny - Le Murat rouge

3 - Egorov - L'oublié de l'Histoire

4 - Bliukher - Le Sibérien

5 - Toukhatchevski - L'enfant prodige de l'Armée rouge

6 - Timochenko - Le perdant

7 - Chapochnikov - Le conseiller

8 - Koulik - L'erreur de distribution

9 - Joukov - Georges le Victorieux

10 - Vassilevski - Le fils du pope

11 - Koniev - L'anti-Joukov

12 - Govorov - Le poids du passé

13 - Rokossovski - Du malheur d'être à moitié polonais

14 - Malinovski - El Coronel Malino

15 - Tolboukhine - Le maréchal inconnu

16 - Meretskov - Le rescapé

17 - Sokolovski - Maréchal par raccroc

Tableau de correspondance des grades d'officier

Glossaire

Cartes

Notes

Sources et bibliographie

Index

PRÉSENTATION

Pour les Occidentaux, les maréchaux soviétiques se réduisent bien souvent à ce qu'ils voyaient lors des grands défilés militaires sur la place Rouge : des vieillards en manteau gris, affublés d'une casquette démesurée, exhibant sur leur poitrine dix rangs de médailles. Gueorgui Joukov était ainsi accablé de cinquante-six décorations, qui pesaient plus de cinq kilos. Pour comprendre que cette quincaillerie n'était pas d'opérette, l'on n'a besoin que d'énumérer les six premières : pour la défense de Leningrad ; pour la défense de Moscou ; pour la défense de Stalingrad ; pour la prise de Varsovie ; pour la prise de Berlin ; pour la victoire sur l'Allemagne dans la Grande Guerre patriotique… Parmi ces maréchaux pour la plupart inconnus des Occidentaux se trouvent quelques-uns des plus grands soldats du siècle passé.

Entre 1935 et 1953, date de sa mort, Staline a créé trente-huit maréchaux, le premier en 1935, le dernier en 1946. L'échantillon étudié regroupe dix-sept de ces chefs : nous en avons donc écarté vingt et un. Premier groupe de maréchaux exclus : Staline, Beria et Boulganine. Aucun des trois n'est un soldat, aucun n'a jamais mené une formation au combat. Leur trajectoire obéit à une autre logique, strictement politique. Staline, on le conçoit, constitue un cas à part en tant que chef de la Stavka*, commandant en chef des armées, président du Comité d'État à la Défense, commissaire à la Défense, président du Conseil des commissaires du peuple et secrétaire général du Parti. Il s'est lui-même nommé maréchal, et c'est de lui que dépendent tous les autres, leur carrière, leurs commandements, leur vie et leur mort. On le rencontrera donc à chaque page. Vorochilov devrait appartenir à ce groupe puisque son maréchalat n'a d'autre justification que politique, ses aptitudes militaires étant, au mieux, celles d'un dilettante. Néanmoins, comme il est le premier maréchal de l'Union soviétique à avoir

été nommé, comme il a régné quinze ans sur l'Armée rouge et influencé les destinées de l'élite, nous avons jugé indispensable de le conserver dans l'échantillon.

Le second groupe écarté est celui des maréchaux d'arme, parfois appelés « maréchaux de branche » : trois pour l'artillerie, neuf pour l'aviation, quatre pour les troupes blindées, un pour les transmissions et un pour le génie. Ces spécialistes n'ont pas commandé de grandes formations interarmes. Si certains ont sans aucun doute contribué à la victoire – nous pensons en particulier au trio de tankistes Bogdanov, Rybalko et Rotmistrov –, ils l'ont fait sous les ordres de maréchaux commandant des Fronts*. En outre, à la différence des dix-sept « maréchaux de l'Union soviétique », ils portent le titre de « maréchal des troupes blindées », « maréchal de l'artillerie », « maréchal de l'aviation », etc., sans référence à l'État soviétique. C'est le régime lui-même qui les a placés dans une catégorie à part en instituant un vocable particulier. Enfin, Sokolovski, devenu maréchal de l'Union soviétique seulement en juin 1946, constitue un cas à part, puisque Staline ne l'a pas choisi en récompense d'un commandement victorieux. Néanmoins, parce qu'il a rempli la fonction de chef d'état-major des Fronts les plus importants durant la Grande Guerre patriotique, nous l'avons agrégé au groupe étudié.

En quoi nos dix-sept sujets constituent-ils une élite ?

Numériquement d'abord. En 1935, l'Armée rouge recense environ six cents commandants du niveau supérieur à l'équivalent occidental de général de brigade, et cinq maréchaux couronnent l'édifice : un pour cent vingt. En 1941, sur un millier d'officiers généraux (le grade a été réintroduit en 1940), on compte toujours cinq maréchaux, bien que trois d'entre eux aient été exécutés en 1937-1938 : un pour deux cents. En 1944, le nombre des généraux approche 3 000, pour douze maréchaux : un pour deux cent cinquante.

Élite par l'importance des états de service de ses membres, ensuite. La plupart des dix-sept maréchaux de Staline retenus sont les seuls officiers supérieurs dont les noms étaient connus en Occident, avant et pendant la guerre, pour avoir été cités régulièrement dans les communiqués de presse. Plusieurs d'entre eux ont eu les honneurs de la couverture du magazine américain *Time*. C'est le groupe resserré des huit « maréchaux de la Victoire », nommés en 1943 et 1944, qui, à la tête des Fronts ou comme envoyés de la Stavka, brisent la Wehrmacht en 1944 puis libèrent – pour

mieux les occuper – Tallinn, Riga, Vilnius, Bucarest, Sofia, Budapest, Varsovie, Vienne, Bratislava, Berlin et Prague, soit onze capitales de pays aujourd'hui membres de l'Union européenne, auxquelles on peut ajouter Belgrade. Eux encore qui tiennent les postes de hauts-commissaires dans les zones d'occupation soviétique en Allemagne et en Autriche et qui siègent à certaines commissions d'armistice. Eux, toujours, qui commandent les groupements de forces terrestres et aériennes au début de la guerre froide. Eux, enfin, qui tournent au sommet du ministère de la Défense soviétique durant seize des vingt-deux années qui séparent 1945 de 1967, et qui président notamment à l'adaptation à l'âge nucléaire. Point n'est besoin de souligner davantage que la vie et la carrière de ces hommes importent à qui s'intéresse à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale et à celle de l'Union soviétique. Il faut plutôt s'étonner que les maréchaux de Staline n'aient pas fait l'objet de travaux spécifiques, si l'on excepte l'ouvrage d'Harold Shukman[1], édité en 1993, plus large (il inclut des maréchaux nommés après Staline) et lacunaire (six maréchaux de notre échantillon sont absents)[2].

Les faits biographiques forment une masse disparate, livrée aux caprices des archives officielles et privées, et à l'existence, ou non, de Mémoires. Nous les avons soumis à une grille d'analyse qui nous a permis d'éclairer les profils et inflexions de carrière, les raisons de l'élévation au maréchalat, celles de l'attribution de tel ou tel grand commandement, la position dans l'ordre officieux de préséance qui transparaît, par exemple, de l'ordonnancement des toasts officiels ou de la date d'obtention et du nombre de distinctions honorifiques. Cette grille d'analyse aligne des éléments aussi divers que le niveau d'éducation, le milieu social, l'origine nationale, le type de formation militaire, la proximité physique avec Staline, l'ancienneté et la solidité du lien au parti bolchevique, la participation aux événements traumatiques de la première moitié du XX^{e} siècle – en particulier la Première Guerre mondiale, la guerre civile russe et la purge géante de 1937-1938.

Plutôt que de procéder à une analyse horizontale et directement comparative des biographies, nous avons préféré, pour l'agrément de la lecture et l'intelligibilité des parcours individuels, donner certains éléments de comparaison dans le premier chapitre, puis aligner, dans l'ordre d'accession au maréchalat, dix-sept esquisses biographiques. Le danger de cette approche est celui de la répétition d'événements que beaucoup de ces soldats ont vécus de façon simultanée, souvent sans se connaître. Le lecteur

voudra bien nous pardonner cet inconvénient, que nous espérons avoir réduit dans la mesure du possible.

On ne trouvera pas ici de biographies au sens classique, c'est-à-dire présentant aussi l'homme privé, ses goûts, ses vices, ses désirs, ses amours, ses problèmes d'argent. Sur ces sujets, nous n'avons trouvé que peu d'éléments, dont une partie a dû en outre être écartée par manque de fiabilité. Ce qui demeure est sûr, mais très inégalement réparti. Les maréchaux ont eu une vie personnelle, bien entendu, mais si elle n'a pas donné lieu à des rapports ou entraîné des complications avec Staline, elle n'apparaît pas dans le type de sources utilisé, internes à l'Armée rouge et aux polices. Mémoires et souvenirs de l'entourage, soumis à la censure et à l'autocensure, livrent quant à eux assez peu d'éléments personnels, la pruderie officielle du monde soviétique posant un filtre supplémentaire.

Nous ne nous sommes pas étendus outre mesure sur Gueorgui Joukov, auquel nous avons consacré en 2013 une copieuse biographie[3]. Le lecteur se gardera donc de juger de son importance au nombre de pages que nous lui avons allouées ici. On constatera que Mikhaïl Toukhatchevski a eu droit à la part du lion. La dimension exceptionnelle de l'homme et l'obscurité relative dans laquelle il végète justifient cet effort. Ivan Koniev et Konstantin Rokossovski sont aussi bien servis : ils forment, avec Joukov, le plus remarquable trio de chefs de la Seconde Guerre mondiale.

Nos sources sont russes à 95 %, qu'elles soient primaires ou secondaires. Si l'on consulte facilement des cartes des grandes opérations de la Seconde Guerre mondiale à l'Est, il n'en va pas de même de celles de la guerre civile russe. C'est la raison pour laquelle l'on trouvera en fin de volume des croquis des plus importantes. Les notes servent le plus souvent à indiquer l'origine d'une citation ou d'une donnée numérique. L'astérisque derrière certains mots renvoie à un glossaire technique.

Nous remercions Vladimir Anatolievitch Afanassiev, chercheur au Musée central des forces armées, pour nous avoir communiqué les photos des maréchaux. Notre gratitude va également à notre fidèle relecteur, Philippe Torrens.

PORTRAIT DE GROUPE

Avant toute analyse des traits qui rassemblent ou séparent les dix-sept maréchaux de l'Union soviétique choisis par Staline, posons que le premier et le plus important élément de différenciation est la date d'élévation au maréchalat. Ces hommes appartiennent en effet à trois groupes distincts parce que constitués dans des circonstances historiques très différentes : celui de 1935 (cinq maréchaux), celui de 1940 (trois maréchaux) et celui de 1943-1944 (huit maréchaux) – le dix-septième maréchal, élevé en 1946, se rattachant au dernier groupe.

Le millésime 1935 est celui d'une résurrection. Après dix-huit ans d'antimilitarisme officiel, le régime soviétique renoue avec la tradition impériale russe des maréchaux, héritée, comme souvent en ces matières, du voisin germanique. Cette résurrection signale une rupture importante dans l'histoire de l'Armée rouge. Fin décembre 1917, à peine arrivés au pouvoir, les chefs bolcheviques avaient aboli grades, dignités, ordres, épaulettes et décorations de l'ancien régime. Le mot « officier » lui-même avait été banni, symbole d'un ordre détesté. L'Armée rouge des paysans et des ouvriers ne connaîtrait plus, pour nous restreindre au haut de l'échelle, ni généraux, ni amiraux, ni maréchaux, seulement des « commandants » : commandants de brigade (*kombrig*), de division (*komdiv*), de corps (*komkor*), d'armée (*komandarm* I et II). Ce mot neutre offrait l'avantage d'éliminer la charge symbolique liée aux anciennes dénominations. Il marquait également une rupture avec la tradition militaire occidentale, dans laquelle le grade indique à la fois un rang dans l'échelle hiérarchique et un commandement associé : un colonel commande un régiment, un commandant un bataillon, et le second est subordonné au premier, l'inverse constituant une anomalie. Dans le système mis en place en 1918, en revanche, la fonction primait le rang. Rien n'empêchait, par exemple, un

kombrig de commander une division et d'avoir sous ses ordres un *komdiv* qui serait, lui, à la tête d'une brigade si le Conseil militaire de l'armée en avait décidé ainsi. Plus encore, le commandant d'une unité n'était pas le détenteur unique du pouvoir militaire. Il œuvrait au sein d'un collectif, le Conseil militaire, qui l'associait à un commissaire politique et, assez souvent, au chef d'état-major de l'unité. Pour les formations de haut niveau (armées* et Fronts), le commandant opère avec un Conseil militaire plus étoffé qui rassemble un ou parfois deux membres politiques (improprement dénommés « commissaires », cette appellation étant réservée aux travailleurs politiques de rang inférieur), un ou deux commandants subalternes (état-major, logistique), voire un représentant du commissariat du peuple à la Défense ou d'autres organismes civils comme les chemins de fer. À trois reprises dans l'histoire de l'Armée rouge (entre 1918 et 1925 ; 1937 et 1940 ; 1941 et 1942), pour être obéi, y compris en matière opérationnelle, un ordre devra être contresigné par le commissaire ou membre politique du Conseil militaire. Que l'on soit *komdiv* ou maréchal ne change rien à l'affaire : le régime bolchevique se méfie des armées permanentes, en particulier de l'encadrement, qu'il voit comme une pépinière de Bonaparte à surveiller de très près. C'était l'opinion de Lénine, ce sera celle de Staline.

Cette situation change en partie avec le décret conjoint du Comité exécutif central et du Conseil des commissaires du peuple, daté du 22 septembre 1935. Il faut y voir l'adaptation au domaine militaire d'un slogan lancé par Staline le 4 mai 1935 à l'occasion d'un discours devant de jeunes promus de l'académie militaire. Après avoir expliqué la logique des étapes de sa révolution – collectivisation puis industrialisation –, le Vojd annonce que le moment est venu de s'occuper des cadres. Ses mots – « Les cadres décident de tout ! » – deviennent le motif central de la propagande. Voici les attendus du décret :

« Les cadres de l'Armée rouge ouvrière et paysanne sont le capital le plus précieux cultivé et levé par le Parti. Chaque année, leurs effectifs sont reconstitués avec de nouveaux détachements de jeunes commandants diplômés des écoles et académies militaires et promus dans les rangs du personnel subalterne de commandement. Chaque année, des milliers et des dizaines de milliers de jeunes travailleurs des kolkhozes et des sovkhozes de notre pays intègrent notre Armée rouge, vraiment populaire, se consacrant au service dans les rangs de ses commandants. Au stade actuel

de la construction des forces armées de l'Union soviétique, le rôle du personnel de commandement de l'Armée rouge est d'une importance capitale. Le slogan du Parti, "Les cadres décident de tout", signifie, pour l'Armée rouge, la création de conditions qui assurent la croissance numérique et l'amélioration de la qualité des cadres et des états-majors.

« Pour la masse des commandants, des travailleurs politiques, des ingénieurs militaires, des techniciens, des médecins militaires […], le service dans l'Armée rouge ouvrière et paysanne devient une profession et les caractéristiques de ce service nécessitent une procédure de carrière réglementée par la loi. Des tâches particulièrement importantes [dévolues] à l'état-major dans son ensemble, et le rôle de premier plan des commandants dans la bataille, nécessitent la création de grades militaires qui reflètent clairement les qualifications militaires de chaque commandant et officier politique, leur ancienneté et leur mérite, leur autorité en tant que commandant et chef de l'Armée rouge ouvrière et paysanne. »

Grades et insignes sont donc de retour dans l'Armée rouge en 1935, depuis les lieutenants jusqu'aux colonels, en passant par les premiers lieutenants (voir table des grades en annexe), capitaines, majors (commandants) et colonels. Pas les officiers généraux cependant, encore trop liés, dans la mémoire bolchevique, à l'ancien régime et, surtout, aux Blancs de la guerre civile. Selon un témoignage, Staline aurait ainsi expliqué pourquoi il omettait les généraux : « Ce n'est pas le moment ! J'entends déjà qu'on grogne : "Pendant la guerre civile nous fouettions tous ces capitaines et colonels, et maintenant c'est nous-mêmes qui les ramenons." Laissons-les s'habituer, puis nous verrons[1]… » Les *kombrig*, *komdiv*, *komkor* et *komandarm* survivront encore cinq ans. Le maréchalat ne traînait pas le même passif que le généralat : en 1917, l'ancien régime n'avait plus de maréchaux à exhiber. Le dernier, le comte Dimitri Miliutine, était mort en 1912. La route idéologique se trouvait donc libre pour couronner la nouvelle hiérarchie militaire rouge par le maréchalat.

Le 20 novembre 1935, le Comité central publie, dans cet ordre, le nom des cinq premiers maréchaux de l'histoire soviétique : Vorochilov, Boudienny, Egorov, Bliukher et Toukhatchevski. Ils ne porteront pas le bâton comme en Allemagne ou en France, mais divers insignes au col et sur les manches. Au terme d'un processus compliqué, ils finiront en 1940 par être identifiés avant tout par une étoile à cinq branches accrochée au cou, faite d'or, de platine et de diamants. D'autres étoiles, brodées au fil d'or, se

portent sur les manches et aux extrémités du col de la vareuse. Comme dans l'armée prusso-allemande, le maréchal soviétique détient le grade le plus élevé parmi les généraux en même temps qu'une dignité, ce que rend bien le terme allemand de *Generalfeldmarschall* (en France, en revanche, le maréchalat moderne n'est qu'une dignité dans l'État, une prérogative honorifique accordée à certains généraux cinq étoiles). Dans leur majorité, les Soviétiques découvriront ce que signifie cette dignité le 9 mars 1953, lorsque les maréchaux, sur deux rangs, Boudienny en tête, ouvriront solennellement la voie au cercueil de Staline de la maison des Syndicats jusqu'au mausolée de la place Rouge. Le maréchal Vorochilov marquera la primauté du Parti sur l'armée en portant le cercueil avec les pontes du Politburo, dont il est membre.

Pour une partie de la population planent sans doute, derrière les cinq promus de 1935, les ombres tutélaires de Souvorov et de Koutouzov, les plus célèbres des cinquante-trois maréchaux (déduction faite des attributions honorifiques à des princes ou capitaines étrangers) élevés par les tsars Romanov en un peu plus de deux siècles. Une autre partie, en revanche, s'inquiète d'une mesure qui leur semble un retour trop voyant à l'ancien régime. Ainsi lit-on, à la date du 7 novembre 1935, dans le journal du haut fonctionnaire bolchevique Alexandre Soloviov : « Aujourd'hui, j'étais sur la place Rouge, au défilé des troupes et à la manifestation. Monté sur un magnifique cheval, dans un nouvel uniforme de maréchal, Vorochilov recevait la parade. Les cinq premiers maréchaux se tenaient au-dessus du mausolée avec des membres du Politburo : Vorochilov, Boudienny, Bliukher, Egorov, Toukhatchevski. Les troupes avaient également une autre allure. Les épaulettes disparues il y a dix-huit ans ont été réintroduites. Pour les sous-officiers – les caporaux, les sergents, les adjudants – les bandes rayées sont de retour, les officiers – les lieutenants, les majors, les colonels – ont maintenant des épaulettes en or. C'est étrange, nous en avions perdu l'habitude. […] Podvoïski [le premier commissaire du peuple pour les Affaires militaires en novembre 1917] n'aime pas non plus ce retour à l'ancienne manière tsariste. Il dit que la révolution avait introduit une forme et une hiérarchie originales dans l'Armée rouge, approuvées par Lénine. Cela aurait dû être immortalisé. Il n'était pas nécessaire d'emprunter à l'armée tsariste[2]. »

Pourquoi en 1935 et pourquoi ces hommes-là ? Pour Staline, élever cinq commandants au-dessus des six cents autres ne semble plus alors

représenter un danger. Après des années de tourmente, la route politique lui semble dégagée et l'air plus léger. Il a écarté Trotski et les vieux bolcheviks, et promu une nouvelle élite dévouée à sa personne. Les koulaks ont été éliminés, la collectivisation des campagnes est quasi achevée, la guerre contre les paysans gagnée. Le premier plan quinquennal (1928-1932) s'est achevé, globalement, et sans parler de son coût, par un succès ; le début du deuxième plan, encore plus ambitieux, bénéficie de deux années de bonnes récoltes. Toutefois, si sur le plan intérieur Staline peut croire qu'il a le pays en main, le contexte international évolue, lui, dans un sens défavorable : en Extrême-Orient, les incidents de frontière se multiplient avec le Japon, qui a mis la main sur la Mandchourie en 1931 et lorgne vers la Mongolie, alliée de Moscou ; à l'ouest, l'amitié allemande appartient au passé. Hitler réarme, réintroduit le 16 mars 1935 le service militaire obligatoire et ne cache pas ses mauvaises intentions à l'encontre du pays des soviets. La Pologne, qui flirte avec le nouveau chancelier du Reich, ne rassure pas non plus Moscou. Dans ce contexte, l'expansion, la restructuration et la modernisation de l'armée reçoivent priorité sur tout. D'ailleurs, c'est à partir de cette même année 1935 que Staline commence à s'impliquer de façon croissante dans les affaires militaires.

1934 et 1935 sont des années de grands changements pour l'Armée rouge. L'on remarquera d'ailleurs que les deux autres vagues de promotions – 1940 et 1943-1944 – accompagneront ou suivront également un important train de réformes militaires. En 1934, on abolit les commissariats à l'Armée et à la Marine, qui étaient coiffés depuis 1924 par un soviet militaire révolutionnaire. Le pouvoir militaire se concentre désormais dans un commissariat du peuple à la Défense, confié au fidèle des fidèles, Vorochilov. L'état-major de l'Armée rouge est rebaptisé « État-Major général », son ancien nom. Compromis boiteux, depuis sa naissance en 1918, entre armée de milices territoriales et armée de cadres, l'Armée rouge bascule sans retour, cette même année, vers la seconde solution. À la fin de 1938, 77 % des divisions seront des formations dites « de cadres » : seules 23 % conservent le statut territorial, c'est-à-dire qu'elles sont chargées d'accueillir les hommes pour des stages annuels de deux mois permettant de donner à tous une formation militaire à bas coût. Un plan adopté le 10 mai 1935 par le Politburo prévoit une augmentation de 50 % des effectifs militaires avant mai 1938. En trois années, la Défense multiplie son budget par presque six : 1 420 millions de roubles (4 % du budget) en 1933 ;

5 019 millions (10,4 %) en 1934 ; 8 195 millions (12,8 %) en 1935. L'aviation et l'arme blindée deviennent, en quantité comme en qualité, les premières au monde. Outre cette expansion et cette modernisation, un changement de composition va dans le sens souhaité par Staline : la part des ouvriers dans les effectifs passe de 31 % en 1930 à 46 % en 1934, dépassant la proportion de paysans. À cette dernière date, des campagnes de recrutement y ont porté par ailleurs à presque 50 % le taux de communistes. Quasiment 100 % du commandement supérieur a sa carte du Parti. Cette armée bolchevisée, surveillée de près par l'administration politique militaire et le NKVD*, rassure d'autant plus Staline qu'elle n'a pas bronché – seulement murmuré – durant la collectivisation de l'agriculture. Aussi le dictateur lui épargne-t-il, provisoirement, les purges qui frappent le reste de la société en 1933-1934.

Le régime s'emploie à rendre un peu de lustre à cette armée en pleine mutation. L'encadrement fait l'objet d'attentions nouvelles, matérielles et symboliques : élévation des soldes – qui demeurent néanmoins modestes –, construction de casernes, de magasins spéciaux, élargissement des compétences de l'État-Major général, protection vis-à-vis du NKVD qui ne peut plus arrêter un commandant supérieur sans autorisation spéciale du commissaire à la Défense. La promotion de Toukhatchevski sanctionne, en particulier, l'élan modernisateur et le professionnalisme qu'il incarne et qui fascinent toute une génération de jeunes officiers. Celle d'Egorov, chef de l'État-Major général, rejaillit sur l'organe qu'il commande. Avec le maréchalat, Bliukher, patron de l'armée d'Extrême-Orient, étoffe son autorité dans la région où le risque de guerre est le plus élevé. La nomination de Vorochilov s'explique sans peine : même s'il n'a que très peu commandé au feu, le commissaire du peuple à la Défense ne pouvait se voir refuser une dignité accordée à quatre de ses subordonnés. Avec lui, le Parti tient le glaive, ce qui marque la dépendance absolue d'une Armée rouge pour laquelle parler d'autonomie ou d'esprit de corps sera toujours à la limite du contresens. Sur ce point, Staline imite Pierre le Grand qui choisit, en 1699, d'ouvrir la tradition impériale du maréchalat avec le comte Golovine, politique bien plus que militaire. Par une curieuse coïncidence, le premier maréchal de Hitler, von Blomberg (1936), devra également tout à la politique, rien à ses faits d'armes. Enfin la distinction de Boudienny, inspecteur général de la cavalerie, ne peut répondre à une volonté de modernisation ni de contrôle de l'armée. Dans son cas, des raisons

idéologiques semblent prévaloir. L'ancien commandant de la 1re armée de cavalerie, la Konarmia, demeure en effet une légende vivante, à une époque où la propagande met toujours en avant le culte des héros de la guerre civile. Un observateur avisé, Simon Tourovski, adjoint du commandant du district militaire de Kharkov, résume ainsi le choix des cinq premiers maréchaux : « On l'a donné [le maréchalat] à Klim pour son poste [commissariat du peuple à la Défense], à Boudienny pour son passé glorieux – bien qu'il ait plus souvent gagné par le nombre que par la compétence –, à Toukhatchevski et à Egorov pour leur talent, et à Bliukher pour Perekop [sa plus belle victoire, dans la phase finale de la guerre civile, en Crimée]. Rien à dire[3]. » Il aurait pu ajouter que les trois premiers nommés de ces cinq maréchaux appartiennent à la « clique de Tsaritsyne », les affidés de Staline.

À la fin de 1937, après avoir fait fusiller Toukhatchevski, Staline expliquera ses choix, dans le style répétitif et simple qu'il affectionne et qu'il tient sans doute de ses années de séminaire. « Prenons, par exemple, l'attribution du titre de maréchal. On sait que nous avons cinq maréchaux de l'Union soviétique. Le moins digne de ce titre était Egorov, je ne parle même pas de Toukhatchevski, qui, sans aucun doute, ne méritait pas ce titre, et que nous avons fusillé malgré son titre de maréchal. Le maréchalat de l'Union soviétique, Vorochilov, Boudienny et Bliukher l'ont reçu à juste titre. Pourquoi à juste titre ? Parce que, lors du choix […], nous sommes partis du fait qu'ils étaient issus du peuple et promus par le processus de la guerre civile populaire. Prenez Vorochilov – un homme qui n'était pas militaire, mais issu du peuple, qui a traversé toutes les étapes de la guerre civile, s'est battu plus ou moins bien et a obtenu à juste titre de devenir maréchal. Boudienny – également un fils du peuple, issu de la profondeur du peuple – est à juste titre populaire, et c'est à cause de cela qu'on lui a attribué le titre de maréchal. Bliukher, lui, est passé à travers toutes les étapes de la guerre civile, depuis sa forme de combat de partisans jusqu'à celle d'armée régulière ; il est à juste titre populaire, lui-même est issu du peuple, et c'est à cause de cela qu'on lui a attribué le titre de maréchal[4]. » À la fin de 1937, en pleine purge, Staline ne mentionne donc plus le mérite militaire comme critère d'attribution du maréchalat. Pour lui, seules entreraient en ligne de compte l'origine sociale et la loyauté politique. Il nie l'évidence et renie son choix de 1935 : Toukhatchevski était bel et bien devenu maréchal du fait de sa compétence militaire et de ses

visions futuristes, et toute l'URSS savait qu'il était d'origine noble, comme elle savait qu'Egorov avait été lieutenant-colonel dans l'armée impériale. Ce sera encore plus vrai pour les maréchaux de la Grande Guerre patriotique, tous promus pour leurs capacités réelles et leurs résultats sur le terrain.

En 1940, Staline élève trois autres soldats au maréchalat : Timochenko, Chapochnikov et Koulik. Si leur action dans la campagne de Finlande apparaît comme déterminante dans leur promotion, il est néanmoins difficile de parler à leur propos de récompense pour une victoire incomplète si chèrement payée. Il s'agit plutôt cette fois de rendre un peu d'estime de soi à un corps de commandants traumatisé par deux années de purge sanglante (1937-1938), et dont l'inefficacité vient d'être révélée au monde entier dans les neiges de Carélie. Subissant encore davantage la pression extérieure – la Seconde Guerre mondiale est commencée depuis neuf mois –, Staline comprend qu'il faut réformer et renforcer le corps des officiers. En juin 1940, près de 1 000 d'entre eux reçoivent le grade, enfin réhabilité, de général, dans sa progression traditionnelle en Russie : major-général, lieutenant-général, colonel-général, général de l'armée. Timochenko est l'homme du moment. Il a su redresser la situation en Finlande et trouve le maréchalat dans la corbeille de commissaire à la Défense. Chapochnikov doit plus son étoile à la confiance du « patron », dont il est devenu le conseiller militaire personnel, qu'à sa position de chef de l'État-Major général. Il est aussi celui qui avait vu clair en Finlande et dont les avis ont été précieux pour redresser la barre en janvier 1940. Koulik rejoint le duo parce que l'artillerie, dont il a la charge, a été l'arme clé dans le forçage de la ligne Mannerheim derrière laquelle les Finlandais se défendaient.

Les années 1941 et 1942 sont une époque d'immenses défaites pour l'Armée rouge. Il n'est alors pas question de donner l'étoile à des capitaines qui ont reculé de 1 000 km et perdu des millions d'hommes (Hitler, lui, ne craindra pas d'élever des généraux sans perspectives de victoires, tels Paulus en 1943 ou Schörner en 1945). La bataille de Stalingrad, dès avant sa conclusion heureuse, marque un tournant dans la politique militaire soviétique : une nouvelle revalorisation des officiers. Dès juillet 1942, après la chute de Rostov, sont créés trois ordres qui leur sont réservés, baptisés – ô mânes de la vieille Russie ! – Koutouzov, Souvorov et Alexandre Nevski. Le 9 octobre 1942, un oukase du Présidium du Soviet suprême rétablit

l'unité de commandement : le commissaire politique est pour la troisième fois exclu du processus de décision opérationnelle. Les *pogon*, les vieilles épaulettes d'or et d'argent, celles-là mêmes que les soldats arrachaient en 1917, font de nouveau leur apparition en vertu d'un décret du 6 janvier 1943. Les soldes sont revalorisées, les offenses à supérieur plus sévèrement punies. Le salut à un supérieur est à nouveau obligatoire en toutes circonstances. Un officier, au-delà du grade de capitaine, n'a plus le droit de voyager dans les transports en commun ni de porter un paquet, situations incompatibles avec sa dignité nouvelle.

Ces décisions sont toutefois superficielles – excepté, bien entendu, le retour à l'unité de commandement – en comparaison d'un mouvement de fond repérable dès le terrible été 1941. Le philosophe et vétéran de la Grande Guerre patriotique Grigori Pomeranz l'exprime avec une singulière pénétration : « La guerre a fourni à notre système ce dont il manquait – la concurrence. L'économie a commencé à mieux fonctionner. Nos marchandises – les régiments, les divisions – ont commencé à faire concurrence à celles de l'étranger. En infligeant des défaites à Vorochilov, Boudienny et Timochenko, les Allemands ont déblayé la route pour Rokossovski, Koniev, Bagramian et Tcherniakhovski. Les vrais capitaines, formés au feu, ont remplacé les abrutis nommés avant guerre par Staline[5]. » Les défaites de juin 1941-août 1942 ont testé le haut commandement de l'Armée rouge avec une implacable sévérité. Si trente-six généraux ont été appelés au commandement d'un Front – la plus haute formation – au cours des quatorze premiers mois des combats, seulement sept seront nommés à ce poste durant les trente-deux mois suivants : la rotation affolante des cadres fait place à une stabilisation progressive. Au printemps 1943, Staline dispose d'un vivier d'une douzaine de commandants de Front fiables, à qui il peut tout demander, ce qui n'exclura pas les échecs mais justifiera qu'on les passe sous silence. Après les premiers mois de panique, le Vojd* a appris que fusiller des généraux était moins profitable que de les placer dans une situation d'apprentissage concurrentiel. Et il ne se gênera pas pour aiguiser cette concurrence. À partir de 1943, cette phalange issue du creuset de la défaite reçoit le maréchalat pour prix de sa compétence chèrement acquise.

Les trois premières promotions de la Grande Guerre patriotique sont, dans l'ordre, celles de Joukov en janvier 1943, de Vassilevski en février et de Staline lui-même en mars. Les deux premiers trouvent la récompense de

leur travail de planification à Stalingrad et reçoivent un bonus d'autorité dans leur fonction d'envoyés de la Stavka. Un document classé dans le fonds d'archives des décisions du Comité central montre que Staline s'est trouvé face à un dilemme. Il s'agit d'un projet d'oukase daté de janvier 1943 inséré dans un protocole de réunion du Politburo. Le texte propose « d'établir le grade militaire le plus élevé – généralissime de l'Union soviétique – et de le faire attribuer personnellement à Staline par le Présidium du Soviet suprême de l'URSS pour services particulièrement remarquables rendus à la mère patrie dans la direction des forces armées pendant la guerre[6] ». Il est à noter que les mots « de l'Union soviétique » sont barrés (très probablement par Staline lui-même) et que, dans la marge, figure, écrite à la main (par l'un de ses godillots), cette phrase : « Il le faut. » En clair, à la veille d'élever Joukov au maréchalat – le premier du temps de guerre –, Staline s'est demandé s'il ne fallait pas se placer d'emblée non seulement au-dessus des « maréchaux de la Victoire », mais peut-être des maréchaux en général, pour devenir le maréchal universel. La question ne s'était posée ni en 1935 ni en 1940, les enjeux de prestige étant bien moindres. L'on ignore pourquoi Staline a finalement rejeté la proposition. A-t-il trouvé excessif, voire ridicule, de recevoir un honneur dont seul Souvorov avait bénéficié dans toute l'histoire russe ? Quoi qu'il en soit de sa motivation, il s'est rabattu sur une solution d'effacement relatif : devenir le troisième des maréchaux du temps de guerre. La victoire scellée, la proposition ressurgit le 24 juin 1945, cette fois à l'initiative – bien évidemment guidée – des militaires. Quinze maréchaux, amiraux et généraux adressent une lettre au Politburo : « Nous, commandants des troupes des Fronts, de l'État-Major général de l'Armée rouge et de la Marine de guerre, au nom de l'Armée rouge et de la Marine de guerre, considérons comme nécessaire, du fait de sa direction remarquable des opérations de l'Armée et de la Marine, qui a abouti à la victoire historique sur l'Allemagne fasciste dans la Grande Guerre patriotique : d'attribuer à Staline un second ordre de la Victoire* ; de lui conférer le rang de Héros de l'Union soviétique ; d'établir le titre militaire de généralissime de l'Union soviétique ; d'attribuer ce dernier à Staline pour ses mérites exceptionnels dans cette guerre, en tant qu'organisateur et inspirateur de la victoire des peuples de l'Union soviétique dans la Grande Guerre patriotique ; d'établir un ordre de Staline[7]. » Staline accepte tous ces honneurs, sauf la création

d'un ordre portant son nom. Notons au passage que les mots « de l'Union soviétique » sont à nouveau accolés au titre de généralissime.

En 1944, les victoires s'enchaînent et les maréchaux se multiplient. Koniev reçoit les lauriers du « chaudron » de Tcherkassy en février 1944, Govorov ceux du déblocage de Leningrad en juin. L'étoile de diamants de Rokossovski, accordée le 29 juin 1944, est liée à l'opération *Bagration*, celles de Malinovski et Tolboukhine, en septembre de la même année, à l'immense victoire en Roumanie. Pour Meretskov, c'est la sortie de guerre de la Finlande et le succès de l'opération dans le Grand Nord qui lui vaut récompense, le 26 octobre 1944. Govorov excepté, chacun de ces maréchaux reçoit un surcroît d'honneurs – Héros de l'URSS, ordre de la Victoire – et de prestige au moment où, pénétrant en Europe orientale, ils vont se frotter à l'étranger, aux problèmes d'alliance et de régime politique des pays libérés. Les huit maréchaux nommés en 1943 et 1944 appartiennent au groupe bien délimité des vainqueurs de la Wehrmacht.

Sur les trois derniers maréchaux nommés par Staline en 1945, 1946 et 1947, un seul, Sokolovski, est un soldat de métier. Ce n'est pourtant pas à sa prestation comme chef d'état-major de Joukov puis de Koniev qu'il doit son élévation en juin 1946, mais à son accession aux postes de commandant en chef des forces soviétiques d'occupation en Allemagne et de chef de l'administration militaire soviétique dans la zone orientale, fonctions éminemment politiques. De même, Beria doit moins sa promotion, en juillet 1945, à des talents militaires inexistants qu'à la militarisation du NKVD, dont il est le chef, et aux immenses services rendus à l'URSS dans l'organisation de la production d'armes et de la recherche atomique. En 1947, enfin, Boulganine n'est promu que du fait de son accession au ministère de la Défense : il devait, comme Vorochilov en 1935 et Timochenko en 1940, pouvoir parler aux maréchaux sur un pied d'égalité. On ne peut s'empêcher de penser que Staline, par la nomination d'un pur apparatchik, a également voulu rabaisser la dignité à un moment où il entreprend d'humilier Joukov, le premier des grands chefs du temps de guerre, et d'arrêter Koulik, maréchal déchu en 1942.

Examinons ce qui rapproche et ce qui différencie les dix-sept maréchaux nommés par Staline.

L'âge est un premier critère. Au moment de leur nomination, quatre ont plus de cinquante ans : Vorochilov est l'aîné (1881) ; suivent Chapochnikov

(né en 1882), Boudienny et Egorov (1883 tous les deux). Douze autres appartiennent à la même génération, celle des années 1893-1898, sauf Bliukher (1890) qui fait l'intermédiaire entre les deux groupes. Ces douze ont entre quarante-sept et quarante-neuf ans lorsqu'ils reçoivent l'étoile. Si l'on compare leur âge moyen à celui des vingt maréchaux élevés par Hitler, les Soviétiques sont sensiblement plus jeunes : quarante-huit ans et demi contre cinquante-neuf ans.

Si l'on considère l'origine nationale, douze maréchaux sont russes, trois ukrainiens, un russo-polonais et un biélorusse. Il n'y a ni Géorgien, ni Arménien, ni Juif, ni membres des nationalités d'Asie centrale. Cette distribution ne surprend pas : elle ne fait que refléter celle qui gouvernait déjà la nomination en 1940 de 982 officiers généraux. Le legs de l'armée tsariste – dominée depuis des siècles par les Russes (et les Germano-Baltes) – est ici visible.

Le milieu d'origine est un critère déterminant pour faire carrière dans l'Armée rouge, *a fortiori* à son sommet. Pour autant, les dix-sept maréchaux ne représentent pas l'avant-garde éclairée du prolétariat : quatre seulement ont fréquenté l'usine ou le chantier (Vorochilov, Bliukher, Rokossovski, Meretskov). Encore s'agit-il d'un prolétariat récent : seul Vorochilov avait un père ou une mère prolétaire. Neuf sont d'origine paysanne directe, quatre, fils d'employés. Deux sont des rejetons de classes ennemies : la noblesse (Toukhatchevski) et le clergé (Vassilevski). Deux autres encore étaient des officiers supérieurs du tsar (Egorov et Chapochnikov). Ces quatre hommes marqués des stigmates de l'ancien monde vivront dans une insécurité plus grande encore que leurs collègues.

La date d'adhésion au Parti est l'autre critère important indiqué dans les autobiographies de service. Ils ne sont que trois à être devenus bolcheviques avant le coup d'État d'octobre 1917 : Vorochilov, le doyen (adhésion au Parti social-démocrate russe en 1903), Bliukher (1916) et Meretskov (mai 1917). Huit ont adhéré dans les deux ans qui suivent la prise du pouvoir, au plus fort de la guerre civile. Six sont des retardataires, admis entre 1926 et 1942. Cinq d'entre eux doivent ce retard à leur origine sociale ou à un épisode « louche », du point de vue bolchevique, de leur passé : Malinovski (1926), Chapochnikov (1930), Vassilevski (1938), Tolboukhine (1938) et Govorov (1942). Un seul, Sokolovski, a postulé tardivement (1931) sans que rien l'y contraigne. Tous les maréchaux de Staline sont donc membres du Parti au moment de leur élévation. Il ne peut en aller

autrement dans une armée créée, manipulée et surveillée par le Parti pour servir ses desseins – et eux seuls. D'ailleurs, tous, sauf Tolboukhine[8], seront aussi membres ou membres candidats du Comité central du Parti entre 1921 (Vorochilov) et 1952 (Vassilevski, Govorov, Malinovski, Sokolovski). Tolboukhine aurait sans doute été de la fournée de 1952 s'il n'était mort trois ans auparavant. L'adhésion pleine et entière au communisme est, bien entendu, le ciment premier du maréchalat soviétique, à quoi l'on doit ajouter aussitôt la soumission personnelle à Staline, le chef suprême des armées. Tous n'ont pas accès à son entourage ou à sa personne avec la même fréquence. Il n'y a rien de commun entre un Vorochilov, qui rencontre le patron à son bureau du Kremlin 1 253 fois entre 1930 et 1945, et Rokossovski, Malinovski ou Tolboukhine qui n'ont été reçus que sept ou huit fois au même endroit. Après Vorochilov, ceux qui ont le plus approché le Vojd sont Vassilevski (266 fois à partir de 1940), Joukov (177 fois), Timochenko (144 fois), Chapochnikov (108) et Meretskov (74), parce qu'ils ont tous assumé le poste de chef de l'État-Major général. Koulik (118 visites) constitue un cas à part, en sa double qualité de patron de l'artillerie rouge et de vieux compagnon de Staline.

Sur le plan de la formation militaire, le groupe est hétérogène. Les cinq premiers maréchaux, à l'exception de Boudienny (tardivement), ne sont jamais passés par les écoles militaires supérieures mises en place par le régime soviétique. Ils se sont formés sur le tas, dans le feu de la guerre civile ou dans les écoles militaires du tsar (Egorov, Toukhatchevski, à qui s'ajoute, dans la deuxième promotion, Chapochnikov). Timochenko et deux maréchaux de la Victoire – Joukov et Rokossovski – n'ont suivi qu'une formation supérieure courte. En plus d'une année à l'école de cavalerie de Leningrad, Joukov et Rokossovski n'ont eu droit qu'à un stage de perfectionnement, le « Kuvnas » : un enseignement spécialisé court, dispensé au sein de l'académie Frounzé et destiné à rafraîchir les connaissances théoriques du haut commandement. Normalement, ce Kuvnas n'est accessible qu'aux candidats prometteurs qui ont terminé le cours standard de l'académie, ce qui n'est pas le cas de nos deux hommes. Ils sont finalement huit à avoir suivi durant un, deux ou trois ans les cours de l'académie Frounzé (ex-académie de l'État-Major général jusqu'en 1921, rebaptisée « académie de l'Armée rouge » entre 1921 et 1925), avec en général un an de Kuvnas par la suite. Deux d'entre eux, Vassilevski et Govorov, ont en outre assisté, au moins en partie, aux enseignements

dispensés par l'académie la plus prestigieuse, celle de l'État-Major général, ouverte en 1936 et rebaptisée « Vorochilov » en 1941. Globalement, en termes de durée et de régularité, la formation des maréchaux soviétiques est inférieure à celle de leurs homologues allemands. Du point de vue de la qualité, cela se discute. Car si les Allemands sont mieux préparés au travail d'organisation et de contrôle, appuyés qu'ils sont sur une longue tradition, les Soviétiques ont bénéficié des avancées de l'art opératif. Beaucoup d'entre eux ont eu le privilège d'écouter Sviétchine, Triandafillov, Isserson ou Varfolomeev – les maîtres à penser de la guerre moderne –, et de réfléchir en profondeur à ce qu'est une opération.

L'expérience militaire des maréchaux de Staline varie essentiellement en fonction de leur âge. Douze se sont battus au cours de la Première Guerre mondiale, deux ont été mobilisés sans combattre (Koniev et Govorov), trois y ont échappé parce qu'ils n'ont pas voulu y participer pour des raisons politiques (Vorochilov) ou parce qu'ils étaient trop jeunes (Meretskov et Sokolovski). Les douze ont donc en commun l'expérience des trois années de défaites de l'armée impériale face aux Allemands, pour certains de victoires face aux Austro-Hongrois. Trois étaient déjà officiers en 1914 (Chapochnikov, Egorov et Toukhatchevski), deux le sont devenus durant les combats (Vassilevski et Tolboukhine, tous deux capitaines). Deux, Boudienny et Koulik, étaient sous-officiers avant la guerre ; quatre ont gagné leurs galons de sergent ou de sergent-chef en 1915 ou 1916 (Joukov, Koniev, Rokossovski, Malinovski). Deux enfin sont restés simples soldats du début à la fin du conflit (Timochenko et Bliukher). Tous se sont distingués au feu ou dans les états-majors, si l'on en croit les trente-six ou trente-huit décorations tsaristes qu'ils cumulent : les plus distingués sont, dans l'ordre, Egorov, Chapochnikov, Toukhatchevski, Tolboukhine, Rokossovski et Malinovski. Les trois terribles années passées face à la meilleure armée du temps ont marqué ces hommes en profondeur. Ils ont constaté la supériorité du feu, du commandement et de la logistique germaniques. Ils ont aussi vu comment l'armée tsariste s'est décomposée non du fait de ses revers militaires, mais principalement à cause de l'effondrement de l'arrière et des dissensions au sommet.

Les dix-sept partagent l'expérience de la guerre civile. La moitié de l'échantillon a commencé par combattre dans une des unités de gardes rouges levées à la hâte en novembre 1917 (Vorochilov, Boudienny, Bliukher, Timochenko, Koulik, Koniev, Rokossovski, Meretskov). Les huit

autres se sont portés volontaires dans l'Armée rouge dans la première moitié de 1918 (Toukhatchevski, Chapochnikov, Tolboukhine, Sokolovski) ou ont été appelés dans ses rangs du fait de la mobilisation générale (Joukov, Vassilevski, Govorov, Malinovski). Tous y ont connu une ascension, sauf Malinovski demeuré simple soldat faute de réelle participation aux combats. Pour certains, la progression a été météorique, comme celle de Toukhatchevski (commandant de Front), Bliukher (équivalent d'un Front) ou Timochenko (commandant de division). Pour d'autres, la guerre civile s'est close sur l'obtention d'un rang subalterne de chef de bataillon ou d'escadron (Joukov, Govorov, Vassilevski), de régiment (Rokossovski), de brigade (Sokolovski). Six ont été membres ou proches de la « Konarmia », la 1re armée de cavalerie, ce qui constituera un passeport pour la réussite, Staline favorisant systématiquement les anciens de cette formation qu'il a bien connue en 1919 et 1920 : Boudienny, Vorochilov, Egorov, Timochenko, Koulik et Meretskov. Si tous ont participé à la victoire sur les Blancs, la moitié a vécu le désastre de la campagne de 1920 contre la Pologne (tous ceux de la Konarmia, mais aussi Toukhatchevski, Vassilevski, Govorov et Tolboukhine). Enfin, une petite moitié a œuvré à la répression de soulèvements paysans entre 1918 et 1922, notamment en Ukraine et à Tambov.

La guerre civile russe a marqué les futurs maréchaux de Staline bien plus que la Première Guerre mondiale. Elle constitue leur expérience militaire la plus longue, quarante-neuf mois contre trente-six à la Grande Guerre. Première de ses caractéristiques, sa barbarie. Le nombre des victimes est estimé à 10 millions – terreur, famines et épidémies incluses –, cinq à six fois plus que les 1,8 million de tués civils et militaires des années 1914-1917. Nul doute que le seuil de tolérance à la souffrance et à la mort de ces hommes ait atteint des abysses, qui seront ensuite dépassés durant la Grande Guerre patriotique. Où que ce soit en Russie, mais d'abord et surtout dans l'Armée rouge qui mène une lutte politico-militaire, la mort et la violence la plus sauvage sont devenues les compagnes ordinaires de la vie de chacun, une vie qui ne valait plus grand-chose. Endurcis, les futurs maréchaux sortent aussi de la guerre civile enrichis, sur le plan militaire, d'une expérience unique en son genre. Car le conflit entre Blancs et Rouges a peu en commun avec le schéma défini sur le front occidental entre 1914 et 1918. Tout d'abord parce que dans un pays immense et ruiné, dépourvu d'infrastructures, le nombre des combattants et des matériels est faible en

comparaison du front occidental. Il n'y a pas en général de front fixe, les opérations sont fluides, les mouvements s'effectuent sur des centaines de kilomètres, dans les deux sens. Les bolcheviks lèvent deux armées de cavalerie (ce qui n'a jamais été fait en Occident) qui forment l'élément mobile des Fronts avec des trains blindés, des bataillons d'autos blindées bricolées, quelques escadrilles d'aéroplanes et même des embryons d'infanterie portée sur des charrettes à deux, trois ou quatre chevaux enlevant trois à cinq hommes plus une mitrailleuse.

Les Fronts – héritage de l'armée tsariste – sont responsables d'un axe majeur et élaborent indépendamment leurs plans dans le cadre stratégique fixé par le pouvoir politique. Ces plans sont de nature opérative, et non tactique. Ils ne visent pas à détruire directement l'ennemi, dilué dans l'immensité et difficilement fixable, pas plus qu'ils ne cherchent une quelconque bataille décisive, car la concentration des forces est trop faible en un point donné pour que leur destruction ait un effet décisif. Leurs opérations visent un but clairement défini, et ils imaginent pour y parvenir l'articulation séquencée de divers moyens tactiques : des batailles bien sûr, mais aussi des manœuvres, des actions de guérilla, des raids, etc. Ces moyens, liés les uns aux autres dans une vision opérative, ont pour théâtre la profondeur du dispositif adverse, où pullulent une foule d'objectifs organisés en un système permettant à l'ennemi de s'y maintenir : zones de ravitaillement et de recrutement de soldats, villes politiquement ou militairement importantes, moyens de communication avec l'étranger, enclaves tenues par des partisans, quartiers généraux d'armées, liaisons ferroviaires, silos à grain, ports, régions d'élevage équestre… Le but n'est pas forcément de détruire physiquement l'ennemi, mais, par un ensemble d'opérations menées successivement par chaque Front et simultanément par plusieurs Fronts, de le paralyser, de le désorganiser, de le démoraliser en agissant dans les zones les plus sensibles de son dispositif profond. Même si, dans les années 1920 et 1930, Sviétchine, Toukhatchevski et Vorochilov réduiront l'importance des leçons de la guerre civile du point de vue industriel et technologique notamment, il n'en demeure pas moins que l'Armée rouge a commencé son existence en menant une guerre nouvelle, toute de mouvement. Quelques-unes des semences qui feront lever la moisson de la « révolution opérative » des années 1928-1936 sont déjà là.

Les futurs maréchaux trouveront, comme les acteurs du système stalinien dans son ensemble, d'autres précédents politiques et militaires

dans la guerre civile qui seront autant de modèles importables dans la Grande Guerre patriotique. Le premier de ces précédents est sûrement l'usage de la terreur pour maintenir les hommes au combat. À la différence de sa devancière tsariste, l'Armée rouge utilise sur ce point la répression à grande échelle. Aucune autre armée du XX^{e} siècle, pas même, il s'en faut de beaucoup, celle de Hitler, ne fusillera autant de ses soldats. La prise en otage des familles d'officiers comme l'utilisation des bataillons de blocage apparaissent aussi en 1918 et 1919. Cette violence à l'égard des soldats récalcitrants s'explique, durant la guerre civile comme entre 1941 et 1945, à la fois par les carences de l'encadrement et par l'absence de consensus politique et idéologique. De larges secteurs de la société demeurent antibolcheviques. Les redditions, les paniques, les désertions, l'alcoolisme, les refus d'obéissance, les automutilations sont aussi courants en 1918-1920 qu'en 1941-1942. Pour lutter contre ces fléaux, l'endoctrinement va de pair avec l'usage de la terreur.

La tragédie de la guerre civile russe est bien le moule, la matrice d'une tragédie plus grande encore, celle de la Grande Guerre patriotique. Dans les deux cas, le pouvoir organise dès le premier jour une guerre totale. L'économie est dans sa quasi-intégralité mise au service de l'effort de guerre quel qu'en soit le coût pour la population civile. À l'égard de celle-ci, la terreur et la coercition s'allieront à la propagande et à la persuasion sous le contrôle du Parti et de ses multiples organes. Il n'y aura rien à ménager, pas de demi-mesures : tout sera sacrifié aux besoins de la guerre. Les futurs maréchaux se sont complètement pénétrés de cette vérité – qui explique plus que n'importe quoi d'autre la victoire soviétique de 1945. Nos dix-sept grands chefs partageront dès lors un certain dédain des pertes humaines, à des degrés divers.

Enfin, la troisième expérience commune à notre cohorte est celle de la Grande Terreur de 1937-1938. Elle coûte la vie à Toukhatchevski, Egorov et Bliukher. Elle marque dans leur chair Rokossovski et Meretskov. Elle instille chez tous les autres, même chez les épurateurs zélés, une peur bleue de Staline. D'autres traits leur sont communs, qu'on peut rattacher à cette période : la difficulté à défendre son opinion avec fermeté, la crainte de l'initiative personnelle, l'obéissance aveugle aux ordres venus d'en haut et l'habitude de gérer les subordonnés par la menace. Cinq de nos maréchaux, néanmoins, échappent à ce dernier travers et se rapprochent, dans leur ethos de commandement, des normes occidentales : Chapochnikov, Vassilevski,

Rokossovski, Govorov et Tolboukhine. En dehors des trois exécutés et de Vorochilov déjà nanti, tous profitent par ailleurs des vides engendrés par la répression et voient leur carrière s'accélérer prodigieusement à partir de 1937. La gestion directe du conflit par Staline explique aussi que tous les maréchaux aient connu, à un moment ou à un autre, la disgrâce, voire la rétrogradation, à la suite d'une défaite ou d'une promesse non tenue.

Un mot sur ceux qui auraient pu devenir maréchaux sous Staline, mais ne l'ont pas été. Les deux plus prometteurs, Vatoutine et Tcherniakhovski, ont été tués alors que, généraux pleins, ils commandaient un Front, le premier en Ukraine en mars 1944, le second en Prusse-Orientale en février 1945. Vatoutine, né en 1901, était un des préférés de Staline en raison de son impétuosité. Il a été le plus jeune chef du département opérations de l'État-Major général, comme Tcherniakhovski a été le plus jeune général plein de l'Armée rouge, à trente-sept ans. L'idée de les élever à titre posthume n'a pas été suggérée, au contraire de la France dont cinq des neuf maréchaux nommés après 1921 l'ont été à ce titre. Au nom de l'égalité entre les Républiques soviétiques, Staline aurait pu faire de Hovhannes (Ivan) Bagramian, arménien, un de ses maréchaux, d'autant qu'il s'est comporté remarquablement durant l'opération *Bagration*, libérant/occupant la Lituanie. Mais par rapport à la cohorte des maréchaux de la Victoire, il aurait alors été le seul à ne pas avoir été général avant la Grande Guerre patriotique et à avoir pris son premier commandement de Front alors que la guerre était déjà gagnée, en mai 1944. On peut, *a contrario*, en déduire deux conditions minimales à remplir pour devenir maréchal de la Victoire, qui sanctionnent l'expérience accumulée autant que le succès : appartenir à la cohorte des généraux de juin 1940 ; obtenir son premier commandement de Front en 1941 ou 1942, Tolboukhine étant le dernier à y accéder, en mars 1943.

Combien ont satisfait à ces deux conditions, sans pouvoir accéder à l'étoile ? Vingt-cinq exactement. Quatorze n'ont pas passé l'épreuve des défaites de 1941 et 1942 et ont été rétrogradés commandant d'armée, ou ont été tués (Efremov) ou fusillés (Pavlov). On relève, *a contrario*, que sur les huit maréchaux élevés durant la Grande Guerre patriotique, quatre ont apporté à Staline des victoires, même secondaires, durant la terrible année 1941 : Joukov à Ielna et Moscou, Koniev et Rokossovski durant la bataille de Smolensk et la contre-offensive d'hiver, Meretskov à Tikhvine.

Pour revenir à la cohorte des non-sélectionnés, sur les onze demeurés sur le haut du panier, huit ont conservé des commandements de Fronts secondaires, parfois jusqu'à la fin de la guerre (M. M. Popov, Tiulenev, Purkaev, Frolov, Maslennikov, Kourotchkine, I. E. Petrov). Reiter, trop âgé, a joué les intérimaires, commandant cinq Fronts différents entre septembre et mai 1943, un record. Restent Golikov et Eremenko. Le premier, ancien commissaire politique et chef du renseignement militaire, servira après mars 1943 à des postes diplomatiques et politiques. Sans doute a-t-il payé la forte inimitié que lui vouent Joukov et Vassilevski, qui n'ont rien dissimulé de ses défaillances au patron. À Eremenko, qui commande des Fronts jusqu'en 1945, Staline n'a pas pardonné son incapacité à arrêter Guderian en août et septembre 1941, et peut-être encore plus sa promesse répétée d'y parvenir. À Stalingrad, et alors qu'il n'a pas démérité, il donnera encore l'image d'un homme qui ne tient pas parole et qui manque de courage physique. Golikov parviendra au maréchalat en 1961, avec l'aide de Khrouchtchev. Eremenko sera de la fournée de 1955, en compagnie de Bagramian, lorsque Joukov sera ministre de la Défense.

Les rivalités entre grands chefs sont chose commune à toutes les armées. Les maréchaux de Staline n'y échappent pas plus que ceux de Napoléon I^{er} ou de Hitler. Le dictateur du Kremlin s'est fait un plaisir d'envenimer les jalousies naturelles en témoignant à l'un une faveur marquée, avant d'en prodiguer les marques à un autre. Querelles d'ego, batailles de courtisans ? Pas seulement. Le tempérament violent et les mauvaises manières de Joukov ne suffisent pas à expliquer qu'il ait été un objet de haine pour beaucoup de ses collègues. Son statut de *primus inter pares* a eu sa part : n'était-il pas déjà adjoint du commandant en chef quand les autres n'étaient que généraux ? La fonction de représentant de la Stavka, propre à l'Armée rouge, n'a rien arrangé. Cet emploi tenu surtout par Vassilevski et lui ne signifie rien d'autre qu'être l'œil de Staline, sa voix et son bras dans les quartiers généraux de Front et d'armée, situation intolérable à un Koniev ou un Rokossovski, certains d'égaler les deux envoyés par leur talent. La nature des opérations a également joué les gratte-plaies. Toutes les grandes victoires soviétiques sont dues, en effet, à des offensives multi-Fronts, qui demandent la coopération de deux, parfois trois maréchaux. Ce sera à qui revendiquera la part du lion dans les communiqués et, plus tard, dans l'écriture de l'histoire. Le tandem Malinovski-Tolboukhine, au coude à coude dans toutes les victoires sur le

flanc sud, donne l'exemple achevé de détestation dans la collaboration. Parce que le premier est modeste et le second habile, Govorov et Vassilevski sont les seuls à pouvoir se targuer d'avoir entretenu de bonnes relations avec tous les autres. On ne trouvera pas dans l'Armée rouge d'affection comme celle qui liait Bernadotte à Ney et à Lefebvre. Staline se serait acharné à la ruiner, tant le risque de collusion des étoiles exhalait à ses délicates narines des relents de bonapartisme. Chaque maréchal rouge se tenait seul en face du maître.

1

Vorochilov

Le commissionnaire de Staline

« Je suis un ouvrier, serrurier-monteur de profession, sans la moindre éducation militaire. Je n'ai jamais servi dans l'ancienne armée tsariste. Ma carrière militaire a commencé en 1906-1907 quand j'ai trafiqué des armes venues de Finlande et destinées au Donbass où je levais, avec notre cellule bolchevique, des unités paramilitaires d'ouvriers[1]. » Ainsi s'exprimait Kliment Vorochilov lors d'une rencontre avec une délégation de communistes français, en 1927. Le premier maréchal de l'Union soviétique, le symbole du commandement rouge, le « commissaire de fer » n'avait aucune formation militaire et en tirait fierté. Il a pourtant incarné, plus que tout autre, l'Armée rouge de l'entre-deux-guerres. Son nom était omniprésent : « tireurs de Vorochilov » (les tireurs d'élite), « salve de Vorochilov » (la puissance totale de l'artillerie rouge), « petits déjeuners de Vorochilov » (des goûters gourmands pour les pilotes), et même un char d'assaut Kliment Vorochilov (KV-1), qui sera la terreur de la Wehrmacht en 1941. Son portrait trônait partout dans les camps et les casernes, montrant un petit homme solide, l'œil noir, les lèvres minces surmontées d'une moustache en chevron bien taillée, cas d'espèce parmi les bacchantes souvent broussailleuses des premiers bolcheviks. Les dizaines de milliers d'actes qui ont régi la vie de l'Armée rouge de 1926 à 1940 sont signés de sa main. Staline lui a laissé jusqu'au milieu des années 1930 une large autonomie. Qu'il l'ait promu sur le seul critère de la fidélité politique n'en fait pourtant pas *ipso facto* la terrible médiocrité souvent décrite.

Kliment Vorochilov naît le 23 janvier 1881 dans la province de Iekaterinoslav, l'ancien nom de Dniepropetrovsk (Dnipro depuis 2016), en Ukraine. La situation de son père, homme de peine sur les voies ferrées, lui vaut une enfance misérable. Il bénéficie néanmoins de l'effort d'alphabétisation tardif mené par l'ancien régime en entrant à l'école du village à douze ans. Il en sort deux années plus tard, ne sachant sans doute rien de plus que lire, compter et écrire un peu. Dans une Ukraine en pleine industrialisation, il n'a aucun mal à trouver un emploi dans la métallurgie. Rebelle, d'un tempérament explosif mais calculateur, il organise sa

première grève à dix-huit ans. En 1903, il adhère au Parti ouvrier social-démocrate de Russie pour épouser aussitôt le courant maximaliste de Lénine. En 1906, il est embauché dans une usine de locomotives de Lougansk – d'où, plus tard, son surnom de « serrurier de Lougansk » –, couverture qui lui permet d'organiser, sous la férule de Zinoviev, un des principaux lieutenants de Lénine, des transferts d'armes venues de Finlande. Il est déjà un révolutionnaire professionnel, du type le plus recherché : un authentique prolétaire.

Cette même année, il assiste au congrès de réunification des deux fractions sociales-démocrates – bolchevique et menchevique – à Stockholm, où il représente Lougansk. Il partage une chambre avec le délégué des bolcheviks de Transcaucasie, Iossif Vissarionovitch Djougachvili, qui n'est pas encore Staline. Il devient, écrira-t-il, l'« ami de ce léniniste implacable[2] ». Il fait également la connaissance de Lénine, Frounzé, futur chef militaire, et Dzerjinski, le créateur de la Tcheka*. À parcourir le verbatim du congrès, l'on ne trouve aucune intervention du camarade Louganski – son pseudonyme pour l'occasion –, qui se contente de soutenir avec discipline les motions rédigées par Vladimir Ilitch. Ses relations avec Staline sont étroites – Khrouchtchev écrira qu'ils étaient « inséparables[3] ». Vorochilov parle du Géorgien en utilisant son premier nom de clandestin, « Koba », et il le tutoie. Il lui donne néanmoins du « Iossif Vissarionovitch » qui, normalement, appelle le vouvoiement. Staline lui dit « tu » et l'appelle « Klim », sans façons. Plus tard, il se laissera même aller à des vulgarités dans sa correspondance avec lui, licence qu'il s'autorise rarement[4]. Dès l'origine, leurs rapports n'ont cependant rien d'égalitaire : Vorochilov subit complètement l'ascendant du grêlé de Gori. Si, jusqu'en 1929, il lui arrive de voter contre une proposition de Staline, l'irrésistible ascension du *khozaïn** (le « patron ») lui fait par la suite adopter le profil du dévot inconditionnel, probablement sincère dans son admiration. Ainsi écrit-il à Enoukidzé, un ami d'enfance de Staline, le 29 juin 1933 : « Notre Koba est une personne merveilleuse. Il est simplement incompréhensible qu'il parvienne à combiner le grand esprit d'un stratège prolétarien, la volonté d'un homme d'État et d'un révolutionnaire, et l'âme d'un camarade ordinaire, simple et gentil, se souvenant de tout, s'occupant de tout, des gens qu'il connaît, aime et apprécie. C'est un bonheur que nous ayons Koba[5] ! » Qu'il ait eu de l'affection pour Staline et sa famille se lit dans son

comportement face au second fils du dictateur. Il sera en effet un des rares à tenter, au début des années 1960, de sauver de la prison Vassili Staline, délinquant alcoolique qui deviendra une véritable épave.

À la suite de la révolution de 1905, si le régime tsariste accorde quelques concessions politiques aux modérés, il durcit en revanche la répression des mouvements révolutionnaires. Vorochilov est arrêté à l'été 1907 et condamné en octobre à trois ans d'exil dans la région d'Arkhangelsk. Il parvient cependant à s'enfuir peu après être arrivé à destination et le Parti l'envoie clandestinement à Bakou, où il revoit brièvement Staline, lui-même arrêté en mars 1908. La police retrouve sa trace peu après et il alterne alors périodes d'exil, de prison et de liberté jusqu'en juillet 1912. Durant son séjour forcé près d'Arkhangelsk, il fait la connaissance de Golda Gorbman, elle aussi exilée politique, mais membre du parti S-R. Ils se marient en 1910, après que Golda, d'une pieuse famille juive, a épousé la foi orthodoxe et pris le nom d'Ekaterina. Sa famille la rejette pour ce reniement, allant jusqu'à faire dresser une pierre tombale à son nom après la lecture d'une oraison funèbre par le rabbin local. Le couple, qui se révèle solide – on ne leur connaît pas de liaisons extramaritales –, adopte en 1931, suivant une coutume bolchevique, les deux enfants de Frounzé, Tania et Timour. Le mariage dure jusqu'en 1959, date de la mort de Golda/Ekaterina, qui dévaste Kliment. Un témoignage le décrit cette année-là, assis sur le lit d'hôpital près de son épouse, tous deux enlacés et chantant à tue-tête[6].

À son retour d'exil en juillet 1912, Vorochilov travaille dans une boulangerie de l'Oural. Il est de nouveau arrêté pour agitation, une fois de plus libéré en vertu de l'amnistie proclamée à l'occasion du troisième centenaire de la dynastie des Romanov. En 1913, on le retrouve ajusteur dans une usine d'armement à Tsaritsyne, une ville qui lui portera toujours chance. Ce poste lui vaut en effet d'échapper à la mobilisation. On perd sa trace durant la guerre. Il réémerge en février 1917 comme agitateur bolchevique aux célèbres usines Poutilov de Petrograd. Peu après, il est élu délégué du régiment des gardes Izmaïlov, chargé de la sécurité de l'usine, et qu'il a tôt fait de pousser à la mutinerie. Le Parti le renvoie à sa base d'origine, Lougansk, où les mencheviks et les S-R contrôlent le soviet local. Auréolé de son passé d'agitateur dans la ville, il devient chef du comité local du Parti, s'empare du soviet municipal et organise un comité de défense contre la contre-révolution. Nous le retrouvons à Petrograd à la fin

juillet pour le VI^e^ congrès du parti bolchevique. Sa participation au coup d'État du 25 octobre (7 novembre de l'ancien calendrier julien) 1917 est incertaine. Avérées, en revanche, sont sa nomination à la tête de la Commission extraordinaire de défense de Petrograd puis sa présence aux côtés de Félix Dzerjinski lorsque celui-ci organise la Tcheka. Une nouvelle fois, le Parti le réaffecte à Lougansk, menacée par l'avance de l'armée allemande, alors même qu'il n'a jamais vu le front ni fait le coup de feu.

En mars 1918, avec une énergie remarquable, Vorochilov rassemble les gardes rouges épars dans le Donbass et les fédère en une « 1^re^ unité socialiste de Lougansk », bientôt rebaptisée avec pompe « 5^e^ armée rouge ukrainienne », dont il prend le commandement. Lors des combats, il démontre un incontestable courage physique. Cela ne suffit pas pour résister à l'envahisseur germanique épaulé par les forces nationalistes ukrainiennes dirigées par Semyon Petlioura. Il prend alors la décision hardie de faire retraite avec quelques milliers d'hommes à travers 500 km de steppe, jusqu'à Tsaritsyne, la future Stalingrad. Il emmène avec lui un sergent artificier, Grigori Koulik, auquel il confie son artillerie. Le colonel Nossovitch, agent d'une organisation antibolchevique infiltré à l'état-major du district militaire du Caucase du Nord, a vu arriver à Tsaritsyne Vorochilov et ses hommes fourbus au terme de leur anabase. Il donnera du futur maréchal le portrait suivant en 1919 : « Un talent inné, original. Il a été promu grâce à la révolution et à la désintégration des prétendues armées du Sud d'Antonov-Ovseenko, qui, poussées par les Allemands, se retiraient vers l'est. Là, il est nommé commandant de la 5^e^ armée. Après la défaite des bolcheviks près de Rostov et de Novotcherkassk, il combine sous son commandement les restes des 3^e^ et 1^re^ armées, des divisions révolutionnaires Morozov et Don, et se donne pour mission de percer vers Tsaritsyne, lieu de rassemblement des vestiges des forces bolcheviques. À la gare de Morozov, ses troupes sont encerclées par les Cosaques. Grâce à son énergie et à l'aide de Staline, il se dirige vers le Don, reprend contact avec Tsaritsyne, restaure le pont de chemin de fer et se lie finalement à la garnison de la ville, lui amenant 15 000 hommes et de nombreuses réserves pillées à Rostov, à Novotcherkassk et dans les villages tout au long de la route. Ces mérites et en même temps son esprit clair, son intelligence militaire raisonnable ont permis à Vorochilov d'occuper très rapidement un poste important dans le commandement militaire de Tsaritsyne. […] Nous

devons lui rendre cette justice : s'il n'est pas un stratège au sens généralement accepté du mot, on ne peut lui dénier une capacité de résistance obstinée […][7]. »

C'est à Tsaritsyne que le cours de sa vie bascule. La ville, centre ferroviaire majeur, possède d'importantes capacités de stockage pétrolier et céréalier et constitue le quatrième centre de fabrication d'armements en Russie. Elle est précieuse pour les bolcheviks, qui la tiennent depuis leur coup d'État, car elle leur permet de maintenir leurs communications avec le Caucase – les Blancs, en l'occurrence l'armée cosaque de l'ataman Krasnov et l'armée des Volontaires du général Denikine, veulent l'enlever pour les mêmes raisons. À la fin mai, Krasnov achève de soumettre les steppes du Don et vient bloquer Tsaritsyne, libérant ainsi Denikine qui marche à l'inverse au sud, vers la région du Kouban, ses blés et ses chevaux. Vorochilov, qui arrive en juin, amalgame tant bien que mal ses ouvriers du Donbass avec ceux du port et des usines de la ville, enrôle les cavaliers de Boudienny et donne à l'ensemble le nom de « 10e armée ».

Un mois auparavant, le gouvernement soviétique a dépêché Staline à Tsaritsyne avec mission d'y réquisitionner des céréales et de les envoyer par la Volga et le chemin de fer vers les provinces centrales, où sévit la famine. Staline s'appuie sur Vorochilov pour outrepasser son mandat et se faire nommer, le 19 juillet 1918, président du Conseil révolutionnaire militaire du Caucase du Nord, ce qui fait de lui, *de facto*, le commandant en chef, avec Vorochilov à ses côtés : c'est le début de leur longue association. Leur action a souvent été décrite comme une agitation paranoïaque et sectaire débouchant sur la répression aveugle des innocents « spécialistes militaires », les *voenspetsy*, qui commandent sur place. Parmi ces anciens officiers tsaristes se trouvent le général Snessarev, commandant en chef du district militaire jusqu'à son éviction par Staline, et Nossovitch. Si le second est un agent des Blancs, le premier, sans être à proprement parler un espion, le laisse faire et témoigne d'une évidente mollesse dans ses fonctions. En supplantant Snessarev, Staline a bien saisi la situation, ce dont Lénine lui donnera quitus le 17 juillet. Dans un rapport adressé en octobre 1918 au haut commandement blanc, Nossovitch reconnaîtra aussi la pertinence du Géorgien. « La prise de Tsaritsyne était complètement préparée et seule l'inaction des Cosaques du Don et l'apparition du commissaire Djougachvili, un homme très intelligent et très énergique, a tout fait capoter. Il a deviné en quoi consistaient mes activités[8]. »

Staline a vu clair sur la fidélité des chefs militaires locaux. Pour autant, cela n'arrange pas la situation de Tsaritsyne. Décimer l'encadrement, enfermer des centaines de personnes sur des barges-mouroirs ancrées sur la Volga, accroître les attributions de Vorochilov ne va pas forcément dans le sens de l'efficacité. Que Snessarev ait fait preuve d'apathie pour des raisons politiques n'invalide pas son jugement sur la valeur professionnelle du serrurier de Lougansk : « Vorochilov ne possède pas les qualités d'un chef militaire. Il n'est pas suffisamment imprégné du sens du devoir et n'adhère pas aux règles élémentaires du commandement des troupes[9]. » Après le départ de Snessarev, les Cosaques coupent les voies ferrées et les céréales n'arrivent plus aux villes du Nord. De ses 50 000 hommes – dont 2 000 cavaliers –, le duo Staline-Vorochilov ne fait pas le meilleur usage. En août, cernée par des forces inférieures, la garnison rouge est sur le point d'abandonner Tsaritsyne. Trotski, fondateur et patron de l'Armée rouge, qui sait par ailleurs que Krasnov s'apprête à attaquer Tsaritsyne, voit dans l'hostilité des deux hommes aux *voenspetsy* un dangereux précédent, qui risque de ruiner son œuvre de professionnalisation de l'Armée rouge. Il envoie un télégramme à Lénine : « J'insiste catégoriquement pour que Staline soit rappelé. Les choses vont mal sur le front de Tsaritsyne, en dépit d'un grand déploiement de forces. Vorochilov peut commander un régiment, mais pas une armée de 50 000 hommes. En dépit de cela, je laisse Vorochilov au poste de commandant de la 10e armée, à la condition qu'il soit soumis à Sytine, commandant du Front du Sud. À ce jour, je n'ai pas reçu un seul rapport d'opération de leur part [*i. e.* de la part de Vorochilov et Staline]. S'ils n'en ont pas envoyé un demain, je déférerai Vorochilov […] devant le tribunal militaire[10]. » Lénine accepte que Staline soit rappelé à Moscou et Vorochilov déplacé. L'inimitié de Staline envers Trotski en sera, on s'en doute, encore aiguisée.

Vorochilov est envoyé en Ukraine commander la 14e armée. Le pays a sombré dans l'anarchie : les Rouges luttent à la fois contre l'ataman nationaliste Grigoriev, l'anarchiste Makhno, des détachements allemands et les Blancs de Denikine. Le 11 novembre 1918, l'Allemagne s'avoue vaincue à l'ouest et, le 13, la direction bolchevique dénonce le traité de Brest-Litovsk. Il s'agit dès lors de récupérer l'Ukraine. Le 4 janvier 1919 est établi un Front d'Ukraine qui doit s'emparer de Kiev. Staline avance la candidature de Vorochilov au poste de commandant, mais le 6 janvier

Lénine réagit par télégramme : « La décision définitive de notre Comité central est la suivante : […] vous pouvez nommer commandant *de jure* qui vous voulez, sauf Vorochilov[11]. » Un ami de Trotski, Antonov-Ovseenko, qui dirigea l'attaque du palais d'Hiver durant le coup d'État bolchevique, est finalement nommé commandant du Front. Lors du VIII^e^ congrès du parti bolchevique, en mars 1919, Vorochilov, mandaté par le Parti d'Ukraine, se défendra des reproches de Trotski en rappelant que c'est Staline et lui qui avaient percé à jour le jeu de Nossovitch, et que Moscou était contre son arrestation. « Quand Staline fusillait les gens à Tsaritsyne, je pensais que c'était une faute, qu'il ne fallait pas fusiller, mais les documents cités ici par le camarade Vorochilov dévoilent notre erreur, avoue Lénine à la tribune. Ces documents démontrent également un héroïsme inouï de la 10^e^ armée et de Vorochilov. Mon erreur est manifeste : je télégraphiais "soyez prudent". Et ainsi je commettais une faute. Mais nous sommes tous des êtres humains. […] Le grand mérite de ceux de Tsaritsyne, c'est d'avoir dévoilé le complot […]. J'ai eu des désaccords avec Staline. Staline a prouvé [qu'il avait raison], mais personne ne conclura de cela que la politique du Comité central n'était pas mise en œuvre par le commissariat militaire[12]. »

Vorochilov ne se contente pas de rappeler leur clairvoyance politique, à Staline et à lui. Il conteste aussi l'autorité de Trotski et attaque sa politique de confiance aux *voenspetsy*, répétant que l'Armée rouge s'est créée sans leur aide. « Nos états-majors sont dirigés non pas par des espions, mais par les dirigeants des armées de nos ennemis. Non seulement ils les informent, non seulement ils leur communiquent nos opérations à venir, mais encore ils dirigent directement nos armées dans leurs pièges. […] Notre hiérarchie, malgré nos conversations répétées avec Trotski, a décidé que c'est une affaire [l'art militaire] très subtile et très spécifique, et que nous devons nous borner à surveiller les spécialistes. Mais je ne comprends pas comment faire. Si on nous affirme que nous ne comprenons rien aux affaires militaires, comment pouvons-nous les surveiller[13] ?! » Dans sa défense des méthodes employées à Tsaritsyne, il se montre maladroit en déclarant sur un ton satisfait : « Dans l'armée [de Tsaritsyne], où nous nous passions de ces *voenspetsy*, nous avons eu 60 000 pertes – blessés et morts – pendant les derniers cinq mois[14]. » Il s'attire une réponse cinglante de Lénine : « Ce retour vers la lutte des partisans, c'est une aberration totale ! Quelle est la raison de tout cela ? La raison est que ce petit esprit de maquis est dans nos

gènes, et cela on l'entend dans chaque discours de Vorochilov. […] Le camarade Vorochilov déclare qu'il n'avait aucun spécialiste militaire avec lui et que les pertes étaient de 60 000 ! Mais c'est horrible ! […] Se passer des spécialistes militaires – est-ce que cela représente la défense de la ligne du Parti ? […] Le camarade Vorochilov est coupable de ne pas vouloir se débarrasser de cette partisanerie[15]. »

Vorochilov revient au commandement de la 14e armée. Cinq mois plus tard, il perd la ville de Kharkov dont s'emparent les troupes de Denikine, après avoir, la veille du départ, couvert le massacre de quatre-vingts prisonniers politiques par la Tcheka. Le tribunal révolutionnaire chargé d'enquêter sur cette défaite conclut que la compétence militaire de Vorochilov ne permet pas de lui confier même un bataillon[16]. Dans ses Mémoires, Denikine évoque la « décomposition honteuse » des 13e et 14e armées[17]. Vorochilov ne recevra plus de commandement d'armée pendant le reste de la guerre civile. Staline, membre du Conseil militaire du Front du Sud, lui trouve un emploi de commissaire politique à la Konarmia, la 1re armée de cavalerie commandée par Boudienny, en novembre 1919. Ses relations avec le cavalier moustachu sont excellentes. En tant que commissaire, Vorochilov se montre des plus efficaces, multipliant par seize le nombre d'adhérents au Parti, créant des journaux d'unité, s'efforçant de maintenir la discipline par tous les moyens. En une occasion, il commandera un des corps de cavalerie de Boudienny, à Korosten, en juin 1920, mais pour un piètre résultat : il se montre en effet incapable de couper la retraite à la 3e armée polonaise. Son équipée avec la Konarmia lui permet néanmoins d'associer son nom aux victoires éclatantes obtenues par cette unité hors normes. En 1920, la défaite finale face aux Polonais puis la polémique allumée par Toukhatchevski sur les responsables de ce désastre auront pour effet de le souder étroitement à Staline et à Boudienny.

La guerre civile terminée, Vorochilov est nommé, jusqu'au début de 1924, à la tête du district militaire du Caucase du Nord, où il se lie à Mikoïan, chef du Parti de cette région. Il garde un pied et un œil à Moscou et entre, en mars 1921, lors du Xe congrès du parti bolchevique, au Comité central, en même temps que d'autres amis de Staline, Frounzé, Ordjonikidzé et Molotov. En 1922, on le retrouve aux côtés de Frounzé, et contre Trotski, dans le grand débat sur la nature (milice ou armée permanente) et la doctrine de l'Armée rouge (offensive ou défensive). Si la

discussion soulève de vrais problèmes, elle cache aussi un combat entre Staline et Trotski pour le contrôle de l'armée. Quand Lénine meurt, en janvier 1924, Vorochilov est rappelé à Moscou. Il reçoit du Comité central l'honneur d'entrer dans la commission d'organisation des funérailles puis prend – sans doute à la demande de Staline, qui organise le culte avec soin – la présidence d'une seconde commission, celle-là chargée de perpétuer la mémoire du père sanctifié de la révolution.

Lénine disparu, Staline intensifie sa lutte contre Trotski. À cet effet, Vorochilov est un outil plus aisément maniable que Frounzé. Emmené par ces deux derniers, et avec le soutien de Staline, le clan des « commandants rouges », ces chefs bolcheviques nés de la guerre civile, fait mordre la poussière à Trotski lors du XI^{e} congrès, en janvier 1924. Dans l'année qui suit, celui-ci perd tous ses appuis et fonctions dans l'appareil militaire. Son meilleur allié, Mouralov, est évincé du poste crucial de commandant en chef du district militaire de Moscou. Vorochilov est promu à sa place, tandis que Frounzé prend le commandement de l'État-Major général. Parallèlement, le 21 mars, Trotski voit entrer au Conseil militaire révolutionnaire, qu'il préside encore, tous les amis de Staline, dont le clan de Tsaritsyne au grand complet : Frounzé, Ordjonikidzé, Boudienny, Vorochilov ; Egorov les rejoindra en mai. Finalement, en janvier 1925, Trotski, isolé, critiqué de toutes parts, est contraint d'abandonner à Frounzé les deux postes clés : le commissariat du peuple aux Affaires militaires et navales et la présidence du Conseil militaire révolutionnaire. Une erreur médicale – l'assassinat n'a pu être établi, malgré les accusations de Trotski – propulse Vorochilov au sommet : le 31 octobre 1925, Mikhaïl Frounzé meurt en effet durant une opération de l'estomac. Zinoviev, maintenant en froid avec Staline, avance son candidat au commissariat à la Défense, Lachevitch. Staline aurait voulu Ordjonikidzé, puis se rabat sur Vorochilov, qui l'emporte le 6 novembre. Le 25, le serrurier de Lougansk prend également la présidence du Conseil militaire révolutionnaire, contrôlant ainsi l'ensemble de l'appareil militaire. Dans une lettre adressée à Rykov, chef du gouvernement soviétique, il fait part de sa crainte de ne pas être à la hauteur de son prédécesseur[18].

Comment l'armée a-t-elle perçu cette nomination ? Dans ses Mémoires, Konstantin Simonov rapporte la réaction de son beau-père, Alexandre Ivanichev : « J'ai ce souvenir que mon beau-père [un *voenspets*] avait bien accueilli l'arrivée de Frounzé à la place de Trotski et à quel point il avait été fâché par sa mort. Son remplacement par Vorochilov a causé un peu de

surprise et de mécontentement. Dans les cercles auxquels appartenait mon beau-père, l'idée était répandue qu'un homme plus important, et de plus un militaire, aurait dû obtenir la place de Frounzé[19]. » L'élite de l'Armée rouge est hostile à cette nomination, que ce soit Boudienny, Egorov, Toukhatchevski, Kamenev ou Ouborevitch[20]. Une lettre de Tiutkine, secrétaire de Boudienny, adressée au procureur du district militaire de Moscou le 2 février 1926, décrit la réaction de l'ancien chef de la Konarmia à l'annonce de la promotion de Vorochilov : « À l'époque où j'étais secrétaire de Boudienny, j'ai été maintes fois témoin de ses remarques brutales et cyniques vis-à-vis du camarade Vorochilov. Au moment de la nomination de Vorochilov au poste de commissaire du peuple à la Défense, la haine de Boudienny s'est exprimée. Ainsi, le 9 novembre, dans son appartement, […] il a eu ce commentaire : "On a nommé un salaud, avec une longue langue, un personnage grossier qui ne comprend rien aux affaires militaires, qui va faire périr l'armée et le pays." Puis en me regardant, il a ajouté : "Tuer un carriériste comme lui, c'est faire peu de mal." Il n'a plus cessé d'injurier Vorochilov jusqu'au moment de sortir. Deux ou trois jours plus tard, durant un dîner avec Egorov, commandant du district militaire d'Ukraine, il s'indignait encore, et sur le même ton. Boudienny répétait que le Parti avait commis une faute impardonnable en nommant Vorochilov. Egorov essayait de le calmer, expliquait que ni lui ni Boudienny ne pouvaient être nommés à ce poste car, lui, Egorov, avait été membre d'un autre parti, et lui, Boudienny, n'était pas membre du Parti depuis assez longtemps[21]. » Staline n'a cure de ces états d'âme et, pour bien faire comprendre que Vorochilov a sa confiance, il le fait entrer en janvier 1926 dans le saint des saints, le Politburo. Sur les vingt-cinq membres et quinze candidats, le fidèle Klim sera le seul « militaire ».

Les affaires militaires ont-elles jamais intéressé Vorochilov ? N'a-t-il pas, en effet, demandé plusieurs fois à être relevé de son poste ? Le 2 novembre 1921, il écrit à Staline : « Cher Iossif Vissarionovitch, je t'ai parlé à Moscou de mon intention de changer d'emploi. À présent, j'ai pris une décision ferme. Le travail militaire me dégoûte profondément. En plus, ce domaine ne représente plus le centre de gravité de la société. Je considère que je serais plus utile dans le domaine civil. J'attends de ta part une approbation et l'appui devant le Comité central. J'aimerais bien travailler dans le Donbass, où je demande que le Comité central m'envoie. Je suis prêt à prendre n'importe quel travail. J'espère ainsi me secouer, car

ici, je commence à devenir mou (idéologiquement)[22]. » Staline n'a aucune intention d'obtempérer, comme en témoigne le protocole du plénum du Comité central du 24 février 1923 : « Il est refusé au camarade Vorochilov de le libérer de ses tâches militaires[23]. »

Par ailleurs, Staline ne pensait pas du tout que Klim devenait idéologiquement mou. N'était-il pas toujours prêt à dénoncer ses meilleurs camarades d'armes ? Ainsi, le 1er février 1923, à propos de la nomination de Boudienny à la commission qui doit superviser le fonctionnement du ministère de l'Agriculture et des Produits alimentaires, Vorochilov lui écrit cette lettre venimeuse : « Boudienny, sans parler de ses qualités personnelles et de son aptitude à ce rôle, est trop paysan, trop populaire et très rusé. […] Dans le futur, selon nos ennemis, Boudienny doit jouer le rôle d'un sauveur, d'un dirigeant paysan d'un mouvement "populaire". Dans ces conditions, jeter Boudienny dans l'abîme paysan serait une folie. S'il s'avérait qu'il ne convienne pas à ce poste pour une raison ou pour une autre, le Parti se trouverait dans une position difficile lorsqu'il le démettra de ses fonctions – Boudienny lui-même et tous les reptiles qui le collent (il en existe maintenant beaucoup, et il y en aura encore plus) interpréteront cette décision à leur manière. […] Si un affrontement sérieux entre le prolétariat et la paysannerie avait réellement lieu, Boudienny serait avec cette dernière. Je connais Boudienny mieux que quiconque dans le Parti, et je pense, comme toi, qu'il doit être utilisé à fond pour la révolution. J'ai tout fait à cet égard, tout ce qui dépendait de moi, et je pense que les résultats ont été alors positifs. Je l'ai dit plus d'une fois et je dois le répéter : nos chers camarades (au centre), sans se rendre compte de ce qu'ils font, donnent trop de publicité à Boudienny, à "l'armée de Boudienny", aux "Boudiennovtsy" et ainsi de suite, ce qui ne répond ni aux tâches du Parti ni à celles de la révolution en général. Aujourd'hui, le commissaire de la 1re armée de cavalerie, le camarade Ter, m'a informé du cas d'un soldat de cette formation. Aux questions "Pour qui donneras-tu ta vie ? Pour qui te battras-tu ?", il a répondu : "Pour Boudienny." Je crains de t'ennuyer, aussi je termine. Si, par folie, quelqu'un soutient sérieusement la candidature de Boudienny au commissariat du peuple à la Défense, je veux que tu saches que je protesterai avec force au Politburo, au plénum et même au congrès[24]. »

Désormais l'un des hommes les plus puissants du régime, Vorochilov laisse paraître une facette inattendue de sa personnalité : il se fait « mécène » des peintres et des poètes de la cour rouge. Molotov se souviendra qu'il y avait un risque à se parer de la toge des arts. « Vorochilov aimait passer du temps avec les peintres. Mais les peintres n'étaient pas, à cette époque, membres du Parti. Staline était très prudent à ce sujet et avait parfaitement raison. […] Mais Vorochilov était un libéral. Et il buvait. En buvant, sa langue se libérait. Nous qui vivions dans des conditions difficiles, nous devions faire très attention à notre langue[25]. » Dans ses souvenirs, Nikita Khrouchtchev confirme la passion artistique de Klim : « Il passait plus de temps à poser devant les objectifs des photographes, les caméras de cinéma et dans le studio de l'artiste Guerassimov qu'à se pencher sur les questions militaires. Il était très engagé dans le monde de l'opéra, il avait acquis la réputation d'un connaisseur et donnait des avis péremptoires sur telle ou telle chanteuse[26]. » Ses avis n'étaient peut-être pas si péremptoires, Klim, comme son épouse, étant doté d'une très belle voix, qu'il utilisait volontiers pour chanter des airs traditionnels russes mais aussi du répertoire classique. En 1927, il pousse Boulgakov à mettre en scène *Les Jours des Tourbine* au théâtre MKhAT. Il aide par ailleurs à plusieurs reprises son ami Demian Bednyi, intervenant pour que ses pièces soient jouées[27]. Staline lui confiera la mission de faire revenir en URSS le grand peintre Repine. Sans succès. S'il se pique de culture, Vorochilov n'améliore pas pour autant son écriture. Un jour que Gorki, qu'il visite souvent avec Staline, lit son conte de fées *La Jeune Fille et la Mort*, Staline écrit sur la dernière page de l'exemplaire offert par l'écrivain : « Ce truc est plus fort que le *Faust* de Goethe (l'amour vainc la mort). 11/10/31. » Sur la page suivante, on lit l'avis obscur du commissaire à la Défense : « Je dirais pour ma part que j'aime M. Gorki comme mon et mon [*sic*] écrivain de classe, qui a spirituellement défini notre mouvement progressiste[28]. » En 1934, en dehors de Staline, Vorochilov est le seul Soviétique à bénéficier des salutations personnelles des délégués du I^{er} congrès des écrivains, parmi lesquels André Malraux, George Bernard Shaw, Romain Rolland, Heinrich Mann, Louis Aragon… Que les Muses s'inclinent devant Mars confirme que Vorochilov avait la réputation d'être un ami des arts même à l'extérieur de l'Union soviétique.

De 1925 à 1940, Vorochilov préside au développement de l'Armée rouge en sa qualité de commissaire à la Défense et de membre de plusieurs organismes interministériels. Sous sa responsabilité nominale, celle-ci devient un instrument moderne. Elle acquiert une quantité massive d'armements et définit une doctrine d'avant-garde, l'art opératif. Vorochilov, toutefois, n'est assurément pas l'élément moteur de cette montée en puissance. Cet élément, il faut le rechercher chez les Toukhatchevski, Egorov, Triandafillov, Kamenev, Ouborevitch et autres Yakir. Vorochilov suit néanmoins ses chefs militaires, satisfait de voir son pouvoir augmenter avec les points de PIB captés par l'équipement de son armée. S'il laisse aux spécialistes les questions techniques et doctrinales, il accorde ses soins à l'encadrement politique de l'armée et à sa composition sociale. Nombre de ses discours[29] se font ainsi l'écho de sa volonté de prolétariser l'Armée rouge et d'ôter la majorité à cette paysannerie sous l'uniforme dans laquelle le bolchevisme voit son ennemi principal. Sur le plan de l'organisation, il combat le renouveau de l'« opposition militaire » lorsque celle-ci, entre 1927 et 1929, bataille contre la réduction du pouvoir du commissaire face au commandant. De même se montre-t-il favorable à la revalorisation de la condition des chefs (soldes, grades, décorations) pour attirer dans l'armée les ouvriers, qui se détournent de fonctions mal rémunérées et peu considérées. Quand commencent la collectivisation des campagnes et la dékoulakisation, il essaye de maintenir l'armée en dehors de l'affaire, de préserver les familles des vétérans de la guerre civile et des cadres militaires d'origine paysanne. Mais il ne peut empêcher le Conseil militaire révolutionnaire de l'URSS d'impliquer l'armée dans le remodelage des campagnes en lui demandant de « préparer la masse des soldats et des commandants subalternes de l'Armée rouge d'origine paysanne à participer activement à la construction d'un village socialiste, à la construction de kolkhozes et à l'élimination du koulak en tant que classe[30] ». Il a tenté, sans y parvenir, de préserver la priorité à l'entraînement sur les tâches de « construction du socialisme ».

Faut-il souscrire à l'image du passéiste qui préférera toujours le crottin au gazole, image complaisamment affichée lors de la déstalinisation ? On cite souvent à cet effet des extraits de discours dans lesquels Vorochilov fait l'éloge de la cavalerie. En allant y voir de plus près, l'on découvre une position plus nuancée. Ainsi déclare-t-il, le 19 octobre 1936, pour clore une réunion du Conseil militaire : « Je ne sais pas si Semion Mikhaïlovitch

[Boudienny] est d'accord avec moi. En tant que vieux cavalier, il aime la cavalerie, pour ainsi dire, dans sa forme pure, et il est probablement désolé de perdre la cavalerie sous la forme qu'elle avait depuis des siècles. Je dois le dire sans détour : j'ai l'impression que la cavalerie dans les conditions actuelles de la guerre, avec la technique moderne de l'ennemi, lorsque vous êtes pris sous un feu qui vient à la fois du sol et de l'air, avec la chimie par-dessus – dans ces conditions-là, il sera très dur pour la cavalerie de mener des combats. […] Certaines mesures organisationnelles sont nécessaires pour éliminer cette vulnérabilité. Nous ne pouvons pas passer à côté de cela. J'ai demandé à Semion Mikhaïlovitch, à certains commandants des corps de cavalerie, s'il ne serait pas opportun, ne serait-ce qu'à titre expérimental, de remplacer un régiment de la division de cavalerie par un régiment de mitrailleuses. Dans ce cas, la division de cavalerie aurait deux régiments de cavalerie, un régiment d'artillerie, un de chars et un de mitrailleuses. Une telle division de cavalerie serait plus adaptée aux exigences modernes de la bataille[31]. »

Et de s'écrier, en 1938, pour le 20e anniversaire de la fondation de l'Armée rouge : « Dans de nombreuses armées, la cavalerie est déjà réduite à néant ! L'expérience de la Première Guerre mondiale, de la guerre de positions et, en particulier, le développement d'après guerre de l'aviation, des chars et la saturation du champ de bataille moderne par l'artillerie ont amené l'ensemble des états-majors des pays capitalistes à la conviction que la cavalerie ne trouverait plus sa place dans la guerre de demain. Nous avons une autre position. S'il est évident que, dans les conflits futurs, la cavalerie ne tiendra plus la place qu'elle occupait jusqu'alors […], nous sommes convaincus que la nôtre fera plus d'une fois parler d'elle […]. Notre cavalerie est équipée pour se défendre contre l'aviation et les chars et elle est organisée de telle façon qu'avec l'interaction d'autres types de troupes, elle est capable de résoudre des tâches indépendantes[32]. » Si, en 1939, durant le XVIIIe congrès, Vorochilov annonce que le nombre des unités de cavalerie a augmenté de 66 % entre 1934 et 1939, il indique quelques paragraphes plus loin avec fierté que les troupes motorisées et blindées ont crû de 154 %, le personnel de l'artillerie de 124,5 %, le génie de 148 %, les aviateurs de 184 % et le génie aérien de 801 %[33]. Avait-il tort quant à l'avenir de la cavalerie ? Certes non : toutes les grandes opérations soviétiques menées entre 1941 et 1945 ont inclus des corps de cavalerie

puis des groupes mobiles mêlant unités montées, blindées et motorisées. Ce type de formation convenait bien aux conditions logistiques et climatiques de l'URSS et palliait en partie son manque d'infanterie mécanisée.

Vorochilov n'est donc certes pas la ganache bloquée sur la légende dorée de la Konarmia, mais sa paresse est avérée, de même que son peu d'intérêt pour sa fonction. Vladimir Konstantinov, attaché à l'ambassade soviétique à Tokyo qu'il reçoit après un séjour de sept années dans un pays qui est alors l'ennemi numéro un de l'URSS, témoigne : « Tandis que je me tenais devant le commissaire du peuple pendant vingt minutes pour rendre compte du travail effectué au Japon, lui restait assis en silence, sans me regarder, sans m'interrompre. À la fin du rapport, il me posa cette seule question : "Dis-moi honnêtement, as-tu au moins une fois couché avec une Japonaise ?", ce à quoi j'ai répondu vigoureusement : "Non, camarade commissaire du peuple à la Défense !" "Eh bien, tu es un imbécile !", a résumé Kliment Iefremovich avec douceur. Puis il a ajouté : "Tu peux t'en aller."[34] » Dans plusieurs de ses interviews, Joukov, qui n'a pas eu à se plaindre de lui, a souligné à quel point il n'était pas à sa place. « En dehors de sa participation à la guerre civile, il n'avait aucune base pratique ni théorique dans le domaine de la science et de l'art militaires. Par conséquent, dans la direction du commissariat du peuple à la Défense, […] il devait avant tout et en toute chose s'appuyer sur ses plus proches assistants […]. » Nikolaï Kouznetsov, le patron de la marine, est du même avis. « Vorochilov ne s'occupait pas des grandes questions – ça, c'était pour Staline. En ce qui concerne les petites questions, elles se décidaient entre l'État-Major général, dont le chef était B. M. Chapochnikov, et l'État-Major général de la marine, dirigé par L. M. Galler. » Parmi les nombreux exemples de cette passivité, il en est un particulièrement édifiant : lorsqu'en janvier 1930 Toukhatchevski lui envoie un mémo sur l'équipement dont aura besoin une Armée rouge massivement mécanisée, il ne répond pas, comme c'était son devoir et sa responsabilité, se contentant de transmettre à Staline. Sa réponse attendra deux mois, après que le patron lui aura fait connaître la sienne.

Staline lui accorde beaucoup d'honneurs, voire toute confiance. Il le laisse accéder au groupe restreint de ses féaux formé par Molotov, Kaganovitch et bientôt Beria, groupe qui, à partir de 1937, supplantera le bureau politique. Ces cinq-là voient le Vojd plus souvent que n'importe qui. En retour, Vorochilov développe le culte de Staline dans l'armée. En 1929,

à l'occasion du cinquantième anniversaire du patron, il publie un article intitulé « Staline et l'Armée rouge ». « Depuis cinq ou six ans, le camarade Staline est au centre de la lutte pour le Parti, pour le socialisme. Ce n'est qu'à la lumière de ces circonstances que l'on peut expliquer que l'importance du camarade Staline, en tant qu'un des organisateurs les plus remarquables des victoires de la guerre civile, a été quelque peu obscurcie. Aujourd'hui, le jour du cinquantième anniversaire de notre ami, je veux au moins partiellement combler ce vide. […] Dans la période 1918-1920, le camarade Staline a probablement été la seule personne que le Comité central a jetée d'un front militaire à l'autre, choisissant les lieux les plus dangereux et les plus terribles pour la révolution. Là où c'était relativement calme et sûr, où nous avions du succès, Staline n'y était pas. Mais là où, pour diverses raisons, les armées rouges se fissuraient, où les forces contre-révolutionnaires développaient leurs succès, menaçaient l'existence même du pouvoir soviétique, où, à tout moment, la confusion et la panique pouvaient se transformer en impuissance et en catastrophe, là le camarade Staline apparaissait[35]. » De même, dans l'*Histoire de la guerre civile* dont il codirige le premier volume paru en 1935, il présente le conflit comme le combat de David (Staline seul) contre Goliath (les Blancs, les Alliés, le monde entier).

Les distinctions pleuvent naturellement sur l'hagiographe. En novembre 1935, il devient le premier maréchal de l'histoire soviétique ; Lougansk est rebaptisée « Vorochilovgrad », Stavropol devient « Vorochilovsk », Oussourisk « Vorochilov », sans parler des dizaines de villages qui portent le nom de « Vorochilovka », « Vorochilovo » ou toute autre déclinaison possible… Il bénéficie d'une datcha somptueuse près de Sotchi, qui sera plus tard celle de Khrouchtchev, Brejnev, Poutine. On écrit des chansons à sa gloire. Son culte grandit à proportion de celui du Vojd. La *Pravda* dresse ce portrait le 20 novembre 1935 : « [Il est] un prolétaire jusqu'au cœur, bolchevique dans tous ses mouvements, théoricien et praticien militaire, cavalier, tireur, l'un des meilleurs orateurs du Parti, organisateur réfléchi et travailleur au service d'un énorme appareil de défense, auteur d'ordres vifs et puissants, autoritaire et accessible, menaçant et joyeux[36]. » Il occupe une place importante dans la cour du tsar rouge. En 1934, relatant dans son journal les funérailles de Kirov, membre du bureau politique, Svanidzé mentionne en troisième place la femme de Vorochilov, ce qui, dans un univers néobyzantin, n'est pas sans signification : « Étaient

assises Maria Ilinitchna, la sœur de Lénine, Nadejda Konstantinovna [Kroupskaïa, l'épouse de Lénine], Ekaterina Davidovna Vorochilova[37]… » La même année, évoquant l'anniversaire de Staline, Svanidzé nomme Vorochilov au deuxième rang des invités, juste après Molotov[38]. Son rôle et sa place sont bien exprimés par le maréchal Egorov, durant le Haut Conseil militaire* (*Glavnyi Voensovet*) de novembre 1937 : « L'ensemble du personnel de l'armée est comme toujours groupé autour du Comité central de notre Parti, est dévoué à notre patrie soviétique et à son devoir militaire, aime le travail militaire et se trouve rassemblé autour de notre chef suprême de l'Armée rouge, le premier maréchal de l'Union soviétique, Kliment Iefremovitch Vorochilov, qui est dévoué au Parti et qui est relié par sa vertèbre principale à son chef, le camarade Staline[39]. »

L'attitude de Vorochilov durant la Grande Terreur de 1937-1938 est l'objet d'un débat parmi les historiens du stalinisme. A-t-il voulu protéger l'Armée rouge de la purge qui frappait déjà le Parti et toute la société ? Sans doute, au début, et seulement dans une certaine mesure. En défendant ses hommes et ses clients, il défendait son autorité, son nom face aux empiétements du NKVD. À la fin avril 1937, son ministère est encore celui qui a le moins souffert. Plusieurs cas bien documentés montrent qu'il s'est opposé à une arrestation ou a refusé de la sanctionner. Khrouliov, un certain major Ossipov, le grand théoricien Sviétchine, notamment, ont bénéficié de son aide. En revanche, s'il a tenté d'étendre son parapluie jusqu'au printemps 1937, il le referme ensuite et devient un des grands purgeurs de l'armée. Trois de ses discours permettent de jalonner cette évolution. Le premier le 2 mars, pendant le plénum de février-mars 1937 : « Je représente l'armée, cela a une certaine signification. […] Dans l'Armée rouge des ouvriers et des paysans jusqu'à ce moment, […] je pense que c'est notre bonne fortune, on n'a pas révélé l'existence de beaucoup d'ennemis. […] J'ai souvent des conversations avec des gens du camarade Iejov [le chef du NKVD] à propos des individus faisant l'objet d'une expulsion de l'Armée rouge. Parfois, il est nécessaire de défendre des individus. Certes, aujourd'hui, on peut se retrouver dans une histoire très désagréable : vous défendez un homme, en étant sûr qu'il est honnête, et voilà qu'il s'avère qu'il est l'ennemi le plus authentique, un fasciste. En dépit de ce risque, je continuerai à suivre cette ligne, qui est la ligne stalinienne. Et Staline aime à nous rappeler que les cadres décident de tout[40] ! »

Un discours qui vaut à Vorochilov d'être immédiatement rappelé à l'ordre par Molotov, qui prend la parole juste après lui. « Je n'ai pas abordé le département militaire, mais maintenant je vais le faire. Le département militaire est un gros problème, son travail ne sera pas vérifié maintenant, mais un peu plus tard, il sera contrôlé de très près. […] Un ennemi à l'état-major de l'armée peut faire plus de mal que des centaines d'ennemis à l'extérieur de l'état-major de l'armée[41]. » Cette dernière phrase sera reprise par Staline, d'abord dans son discours du 3 mars, puis durant le Haut Conseil militaire de juin 1937. « Gagner une bataille peut nécessiter plusieurs corps de l'Armée rouge. Mais, pour la perdre, quelques personnes suffisent, quelques espions quelque part à l'état-major de l'armée ou même à l'état-major de la division peuvent voler le plan opérationnel et le transférer à l'ennemi[42]. » Vorochilov comprend d'où souffle le vent et capitule peu après : « Mon flair s'est émoussé, ma capacité à reconnaître les ennemis s'est dégradée. Récemment Staline m'a dit : "Autrefois tu étais un homme assez sensible, avec un instinct politique aiguisé, tu pouvais facilement reconnaître les ennemis." C'est vrai, c'était il y a longtemps, à l'époque où nous travaillions ensemble à Tsaritsyne[43]. » Ce deuxième discours clé vaut soumission totale au NKVD, notamment pour toutes les nominations de cadres, ce qui vaut acceptation inconditionnelle de la purge. Ainsi, le 2 septembre 1937, il adresse cette lettre à Staline : « Hier Iejov a reçu Gribov. Ensuite, j'ai eu une conversation téléphonique avec Iejov. Il m'a dit qu'il n'avait rien sur Gribov. Je considère donc possible de nommer Gribov commandant du district militaire du Caucase du Nord[44]. » Cette soumission le tourmentait. Un mois après l'exécution de Toukhatchevski et des autres chefs militaires, Alexandra Kollontaï, ambassadrice de l'URSS en Suède, croise Vorochilov au Kremlin. Elle confie ses sentiments à son journal :

« Le visage de Vorochilov s'assombrit de souffrance et il est incroyablement voûté. Je lui dis :

« — Kliment Iefremovitch, je pense beaucoup, beaucoup à vous en cette période difficile pour nous. Il n'y a rien de pire dans la vie que de perdre confiance dans le caractère moral des amis proches. Ça fait mal, ça fait mal. C'est une douleur terrible…

« Vorochilov se tourna dans ma direction et me regarda attentivement dans les yeux.

« — Vous comprenez cela ? Vous le ressentez ? Un terrible chagrin, oui, oui.

« Il me sembla voir des larmes dans ses yeux – impatient, il passa rapidement une main sur son visage[45]. »

À la différence du « patron », Vorochilov comprend néanmoins que l'armée est un outil fragile. Le 21 novembre 1937, troisième des discours annoncés, en ouverture d'une session du Conseil militaire, il prononce ces mots, indirectement destinés à Staline : « Nous ne pouvons pas secouer l'armée sans cesse. Il est nécessaire de nous débarrasser rapidement et radicalement de tout ce qui est vil, criminel, traître, afin que l'armée retourne à ses affaires – la formation au combat et l'éducation politique, bref ce à quoi elle se doit. Je déclare le Conseil militaire ouvert[46]. »

Dire que Vorochilov n'a pas levé le petit doigt pour défendre Toukhatchevski est un euphémisme : leur inimitié était connue de tous, le brillant maréchal n'ayant jamais manqué d'humilier son commissaire à la Défense. Toute sa vie, néanmoins, Vorochilov se montrera gêné par l'évocation de la Grande Terreur, à la différence d'un Molotov qui n'a jamais rien regretté. C'est l'avis de l'amiral Nikolaï Kouznetsov : « Je suis convaincu que Vorochilov n'avait pas moins peur de Staline que n'importe quel autre commissaire et qu'il a beaucoup agi contre ses convictions. […] Quel choc le jour (c'était en 1939) où il m'a franchement avoué que Kojanov n'était pas un ennemi du peuple alors qu'il avait été fusillé ! Sur la conscience de Vorochilov pèsent non pas un seul Kojanov, mais des centaines[47]. » Ivan Kojanov, commandant de la marine de la mer Noire, est arrêté en octobre 1937. Malgré la torture, il ne signe aucun document, ne reconnaît aucune culpabilité. Néanmoins, il est condamné à mort le 22 août 1938 pour participation à un complot fasciste et fusillé le jour même, sans que Vorochilov objecte.

Le général Pavlenko, rédacteur en chef du journal d'histoire militaire *VIJ*, rapporte un témoignage particulièrement intéressant à ce sujet : « Au début des années 1960, j'ai eu l'occasion à plusieurs reprises de rencontrer Vorochilov. Il racontait volontiers le chemin qu'il avait parcouru […]. Mais lorsque j'abordais la question des répressions de 1937-1938, il se troublait et répondait avec beaucoup de réticence. En une occasion, je lui ai demandé : "Staline a-t-il jamais regretté la mort d'éminents chefs militaires ?" Voici ce qu'il a répondu : "Staline a non seulement regretté leur mort, mais il a aussi cherché à rejeter la responsabilité de ce grave

péché sur moi. Bien sûr, je ne pouvais pas accepter cela et je me suis toujours battu." Vorochilov ne voulait pas admettre sa culpabilité dans la répression. Il a essayé de la transférer sur d'autres. "La décision de tuer Toukhatchevski et d'autres nous a été imposée par Staline, Molotov et Iejov", dit-il avec force[48]. » Les Mémoires de Khrouchtchev donnent un aperçu de l'état d'âme de Vorochilov à ce propos. « Après l'hiver 1939-1940, il y avait relativement peu de personnes dans le pays qui savaient vraiment comment s'étaient déroulées les opérations militaires contre la Finlande. […] Staline critiquait les départements militaires, le commissariat du peuple à la Défense, et Vorochilov en particulier. Sa critique s'est parfois concentrée sur l'individu Vorochilov. Moi, avec d'autres, j'étais d'accord avec Staline, car pendant de nombreuses années il avait été commissaire à la Défense. […] Lors d'un de nos séjours à sa datcha, Staline a eu la dent très dure. Vorochilov s'est énervé et, sous le feu de la colère, il s'est levé et a jeté cette accusation contre Staline : "C'est toi qui es responsable de cela. C'est toi qui as détruit le personnel militaire." Staline a répondu en conséquence. Vorochilov a alors saisi une assiette dans laquelle se trouvait du cochon bouilli et l'a frappée violemment sur la table. C'est le seul cas de ce genre auquel j'ai assisté[49]. »

Le témoignage de Khrouchtchev comporte un fait certain : l'étoile de Vorochilov a commencé à pâlir avec la guerre de Finlande, avant de s'éteindre en 1941. La campagne d'hiver de Finlande, déclenchée en dépit du bon sens, a tourné au désastre en décembre 1939. L'Armée rouge a été humiliée, apparaissant à tous les observateurs étrangers comme un exemple supplémentaire de l'incompétence prétentieuse du système soviétique. Staline n'a jamais pardonné à Vorochilov cet étalage de faiblesse alors qu'une nouvelle guerre mondiale commençait. C'est lui qui reprend la situation en main en traitant directement avec Chapochnikov, son plus proche conseiller, et Timochenko, qui endosse la direction des opérations. Il se répand alors en reproches contre Vorochilov et le rend responsable de l'« état insatisfaisant de l'armée », pour reprendre les termes pesés de Joukov. Devant le futur vainqueur de Berlin, « Staline a parlé très durement de Vorochilov : "Il s'est vanté, il a assuré, il a affirmé que nous répondrions par un triple coup, que tout allait bien, que tout était en ordre, que tout était prêt, camarade Staline, mais il s'est avéré que tout ça a fait pschitt…"[50] ». Durant la réunion tenue durant quatre jours, en avril 1940, en présence de Staline, coprésidée par lui-même et par Koulik, le commissaire a dû être

mortifié par l'avalanche de critiques exprimées par les quarante-six commandants d'unité conviés à l'exercice, même s'il n'a jamais été attaqué nommément.

Le 17 avril 1940, la sanction tombe : Vorochilov est démis de son poste de commissaire du peuple à la Défense. L'état des lieux accompagnant le transfert du poste à Timochenko ressemble à un acte d'accusation. Il est repris des conclusions d'une commission d'enquête d'autant plus humiliante qu'elle est menée par Jdanov, Malenkov et Voznessenski, les trois petits nouveaux qui montent dans l'entourage du patron. « La gestion de la formation opérationnelle des commandants supérieurs ne s'exprimait que lors de la planification et de la formulation de directives. Le commissaire du peuple à la Défense et l'État-Major général n'ont organisé aucun entraînement ni avec le haut commandement, ni avec les états-majors. […] Il n'existait pas de plan clair et précis pour la préparation du théâtre d'opérations en termes de génie. […] Le commissariat du peuple ne connaissait pas l'état exact des effectifs de l'Armée rouge, […] il n'existait aucune disposition sur la gestion des unités (régiments) et des formations (divisions et brigades). […] Le plan de mobilisation a avorté. Le commissariat du peuple à la Défense n'avait pas de nouveau plan de mobilisation. […] L'entraînement au combat des troupes présentait les plus graves lacunes. Les ordres émis par le commissaire du peuple sur les tâches d'entraînement au combat se répétaient chaque année, identiques, sans jamais avoir été complètement exécutés, et ceux qui ne les remplissaient pas restaient impunis […]. » Néanmoins, Staline respecte les formes légales et fait un geste qui, pour l'extérieur, ressemble à une promotion : Vorochilov est nommé adjoint du président du Conseil des commissaires du peuple et président du Comité de défense auprès dudit Conseil, un organe qui ne fonctionnera jamais.

La guerre contre l'Allemagne achève de ruiner sa réputation. Le 10 juillet 1941, Staline le fait commandant de la direction du Nord-Ouest, avec deux Fronts et deux flottes sous ses ordres. Il doit barrer la route de Leningrad au groupe d'armées Nord de von Leeb. Il est flanqué de Jdanov et, à la tête de son état-major, du très capable Matveï Zakharov. Il s'agite beaucoup, fait preuve d'énergie en mobilisant la population, mais se montre incapable, malgré les renforts qui affluent, de bloquer l'ennemi. Staline contremande un des premiers ordres de Klim – faire produire sur place pics, poignards et sabres du fait du manque de fusils –, parce que cela

provoquerait, explique-t-il, une panique dans la population. Le 30 juillet, il le convoque au Kremlin avec Jdanov et le critique pour son « manque de fermeté ». Il fera une colère en apprenant que l'ancien ténor de l'opposition militaire a réintroduit l'élection des officiers dans certaines unités de volontaires pour ressusciter l'esprit révolutionnaire des années de guerre civile. Le 9 août, Staline et Chapochnikov rejettent le plan de contre-attaque avalisé par Vorochilov et lui imposent le leur. L'échec de cette affaire lui vaut une nouvelle réprimande de Chapochnikov : « Comme l'expérience l'a montré, vous avez pauvrement organisé le commandement et le contrôle des forces. Durant deux jours, votre quartier général s'est montré incapable d'indiquer la situation réelle des forces. Le contrôle des troupes a été perdu du fait de la destruction des communications par fil et, apparemment, vous n'utilisez pas la radio[51]. » Le 24 août, affolé par l'approche des Allemands, Vorochilov crée un Conseil militaire spécial pour défendre la ville de la révolution, mais il omet de s'inclure dans son organe directeur. Staline lui en fait le reproche, lui associant Jdanov : « Nous n'avons jamais la moindre idée de vos projets et de vos initiatives. […] Vous n'êtes pas des gens organisés, vous n'endossez pas la responsabilité de vos actes. » Il l'oblige à regrouper, au sein d'un Conseil militaire pour la défense de Leningrad, tous les responsables civils et militaires. Trois jours plus tard, Staline se ravise et abolit la direction du Nord-Ouest. Pour la seule et unique fois de la guerre, le GKO* prend le contrôle direct des Fronts du Nord, de Carélie et du Nord-Ouest. Le désaveu de Vorochilov est public et total. Staline ne lui laisse que le commandement du Front de Leningrad, et pour peu de temps. Une conversation avec Staline du 4 septembre 1941 donne une idée du chaos qui règne sous Vorochilov. Staline : « À Tikhvine se trouvent deux divisions d'aviation – la 39^{e} et la 2^{e} –, mais elles ne reçoivent pas d'ordres. Pourquoi ? Vous n'avez pas besoin de l'aviation ? » Vorochilov et Jdanov : « […] Personne ne nous a informés de l'arrivée de ces divisions à Tikhvine […]. » Staline : « Vous avez mal compris. Il s'agit de vos anciennes divisions. Soit votre Front n'était pas au courant de leur existence, soit il les a tout simplement oubliées[52]. »

La chute de la forteresse de Chlisselbourg, le 8 septembre, scelle le siège terrestre de Leningrad et fait monter de deux crans la colère de Staline contre l'ex-commissaire à la Défense, qui n'ose pas lui annoncer la perte du verrou de la Neva. Le 11 septembre, Joukov vient le relever sur place. Le crédit militaire du premier maréchal de Staline est épuisé : il n'exercera

plus jamais de commandement opérationnel. L'amiral Kouznetsov, qui le voit souvent pour parler de la flotte de la Baltique, garde le souvenir de Vorochilov durant les jours sombres de Leningrad : « C'était un homme écrasé par les événements et sans aucune volonté. Plus le temps passait, plus il perdait la face. Tout le monde savait que s'il était confronté à une question, il lui fallait préparer sa réponse durant des semaines. […] Il n'était plus un travailleur opérationnel, mais une autorité d'antan, nuisible à la cause[53]. »

Après ce fiasco, Vorochilov joue les seconds rôles. En février 1942, il représente la Stavka sur le Front du Volkhov, chargé de libérer Leningrad assiégée. Nous ignorons le détail de son action à ce poste, mais, le 1er avril suivant, le bureau politique adopte une résolution dévastatrice intitulée : « À propos du travail du camarade Vorochilov. » Ses fautes sont énumérées, au premier rang desquelles son fiasco en Finlande – décidément son boulet –, puis son incompétence sur le front en 1941. La résolution nous apprend qu'il a refusé de prendre le commandement du Front du Volkhov, arguant du fait que « ce Front était difficile et qu'il ne voulait pas échouer ». Le bureau politique établit alors que « le camarade Vorochilov ne s'est pas acquitté du travail qu'on lui a assigné au front » et se résout à l'employer à l'avenir « à un poste militaire à l'arrière ». On envoie la résolution à tous les membres du Comité central et à la commission de contrôle du Parti. L'humiliation est totale pour un homme qui fut naguère l'un des cinq plus importants personnages du régime. La résolution n'est pourtant pas appliquée (en janvier 1943, Vorochilov assistera Joukov lorsque celui-ci débloquera Leningrad, puis il recevra une mission de coordination en Crimée en janvier 1944), ce qui peut laisser penser que Staline a surtout voulu châtier l'impudence de son vieil ami : Vorochilov a été le seul à oser refuser un commandement en temps de guerre, un comble pour l'ancien patron de l'Armée rouge. En novembre 1944, il sera débarqué du GKO sans justification – cas unique dans l'histoire de cet organe –, au profit de Boulganine, l'étoile montante dans le cercle de Staline.

En mai 1942, après l'affaire du Front du Volkhov, Staline l'envoie faire pénitence à la commission des trophées de guerre. Le 6 septembre, il prend la tête du mouvement des partisans, décision annulée par Staline le 19 novembre et nouvelle humiliation[54]. En septembre 1943, Staline lui laisse la présidence de la commission d'armistice, qui portera son nom et qui prépare les sorties de guerre de la Roumanie, de la Finlande et de la

Hongrie. Il retrouve un second rôle diplomatique le 1er février 1945 à la tête de la commission de contrôle de la Hongrie, prolongement de sa fonction précédente. Par la suite, la guerre finie, il n'existe plus politiquement mais garde ses privilèges et le poste, dérisoire et vide, de président du Conseil des ministres pour la Culture. Même là, Staline le pourchasse encore de sa vindicte, cassant plusieurs de ses décisions, en particulier sur la réouverture de certaines églises. Vorochilov avale tout.

Molotov le dépeint comme un radoteur et un flagorneur qui tente de retrouver les bonnes grâces du patron : « Après la guerre surtout, Vorochilov se référait au passé. "Nous nous sommes rencontrés à Bakou en 1907", à quoi Staline répondait : "Je ne m'en souviens pas."[55] » A-t-il regretté la mort de Staline, ou la crainte qu'on lui demande des comptes a-t-elle tout emporté ? Joukov lui-même, qui le voit une heure avant la mort du patron, ne parvient pas à trancher. « Vorochilov avait l'air clairement désorienté. Par son apparence, il était difficile de comprendre s'il était anxieux, attristé ou n'avait aucune opinion. Il était déjà comme ça avant, sous Staline ; peut-être ne croyait-il toujours pas à la mort pourtant inévitable de Staline, et dans ce cas, il attendait de voir ; à toutes fins utiles, il guettait l'issue[56]. » Le 15 mars 1953, après la mort du guide, il reparaît pour prendre la présidence du Soviet suprême, qu'il conserve jusqu'en 1960. Khrouchtchev, contre qui il a adhéré au complot de 1957 noué par la vieille garde stalinienne Molotov-Malenkov-Kaganovitch, le chasse du poste en mai 1960 puis, en juillet, du Comité central du Parti. Brejnev le réinstalle dans ce dernier poste en 1966 et, deux ans plus tard, lui décerne sa seconde médaille de Héros de l'Union soviétique, toutes deux épinglées après 1956. Jusqu'au bout, il commet des bourdes. Quand la reine mère Élisabeth de Belgique lui écrit pour lui demander de faire cesser le bain de sang en Hongrie, il adresse sa réponse à… Élisabeth II d'Angleterre. Il meurt d'une hémorragie cérébrale le 2 décembre 1969, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Ses cendres sont scellées dans le mur du Kremlin.

2

Boudienny

Le Murat rouge

Boudienny a eu mauvaise presse parmi les Soviétiques de l'époque khrouchtchevienne et d'après, comme parmi les historiens occidentaux. Soudard analphabète, créature de Staline, maréchal d'opérette, chef inepte en 1941 : les jugements portés sur lui ont presque toujours été négatifs. C'est sans doute la rançon de la protection que Staline lui a accordée et celle des honneurs excessifs dont la propagande l'a gratifié. Comment ne pas sourire, en effet, en découvrant le répertoire littéraire et musical qui lui a été dédié, ou l'imagerie quasi religieuse le montrant aux côtés de Staline sur les champs de bataille, ou encore les quatre villes et les 3 215 kolkhozes qui ont porté son nom ?

L'homme, pourtant, mérite mieux qu'une caricature. Aucun chef militaire soviétique n'a été aussi populaire que lui. Pour toute une génération, il a incarné à la fois le grand héros de la guerre civile, quasiment légendaire, et la jeune Armée rouge. À tel point que Staline a cru bon de devenir *boudiennovtsy* d'honneur en signant un enrôlement symbolique dans la 4e division de cavalerie – la sienne –, en décembre 1919. Les soldats de Boudienny, tous volontaires, possédaient un statut à part et un esprit de corps unique. On les désignait comme les *boudiennovtsy*, on les repérait à leur curieux bonnet pointu, la *boudiennovka*. Ils venaient de la petite paysannerie, des *inogorodnyé* – les prolétaires du monde cosaque – ou des mines du Donbass, un peuple de crève-la-faim attachés à leur chef et à leur région, qui, pour le suivre au diable, se passaient des anciens officiers tsaristes. Leur encadrement consistait en effet presque exclusivement en anciens sous-officiers. La popularité de Boudienny était telle que, même après ses revers de 1941, plusieurs généraux soviétiques prisonniers des Allemands l'ont désigné comme le seul homme capable de prendre en main une Russie antibolchevique et progermanique[1].

Son allure pittoresque l'a desservi. Petit, les jambes arquées, brun de poil, le front bas, des yeux noirs, il arborait une moustache démesurée – aussi célèbre que celle de Hitler en Allemagne – qui dissimulait sa bouche,

sauf lorsqu'il souriait et découvrait une dentition étincelante de blancheur. À propos de son extravagante pilosité, une histoire courait dans l'URSS des années 1930. Boudienny demande à Staline s'il peut tout raser. Le patron répond : « Non, Semion, ta moustache appartient au peuple soviétique. » Arborant souvent des pantalons rouges passementés d'argent et un plastron caucasien à cartouchières, il parlait fort, jurait et buvait sec. Isaac Babel, l'auteur de *Cavalerie rouge*, le montre en revanche comme un homme réfléchi, capable de rester longtemps silencieux. Quant à la science du combat de cavalerie, seul Murat pourrait se comparer à lui, compte tenu, bien entendu, des changements apportés dans l'emploi de l'arme.

Boudienny s'est battu plus que tous les autres maréchaux de Staline. Il a survécu à quatre guerres de haute intensité : celle de 1905 contre les Japonais, la Première Guerre mondiale, la guerre civile, la Grande Guerre patriotique enfin. Si l'on se borne à la période de la guerre civile, au-delà de l'hagiographie stalinienne, il possède une stature incontestable et son action a, sans le moindre doute, pesé dans l'issue finale. On lui doit, à lui et non aux états-majors, la création d'une formation militaire nouvelle et originale, la 1re armée de cavalerie, ou Konarmia, arme principale de la victoire sur les généraux blancs Denikine et Wrangel. Ce qui ne doit pas dissimuler chez lui un art consommé de la mise en scène, une tendance à récupérer les victoires des autres et une totale absence de scrupules dans l'élimination de la concurrence. Durant des décennies, il a ainsi réussi à escamoter le souvenir de quatre grands cavaliers rouges, et de leurs formations avec eux : le 3e corps de Gaia Gaï – de son vrai nom Haïk Bjichkian –, la 8e division de Vitaly Primakov, le 2e corps de Boris Doumenko et la 2e armée de cavalerie de Filip Mironov.

Semion Boudienny naît le 25 avril 1883 (le 13 avril dans l'ancien calendrier russe) dans une famille paysanne très pauvre venue, depuis la région de Voronej, s'installer sur les terres fertiles du Don. L'espoir d'une vie meilleure est vite déçu. La famille survit à peine, travaillant pour les Cosaques, maîtres et seigneurs de la steppe du Don et des berges de la rivière Manytch, au sud-est de Rostov, qui forment l'horizon de la jeunesse de Semion. Il a quatre frères et trois sœurs. À sept ans, il travaille comme grouillot chez un commerçant ; à dix, il fait l'apprenti forgeron. C'est dire qu'il n'a jamais vu les bancs de l'école. Avec une faute à chaque mot, ses lettres des années 1920 témoigneront d'une maîtrise du russe écrit égale à celle d'un enfant de huit ans – le général Broussilov le soulignera : « Le

maréchal des logis-chef Boudienny a toujours été très respectueux envers moi. Dommage qu'il peinait à signer son nom et qu'il faisait écrire par d'autres les ordres et les articles qu'il signait[2]. »

Sa passion première et exclusive est le cheval, dont sa région est le centre de reproduction pour toute la Russie. Dès son plus jeune âge, il se montre un cavalier exceptionnel, égayant les fêtes de village par ses acrobaties au grand galop. En 1903, il épouse une femme cosaque, Nadejda, aussi pauvre que lui. Le 15 septembre de la même année, l'armée l'appelle pour le service militaire au 46e régiment de dragons. En 1904, au début de la guerre russo-japonaise, il part avec son unité dans la région de Vladivostok défendre les arrières de l'armée de Kouropatkine. Il est blessé au cours d'une escarmouche avec des bandits chinois. La guerre perdue, il reste dans l'armée, servant dans les dragons de la Province maritime d'Extrême-Orient.

En janvier 1907, son régiment l'envoie à l'école de cavalerie de Saint-Pétersbourg, où l'on forme les instructeurs de l'arme. En mai 1908, il est promu maréchal des logis et termine premier de sa promotion. Son classement lui donne droit à une seconde année et lui ouvre la perspective de devenir instructeur titulaire à l'école. Sans que l'on sache pourquoi, il refuse et retourne dans son régiment, avec un galon supplémentaire. Au début de l'été 1914, après onze ans de service, il obtient sa première permission longue. Il n'en profite pas : c'est sur les berges de la Manytch que la guerre le saisit une fois de plus. Envoyé à Armavir commander un peloton du 5e escadron de la division de cavalerie de réserve du Caucase, il se bat contre les Turcs, dans le Caucase et en Perse, puis sert quelque temps sur le front occidental. Son courage physique lui vaut, selon ses souvenirs, quatre croix de Saint-Georges – ce qui serait exceptionnel –, deux d'après les historiens russes qui ont fouillé les archives. La chute du tsar le trouve près de Tiflis (Tbilissi), alors qu'il sert au régiment de dragons Seversk. La révolution d'Octobre n'éveille pas plus d'échos en lui que celle de Février. Rien d'étonnant : il est un bon soldat du tsar, appartient à une arme réactionnaire et semble dénué de toute culture politique. Aussi rentre-t-il dans son village le 19 novembre 1917.

La situation sociale particulière de sa région le précipite dans la révolution. Un grand fossé sépare en effet les Cosaques, au service du tsar depuis cent cinquante ans, propriétaires des terres et des élevages, des *inogorodnyé*, les non-Cosaques, ainsi que d'une frange de la cosaquerie

tombée dans la pauvreté, à laquelle appartient Nadejda, son épouse. Boudienny est issu de ce monde des *inogorodnyé*, pauvres et méprisés, en majorité employés des Cosaques, auxquels ils paient la taxe. Représentant la moitié de la population, ils n'ont pas leur mot à dire dans la démocratie locale et n'exploitent pas un dixième des terres, ce qui les a conduits à émigrer massivement vers la région minière du Donbass. Comme leurs maîtres, ils sont détenteurs d'une tradition de violence. Selon les mémoires de Trotski, cet antagonisme expliquerait à lui seul la sauvage âpreté de la guerre civile dans le Sud[3]. Dès le coup d'État d'octobre 1917, Alexeï Kaledine, ataman des Cosaques du Don, se range résolument dans le camp antibolchevique. Il se déclare maître des terres du bas Don, environ 160 000 km^2, sur lesquelles il établit la loi martiale. Dès décembre 1917, s'alliant à l'armée des Volontaires d'Alexeïev et de Kornilov, il s'installe à Rostov avec l'intention d'en faire la capitale d'une « Vendée blanche ». Il perd la ville en mars 1918, quand s'établit une république soviétique du Don, et cède alors son commandement au général Krasnov. L'arrivée de l'armée allemande chasse bien vite les bolcheviks du grand port.

Les bolcheviks s'appuient sur le prolétariat du Donbass, de Rostov et de Taganrog – où les *inogorodnyé* de fraîche souche sont nombreux –, ainsi que sur les *inogorodnyé* demeurés au village. Leur discours séduit Boudienny, sans doute également attiré par l'odeur de la bagarre. Dans sa région, un ancien sous-officier de dragons, Boris Doumenko, « Cosaque renégat », lève un premier « régiment punitif des cavaliers-paysans socialistes », pas plus de trois cents ou quatre cents sabres. Il se donne pour but de lutter contre le pouvoir des Cosaques et des Blancs, ce qui, *de facto*, le place dans le camp bolchevique. Boudienny devient l'adjoint de ce chef remarquable en janvier ou février 1918.

Leur action, strictement locale, devient vite impossible face aux Cosaques de Krasnov, dix fois plus nombreux, bien organisés, appuyés par les Allemands. À l'été 1918, Doumenko décide de migrer vers le nord pour rejoindre la base rouge de Tsaritsyne, où se tient la 10^e armée. Agglomérant en chemin divers groupes de partisans montés mais aussi le régiment de Crimée de Timochenko – futur maréchal –, son unité prend en septembre 1918 le statut d'une brigade forte de 2 000 sabres, puis celui d'une division mixte, le 28 novembre. Boudienny en est le chef d'état-major, poste où il se lie à Vorochilov et Staline dont il a fait la connaissance à l'été. En janvier 1919, la division mixte est à nouveau scindée en deux

brigades, dont l'une, bientôt connue comme la « division spéciale de cavalerie », échoit à Boudienny. C'est avec elle qu'il exécute un premier raid de 400 km vers le nord, remarqué par Trotski. Blessé à la main et à la jambe, Boudienny demeure néanmoins en selle et ramène ses hommes à leur base. Le 29 mars 1919, pour cette action, il est décoré du Drapeau rouge. Dans son ordre, Egorov écrit : « L'encerclement de Tsaritsyne n'a été brisé que grâce aux actions courageuses de la glorieuse cavalerie de Boudienny. […] Le résultat a été la défaite complète de l'ennemi dans les secteurs nord et centre de la 10e armée. » C'est à ce moment-là qu'il adhère au parti bolchevique. Gonflée à 3 000 cavaliers, l'unité de Boudienny prend le 14 mars 1919 le nom de « 4e division de cavalerie », fer de lance de la 10e armée, tandis qu'apparaît une jumelle, la 6e division de cavalerie commandée par Apanassenko.

Contrairement à ce qu'écrira plus tard Boudienny, sa séparation d'avec Doumenko ne résulte pas d'une mésentente personnelle, mais d'une circonstance fortuite : ce dernier, malade du typhus, ne tient pas en selle et doit demeurer à son quartier général de Tsaritsyne. Si, des années après, Boudienny prend encore ainsi ses distances, c'est que le nom de son ancien chef sent le soufre. En février 1920, sous une fausse accusation, Doumenko sera en effet inculpé de l'assassinat de son commissaire politique, Mikeladzé. Vorochilov et Boudienny témoigneront contre lui. Peu après, Doumenko sera accusé d'avoir préparé une insurrection contre le régime bolchevique ; il est fusillé le 11 mai 1920[4]. De ce fait, toute la gloire liée à la construction du 1er corps de cavalerie passera abusivement à Boudienny. Dans les années 1920, celui-ci pourra d'autant mieux sculpter sa statue de premier cavalier rouge qu'un autre de ses concurrents, Filip Mironov, aura disparu. Officier de l'armée tsariste et Cosaque du Don, Mironov rejoint les bolcheviks dès novembre 1917. Utilisé par le Parti pour attirer la cosaquerie à la révolution, il se montre brillant partout où il paraît. En septembre 1920, il commande une 2e armée de cavalerie, avant de devenir le premier chef de l'inspection de la cavalerie de l'Armée rouge. Il est fusillé le 2 avril 1921, sous de fausses accusations[5]. On ne sait si Boudienny a joué un rôle dans son procès truqué. En revanche, il est établi qu'il a intrigué dans les années 1960 pour faire annuler la réhabilitation de Doumenko et de Mironov. Il ira jusqu'à publier dans le journal de l'Institut du marxisme-léninisme un article intitulé « Contre la déformation de la vérité

historique », dans lequel il accuse d'antisoviétisme ses deux anciens camarades d'armes[6]. Le souci de sa propre légende et une vanité extrême étouffent en lui tout scrupule.

Après avoir avancé au sud, vers le Kouban, la 10e armée se trouve face aux forces de Denikine et de Wrangel, plus mobiles. Menacée d'enveloppement, elle entame sa retraite. Les deux divisions de cavalerie servent d'arrière-garde et ont fort à faire avec deux puissantes unités blanches, les corps cosaques de Mamontov (9 000 cavaliers) et de Chkouro (11 000 cavaliers). Pour gagner en force et en flexibilité, le 28 juin 1919 Apanassenko et Boudienny fondent leurs divisions en un corps de cavalerie de 6 000 sabres, 150 mitrailleuses et 124 canons. Non sans querelles, Boudienny s'en voit attribuer le commandement. Dans l'immédiat, cette fusion ne change rien : la 10e armée et ses voisines sont contraintes de reculer de plus en plus vite, abandonnant Kharkov et Tsaritsyne à l'été, jusqu'à se retrouver sur une ligne Orel-Voronej en octobre. Des unités se débandent, le chef d'état-major de la 8e armée et le commandant de la 9e passent à l'ennemi avec les plans d'opérations et le chiffre. Moscou est menacée : Denikine voit se présenter la possibilité de frapper le pouvoir bolchevique au cœur.

Donné vainqueur par les Alliés en octobre 1919, le général blanc est en fuite en novembre. Le rôle de Boudienny dans ce tournant a été âprement discuté. Durant la période stalinienne, le Vojd s'est vu attribuer la paternité, avec Boudienny en simple exécutant, du changement d'axe stratégique à l'origine de la défaite de Denikine. Puis, sous Khrouchtchev, les choses ont été rééquilibrées en faveur d'Egorov, commandant du Front du Sud, voire de Kamenev, le commandant en chef, ou, chez certains historiens occidentaux, au bénéfice de Trotski. L'erreur initiale, en juin 1919, est, c'est certain, commise par Kamenev : pour combattre Denikine, il renforce en effet son aile gauche, les 9e et 10e armées commandées par Chorine – bientôt regroupées en un Front du Sud-Est –, à qui il fixe pour mission de foncer par l'est vers les deux bases blanches de Rostov et Novotcherkassk (voir carte ici). Or Denikine choisit, lui, de frapper au centre, vers Koursk et Orel, contre les 8e, 14e et 13e armées – plus tard regroupées dans le Front du Sud –, toutes affaiblies, tandis qu'un raid des Cosaques de Mamontov désorganise les arrières de Chorine et l'empêche de progresser. Kamenev ne change pas immédiatement de stratégie, comme le lui demande Trotski. Au

contraire, il ordonne au 1er corps de cavalerie d'aller vers le sud-est épauler Chorine. Or, Boudienny fonce vers Voronej, au nord-ouest ! A-t-il désobéi, comme il le clamera fièrement ? Ce n'est pas sûr. Certes, il déteste Chorine, ancien colonel du tsar, et n'est pas d'accord avec l'usage qu'il veut faire de ses cavaliers. Certes, encore, il est plus motivé par la chasse aux Cosaques de Mamontov, son ennemi intime, qui s'en prennent au Front d'Egorov, que par un rôle obscur de flanc-garde de Chorine. Mais on ne peut exclure que, de guerre lasse, ce dernier lui ait permis d'aller vers le nord-ouest, sans néanmoins pouvoir le prouver, faute d'archives. Toujours est-il que c'est la volte-face de Boudienny qui contraint Kamenev à abandonner son mauvais plan et à modifier l'axe d'attaque, décision gagnante. Le 7 octobre 1919, Boudienny est rattaché au Front du Sud, au grand dam de Chorine.

Quand Staline, commissaire du Front du Sud, ordonne à Boudienny d'attaquer immédiatement Voronej, où se trouvent Mamontov et Chkouro, celui-ci refuse, preuve de son indépendance d'esprit et d'une certaine conception de l'autonomie opérationnelle. Il laisse d'abord venir la cavalerie blanche, l'écrase avec sa puissance de feu et la contraint à rentrer dans Voronej. Puis, sans écouter les avis de quiconque, il monte une attaque en pince, qui lui livre la cité le 24 octobre. N'oubliant jamais de soigner ses relations publiques, il se fait photographier dans la ville et envoie l'image dédicacée à Lénine. Le 1er novembre, après avoir massé ses cavaliers sur un étroit secteur et opéré une diversion, il franchit le Don et rejette les Blancs, menacés d'encerclement, vers Kastornoïe. Une fois de plus, Boudienny démontre son intelligence tactique en se retenant d'attaquer à tous crins, conscient qu'il irait au massacre sans infanterie. Il attend que celle-ci arrive et prend Kastornoïe le 15 novembre.

Déjà menacé sur sa gauche par Egorov, Denikine, quand surgissent sur sa droite les 6 000 cavaliers de Boudienny, donne un ordre de retraite générale. Boudienny, appuyé par Staline, se bat alors comme un diable pour maintenir l'axe de la poursuite vers Koursk, Kharkov et le Donbass, quand Kamenev veut le renvoyer une nouvelle fois vers l'est. Il obtient gain de cause et entre en vainqueur, début janvier 1920, à Rostov et Taganrog, après une poursuite de 600 km. Devenu le sauveur de la révolution, il reçoit un second ordre du Drapeau rouge* et une épée en or.

Il réussit également à convaincre le bureau politique de le laisser constituer une armée de cavalerie à trois divisions (4e, 6e et 11e), le

19 novembre 1919. La Konarmia est née. Le 1er décembre, prenant acte des difficultés rencontrées à Kastornoïe, il obtient d'Egorov que l'équivalent d'un régiment d'infanterie monté sur *tatchankas*, des charrettes équipées de mitrailleuses, soit attaché à la Konarmia, ainsi transformée en une formation mobile interarmes. C'est l'heure de gloire de Boudienny, qui, dans cette affaire, a aussi scellé une alliance solide avec Staline et Vorochilov, nommé commissaire de la Konarmia. Ce dernier lui amène ses relations dans les hautes sphères du Parti et entreprend de bolcheviser les *boudiennovtsy* : il n'y a pas en effet cent communistes parmi eux en novembre 1919. Les trois hommes comprennent qu'ils disposent avec cette formation d'un outil militaire nouveau, qui peut rapporter gros en termes politiques.

Cet outil va grossir jusqu'à englober quatre divisions (4e, 6e, 11e et 14e), 16 500 cavaliers, 45 000 montures, 78 canons, 464 mitrailleuses, des autos blindées, 1 600 fantassins portés, 7 trains blindés et quelques aéroplanes. En vrai chef qui comprend l'usage que l'on doit faire de son outil, Boudienny hurle à la mort dès qu'on veut fractionner la Konarmia, ou l'employer dans des percées frontales pour lesquelles elle n'est pas faite. Il clame à qui veut l'entendre que son outil, s'il est employé en bloc, est taillé pour l'exploitation opérationnelle en profondeur, et non pour servir de simple instrument tactique. Que l'on n'aille pas imaginer la Konarmia comme une armée au sens traditionnel : souvent, le spectacle qu'elle offre est celui d'une horde, même si les haillons que portent ses cavaliers ne sont pas incompatibles avec une forte discipline. Le 12 février 1920, à la fin de la grande poursuite de Denikine, Jan Petters, premier adjoint de Dzerjinski, le chef de la Tcheka, envoie ce télégramme à Lénine et à Trotski : « Il faut tout de suite mettre fin au conflit entre la 8e armée et la Konarmia car cette rivalité menace de se transformer en conflit armé. L'armée de Boudienny se décompose chaque jour un peu plus. Il y a des vols, de l'ivrognerie, des femmes suspectes qui séjournent dans les états-majors et, selon certaines rumeurs, il y aurait eu des cas d'assassinat de camarades parmi les plus conscients. Boudienny ne rend plus de comptes à personne. Les crimes commis par lui sur la voie ferrée sont absolument incroyables : saisies continues de carburant, de locomotives, de wagons, détournement de trains prioritaires, vol de trophées. Chaque unité est suivie par une file de chariots remplis de femmes et de biens pillés. Selon le camarade Mironov, le

nombre de ces voitures est d'environ cent vingt par division[7]. » Probablement au début de mars 1920 (le document est sans date), Fomine, chef de la direction des transports du Conseil militaire révolutionnaire, envoie un rapport à Trotski dans lequel il décrit Boudienny et ses hommes comme « très brutaux, ne respectant aucune loi, aucune hiérarchie, utilisant les moyens de transport à leur gré et à l'encontre des décisions de la direction générale : les actions de Boudienny détruisent complètement le système de transport et, sans mesures urgentes pour liquider cela, le résultat sera catastrophique[8] ». À la suite de ce rapport, le Conseil militaire révolutionnaire prend la décision, le 19 mars 1920, de réorganiser la 1re armée de cavalerie qui ressemble trop, à son goût, à ces bandes paysannes qui traversent l'histoire de la vieille Russie : « Envoyer des officiers politiques, renouveler le corps de commandement, transférer au tribunal les camarades qui sont le plus compromis, afin que, en vue de son envoi sur le Front de l'Ouest, cette armée ait l'air d'une armée. Signé Trotski[9]. » En réalité, ce qui se passe est simple : Boudienny laisse ses hommes s'emparer de tout ce que la logistique du Front, effondrée, est incapable de leur donner. Arrivé à Rostov en même temps que la 8e armée, il se battra comme un chiffonnier contre celle-ci pour arracher les médicaments, les vivres, les montures et les munitions dont il a besoin pour continuer. Ce qui n'exclut certes pas – les témoins sont nombreux – le vol, l'ivrognerie la plus débridée, les meurtres crapuleux. « Tous ont de l'or, ils en ont accumulé à Rostov ; une besace en travers de la selle et en avant[10] ! », note Babel dans son journal, parlant de ses camarades *boudiennovtsy*.

La tendance de Boudienny à n'en faire qu'à sa tête est avérée. Il n'obéit volontiers qu'à Lénine, Staline et Vorochilov, et encore, seulement si leurs vues coïncident avec les siennes et l'intérêt de son armée. Il lance des ultimatums au commandement en chef, exige l'annulation des ordres qu'il juge mauvais, fait du chantage à la démission. En plusieurs occasions, il commet des voies de fait sur ses subordonnés, une habitude venue de l'ancienne armée et qui aura la vie dure dans l'Armée rouge. Ainsi, à l'automne 1919, lors de l'opération de Voronej-Kastornoïe, il rosse sans raison apparente le chef des transmissions de la 42e division. Quand le commissaire de cette unité proteste, il le frappe d'abord à poings nus, puis dégaine son Mauser et appuie sur la détente. Par chance, l'arme s'enraye[11].

Le 18 février 1920, dans un rapport adressé au Conseil militaire révolutionnaire, Filip Mironov, commandant de la 2e armée de cavalerie, rapporte ainsi une conversation avec Boudienny : « Envoyez le Conseil militaire révolutionnaire de la 8e armée se faire foutre, ainsi que le commandant du Front qui est un traître à la révolution, et je vous envoie aussi vous faire foutre, et je peux aussi bien vous faire fusiller. » Mironov conclut en résumant : « La protection de l'ordre révolutionnaire à Rostov qui m'a été confiée (8e armée) par ordre du commandement du Front est impossible à assurer en raison du comportement de Boudienny. Sur ses instructions, des unités de la Konarmia mènent des attaques armées contre nos gardes. Boudienny a également menacé de détruire l'état-major de la 8e armée. Contrairement à l'ordre du Front, Boudienny refuse de quitter Rostov et de se rendre auprès de ses unités. Contrairement à l'ordre du Front, Boudienny a éloigné vers Taganrog 2 300 hommes du régiment de Rostov, pourtant désignés par le commandement du Front pour reconstituer les divisions de la 8e armée. L'état-major de la Konarmia a déclaré ne pas reconnaître la validité des ordres de Chorine en raison de sa nature contre-révolutionnaire, et a décidé de mener une lutte armée contre les partisans de Chorine le contre-révolutionnaire, c'est-à-dire contre la 8e armée. Le non-respect par Boudienny des ordres administratifs émanant du Front a créé une atmosphère d'anarchie. […] À la diminution de notre potentiel en raison des maladies s'ajoute la chute du moral : une amertume mutuelle se développe, en partie provoquée par une propagande provocatrice sur le thème d'un complot contre-révolutionnaire, dont l'outil aveugle serait la 8e armée. Le Conseil militaire de la Konarmia, composé de Vorochilov et Chtchadenko, prend une part directe à cette provocation monstrueuse. Vorochilov déclare qu'il ne permettra pas l'établissement d'un contrôle sur la Konarmia[12]. »

Cet « esprit partisan », ce gauchisme anarchisant, ce quasi-fractionnisme appuyé par Vorochilov peuvent aussi se manifester en pleine bataille. Ainsi, en janvier 1920, Boudienny ignore avec insolence les ordres de Chorine, commandant du Front du Caucase, auquel Kamenev l'a de nouveau subordonné. Est-ce la raison qui lui fait arrêter brusquement la poursuite de Denikine après le forçage de la rivière Manytch, en janvier 1920, alors que Chorine demande qu'il continue ? Ou bien est-ce l'épuisement des hommes et des bêtes ? Ou bien encore, comme le dit

Vorochilov, est-ce l'absence de coordination entre Doumenko et Boudienny qui fait que l'un puis l'autre sont battus par Denikine le 15 et le 16 janvier 1920 ? Ce dernier décrit ainsi cet épisode : « Entre le 16 et le 20 janvier, dans les combats près de la Manytch, nous avons détruit le groupe de choc des bolcheviks, fait beaucoup de prisonniers et pris presque toute l'artillerie de la 1re armée de cavalerie. […] L'ennemi s'est enfui, paniqué, de la Manytch et du Don, et si notre cavalerie (commandée par Pavlov) n'avait pas arrêté la poursuite, cela aurait pu entraîner un retournement de toute l'opération[13]. » À Moscou, l'on décide de trancher le conflit : Boudienny reste, Chorine est remplacé par Toukhatchevski, flanqué d'Ordjonikidzé, un homme de Staline. Tout mécontent qu'il soit de l'indiscipline de Boudienny, Lénine a compris qui était remplaçable et qui ne l'était pas.

Un mois après sa défaite inattendue sur la Manytch, Boudienny prend sa revanche sur Pavlov, le général blanc, faisant subir, selon le général Alexandre Golubintsev, commandant en chef des troupes du Don et de toutes les forces armées du Sud, « son Golgotha à la cavalerie blanche[14] ». Le plan de Toukhatchevski était certes magnifique, mais Boudienny et la Konarmia ont parfaitement joué leur partition en crevant le centre de Denikine puis en le poursuivant à mort sur 400 km (voir carte ici). Une fois encore, si l'on en croit Isserson – un des grands théoriciens militaires des années 1930 –, Boudienny a désobéi à un ordre au beau milieu d'une opération, cette fois aux dépens de Toukhatchevski. Car contrairement aux indications de son supérieur, Boudienny aurait en effet laissé Doumenko seul dans Rostov, la ville tombant alors, brièvement, aux mains de Denikine[15].

Après la victoire, le poète bien en cour Demian Bednyi et la grande basse d'opéra Fiodor Chaliapine le visiteront – il est déjà une légende – dans le train de commandement de la Konarmia. Il ripaille, boit et chante jusqu'à l'aube avec une ardeur qui ne se démentira pas de toute sa vie[16]. En février 1920, Toukhatchevski décrit ainsi le chef de la Konarmia, non sans condescendance : « Sur le plan opérationnel, Boudienny, à l'exception d'Ouborevitch, est le commandant le plus capable et le plus discipliné [*sic*]… Bien sûr, étant sous-officier, il est rustique. […] Mais je crois qu'en Russie, du point de vue de l'audace, aucune cavalerie n'a jamais été à la hauteur de la Konarmia […]. » Malgré cet éloge, et encore selon Isserson,

les relations difficiles entre Boudienny et Toukhatchevski dateraient des frictions apparues durant cette opération.

À la mi-mars, alors que l'armée polonaise, tout à son dessein de créer une Ukraine indépendante de Moscou, se concentre sur la frontière occidentale, la Konarmia est envoyée renforcer le Front du Sud-Ouest, au sud de Kiev. Comment l'acheminer depuis le nord du Caucase ? « Par le train », ordonne Kamenev. « Par la route, objecte Boudienny, vous ne trouverez jamais la centaine de trains nécessaire et les chevaux mourront tous faute de fourrage. » Il monte à Moscou et, avec l'aide de Staline et de Vorochilov, obtient l'appui de Lénine et l'emporte : ainsi fonctionne la jeune Armée rouge. La Konarmia se met en route au début d'avril et parvient, après une marche de 1 000 km, à Ouman, à l'ouest du Dniepr, dans la dernière semaine de mai. En incorporant en route des ouvriers du Donbass et des transfuges cosaques, la formation est plus puissante que jamais. La proportion de communistes en son sein est montée à 10 %, à la demande de Boudienny qui a bien saisi leur importance dans le maintien de la discipline – lui-même, nous l'avons vu, n'étant pas un modèle en la matière.

Le 5 juin 1920, après une feinte habile, la Konarmia frappe entre les deux groupes de forces polonaises de Kiev et d'Odessa (voir carte ici). La percée est obtenue sans peine et Boudienny pousse dans la profondeur, jusqu'à Jitomir et Berditchev, occupées le 7. L'arrivée inopinée de ses cavaliers sème la panique jusqu'à Varsovie. À sa grande surprise, Piłsudski, commandant en chef des forces polonaises, ne parvient pas à juguler la percée, son adversaire manœuvrant comme un feu follet. Néanmoins, faute d'ordres clairs, Boudienny manque l'encerclement de la 3e armée polonaise dans Kiev et ne parvient pas plus à empêcher la retraite du groupe d'Odessa. À courir deux lièvres… Le 27 juin et le 4 juillet, la Konarmia occupe Novograd-Volynski puis Rovno. Boudienny comprend lors de ces deux dures batailles qu'il a affaire à un autre type de guerre, dominé par l'infanterie, la tranchée, le barbelé et la mitrailleuse. Il répond par le mouvement, la reconnaissance précise, les feintes, les infiltrations. Cette double victoire accélère la retraite polonaise vers la Vistule et dégage le chemin devant Toukhatchevski, au nord, un appui que ce dernier ne reconnaîtra pas volontiers dans ses récits postérieurs.

La victoire de la Konarmia en Ukraine amène Varsovie à demander un armistice, en partie sous la pression britannique. Si Moscou avait accepté,

Boudienny serait resté dans l'histoire militaire comme le vainqueur de la Pologne. Mais la direction communiste en décide autrement, rejette la note de lord Curzon – qui propose une ligne de cessez-le-feu qui se transformerait en frontière – et décide de courir après la révolution mondiale, ou au moins celle de l'Allemagne. Le 23 juillet, Kamenev ordonne à Egorov d'envoyer la Konarmia vers Lvov, et non vers Brest-Litovsk, qui se situe dans l'axe de Varsovie (voir carte ici). Poussé vers le sud-ouest, Boudienny avance difficilement de 200 km en quatre semaines. Au vu des forces polonaises amassées sur sa route, il est clair que Piłsudski a donné priorité à la défaite de la Konarmia sur celle des forces de Toukhatchevski, au nord, qui lui paraissent moins dangereuses, au contraire de ce que présente l'historiographie traditionnelle. La Konarmia s'affaiblit vite, notamment à la suite de la bataille de Brody (16-26 juillet) et en raison de la densité croissante d'obstacles et de moyens auxquels elle peut difficilement faire face – les blockhaus, l'aviation, les gaz, quelques chars. Babel décrit sans fard l'action de la Konarmia entre Brody et Lvov : « Le commissaire et moi suivons le chemin de fer, nous supplions pour qu'on ne sabre pas les prisonniers, Apanassenko (commandant de la division) s'en lave les mains. Cheko (chef d'état-major de la division) a lâché le mot – sabrez-les – et les conséquences ont été terribles. J'ai évité de regarder les visages, ils piquaient, abattaient à coups de fusil, des montagnes de cadavres, on en fait déshabiller un pendant qu'on en achève un autre, gémissements, cris, râles […]. C'est l'enfer. La façon dont nous portons la liberté, c'est horrible. Ils cherchent dans une ferme, sortent tout, Apanassenko – ne gaspille pas tes cartouches – tue à l'arme blanche. […] Apanassenko les massacrera – il déteste l'intelligentsia, c'est un sentiment profond, il voudrait un État aristocratique à sa manière, un État paysan, cosaque[17]. »

Le 4 août, Boudienny annonce qu'il doit passer sur la défensive et qu'il faut du repos à ses hommes. Kamenev donne alors ordre à Egorov de placer la Konarmia dans sa réserve de Front. Mais, le 11 août, il change brutalement de stratégie et décide d'envoyer la 12^{e} armée et la Konarmia au nord, au secours de Toukhatchevski. Son ordre manque de clarté et, selon Egorov et Staline, un problème de déchiffrement les empêche d'en prendre connaissance avant le 13 août. Le fait est invérifiable. Or, la veille de la réception de l'ordre, Egorov a renvoyé la Konarmia au combat devant Lvov. Quoi qu'il en soit de la sincérité de Staline et d'Egorov – ont-ils

voulu épargner la Konarmia pour l'envoyer en Crimée contre Wrangel, comme Lenine l'ordonne le 11 août ? –, Boudienny et Vorochilov accueillent mal l'ordre d'aller 200 km au nord, vers Lublin. Après avoir demandé confirmation et explications, ils ne lèvent le siège de Lvov que le 20 août, sans que Staline, rappelé à Moscou le 15, s'en mêle. Trop tard pour aider Toukhatchevski.

Alors que la bataille pour Varsovie tourne au désastre, Toukhatchevski, qui a pris le contrôle des forces d'Egorov, donne à Boudienny une mission suicide : lancer un raid sur les arrières des Polonais, vers Zamość, alors que l'Armée rouge est en pleine retraite vers l'est. Ce dernier effort pour forcer le destin conduit la Konarmia vers un encerclement. Le 1er septembre 1920, toutefois, Boudienny fait volte-face vers l'est. Démontrant un art consommé de la manœuvre, il rompt le cercle et réussit à extraire ses forces du piège. Malgré la défaite en Pologne, dans laquelle Boudienny n'est pas pour rien, Lénine apprécie les exploits de son premier cavalier. « Notre Boudienny est le chef de cavalerie le plus brillant du monde. Un jeune paysan – tu le sais ? –, dit-il à Clara Zetkin. Comme les soldats de l'armée révolutionnaire française, il porte le bâton de maréchal dans son sac à dos, mais dans son cas c'est la poche de selle. Il n'a pas une grande connaissance de la science militaire, mais un excellent instinct stratégique. Il est courageux jusqu'à la témérité, jusqu'à une folle imprudence. Il partage les pires privations et les dangers les plus grands avec ses hommes, et ils se laisseraient couper en morceaux pour lui. […] Mais toute l'excellence de Boudienny et d'autres chefs d'armée révolutionnaires ne pouvait pas compenser nos lacunes dans les affaires militaires et techniques, encore moins nos erreurs de calcul politique – l'espoir d'une révolution en Pologne[18]. »

La Konarmia n'en a pas fini avec les combats. Elle est appelée 700 km vers l'est, en Crimée, où Wrangel tente, dans un dernier effort, de revitaliser la menace blanche. C'est durant cette marche que la Konarmia déraille : sa 6e division de cavalerie commet des pogroms en Ukraine occidentale, assassine ses commissaires et refuse d'avancer plus loin. Boudienny répond à cette mutinerie en dissolvant les trois régiments concernés et en formant les hommes en bataillons disciplinaires. En rapport avec ces faits, le 9 octobre 1920, le Conseil militaire révolutionnaire de la 1re armée de cavalerie arrêtera 387 soldats, la plupart de la 6e division[19]. À la suite d'une session extraordinaire du tribunal militaire révolutionnaire, tenue du 21 au

23 octobre 1920 à Ielizavetgrad, 141 hommes, dont 19 commandants, sont condamnés à mort, la plupart des autres à la prison. Pour 31 d'entre eux, la peine capitale est commuée en détention. Les autres sont fusillés.

Boudienny est en désaccord avec le plan de Frounzé, commandant du Front du Sud. Il demande à attaquer directement vers la Crimée, pour éviter que Wrangel ne s'y retranche, au lieu de bifurquer vers la Tauride. Kamenev et Frounzé refusent de l'écouter. C'est pourtant lui qui a raison. L'attaque, lancée le 28 octobre 1920 depuis la tête de pont de Kakhovka, vide la Tauride des forces de Wrangel, mais ne peut les empêcher de se replier dans la presqu'île. Les forces dispersées de la Konarmia sont en effet battues à Agaïman et Salkovo, les deux derniers jours d'octobre. Lorsque, le 11 novembre, l'infanterie de Frounzé force l'isthme de Perekop, elle laisse 10 000 pertes dans l'affaire, qui auraient pu être évitées. L'on a longtemps cru, sur la foi des déclarations de Boudienny, que, la percée obtenue, la Konarmia s'était répandue, seule, comme un torrent de lave, dans la presqu'île, s'emparant de Sébastopol, la dernière place blanche. En réalité, un télégramme de Mironov à Moscou, en date du 16 novembre 1920 – et découvert en 1967 –, nous apprend que c'est la 2e armée de cavalerie et la 6e armée qui ont fait le gros du travail[20].

La guerre civile ne se termine pas dans l'instant. Car la paysannerie se révolte contre la misère extrême dans laquelle elle vit. Les bandes anarchistes de Makhno battent la campagne ukrainienne et réussissent à capturer le commandant de la 14e division de la Konarmia, qu'elles exécutent. En janvier 1921, Frounzé ordonne à la 4e division d'aller prendre position contre Makhno. Le Conseil militaire de l'unité refuse. Vorochilov lui-même prévient Frounzé qu'au contact de l'anarchiste « l'armée se décomposera complètement et, en cas d'offensive venue de l'ouest, peut-être même nous attaquera-t-elle. […] La 1re armée de cavalerie se débat dans une grave crise, qui doit être traitée radicalement, et cela immédiatement[21] ». De Petrograd, où il se trouve pour assister au Xe congrès du Parti, Boudienny demande à ramener ses hommes dans leur région d'origine, entre Don et Caucase, où sont les pâturages pour leurs montures. Un de ses chefs de brigade passe bientôt à la rébellion, demandant un retour au « vrai pouvoir des soviets ».

Lénine à son tour s'inquiète d'une possible défection de la 1re armée de cavalerie, menace plus grave encore que la révolte des marins de Kronstadt,

qui avaient été le fer de lance de la révolution d'Octobre. Le 5 avril 1921, le Politburo décide de la démobiliser en partie et de laisser ce qui subsiste sur la frontière avec la Pologne. Le lendemain Boudienny adresse à Lénine une lettre qui mérite d'être citée : « Très respectueusement bonjour, Vladimir Ilitch. Je viens de recevoir une directive du conseil révolutionnaire militaire qui stipule que je dois être cantonné près de la frontière occidentale, ce qui signifie que mon armée doit continuer à mourir. J'ai demandé qu'on me laisse emmener l'armée sur le Don, au Kouban, à Stavropol, en indiquant que c'est le seul moyen de sauver les chevaux. Il faut créer sur le Don, au Kouban, à Stavropol, un district militaire de cavalerie et choisir ces terres comme lieu de déploiement de la cavalerie, pour que nous disposions d'une armée de cavalerie en permanence. Je comprends qu'il s'agit de la frontière occidentale, mais si nous gardons la cavalerie de la façon que je propose, aucun salaud ne s'aventurera à mettre un pied chez nous. En revanche, si nous restons ici, la cavalerie va mourir. Je doute que l'Europe occidentale puisse nous attaquer cette année. On dit que si nous transférons notre armée sur le Don, au Kouban, à Stavropol, elle va s'allier avec les insurgés. Ce n'est pas vrai. J'en prends toute la responsabilité, je suis prêt à en répondre sur ma tête, je vous garantis que cela n'aura pas lieu. […] N'ayez pas peur, je vous prie. […] En revanche, la mort des chevaux, elle, peut provoquer du mécontentement[22]. »

Le 12 mai, le chef d'état-major des troupes d'Ukraine rapporte à Lénine que la 4e division de cavalerie a empêché le prélèvement des denrées agricoles dans trois districts et qu'elle a distribué tout le blé saisi aux villageois. En mai 1921, après une nouvelle discussion au Politburo, la Konarmia quitte l'Ukraine et revient vers l'est. Le 21 avril précédent, son état-major a été versé dans le district militaire du Caucase du Nord. Vorochilov le commande, Boudienny est son adjoint. Une partie de ses cavaliers participeront néanmoins à la répression de la révolte paysanne et antibolchevique des frères Antonov, à Tambov. La Konarmia sera finalement dissoute en octobre 1923, malgré les protestations de son chef. Boudienny n'a commandé ni contre l'anarchiste paysan Makhno ni contre les Antonov : comment ne pas voir dans cette absence une incertitude des bolcheviks sur ce qu'aurait été son attitude face à des révoltés qui comme lui étaient des paysans-cavaliers ?

La paix revenue, Boudienny poursuit une carrière dans l'Armée rouge. Soldat depuis déjà dix-neuf ans, que pouvait-il faire d'autre ? En 1922, il est

adjoint du commandant en chef des forces de cavalerie. L'année suivante, ce poste est supprimé : il devient inspecteur de la cavalerie et est élu au Haut Conseil militaire. À ce titre, il propose au gouvernement d'instaurer un nouvel impôt pour prendre en charge « les héros de la guerre civile et leurs familles ». Il se dépense pour aider les millions d'orphelins laissés par la guerre civile[23]. Boris Bajanov, le secrétaire de Staline qui passera à l'Ouest, a laissé une description de Boudienny dans ses Mémoires. Il faut y lire la gêne du cavalier mal dégrossi et non l'idiotie complaisamment suggérée. « Après la guerre, […] on décida, un jour, de le laisser assister à une réunion du célèbre Politburo. […] Au cours de la réunion, on en arrive aux questions concernant l'armée, et j'ordonne de faire entrer dans la salle les militaires convoqués, parmi lesquels Boudienny. Il y pénètre sur la pointe des pieds, tout en faisant beaucoup de bruit avec ses lourdes bottes. Le passage est large entre la table et le mur, mais toute la silhouette de Boudienny traduit la crainte de faire tomber ou de casser quelque chose. On lui indique une chaise à côté de Rykov. Il s'assied. Ses moustaches sont raides comme celles d'un cafard. Il regarde droit devant lui et ne comprend visiblement rien à ce que l'on dit. Voilà donc le célèbre Politburo qui, à ce que l'on dit, peut tout, même transformer un homme en femme. Pendant ce temps, on en a terminé avec les affaires militaires. Kamenev dit : "On a fini avec la stratégie. Les militaires sont libres." Boudienny reste assis, car il ne comprend pas de pareilles finesses. Mais Kamenev est un nigaud, lui aussi. Il aurait dû dire : "Camarade Boudienny, en avant, marche", et tout aurait été clair. Alors Staline, avec un grand geste hospitalier : "Reste, Semion, reste." Et c'est ainsi que Boudienny est resté pendant qu'on discutait de deux ou trois autres problèmes, les yeux écarquillés, regardant toujours droit devant lui[24]. » À sa demande – plusieurs fois répétée –, l'ancien chef de la Konarmia suivra les cours de l'académie Frounzé de 1930 à 1932, comblant en partie ses nombreuses lacunes.

L'année 1923 est dramatique sur le plan personnel. Nadejda, son épouse depuis vingt ans, est retrouvée morte, une balle dans la tête. Boudienny affirmera qu'il s'agissait d'un accident : en manipulant son pistolet chargé, Nadejda aurait fait partir le coup involontairement. Deux ans plus tard, le grand écrivain Mikhaïl Boulgakov se fera dans son journal l'écho de la rumeur. « J'ai entendu brièvement que la femme de Boudienny était décédée. Puis une rumeur selon laquelle elle se serait suicidée, ou qu'il l'aurait tuée. Il est tombé amoureux, et elle le dérangeait. Elle a menacé de

faire des révélations sur sa cruauté envers les soldats à l'époque tsariste, alors qu'il était sous-officier[25]. » Galina Czesczkowskaïa, l'épouse du maréchal Egorov, livrera une autre version lors de son interrogatoire par le NKVD, le 27 janvier 1938, dressant au passage un portrait de l'homme. « Je connais Semion Mikhaïlovich depuis 1920 comme un homme gai, agréable, à la fois par son esprit, ambitieux et vaniteux, un homme de postures, avec un certain talent d'acteur. Étant lui-même en constante évolution culturelle et politique, Boudienny ne pouvait plus se contenter de vivre avec une simple Cosaque analphabète. Après leur déménagement à Moscou en 1923, leur relation s'est complètement effondrée [quand a commencé] la romance de Boudienny avec Olga Stephanovna. La Cosaque s'est tiré une balle[26]. »

Sur le plan professionnel, on a pu croire qu'il était déjà placardisé, statufié de son vivant. C'est ce que prétend notamment Arseni Zaïtsov, colonel de l'armée tsariste, réfugié à Paris après la guerre civile. « Il a des capacités mentales limitées, vit sur son auréole de Murat soviétique, acquise au cours de la guerre civile, et il joue dans l'environnement militaire à peu près le même rôle décoratif que le vieux Kalinine – *de jure* chef de l'État – au sein du gouvernement soviétique[27]. » Ce jugement est vrai pour l'après-1945. Dans les années 1930, en revanche, Boudienny joue encore un rôle important. À la tête de l'inspection de cette arme, il s'assure que l'Armée rouge conserve un solide noyau de cavalerie de treize divisions – dont neuf regroupées en trois corps –, soit 80 000 cavaliers en 1941. Non qu'il soit hostile à la motorisation : il sait transformer la structure de ces unités et faire cohabiter cheval et moteur. Une division aligne ainsi, à côté de 8 000 chevaux, 555 véhicules, 64 chars, 18 autos blindées, 68 canons et 64 mortiers. Lors du Haut Conseil militaire de décembre 1940, Boudienny donne un discours qui montre qu'il a compris que ses chers corps de cavalerie devaient s'intégrer à la manœuvre opérative. « Une des questions actuelles est l'organisation du commandement. Par exemple : imaginons que le corps mécanisé soit introduit dans la brèche, il est suivi d'abord par le corps de cavalerie puis par un corps motorisé. Qui va unifier leurs actions ? C'est une question importante. Si ces actions sont dirigées par le commandant du Front ou bien par le commandant de l'armée de choc, rien ne sortira de cette affaire. Je le sais d'expérience, croyez-moi. […] Il faut confier le commandement de ces trois corps à une seule personne. […] Jeter des corps dans la brèche – c'est une affaire compliquée. Les commandants

de chaque corps doivent se comprendre à demi-mot. Et cela est impossible si l'on en reste à l'entraînement sur cartes ou en manœuvres[28]. »

Le déroulement de la Grande Guerre patriotique lui donnera raison. Dans les vastes espaces russes, pauvres en routes, les corps de cavalerie rendront les plus grands services, lors de la contre-offensive devant Moscou et autour de Kharkov en 1942, à Stalingrad, dans la marche vers le Dniepr, durant l'opération *Bagration*, en Hongrie, face aux Japonais en août 1945. Par ailleurs, entre 1938 et 1940, Boudienny est présent à vingt et une réunions au bureau de Staline, ce qui n'est pas le signe d'une placardisation. En 1934, il devient conseiller militaire auprès du Conseil des commissaires du peuple ; en 1937, alors que la Grande Terreur déferle, il sera nommé à la tête du district militaire de Moscou, marque de confiance du patron, confiance, bien entendu, toujours révocable.

Le 20 novembre 1935, Staline ne l'oublie pas dans la première promotion des maréchaux. Quoi qu'il fasse et pense, Boudienny demeure associé à la « clique de Tsaritsyne ». Inévitablement, il en épouse les querelles, par exemple contre Toukhatchevski, qui ne fait rien pour arranger les choses en ne cachant pas son mépris. Le 1er mai 1936, Vorochilov, pris de boisson, et Boudienny se querellent avec Toukhatchevski. Imprudemment, ce dernier accuse les anciens chefs de la Konarmia d'avoir promu des commandants qui leur étaient personnellement loyaux et d'avoir ainsi créé leur propre groupe au sein de l'Armée rouge. Vorochilov rétorque avec violence en proférant également une accusation de fractionnisme, fort menaçante compte tenu de sa proximité avec Staline : « Et vous, vous ne groupez pas autour de vous ? » Les relations entre Vorochilov et Boudienny ne sont que de patron à client, sans nulle estime réciproque. Le premier voit le second comme un imbécile, et celui-ci tient le commissaire à la Défense pour « un salaud, un bavard, un personnage grossier qui ne comprend rien aux affaires militaires[29] ».

Durant le procès de Toukhatchevski, Boudienny est l'un des « juges » qui le condamnent à mort. Au début des années 1960, il racontera à un historien militaire comment Staline l'a nommé. « Ça s'est passé comme ça : tard dans la nuit, Staline m'a appelé à la datcha : "Sachez que demain matin les terroristes trotskistes seront jugés par le collège militaire, et vous, Semion, devez être là-bas – comme membre du tribunal. […] Ne soyez pas mou, ils devront être fusillés." Que pouvais-je faire ? L'ordre du *khozaïn* était un ordre. » Il remplit scrupuleusement sa mission. Il essaie même de

profiter des purges pour faire avancer la cause de la cavalerie. Le 29 août 1937, il écrit à Vorochilov : « J'ai dû me battre, bien sûr avec votre soutien et le soutien du camarade Staline, pour l'existence de la cavalerie. […] Les ennemis du peuple, en la personne de Toukhatchevski […] et toute cette racaille qui a travaillé dans l'appareil central, ainsi que Yakir et Ouborevitch [tous deux exécutés avec Toukhatchevski], ont tenté jusqu'au dernier moment d'éliminer par tous les moyens possibles la cavalerie des forces armées de notre pays. […] Auparavant je ne pouvais pas m'exprimer devant vous, car chaque fois les ennemis du peuple m'empêchaient de le faire. […] Je suis contre et je serai toujours contre toute forme de réorganisation de la cavalerie et contre sa réduction[30]. » Deux jours plus tard, Vorochilov lui répond : « Au camarade Boudienny. La cavalerie a été organisée non par les ennemis du peuple, mais par vous et par moi, beaucoup plus par vous que par moi d'ailleurs car vous étiez directement impliqué. […] Dans vos conversations avec moi, vous avez à maintes reprises reconnu que dans les conditions de la guerre moderne le rôle de la cavalerie a drastiquement changé. Il faut réduire la cavalerie et nous le ferons[31]. » Et en effet, entre 1938 et 1941, le nombre des divisions passera de trente à treize.

La menace de la Grande Terreur s'approche de lui, même s'il se montre d'une indéfectible fidélité à l'égard de Staline. Le 11 juin 1937, à la veille du procès de Toukhatchevski, le GRU* – le renseignement militaire – envoie au Vojd un rapport selon lequel un « groupe anti-Komintern » composé de trotskistes sous le commandement de Rudolph Hess et d'Alfred Rosenberg agirait en URSS ; un proche collaborateur de Boudienny, dont le nom n'est pas encore découvert, en serait membre[32]. Apanassenko y va aussi de sa lettre de dénonciation dans laquelle il informe qu'en 1935, se trouvant avec Boudienny à Stavropol, ce dernier a violemment critiqué la politique de collectivisation menée par le Parti et par le Comité central[33]. En juin 1937, Boudienny est nommé chef du district militaire de Moscou et occupe ce poste jusqu'en août 1940. Ce qui n'empêche pas Staline de le prévenir que ni son passé ni son maréchalat ne lui procurent la moindre protection (voir ici).

En août 1937, selon son biographe Boris Sokolov, la menace se précise : sa deuxième femme, Olga Stephanovna, est arrêtée. Olga chantait au Bolchoï et y avait un amant : c'est Staline qui aurait annoncé son infortune à Boudienny. La malheureuse passera dix-neuf ans dans les

prisons et les camps. Galina Czesczkowskaïa livre là encore, quelques mois après, ce commentaire au NKVD. « Qu'a apporté [Olga] à la vie de Boudienny ? Elle était belle, jeune, avec une grande réussite dans le domaine de la langue française, et soliste au théâtre Bolchoï. Tout cela a ravi Boudienny. Et soudain, après douze ans de vie de famille heureuse, Olga Stephanovna est arrêtée. Je n'ai jamais vu Semion Mikhaïlovitch aussi mortifié. […] Des larmes coulaient sur ses joues. Je n'aurais jamais imaginé que Boudienny pouvait pleurer. […] Nous avons célébré la nouvelle année ensemble à notre datcha. Après le dîner, il s'est assis près de moi et m'a demandé si j'étais au courant de l'arrestation d'Olga Stephanovna. J'ai répondu par l'affirmative et demandé ce qui s'était passé. Il m'a lâché qu'elle et Boubnova [l'épouse du premier adjoint de Vorochilov] se sont révélées être des espionnes. [Olga] à la solde de l'État polonais, l'autre au service de trois États. Olga Stephanovna a espionné pendant sept ans, a vécu avec un Polonais de l'ambassade, a reçu 20 000 roubles pour son travail[34]. » Il s'agit là de pures inventions du NKVD. Il est possible que Staline ait fait arrêter Olga uniquement parce qu'il ne supportait pas l'idée qu'un maréchal soviétique soit cocu. Boudienny pleure mais ne proteste pas.

Après l'arrestation d'Olga, la mère de celle-ci fait emménager chez son gendre sa nièce Maria, dix-huit ans, la cousine germaine d'Olga, étudiante à l'institut de médecine. Un beau jour, au milieu d'un déjeuner, Boudienny demande tout à trac à Maria : « Que pensez-vous de moi ? » Elle : « Vous êtes mon héros préféré. » Lui : « Vous voulez m'épousez ? » Elle : « J'ai peur. » Lui : « Rendez visite à vos parents, demandez-leur conseil et revenez avec la réponse. » À son retour de Koursk, au cours d'un nouveau repas, la jeune fille s'entend demander par le vieux cavalier à moustache plus âgé qu'elle de trente-trois ans : « Vous avez pris une décision ? » Elle : « Affirmative. » Ils se vouvoieront longtemps. Le 13 août 1938, ils ont un premier enfant, Sergueï, puis treize mois plus tard une fille, Nina. Un second fils, Mikhaïl, naîtra en 1944. Le ménage semble avoir été heureux, et Semion paraît avoir trouvé auprès d'elle un peu de cette sécurité qui lui faisait de plus en plus défaut.

Fin janvier 1938, en effet, Iejov envoie à Staline le verbatim de l'interrogatoire de Verkhovski, un des adjoints de Boudienny à l'inspection de la cavalerie. L'interrogé déclare que son chef s'est entouré de gens qui le flattent de toutes les manières possibles et qui répètent qu'il a été

injustement écarté de la direction de l'Armée rouge. Verkhovski souligne que l'entourage de Boudienny, saturé d'anciens officiers tsaristes, forme le noyau d'un complot militaro-monarchique[35]. Ces « aveux » sont confirmés par ceux d'Akvilianov, l'aide de camp de Boudienny, adressés par Iejov à Staline le 4 février 1938. Akvilianov affirme, quant à lui, que Boudienny transmet à ce groupe de comploteurs les décisions secrètes du Parti et du gouvernement. Sur ce document figure une note manuscrite de Staline : « N'envoyez plus les documents secrets à Boudienny[36]. » Il soumet néanmoins les aveux d'Akvilianov à Vorochilov et à Boudienny, avant de hausser la menace d'un cran[37]. Le 22 janvier 1938, en effet, il donne un discours dans lequel il attaque Egorov, Boudienny et Dybenko. Ce sera le prélude à l'arrestation d'Egorov et de Dybenko, mais pas à celle de Boudienny. Pourtant, Egorov charge à son tour le maréchal, en le désignant comme la tête d'une organisation droitière dans l'Armée rouge[38]. Dybenko va plus loin : après l'arrivée au pouvoir de Hitler, assure-t-il, et à la demande de l'État-Major général allemand, Boudienny aurait discuté avec Egorov et lui de plusieurs scénarios possibles de coup d'État[39]. En août 1938, la situation devient si dangereuse que l'inspecteur de la cavalerie de l'Armée rouge Gorodovikov, ex-commandant d'une division de la Konarmia, avoue lors d'une conversation privée rapportée au NKVD : « Probablement, ils nous tueront tous, nous qui étions proches de Boudienny ; seuls ceux qui rampent devant Vorochilov resteront vivants. De tous les cavaliers, seuls Timochenko et Chtchadenko resteront, et ils tueront tous les autres[40]. »

Tous ces rapports s'empilent sur le bureau de Staline, qui n'en fait rien. Pourquoi ? Parce qu'en réalité Boudienny n'est membre d'aucun groupe, d'aucune coterie, pas même du cercle rapproché de Staline. Son nom n'apparaît jamais dans les beuveries à la datcha de Kuntsevo. Il est un homme isolé, donc sans danger. Staline a dû juger que l'envoi des aveux de son ancien aide de camp suffirait à « neutraliser » le vieux cavalier, de la même façon que la confrontation de Chapochnikov avec ses dénonciateurs avait suffi à faire rentrer l'ancien colonel du tsar dans sa coquille. Une légende soviétique[41], connue sous diverses variantes et colportée jusqu'aux années 2000, évoque une prétendue arrestation de Boudienny. Elle est révélatrice de la vision qu'avaient les contemporains de l'ancien chef de la Konarmia et de celle qu'ils prêtaient à Staline. Un soir, dit la légende, une

voiture du NKVD arrive au domicile de Boudienny. Le maréchal accueille les officiers venus l'arrêter sabre au clair en criant « À qui le tour ? », et tous de déguerpir. Le lendemain, Beria rend compte à Staline de la nécessité de procéder à l'arrestation. « Bien joué, Semion ! s'esclaffe Staline. Ils ont eu ce qu'ils méritaient ! » Selon une autre version, après avoir abattu les officiers du NKVD, Boudienny appelle Staline : « Joseph, c'est une contre-révolution ! Ils sont venus m'arrêter ! Je ne me rendrai pas vivant ! » Après quoi Staline donne l'ordre de laisser Boudienny tranquille : « Ce vieux fou n'est pas dangereux. » Cette phrase apocryphe possède une graine de vérité.

Le 17 septembre 1939, quand l'Armée rouge envahit l'est de la Pologne, il est nommé à l'organisation des arrières. Il pallie tant bien que mal les graves défaillances logistiques, par exemple en faisant convoyer par avion du carburant au 5e corps mécanisé, qui laisse néanmoins les trois quarts de ses véhicules en panne avant d'entrer en contact avec les Allemands[42]. En avril 1940, la réunion du Comité central chargée de faire le bilan de la guerre finno-soviétique épingle plusieurs états-majors des divisions du district militaire de Moscou – dont Boudienny est le commandant : ceux-là sont « pires que tout[43] », y entend-on. En juillet 1940, Timochenko, le nouveau commissaire à la Défense et ancien subordonné de Boudienny à la Konarmia, supervise un exercice mené par les forces du district. À la nouvelle d'une pénétration de chars ennemis, dans le but de mener la contre-attaque, Boudienny saute sur le char de tête. Le conducteur perd les pédales et il s'en faut de peu que le BT-7 et le maréchal ne finissent dans un ravin. Au cours du rapport de mission, Timochenko explique à son ancien chef : « Je ne vous conseillerais pas de monter sur un tank, mais plutôt d'aller vous asseoir à votre poste de commandement, d'où vous pouvez contrôler vos forces. Durant la guerre civile, on avait l'habitude de vous suivre, sabre au clair. Mais ces temps sont passés, et un char n'est pas un cheval[44]. » Boudienny perd peu après le commandement du district de Moscou et reçoit la fonction assez paisible de commissaire adjoint à la Défense.

Il paraît à la réunion du 21 juin 1941 au soir chez Staline, où il reçoit le commandement des cinq armées de réserve qui doivent s'avancer en second rideau vers le Dniepr. Il reste sans emploi quand ces forces sont transférées, le 1er juillet, au Front de l'Ouest. Le 11 juillet, son premier commandement de combat dans la Grande Guerre patriotique l'envoie à Kiev. La veille, la

Stavka lui a attribué le titre de commandant en chef de la direction stratégique du Sud-Ouest, nouvel échelon de commandement regroupant deux Fronts et la flotte de la mer Noire. La tâche – bloquer le maréchal von Rundstedt, commandant le groupe d'armées Sud – est aussi écrasante que la fonction est mal définie. Boudienny s'installe à Poltava, où le rejoint le commissaire politique Nikita Khrouchtchev, Premier secrétaire du parti communiste ukrainien. Staline a-t-il cru que, sur le plan moral, la vieille gloire de la guerre civile – l'homme qui avait triomphé des Polonais en Ukraine – raffermirait les cœurs ? Ou bien s'agit-il de faire sentir une présence menaçante dans les états-majors, comme le laisserait croire la violente algarade, avec menaces de mort, qui oppose, dès son arrivée, Boudienny à Bagramian, chef des opérations à l'état-major du Front du Sud-Ouest ? Cette seconde hypothèse reçoit du crédit au vu des instructions personnelles de Staline à Boudienny, dont ce télégramme du 11 juillet à Khrouchtchev renvoie un écho : « Nous avons reçu des informations fiables selon lesquelles vous tous, du commandant du Front du Sud-Ouest jusqu'aux membres du Conseil militaire, êtes en état de panique et avez l'intention de ramener les troupes vers la rive gauche du Dniepr. Je vous préviens que si vous faites même un seul pas dans ce sens […], un châtiment cruel s'abattra sur vous pour lâcheté et désertion[45]. »

Quoi qu'il en soit des motivations de Staline, Boudienny ne peut servir et ne servira à rien. La création des « directions stratégiques » est en effet, en elle-même, une incongruité. Interposer un super organisme entre l'État-Major général et la Stavka, d'un côté, et les Fronts, de l'autre, ne peut qu'alourdir et compliquer une chaîne de commandement déjà inefficace. Dans les batailles sur la rive occidentale du Dniepr, Boudienny n'a pas les moyens d'assurer une retraite coordonnée, ce qui conduit à l'encerclement de deux armées près d'Ouman, le 2 août 1941. Il s'est pourtant battu avec son énergie et sa rage coutumières. Rassemblant les débris de trois divisions blindées en retraite, il leur fait faire volte-face et encercle une division panzer, qui s'en tire seulement du fait de l'arrivée de la Leibstandarte Adolf Hitler, une unité SS d'élite. Il s'en faut d'un cheveu que l'ancien chef de la Konarmia, plus trompe-la-mort que jamais, ne soit capturé par les SS. Son ancien chef d'état-major à la direction du Sud-Ouest, le général Alexandre Pokrovski, dira bien plus tard à l'écrivain et journaliste Konstantin Simonov : « Boudienny est un type très particulier. C'est une vraie pépite, une personne à l'esprit populaire. Il avait la capacité de saisir rapidement la

situation. Lui-même ne pouvait pas proposer de solutions […], mais quand on lui faisait rapport, quand on lui suggérait certaines solutions […], il comprenait rapidement la situation et, en règle générale, il prenait les décisions les plus rationnelles. Et il le faisait avec suffisamment de détermination. » Son bon sens et son courage ne lui épargneront pas le drame de l'encerclement de Kiev, dont on ne peut en aucun cas le tenir pour responsable. Le 4 septembre, il prévient la Stavka que l'ennemi menace de percer sur les arrières du Front du Sud-Ouest. S'il a le courage de dire à Staline, le matin du 11 septembre, qu'il faut abandonner Kiev et reculer d'urgence le Front du Sud-Ouest, il n'a pas celui d'en donner l'ordre. Staline le limoge aussitôt, le remplace par Timochenko et le rappelle à Moscou.

Le 13 octobre 1941, Semion Boudienny fait la couverture du magazine *Time*, qui lui consacre un article dithyrambique. « Aux yeux de la plupart des Russes, Semion Boudienny est un surhomme. […] C'est lui qui est l'auteur de l'appel révolutionnaire qui a balayé tout le sud-est de la Russie : "Prolétaires, à cheval !" Les attaques de Boudienny étaient si rapides que parfois (selon la légende) il participait simultanément à une demi-douzaine de combats différents. […] Les gens qui connaissent bien les chevaux le considèrent comme un cavalier habile, qui ne fait qu'un avec sa monture, comme un centaure. » La publication de cet article tombe mal à propos. Dix jours auparavant, en effet, Boudienny a subi une nouvelle catastrophe dont, cette fois, sa réputation ne se relèvera pas. Après Kiev, la Stavka l'a envoyé prendre le commandement du Front de réserve, fort de six armées. Deux sont en première ligne vers Ielna et Roslavl, quatre, encore en formation, sont sur la ligne fortifiée Rjev-Viazma, derrière le Front de l'Ouest aux ordres de Koniev. Quand les quatre pinces du maréchal von Bock, commandant du groupe d'armées Centre, éventrent les Fronts de Koniev et du général Eremenko (opération *Typhon*), celui de Boudienny est entraîné dans la catastrophe. Pas plus que ses collègues il n'a su maintenir le contact avec ses forces. À l'instar d'Eremenko, il a disparu durant plus de quarante-huit heures, sans donner à Moscou la moindre nouvelle. Quand Joukov le retrouve après une odyssée en voiture, le 8 octobre, il est seul, coupé de son état-major, n'ayant pour tous moyens que deux autos avec leurs chauffeurs. Boudienny semble alors en état de choc. Staline lui retire aussitôt son commandement, qu'il confie à Joukov. Il n'en retrouvera pas avant l'été 1942.

Staline lui confie l'organisation de la fameuse parade du 7 novembre 1941 sur la place Rouge. On ne sait pas exactement pourquoi. Parce qu'il est alors le seul maréchal disponible ? Ou bien le Vojd considère-t-il, malgré tout, qu'il demeure un symbole de victoire ? En mai 1942, il lui donne le commandement du Front du Nord-Caucase, qui se trouve sur les arrières de celui de Timochenko et couvre la Crimée. Quand ce dernier recule de 500 km, Boudienny est incapable d'interdire l'entrée du Kouban, sa région natale, à von Bock, ce qui lui vaut d'être relevé de son poste en septembre. Cette fois, Staline a compris que le chef de la Konarmia n'était pas fait pour cette guerre. En janvier 1943, mis de bonne humeur par la victoire de Stalingrad, il lui fait toutefois un cadeau en créant pour lui le poste de commandant de la cavalerie de l'Armée rouge. Par la suite, Boudienny ne joue plus de rôle notable dans le conflit. Staline ne le recevra plus à son bureau après mai 1943. Dès l'automne 1942, Koboulov, bras droit de Beria, met sur écoute son appartement, rue Granovski, ainsi que celui de Vorochilov, l'autre disgracié de la 1re armée de cavalerie. En 1943, c'est Abakoumov, le chef du contre-espionnage militaire, qui fait installer un appareil plus perfectionné dans ces deux appartements. Néanmoins, Boudienny continue à visiter les corps de cavalerie, à s'assurer avec énergie qu'ils reçoivent une couverture aérienne et de bonnes liaisons lors des raids en profondeur.

Sa participation aux fêtes de la Victoire est discrète. On lui épingle néanmoins l'ordre de Souvorov* de 1re classe. En 1947, il reçoit un poste subalterne : adjoint du ministre de l'Agriculture chargé de l'élevage équestre. Il continuera d'être surveillé par Khrouchtchev, sans doute parce qu'il semble se rapprocher de Joukov à la veille de la mise à l'écart de celui-ci. En 1958 et 1963, Joukov éliminé, le Premier secrétaire lui attribue à l'occasion de son anniversaire deux étoiles d'or de Héros de l'URSS. C'est que le cavalier aux immenses moustaches demeure très populaire. Ses *Mémoires de la guerre civile* sont un grand succès de librairie, à l'instar de ce que deviendront ceux de Joukov pour la Grande Guerre patriotique. Les blagues qui courent à son sujet témoignent de l'affection que les Soviétiques de la première génération lui conservent. Voici l'une des plus célèbres. Un chaland entre dans un magasin d'antiquités et demande : « Je voudrais acheter ce tableau, avec le paysage et le petit chat en faïence. » Et le vendeur de lui répondre sur un ton de reproche : « Ce n'est pas un chat, c'est Semion Mikhaïlovitch Boudienny. » Il décède le 26 octobre 1973, à

quatre-vingt-dix ans. Il a survécu vingt ans à Staline et jamais n'a remis en question sa sagesse et son infaillibilité. Joukov, cavalier comme lui, et qui l'aimait bien, affirmera qu'il était toujours objectif, de bonne foi et de bonne volonté, ce qui est vrai. Koniev, jamais gentil, relèvera qu'il était un homme du passé, incapable de se hisser jusqu'aux exigences du présent, ce qui est tout aussi vrai.

3

Egorov

L’oublié de l’Histoire

Il n'avait ni les cicatrices de Boudienny ni le charisme de Toukhatchevski. On ne connaît pas de chansons à sa gloire et l'on n'a jamais évoqué Napoléon, Souvorov ou Koutouzov à son sujet, pas plus qu'on ne s'est demandé si sa présence, le 22 juin 1941, aurait pu éviter le désastre, alors que la question a été débattue pour Toukhatchevski, Bliukher et même Ouborevitch. Quand la *perestroïka* est venue, son nom n'a suscité aucun regain d'intérêt ; il n'est pas non plus devenu un objet de dérision comme celui de Vorochilov. Le seul dans ce cas des cinq premiers maréchaux de Staline, Egorov semble avoir disparu des écrans de la mémoire. Sa silhouette ne mérite pourtant pas de s'effacer ainsi. Il est un personnage important des quinze premières années de l'Armée rouge, ne serait-ce que par les grands commandements qu'il a tenus. Il a joué un rôle important en battant de belle façon les armées de Denikine en 1919 puis en reprenant Kiev à Piłsudski en juin 1920.

Ces deux victoires majeures lui ont offert une chance réelle d'échapper à la Grande Terreur, non pour elles-mêmes, mais parce qu'il avait accepté d'en partager la paternité avec le commissaire politique du Front du Sud, Staline, qui en avait un besoin vital pour sculpter sa statue de continuateur de Lénine. Dès le début des années 1920, on connaissait Egorov comme le seul « spécialiste militaire » – ou *voenspets* – promu et protégé par Staline. En 1921, ce dernier le défend devant le IX^{e} congrès panrusse des soviets, alors que certains délégués refusent que l'ancien lieutenant-colonel du tsar, « élément d'une classe étrangère », entre au Comité exécutif central. Les mots de Staline, d'habitude marqués au coin du gauchisme, ont probablement beaucoup étonné Trotski et Lénine : « On dit qu'Egorov est un mauvais communiste. Et alors quoi ? Ouborevitch est également un mauvais communiste, mais nous l'avons nommé au Comité exécutif central de toute la Russie. Egorov est un mauvais communiste, mais un bon commandant, et, en tant que tel, il doit être élu. » Egorov a payé Djougachvili de retour en se faisant son meilleur avocat dans les débats scolastico-militaires sur les causes de la défaite face à la Pologne. Cette

proximité avec Staline et Vorochilov lui a permis d'accéder au poste de chef d'État-Major général et de recevoir en 1935 l'étoile de maréchal, avant d'être à son tour broyé par la Grande Terreur.

Egorov a si bien brouillé les pistes sur sa famille, son éducation, son parcours jusqu'en 1917, que certains historiens soviétiques, et jusqu'à sa fille issue d'un premier mariage, ont pensé qu'il devait exister deux hommes du nom d'Alexandre Ilitch Egorov[1]. Dans la demi-douzaine d'autobiographies qui jalonnent son parcours militaire, lui-même souligne avec constance qu'il est né en 1885 dans la famille, pauvre parmi les pauvres, d'un portefaix payé à la journée. À le lire, haut comme trois pommes, il aurait été contraint de s'échiner comme marteleur dans un atelier de forgeron. Il n'aurait fréquenté l'école paroissiale que le dimanche et n'aurait dû qu'à son obstination d'autodidacte l'acquisition du niveau d'un collégien. Comme le prouve son dossier d'officier, conservé aux archives, Alexandre Ilitch Egorov est né le 13 octobre 1883, et non en 1885 – ce rajeunissement de deux ans n'avait d'autre but que de réduire la période dangereuse vécue sous le tsar. Son père, Ilya Fiodorovitch, n'était pas un homme de peine mais un employé de commerce assez aisé pour permettre à son fils de passer six années au lycée classique de Samara, où il obtient son diplôme en 1901. À dix-huit ans, Alexandre se porte volontaire pour l'armée, sans que rien ni personne l'y contraigne. Il est incorporé au 4e régiment de grenadiers de Nesvij, une unité illustre depuis la campagne de 1812. Un an plus tard, il reçoit déjà ses épaulettes de sous-officier et, presque aussitôt, en août 1902, il est envoyé, à sa demande, à l'école des cadets de l'infanterie à Kazan. Il se montre appliqué et obtient *cum laude* son brevet de sous-lieutenant, le 22 avril 1905.

Le jeune officier sorti du rang revient à son régiment le 7 juin 1905, au plus fort des événements révolutionnaires. Trois semaines plus tard, il est affecté à Bakou au 13e régiment de grenadiers d'Erevan, auquel revient la tâche de contenir l'agitation dans la zone pétrolière, orchestrée, notamment, par Iossif Djougachvili. Le sous-lieutenant tombe au beau milieu d'une situation quasi insurrectionnelle, qui coûte cher à l'armée tsariste. Dans les mois qui suivent son arrivée, le lieutenant-colonel Khodetski, commandant d'un régiment, est abattu, comme le chef d'état-major du district militaire du Caucase, le major-général Griaznov. Une bombe tue le lieutenant-général Timofeev, gouverneur de Tiflis (Tbilissi), et le revolver a raison du

lieutenant-général Alikhanov, commandant de la 2e division caucasienne. Tandis que sa génération goûte à la guerre moderne telle qu'elle se déroule alors en Mandchourie contre les Japonais, Egorov effectue un travail de gendarmerie, fichant, arrêtant, convoyant vers les bagnes sibériens des militants bien souvent bolcheviques. Il a dû donner pleine satisfaction pour recevoir, en 1907, le grade de lieutenant et l'ordre de Saint-Stanislas du 2e degré. Un passé qui, naturellement, serait mal passé en Union soviétique. Aussi Egorov a-t-il truqué ses biographies, inventant une histoire rocambolesque : il aurait été radié de l'armée en 1905 pour avoir adhéré au parti S-R et, afin de perfectionner sa belle voix, il serait parti s'initier aux trilles du bel canto en Italie ! En réalité, il est bien demeuré dans le Caucase sous l'uniforme, y épousant même une jeune gymnaste, Varvara Alexandrovna Vassilieva.

En mai 1911, Egorov est transféré au 132e régiment de Bender, dans le district militaire de Kiev. Au printemps 1912, il dépose une demande d'inscription à l'académie d'intendance de Saint-Pétersbourg, qui vient de naître. Il est accepté. Curieux choix, qui ne dénote pas une peur du combat mais la volonté de rester en ville pour y satisfaire sa passion du chant – divers témoignages le montrent en effet plus assidu au conservatoire de Kiev qu'à ses activités militaires. À peine arrivé dans la capitale, il est rappelé au chevet de sa femme souffrante et ne suivra finalement pas le cursus. Le 15 novembre 1912, il est breveté capitaine d'état-major ; dix-huit mois plus tard, alors que Vienne vient de déclarer la guerre à la Serbie, il prend le commandement d'une compagnie d'infanterie. Dès les premiers jours d'août 1914, il est au combat contre les Autrichiens en Galicie. Il évoquera ce moment plus tard, en toute honnêteté : « Le 13 août 1914, lors de notre première attaque, j'avais la peur au ventre et mes cheveux se dressaient sur ma tête[2]. » Il fait une très belle guerre – blessé deux fois, commotionné trois fois, refusant toujours d'être évacué. Décoré à cinq reprises, il reçoit une croix de Saint-Georges* « pour faits d'armes remarquables ». En 1917, le voici lieutenant-colonel à la tête d'un régiment. Le 9 novembre, cinq jours avant l'arrêt total des promotions, il arbore les épaulettes et les pattes d'épaule à deux bandes rouges des colonels. Ce parcours sans tache d'un officier supérieur du tsar puis du gouvernement Kerenski ne pouvant s'avouer à l'administration politique de l'Armée rouge, Egorov écrit dans une autobiographie de 1926 ces phrases d'une

belle langue de bois : « Mon travail révolutionnaire sur le front de la guerre impérialiste a été mené dans le domaine de l'agitation et de la propagande, mais au cours de la première période de la guerre cela s'est révélé extrêmement difficile en raison de la situation militaire. Les années suivantes, le travail révolutionnaire a été plus facile : déjà dans cette période existaient dans les unités des cercles gravitant autour des partis clandestins. » Dans une autre autobiographie écrite la même année, Egorov déclare : « Je suis devenu membre du parti bolchevique en 1918. Entre 1904 et 1909, j'étais membre du parti socialiste-révolutionnaire et entre 1916 et 1917, de la gauche du parti socialiste-révolutionnaire[3]. » En réalité, il entre au parti socialiste-révolutionnaire *après* la révolution de Février[4], en août 1917, lorsqu'il est élu membre du soviet des soldats de la 12e armée. Lui qui n'a pas versé une larme sur la fin du tsarisme a saisi très vite la nécessité de se politiser. Le 22 novembre 1917, on le retrouve à Petrograd en qualité de délégué au IIe congrès des députés des soldats et des paysans. Dans son autobiographie du 2 février 1933, il affirme avoir formé une unité de gardes rouges dès août 1917, près de Riga, sur la base d'éléments de la 33e division. Il est demeuré à la tête d'une partie de l'unité à Petrograd jusqu'en avril 1918 et a combattu les Cosaques. De cette activité militaire précoce au service de la révolution, il cite deux témoins irréprochables : Artouzov, bientôt maître espion de la Tcheka, et Yagoda, futur patron du NKVD. Alexandre Egorov a donc été un des premiers, sinon le premier *voenspets*, ci-devant colonel, à rallier l'Armée rouge, devançant de quelques mois les engagements de Toukhatchevski et de Chapochnikov. Le fait est remarquable et explique en bonne partie son ascension. En juillet 1918, après l'échec de l'insurrection des S-R de gauche à Moscou, il adhère au parti bolchevique.

Dès le mois de janvier précédent, il était entré au département militaire du Comité exécutif central panrusse, l'organe de gouvernement de la république fédérative soviétique de Russie. À cette date, il est le premier représentant de l'ancien régime à monter aussi haut dans la hiérarchie du nouvel État, ce qui prouve la confiance mise en lui par le Parti, alors qu'il n'en est pas encore membre. C'est une situation d'autant plus extraordinaire que son premier poste est politique : il préside la commission d'attestation qui trie les officiers tsaristes pour en tirer des *voenspetsy* fiables[5]. Il est en première ligne des virulents débats militaires qui agitent alors le Parti,

notamment celui sur la nécessité d'un État-Major général. Cet organisme n'est pas du goût de bon nombre de bolcheviks qui protestent avec ce slogan : « Nous avons liquidé les généraux en tant que grade et nous devrions laisser exister l'État-Major général ! » Dans ce contexte incertain et dangereux pour un ancien colonel du tsar, Egorov fait une démarche courageuse. Le 14 août 1918, il envoie un rapport de synthèse à Podvoïski, un des adjoints de Trotski au Conseil militaire suprême, dans lequel il explique les raisons des défaites de l'Armée rouge. « 1. En ce qui concerne la direction de l'armée soviétique, on constate une absence de plan général des opérations. 2. Au niveau des troupes, on constate l'absence a) d'équipement technique [pour] la coordination entre les unités, le service de renseignements, les transmissions […] c) un manque de commandants expérimentés. » Il propose ensuite de prendre deux mesures politiques immédiates : « 1. Déclarer l'état d'urgence révolutionnaire sur tout le territoire de la République soviétique. 2. Créer un état-major révolutionnaire pour la défense de la révolution socialiste et de la patrie avec Lénine à sa tête. » Concernant les opérations, Egorov suggère : « 1. D'élaborer un planning pour l'ensemble des fronts. […] 3. D'esquisser la position principale [de résistance] et de l'équiper dans les plus brefs délais. […] 4. De réaliser le déploiement stratégique sur cette position. […] 6. Durant le déploiement et la concentration […], de cesser tout transport autre qu'alimentaire ou opérationnel. » Finalement, il touche au cœur : « 8. De créer un état-major principal de campagne de l'armée soviétique. » La pensée est claire, le plan de remise en ordre convaincant ; la stratégie jouant sur la position centrale du territoire contrôlé par l'Armée rouge – les ennemis mordant depuis la périphérie – est, pour la première fois, nettement exprimée.

Le 20 août, Egorov présente à Lénine un second rapport dans lequel il précise ce que doit être la direction de la guerre. « Une expérience millénaire prouve qu'il faut donner au commandant en chef la totalité du pouvoir pour diriger la guerre. Seule une volonté unique est capable de conduire les opérations. Sous l'influence de conseils, même bons, la direction perd de sa clarté et, de ce fait, les organes dirigés perdent confiance. La mise en œuvre cohérente d'une pensée et d'une seule conduira à l'objectif plus vite que la création constante de nouveaux plans. Les ordres contradictoires, qui sont inévitables lorsqu'on élabore sans cesse de nouveaux plans, nuisent fortement à la confiance et à la puissance des

troupes. […] Au Haut Conseil militaire, les “pour” et les “contre” sont soutenus par des données qui semblent aussi solides et aussi irréfutables les unes que les autres, au point qu’un avis est anéanti par un autre et que, au final, l’affaire demeure immobile. Toute indépendance de pensée, toute décision immédiate, tout risque courageux, tout ce sans quoi on ne peut mener une guerre moderne, se brise devant ce système. […] L’analyse des opérations déjà menées démontre l’absence totale d’idée et de volonté uniques. […] Elle atteste d’une absence de plan opérationnel, même à l’échelle d’un seul Front. […] Les troupes de la République sont soumises à la fois au Haut Conseil militaire et au département opérationnel du commissariat du peuple à la Guerre. […] La même chose se produit avec l’approvisionnement des troupes, qui est assuré par deux instances différentes. Une telle situation est intolérable et nécessite impérativement l’unification de la pensée militaire, qui doit diriger toutes les opérations sur tous les fronts de la République. » En conclusion, Egorov propose à Lénine : « 1. De nommer un commandant en chef, responsable devant le Conseil des commissaires du peuple, à qui seront soumises toutes les forces armées des Fronts. […] 2. De créer un état-major du haut commandement, qui doit englober l’état-major du Haut Conseil militaire et le département opérationnel du commissariat du peuple à la Guerre. L’unification de ces organes en une seule entité représente une nécessité absolue. […] La dualité actuelle *de jure* et *de facto* est intolérable, elle entraînera des conséquences extrêmement graves, des échecs sur les fronts et, par conséquent, la mort de la République soviétique[6]. »

Ces réflexions rencontrent celles que nourrissent Lénine et surtout Trotski. Tous deux se mettent d’accord pour nommer immédiatement aux postes définis par Egorov deux anciens colonels du tsar, Vatsetis, au commandement en chef, et Chapochnikov, à la tête de l’état-major de campagne qui l’assiste[7]. L’action d’Egorov se serait-elle arrêtée là qu’il aurait droit à une place dans l’histoire de la guerre civile russe. Dans les faits, néanmoins, la liberté du commandant en chef sera limitée : comme tous les commandants de l’Armée rouge, il officie au sein d’un organe collectif, dans ce cas le Conseil militaire révolutionnaire de la République, et la signature d’au moins un des autres membres du Conseil, en l’occurrence un membre du Parti, est nécessaire pour valider ses ordres.

Fin septembre 1918, Egorov quitte Moscou pour son premier commandement opérationnel rouge, celui de la 9^{e} armée du Front du Sud,

qui affronte les troupes du Cosaque Krasnov autour de Tsaritsyne. À la fin de la même année, il remplace Vorochilov comme commandant de la 10e armée, et de ce fait – contrairement à ce qu'on lit souvent[8] – n'entre en contact ni avec lui, ou alors très brièvement, ni avec Staline, déjà rappelé à Moscou. En mai 1919, il est blessé, encore face aux Cosaques, sur la rivière Sal, ce qui lui vaudra un ordre du Drapeau rouge, accompagné de cette citation : « […] L'ennemi, essayant de percer la 10e armée près de Pletnev, en contournait les flancs pour s'emparer de Kotelnikovo et ensuite donner le coup de grâce à chaque unité séparément. Le camarade Egorov a pris personnellement le commandement des 4e et 6e divisions de cavalerie et s'est jeté contre l'ennemi. Malgré une résistance acharnée, Egorov les a écrasés et rejetés sur la rive sud de la rivière Sal. […] Entre deux et trois régiments de l'ennemi se sont trouvés encerclés, une partie détruite, le reste capturé[9]. » Il part en convalescence, ce qui lui évite l'affront d'avoir à abandonner Tsaritsyne le mois suivant. Il prend ensuite le commandement de la 14e armée en pleine retraite vers le nord, puis, à partir du 1er octobre 1919, celui du Front du Sud (8e, 13e et 14e armées), flanqué de Staline au Conseil militaire. C'est le moment le plus critique de la guerre civile. L'armée de Denikine approche en effet de Moscou par le sud, prenant Koursk puis Orel. Un raid spectaculaire mené par la cavalerie cosaque de Mamontov – un des meilleurs chefs blancs, doté d'une moustache encore plus longue que celle de Boudienny – dévaste les arrières du Front. Le plan initial de Kamenev, le commandant en chef, s'est révélé désastreux. Un nouveau plan, dont la paternité est discutée, confie le rôle central à la formation d'Egorov, et lui accorde des renforts ainsi que le 1er corps de cavalerie commandé par Boudienny, qui jouera un rôle majeur dans l'opération.

Egorov regroupe ses forces et élabore deux attaques. Le 13 octobre 1919, le 1er corps de cavalerie, de concert avec la 8e armée, assaille le flanc droit de Denikine en direction de Voronej ; le lendemain, les 13e et 14e armées agressent le flanc gauche et forcent leur chemin depuis Orel vers Kastornoïe avec, en tête, une division lettone de choc et l'excellente 8e division de cavalerie (voir carte ici). Egorov reconnaîtra avec une honnêteté rare qu'il s'agissait pour lui de bloquer les deux poussées principales de Denikine, non de ruiner sa stratégie[10]. Or, pour éviter la

destruction de la moitié de son armée, le chef blanc n'a d'autre choix que de reculer précipitamment, abandonnant Orel, Voronej puis Koursk. Étonné par son succès, Egorov, appuyé par Staline et en opposition à Kamenev, poursuit néanmoins avec vigueur sur 600 km : Kharkov tombe le 17 novembre, Rostov le 8 janvier 1920. Les forces blanches sont coupées en deux, rejetées dans le Caucase et en Crimée, réduites des deux tiers à l'arrivée : elles ne se remettront jamais de cette défaite, même si elles ne sortent pas encore du jeu. C'est la plus belle victoire d'Egorov. Sur l'axe Koursk-Orel, sur celui de Voronej-Kastornoïe, puis dans la poursuite à travers le Donbass, il a témoigné d'un sens opérationnel sûr, choisissant judicieusement ses axes de poussée et contraignant l'ennemi, par la menace d'encerclements multiples, à se désunir et à fuir. Il est le premier à comprendre qu'une cavalerie, fût-elle massive, a organiquement besoin d'infanterie portée pour la soutenir. Boudienny, pour sa part, reconnaîtra avoir été impressionné par le courage d'Egorov, qui mène la troupe en personne, comme par sa modestie, qui contraste avec une certaine arrogance professionnelle propre aux *voenspetsy*, dont Toukhatchevski offre un exemple achevé. Le célèbre journaliste américain John Reed croise Egorov au moment de sa victoire et le décrit ainsi dans son journal : « Il est grand, physiquement fort. Le visage rude d'un brave homme. Un nez épaté, des yeux enfoncés profondément, qui sourient[11]. »

La victoire sur Denikine décide du destin d'Egorov. Elle l'amène en effet à faire corps avec Staline et Boudienny pour défendre les « intérêts » du Front du Sud face à Kamenev, le commandant en chef, qui ne jure que par le Front voisin du Sud-Est. Par la suite, Staline et Boudienny tireront la couverture à eux, se disant à l'origine du changement victorieux d'axe opérationnel. L'intelligence d'Egorov sera de se faire un allié de Staline en ne protestant pas contre cette appropriation excessive – qui de surcroît n'est pas tout à fait dénuée de fondement. Par ailleurs, il s'attire les bonnes grâces de Boudienny en poussant à la transformation du 1er corps en 1re armée de cavalerie.

En janvier 1920, Kamenev réorganise les formations qui font face aux (beaux) restes des armées de Denikine. Le Front du Sud commandé par Egorov est rebaptisé « Sud-Ouest », nouvelle orientation qui reflète la nature des deux missions qu'il reçoit : reprendre la Crimée à Wrangel, le plus habile des lieutenants de Denikine, et se préparer à la guerre contre les Polonais en Ukraine occidentale. Egorov est écartelé entre deux missions et

n'en mène aucune à bien, l'écrasement des restes de l'armée blanche dans le Caucase pompant une partie de ses effectifs. Sa concentration devant l'isthme de Perekop devient insuffisante pour forcer l'étroit passage dès lors qu'à partir du 1er mars 1920 Denikine, battu dans le Caucase par Toukhatchevski, fait passer 20 000 hommes et une partie de son artillerie en Crimée. Wrangel, qui reprend le flambeau antibolchevique, devient inexpugnable et, grâce au port de Sébastopol, conserve une ligne de communication majeure avec les Alliés. Moscou laisse ce problème en suspens car, à l'ouest, les nuages s'amoncellent, annonçant une guerre contre un ennemi autrement difficile.

Le 25 avril 1920, en effet, après s'être allié au chef nationaliste ukrainien Petlioura, Piłsudski attaque vers Kiev et Odessa avec 70 000 hommes. Deux armées qui appartiennent au Front commandé par Egorov, les 12e et 14e, se trouvent sur sa route (voir carte ici). Déjà faible, la 12e perd un tiers de ses effectifs lorsque deux de ses brigades galiciennes passent du côté de Petlioura. Sur les arrières, la guérilla nationaliste coupe les approvisionnements du Front et Egorov ne peut faire accourir la 8e armée, laissée en chien de garde devant la Crimée. Ses deux armées ne peuvent faire autre chose que de battre en retraite à toute vitesse et, au prix de moins de deux cents tués, les Polonais entrent dans Kiev le 7 mai, la fleur au fusil. À l'instar des dirigeants bolcheviques, toutefois, Egorov ne perd pas son calme. Arc-bouté sur le Dniepr, il accumule des renforts et attend le retour de la Konarmia, partie de Maïkop, dans le piémont caucasien, le 3 avril. Après avoir couvert 1 000 km, les 16 000 sabres de Boudienny passent le Dniepr et parviennent le 25 mai autour de Ouman, sans avoir été repérés par les Polonais.

Egorov a prévu de jeter la Konarmia à la jonction des deux armées de Piłsudski. Tandis que les 14e et 12e armées procèdent à des attaques de fixation, la Konarmia perce le 5 juin et fonce vers le nord-ouest pour encercler les Polonais autour de Kiev. Pour éviter un désastre majeur, Piłsudski donne un ordre de retraite générale, facilité par un Boudienny qui part trop loin vers l'ouest, en contradiction avec le plan initial d'Egorov. Kiev est abandonnée par les Polonais le 10 juin (voir carte ici). Un mois plus tard, le front est revenu à sa position du 25 avril. Une fois de plus, Egorov s'est révélé un bon commandant de Front. Il a néanmoins commis une erreur en changeant son plan initial le 10 juin – avant d'y revenir en

partie quarante-huit heures après, mais trop tard. Au lieu de ramener Boudienny vers Kiev pour boucler l'encerclement de la 3e armée polonaise, la meilleure, il l'envoie vers Jitomir, pensant l'ennemi déjà parti vers l'ouest. Or, la 3e armée était encore à Kiev. Aurait-elle été encerclée et détruite par le mouvement tournant de Boudienny que la victoire ultérieure de Piłsudski sur la Vistule aurait été quasi impossible. Plus tard, Staline revendiquera la paternité du plan initial. C'est très improbable : le plan est en effet présenté le 23 mai par Egorov à Kamenev, alors que le Géorgien est absent depuis un mois et ne sera de retour au quartier général du Front du Sud-Ouest que le 28 mai. L'erreur commise par Egorov dans l'exploitation de son succès s'explique non par une faille dans sa pensée opérationnelle, mais par la faiblesse de ses effectifs, l'immensité des espaces et les difficultés à contrôler les unités avec des moyens de transmission dramatiquement faibles. Toukhatchevski sera victime des mêmes maux devant Varsovie.

À partir de juillet 1920, Egorov pousse son Front vers Lvov dans le cadre de la campagne de Pologne dont Toukhatchevski, en Biélorussie, actionne la pince nord. Le 12, il réussit à s'emparer de Rovno, l'ancien quartier général de Piłsudski. Ce succès facilite l'avance en Biélorussie de Toukhatchevski, qui atteint le Boug à Brest-Litovsk le 1er août. Débutent alors l'invasion de la « Pologne ethnique » et la campagne de relance de la « révolution mondiale » (voir carte ici). Le 15 août, Egorov est devant Lvov. Il n'ira pas plus loin. Avec des forces exténuées, une défense polonaise densifiée, il se montre incapable d'aider Toukhatchevski en difficulté. Porte-t-il la responsabilité de la défaite de celui-ci ? Moins que Kamenev, qui a changé d'objectif plusieurs fois, que Toukhatchevski lui-même, qui s'est montré téméraire, et que Lénine, qui a poussé toujours plus vers l'ouest. En outre, avec quatre armées, Egorov doit se garder à la fois contre les Polonais en Galicie, contre Wrangel en Crimée et contre les Roumains qui menacent en Bessarabie. L'important, pour notre sujet, est que, dans les années qui suivent, Egorov se retrouve aux côtés de Staline dans la dispute sur la responsabilité de la défaite, dispute engagée et constamment alimentée par Toukhatchevski. Sa relation au futur Vojd s'en trouve confortée.

Egorov se dégagera de toute responsabilité dans l'échec polonais en publiant, en 1929, sa version des événements : *Lvov-Varsovie, 1920. Interaction des Fronts*. L'ouvrage est une réponse à la sortie, l'année

précédente, des deux premiers volumes de l'*Histoire de la guerre civile*, sous la signature de Kakourine et Vatsetis, favorables à Toukhatchevski. Il provoque des réactions négatives dans les milieux militaires, au point qu'Egorov adresse une lettre à Staline, le 20 décembre 1929, dans laquelle il demande de l'aide : « Les circonstances liées à la critique de mon livre m'obligent à vous déranger et à demander un rendez-vous personnel pour établir des faits particulièrement importants, sans lesquels je ne me sens absolument pas le droit de donner la réponse nécessaire dans la presse, car les questions posées sont de nature fondamentale et sont directement liées au travail et à la responsabilité du Conseil militaire du Front du Sud-Ouest[12]. » On ignore la réponse de Staline. En 1931, Egorov publiera *1919, la débâcle de Denikine*, panégyrique éhonté de deux grands capitaines – Staline et Vorochilov – sauveurs de la révolution par leur « volonté de fer ».

Après l'échec en Pologne, Egorov gère la retraite de 200 km vers l'est de l'ensemble de ses forces. Avec la paix de Riga, signée en mars 1921 avec la Pologne, les grandes opérations se terminent. Egorov en émerge dans le quintette des grands chefs de l'Armée rouge – aux côtés de Toukhatchevski, Frounzé, Bliukher et Boudienny – et décoré quatre fois de l'ordre du Drapeau rouge, un record. Le Parti lui confie le commandement du district militaire de Petrograd, juste après l'écrasement de la révolte antibolchevique des marins de Kronstadt. En février 1922, il est envoyé dans le Caucase ramener l'ordre dans une Géorgie récemment soviétisée et encore secouée de spasmes antibolcheviques – seize ans plus tôt, il faisait la même chose, mais avec les bolcheviks pour ennemis. En mai 1924, il est nommé commandant en chef des troupes d'Ukraine et de Crimée, mais plusieurs lettres de cette période montrent qu'il ne semble pas content de son sort (lettres dans lesquelles il ne met jamais en avant son pedigree). Il dirige brièvement une mission militaire soviétique en Chine, en 1925, et deux ans plus tard prend le commandement du district militaire biélorusse, l'un des deux plus importants. En 1929, il passe six mois en Allemagne pour étudier les acquis de la Reichswehr dans les domaines tactique et opérationnel, comme l'ont fait avant lui Toukhatchevski, Ouborevitch et Triandafillov.

Durant ce séjour à l'étranger, la rumeur fait état d'un départ de Chapochnikov de l'État-Major général. Les proches d'Egorov, Pavel Belov et Pavel Dybenko, poussent alors sa candidature. C'est dans ce contexte

qu'il adresse, le 15 février 1931, cette lettre au commissaire à la Défense, Vorochilov, pour son cinquantième anniversaire. Il s'agit d'un véritable serment de client à patron, qu'un Romain n'aurait pas renié. « Cher Kliment Iefremovitch ! Je te salue du fond de mon cœur. Mon cher ami, mon compagnon d'armes, mon Patron (avec majuscule) entre tous préféré, reçois mes félicitations chaleureuses le jour de ton glorieux anniversaire. Bien sûr, je serais heureux sans mesure de te voir personnellement et d'exprimer, comme un enfant, mes sentiments liés à cet anniversaire historique. Dans ta carrière militaire, il y a eu de nombreux événements exceptionnels qui prennent aujourd'hui encore plus d'importance et qui se dressent devant nous comme des géants, non seulement dans le contexte de la guerre civile, mais aussi en regardant vers un avenir glorieux. Je dis que je suis envahi, comme un enfant, par une joie sans bornes. En effet, nous sommes tous deux liés par les jours historiques de notre combat commun. Toi, Semion Boudienny et moi sommes passés, unis par le combat commun, à travers l'époque de la lutte au sud contre les forces principales de la contre-révolution russe [Denikine et Wrangel], puis lors de la campagne polonaise de 1920. Avec quel enthousiasme je me souviens de ce combat qui s'est déroulé sous la direction tactique directe de notre dirigeant bien-aimé, Iossif Vissarionovitch Staline ! Quand on pense que l'Histoire demande davantage de gens capables de résoudre ses problèmes, de montrer de grandes qualités, la volonté, la fermeté, l'esprit de décision, la dévotion altruiste à la cause de Lénine, quand on reconnaît de telles personnes en Iossif Vissarionovich et en toi, Kliment Iefremovitch, quand on réalise que l'URSS dispose de pareils trésors, alors une joie immense emplit comme un courant vivant toutes les fibres de mon corps. […] Je te souhaite, cher Kliment Iefremovitch, de longues années de santé, si nécessaires à notre brave Armée rouge qui grandit chaque année et qui s'améliore dans tous les domaines et qui, en cas d'affrontement armé, écrasera sous ta conduite n'importe quel ennemi féroce qui empiéterait sur les droits révolutionnaires et la souveraineté de l'Union soviétique[13] ! »

Malgré cette déclaration d'amour, le poste de chef d'État-Major général échoit à Triandafillov. Quand ce dernier se tue en avion en juillet 1931, Egorov monte enfin sur le siège. Il conserve la place jusqu'au 10 mai 1937, soit près de six années. À ce poste, il brille moins que ses trois prédécesseurs, Toukhatchevski, Chapochnikov et Triandafillov, tous théoriciens et, pour deux d'entre eux, véritables visionnaires de la guerre.

Sans doute le contexte agité – troubles agraires engendrés par la collectivisation, agression japonaise en Mandchourie – explique-t-il que Staline ait choisi un homme de confiance qui, par ailleurs, ne lui a jamais tenu tête.

Sa soumission totale à Staline et Vorochilov n'empêche pas Egorov de faire œuvre utile durant son long séjour à la tête de l'État-Major général. Sur le plan théorique, il soutient les avancées de Vladimir Triandafillov (« bataille en profondeur ») et celles de Toukhatchevski (« opération dans la profondeur »). Le travail du premier sert de base aux « Directives provisoires pour l'organisation du combat en profondeur » signées, en 1932, par Egorov, qui appuie aussi à fond la création des deux premiers corps d'armée mécanisés (à base de chars T-28, les plus puissants du monde à l'époque). Il pousse aussi au développement de l'armée de l'air, équipée de bombardiers rapides SB. De ce point de vue, il doit être considéré, en toute justice, comme un des acteurs clés de la modernisation de l'Armée rouge.

Sans être personnellement proche de Staline, il le voit assez souvent, ce qui ne va pas toujours sans avanies. Ainsi, le 7 novembre 1932, après la parade sur la place Rouge, il se trouve chez Vorochilov avec le « patron ». Pendant le banquet, selon plusieurs témoignages, Staline bombarde de boulettes de pain la femme d'Egorov, visant en particulier son décolleté. Egorov fait semblant de ne rien voir. En revanche, l'épouse de Staline, Nadejda Allilouïeva, se met en colère devant le comportement de son mari, quitte la soirée avec fracas et se suicide la nuit même[14]. Les raisons de son geste dépassent bien entendu cette soirée, pour humiliante qu'elle ait été.

Le 11 novembre 1935, Alexandre Egorov a cinquante ans. Deux cadeaux l'attendent. Le premier est la publication dans la *Pravda* du télégramme de félicitations de Staline. « À l'exceptionnel commandant de la guerre civile, l'un des organisateurs des brillantes victoires de l'Armée rouge sur les Fronts du Sud et du Sud-Ouest et au premier chef de l'État-Major général de l'Armée rouge, j'envoie mes salutations bolcheviques pour son cinquantième anniversaire. Je vous souhaite, cher Alexandre Ilitch, santé et force pour le bénéfice de notre Armée rouge et pour la frayeur de ses ennemis. En me rappelant les journées militaires que nous avons passées ensemble sur les fronts, je suis certain que vos connaissances militaires et vos compétences organisationnelles continueront de servir avec succès le bien de notre patrie. Je vous serre fermement la main. J. Staline. » Le second cadeau paraît dans le journal de l'Armée rouge, *Krassnaïa*

Zvezda, sous la forme d'un ordre signé par Vorochilov : « À l'occasion du cinquantième anniversaire du camarade Egorov Alexandre Ilitch, le chef d'état-major de l'Armée rouge des ouvriers et paysans baptise de son nom la 37e division d'infanterie Novotcherkassk, qui s'appellera désormais : 37e division d'infanterie Novotcherkassk du camarade A. I. Egorov. » Le plus beau des présents arrive quelques jours plus tard, le 20 novembre : Alexandre Egorov reçoit le grade et la dignité de maréchal de l'Union soviétique.

Le 10 mai 1937, à sa grande surprise, il est remplacé à la tête de l'État-Major général par Chapochnikov. Il est aussitôt nommé adjoint de Vorochilov au commissariat à la Défense, en remplacement de Toukhatchevski, exilé dans le district militaire de la Volga. Ce jeu de chaises musicales annonce la Grande Terreur. Après l'arrestation de Toukhatchevski, Egorov dénonce avec zèle ses camarades. Cet échange relevé pendant le Conseil militaire de juin 1937 restitue l'ambiance.

Egorov : « Grigori Ivanovitch Koulik, ce n'est pas la peine de cacher que, lors du dernier Conseil militaire, dans les couloirs, vous parliez du discours de Toukhatchevski en ces termes : "C'est un discours génial." (Rires dans la salle.) Et ici vous voulez passer cela sous silence. Il faut avoir le courage d'un bolchevik pour nommer les choses telles qu'elles sont. Chtchadenko [chef de la direction politique du district militaire de Kiev], qui est assis là-bas, peut confirmer mes dires. Je veux aussi parler de Tiulenev [inspecteur adjoint de la cavalerie], qui est assis là à secouer la tête […]. Et moi, je lui pose une question : pourquoi n'avez-vous rien raconté ? Nous nous sommes pourtant rencontrés trois ou quatre fois avec Toukhatchevski pour boire. »

Tiulenev : « Une fois seulement. »

Egorov : « Comment ça une fois ?! Ce n'était pas vous qui me parliez d'un homme génial, de l'écrasement génial de l'insurrection de Tambov ? (Rires dans la salle.) Ce n'est pas anodin que je parle de cela, car ces petites choses créaient une auréole autour de Toukhatchevski. Et Meretskov [futur maréchal] ! Lui qui parlait avec fierté des événements espagnols ! Le Parti ne vous enlève pas ces mérites. Mais à quoi pensiez-vous pendant vos longues années de travail avec Ouborevitch [un des coaccusés lors du procès de Toukhatchevski] ? Vous qui occupiez le poste de chef d'état-major de district militaire, vous n'êtes jamais venu me voir. »

Vorochilov : « Peut-être ne l'avez-vous pas convoqué… »

Egorov : « Si si, je parle de la convocation sur la ligne du Parti. » (C'est-à-dire pour des affaires politiques et non pas militaires.)

Meretskov : « J'ai été plus d'une fois dans votre bureau. Et je vous ai parlé de Gamarnik [chef de l'administration politique de l'armée]. Il y a un document, une preuve là-dessus. »

Egorov : « C'est vrai, il y a un document, mais je ne suis pas un bureaucrate[15]. »

Alors que des centaines de commandants ont déjà été exécutés, en octobre 1937 Egorov est candidat aux « élections » pour devenir député au Soviet suprême. Il appuie à fond la grande épuration de l'armée, ainsi qu'en témoignent de multiples discours. En voici un, du 25 novembre 1937, dans lequel, en tant que premier adjoint de Vorochilov, il résume le travail du Haut Conseil militaire : « L'esprit général des rapports prononcés ici par les districts militaires, les forces aérienne et navales, nous autorise à affirmer que, malgré la situation particulière dans laquelle l'Armée rouge s'est retrouvée pendant cette dernière année, nous obtenons tout de même des résultats sur un plan général et sur la préparation au combat en particulier. L'armée est déjà nettoyée des ennemis du peuple et de certains éléments instables et elle se renforce. En ce qui concerne la situation politico-morale de l'armée, elle est solide et saine. Tout le personnel de notre armée serre les rangs autour du Comité central de notre Parti, est fidèle à sa patrie soviétique, est fidèle à son devoir militaire, est uni autour du premier maréchal et Vojd de l'Armée rouge – Kliment Iefremovitch Vorochilov. Il fait un avec sa colonne vertébrale, le Parti et son Vojd, le camarade Staline. […] Nous pouvons dire que l'armée a surmonté beaucoup de difficultés et est maintenant sur une voie ascendante sur le plan de sa combativité aussi bien que de sa préparation politique[16]. »

En apparence, tout va encore bien pour lui. Mais, déjà, Vorochilov a reçu une lettre d'un certain G. V. Joukov (à ne pas confondre avec G. K. Joukov, le futur maréchal) qui dénonce Egorov comme un ennemi du peuple. Le 9 novembre 1937, Yan Jigour, un vieux bolchevik, ancien du renseignement militaire, décrit aussi à Staline Egorov comme un saboteur du travail de l'État-Major général[17]. Ces deux lettres n'ont pas de conséquences immédiates pour le maréchal. En revanche, la dénonciation de deux de ses camarades de la guerre civile, Khrouliov et Chtchadenko, pèsera plus lourd sur son destin. Le 19 décembre 1937, Vorochilov transmet

à Staline deux lettres par lesquelles les deux hommes, puissants et bien en cour, l'informent que le 30 novembre précédent, durant un dîner intime, Egorov, éméché, a exprimé devant eux son vif mécontentement de la surestimation du rôle joué dans la guerre civile par Vorochilov et Staline, et de la sous-estimation systématique de son action personnelle[18]. Il est très possible qu'il ait tenu ces propos, imprudence fatale car ils touchent au fondement de l'appui que Staline lui a toujours prodigué.

Un mois et demi s'écoule. Le 20 janvier 1938, une réception est organisée au Grand Palais du Kremlin en l'honneur des députés du Soviet suprême. Staline porte de nombreux toasts. L'un d'entre eux est levé aux « héros de notre guerre civile ». Selon le verbatim officiel, la salle salue ses héros – Boudienny, Egorov, Chapochnikov, Koulik – en applaudissant à tout rompre, en lançant des hourras. Staline reprend la parole : « Il me reste à dire quelques mots. Donc, je lève mon verre à tous les héros militaires de l'époque de la lutte de l'État soviétique pour son existence, […] à ces héros qui furent les premiers et qui sont maintenant silencieux, mais qui feront parler d'eux dans le futur[19] ! » Ces paroles sibyllines sont à mettre en rapport avec la réunion du Haut Conseil militaire tenu fin 1937, quand Staline a réglé ses comptes avec les « héros de la guerre civile ». Étaient notamment présents Molotov, Vorochilov, Iejov, Egorov, Boudienny, Khrouliov, Chtchadenko. Staline avait attaqué dès la première phrase : « Après la découverte dans l'armée d'un complot monstrueux, il y demeure des groupes séparés, qui peuvent se transformer, sous certaines conditions, en groupes anti-Parti, en groupes antisoviétiques. Le groupe d'Egorov, Boudienny et Dybenko représente exactement ce type de groupe. […] Voici Egorov. Il est mécontent que son rôle pendant la guerre civile ne soit pas souligné, ne soit pas accentué, que son rôle dans l'opération de Tsaritsyne soit minimisé. Peut-être son mécontentement est-il légitime, je ne suis pas contre un tel mécontentement, mais pourquoi n'est-il pas venu au Comité central, pourquoi n'a-t-il pas expliqué en quoi consiste son mécontentement ? Nous aurions pu corriger nos publications, ou bien nous aurions pu expliquer à Egorov que son mécontentement était infondé. Ces hommes nous reprochent de ne pas les avoir beaucoup valorisés. Ce n'est pas juste. En réalité, il faut nous reprocher de les avoir trop et trop vite promus, de les avoir rendus trop populaires, ces hommes comme Boudienny, Egorov et d'autres. Il est impossible de nous reprocher d'avoir négligé les hommes de talent. Ce n'est pas juste. Prenons, par exemple,

l'attribution du titre de maréchal. On sait que nous avions cinq maréchaux de l'Union soviétique. Le moins digne de ce titre était Egorov, je ne parle même pas de Toukhatchevski, qui, sans aucun doute, ne méritait pas ce titre et que nous avons fusillé malgré son titre de maréchal.

« […] Egorov provient d'une famille d'officiers[20]. C'est un ancien colonel. Il est venu chez nous de l'autre camp et, si on le compare aux autres camarades que je viens de nommer, il méritait ce titre moins qu'eux. Malgré cela, pour ses mérites dans la guerre civile, nous lui avons attribué ce titre. Et alors pourquoi est-il fâché de ne pas être populaire, de n'être pas promu par le pays ? Ces ressentiments ne sont pas les nôtres, ce sont des ressentiments bourgeois. […] Camarades, ne soyez pas arrogants. Si vous allez contre la politique du Parti, contre la politique du gouvernement, si vous n'acceptez pas cette politique – alors le peuple vous écrasera sans jamais se demander si vous êtes ou pas des maréchaux, si vous êtes ou pas de bons commandants. Avec une bonne politique, même des commandants médiocres peuvent faire mieux que les officiers des meilleures armées bourgeoises, dont les gouvernements mènent une politique injuste, dont la politique ne jouit pas de l'appui de la masse des soldats. J'ai un conseil à vous donner : ne gaspillez pas devant le peuple l'autorité dont vous disposez, sinon le peuple vous écrasera et mettra de nouveaux maréchaux à vos places. Au début, peut-être, ils se montreront moins capables que vous, mais ils seront étroitement liés au peuple, et de ce fait ils apporteront plus de bénéfices que vous avec vos talents[21]. »

Les conséquences de la charge de Staline apparaissent le 25 janvier 1938, sous la forme d'un décret du Politburo.

« A. Le premier adjoint du ministre de la Défense, pendant la période où il dirigeait l'État-Major général, a travaillé de manière très insatisfaisante. Egorov a confié le travail à Levitchev et à Mejeninov, des espions polonais, allemands et italiens. Le Conseil des ministres et le Comité central considèrent comme très suspect le fait qu'Egorov non seulement n'ait pas essayé de contrôler Levitchev et Mejeninov, mais encore qu'il ait eu une confiance absolue en eux et entretenu des liens amicaux avec eux.

« B. Les interrogatoires des espions arrêtés […] montrent qu'Egorov avait des informations sur le complot préparé au sein de l'armée. Egorov savait que ce complot était dirigé par Toukhatchevski, Gamarnik et d'autres canailles issues des trotskistes, des droites, des S-R et des officiers blancs.

« C. Egorov, insatisfait de sa condition au sein de l'Armée rouge et conscient de l'existence de groupes de comploteurs, a décidé de créer son propre groupe, où il voulait impliquer Dybenko et Boudienny.

« Suite à ces faits, le Conseil des ministres et le Comité central décrètent :

« 1. Qu'il est impossible de laisser Egorov au sein de l'appareil central du ministère de la Défense car il ne bénéficie plus de la confiance politique totale du Comité central et du ministère.

« 2. Qu'il faut révoquer Egorov de son poste d'adjoint au commissaire du peuple.

« 3. Que l'on peut donner une dernière chance au camarade Egorov en tant que commandant d'un des districts militaires secondaires[22]. »

Le 4 février 1938, Egorov est nommé commandant du district militaire de Transcaucasie, à Tbilissi, avec Beria à ses côtés. Il occupe le poste pendant vingt et un jours. Le 8 février, sa seconde épouse, Galina Czesczkowskaïa, est accusée par le NKVD, sur la foi de son nom d'origine polonaise, d'être à la solde de Varsovie. Elle sera fusillée le 28 août 1938. Le 21 février, Vorochilov mande Egorov à Moscou. On le confronte aux détenus Belov, Kachirine, Grinko, Griaznov et Sediakine qui l'ont impliqué. Se rendant compte que l'étau se resserre, le maréchal commence à écrire frénétiquement des lettres à Vorochilov et à Staline, à l'image de celle-ci, datée du 28 février. « Cher Kliment Iefremovitch ! Je vis une dépression morale extrêmement grave. Je sais et je reconnais que le témoignage des ennemis du peuple – malgré leur vilenie flagrante et leur calomnie – doit être soigneusement vérifié : […] le Parti doit obtenir des données complètes pour décider de mon sort. […] Je veux, j'ai besoin de manière urgente de la sérénité morale qu'on obtient toujours à la suite d'une conversation avec le camarade Staline. Je vous déclare à nouveau, en tant que mon supérieur immédiat, mon camarade d'armes lors des combats de la guerre civile et comme vieil ami, que mon intégrité politique est inébranlable vis-à-vis du Parti, de la mère patrie et du peuple. »

Le 28 février 1938, en présence de Molotov et de Vorochilov, Egorov est confronté à Kachirine, qui se rétracte et déclare que ses aveux ont été extorqués par la force. Le malheureux est à nouveau torturé, jusqu'à ce qu'il confirme ses accusations par une lettre à Iejov, le 3 avril 1938[23]. Le 2 mars, le plénum du Comité central constate qu'au « vu de la confrontation d'Egorov avec les comploteurs Belov, Griaznov, Grinko et Sediakine, il

apparaît qu'Egorov est plus compromis qu'on pouvait l'imaginer. [À cela s'ajoute] que sa femme, née Czesczkowskaïa, avec laquelle il a vécu en parfaite harmonie, était une espionne polonaise, comme elle l'a avoué. Le Comité central reconnaît la nécessité d'exclure Egorov de la liste de ses candidats à un siège[24] ». Egorov est arrêté le 27 mars 1938. Les mandats de perquisition de l'appartement et de l'arrestation sont datés d'avril 1938 (sans précision de jour) mais ne sont sanctionnés par l'adjoint du procureur général que le 10 février 1939, presque un an après. Le jour de son arrestation, Egorov avoue avoir été, avec Boudienny et Dybenko, à la tête de l'organisation des droites dans l'Armée rouge et reconnaît avoir su que ses membres étaient disséminés dans les différents districts militaires.

Le 26 juillet 1938, Iejov envoie à Staline une liste de cent trente-neuf personnes à fusiller. Staline raye le nom d'Egorov, et seulement le sien. Il hésite encore et le sort d'Egorov aurait pu être celui de Boudienny, à savoir une exonération de toutes les charges. Cette hésitation donne au maréchal six mois de vie supplémentaires. Il sera finalement jugé le 22 février 1939. Entre-temps, il sera inculpé de s'être soumis à Trotski pour saboter le plan de défense de Tsaritsyne élaboré en 1918 par… Staline. Ce nouveau chef d'inculpation et la date du jugement – la Grande Terreur est alors déjà en demi-sommeil – semblent indiquer que le dictateur a finalement sanctionné la déloyauté à l'égard de sa personne et la remise en cause de son rôle personnel dans la guerre civile plus que les complots farfelus controuvés par le NKVD. Egorov est fusillé le 23 février 1939, le jour du 21e anniversaire de la fondation de l'Armée rouge. Il ne s'agit pas d'un hasard calendaire mais d'un choix du Vojd plusieurs fois répété, qui illustre un des axes majeurs de sa politique : l'armée, comme le Parti, se renforce en s'épurant.

4

Bliukher

Le Sibérien

« Cet homme m'a fasciné. Combattant sans peur des ennemis de la République soviétique, héros légendaire, Bliukher représentait un idéal pour beaucoup. Je dois avouer que j'ai toujours rêvé de ressembler à ce merveilleux bolchevik, […] et à ce capitaine talentueux[1]. » Peu d'hommes ont eu droit à pareille déclaration de la part de Joukov. « Bliukher jouit d'une énorme popularité[2] », rapporte pour sa part Alexeï Tolstoï à l'immigration blanche en 1932, ce qui est vrai aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Union soviétique. Les poètes et les compositeurs lui dédient des chansons à l'égal de Boudienny et de Vorochilov. S'il n'a rien écrit sur le plan théorique, sa gloire militaire est considérable. Staline avait pour lui de la considération, ce qui ne l'empêchera pas de le faire mourir sous la torture. À l'instar de ceux des maréchaux Govorov et Meretskov pour le monde balte, le nom de Bliukher est lié à un théâtre d'opérations particulier : l'Extrême-Orient.

Du fait de l'instabilité de cette région où s'affrontent Russes, Chinois et Japonais, de tous les maréchaux il est celui qui s'est le plus battu entre 1921 et 1938. Durant dix ans, il a été une sorte de proconsul rouge des vastes espaces entre Baïkal, Amour et Pacifique. Selon un haut fonctionnaire soviétique qui l'a côtoyé, « en Extrême-Orient il n'existait pas de sphère de la vie économique et culturelle où Bliukher ne jouait pas le premier rôle. […] Bliukher construisait des kolkhozes, visitait les villages, participait aux réunions avec les paysans et les conseillait sur la meilleure façon de mettre en route la collectivisation. […] C'est lui qui s'occupait d'approvisionner les mines de Soutchan [Partizansk aujourd'hui] et de construire la ville de Komsomol-sur-Amour[3] ». Un détail révèle son degré d'autonomie dans le système soviétique : il avait droit à des abonnements personnels aux journaux occidentaux – *The Illustrated London*, *Die Woche*, *L'Illustration*, *The Sphere*, etc.

Vassili Konstantinovitch Bliukher est né le 19 novembre (1er décembre) 1890 au village de Barchtchinka, dans le gouvernement de Iaroslavl, à 300 km au nord-est de Moscou. On a longtemps cru qu'il était né en 1889,

avant que ne soit retrouvé son acte de naissance, il y a quelques années seulement. Il s'est lui-même vieilli d'un an pour trouver plus facilement du travail alors qu'adolescent famélique il écumait les bureaux d'embauche des usines de Saint-Pétersbourg. Le même acte de naissance a permis de résoudre le mystère de son nom, transcription russe de Blücher. Le général Henri Niessel, chef des missions militaires françaises en Russie, écrit dans ses souvenirs qu'il s'agit d'un nom de guerre choisi par Vassili lui-même ; la Reichswehr le croyait aussi, au point de le déclarer *persona non grata* pour ce blasphème. Mais l'hypothèse est fausse : l'on est sûr qu'il est né avec ce nom germanique. Selon la tradition familiale, il aurait été donné à son arrière-grand-père par le propriétaire des âmes de Barchtchinka. Revenu de la guerre contre Napoléon, l'aïeul décoré aurait été accueilli par le maître avec ces mots : « Notre Blücher est revenu », et cela lui serait resté.

À douze ans, Vassili entre à l'école paroissiale ; à quatorze, son père, un paysan sans doute sorti de la misère, le place chez un commerçant de la capitale russe. Il reparaît à Barchtchinka deux ans plus tard pour retourner à l'école durant trois années, ce qui lui confère un bagage encore élémentaire, certes, mais déjà plus important que celui des deux tiers des maréchaux de Staline. À dix-neuf ans, il part pour Moscou avec la qualification de serrurier, comme Vorochilov. Employé dans une grande usine de matériel ferroviaire, il se lie à des militants socialistes et participe à diverses actions qui lui valent deux ans et huit mois d'enfermement à la prison de Boutyrka. Le parallèle avec Vorochilov s'impose à nouveau : Bliukher est un authentique prolétaire du monde industriel, un militant précoce qui tâte des geôles tsaristes.

En 1913, à sa sortie de prison, il décide de suivre les cours du soir de l'université populaire Schanjawski, preuve supplémentaire de sa soif de savoir. De tous les futurs maréchaux en âge de le faire, il est le seul à saisir cette chance qui s'offrait dans les grandes villes russes. Le jour, il fait le serrurier aux ateliers de chemin de fer ; le soir, il suit la première année du cursus de « science populaire ». Il n'aura pas le loisir d'entamer une seconde année : en août 1914, il est mobilisé au 93^{e} bataillon d'infanterie de réserve cantonné au Kremlin. À l'automne, après ses classes, il est envoyé au Front du Sud-Ouest, où il intègre le 19^{e} régiment de Kostroma (5^{e} division d'infanterie, 8^{e} armée de Broussilov). Il se bat avec courage. Le 8 janvier 1915, près de Ternopol, en abordant une tranchée ennemie, il est

fauché par un éclat d'obus. L'articulation de la hanche est en miettes, ce qui lui vaut de subir plusieurs opérations – sa jambe gauche raccourcie sera à l'origine d'une légère claudication et de douleurs chroniques. Son courage et sa blessure lui valent la croix de Saint-Georges du 4e degré et sa feuille de démobilisation. Il trouve alors un emploi dans une usine de Kazan, où il entre en contact avec une cellule bolchevique. En juin 1916, il rejoint le Parti : parmi les maréchaux, seul Vorochilov a adhéré avant lui.

Après la révolution de février 1917, il se porte volontaire pour le 102e régiment d'infanterie de réserve stationné à Samara, dans le but d'y mener une agitation secrète contre la guerre. Il est élu membre du comité régimentaire et député de la ville. Après Octobre, presque tout le régiment soutient les bolcheviks, qui s'emparent sans coup férir du pouvoir à Samara. Au lieu de demeurer assis au soviet de la ville, Bliukher démontre des qualités d'audace et de décision remarquables. Il embarque avec ses miliciens sur un convoi dont les wagons portent l'inscription « troupes démobilisées ». Traversant, grâce à ce subterfuge, une région infestée de Blancs, il parcourt 900 km jusqu'à Tcheliabinsk, la métropole de l'Oural méridional, dont il prend possession au nom des Rouges, après avoir été élu, le 8 mars 1918, président du soviet municipal. Le voici isolé au milieu d'une région contrôlée par les Cosaques de Doutov, ataman de l'armée cosaque d'Orenbourg et un des premiers antibolcheviks.

En mai 1918, Bliukher est nommé commissaire de toutes les unités du district de Tcheliabinsk. Alors que les villes tombent une à une aux mains des Blancs, échappant plusieurs fois à la mort, il entraîne ses hommes dans une véritable anabase qui le mène d'abord à Beloretsk, le 11 juillet, où il retrouve le détachement de cavalerie de Kachirine. Le 2 août, il est élu commandant en chef des partisans du secteur Sud-Oural. Il parvient à fédérer les bandes éparses sous son commandement et à prendre la route de l'Ouest. Il harcèle les voies ferrées sur lesquelles circulent les trains blindés de la Légion tchécoslovaque, multiplie les coups de main, se sort de plusieurs encerclements. Plusieurs fois blessé, d'un courage inouï, toujours insaisissable, il devient une légende dans la jeune Armée rouge – d'autant que, piment supplémentaire, sur la foi de son nom la rumeur fait de lui un ancien prisonnier de guerre allemand ou autrichien passé aux bolcheviks. Un raid spectaculaire lui permet enfin de reprendre contact avec la 3e armée en cours de réorganisation sur la Volga. Il est le premier soldat à être décoré de l'ordre du Drapeau rouge établi en septembre 1918. L'ordre d'attribution

relève que « le parcours des troupes du camarade Bliukher dans des conditions impossibles ne peut être comparé qu'à l'odyssée de Souvorov en Suisse ».

Après avoir secondé le commandant de la 3e armée, il réorganise ses forces irrégulières en une 51e division, créée le 6 juillet 1919. C'est durant cette période qu'il fait la connaissance d'une jeune dactylo, Galina Pokrovskaïa, qu'il épouse en août 1919. De cette union naîtront deux enfants, Vsevolod et Zoïa, et un nom de guerre, « Galine », qui sera bientôt célèbre. En mai 1920, il est nommé commandant en chef des troupes de Sibérie occidentale, début de son engagement dans le Far East soviétique. Une photo nous le montre à cette date : un visage énergique, des yeux bleus perçants, une moustache bien taillée, le crâne poli et la veste de gros cuir noir à la mode chez les bolcheviks. Alors qu'il entreprend les préparatifs d'une marche vers le Pacifique, il est appelé en août par Moscou, affolée. La 51e division est chargée sur des trains et convoyée en urgence vers le Front du Sud commandé par Frounzé. Profitant de l'engagement des trois quarts de l'Armée rouge face à la Pologne, le baron Wrangel est en effet sorti de Crimée avec des soldats remotivés et un programme politique intelligent. Opérant un débarquement surprise, il enfonce la 13e armée, s'empare d'une tête de pont en Tauride, autour de Melitopol, et taille en pièces une contre-attaque de la cavalerie rouge. Il exploite ensuite en éventail vers l'ouest et vers l'est, et passe le Dniepr vers Kakhovka. Une contre-attaque élimine toutefois cette tête de pont et Frounzé affecte la 51e division à la défense du secteur reconquis.

Le 14 octobre 1920, Wrangel attaque Bliukher pour reprendre le point de passage, vital pour lui. La 51e tient bon et repousse tous les assauts. Le 28, par un froid de moins 15 °C, Bliukher sort de sa redoute en compagnie d'unités de la Konarmia revenues de Pologne à marches forcées. Il s'agit d'atteindre l'isthme de Perekop avant Wrangel en pleine retraite. C'est le Blanc qui gagne la course, *in extremis*, laissant néanmoins la moitié de ses forces aux mains de Bliukher. Il n'est cependant à l'abri que pour peu de temps. Le 10 novembre 1920, en effet, Bliukher joue à nouveau le rôle principal, cette fois dans le forçage de l'isthme de Perekop, qui entraîne la destruction complète des forces de Wrangel. Un officier artilleur blanc, Sergueï Mamontov, a gardé ce souvenir de l'obscure bataille pour Perekop, la dernière de la guerre civile à l'ouest : « Combien de temps elle a duré, je

ne puis le dire avec certitude. Ça a été une bataille continue, obstinée, jour et nuit. La notion du temps s'est dissoute. Peut-être quelques jours, probablement une semaine, voire dix jours. Je ne sais pas. Le temps nous a semblé une éternité dans des conditions terribles. Les Rouges vivaient bien sûr dans les mêmes conditions. Mais ils avaient un énorme avantage numérique. Leurs unités étaient remplacées et pouvaient se reposer, ce que nous ne pouvions nous permettre. Nos unités se sont battues sans cesse et la fatigue a fini par engendrer l'apathie. […] Nous dormions vingt minutes, puis quelqu'un réveillait tout le monde, nous commencions à danser pour réchauffer nos membres engourdis. Puis nous retombions en tas et dormions encore vingt minutes[4]. »

Le 15 novembre 1920, à la tête de la 51e division, Bliukher entre à Yalta et à Sébastopol, ce qui lui vaut une deuxième citation à l'ordre du Drapeau rouge et une montre en or, octroyée par le Conseil militaire révolutionnaire de la 1re armée de cavalerie et sur le boîtier de laquelle étaient gravés ces mots : « Au Vojd rouge, pour la prise de Perekop. » Dimitri Varetski, un officier d'état-major de la 51e division qui passera plus tard à l'Ouest, se souviendra ainsi de son ancien chef : « Il était de taille supérieure à la moyenne, avec des épaules larges, musclées. Son uniforme tombait sur lui comme un gant et il avait presque l'air d'un dandy. […] Durant les banquets entre commandants, il était à l'aise aussi bien pour citer les poèmes de Maïakovski que pour énumérer les lois adoptées par la dernière douma russe[5]. » Il ne semble pas avoir participé à l'abominable massacre de 52 000 soldats et officiers de Wrangel prisonniers organisé par Béla Kun, membre du Conseil militaire du Front du Sud, et Rozalia Zemliatchka, patronne du Parti de Crimée. Bliukher n'est alors plus dans la presqu'île, mais à Odessa, dont il commande la garnison. Il n'y reste pas longtemps : le 27 juillet 1921, il est nommé commandant en chef de l'Armée révolutionnaire du peuple en Extrême-Orient.

Cette nomination à un poste clé dans une région compliquée et explosive témoigne de la confiance que Lénine place en lui. Depuis 1918, la moitié orientale de la Sibérie est en effet le théâtre de multiples guerres. Les adversaires de l'Armée rouge sont, tour à tour, la Légion tchécoslovaque, cinq contingents occidentaux (Français, Britanniques, Américains, Canadiens, Italiens), l'armée impériale japonaise, celle de Pékin, des bandits chinois et des aventuriers de tout poil, Mongols et Russes blancs.

En 1920, après avoir reconquis la Sibérie centrale, l'Armée rouge arrête sa progression, par crainte d'en venir aux mains avec les Japonais, qui soutiennent un chef cosaque à leur solde, l'ataman Grigori Semenov. Afin d'éviter une nouvelle guerre, Lénine accepte alors de soutenir la république d'Extrême-Orient (FER) créée par des socialistes modérés en avril 1920. Cet État tampon de 2 millions de km^2 possède à ses yeux le mérite d'isoler – pour un temps – la Russie bolchevique des forces japonaises adossées à Vladivostok. Afin de mettre fin aux combats, le gouvernement de la FER proclame une amnistie générale et obtient de Lénine la promesse que l'Armée rouge ne pénétrera pas sur son territoire. Le nouvel État se dote d'une Armée révolutionnaire du peuple, conglomérat de Blancs, d'ex-troupes soviétiques de la 5e armée et de partisans. En échange, la FER demande au Japon de cesser son soutien à Semenov et de retirer ses troupes de tous les anciens territoires russes. Le 14 mai 1921, deux jours après l'arrivée de Bliukher à Tchita, Moscou reconnaît l'indépendance de la république d'Extrême-Orient.

Dans une lettre antérieure à Lénine et Trotski, Bliukher avait décrit la situation dans laquelle se trouvait Tchita, la capitale du nouvel État dont il commande l'armée. « Mendicité, prostitution, vol, racket, espionnage, etc., ces phénomènes honteux sont devenus un élément courant de la vie de l'armée. Ce ne sont que spécialistes militaires qui spéculent sur le marché aux puces […], travailleurs responsables [*i. e.* commissaires politiques] employés la nuit comme artisans, apprentis ou marchands, épouses de soldats qui font le tour de la ville en mendiant "pour l'amour du Christ", soldats en armes qui entrent dans les appartements pour voler, membres des états-majors qui sont malades de faim, s'évanouissent, volent et vendent tout ce qui se présente, du crayon à la machine à écrire et au document secret, bandes organisées dérobant le bétail aux paysans en invoquant la confiscation des propriétés de l'armée blanche – voilà le niveau atteint par l'insécurité matérielle de l'armée et la décomposition engendrée par des conditions de vie anormales[6]. » Lénine et Trotski lui allouent aussitôt une somme considérable, avec laquelle il réorganise l'armée.

Le souci principal de Bliukher concerne la Mongolie-Extérieure. Théoriquement sous suzeraineté chinoise, cette immense région est passée en février 1921 sous le contrôle du « baron fou », Roman von Ungern-Sternberg, un ancien officier tsariste qui combat pour son compte tout en clamant vouloir rendre leur trône aux Romanov. Devançant une

intervention chinoise, Bliukher concentre des troupes à la frontière et, avec l'aide des cavaliers commandés par Rokossovski, bat les forces du baron et capture la capitale mongole, Urga, le 6 juillet. Dans le sillage de ses troupes, une république prosoviétique est établie. Le 30 juillet, les dernières forces d'Ungern-Sternberg sont écrasées près du lac Goussinoé. Le baron sera pris et exécuté peu après. Bliukher a donné à l'État soviétique son premier satellite.

Des conversations diplomatiques et des pressions anglo-saxonnes contraignent par ailleurs le Japon à négocier un retrait échelonné de Sibérie et de la Province maritime. Alors que Bliukher s'apprête à faire avancer son Armée révolutionnaire du peuple vers le rivage du Pacifique, il est devancé par le lieutenant-colonel Victorin Moltchanov, qui le bloque en s'emparant de Khabarovsk, le 22 décembre 1921. Cet ancien officier de l'armée tsariste, excellent tacticien et politique averti, a recueilli l'héritage de l'ataman Semenov, mais aussi l'or et les armes des Japonais. Cherchant le coup de main, Bliukher se porte sans attendre contre ses 10 000 hommes retranchés à Volotchaevsk, à 50 km de Khabarovsk. Après deux jours d'assauts sanglants mais infructueux, il démontre son réalisme en reportant l'affaire. Il se regroupe, amène de l'artillerie et, le 4 février, relance l'attaque avec méthode. Onze jours sont nécessaires pour briser les troupes blanches. Celles-ci reculent alors de 300 km, abandonnent Khabarovsk et se réfugient près de Vladivostok où les Japonais se maintiennent encore, avant d'annoncer, le 22 juillet, l'évacuation de la « perle de l'Orient ». Le 15 novembre 1922, la Russie soviétique absorbera la république d'Extrême-Orient, et l'Armée rouge l'armée de Bliukher, mettant fin à l'existence d'un État noyauté dès son premier jour. À cette date, Bliukher est reparti depuis deux mois à Petrograd, où il a pris le commandement du 1er corps d'infanterie. Son rappel en Europe tient sans doute au conflit qui l'oppose au commissaire Prigodine, membre du Conseil militaire de l'Armée révolutionnaire du peuple. Ce ne sera pas la dernière fois qu'il manifestera son impatience face aux empiétements du politique sur le militaire. Aussi indépendant que violent, il a tendance, dans une région qui en regorge, à se comporter en seigneur de la guerre.

La lettre qu'il adresse à Moltchanov le 23 février 1922 mérite d'être citée car elle n'est pas dépourvue d'éloquence, une qualité rare parmi les commandants rouges. « Une fois de plus, la dernière, je vous exhorte, général, à faire preuve de prudence et à renoncer sincèrement à ce rôle cruel

qu'une volonté extérieure vous a imposé dans la dernière entreprise sanglante des interventionnistes et des capitalistes étrangers. Vous n'avez pas répondu à ma première lettre, parce que vos mains ont oublié comment écrire des mots russes sincères qui ne soient pas dictés par des souffleurs en coulisse, ou parce que vous croyez toujours au triomphe du mensonge réactionnaire sur la vérité révolutionnaire russe ; mais tout cela m'intéresse peu. L'amour de mon grand peuple, qui s'est uni autour de sa république, et ma réticence à verser son sang précieux me dictent impérieusement, en tant que révolutionnaire et citoyen de la grande Russie révolutionnaire, de tenter une nouvelle fois de faire appel à vous et à vos rangs, que nous avons déjà rompus, de vous adresser un rappel fraternel à vos devoirs devant notre patrie. […] Toute votre aventure est une aventure fantoche à la solde de ces inconnus qui vendent la Russie, et vous le savez mieux que moi. Ils vous vendront aussi dès qu'ils seront obligés de partir sous l'aile des impérialistes japonais et d'autres. […] Sans regrets ni insultes, je garantis la complète inviolabilité des personnes et leur libre retour dans leur pays d'origine, pour toutes les troupes qui vous sont subordonnées […][7]. » Sans écarter une habileté de circonstance, ses déclarations patriotiques rendent un son authentique.

En février 1924, Bliukher est renvoyé en Extrême-Orient avec une mission de la plus haute importance : conseiller militairement Sun Yat-sen, le « père de la République chinoise », qui a scellé, dès 1918, une alliance avec la Russie soviétique sur la base d'une commune hostilité au gouvernement légal de Pékin. À Canton, la capitale de Sun, Bliukher, sous le nom de « Ouralski » puis de « Galine », reprend le travail entamé par P. A. Pavlov, le conseiller précédent, mort accidentellement. Il lui faut structurer la nouvelle académie militaire de Whampoa (Huangpu), commander et réceptionner armes et munitions, établir un programme d'entraînement et de développement de la minuscule armée de Sun Yat-sen, l'Armée nationale révolutionnaire, commandée par un brillant officier, Tchang Kaï-chek. Sa mission militaire, forte d'une centaine de personnes, dépend d'une mission politique plus étoffée confiée à Mikhaïl Borodine, un des activistes du Komintern chargé d'accroître l'influence communiste, par ailleurs une très forte personnalité. Bliukher se retrouve donc coincé entre ce Borodine, qui veut tout contrôler, et Tchang Kaï-chek, qui renâcle à importer tel quel le modèle de l'Armée rouge, notamment l'institution des officiers politiques[8].

Le 7 décembre 1924, Bliukher envoie une lettre à Karakhan, le premier ambassadeur soviétique à Pékin, dans laquelle il décrit sa première impression de Canton : « Il y a très peu d'espoir de garder Canton sous notre influence en nous appuyant seulement sur le mouvement ouvrier, sur la paysannerie et sur la fraction progressiste des commerçants. Seule la force militaire peut être décisive à long terme. » Il annexe à sa missive la liste détaillée des armes et des munitions nécessaires à l'équipement de l'armée du Guomindang, le parti nationaliste chinois ; il indique dans quels dépôts soviétiques elles se trouvent et souligne qu'elles sont peu utiles à l'Armée rouge[9]. Auprès de Tchang Kaï-chek, il se révèle un conseiller intelligent, souple et efficace. La petite armée croît rapidement, passant de 1 500 soldats en 1922 à 30 000 en 1925, organisés en cinq corps dont deux d'excellente qualité. C'est Bliukher qui élabore le plan de l'expédition du Nord qui permettra, en 1926 et 1927, aux forces de Tchang Kaï-chek d'écraser plusieurs seigneurs de la guerre, d'occuper Nankin, Wuchang (devenue Wuhan) puis Shanghai. Toutefois il ne verra pas le succès de ses élèves : en juin 1925, du fait de ses rapports exécrables avec Borodine et de son état de santé précaire, aggravé par le climat, il est rappelé à Moscou. L'ambassadeur Karakhan écrit alors à Tchitcherine, le commissaire du peuple aux Affaires étrangères : « Il [Bliukher] est vraiment très malade […]. Mais ce serait dommage de le laisser quitter la Chine, car il unit, comme aucun autre, les qualités du militaire et de l'homme politique. Très bien adapté, il s'oriente bien dans le décor chinois, il a un flair saisissant qui, dans les moments les plus difficiles, lui permet de trouver la bonne solution. Si son état de santé le permet, il devrait être gardé ici[10]. »

Onze mois plus tard, Bliukher est de retour auprès de Tchang Kaï-chek, qui a réclamé sa présence, et l'aide militaire afflue : pour le seul mois d'octobre 1926, Moscou fournit 24 avions, 157 canons de campagne, 48 canons de montagne, 128 mortiers, 295 mitrailleuses, 73 993 fusils, 124 millions de cartouches, 50 000 obus[11]. Il se retrouve cependant dans une situation complexe et difficile, car le 26 mars 1926 Tchang Kaï-chek a écarté du pouvoir ses alliés communistes chinois, mais aussi la plupart des conseillers soviétiques, tout en rappelant Bliukher. Sa présence en Chine devient cruciale pour Moscou – ce que Karakhan avoue à Tchitcherine dans une lettre du 6 mai 1926, qui se termine ainsi : « Je vous propose de révoquer immédiatement Borodine et de nommer Galine en qualité de représentant principal, en lui donnant un adjoint pour les questions

politiques[12]. » Mais Borodine garde la main. Contre la volonté de Bliukher, il milite et agit pour la rupture totale des relations avec Tchang Kaï-chek, intriguant pour que l'opération de ce dernier vers Shanghai échoue – cette même opération que Bliukher avait organisée. Borodine va jusqu'à priver celui-ci de la possibilité d'envoyer des télégrammes à Moscou en lui interdisant l'accès au chiffre, et en asséchant les envois de fonds à la mission militaire. Sur les murs de Wuchang apparaissent des affiches du Parti communiste chinois proclamant : « À bas Tchang Kaï-chek, le chien japonais, vive Borodine[13] ! »

À Moscou, le 23 juin 1927, le Politburo adopte un arrêté pour « obliger les camarades Borodine et Galine à discuter ensemble de chaque question politique et à envoyer les télégrammes à Moscou sous leurs deux signatures[14] ». C'est en théorie une victoire pour Bliukher, qui a maintenant voix au chapitre politique, mais l'on n'a pas retrouvé de documents signés par les deux hommes. Torturé par un ulcère à l'estomac, Bliukher demande à Vorochilov à rentrer en URSS, d'autant plus que sa situation personnelle devient dangereuse. En avril 1927, en effet, Tchang Kaï-chek a rompu officiellement avec les communistes, qu'il accuse d'ingérence, de noyautage et de visées insurrectionnelles. Quant à l'alliance avec Moscou, elle lui apparaît pour ce qu'elle est : une manipulation pour contraindre Pékin à accepter la domination soviétique sur la Mongolie et les Chemins de fer de l'Est chinois. S'alignant sur la position maximaliste de Borodine, Staline n'a pas recherché l'apaisement et a décidé de jouer à fond la carte du Parti communistes chinois. En retour, Tchang déclenche une terrible répression contre les communistes, qui périssent par milliers. De cette rupture naît une Armée rouge, que Mao Zedong entraînera vite dans les montagnes du Chingkang. Mais l'alliance entre le Guomindang et l'Union soviétique est détruite. C'est un très grave revers pour Staline qui a dilapidé tout le capital de confiance accumulé depuis 1917. L'influence de Moscou s'évanouit et laisse place à celle de Berlin et des conseillers de la Reichswehr. Bliukher se tire sain et sauf de ce guêpier, protégé par Tchang Kaï-chek. Le 11 août 1927, il quitte la Chine avec un sauf-conduit et revient à Moscou. Il emmène avec lui sa nouvelle épouse, Galina Koltchouguina, son interprète pour l'anglais.

Pendant que Bliukher se soigne à Moscou, Vorochilov essaie de lui trouver un poste convenant à son état. L'on finit par informer Berlin que le poste d'attaché militaire lui siérait bien. Les Allemands refusent tout net, et

un échange de courriers entre l'ambassadeur à Moscou et la Wilhelmstrasse donne les raisons du *nein* : « Il a joué un rôle [trop] actif dans la guerre civile chinoise », « il ne se présente pas sous son vrai nom », il s'agit d'un « homme dangereux »[15]. Bliukher est finalement nommé, en mai 1928, adjoint du commandant du district militaire de l'Ukraine. Alors que sa santé n'est pas rétablie, Staline le renvoie vers l'est le 6 août 1929, cette fois pour commander à une armée entière – l'Armée spéciale d'Extrême-Orient, ou OKDVA – et mener une véritable guerre contre la Chine, la première action de cette envergure depuis la fin de la guerre civile.

Le *casus belli* entre Soviétiques et Chinois se produit le 10 juillet 1929, lorsque l'armée de Mandchourie, commandée par Zhang Xueliang, le « jeune maréchal » allié du Guomindang, restaure unilatéralement les droits de la Chine sur les Chemins de fer de l'Est chinois (CFEC). Ces 1 500 km de voies ferrées, construites sous Nicolas II et administrées souverainement par la Russie, traversent la Mandchourie depuis Dalainor jusqu'à Suifenho, un trajet 600 km plus court que celui du Transsibérien pour relier Tchita à Vladivostok. La région est un véritable eldorado agricole et minier, auquel les Soviétiques n'ont pas renoncé, au grand dam des nationalistes chinois qui crient à l'impérialisme rouge. La présence de milliers d'employés soviétiques est d'autant plus insupportable qu'ils servent d'agents actifs dans la lutte contre le Guomindang et le « jeune maréchal ». La direction bolchevique est divisée et Staline doit menacer pour faire accepter sa solution : le retour au *statu quo ante* par la force. Quant à Bliukher, c'est Triandafillov, le brillant chef de l'État-Major général, qui l'impose. Staline limite néanmoins l'initiative du *komandarm*, qui ne peut rien faire d'important sans en référer à Vorochilov, lequel le flanque de deux connaisseurs de la Chine : Lapine, son adjoint, et Vassili Tchouïkov, son chef des opérations.

L'OKDVA rassemble bientôt 100 000 hommes, 160 avions, une compagnie de chars MS-1 et un bataillon d'infanterie motorisée – tous deux expérimentaux –, plus une demi-douzaine de trains blindés, sans oublier les navires de la flottille de l'Amour, qui jouent un rôle majeur dans cet espace continental. Les Chinois alignent plus d'hommes mais moins d'avions et aucun engin motorisé. Bliukher dessine un plan par étapes, qui combine diplomatie et pressions militaires. Dans une première phase, l'OKDVA montrera ses muscles sur la frontière, alternant sabotages et courtes incursions en Chine. Puis des raids seront lancés en profondeur afin

d'obliger les deux gisements houillers de Dalainor et Mishan à fermer leurs puits, provoquant ainsi la paralysie des CFEC, dont les revenus financent le « jeune maréchal ». Enfin, une troisième phase synchronisera deux offensives menées aux extrémités de la voie ferrée, à Manchouli et Suifenho. Le plan, d'une grande intelligence, laisse la porte ouverte à la négociation.

Lorsque Bliukher arrive, le 24 août, à son quartier général de Tchita, la première phase du plan, entamée sans lui, a échoué. Sur la foi de ce début piteux, les généraux du « jeune maréchal » sont convaincus, en partie par leurs conseillers allemands, que l'Armée rouge est hors d'état de mener une vraie guerre. Avec son énergie coutumière, Bliukher emménage à Khabarovsk, plus près du front, limoge les officiers incompétents, fait cesser les opérations actives et impose un entraînement très dur de six semaines à toutes les unités, avec instruction personnelle sur les armées chinoises qu'il connaît si bien. En septembre, il reprend l'exécution de la première phase de son plan, cette fois avec succès. Staline accepte que l'on passe aux phases deux et trois dès lors qu'il obtient du Japon qu'il n'interviendra pas dans l'affaire. L'offensive décisive de l'OKDVA est lancée en octobre et novembre 1929 par l'ouest, le nord et le sud de la Mandchourie. Tous les objectifs sont atteints, les meilleures brigades chinoises détruites, on compte 10 000 prisonniers. Le 31 décembre, après l'humiliante signature du protocole de Nikolsk, les Chinois sont contraints d'accepter un retour au *statu quo ante*. Les pertes de l'armée de Bliukher s'élèvent à 143 tués, 4 disparus et 665 blessés. En mai 1930, pour cette victoire, il est le premier Soviétique à être décoré de l'Étoile rouge. En 1931, il reçoit l'ordre de Lénine*, et en 1934, lors du XVII^{e} congrès du Parti, il est élu membre candidat du Comité central. En 1935, enfin, il est fait maréchal de l'Union soviétique. Selon le général Khrouliov, qui à l'époque travaillait dans l'appareil du commissariat du peuple à la Défense, la nomination serait intervenue sur « suggestion personnelle de Staline[16] ». La carrière du nouveau maréchal est à son zénith.

Mais revenons en arrière. Après son succès contre les Chinois, Bliukher doit bientôt affronter une nouvelle crise, encore plus grave. Le 18 septembre 1931, l'armée japonaise envahit la Mandchourie sous un prétexte futile. L'année suivante, elle érige l'immense province en un État vassal, le Mandchoukouo, et profite de la crise internationale qui s'ensuit pour quitter la SDN. L'Union soviétique a dorénavant 4 000 km de

frontières communes – souvent floues – avec un impérialisme nippon qui ne cache plus ses visées hégémoniques sur l'Asie du Nord-Est. L'armée spéciale d'Extrême-Orient devient dès lors l'objet des soins attentifs de Staline, qui triple ses effectifs en 1932 et confirme Bliukher à sa tête. Celui-ci a fort à faire pour transformer les médiocres recrues qui lui arrivent en soldats capables de tenir tête à l'infanterie japonaise, tenue pour une des meilleures du monde. En mai 1931, un jeune promu de l'académie militaire, Pavel Rotmistrov, est affecté à l'OKDVA en qualité de chef des opérations de la 36e division transbaïkalienne. Il voit souvent Bliukher à Khabarovsk et témoigne : « Vassili Konstantinovitch travaillait beaucoup : il étudiait minutieusement les documents, analysait les résultats et tirait des conclusions claires. Sa performance était tout simplement incroyable. Apparemment, il pouvait travailler sans dormir pendant deux jours, s'interrompant de temps à autre pour boire une tasse de café noir ou faire de l'exercice. […] V. K. Bliukher attachait une attention exceptionnelle à l'amélioration des connaissances techniques des commandants et des travailleurs politiques, ainsi qu'au niveau de leur formation personnelle au tir, pensant que seuls les commandants et les travailleurs politiques qui maîtrisent les armes peuvent former de vrais combattants. Lui-même tirait à la perfection avec tous les types d'armes, il savait même préparer les données pour l'artillerie[17]. »

En 1932, Bliukher se marie pour la troisième fois, avec Glafira Bezverkhova, jeune fille de dix-sept ans (il en a quarante-deux). Une fille, Vaïra, et un fils, Vassilin, leur naîtront bientôt. Leur première rencontre est une parfaite illustration de l'humour bolchevique. Apprenant que la jeune fille se fait appeler Grafa, il lui demande de quel prénom cela est tiré. « De Glafira », répond-elle. « Ah, c'est mieux, dit-il. Grafa ne me plaît pas : ce diminutif a une odeur contre-révolutionnaire »[18] (à cause de *graf*, « comte » en russe). Leur union est troublée par une nouvelle détérioration de sa santé, qui oblige à l'évacuer une fois de plus vers l'hôpital du Kremlin. Mais les fréquents incidents dans les airs et sur les rivières Amour, Oussouri et Argoun abrègent sa convalescence. Staline opte pour un comportement ambivalent. D'une part, il entend montrer ses muscles à Tokyo – d'où, entre 1932 et 1934, cent cinquante-deux incidents de frontière, souvent dus à des reconnaissances soviétiques. D'autre part, il tient à éviter une guerre au moment où l'Union soviétique sombre dans le chaos du fait de la collectivisation de l'agriculture et d'une industrialisation forcenée. Cela

explique que, de temps à autre, il freine les ardeurs de Bliukher. Ainsi, le 2 juin 1932, Kaganovitch écrit au Vojd, qui se repose à Sotchi : « Bliukher a envoyé un télégramme à Vorochilov, dans lequel il propose de tirer sur les avions japonais dès qu'ils survolent la frontière, c'est-à-dire le milieu de la rivière Amour. Vorochilov lui a répondu qu'il ne serait possible de tirer que s'ils […] survolaient notre flottille. Nous avons réuni la Commission de l'Extrême-Orient et avons décidé d'interdire catégoriquement les tirs et d'informer avec précision Moscou de tous les cas. Nous avons pris cette décision parce qu'il est impossible de donner au commandant de compagnie ou de peloton l'occasion de déterminer quand tirer ou non. Il est possible qu'un petit groupe fasciste japonais essaie de nous entraîner dans une guerre, et la solution de tels problèmes devrait être entre les mains du centre. Je pense que nous avons décidé correctement[19]. » Trois jours plus tard, Staline répond à Kaganovitch : « La décision de la Commission d'Extrême-Orient concernant une interdiction catégorique de tirer sans autorisation de Moscou est tout à fait juste [souligné dans l'original]. Il est clair que de tels problèmes et "incidents", qui présentent le danger de déclencher "inopinément" une guerre, doivent être résolus dans les moindres détails exclusivement par Moscou. Je vous conseille de respecter jusqu'au bout cette décision et de ne succomber (en aucun cas !) aux cris du camarade Bliukher[20]. »

En 1935, Staline fait un geste d'apaisement : il vend au Mandchoukouo les Chemins de fer de l'Est chinois, mettant fin à une interminable querelle. Cependant, sur le terrain, la situation ne s'améliore pas. Les Japonais dénombrent cent soixante-seize incidents armés en 1935, cent cinquante-deux en 1936. Aux tirs et aux enlèvements s'ajoute la subversion interne, qui provoque, en janvier 1936, la mutinerie d'une unité mandchoue, qui se réfugie en URSS. Bliukher vit dans une tension permanente. La dégradation de sa santé s'accélère ; à ses dix-huit blessures de guerre s'ajoutent le retour de l'ulcère et un eczéma tenace[21]. Les photographies montrent des modifications physiques importantes. Il grossit beaucoup, son visage est bouffi. Son comportement s'altère, il travaille moins. Popov, son aide de camp, évoque une vie dissipée. « Il était enclin au luxe. Il menait une vie immodeste. Il a fait construire une grande datcha sur l'Amour. Il avait des bateaux à moteur pour ses besoins privés. Il organisait des soirées arrosées avec des femmes. » Plusieurs témoignages font état d'un alcoolisme, peut-être lié à ses souffrances physiques, qui ne lui laissent plus de répit. Le chef

de la direction politique de l'OKDVA, Aronstam, et l'ancien secrétaire local du Parti, Lavrentiev, rapportent à plusieurs reprises des informations négatives sur Bliukher, notamment ses abus d'alcool. Des tentatives sont faites pour réunir un groupe de médecins qui le déclareraient inapte à commander pour raisons de santé. Aronstam demande à deux reprises que la commission médicale conclue à l'incapacité mentale[22]. Tout en faisant mine de le défendre, Staline se fait l'écho, en sa présence, de toutes ces critiques lors d'une séance du Haut Conseil militaire, le 2 juin 1937, celle-là même qui révèle le « complot Toukhatchevski ». « Ils veulent que Bliukher soit viré. Et ils ont un candidat pour là-bas. Toukhatchevski, bien sûr. Si ce n'est pas lui, alors qui ? Et pourquoi le virer ? […] Pourquoi, expliquez-nous quel est le problème ? Il boit. Bien, bien. Et quoi d'autre ? Il ne se lève pas tôt, il ne visite pas les troupes ? Et quoi d'autre ? Il a vieilli, il ne comprend pas les nouvelles méthodes de travail ? Eh bien, aujourd'hui, il ne comprend pas, mais demain il comprendra, l'expérience d'un vieux combattant ne disparaît pas[23]. »

Au début de la Grande Terreur, en mai-juin 1937, Bliukher, de concert avec Terence Deribas, le chef du département spécial de l'OKDVA, fait preuve d'un grand zèle épurateur. À certaines périodes, il renverra de l'armée entre deux cents et trois cents officiers par mois[24] ! La plupart de ces hommes sont ensuite arrêtés. Une lettre de Bliukher envoyée à Vorochilov le 17 juillet 1938 constitue à cet égard un cas unique. Il y demande en effet à Vorochilov de lui permettre de renvoyer de l'armée et d'inscrire sur un registre particulier cent soixante et onze officiers militaires et politiques, qu'il aurait identifiés comme des anciens de l'armée blanche de l'amiral Koltchak. L'envoi de la liste à Moscou, ajoute-t-il, prendra deux à trois mois de travail bureaucratique, alors que si l'affaire est traitée à Khabarovsk, elle sera réglée en une journée. On ne peut écarter l'hypothèse que ce zèle extrême soit lié à l'arrivée de Mekhlis, chef de la direction politique de l'Armée rouge, et de Frinovski, l'adjoint de Iejov, en Extrême-Orient[25]. Quoi qu'il en soit, Bliukher saigne lui-même son district militaire au pire moment, sous les yeux des Japonais aux aguets.

Bliukher s'est-il cru à l'abri de cette Grande Terreur, comme le croient Khaustov et Samuelson[26] ? Les deux historiens, qui ont travaillé sur les archives du NKVD, soutiennent qu'en avril et mai 1937 son nom n'apparaît dans les témoignages des chefs arrêtés que comme la cible potentielle

d'attaques terroristes. Ainsi, le 19 mai, Iejov envoie un rapport à Staline où il parle d'une organisation trotskiste au sein de l'OKDVA, liée aux Japonais, s'apprêtant à assassiner Kaganovitch et Bliukher[27]. Mais l'analyse est biaisée. Dans les archives du GRU, le service de renseignements militaires, figurent en effet plusieurs documents évoquant, eux, des plans de trahison de Bliukher. Dans un rapport du 11 juin 1937 concernant le réseau d'espionnage allemand en URSS, on lit ainsi : « Le général [*sic*] Bliukher, qui joue un rôle important en Mandchourie, sympathise avec l'Allemagne. […] Dans les cercles dirigeants on parle à nouveau de Bliukher. […] Maintenant on lui attribue la volonté de détacher Vladivostok de l'URSS, pour qu'elle devienne indépendante de Moscou. […] En vendant des produits alimentaires locaux, Bliukher aurait déjà préparé l'indépendance financière de l'Extrême-Orient. Il aurait refusé à plusieurs reprises l'invitation de Moscou à se rendre dans la capitale, car il sait qu'il risque d'y être désarmé et arrêté. Dietrich von Saucken [l'ambassadeur du Reich à Moscou] déclare que Bliukher a un plan et la volonté ferme de créer en Extrême-Orient un État puissant. Tous ces rapports ont été envoyés au Comité central[28]. » Au passage, on lit dans ce rapport la crainte séculaire des Russes de voir l'Extrême-Orient se détacher de la mère patrie.

Après la « source » allemande, la japonaise. Le 14 décembre 1937, Semion Gendin, adjoint du chef du GRU, envoie un rapport à Staline, fondé, très probablement, sur des informations de Richard Sorge, le fameux espion rouge qui a ses entrées à l'ambassade nazie : « Je vous présente un rapport de notre source proche des cercles allemands à Tokyo. La source ne jouit pas de notre entière confiance, mais certaines de ses données méritent l'attention. La situation politico-militaire au Japon, selon une opinion personnelle et selon un certain nombre de données obtenues dans les cercles étrangers et locaux, nous permet de conclure que l'agression du Japon contre l'URSS pourrait survenir dans un avenir proche […]. Les motifs d'une telle conclusion sont les suivants : a) Le message de l'état-major japonais à l'attaché militaire allemand, le colonel Ott, selon lequel il est nécessaire de mettre fin à la guerre avec la Chine le plus tôt possible et de conclure la paix dans des conditions acceptables pour que les forces militaires japonaises concentrées sur le continent puissent être lancées contre l'URSS. b) […] À la fin de la guerre avec la Chine, le Japon capturera facilement Vladivostok et la Province maritime par une attaque surprise. […] Des discussions sérieuses sont en cours sur le fait de pouvoir

compter sur les sentiments séparatistes du maréchal Bliukher. » Sur le document figure la résolution de Staline : « À garder dans mes archives[29]. »

Après le « procès » Toukhatchevski, dans lequel il est juré d'honneur, Bliukher retourne à Khabarovsk, où la Grande Terreur exerce ses ravages. En août 1937, elle s'accélère avec l'arrivée de Liouchkov, le nouveau chef du NKVD. Ainsi, en janvier-février 1938, cinquante-quatre officiers sont arrêtés dans un seul corps d'infanterie. L'aviation, la marine sont laissées sans cadres[30]. La présence de Mekhlis rend bientôt la purge incontrôlable. Un télégramme qu'il envoie le 26 juin 1938 d'Irkoutsk à Vorochilov et Staline montre le chef de l'administration politique de l'armée échafaudant un complot invraisemblable : « Un examen des documents de Novossibirsk et d'Irkoutsk montre que dans les unités du district militaire de Sibérie et de Transbaïkalie se trouve un nombre important d'anciens membres de l'armée de Koltchak et d'anciens Blancs qui combattaient activement l'Armée rouge. Maintenant, ils occupent des postes de commandement et constituent la base d'une formation contre-révolutionnaire. L'armée peut s'en passer, surtout quand ils empêchent la promotion de jeunes cadres. Je vous demande de résoudre le problème de leur licenciement et d'étendre cette décision à au moins Novossibirsk, Tchita et Khabarovsk. En attente de directives. Mekhlis[31]. » L'accord est donné et l'OKDVA souffrira plus que tous les districts militaires occidentaux. L'entourage proche de Bliukher disparaît bientôt : adjoints, aide de camp, officiers d'état-major. Avant d'être exécutés, la plupart mouillent leur chef dans des complots abracadabrants. Les dossiers s'épaississent. Staline, toutefois, n'agit pas immédiatement, parce qu'il a besoin de Bliukher en Extrême-Orient, où la situation menace à nouveau de s'embraser.

Le 19 juin 1937, une bataille oppose un régiment soviétique à une unité japonaise pour la possession de quelques îlots sur l'Amour. La crise dure dix jours et se traduit par l'évacuation négociée des îlots, ce que les Japonais interprètent comme une marque de faiblesse de la part des Soviétiques. Le 6 juillet 1938, une unité de l'OKDVA occupe une série de hauteurs à l'est du lac Khassan (Changkufeng pour les Japonais), sur la frontière soviéto-coréenne. Bliukher informe Moscou que l'unité de gardes-frontières du NKVD a bel et bien franchi la frontière sans ordre et il demande l'arrestation de ses chefs. Vorochilov refuse. Mekhlis et Frinovski jettent de l'huile sur le feu, attisant la paranoïa de Staline. Le 29 juillet, Mekhlis envoie ce télégramme à Vorochilov et Staline : « Le comportement

de Bliukher est plus qu'ambigu, il verse de l'eau sur la moulinette japonaise. […] Parfois il est difficile de comprendre si devant nous se trouve un commandant ou un homme masqué. Avec sa demande d'abandonner des tranchées et des lignes de barbelés, il est prêt à donner les hauteurs aux Japonais. Sa requête visant à punir le militaire qui a tiré sur un Japonais est complètement infondée. Le comportement de Bliukher peut seulement désorganiser les forces frontalières. » Le même jour, un télégramme de Frinovski enfonce le clou : « Bliukher est au moins un menteur, qui ment au Parti et au gouvernement. Au maximum il a peur d'être démasqué. »

Quand, le 31 juillet 1938, un régiment nippon reprend les collines de Khassan, l'affaire dégénère. Dès le lendemain, Bliukher engage presque tout le 39e corps, 21 000 hommes, des chars, de l'artillerie, de l'aviation, dans une sanglante bataille qui dure du 1er au 10 août 1938. Dès le 1er août, d'ailleurs, Staline a cette conversation téléphonique avec lui, qui en dit long sur la dégradation de leurs rapports : « Camarade Bliukher, dites-moi honnêtement, comme il convient à un communiste, avez-vous vraiment le désir de vous battre contre les Japonais ? Si vous l'avez, à mon avis vous devriez vous rendre tout de suite sur place. Je ne comprends pas votre crainte de risquer, avec votre bombardement, de toucher la population coréenne, [ni l'excuse] que la météo serait défavorable aux missions aériennes. Qui vous interdit de toucher la population coréenne pendant les escarmouches avec les Japonais ? Pourquoi vous préoccupez-vous du destin des Coréens, alors que nos hommes sont tués en grand nombre par l'aviation japonaise ? Pourquoi le ciel nuageux est-il un obstacle pour l'aviation bolchevique, si cette aviation veut défendre l'honneur de sa patrie ? Notre objectif principal est de ne pas permettre aux Japonais de demeurer sur notre territoire. Personne ne vous oblige à traverser la frontière. Nous vous recommandons seulement de bombarder durement avec notre aviation les Japonais afin de les empêcher de prendre pied sur notre territoire, même brièvement. […] Nous vous souhaitons bonne chance. Nous attendons votre rapport sur l'extermination des Japonais. Le camarade Bliukher doit démontrer qu'il est resté le Bliukher de Perekop. » Les réticences de Bliukher s'expliquent aisément par le mauvais état de son armée, qu'il sait décapitée par les purges dont il a été lui-même l'acteur.

Le résultat de la bataille du lac Khassan est mitigé. Malgré une forte supériorité de moyens, 3 000 pertes (dont 1 112 définitives) et 100 chars

détruits[32], l'OKDVA ne parvient à reprendre la hauteur de Khassan qu'après son abandon volontaire par les Japonais. Les rapports de Mekhlis et de Frinovski auront beau jeu de stigmatiser l'impréparation des troupes, le manque de coordination entre unités, la passivité de l'encadrement : ces plaies sont celles de toute l'Armée rouge. On peut conjecturer qu'un résultat militaire plus favorable n'aurait sans doute rien changé au destin de Bliukher. Qu'il ait été un chef vieilli et malade, devant qui se dérobe le succès, pèse peu au regard des rapports du NKVD, alourdis par l'affaire Liouchkov – le colonel Guenrikh Liouchkov, le nouveau chef du NKVD en Extrême-Orient, est arrivé chez Bliukher en août 1937. Purgeur effréné qui comprend que son tour va venir, il traverse clandestinement la frontière entre Sibérie et Mandchoukouo le 13 juin 1938, à la veille de la bataille du lac Khassan. Il se place aussitôt sous protection japonaise et est conduit à Tokyo, où il se met au service du renseignement militaire, révélant tout ce qu'il sait de l'OKDVA, du NKVD, de la Grande Terreur. C'est, à cette date, la défection la plus grave jamais enregistrée par l'Union soviétique. Le demi-échec de Khassan – joint à la trahison de Liouchkov – décide du sort du maréchal. Le 18 août, il est rappelé à Moscou.

Le 31 août, il assiste encore à une réunion du Conseil militaire suprême. Le 4 septembre, Vorochilov émet un ordre qui révèle ce qui s'y est dit. « Le 31 août, sous ma présidence, a eu lieu le Conseil militaire de l'Armée rouge avec les membres suivants du Conseil : Staline, Chtchadenko, Boudienny, Koulik, Loktionov, Bliukher. Ont également participé le président du Conseil des commissaires du peuple Molotov, l'adjoint du commissaire aux Affaires intérieures Frinovski. Le Haut Conseil militaire a débattu de l'affaire Bliukher […]. La responsabilité des échecs graves et des pertes démesurées enregistrés pendant le conflit pèse sur les commandants et les commissaires de tous les niveaux, et sur Bliukher en premier lieu. […] Les nombreux ennemis du peuple, assis aux côtés de Bliukher, se sont cachés derrière lui pour mener à bien la désorganisation et la dépravation du front. Même après que les espions et les traîtres ont été démasqués et extraits de l'armée, Bliukher n'a pas pu ou bien n'a pas voulu purger véritablement l'armée des ennemis du peuple. […] Il a laissé des centaines de postes vacants ; ainsi il a privé les unités de commandants et d'états-majors. […] Cette situation, Bliukher l'a expliquée par le manque de personnel, ce qui est faux, et en même temps il cultivait une méfiance absolue vis-à-vis du corps des officiers militaires et politiques. La direction des combats par

Bliukher pendant le conflit du lac de Khassan a été extrêmement insatisfaisante, à la limite du défaitisme conscient. Tout son comportement à la veille et durant les hostilités n'a été que duplicité, manque de discipline et sabotage des actions pour repousser l'ennemi. » À la suite de ce réquisitoire, Bliukher est renvoyé de l'armée et expédié « se reposer » à Sotchi, dans la datcha de Vorochilov. Il y est arrêté avec sa femme et son frère le 22 octobre.

Le 28 octobre, Bliukher a une première confrontation avec Fedko, un de ses proches collaborateurs, qui sort d'une séance de torture. Fedko : « J'ai établi les premiers liens antisoviétiques avec Bliukher en novembre 1935, quand j'étais membre du Conseil militaire. » Bliukher : « Fedko, n'avez-vous pas honte ?! Je nie en bloc tout ce que Fedko vient de dire[33]. » Le jour même, il est mis en présence de Khakhanian, membre du Conseil militaire de l'OKDVA, qui le charge à son tour. Bliukher continue à nier toute participation à un complot. Les agents du NKVD, Beria en tête, commencent alors à le battre avec des matraques. Galina Koltchouguina, sa deuxième femme, arrêtée le même jour que lui, sera horrifiée, lors de leur confrontation, par l'état de son visage : « On aurait dit qu'il avait été écrasé par un char[34]. » Le chef du département médical de la prison de Lefortovo décrira en 1956 les traces horribles de torture qu'il a constatées sur tout le corps de Bliukher. L'ancien commandant de la prison témoignera aussi en 1957 : « Une fois, j'ai vu Beria et Koboulov le battre dans leur bureau avec des matraques en caoutchouc. […] Bliukher criait : "Staline, entends-tu comment je suis torturé ?" Et Beria criait : "Raconte-nous comment tu as vendu l'Extrême-Orient."[35] »

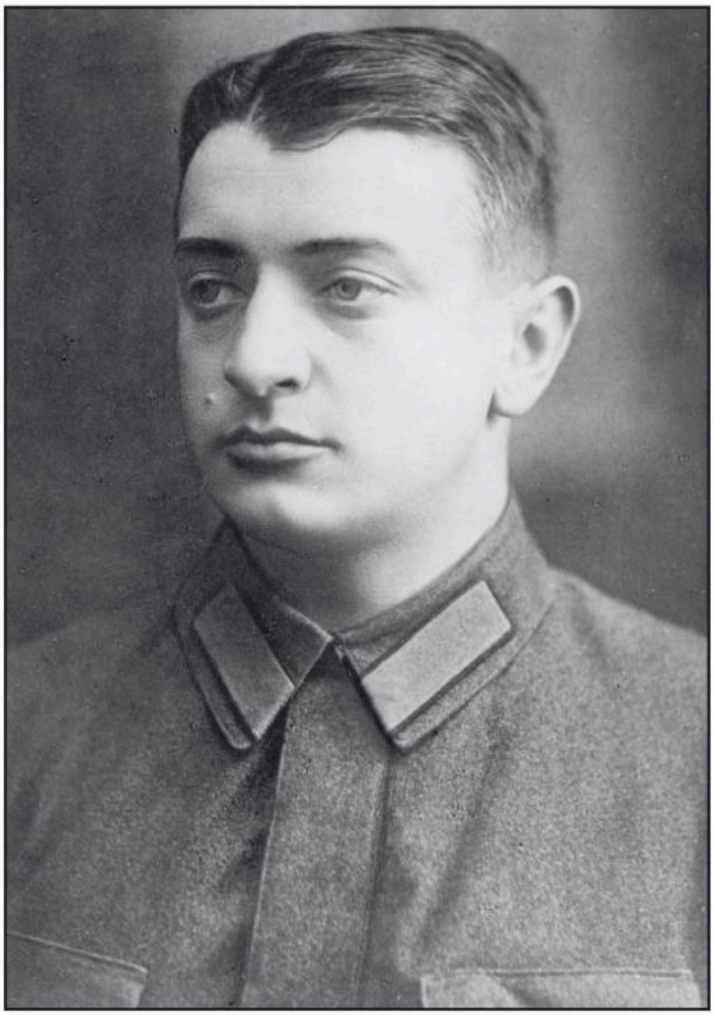
Le maréchal Bliukher succombe à la torture le 9 novembre 1938. On ne sait pas ce qu'est devenu son corps. Dix-sept jours après, lors d'une réunion du Haut Conseil militaire consacrée aux événements du lac Khassan, Vorochilov délivrera cette oraison funèbre à l'un des combattants les plus courageux de la guerre civile : « Voilà ce qu'est Bliukher. Un salaud complet[36]. » Son frère et l'épouse de celui-ci sont fusillés le 26 février 1939. Sa première femme, Galina Pokrovskaïa, dont il avait divorcé dans les années 1920, est exécutée peu après, en même temps que la deuxième, Galina Koltchouguina. Zoïa, sa fille issue du premier mariage, sera arrêtée en 1951 (treize ans après !) et déportée au Kazakhstan. Sa troisième femme, Glafira Bezverkhova, part également au Goulag. À sa libération, en 1954,

elle ne retrouvera que sa fille cadette dans l'orphelinat spécial pour les enfants des « ennemis du peuple », mais pas son fils, perdu à jamais. Bliukher et les membres de sa famille seront réhabilités le 12 mars 1956 par Joukov, alors ministre de la Défense.

5

Toukhatchevski

L’enfant prodige de l’Armée rouge



« Alors [en 1931], nous […] l'écoutions, comme sous l'emprise d'un enchantement. Dans la personnalité de M. N. Toukhatchevski, on devinait un géant de la pensée militaire, une étoile de première grandeur dans la galaxie des chefs de l'Armée rouge[1] », écrit Joukov dans ses Mémoires. « Parmi tous ceux qui appartenaient aux cercles les plus élevés du pouvoir, un seul a sincèrement aimé ma musique, et pour moi, cela a joué un rôle très important. […] C'était le maréchal Toukhatchevski, le "Napoléon rouge", comme certains se plaisaient à l'appeler. […] Toukhatchevski a été l'une des personnes les plus intéressantes que j'ai connues », se souvenait à la fin de sa vie Dimitri Chostakovitch. Quel genre d'homme était capable de fasciner des êtres aussi différents que le vainqueur de Berlin et le compositeur de la symphonie *Babi Yar* ? Un homme assurément exceptionnel. Mikhaïl Toukhatchevski était le plus doué des chefs issus de la guerre civile russe. Dans les années 1920 et 1930, il a joué un rôle majeur dans la construction, matérielle et doctrinale, de l'Armée rouge et du complexe militaro-industriel qui battront la Wehrmacht. Soldat accompli, capable de théoriser à chaud, aristocrate communiste, authentique stalinien exécuté par Staline, sa stature et sa personnalité le dressent au-dessus de tous les maréchaux produits par l'Union soviétique.

Mikhaïl Nikolaïevitch Toukhatchevski naît le 15 février 1893 sur une des propriétés de sa famille, dans la province de Smolensk. Ses quartiers de noblesse remontent au XIII^e^ siècle. La galerie de ses aïeux aligne des dizaines de portraits de soldats au service des tsars, dont plusieurs généraux. Son arrière-grand-père a combattu Napoléon : Mikhaïl entretiendra ce souvenir toute sa vie en portant une « bague d'argent grossièrement ciselée[2] » lui ayant appartenu. Son père, en revanche, ne s'inscrit pas dans cette tradition militaire. Il apparaît comme un original attachant, qui aurait plu à Tchekhov. Son goût pour les arts et la musique, son mépris de l'argent, son respect des paysans – la femme qu'il épouse, Mavra Petrovna, est née serve sur ses terres – l'amèneront à un déclassement sensible. Chez les Toukhatchevski, on ne manifeste guère de dévotion au tsar autocrate – qui

refusera en 1912 de pourvoir à l'éducation des enfants, pourtant descendants d'un héros de la guerre patriotique de 1812 –, pas plus que pour l'Église orthodoxe. Très jeune, Mikhaïl se dit athée, ce qui lève un obstacle à sa future adhésion au marxisme. Les neuf enfants Toukhatchevski parlent français et allemand, chantent, peignent, versifient, jouent aux échecs, observent les étoiles avec une curiosité passionnée. Mikhaïl gratte du violon et fait le facteur d'instruments à cordes avec un certain talent.

Il fréquente le lycée de Penza, où la tribu s'est transportée, à 600 km au sud-est de Moscou. Très jeune, il demande à son père, sans succès, d'entrer dans le corps des cadets. À l'adolescence, il se transforme en un grand échalas d'une vigueur peu commune, remarquable cavalier et lutteur redouté. Il s'abandonne à une passion dévorante pour l'histoire militaire, en particulier pour les figures de Napoléon et de César, qu'il lit dans le texte. « Il vénérait Pierre le Grand, Souvorov et Skobelev[3] », se souviendra un proche de la famille. En 1909, les Toukhatchevski viennent se serrer dans un appartement moscovite, signe de problèmes économiques qui expliquent sans doute le changement d'attitude du père : il accepte en 1911 que son fils achève ses études au 1er corps des cadets de l'impératrice Catherine. Son appartenance à la noblesse facilite son entrée dans cette prestigieuse maison.

Si ses notes au lycée en faisaient un élève médiocre, il se met à briller parmi les cadets. Il sort major à l'issue de la première année, ce qui lui ouvre les portes de toutes les académies militaires. Il choisit l'Alexandrovski, l'académie d'infanterie de Moscou d'où est issu, dix ans auparavant, Sergueï Kamenev, un futur chef de l'Armée rouge qui comptera dans sa carrière. Son choix est curieux, l'infanterie passant dans son milieu pour la moins prestigieuse des armes. Il y étudie deux ans au milieu du bouillonnement intellectuel engendré par la défaite face au Japon, en 1905, et profite du relèvement du niveau d'instruction du corps des officiers, qui semble alors nécessaire au redressement des armes russes. Sa personnalité, aussi singulière qu'affirmée, n'a pas laissé que de bons souvenirs à ses camarades. En juin 1928, un ancien condisciple du nom de Postoronkin le décrira comme un leader-né, brillant en tout, d'une ambition affirmée, mais sans la moindre indulgence pour quiconque. « Dès son arrivée à l'école, tout le monde a commencé à parler de lui. Il constituait un exemple pour nous tous par sa compréhension des responsabilités à assumer, par sa

capacité à comprendre la lettre et l'esprit des manuels. Excellent combattant, remarquable tireur, il était vraiment attiré par la carrière. […] Dans le service, il ne connaissait pas d'amis […]. Lors du passage en classe supérieure, il a reçu un prix pour la résolution brillante d'un problème de tactique. […] Grand gymnaste et escrimeur incomparable, à l'issue du tournoi du printemps 1913, on lui a remis en dotation personnelle le nouveau modèle de sabre et le droit de le porter hors service. […] Il n'avait ni sympathie ni compassion pour ses camarades, […] manifestait une attitude despotique vis-à-vis des élèves des classes plus jeunes[4]. »

Le 12 juillet 1914, Mikhaïl sort major de son académie, reçoit le grade de sous-lieutenant et choisit d'être incorporé dans le régiment d'élite où avait servi son arrière-grand-père, les gardes du corps Semionovski. À peine a-t-il le temps d'embrasser ses parents que la guerre éclate. Son régiment intègre une des plus belles formations de l'armée impériale, le 1er corps de la Garde. La chance lui sourit : au lieu d'aller rejoindre et de partager, comme il était prévu, le sort de l'armée de Rennenkampf qui connaîtra la défaite en Prusse-Orientale, il se retrouve en Galicie, à la 9e armée, dans la gigantesque bataille qui oppose les Russes aux Austro-Hongrois. Lors du combat de Krzeszów, à la mi-septembre, il entraîne une compagnie dans une charge à la baïonnette et s'empare d'un pont en feu. Ce geste « à la Bonaparte » lui vaut d'être décoré du prestigieux ordre de Saint-Vladimir (4e degré, avec épées et arc). Les pertes en officiers sont si lourdes qu'il prend le commandement d'une compagnie, poste normalement dévolu à un capitaine. Compagnie qu'il mène avec panache durant les combats de l'automne près de Cracovie. En janvier 1915, le 1er corps de la Garde rejoint la 10e armée dans une nouvelle tentative pour pénétrer en Prusse-Orientale. L'armée tombe dans un piège aux lacs Mazures, ses gros sont encerclés. Une tentative de dégagement opérée le 20 février par les Gardes échoue. Au cours de l'affaire, le régiment Semionovski est taillé en pièces. Le lieutenant Toukhatchevski, blessé à la jambe, est capturé. La guerre est finie pour lui. En six mois de combats ininterrompus, il a révélé une folle bravoure, récompensée par cinq décorations, un nombre exceptionnellement élevé sur une période aussi courte. Il a constaté les faiblesses de l'armée russe, son dénuement matériel, l'inaptitude à la guerre moderne d'une partie du haut commandement, bien que ses déclarations ultérieures en rajoutent sur ce point : l'armée impériale valait mieux que la réputation que lui ont

faite les bolcheviks. Sans l'ombre d'un doute, néanmoins, les défaites ont aggravé le mépris qu'il portait au tsarisme.

Toukhatchevski passe deux ans et demi en captivité. Ses cinq tentatives d'évasion le font classer comme forte tête et, après divers séjours barbelés, il est enfermé à la redoute IX de la forteresse d'Ingolstadt, en Bavière. Un de ses codétenus français, l'écrivain et journaliste Rémy Roure (alias Pierre Fervacque), le décrit à son arrivée, en novembre 1916 : « C'était un adolescent, dégingandé, maigre, mais fort élégant sous son uniforme déchiré. Le visage mat, les traits latins, les cheveux noirs et aplatis rappelaient assez bien le portrait de Bonaparte à l'armée d'Italie. […] Il parlait, avec parfois de l'hésitation, un français très pur[5]. » Et d'ajouter : « Il était d'une force peu commune, [il] me soulevait comme une plume. » Sa « grande beauté » le frappe, comme elle frappera la gent féminine tout au long de sa vie et lui vaudra une longue suite de conquêtes amoureuses. Le Français s'étonne que ce Russe ne boive pas, ne fume pas, méprise l'argent, Dieu et le tsar. Il dresse le portrait d'un jeune homme exalté, « sans pitié », plus slavophile, nationaliste et antisémite que marxiste, vénérant Dostoïevski, rêvant d'une régénération de la Russie par la violence révolutionnaire. Toukhatchevski a connu le capitaine Charles de Gaulle, arrivé un peu avant lui à Ingolstadt. Qu'il ait assisté à ses conférences militaires n'est pas attesté, mais probable. Les deux hommes se tiendront non loin l'un de l'autre, dans des camps opposés, durant la bataille pour Varsovie, à l'été 1920. Ils seront côte à côte lors d'une visite[6] du maréchal soviétique à Paris, en 1936. « Micha, du fort IX », rendra alors hommage aux travaux de son commensal sur les chars, ce qui ne suffit pas pour attribuer au Français la moindre influence sur la doctrine militaire du Soviétique, qui a de tout autres racines.

En août 1917, après plusieurs tentatives, Toukhatchevski parvient à s'évader du fort IX et à passer en Suisse, moyennant des épreuves physiques qui en auraient tué de moins solides. Il gagne ensuite la France, puis Londres, d'où, avec l'aide de l'attaché militaire russe, il passe en Scandinavie. Il arrive en Russie le 16 octobre 1917, trois semaines avant le coup d'État bolchevique. En haillons, méconnaissable après tant d'épreuves, il débarque à Vrajskoé, non loin de Penza, où sa grand-mère possède un domaine. Il apprend la mort de son père et constate avec soulagement que, malgré la jacquerie, les paysans du village ont laissé à sa mère et à ses cinq sœurs de quoi vivre. Rassuré, il revient le 20 novembre

au dépôt de son régiment, à Petrograd, où il retrouve ses deux frères. Les restes du Semionovski sont gérés par un soviet de soldats, qui semble cependant bien peu virulent, l'unité ayant la réputation d'avoir été une des plus conservatrices de l'ancienne armée. Cette tendance est confirmée par le témoignage d'un aspirant qui a accueilli, à l'instar de ses camarades, le « coup d'État bolchevique comme de l'aventurisme. Nous considérions Lénine et d'autres dirigeants ouvriers comme des agents et des espions de l'Allemagne[7] ». On traite avec respect le lieutenant Toukhatchevski. On l'élit même à la tête d'une compagnie. Plusieurs témoignages le décrivent assistant à des réunions politiques, et elles ne manquent pas. Rien n'indique, cependant, qu'il ait pris parti[8]. S'il a des sympathies, elles iraient plutôt aux socialistes-révolutionnaires (S-R) : ne désirent-ils pas continuer la guerre mondiale aux côtés des Alliés ? Toukhatchevski se définissant, avant toute chose, comme un militaire professionnel, pourquoi se serait-il senti proche de ces bolcheviks qui ont poussé à la destruction de la vieille armée russe et déserté le conflit en cours ? En quoi pourrait le séduire leur tentative de remplacer cette armée par des gardes rouges, bandes de volontaires élisant leurs chefs mais incapables de freiner l'avance allemande avant comme après les pourparlers de Brest-Litovsk ? Il demeure probablement indécis, ou attentiste, comme Joukov au même moment, et bien d'autres. Aussi, quand le régiment Semionovski est dissous en novembre 1917 – à l'instar de toute l'armée tsariste, à l'exception d'une demi-douzaine d'unités –, il ne trouve pas de tâche plus urgente que de revenir à Vrajskoé aider sa mère et trouver… de quoi manger.

Dans les derniers jours de janvier 1918, Toukhatchevski part pour Moscou. On ne voit qu'une raison à ce départ : la publication, le 28 du même mois, du décret du Conseil des commissaires du peuple créant l'Armée rouge des ouvriers et des paysans (RKKA*). Les bolcheviks auraient-ils conservé le système des gardes rouges que le nom de Toukhatchevski serait demeuré inconnu, à moins qu'il ne soit allé mourir pour les Blancs, mais cette hypothèse est improbable. Le mouvement antibolchevique ne fait alors qu'éclore, bien loin de Vrajskoé ; pour le rallier, Toukhatchevski aurait dû abandonner sa famille aux représailles. Mais voilà : Lénine a décidé, après bien des débats, que les gardes rouges ne pouvaient garantir la survie du pouvoir des soviets menacé à la fois par les puissances centrales, par les Alliés et par la contre-révolution. Une ligne du décret aurait pu néanmoins freiner l'élan de Toukhatchevski : celle qui

demande aux volontaires de faire la preuve de leur loyauté prolétarienne. Il passe outre, malgré son pedigree bien peu populaire. En revenant à Moscou, a-t-il obéi, comme bien d'autres ex-officiers, au patriotisme traditionnel ? Peut-être, mais ce qui le meut semble plus instinctif, un besoin d'action, un désir de reprendre les armes au sein d'une armée, qu'elle soit rouge ou pas, pourvu qu'elle soit régulière. Quoi de plus naturel pour un soldat qui, à l'image de ce qu'a ressenti le capitaine de Gaulle, doit, au fond de lui-même, se reprocher d'avoir passé cinq fois plus de temps en camp de prisonniers qu'au combat ? Quant aux tendances despotiques du nouveau régime, elles semblent ne l'avoir jamais rebuté.

L'ascension de Toukhatchevski est météorique. Le lieutenant sans emploi qui arrive à Moscou à la fin de janvier 1918 commande une armée sept mois plus tard ! Dès cette époque, il n'est plus désigné dans les documents que comme *komandarm*, c'est-à-dire, dans la nomenclature de l'époque, commandant d'armée : il a sauté les huit niveaux intermédiaires de commandement. La Révolution française elle-même n'a pas enfanté pareilles trajectoires. La façon dont Toukhatchevski est entré dans l'Armée rouge demeure incertaine. Dans une de ses autobiographies, il indique simplement que « des amis membres du Parti » l'ont recommandé auprès d'Enoukidzé, chef du département militaire, en février 1918. Créé en novembre 1917 pour servir de lien entre le Comité central du Parti, le Comité exécutif central (CEC) – embryon de gouvernement soviétique –, le commissariat à la Guerre et les soviets militaires locaux, ce département se dresse au cœur de la nouvelle machine militaire. Comme on manque de personnel, on lui trouve sans peine un emploi d'inspecteur des commissariats militaires, bien au-dessus des compétences d'un lieutenant ordinaire. Il en sera toujours ainsi : quand il n'horripile pas par sa suffisance, qu'il n'inquiète pas par son ambition, il émane de lui un dynamisme, une volonté, une absence de scrupules qui renversent les obstacles et emportent l'adhésion.

Sa position personnelle est sécurisée par la reprise des combats contre les puissances centrales et la révélation de la faiblesse des unités de gardes rouges, balayées par les Allemands. Le 1er mars 1918, en quête d'efficacité à tout prix, Trotski crée un Conseil militaire révolutionnaire, centre de commandement de la RKKA, où il fait entrer d'anciens officiers tsaristes, les *voenspetsy*, ou « spécialistes militaires ». Le 25 mars, le Comité central du Parti lui emboîte le pas en autorisant l'incorporation de ces *voenspetsy* à

tous les niveaux de l'Armée rouge. Bientôt Trotski écarte les « gauchistes » défenseurs des gardes rouges, s'attribue la direction du Conseil militaire révolutionnaire et du commissariat du peuple à la Guerre. Ainsi équipé, il pousse de toutes ses forces à la création d'une armée régulière centralement administrée et commandée. Même le volontariat, cher à Lénine, sombre le 29 mai lorsqu'un décret du CEC introduit la conscription des ouvriers et des paysans pauvres, tandis que, le 2 août, un autre décret mobilise les anciens sous-officiers de l'armée tsariste.

Ce nouveau paysage, favorable aux anciens officiers de la trempe de Toukhatchevski, décide celui-ci à faire le grand saut : le 5 avril 1918, il entre au parti bolchevique, sur recommandation de Kouliabko, un ami de sa famille. Il est un des très rares *voenspetsy* – à peine une centaine selon un de ses biographes, G. V. Smirnov – à faire ce choix si précocement, ce qui, dans la course aux postes, lui procure un avantage. Il est impossible de faire la part de la conviction et celle de l'ambition ; sans doute ces deux sœurs siamoises sont-elles irriguées par un même sang, chez lui comme chez beaucoup d'autres. Dès le 27 mai, il touche les bénéfices de son engagement en prenant, sur proposition de Kouliabko, décidément son mentor, la tête du commissariat militaire du district de Moscou en charge des troupes qui font face à l'Ouest. Le fait n'a pas été assez souligné : sa première fonction importante chez les Rouges n'est pas de nature militaire mais politique. On lui demande de surveiller le ci-devant général Baïov, qui commande les troupes sur l'axe Smolensk-Moscou. Par ailleurs, il profite de sa présence dans la nouvelle capitale pour dévorer les classiques du marxisme. Il deviendra expert dans l'art d'accommoder les matérialismes historique et dialectique avec la théorie militaire. Divers rapports qu'il adresse à cette époque à Trotski insistent sur la nécessité d'instaurer la « discipline révolutionnaire » qui fait défaut aux troupes et de former les commissaires politiques à la chose militaire, en attendant l'apparition de « commandants rouges » qui unifieraient dans leur personne la compétence militaire et la loyauté politique.

La signature du traité de Brest-Litovsk (3 mars 1918) n'accorde qu'un répit de quelques mois pour construire l'Armée rouge. En juin, le gouvernement des soviets se trouve déjà dans une situation désespérée. Alors que les Allemands tiennent l'Ukraine et la Crimée, que l'Entente débarque des troupes dans le Grand Nord, à Bakou et en Sibérie, plusieurs révoltes intérieures ajoutent la guerre civile aux interventions étrangères. Le

danger le plus pressant vient de l'est. La Légion tchécoslovaque, formée en 1914 en Russie par des Tchèques et des Slovaques opposés à l'Autriche-Hongrie et grossie de nombreux prisonniers de guerre, se révolte le 25 mai 1918 contre le pouvoir bolchevique. Ses 40 000 hommes bien armés, montés sur quarante trains blindés, sont renforcés par les prises de pouvoir opérées un peu partout par les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires (S-R), qui proclament, notamment, un gouvernement antibolchevique à Samara. Le gros des 300 000 hommes de l'Armée rouge campant face aux Allemands, vers l'ouest, la route de Moscou se trouve pratiquement ouverte vers l'est. Consciente du danger, la direction bolchevique constitue un Front de l'Est le 13 juin 1918. C'est à Toukhatchevski qu'échoit la mission de transformer les détachements de partisans en une force capable de reprendre le contrôle de la Volga et de l'Oural. Il est possible que la décision ait été prise après une entrevue avec Lénine, mais Kouliabko, qui rapporte la scène, n'y a pas assisté[9] ; elle est donc incertaine. Quoi qu'il en soit, la décision d'envoyer un *voenspets* fraîchement bolchevisé témoigne de la vitesse avec laquelle le commissaire politique Toukhatchevski a su faire montre de ses compétences d'organisateur ainsi que de sa capacité à les présenter dans l'habillage idéologique de mise chez les nouveaux maîtres. Le 25 juin 1918, il débarque à la gare de Kazan où se tient le Conseil militaire du Front oriental.

Le commandant en chef, Mouraviov, est flanqué, comme l'exige le règlement de l'Armée rouge, de deux commissaires politiques. Les trois hommes ont combiné les forces disparates présentes autour de Simbirsk en une 1re armée – un bien grand mot – confiée à Khartchenko. En quelques jours, quatre autres armées sont improvisées entre Perm et Ouralsk. La chance sourit à Toukhatchevski. Dès le lendemain de son arrivée, en effet, Khartchenko, jugé peu sûr, est limogé. Le jeune commissaire envoyé par Moscou est nommé à sa place (Khartchenko ralliera les Blancs peu après). Rivalités et suspicions entre bolcheviks et S-R empoisonnent l'atmosphère du Front. Toukhatchevski s'attelle au regroupement de dizaines de bandes d'ouvriers, de paysans et de partisans en une force disciplinée de 8 000 hommes. Mouraviov, favorable aux S-R, freine ses efforts. Le 9 juillet, il tente de se débarrasser de ses deux commissaires mais échoue et se réfugie à Simbirsk, où Toukhatchevski tient son quartier général. Il l'adjure de passer avec lui aux Tchécoslovaques, de dénoncer la paix ignominieuse de Brest-Litovsk et de reprendre la guerre aux côtés des

Alliés. Toukhatchevski refuse, Mouraviov hésite à le fusiller – doute-t-il de la sincérité du ralliement du jeune aristocrate aux bolcheviks ? Il le fait néanmoins arrêter, mais Toukhatchevski parvient à circonvenir ses gardes, qui le libèrent, tandis que Mouraviov est abattu. Le 12 juillet, après avoir repris le contrôle de quelques unités, il purge Simbirsk des S-R qui s'y trouvent. Il a confirmé dans l'affaire la confiance politique que Moscou a placée en lui : il a tenu bon face à la subversion. En revanche, son armée est en ruine. Des milliers d'hommes ont pris le parti de Mouraviov et rejoint l'armée des S-R rassemblée autour de Samara. Le 6 juillet, celle-ci passe à l'attaque, s'empare d'Oufa puis, le 22, de Simbirsk. Le Front oriental, rejeté au-delà de la Volga, est en voie de désintégration.

En deux mois, le *komandarm* Toukhatchevski parvient à rendre opérationnelle la 1re armée. Il agit de façon systématique, créant un modèle qui fera école dans l'Armée rouge. Ses premiers soins vont à l'encadrement. Il a hérité, en effet, d'un état-major d'armée squelettique (cinq officiers) et d'un sous-encadrement général dans les trois divisions, bientôt quatre, auxquelles il commande. Le 1er juillet 1918, à peine arrivé, il établit un tribunal militaire révolutionnaire de campagne, une première dans l'Armée rouge. Cet instrument de coercition lui permet, quatre jours plus tard, d'ordonner à tous les anciens officiers de l'armée impériale de la région de Simbirsk de paraître devant lui. Il mène une série d'entretiens personnels avec des hommes qui se retrouvent devant un Saint-Just de vingt-cinq ans qui serait aussi un Janus : d'un côté, le visage rassurant d'un officier impérial, de noble extraction, de l'autre un bolchevik impitoyable armé de tous les pouvoirs. En un mois, il enrôle ainsi 1 200 officiers, dont 250 pour l'état-major de la 1re armée, dorénavant doté de toutes les compétences. Toukhatchevski insiste pour équiper de stations télégraphiques mobiles ses divisions et même certains régiments. Moscou, trop loin, n'interfère pas, mais n'aide pas non plus, et les commissariats militaires locaux sont trop désorganisés. C'est donc localement, et sous sa seule responsabilité, que le jeune *komandarm* ouvre les dépôts d'armes de l'ancienne armée, recrute via un département de mobilisation créé pour l'occasion, contraint les bandes éparses à se rassembler en régiments et à accepter l'autorité des *voenspetsy*. Un département économique achète le grain. Plusieurs centaines de bolcheviks, bombardés commissaires, font le tour des villages, mobilisent les hommes, aident les familles de conscrits. À la fin juillet, Toukhatchevski peut compter sur une dizaine de milliers de soldats. Pour pallier l'absence

de cavalerie, il fait acheter des centaines de charrettes paysannes qui, à raison de cinq à six hommes sur chacune, offrent une certaine mobilité en dehors des voies ferrées. Par chance, il reçoit fin juillet l'appoint des 4 000 soldats chevronnés ramenés dans les lignes rouges par Gaï, qui réussit une véritable anabase à travers les lignes tchécoslovaques. De son vrai nom Haïk Bjichkian, Gaï, qui est d'origine arméno-persane, est un des plus remarquables cavaliers de l'Armée rouge. C'est la résistance de ses hommes qui permet de contenir les légionnaires en août et de donner du temps à la réorganisation de la 1re armée.

Contenus à l'ouest de Syzran, les Tchécoslovaques et les S-R reportent leurs efforts contre la 2e armée, à la gauche de Toukhatchevski. Ils prennent Kazan le 7 août 1918 – et les 650 millions de roubles-or du trésor tsariste. Ce désastre dessille Lénine, qui écrit au Conseil militaire du Front oriental : « Maintenant c'est le sort de la révolution qui dépend de vous. » Trotski arrive dans son train blindé avec des ouvriers bolcheviques de Moscou et de Petrograd et réorganise, sur le modèle de la 1re armée de Toukhatchevski, les formations du Front. Il autorise les mesures les plus dures, ordonne de fusiller les commissaires politiques et commandants des unités qui reculent sans ordre, imagine les « bataillons de blocage » (*zagraditelnyé otriady*) pour dissuader fuites et paniques, appelle à l'ouverture de camps de concentration pour y jeter non seulement les « agitateurs louches, officiers contre-révolutionnaires, saboteurs, parasites et spéculateurs », c'est-à-dire les ennemis déclarés des soviets, mais aussi tous ceux qui, dans les rangs mêmes de la révolution, se montrent « négligents ». La terreur rouge est à l'ordre du jour, et Toukhatchevski s'en réjouit.

Quand, le 8 août, sur ordre de Moscou paniquée par la chute de Kazan, Toukhatchevski attaque Simbirsk, c'est un échec piteux. Il n'insiste pas et, sagement, ramène son monde en arrière. Le commissaire politique du Front lui ordonne de recommencer l'assaut séance tenante, ce qu'il refuse, estimant que ses hommes ne sont pas prêts. Il est aussitôt accusé d'être un nouveau Mouraviov, un contre-révolutionnaire masqué. Menacé par Trotski et Vatsetis, le commandant du Front, il est sauvé du tribunal, voire pire, par Lénine, sollicité par Valerian Kouïbychev, un des deux commissaires politiques de la 1re armée, vieux bolchevik bien en cour. Sa première victoire va dissiper les nuages accumulés sur sa tête.

La 1re armée participe en septembre à l'offensive générale du Front oriental contre l'armée des S-R et la Légion tchécoslovaque. C'est la première grosse affaire de l'Armée rouge. Elle n'implique que de petits effectifs sur un front démesuré de 800 km, entre Perm et Ouralsk (voir carte ici). L'action principale, celle de la 5e armée, vise Kazan. L'attaque de la 1re armée vers Simbirsk a pour but de l'appuyer en fixant le gros de la Légion tchécoslovaque. Avec 10 000 hommes, 200 mitrailleuses et 40 canons, la 1re armée obtient un rapport de forces de deux contre un. Le 5 septembre, la 5e armée attaque. Trois jours plus tard, la 1re s'élance à son tour. Toukhatchevski a préparé un plan classique, rendu complexe par l'absence de moyens de contrôle modernes : ses gros sont au centre, ses éléments mobiles (camions, charrettes et un peu de cavalerie) sur les ailes, les trois tronçons de l'armée devant avancer concentriquement. À chaque régiment, le chef d'armée a attaché une batterie d'artillerie en appui direct. En trois jours, les rouges progressent de 30 à 50 km et enveloppent Simbirsk sur trois côtés. Le 12, la ville tombe. Toukhatchevski informe Lénine par télégramme de la reprise de sa ville natale. Le 13, un assaut audacieux mené derrière un train blindé permet de s'emparer de l'immense pont sur la Volga. Mais l'armée des S-R, qui a abandonné Kazan et s'est portée sur Simbirsk, balaie la tête de pont rouge. Toukhatchevski reçoit alors le commandement d'une partie de la 5e armée qu'il dépêche par bateaux au secours de la 1re. Le 25 septembre, après une chaude mêlée, Tchécoslovaques et S-R s'enfuient vers Samara.

Toukhatchevski révèle l'étendue de ses capacités tactiques dans la poursuite. Vatsetis lui demande de prendre Samara et lui subordonne à cet effet une partie de la 4e armée, à sa droite. Avant d'avancer vers Samara, Toukhatchevski monte une nouvelle attaque concentrique vers Syzran pour y liquider toute menace. Se regroupant à toute vitesse, il est en mesure d'attaquer le 28 septembre. Le 3 octobre, Syzran est prise. Durant les déplacements de ses unités, le jeune *komandarm* expérimente un phénomène que l'on retrouvera constamment dans l'histoire de l'Armée rouge, jusqu'en 1945 : à chaque libération de ville et de village, il incorpore des forces favorables aux soviets, si bien que ses effectifs demeurent constants, sinon en qualité, du moins en quantité. Dans les conditions de la guerre civile, attaquer revient donc à se régénérer, thème qu'il développera en parlant d'offensive continue. « La conduite de la guerre à l'ère moderne,

écrit-il quelques années plus tard, a cessé d'être l'œuvre d'un seul commandant-stratège : elle est passée dans les mains du gouvernement. Étant une continuation de la politique, la guerre ne signifie pas pour autant son abolition ou son remplacement. Les résultats obtenus au cours des opérations militaires peuvent affecter considérablement l'ampleur et les formes de la guerre. L'occupation d'un nouveau territoire – l'élargissement des bases de la guerre – peut créer un nouvel équilibre des pouvoirs et étendre les objectifs politiques d'origine ; inversement, la perte de territoires, des principales bases industrielles qui alimentent la guerre, ou la défaite des forces armées, l'épuisement économique, l'aggravation des contradictions de classe, etc., peuvent au contraire entraîner un rétrécissement des objectifs politiques initiaux[10]. »

Selon le même mécanisme, et alors qu'il déclenche une nouvelle marche concentrique, cette fois vers Samara, et apprend que la ville est le théâtre d'une insurrection ouvrière, Toukhatchevski envoie aussitôt des détachements avancés consolider ce succès et ajoute encore un millier d'ouvriers motivés à son armée. C'est peut-être de là qu'est issu le concept de bataille dans la profondeur, dont il fera le pilier doctrinal de l'Armée rouge, remplaçant les insurrections sur les arrières par des largages de parachutistes et des raids de blindés. En attendant ces développements ultérieurs, les S-R ont perdu Samara, leur capitale, et le précieux appui de la Légion tchécoslovaque, qui part s'embarquer à Vladivostok. Les S-R se transportent à Oufa, 450 km plus à l'est, d'où ils seront chassés par le coup d'État de l'amiral Koltchak. C'est cette ville que, le 8 octobre, Kamenev, le nouveau commandant du Front, donne comme objectif aux 1re et 5e armées. Malgré la fatigue, les intempéries et la distance, l'agilité tactique de Toukhatchevski aboutit à la prise d'Oufa le 31 décembre 1918.

Cinq jours auparavant, Toukhatchevski a été nommé, loin de l'Oural, commandant adjoint du Front du Sud. Ce qui semble une promotion est en réalité un éloignement voulu par Trotski afin d'éviter que ne s'envenime une dispute entre le commandant de la 1re armée et son nouveau commissaire politique, Medvedev. Ce dernier, qui appartiendra plus tard à l'« opposition ouvrière », est un gauchiste hostile à l'emploi des *voenspetsy*. Il attaque Toukhatchevski sur son point faible, sa famille. Il lui reproche d'avoir avec lui ses deux frères – la fratrie est très unie –, de recevoir dans son train de commandement sa mère, ses sœurs et son épouse, de les traiter aux frais de l'Armée rouge. Presque tous les commissaires de l'armée se

liguent contre l'aristocrate trop fraîchement rallié à leur goût. Toukhatchevski quitte la Volga le 4 janvier 1919. On a besoin de ses talents ailleurs pour éteindre un nouvel incendie.

Il n'occupe pas longtemps ce poste de commandant adjoint du Front du Sud. À sa demande, il reçoit celui de la 8e armée, qu'il rejoint le 20 janvier 1919. Le retrait des troupes allemandes a laissé le champ libre à l'armée des Cosaques du Don du général Krasnov et à celle des Volontaires du général Denikine. Le commandant du Front du Sud, Vladimir Gittis, un ancien colonel tsariste, dispose de quatre armées totalisant 100 000 fantassins et 18 000 cavaliers contre environ 200 000 Blancs. Partant du Don moyen, il doit avancer de 600 km vers le sud, jusqu'à Rostov et le Kouban, principales bases de l'adversaire. L'offensive débute le 15 janvier 1919. Toukhatchevski entre aussitôt en conflit avec Gittis. Il lui reproche, d'une part, de se tromper d'axe de progression (vers Tsaritsyne, alors qu'il faudrait, selon lui, aller vers Rostov), d'autre part, de passer à travers les terres hostiles des Cosaques du Don, au lieu de marcher sur le Donbass où une classe ouvrière nombreuse acclamerait les bolcheviks et leur injecterait des forces fraîches. Passant par-dessus la tête de son supérieur, il le dénigre auprès de la direction bolchevique, avec des mots durs, sertis dans une phraséologie marxiste. Le vieux *voenspets* est accusé de ne rien *vouloir* comprendre à la guerre révolutionnaire. Ce ne sera pas la dernière fois que Toukhatchevski transforme, pour arriver à ses fins, une affaire militaire en problème politique : en cela, il pense en parfait bolchevik. Début mars 1919, les armées rouges s'arrêtent, épuisées, leur logistique disloquée par un soulèvement des Cosaques sur leurs arrières. Cet échec est la prémisse d'un revers bien plus grave, qui se produira en juin lors de l'offensive de Denikine. Dans l'immédiat, une autre catastrophe se profile. Après avoir détruit la 3e armée et pris Perm, dans l'Oural, fin décembre, l'armée sibérienne de l'amiral Koltchak, bien équipée par les Alliés, bat en effet la 5e armée et s'empare d'Oufa. Le 15 mars 1919, ses éclaireurs sont à 100 km de Samara. Comme à l'été 1918, le Front oriental menace de s'effondrer et Lénine prend peur. Il déclare la région zone opérationnelle principale, envoie en catastrophe plus de 40 000 membres du Parti et ouvriers d'élite tenir la Volga avec la promesse de nourrir leurs familles, appât irrésistible en ces temps de famine. Il décide enfin de confier le sort de la bataille à venir aux deux meilleurs soldats de la révolution, Frounzé et Toukhatchevski.

Mikhaïl Frounzé, flanqué du commissaire Valerian Kouïbychev, obtient le commandement du Front oriental qui comprend quatre armées, dont la 5e confiée à Toukhatchevski. Qu'on donne pour mission à ce dernier de redresser la formation la plus mal en point révèle qu'il est bel et bien devenu le pompier de l'Armée rouge, rôle que tiendra Joukov durant la Grande Guerre patriotique. La 5e armée occupe le secteur de Samara et compte moins de 6 000 hommes lorsque son nouveau commandant arrive sur place, le 4 avril 1919. En face, le général Khanzhin, le meilleur officier de Koltchak, en aligne quatre fois plus. En un mois, utilisant les recettes éprouvées, au même endroit, dix mois plus tôt – à quoi s'ajoutent des renforts dépêchés par Moscou –, Toukhatchevski fait remonter ses effectifs à 35 000 hommes. Le plan de Frounzé est simple : tandis que la 5e armée contient frontalement la poussée de Khanzhin, deux armées concentrées sur sa droite s'en iront, par un large crochet au sud, envelopper les forces blanches. Toukhatchevski défend pour sa formation un plan plus offensif sur un terrain qu'il connaît parfaitement. Frounzé accepte. L'opération, déclenchée fin avril, offre un festival d'enveloppements, de mouvements concentriques et de changements d'axe d'attaque, en collaboration étroite avec les formations voisines (voir carte ici). Les forces de Khanzhin sont mises en pièces. Lors de la poursuite, les villes tombent les unes après les autres, Oufa le 10 juin, Tcheliabinsk, au cœur de l'Oural, le 1er août. Toukhatchevski est décoré de l'ordre du Drapeau rouge à cette occasion. Sa formidable campagne s'achève le 14 novembre par la prise d'Omsk, la capitale de Koltchak, qui sort piteusement de la scène de l'Histoire. En six mois, la 5e armée a avancé de 1 500 km, enchaînant cinq opérations difficiles, capturant 40 000 hommes, dont beaucoup sont aussitôt incorporés. Une nouvelle fois, Toukhatchevski constate qu'attaquer régénère ses forces au lieu de les réduire. De même, l'action des partisans et les révoltes paysannes fraient le chemin à ses troupes en désorganisant les arrières ennemis, interrompant sa logistique, ses lignes télégraphiques, ses arrivées de renforts. Il saisit sur le tas comment fonctionne la « bataille en profondeur » dans une guerre civile. La campagne de Pologne, quelques mois plus tard, puis ses expériences des années 1920 le conduiront à chercher des moyens non seulement politiques mais aussi techniques de miner en profondeur le système adverse.

Le 25 novembre 1919, Moscou rappelle de Sibérie son plus jeune *komandarm*. Il restera sept semaines dans la capitale, puis trois autres à Koursk, dans l'attente d'une affectation. Il a le temps de donner des conférences et de rédiger des rapports. Le 19 décembre, il envoie ses considérations sur les *voenspetsy* à Sklianski, l'adjoint et le collaborateur le plus proche de Trotski – le dirigeant *de facto* du Conseil militaire révolutionnaire. S'il juge les ci-devant spécialistes inaptes à comprendre la guerre révolutionnaire, il excepte toutefois les jeunes officiers promus après 1908-1910, dont il est. Tout simplement et sans fausse modestie – ce n'est pas son fort –, il se prend pour modèle. Car la révolution doit promouvoir les commandants communistes, parmi lesquels des *voenspetsy*, mais aussi des militants d'origine ouvrière à qui l'on doit donner une instruction militaire. « Cette mesure, écrit-il, créera la condition du passage à l'unité de commandement, la tâche la plus urgente du moment[11]. » Il touche là du doigt un des problèmes qu'affrontera l'Armée rouge à plusieurs reprises, jusqu'en 1942. Flanquer un soldat professionnel d'un commissaire chien de garde est une mauvaise affaire pour l'efficacité et la responsabilité du premier ; promouvoir des commandants communistes, c'est avoir les deux en un. Le 24 décembre, à la demande de Lénine, il donne une conférence[12], « La guerre de classe », à l'académie de l'État-Major général. Il s'y livre à d'intéressantes comparaisons entre guerre civile et guerre étrangère, maniant avec une aisance stupéfiante pour un jeune homme qui était lieutenant un an auparavant les notions de densité, de profondeur, de concentration et de réserves. Il se révèle ce qu'il restera toujours : un apôtre du mouvement, de la vitesse et de l'offensive. La conférence fera la matière de son premier livre, *Stratégie nationale et stratégie de classe*, édité en 1921, lu par tous les commandants rouges. C'est sans doute à l'issue de cette conférence qu'il rencontre Vladimir Triandafillov, le théoricien qui sera le plus proche de lui, également préoccupé par la « bataille en profondeur ».

L'inaction lui pèse. Lénine s'inquiète de le voir sans commandement alors que la situation se détériore au sud, obligeant à limoger Chorine, le commandant du Front du Caucase. Staline insiste pour que Toukhatchevski prenne le poste. C'est chose faite le 2 février 1920. Dans le club serré des sept commandants de Front que compte alors la RKKA, le nouveau venu est de loin le plus jeune et, déjà, le plus couronné de lauriers. La campagne

qui s'ouvre contre Denikine, et qui dure moins de quatre-vingt-dix jours, porte sa renommée encore plus haut.

Les forces de Denikine sont sur la défensive quand Toukhatchevski prend son commandement à Rostov. Le général blanc a peu d'infanterie (25 000 hommes) mais une excellente cavalerie cosaque (20 000 chevaux). Ces forces tiennent la ligne du Don et de la rivière Manytch (voir carte ici), en avant du Kouban. Toukhatchevski dispose de cinq armées dont, pour la première fois, une armée de cavalerie, la Konarmia, commandée par Boudienny. L'état des unités est misérable. La désertion et le typhus ont réduit l'effectif combattant total à 80 000 hommes. La Konarmia fait en outre du mauvais esprit, échaudée par les meurtrières et vaines attaques frontales ordonnées par Chorine en janvier. Dans sa fronde, Boudienny – qui dénonce auprès de Lénine un « commandement criminel » – est appuyé par Vorochilov, le commissaire de la 10e armée. Toukhatchevski doit agir vite car, à l'ouest, la Pologne menace. Il rédige un plan très audacieux, aussitôt validé par Kamenev, maintenant à la tête du Conseil militaire révolutionnaire, comme par Ordjonikidzé, son commissaire politique, auquel il se liera. En quelques semaines, au milieu de furieuses attaques de la cavalerie blanche vers Rostov, il opère un regroupement de ses forces. Refusant sa droite, il conduira un enveloppement de la ligne blanche par la gauche, combiné à une rupture du centre adverse. La percée obtenue, il y injectera un groupe mobile formé de la Konarmia et du 2e corps de cavalerie de son ami, l'excellent Gaï. Il espère réussir un encerclement, une figure qui lui a jusque-là échappé.

Toukhatchevski surprend Denikine en brusquant son attaque, le 14 février 1920, avec son infanterie à droite et au centre. L'assaut masque le déplacement de la Konarmia. Le risque pris est néanmoins considérable, d'autant qu'il l'a été sans que Kamenev en soit prévenu. On peut y voir la première manifestation d'une confiance en soi excessive. Denikine réplique vivement, s'emparant le 21 février de Rostov, dégarni trop vite par Boudienny. Malgré les cris d'orfraie de Moscou, Toukhatchevski, soutenu par Kamenev, poursuit son plan. La bataille décisive s'engage le 23 février. La 10e armée et la Konarmia crèvent le centre de Denikine puis châtient, dans une bataille de rencontre, deux corps cosaques. Le 1er mars, Toukhatchevski ordonne de poursuivre sans relâche. En quinze jours, parcourant 400 km, ses armées détruisent les forces de Denikine et

s’emparent de tout le nord du Caucase. Les dernières unités blanches se réfugient en Crimée auprès du baron Wrangel. Quand, le 25 avril 1920, à 1 500 km du Caucase, les Polonais entrent en Biélorussie et en Ukraine, Toukhatchevski est aussitôt appelé à la rescousse. Cette fois, il va avoir affaire à un adversaire d’un type différent.

Comprendre la guerre russo-polonaise de 1920 nécessite, avant toute chose, de connaître le cadre conceptuel dans lequel la direction bolchevique l’analyse. Pour Lénine et les chefs de l’Armée rouge, Toukhatchevski compris, ce conflit n’est qu’un nouvel avatar de la guerre civile. Les Polonais sont des « Blancs », représentants d’une aristocratie terrienne et d’un patronat industriel soutenus par les Alliés ; ils veulent établir leur domination de classe sur les ouvriers et paysans pauvres de Biélorussie, d’Ukraine, de Pologne. Cette vision exclut la dimension nationale. C’est son défaut majeur : le prolétariat urbain et rural de la « Pologne ethnique » n’accueillera pas l’Armée rouge avec le pain et le sel, contrairement aux prévisions. Avec la reprise de Kiev, le 13 juin 1920, Lénine entreverra la possibilité d’élargir la révolution à toute l’Europe. Le contexte lui paraîtra favorable du fait des divers soulèvements communistes en Allemagne et de l’agitation sociale en Italie. Un ordre du jour de Toukhatchevski, proclamé le 2 juillet, donne une idée du frisson eschatologique qui saisira alors les bolcheviks : « Combattants de la révolution ouvrière, portez vos yeux vers l’ouest. En Occident, le destin de la révolution mondiale est en train de se décider. Le chemin d’un incendie mondial passe par le cadavre de la Pologne blanche. Nous apporterons sur nos baïonnettes le bonheur et la paix aux hommes qui travaillent. Vers l’ouest ! Vers les batailles décisives, vers les victoires retentissantes ! […] Vers Vilna, Minsk, Varsovie – allons, en marche[13] ! » Cette perspective grandiose accroît le sentiment d’urgence stratégique ressenti par Moscou : il faut battre l’armée polonaise avant que ses alliés roumain, français et britannique n’interviennent sur le terrain, avant que le mouvement ouvrier ne soit écrasé en Allemagne et ailleurs. La campagne, dès lors, va se dérouler sous le signe de l’improvisation, de la vitesse ; le côté risque-tout de Toukhatchevski s’en trouve encouragé, d’autant que Kamenev s’en remet aveuglément à lui, impressionné par son talent militaire. Le modèle de la guerre civile n’est questionné par personne : mobilisation dans l’urgence, réorganisation hâtive, agitation politique sur les arrières ennemis, offensive à tous crins.

Revenons au 29 avril 1920, lorsque Toukhatchevski est nommé, sur proposition de Kamenev, commandant du Front de l'Ouest en remplacement de Gittis. Un second Front, celui du Sud-Ouest, commandé par Egorov, le flanque sur sa gauche. Il en est séparé par les immenses marais du Pripet. Une erreur est commise dans la définition de la mission d'Egorov : au lieu de le laisser se concentrer sur la Galicie (région de Lvov) et le sud de la Pologne, Kamenev le charge de surveiller également la longue frontière roumaine ainsi que la dernière armée blanche, celle de Wrangel, en Crimée. Il aurait été plus judicieux de confier ces tâches à un troisième Front, ce qui se fera d'ailleurs, mais trop tard, en septembre 1920. Le plan de la campagne, proposé par Kamenev, attribue le rôle principal au Front de l'Ouest, qui devra marcher sur l'axe Minsk-Varsovie. Le choix semble logique mais à courte vue : si, en effet, le gros des forces polonaises se trouve alors en Ukraine, face à Egorov, Moscou sous-estime leur capacité à se déplacer latéralement. À aucun moment Egorov n'a le sentiment qu'il aura à jouer un rôle majeur dans la prise de Varsovie. Il a d'ailleurs bien d'autres chats à fouetter après que les Polonais se sont emparés de Kiev, le 6 mai 1920.

Apprenant qu'ils préparent aussi une frappe en Biélorussie, Toukhatchevski décide de rééditer l'attaque préemptive qu'il avait réussie contre Denikine. Ce faisant, il s'interdit de prendre le temps de réorganiser son Front, qui est en mauvais état : deux divisions arrivent du Caucase sans même leurs fusils ! Les stations télégraphiques manquent, lacune grave sur un front long de 400 km. Du nord au sud, Toukhatchevski aligne la 4e armée (commandant Sergueev), la 15e (Kork), la 3e (Lazarevitch), la 16e (Sollogub) et un « groupe de Mozyr » (Khvesin) qui doit veiller à garder le contact avec la 12e armée qui appartient, elle, au Front d'Egorov. Les deux tiers de ses forces sont sur son aile droite. Le risque d'avancer avec une aile gauche faible est donc présent dès avant l'attaque. Le 25 juin, il reçoit un renfort appréciable : le 3e corps de cavalerie de son compère Gaï. Le 14 mai, à la veille de l'attaque, le Front de l'Ouest comprend 50 000 fantassins et 4 000 cavaliers, face à 50 000 et 6 000 côté polonais – Toukhatchevski n'a plus de supériorité numérique, contrairement à ce que Moscou lui avait affirmé. Le Front du Sud-Ouest aligne quant à lui 50 000 piétons et 30 000 chevaux (la Konarmia de Boudienny) contre 31 000 fantassins et 8 000 cavaliers polonais. Mais il doit garder des forces importantes pour contenir les 40 000 hommes du baron Wrangel en Crimée.

Egorov n'a pas non plus à se réjouir du rapport numérique, sauf pour la cavalerie.

L'attaque préventive du *komandarm* fait long feu : les Polonais marchent les premiers, le 12 mai, contre Borissov en direction de Smolensk. Toukhatchevski saisit néanmoins au vol le parti à en tirer : deux jours plus tard, il lance son aile droite pour enfermer dans le chaudron marécageux de la Biélorussie les hommes de Piłsudski, le commandant en chef polonais. Ses forces progressent de 100 km environ le long de la frontière lituanienne. Les Polonais voient le danger, rameutent des forces depuis l'Ukraine et bloquent les Soviétiques vers le 27 mai, avant de les rejeter derrière la Berezina. Ayant retrouvé la supériorité numérique, Egorov peut attaquer à son tour, ce qu'il fait en reprenant Kiev le 13 juin, mais son effort est amoindri par le réveil de Wrangel en Tauride, le 6 juin, qu'il doit parer. Toukhatchevski, Egorov et Kamenev réalisent que l'ennemi n'est plus le même : il se bat mieux, se déplace plus vite, remplace ses pertes du fait d'une meilleure organisation générale. Un arrêt est nécessaire pour mieux planifier la prochaine offensive et refourbir les rangs. « Comme vous l'avez déjà noté, écrit Toukhatchevski à Kamenev, la guerre contre la Pologne est, de façon nette, plus proche des formes de la guerre régulière menée avec de grosses armées[14]. » La pause est décrétée, des renforts amenés, 50 000 charrettes réquisitionnées, la jonction opérée avec le Front du Sud-Ouest en capturant la ville de Mozyr. Côté politique, Trotski exhorte le 18 juin dans la *Pravda* les ouvriers, paysans et soldats polonais à rejoindre l'Armée rouge, des tracts sont lancés par avion. Un mois plus tard, de Smolensk, Toukhatchevski envoie une lettre à Zinoviev, le chef du Komintern. Il lui propose de créer un État-Major général militaire au sein de cette organisation afin de « prendre en compte en amont les forces et les moyens existant dans les pays européens en vue de la future guerre civile[15] ». Sa proposition n'est pas acceptée.

À la fin du mois de juin, les effectifs de Toukhatchevski s'élèvent à 80 000 fantassins et 10 000 cavaliers. L'aile droite conserve la part du lion avec 40 000 piétons et tous les cavaliers, face à 35 000 Polonais. Malgré les recommandations de Kamenev, Toukhatchevski jette tout dans la balance, sans garder de réserves, ainsi qu'il l'a toujours fait, comptant se régénérer en route. L'offensive reprend le 5 juillet 1920 et se développe d'abord avec succès. Minsk tombe le 11 juillet mais la pince qui devait saisir les Polonais a du retard à la fermeture : ceux-ci parviennent à se replier. La poursuite

capture Wilno le 14 juillet – rétrocédée à la Lituanie –, Grodno et Baranovitchi le 19. À ce point, inquiet de la tournure prise par le conflit, lord Curzon, le secrétaire au Foreign Office, propose de négocier un arrêt des combats sur une ligne respectant la « Pologne ethnique ». Le 20 juillet, Kamenev fait savoir à Toukhatchevski et Egorov que « le gouvernement a rejeté la médiation anglaise et […] ordonne de continuer l'offensive. Il ne faut pas réduire la pression sur la Pologne pour éviter, entre autres, que la Roumanie ne lui vienne en aide[16] ». Deux jours plus tard, il lance l'ordre fatidique : « Continuez à poursuivre l'ennemi de manière énergique afin de […] [vous] emparer de Varsovie[17]. » Kamenev vend un peu vite la peau de l'ours en télégraphiant à Sklianski : « Le Niémen est forcé. L'ennemi n'a plus de ligne d'arrêt à nous opposer. Il n'est pas impossible que la campagne soit terminée en trois semaines[18]. » Puis, à l'adresse des deux Fronts : « Du fait de la situation militaro-politique, il faut coûte que coûte accélérer l'offensive et, sans respecter les délais que je vous ai donnés dans ma directive précédente, tenter d'infliger une défaite complète à l'ennemi. » Le 30 juillet, une nouvelle directive montre qu'il n'a rien perdu de sa confiance : « L'état de l'armée polonaise est tel qu'elle nécessite un répit. Cela peut l'inciter à demander une trêve. […] Il faut donc continuer l'offensive avec une intensité extrême, pour la détruire dans les plus brefs délais. Aucun pourparler […] ne doit stopper votre offensive[19]. »

Les chefs bolcheviques ne sont pas en reste. Lénine exulte en écrivant à Staline, le 23 juillet : « La révolution doit être encouragée immédiatement en Italie. Mon opinion personnelle est que, pour cela, il est nécessaire de soviétiser au préalable la Hongrie et, peut-être, la Tchécoslovaquie et la Roumanie[20]. » Le lendemain, Staline lui répond : « […] À ce moment crucial, il serait criminel de ne pas encourager la révolution en Italie. Nous devons nous avouer que nous sommes entrés dans une phase de guerre directe contre l'Entente. Nous devons reconnaître que la politique du louvoiement a perdu son sens et qu'il faut dorénavant mener une politique offensive […] si nous voulons garder l'initiative. […] Il faut charger le Komintern d'organiser une insurrection en Italie, et dans les pays non stabilisés comme la Hongrie et la Tchécoslovaquie. […] En bref, il faut lever l'ancre avant que le monde impérialiste réussisse à remettre en ordre son char détruit[21]. » Ainsi stimulé, Toukhatchevski va prendre tous les risques et refuser la moindre pause à des troupes qui viennent d'avaler, en

trois semaines, 400 km en combattant. Pourquoi douterait-il du succès ? Comme sur la Volga et dans l'Oural, il a réussi à recruter, tout en marchant, 30 000 hommes des zones biélorusses libérées. En arrivant sur la frontière prussienne, il voit même venir à lui quelques centaines de spartakistes allemands. Le schéma de la « guerre de classe » semble toujours fonctionner.

En réalité, la situation est confuse, et la boussole de la guerre civile n'est plus la bonne. Contrairement à ses espoirs, et à l'instar d'Egorov à l'ouest de Kiev, Toukhatchevski n'a pas réussi à encercler et détruire l'armée polonaise. Celle-ci a reculé à peu près en ordre : ses chefs sont bons, la troupe obéit. Toukhatchevski ignore où elle va arrêter sa retraite pour défendre sa capitale : sur le Boug ? Ou plus à l'ouest, sur la Vistule ? Il opte pour la seconde hypothèse. L'autre problème de l'heure est la coopération avec le Front du Sud-Ouest. Le 3 août, Kamenev semble enfin avoir une vision claire de la suite des opérations lorsqu'il donne sa feuille de route à Egorov : « Après le forçage de la rivière Narev par le Front de l'Ouest et la prise de Brest-Litovsk, le moment arrive où le Front de l'Ouest doit exercer le commandement des deux Fronts. C'est-à-dire que la 12e armée et la 1re armée de cavalerie doivent être transférées au Front de l'Ouest[22]. » Le 6 août, il ordonne à Egorov de céder également à Toukhatchevski la 14e armée, sans préciser la date[23]. On a beaucoup glosé sur ces deux ordres, en rejetant la responsabilité de l'échec final sur Egorov, Staline – son commissaire politique – ou même Boudienny. Malgré plusieurs rappels, le trio n'aurait pas cédé les forces demandées, empêtré dans la bataille pour Lvov – ordonnée par Kamenev le 23 juillet –, perdant de vue l'objectif principal, Varsovie. Ce n'est pas entièrement faux, même s'il convient de ne pas oublier qu'il leur faut aussi se garder contre la poussée de Wrangel sur leurs arrières.

Néanmoins, Kamenev et (surtout) Toukhatchevski portent une part de responsabilité plus importante dans l'échec final. Le premier n'a pas su organiser le contrôle du second sur l'aile droite du Front du Sud-Ouest qui lui avait été cédée. Or il était impossible au jeune *komandarm* de faire sentir son action sans moyens autres qu'une ligne télégraphique passant par Moscou. Quant à la responsabilité de celui-ci, elle est clairement engagée au vu de l'imprudence de son choix opérationnel : il entreprend de passer la Vistule au nord de Varsovie avec le gros de ses moyens, dans le but d'encercler la ville par l'ouest mais aussi de marcher vers Dantzig. Il est

persuadé que les Polonais sont derrière la Vistule. En réalité, ils sont derrière le Boug et voient passer devant eux le flanc découvert du Soviétique. Kamenev l'en prévient dès le 8 août : « Votre affirmation qu'avec le transfert rapide [des deux armées du Front du Sud-Ouest] des résultats décisifs seront atteints, n'est pas correcte, car le Front du Sud-Ouest ne ralentit en rien vos actions et, malgré mes présupposés, ne demeure pas en arrière de votre ligne de front. Si vos actions ne sont pas décisives, c'est parce que vous êtes arrivé sur le Boug sans prendre en compte que les troupes polonaises s'y sont repliées de manière ordonnée et qu'à cet endroit vos unités seront la cible de frappes frontales, car les Polonais ont bien l'intention de vous arrêter là. Dans ma dernière directive, je vous ai indiqué que votre 3e armée doit changer de direction pour briser, par une frappe éclair, l'ennemi [derrière le Boug], et cela vous donnera plus de profit que votre idée de le contourner avec votre flanc droit. J'aurais pu comprendre votre inquiétude concernant l'existence d'un désaccord entre le groupe de Mozyr et la 12e armée, mais il faut aussi voir que la situation au centre du Front du Sud-Ouest oblige la 12e armée à obliquer vers le sud. Je considère que cette manœuvre de la 12e armée permettra d'extirper les unités de Boudienny et de leur éviter une frappe frontale[24] » (voir carte ici).

Toukhatchevski aurait dû être alerté et, avant de se précipiter vers la Vistule, se garder à gauche en sachant que le Front du Sud-Ouest ne pouvait lui venir immédiatement en aide. Dans une conversation qu'il a avec Kamenev le 10 août à minuit, il maintient pourtant sa conviction : « En ce qui concerne le Boug, je pense que vous vous trompez. À mon avis, les Polonais regroupent leurs forces principales devant les 4e, 15e et 3e armées [c'est-à-dire son aile droite]. » Ce à quoi Kamenev répond : « Si vous considérez que les forces principales polonaises sont au nord du Boug, et même si je ne partage pas votre avis, car mes données disent le contraire, j'accepte l'idée que vous qui êtes sur le terrain devez être mieux informé que moi, et je vous donne carte blanche[25]. » Le chef de l'État-Major général a visiblement une confiance aveugle en son jeune commandant.

La suite se déroule avec l'inexorabilité d'un drame antique. Egorov se concentre sur la prise de Lvov. Pour relever la Konarmia et la diriger vers le Front de l'Ouest, il envoie la 12e armée vers le sud. La décision est conforme aux ordres mais aboutit à isoler le faible « groupe de Mozyr » (4 193 combattants) qui se retrouve, seul, à défendre l'aile gauche de

Toukhatchevski. Pressé par Kamenev, le 11, le 12 et encore une fois le 13 août, d'abandonner l'attaque de Lvov et de venir protéger la gauche de Toukhatchevski, Egorov ne reçoit les dépêches qu'avec retard, l'une d'entre elles au moins étant tronquée lors de la réception. De toute façon, il est trop tard. Dans la nuit du 16 au 17 août 1920, à partir de la rivière Wieprz, au nord de Lublin, Piłsudski lance sa contre-offensive avec 60 000 hommes frais et bien ravitaillés. À dix contre un, il écrase le groupe de Mozyr et encorne la 16e armée en marche. Les communications de Toukhatchevski, déjà précaires, s'effondrent. Elles ne seront rétablies que le 20 août. L'ordre de retraite ne parvient pas à l'aile droite (4e armée et corps de cavalerie de Gaï), déjà isolée par les Polonais. Ces forces n'échappent à la destruction qu'en se réfugiant en territoire allemand, où elles sont internées. Les trois autres armées ont perdu la moitié de leurs effectifs. Leur retraite tourne à la fuite. Le 18 octobre 1920, quand l'armistice est signé, elles sont revenues à leur point de départ du début juillet. Le traité de paix de Riga, signé le 18 mars 1921, entérine la défaite soviétique. La Pologne déplace sa frontière orientale de 200 km vers l'est. La révolution mondiale n'aura pas lieu à la pointe des baïonnettes de Toukhatchevski.

Le jeune *komandarm* Toukhatchevski publiera son analyse de la bataille perdue dans *Pokhod za Vislu*, en 1923. Il ne se grandit pas en faisant porter toute la faute au Front du Sud-Ouest, qui a, écrit-il, trop tardé à lui dépêcher la Konarmia, n'hésitant pas à comparer l'action d'Egorov et de Staline à celle de Rennenkampf, incapable d'aider Samsonov en août 1914. On peut conjecturer que Staline n'oubliera jamais cette accusation publique. S'il demeure impossible de savoir clairement pourquoi Egorov et Staline ont traîné les pieds durant au moins une semaine, il n'en demeure pas moins que Toukhatchevski a joué avec le feu en misant tout sur la vitesse de son aile droite, prenant le risque énorme de laisser sa gauche en l'air. À ce jeu, il a été battu par Piłsudski, un capitaine plus expérimenté, mieux servi par son remarquable chef d'état-major, Rozwadowski, ses communications et les décryptages des messages soviétiques opérés par le colonel Kowalewski. En d'autres termes, à l'instard de Joukov en 1941, il a été battu par plus professionnel que lui.

Lénine n'en a pas voulu au plus brillant des *komandarm*. Après tout, c'est lui-même qui a décidé d'ignorer les offres de paix britanniques et de pousser l'Armée rouge, coûte que coûte, vers le cœur de l'Europe. Il fera d'ailleurs un *mea culpa* nuancé le 22 septembre 1920, lors de la

IX[e] conférence du Parti. « Où chercher l'erreur ? Peut-être une erreur politique, peut-être une erreur stratégique. Je ne prétends pas du tout connaître la science militaire, je m'excuse d'avance devant les camarades qui connaissent cette science théoriquement et pratiquement. […] Il peut y avoir une erreur dans notre réponse à la note du 12/06 de Curzon, lorsque nous avons dit : "On se fiche de la Société des Nations, nous allons de l'avant." […] En possédant la Galicie orientale, nous aurions pu disposer d'une base contre tous les États modernes. Nous aurions été installés dans les Carpates, qui bouillonnent plus que l'Allemagne, nous aurions eu un couloir direct vers la Hongrie, où une petite poussée suffit à déclencher une révolution. À l'échelle internationale, nous aurions maintenu l'auréole d'un pays invincible et d'une grande puissance. C'est un gros compliment. Alors, une autre politique se profilait. […] Nous aurions gagné une base solide […] pour des opérations contre l'Europe centrale à travers les frontières prévues. Je répète qu'il y a peut-être eu là une erreur politique dont notre Comité central est responsable et dont chacun de nous assume la responsabilité. Il s'agit d'une erreur majeure. […] Il est possible qu'il y ait eu aussi une erreur stratégique. […] Ce n'est pas l'Entente qui a sauvé la Pologne, c'est l'élan patriotique qui l'a sauvée, et c'est une leçon à retenir[26]. »

Trotski ne se gêne pas, de son côté, pour incriminer Staline à toute occasion. Celui-ci subit d'ailleurs l'humiliation d'être rappelé à Moscou en pleine bataille. Le 1[er] septembre, au cours d'une réunion houleuse du Politburo, il démissionne de toutes ses fonctions militaires, ce qui renforce l'autorité de Trotski. Il n'aura pas droit non plus aux lauriers de la victoire sur Wrangel. Nul doute que l'échec sur la Vistule a marqué Staline au fer rouge. Le 30 août 1920, il demande d'ailleurs au Comité central d'instituer une commission qui devra éclaircir la responsabilité de chacun dans la défaite en Pologne. Lénine refuse[27].

Le 3 mars 1921, à la demande de Lénine, Toukhatchevski écope d'une mission qui lui sera pénible. Nommé à la tête de la 7[e] armée, il doit écraser la révolte des marins de Kronstadt, naguère « beauté et orgueil de la révolution ». En quinze jours, attaquant sur la glace du golfe de Finlande, il s'empare de la base et de sa forteresse défendues par 26 000 marins et soldats décidés à réaliser une « troisième révolution », c'est-à-dire à se débarrasser des bolcheviks, qu'ils avaient contribué à porter au pouvoir. La

répression est impitoyable. Durant cet épisode, Toukhatchevski se lie d'amitié avec le commissaire de la flotte balte, Nikolaï Kouzmine. La femme de celui-ci, Yulia, quitte peu après son mari et devient, pour de longues années, la maîtresse de Toukhatchevski… qui vient pourtant tout juste de se remarier après le suicide de sa première épouse. L'arrestation de Yulia en 1937 et son inculpation pour espionnage marqueront le début de la chute de son amant.

Durant l'écrasement de la révolte, Toukhatchevski observe les travaux du X^{e} congrès du Parti qui se tient à Petrograd : deux cents de ses délégués participent d'ailleurs à l'attaque de Kronstadt. Une des questions à l'ordre du jour touche à la nature du système militaire qui siérait au nouveau pouvoir. Nikolaï Podvoïski, ancien commissaire à la Guerre, rejette l'idée d'une armée régulière et défend le système des milices, à l'instar du groupe de l'« opposition ouvrière ». Toukhatchevski s'immisce dans ce débat de fond en adressant, le 10 mars 1921, une lettre à Lénine :

« Cher Vladimir Ilitch, je ne peux m'empêcher de vous déranger avec quelques réflexions sur nos forces armées […]. Le système de milices m'effraie, non seulement de manière théorique, mais aussi par ses conséquences pratiques. Personnellement, je pense que seule une société communiste permettra, après la révolution socialiste, de mettre en place un système de milices […]. Si personne d'autre que le camarade Podvoïski ne défendait ce système, il n'y aurait pas de quoi s'inquiéter. Mais je suis très préoccupé et alarmé. […] Certains, comme Smilga, acceptent, aux côtés de l'Armée rouge, la création de milices dans les quartiers ouvriers. Sans m'attarder sur l'incohérence organisationnelle d'une telle décision, il est particulièrement étrange et amusant d'entendre de telles propositions alors que j'accomplis ma tâche la plus déplaisante à Petrograd.

« Si l'affaire se réduisait à un soulèvement de marins, ce serait plus simple […]. À Kronstadt, les ouvriers ont rejoint les marins. Sur le front occidental, j'ai également constaté la mauvaise humeur des ouvriers. […] Nous devrons compter avec cet état d'esprit des ouvriers durant toute la période de misère et de dévastation, jusqu'à ce qu'un gros effort de reconstruction porte ses fruits. Si l'on place des milices dans les quartiers ouvriers, même à Petrograd, personne ne peut garantir qu'à l'heure des difficultés la milice ouvrière ne marchera pas contre le pouvoir soviétique. Aujourd'hui, je ne peux pas utiliser [pour attaquer Kronstadt] les brigades de cadets de Petrograd, car les ouvriers sont très agités et il n'y aurait plus

personne pour les contenir. […] Voilà pourquoi je suis très préoccupé par ces rêveries et ces expérimentations avec la milice. […] Je trouve très amusant que ces adeptes de la milice jugent leur système cohérent avec la construction pacifique de l'économie. Mais il n'y aura pas de construction de ce genre. Nous allons construire en permanence dans les conditions de l'état de guerre. Cela doit constituer notre point de départ. Il est inutile de discuter de quelle armée nous aurions besoin en temps de paix, car il n'y aura jamais de temps de paix. […] Nous devons rester à l'écart de ce danger, car ces expérimentations peuvent, un jour, mettre l'Armée rouge et la milice ouvrière face à face, ce qui entraînerait des conséquences horribles. Avec mes salutations communistes. »

La lettre porte en marge ces mots de Lénine : « Dans mes archives. (Top secret)[28]. » Un texte en effet singulier ! Que la guerre devienne permanente pour l'État soviétique ne semble pas horrifier Toukhatchevski. Quel obscur amour de la guerre nourrit ce *condottiere* rouge ?

Lénine, bien conscient du problème soulevé, craint tout autant le système d'armée permanente, qu'il voit comme un nid subversif. Néanmoins, peut-être influencé par la lettre de Toukhatchevski, il rallie le X^{e} congrès autour d'un système mixte, restreignant les milices à quelques grands sites industriels : la RKKA demeure le bras armé principal du régime.

Une nouvelle tâche, bien plus difficile et tout aussi déplaisante qu'à Kronstadt, attend Toukhatchevski. Le 26 avril, Lénine et le Politburo le chargent en effet de liquider l'insurrection paysanne de la région de Tambov, sur la Volga, et ses insaisissables cavaliers commandés par les frères Antonov. S'agissant d'un des greniers à blé de Moscou, Lénine juge, non sans exagération, la révolte « plus dangereuse que Denikine, Youdenitch et Koltchak combinés[29] ». Le *komandarm* arrive le 6 mai 1921 à Tambov, où il trouve une situation très dégradée. Les antonovistes tiennent la région. Il combine alors un plan appelé à devenir un classique du genre. Toutes les opérations contre-insurrectionnelles des Soviétiques s'en inspireront, jusqu'à et y compris l'invasion de l'Afghanistan en 1979. Dans un ouvrage paru en 1926 sous sa signature, on peut lire ces lignes radicales : « Dans les régions où le soulèvement est solidement ancré, il ne s'agit pas de mener des opérations ou des combats mais une vraie guerre, qui ne se terminera qu'avec l'occupation totale de la région, l'imposition des organes du pouvoir soviétique et la liquidation de toute possibilité de formation de

nouvelles bandes. En bref, la guerre n'est pas menée contre des gangs, mais contre toute la population locale[30]. » L'infanterie quadrille le terrain, une unité aérienne suit les rebelles à la trace et guide les unités de chasse – quatre brigades de cavalerie et de petites unités motorisées. L'ensemble est appuyé par le feu de canons lourds et de trains blindés. « Que les unités de la RKKA s'attachent aux bandes comme des sangsues et ne leur laissent ni sommeil, ni répit, ni la moindre chance de se reprendre[31] » : un mot d'ordre qui aurait pu être adopté par les régiments de parachutistes français durant la guerre d'Algérie… L'objectif est de couper les bandes de leur base sociale et logistique afin de permettre une reconquête militaire et politique des villages. Aux côtés de milices communistes, les unités de l'Armée rouge appliquent les mesures les plus sévères ordonnées par Toukhatchevski : les familles sont arrêtées, prises en otage, déportées en Sibérie ou internées en camp de concentration, leurs terres confisquées et redistribuées, leurs maisons détruites. Le *komandarm* préconise même d'utiliser les gaz de combat dans les zones inaccessibles (ordre du 12 juin 1921). Ces armes ont-elles été réellement employées contre les derniers antonovistes ? La question est toujours disputée par les historiens, mais il est acquis qu'au moins plusieurs dizaines d'obus chargés au phosgène ont été tirés[32]. Si Lénine pouvait avoir encore le moindre doute sur le bolchevisme de l'ancien aristocrate, il ne peut lui en rester après pareil déploiement de « violence révolutionnaire ». La répression est si dure que Rykov, responsable de l'économie, proteste, épaulé par Trotski, et qu'une partie des ordres du *komandarm* sont révoqués. Lui-même est éloigné de Tambov le 18 juillet 1921.

Toukhatchevski passe ensuite quelques mois à la tête de l'académie militaire. Puis, en janvier 1922, il reprend le commandement du Front de l'Ouest, où il s'efforce de réduire l'impact de la démobilisation générale ordonnée après la fin de la guerre civile. Il regagne Moscou le 1er avril 1924, au beau milieu de la lutte contre Trotski.

La situation politique a changé. Lénine est mort le 21 janvier précédent. Staline a constitué un clan qui rassemble notamment les hommes qui étaient avec lui à Tsaritsyne en 1918, en particulier les anciens de la Konarmia. En 1922, il réussit à occuper le poste, en apparence anodin, en réalité décisif, de secrétaire général du Comité central du Parti, ce qui lui permet d'en dominer l'appareil. Il noue une « troïka » avec Zinoviev et Lev Kamenev

(sans lien de parenté avec Sergueï, le chef militaire) pour éliminer Trotski. Aux affaires militaires, son homme est Frounzé. Avec le slogan « Tout le pouvoir aux commandants rouges », celui-ci mène une critique impitoyable de l'état et des structures de l'Armée rouge, sapant ainsi l'autorité de Trotski. Nommé chef de l'État-Major général le 1er avril 1924, il choisit pour adjoints Toukhatchevski et Chapochnikov. *De facto*, le premier se trouve embarqué aux côtés du clan stalinien – son lien est avec Frounzé, pas avec Staline – dont, pourtant, le sépare l'interprétation de la défaite devant Varsovie. Il assiste, sans déplaisir, à la chute de Trotski, qui perd le 25 janvier 1925 la présidence du Conseil militaire révolutionnaire et le commissariat du peuple à la Guerre. Frounzé le remplace dans ces deux fonctions. Pour peu de temps : il meurt le 31 octobre 1925 des suites d'une opération. Vorochilov, l'homme le plus proche de Staline, capte son héritage : le commissariat à la Guerre et la présidence du Conseil militaire révolutionnaire. Il nomme Toukhatchevski à la tête de l'État-Major général, le 13 novembre 1925, et lui laisse sa fonction d'enseignant à l'académie militaire de Moscou, rebaptisée Frounzé. Toukhatchevski a expressément demandé cette faveur : l'enseignement est à ses yeux un des points clés de la modernisation de l'Armée rouge, ce qui est aussi le leitmotiv de la Reichswehr à la même époque.

Deux ans et demi plus tard, le 4 mai 1928, Toukhatchevski est démis de ses fonctions de chef d'état-major et d'enseignant à l'académie Frounzé. Il n'a pu être surpris : en 1923, un incident lui avait déjà permis de prendre la température. Pour honorer son libérateur, la ville de Miass, dans l'Oural, avait alors été rebaptisée « Toukhatchevsk ». Peu de temps auparavant, Trotski avait reçu la même distinction : Gatchina était devenue « Trotsk ». Or, en 1926, en même temps que « Trotsk » disparaît pour devenir « Krasnogvardeïsk », « Toukhatchevsk » retrouve son nom historique, sans la moindre explication. Le lendemain de son limogeage de 1928, cependant, il est nommé commandant du district militaire de Leningrad, un des trois plus importants, et il y conserve une large liberté d'action.

On ne peut donc parler de véritable disgrâce. Pourquoi, alors, a-t-on voulu l'éloigner de Moscou ? On a pu lire qu'il payait son entêtement dans les raisonnements qui avaient amené l'échec de l'offensive vers Varsovie. Vorochilov aurait défendu l'honneur de Staline en sanctionnant celui qui y attentait. Toukhatchevski, il est vrai, semble incapable d'oublier son unique défaite. Il se retient mal de ferrailler contre le clan de la Konarmia,

notamment par l'intermédiaire de son bras droit, Nikolaï Kakourine, qui enseigne la tactique à l'académie Frounzé. La production d'histoire militaire de ce dernier est torrentielle et, dès qu'il s'agit de la guerre civile, il couvre d'éloges son patron, l'exonérant de toute faute devant Varsovie[33]. En 1926, dans son ouvrage *Les Questions de la stratégie moderne*, Toukhatchevski ne peut s'empêcher d'égratigner à nouveau la direction politique du Front du Sud-Ouest. Le clan de la Konarmia, qui n'a pas de têtes pensantes, fait répliquer par d'excellents esprits, comme Sviétchine ou Varfolomeev, ou par des seconds couteaux comme l'historien Vladimir Melikov qui traite Toukhatchevski d'aventurier. Que ces noms d'oiseaux s'étalent dans la *Pravda* et *L'Étoile rouge*, le journal de l'armée, ne peut qu'envenimer les relations de Toukhatchevski avec Vorochilov et, à travers lui, avec le secrétaire général. Livres et articles contradictoires sur le sujet paraîtront jusqu'en 1933, ce qui montre le maintien d'une certaine liberté de parole : le stalinisme n'est pas encore en place.

La raison de sa mise à l'écart se situe en réalité dans une dispute, initiée par Frounzé, sur le rôle de l'État-Major général de l'Armée rouge. En simplifiant les positions, deux camps s'affrontent depuis 1917. D'un côté se trouvent ceux des dirigeants bolcheviques qui, nourris de la Révolution française, s'inquiètent de voir Octobre accoucher de Thermidor ; tout leur est bon pour diluer le pouvoir des chefs militaires, celui de Trotski, fondateur de l'Armée rouge, en tout premier lieu. De l'autre, les militaires, souvent des *voenspetsy*, défendent qu'au nom de l'efficacité le pouvoir militaire doit être centralisé dans l'État-Major général, ses prérogatives élargies jusqu'à englober de larges parts de l'économie. C'est la thèse défendue par Chapochnikov dans son ouvrage de 1925, *Le Cerveau de l'armée*. Frounzé, qui est un bolchevik de la première heure, appartient au premier courant, comme Boudienny et Egorov. Lorsqu'il entreprend, en 1924, un vaste train de réformes de l'Armée rouge, son premier soin va à l'État-Major général, qu'il éclate en trois organes placés, *de facto*, en compétition entre eux. Le chaos qui s'ensuit est à peine réduit par la décision de Vorochilov, en 1926, de ramener à deux le nombre des organes détenant les compétences traditionnelles d'un État-Major général : le GU-RKKA (« direction générale ») et l'état-major. Ce dernier est cantonné à la préparation des plans et à la mobilisation ; Vorochilov lui enlève même le renseignement. Sur le fond de la question, Vorochilov demeure indécis, comme souvent. Boudienny et Egorov, quant à eux, trouvent dans la

controverse l'occasion d'éliminer Toukhatchevski – toujours le contentieux de Varsovie – et poussent Vorochilov à s'en séparer.

Dans une lettre adressée à Vorochilov le 12 février 1928, donc trois mois avant son limogeage, Toukhatchevski exprime toute l'amertume accumulée contre son supérieur : « Je vous ai déjà exprimé mes considérations après la fin de la réunion du Conseil militaire révolutionnaire. J'y ajoute deux éléments qui rendent le travail de l'état-major de la RKKA complètement anormal. Concernant les questions actuelles, l'impression est que vous, en qualité de commissaire à la Défense, travaillez indépendamment et séparément de l'état-major, ce qui est complètement incongru, car l'état-major doit être un outil de travail dans vos mains afin d'unifier les ressources et se préparer à la guerre. Si l'état-major n'est pas cet outil dans vos mains, cela signifie que les choses vont mal. Voici plusieurs exemples qui montrent que vous vous êtes opposé au fonctionnement de l'état-major et même à vos propres avis. Le plan quinquennal de construction de l'Armée rouge, au sujet duquel je vous ai soumis des rapports à plusieurs reprises, a été modifié par l'état-major suite à vos propositions, puis a été sévèrement critiqué par vous-même lors du Conseil militaire révolutionnaire. […] Durant les manœuvres d'Odessa, l'état-major s'est retrouvé dans une situation très difficile. Non seulement il n'a joué aucun rôle pour préparer les manœuvres, mais il est devenu la cible de vos critiques et de celles de vos invités. Ce n'était pas le chef d'état-major qui était votre principal conseiller pour évaluer les succès et les échecs, mais un groupe de camarades qui vivaient avec vous dans votre train. Il y a trop de faits de cette nature pour pouvoir les décrire dans cette lettre. […] En ne considérant pas vraiment l'état-major comme votre appareil, non seulement vous sapez son autorité, mais vous le discréditez. […] Dans mon travail, dans la coopération avec d'autres organes, je ne sens aucun soutien solide de votre part, et sans ce soutien, l'état-major ne peut pas fonctionner normalement. En temps de guerre, cela peut avoir des conséquences dramatiques[34]. »

Dans une autre lettre à Vorochilov, le 5 avril 1928, Toukhatchevski indique que le chaos au sommet de l'Armée rouge ne cessera qu'avec la création d'un état-major puissant : « Toutes les questions fondamentales de planning budgétaire, d'accumulation de matériels de guerre et de développement technologique doivent être traitées par l'état-major, comme des questions relevant de la construction des forces armées et de la

préparation à la guerre, et découlant des plans opérationnels[35]. » Il ajoute un certain nombre de propositions qui vident la direction générale de la RKKA de sa substance. Vorochilov l'invite à avoir une franche conversation, qui ne règle rien. Le 16 avril, dans une lettre cosignée, ce sont Boudienny, Egorov et Dybenko qui s'interrogent sur les compétences, mérites et succès de l'état-major et posent la question du renvoi de Toukhatchevski[36]. Vorochilov suit l'opinion de ces trois proches : Toukhatchevski est démis de sa fonction de chef de l'état-major et également écarté de l'académie Frounzé. Chapochnikov est nommé à sa place.

La suite révèle le fond de l'affaire. En deux ans, en effet, Chapochnikov rend de son lustre à l'État-Major général et fait accepter par Vorochilov l'essentiel des changements demandés peu auparavant par Toukhatchevski. C'était donc une querelle de personnes. Vorochilov, comme Staline, acquiesce à un état-major puissant seulement si sa direction échoit à une personnalité discrète, inconnue du public, non membre du Parti et fragilisée par son passé tsariste : le profil de Chapochnikov. En aucun cas cet organe ne devait être laissé à une personnalité ambitieuse, arrogante, héros de la guerre civile – Toukhatchevski. Ce n'est pas la dernière fois que le tempérament et les visions de ce dernier l'exposeront au soupçon de bonapartisme. Ajoutons qu'en 1929 le contexte a changé : le Parti a adopté l'idée que la guerre impérialiste menace à nouveau, credo qui reçoit le renfort explosif du début de la crise économique mondiale et du conflit armé avec la Chine à propos des Chemins de fer de l'Est chinois. Vorochilov lui-même se fend d'un pamphlet – *Y aura-t-il la guerre ?* – qui répond par l'affirmative à la question posée en titre. Ce contexte a sans aucun doute modifié les vues de la direction bolchevique sur la nécessité d'un commandement centralisé de l'Armée rouge.

À la mi-mai 1928, Toukhatchevski emménage à Leningrad en tant que commandant du district militaire. Par l'importance de ses effectifs et la proximité de quatre ennemis potentiels (les trois pays Baltes et la Finlande), ce district est le troisième, à l'ouest, après ceux de Kiev et de Biélorussie. Toukhatchevski y déploie son énergie habituelle. Durant son séjour, il pose les bases théoriques et pratiques de l'arme aéroportée soviétique. Il fait procéder aux premiers essais de largage de petits effectifs. S'il dessine les contours d'une division motorisée aérotransportée, les premières expériences, en mars 1931, sont conduites à une échelle plus modeste, avec une compagnie de fusiliers, deux canons, deux chars T-27 et d'autres

véhicules légers embarqués à bord de vingt-deux avions. Toukhatchevski croit possible de lancer ce type de forces sur les arrières de l'ennemi pour y saisir des aérodromes et constituer un chapelet de têtes de pont qui faciliteraient la pénétration lointaine des unités blindées. Il attribue aux unités aérotransportées le rôle que jouèrent les soulèvements d'ouvriers et de partisans durant la guerre civile. Sa réflexion s'inscrit dans le cadre d'une recherche plus vaste, entreprise par Triandafillov (adjoint de Chapochnikov), avec lequel il s'est lié à Tambov, en 1921, et qui publie, en 1929, *La Nature des opérations des armées modernes*. C'est Toukhatchevski en personne qui commente cet ouvrage clé à la section d'étude des problèmes militaires de l'académie de Leningrad. Les deux hommes réfléchissent en parallèle aux moyens à mettre en œuvre pour éviter que la prochaine guerre ne s'enlise, comme la précédente, dans un combat d'attrition sans fin (doctrine dite « de la bataille en profondeur »). Toukhatchevski est même en avance sur Triandafillov qui ignore l'arme aéroportée dans la panoplie de moyens qu'il met au service de l'attaque simultanée de toute la profondeur de la défense ennemie. Le futurisme – voire la science-fiction militaire – est un des péchés mignons du *komandarm*. Dans un article écrit entre 1931 et 1932 mais qui ne sera publié qu'en 1962, « Nouvelles questions sur la guerre », il imagine des systèmes radioguidés, des fusées, des avions stratosphériques, une multitude d'engins chenillés mécanisant complètement le champ de bataille[37].

Sa plume et son verbe acérés s'en prennent à Alexandre Sviétchine, son ancien adjoint à l'académie Frounzé, qui a publié en 1926 un maître livre, *Strateguia*. Toukhatchevski le vilipende comme un penseur bourgeois et réactionnaire, pessimiste et opportuniste, ignorant le marxisme-léninisme. Ce qu'il supporte le moins, c'est que Sviétchine puisse développer l'idée que, eu égard au retard de développement de l'URSS, la défensive est peut-être le meilleur choix, tout du moins dans la phase initiale d'une guerre qui l'opposerait à une puissance industrielle. Si cette remarque de Sviétchine n'est pas au centre de sa pensée, elle s'oppose néanmoins de front à la conception défendue par Toukhatchevski. Pour ce dernier, en effet, l'Armée rouge ne peut développer qu'une doctrine offensive, marquée par une succession ininterrompue d'opérations séquentielles, jusqu'à la destruction finale de l'adversaire. Cela correspond à sa nature révolutionnaire : seul le choc porté sur le territoire adverse peut y faire éclore les révoltes

prolétariennes qui hâteront la destruction de l'ordre bourgeois. Sa critique de Sviétchine est superficielle, car la pensée de celui-ci fouille avant toute chose les relations entre le militaire et le politique. En politisant ce débat à outrance, en assimilant Sviétchine à une « opposition droitière » au régime, Toukhatchevski lui donne un ton menaçant, qui contribue à tuer le débat stratégique en Union soviétique.

Le troisième aspect de l'activité de Toukhatchevski à Leningrad concerne le rôle à accorder à la Défense dans l'économie soviétique. Il a toujours été de ceux qui poussaient à une industrialisation rapide, essentiellement pour des raisons militaires. Le lancement du premier plan quinquennal en octobre 1928 et le relèvement constant de ses objectifs lui font entrevoir la possibilité d'une Armée rouge massivement mécanisée, apte à l'offensive brusquée. Sans doute intoxiqué par les chiffres de production – tous faux – donnés par la propagande, il adresse en janvier 1930 un mémo à Vorochilov où il projette des quantités d'armements colossales. D'une certaine façon, il propose un « grand tournant » pour l'armée, comme celui que Staline a fait prendre au pays. L'industrialisation accélérée devrait permettre, écrit-il, de produire annuellement 100 000 chars et 122 500 aéroplanes. Pour mémoire, l'URSS fabriquera au total, entre 1941 et 1945, 86 000 chars et 138 000 avions, une performance déjà remarquable. Vorochilov fait passer le mémo à Chapochnikov, lequel calcule que, pour réaliser ce plan, il en coûterait 60 milliards de roubles par an, quand le budget national n'atteint pas 40 milliards. « Je t'envoie, écrit Vorochilov à Staline le 5 mars, la copie de la lettre de Toukhatchevski, mais aussi la note d'état-major à ce propos. Toukhatchevski veut se montrer original et "radical". Ce n'est pas bon que dans l'Armée rouge il y ait des gens qui prennent ce "radicalisme" comme quelque chose de véridique[38]. »

Staline réagit par une note envoyée le 23 mars 1930 à Vorochilov : « Tu sais à quel point je respecte Toukhatchevski, un homme extraordinairement doué. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'un marxiste puisse perdre les pédales à ce point et défendre un "plan" si fantastique. Ce qui manque dans ce "plan", c'est […] l'absence de prise en compte des capacités économiques, financières et culturelles du pays. Ce "plan" détruit complètement le fragile équilibre imaginable entre l'armée comme une partie de l'État et l'État en tant qu'entité globale. Ce "plan" représente une vision "purement militaire" qui oublie que l'armée est un produit dérivé de

la capacité économique et culturelle du pays. Comment un tel “plan” a-t-il pu naître dans la tête d’un marxiste qui, de plus, a été à l’école de la guerre civile ? Je pense que le “plan” de Toukhatchevski représente un engouement pour le “gauchisme”, un engouement pour un maximalisme de la paperasserie. […] Ainsi, le jeu des chiffres se substitue à l’analyse, et la perspective marxiste de la croissance de l’Armée rouge est remplacée par une fantasmagorie. Réaliser un tel plan signifierait tuer aussi bien l’économie du pays que l’armée. Ce serait pire que n’importe quelle contre-révolution[39]. » Vorochilov donne lecture de cette lettre durant une réunion du Haut Conseil militaire. Toukhatchevski se défend de ces graves reproches en accusant Chapochnikov d’avoir faussé son mémo en y annexant ses propres calculs, qu’il juge fantaisistes. Il affirme avoir voulu, avant tout, tracer de nouvelles perspectives, provoquer un choc en quelque sorte. Surtout, il insiste sur une idée dont il a la paternité, qui sera une des clés de l’efficacité de l’industrie soviétique durant la Seconde Guerre mondiale. Préparer la production de guerre la plus vaste ne nécessite pas, dit-il, de construire des milliers d’usines d’armement, mais de fonder le gros de cette production sur l’industrie civile elle-même. Notamment en prévoyant l’utilisation duale des technologies et des machines : une usine de tracteurs doit pouvoir fabriquer des chars, une fabrique d’engrais des explosifs, avec un préavis de quelques semaines. Néanmoins, Staline et Vorochilov ne reviennent pas à de meilleurs sentiments, ce qui pose question. La gigantomanie n’apparaît pas, en effet, dans la liste stalinienne des péchés capitaux. D’ailleurs, le patron du secteur défense du Gosplan*, Nikolaï Snitko, livre à la même époque des projections assez proches de celles de Toukhatchevski, sans que cela soulève de clameurs. Ce que Staline a lu dans le mémo de janvier, ce n’est pas un optimisme hypertrophié, c’est la menace d’un « militarisme rouge » – l’expression se trouve probablement dans la première rédaction, perdue, de sa lettre du 23 mars –, nouvel avatar du bonapartisme.

Il n’y a cependant pas à proprement parler de brouille entre Toukhatchevski et Staline. Ce dernier lui confie encore les tâches les plus importantes, tout en continuant son jeu favori, utiliser un homme contre un autre, en l’occurrence Vorochilov contre Toukhatchevski, et *vice versa*[40]. En août 1930, le Vojd demande à ce dernier d’élaborer un plan d’attaque contre la Pologne, l’adversaire le plus probable de l’URSS à cette époque. L’on en trouve trace dans une lettre envoyée un an plus tard par Toukhatchevski au

patron. « En août 1930, à Sotchi, le camarade Staline m'a proposé de réfléchir à la possibilité de désorganiser le théâtre frontalier polonais, juste après la mobilisation des Polonais, avant qu'ils aient réussi à concentrer leurs forces principales. J'ai beaucoup traîné sur cette question à cause de sa complexité, surtout en étant à Leningrad, où il est difficile d'obtenir les données nécessaires, mais aussi parce que je voulais d'abord mener l'exercice de l'été 1931 concernant l'utilisation des unités motorisées et blindées et l'emploi des unités parachutistes motorisées[41]. »

Au moment où il lui confie cette mission, Staline a déjà en mains des matériaux lui permettant de détruire Toukhatchevski, matériaux issus de l'affaire Kakourine-Troïtski. Les deux hommes, enseignants à l'académie Frounzé et proches de Toukhatchevski, sont arrêtés en juillet 1930 dans le cadre de l'opération *Vesna*, qui voit la Guépéou* purger l'Armée rouge de plus de 3 000 *voenspetsy*. Interrogés, on imagine comment, les deux hommes révèlent une prétendue « conspiration droitière » qui aurait Toukhatchevski à sa tête et pour objectif à la fois de renverser le pouvoir soviétique et de liquider Staline. Le cas est entièrement fabriqué. Staline le sait, mais ce genre de matériau peut se révéler utile. Il charge Ordjonikidzé d'enquêter plus avant. Dans une lettre du 24 septembre, il lui écrit : « Ce matériau est top secret. Seuls Molotov, moi et maintenant toi sommes au courant. […] Il semblerait que Toukhatchevski ait été capté par des éléments antisoviétiques, c'est-à-dire par des éléments droitiers. […] C'est ce qu'impliquent ces matériaux. Est-ce possible ? Si l'on ne peut pas prouver le contraire, bien sûr que c'est possible. Il apparaît que les droitiers iraient aussi loin qu'une dictature militaire du moment qu'elle les débarrasse du Comité central, des kolkhozes, des sovkhozes[42] […]. » À la mi-octobre, Toukhatchevski est confronté à ses accusateurs, qui ne se rétractent pas[43]. Staline écrit néanmoins, le 23 octobre, à Molotov : « En ce qui concerne Toukhatchevski, il apparaît qu'il est propre à 100 %. C'est une très bonne chose[44]. » Qu'il joue la comédie ne fait aucun doute. Il a simplement encore besoin de l'homme. C'est en effet dans ces derniers mois de 1930 qu'il modifie le cap de l'industrialisation et qu'il va donner au plus doué de ses capitaines son plus grand rôle.

Le 9 janvier 1931, Staline reçoit le *komandarm* en tête à tête durant cinquante minutes[45]. Il est probable que les deux hommes s'entretiennent de la construction des chars : le lendemain, en effet, Staline charge

Ordjonikidzé et Vorochilov de proposer au Politburo un projet sur ce sujet. La décision est prise de constituer une commission, dans laquelle entre Toukhatchevski, chargée de déterminer la quantité de tanks à produire en cas de guerre de grande ampleur. En février, Chapochnikov, jugé responsable de la déformation du projet du *komandarm*, est démis de ses fonctions et envoyé en semi-exil dans le district militaire de la Volga ; le fidèle Egorov prend sa place à la tête de l'État-Major général. En septembre 1931, l'académie Frounzé publie un manuel sur la guerre soviéto-polonaise dans lequel toute la responsabilité de l'échec est rejetée sur Toukhatchevski. En janvier 1932, ce dernier adressera une nouvelle lettre à Staline où il demande que l'on cesse de le persécuter. Après un silence de trois mois, Staline répondra, fait rarissime, par une lettre d'excuses : « C'était il y a deux ans. Aujourd'hui, certaines questions sont plus claires pour moi ; je dois avouer que mon appréciation était trop sévère et certaines de mes conclusions erronées[46]. » Le Géorgien sait faire patte de velours…

En juin 1931, Toukhatchevski est nommé chef de l'armement, adjoint au président du Conseil militaire révolutionnaire et adjoint du commissaire du peuple à la Défense. Au début de 1931, il place officiellement la « bataille en profondeur » au cœur de la doctrine militaire soviétique, pour laquelle il imagine la gamme de chars permettant de percer et d'exploiter. C'est lui qui repère le char américain Christie, le fait acheter et adapter, jugeant qu'il est le seul au monde à faire preuve de « mobilité stratégique ». C'est du Christie qu'est issue la lignée d'engins qui mène au T-34, l'excellent char qui s'illustrera durant la Grande Guerre patriotique. Enfin, le 1er août 1931, le Conseil du travail et de la défense, présidé par Molotov, adopte le programme Toukhatchevski de construction de blindés, le plus ambitieux du monde : fin 1931, l'URSS devra disposer de 1 000 chars, fin 1932 de 4 000, fin 1933 de 8 500[47]. Aucun de ces chiffres ne sera réalisé, mais l'élan est donné. Toukhatchevski revient à Moscou et devient, selon le mot de l'historienne Sally Stoecker, un véritable « entrepreneur militaire[48] ».

Si 1928 est l'année du grand tournant industriel, 1931 est celui du grand tournant militaro-industriel. Sa cause première tient à l'invasion de la Mandchourie par le Japon, en septembre 1931, qui donne à cette puissance agressive 4 000 km de frontières communes avec l'URSS. Une guerre sur

deux fronts devient probable, encore plus lorsque, en 1933, avec l'arrivée de Hitler au pouvoir, il faut abandonner la politique de collaboration économique et militaire avec l'Allemagne. Les six années qui suivent sont, pour Toukhatchevski, celles d'une extraordinaire activité. Courant de ministère en commission, d'usine en centre d'essais, de terrain de manœuvres en aérodrome, il est sur tous les fronts : production, armement, mobilisation, doctrine, constitution d'unités de type nouveau (le premier corps mécanisé est levé en 1932), création d'une base de production d'armements en Sibérie, définition de nouveaux modèles de canons, de tanks, d'avions, conduite de manœuvres terrestres, aériennes et navales… Ses vues coïncident pleinement avec celles de Staline : industrialisation accélérée, rattrapage des pays avancés, création de l'armée la plus puissante du monde, mise en place d'une pensée scientifique/militaire spécifiquement soviétique. Les deux hommes ont des goûts communs, ce dont Toukhatchevski sait jouer : les prouesses technologiques, l'aviation, les grands spectacles (les manœuvres d'été), la scolastique marxiste-léniniste…

Les résultats sont spectaculaires. En 1929, l'Armée rouge produit vingt-cinq chars par an et deux cents avions, tous obsolètes ; en 1936, ce sera 4 000 et 3 100. Le budget de la Défense passe de 1,8 milliard de roubles en 1931 à 15 milliards en 1936 ! Sur le plan de la doctrine, Toukhatchevski élargit la « bataille en profondeur » de Triandafillov en « opération dans la profondeur », intégrée dans les règlements officiels en 1936. De la percée réalisée par une armée sur une profondeur tactique de 50 à 100 km, l'on passe au groupe d'armées agissant sur 200 à 300 km de profondeur opérationnelle. Dans le domaine de la formation, par un rapport adressé à Staline le 27 mars 1932, il jette les bases des académies militaires spécialisées (motorisation et mécanisation, génie, etc.)[49]. Au début de 1937, l'Armée rouge est la plus puissante au monde, même si les lacunes et les échecs sont nombreux. Surtout, elle détient déjà la base industrielle et les concepts opérationnels qui lui permettront de l'emporter en 1945. On peut, à ce propos, citer ces lignes écrites par Toukhatchevski en 1928 dans une étude « Sur la guerre future », élaborée sous l'égide de l'État-Major général, qui sont une réponse anticipée à la *Blitzkrieg*, illusion germanique d'une unique frappe décisive : « Durant la période initiale de la guerre, il y aura égalité approximative des forces, ce qui élimine la possibilité d'une destruction rapide de tous nos voisins occidentaux, à l'exception des petits États comme l'Estonie et la Lettonie. […] Mais, avec des États comme la

Pologne et la Roumanie, il n'y aura pas d'élimination rapide. Leur résistance ne sera pas brisée par une offensive éclair, destructrice et incessante, mais par une succession d'opérations, menées par étapes. L'annihilation progressive de leurs forces armées, l'attrition de leurs ressources matérielles et humaines devraient conduire, à un moment donné, à des chocs socio-politiques à l'intérieur de ces pays[50]. » L'exemple de la Pologne n'est pas le bon – la Wehrmacht en donnera la preuve –, mais sa remarque prend toute sa valeur si l'on remplace ce pays par l'Allemagne.

Le 21 février 1933, Toukhatchevski est décoré de l'ordre de Lénine « pour mérites exceptionnels devant la révolution dans l'organisation de la défense du pays sur les fronts intérieurs et extérieurs et dans le renforcement de la puissance de l'Armée rouge ». Dans son entreprise gigantesque d'expansion et de modernisation de l'armée, il peut compter sur Ordjonikidzé, ministre de l'Industrie lourde. Sur le plan doctrinal, après la mort de Triandafillov, il s'appuie sur Sergueï Kamenev, son compagnon de la guerre civile. En revanche, il se heurte souvent à Vorochilov, qui ne comprend pas la pensée nouvelle et qui nourrit une forte antipathie pour lui. Le 20 novembre 1933, le commissaire à la Défense attaque les fondements de la bataille en profondeur en séance plénière du Conseil militaire. Toukhatchevski lui écrit peu après : « Après votre discours au plénum, beaucoup ont eu l'impression que, malgré les nouvelles armes apparues dans l'armée, la tactique devait rester inchangée. […] J'ai décidé d'écrire cette lettre parce que, depuis le plénum, un chaos complet règne dans l'esprit des commandants. On parle d'abandonner les nouvelles tactiques, […] ce qui va tout à fait à l'encontre de ce que vous avez affirmé devant moi à maintes reprises[51]. »

Joukov, qui est alors à la tête d'une division, a dressé dans ses conversations avec Simonov ce portrait de Toukhatchevski en 1936 : « Je le croisais souvent pendant l'élaboration du nouveau manuel de campagne. Il faut dire que Vorochilov, le commissaire à la Défense de l'époque, était peu compétent sur ces questions. Il est toujours resté un dilettante. Malgré cela, il occupait des postes importants, était très populaire et nourrissait la prétention de connaître les questions militaires à fond. Mais, pratiquement, la plus grande partie du travail dans son commissariat reposait sur les épaules de Toukhatchevski. Ils se sont affrontés et, généralement, ils se montraient hostiles l'un à l'autre. Vorochilov détestait Toukhatchevski et, quand il a été arrêté, il n'a pas bougé le petit doigt pour le sauver. Je me

souviens d'un incident qui s'est déroulé pendant l'élaboration du manuel de campagne. Tout en gardant son calme, Toukhatchevski était connu pour sa fermeté et sa combativité. C'était lui qui présidait la commission du manuel. […] Sur un point, Vorochilov a exprimé son désaccord, en apportant des remarques, à vrai dire incongrues. Après l'avoir écouté, Toukhatchevski lui a répondu d'une voix très calme : "Camarade commissaire du peuple, la commission ne peut pas accepter vos amendements." "Et pourquoi donc ?" "Parce que vos amendements ne sont pas pertinents, camarade commissaire du peuple."[52] » Ces mots de Joukov témoignent plus de son propre mépris pour Vorochilov que d'une hostilité irréductible entre le commissaire à la Défense et Toukhatchevski. En dépit de leur antipathie, les deux hommes ont travaillé ensemble durant six ans à doter l'Armée rouge d'un armement gigantesque. En matière doctrinale, malgré son incompréhension de l'art opératif et son attachement au modèle de la guerre civile, Vorochilov a validé les travaux de son adjoint et appuyé sa nomination au maréchalat. Il est vrai qu'il n'a agi, en toute chose, que sur ordre de Staline, et qu'il a, de ce fait, dû avaler bien des couleuvres, Toukhatchevski étant sans nul doute la plus grosse.

Toujours fasciné par la technologie, Toukhatchevski s'intéresse au radar. Le 7 novembre 1934, il écrit à Kirov : « Des expériences sur la détection d'aéronefs utilisant un faisceau électromagnétique ont confirmé l'exactitude du principe sous-jacent. Les résultats des travaux de recherche permettent d'entamer la construction d'une station de défense aérienne servant à détecter les aéronefs dans des conditions de faible visibilité, de nuit, ainsi qu'à haute altitude et à longue portée. Compte tenu de l'extrême pertinence de cette question pour la défense aérienne moderne, je vous prie de ne pas refuser d'aider le camarade ingénieur-inventeur Ochtchepkov dans la promotion et l'accélération maximale de ses commandes aux usines de Leningrad[53]. »

Lors du XVII^{e} congrès du Parti, Toukhatchevski accède à l'antichambre du saint des saints bolchevique : il devient membre candidat au Politburo. À cette occasion, il livre, le 4 février 1934, un long discours technique. Un passage révèle qu'il a bien conscience des défauts congénitaux de l'industrie soviétique. « Il y a dans nos usines une attitude extrêmement dédaigneuse envers le dessin technique. […] On réalise les pièces sans respecter le dessin. […] Il m'est arrivé de visiter les usines capitalistes, où j'ai vu les ingénieurs porter une attention particulière à la manière dont il

est effectué. […] Dans nos usines, au contraire, on ne prête aucune attention au contrôle technique. Et je dois dire que de nombreux directeurs d'usine affaiblissent délibérément le contrôle technique pour ne s'occuper que des quantités produites. Quant à la qualité, on verra plus tard[54]… »

Le 31 mars 1935, la *Pravda* publie un article de Toukhatchevski sur le danger allemand. Il est le seul chef militaire, hormis Vorochilov, à pouvoir s'exprimer sur ces questions de grande politique, avec l'accord du Kremlin bien sûr. Le titre original de son papier était « Les plans militaires de l'Allemagne nazie », modifié par Staline en « Les plans militaires de l'Allemagne contemporaine ». Toukhatchevski y constate que les forces armées allemandes ont atteint leur niveau d'avant la Grande Guerre, ce qui est exagéré, et que ni la taille de l'armée française ni sa lenteur de déploiement ne lui permettraient de faire face à la machine de guerre germanique – ce qui est, à l'époque, beaucoup s'avancer. Son texte cite une demi-douzaine de travaux d'officiers allemands sur la guerre mobile, ce qui prouve la qualité de sa veille internationale et l'usage qu'il fait de ses talents linguistiques. « [Horst von] Metzsch affirme que l'objectif stratégique de l'attaquant est, dès le premier jour, de mener des opérations sur le territoire de l'ennemi, afin de désorganiser ses lignes. Pour atteindre cet objectif, il faut tout d'abord utiliser les forces aériennes et ensuite des forces motorisées hautement mobiles. Ces deux éléments seront suivis par le gros des forces armées pour ainsi créer une base opérationnelle solide. Des propos pareils, il y en a plein la littérature allemande. Leur doctrine militaire est aujourd'hui en train de se cristalliser. Dans un article publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars, le maréchal Pétain dit la même chose de la doctrine allemande[55]. » L'article se conclut en affirmant que la validité des rêves expansionnistes hitlériens exprimés dans *Mein Kampf* demeure entière.

En janvier 1936, à Londres, le maréchal, nommé depuis trois mois, assiste avec une délégation soviétique aux funérailles du roi George V. Staline le charge de prendre des contacts parmi les militaires britanniques et français. À cette date, la mécanique de la grande purge est déjà en place, à la suite de l'assassinat de Kirov, le 1er décembre 1934. L'objectif est d'éradiquer toutes les menaces ou tous les obstacles à l'établissement de la dictature absolue. La vieille garde du parti bolchevique est ainsi éliminée en 1935-1936. Enoukidzé, un des hommes qui avaient introduit

Toukhatchevski dans l'Armée rouge, figure parmi les premiers exécutés. En février 1937, Ordjonikidzé se suicide. Dire que Toukhatchevski a perdu avec lui un protecteur serait exagéré : le ministre de l'Industrie lourde n'a pas même été capable d'empêcher l'arrestation de son propre frère. Plus personne ne peut s'opposer à Staline, quoi qu'il fasse. Après la décimation du Parti et de l'appareil d'État, que vienne le tour de l'armée est inévitable.

Depuis 1917, le régime n'a jamais cessé de se méfier de l'Armée rouge, objet d'une surveillance constante et de purges régulières. Dans les années 1920, la rumeur, entretenue par les cercles d'émigrés russes – et par les services secrets soviétiques eux-mêmes dans le but de démasquer les complots –, fait de Toukhatchevski un Bonaparte en puissance. Sa personnalité le désigne comme le réceptacle de choix des fantasmes bolcheviques. En 1932, un soi-disant groupuscule d'« opposition droitière » mené par Alexandre Smirnov et Nikolaï Eismont est repéré par la Guépéou. Le Politburo apprend à l'occasion qu'Eismont était chargé de sonder Toukhatchevski sur ses intentions ; pure affabulation des enquêteurs. L'année suivante, des documents venus de la Reichswehr incriminent la prétendue attitude oppositionnelle de Toukhatchevski, Kamenev et même de Boudienny. Les services secrets de la SS fabriqueront en 1936 de fausses preuves sur le sujet. Tant que Yagoda dirige le NKVD, ces documents ne sont pas exploités, apparaissant pour ce qu'ils sont : des provocations. Avec son remplacement par Iejov, en septembre 1936, ces matériaux sont acceptés sans esprit critique. Staline, chez qui désormais aboutissent les dossiers, est-il dupe de ces preuves fabriquées ? La réponse est délicate. Il semble bien avoir lui-même été saisi d'espionnite dans un contexte international de plus en plus menaçant. Rumeurs et faux aveux ont sans doute renforcé cette idée qu'il exprime en permanence : en cas de guerre, il faut des arrières solides, purifiés de tout germe de trahison.

Peu à peu, l'étau se resserre autour de Toukhatchevski. Fin janvier 1937, son aide de camp est arrêté. Le 21 avril, le voyage qu'il devait entreprendre pour assister au couronnement du roi d'Angleterre est annulé. Le 7 mai, Yulia Kouzmina, sa maîtresse, est arrêtée à son tour[56]. Le 11 mai, la presse soviétique annonce que Toukhatchevski est démis de ses fonctions de commissaire de la Défense adjoint et muté à Kouïbychev (aujourd'hui Samara). Le 13 mai, Staline le reçoit durant quarante-cinq minutes en présence de Iejov, Molotov et Vorochilov[57]. De quoi ont-ils parlé ? Selon Kouliabko – l'homme qui l'avait fait entrer au Parti dix-neuf ans plus tôt –,

qui voit Toukhatchevski juste avant son départ pour Kouïbychev, il aurait été informé que sa mutation s'expliquait par l'existence d'espions dans son entourage[58]. À son arrivée à Kouïbychev, il participe à la conférence du Parti du district militaire de la Volga. Le lieutenant-général Ermoline raconte dans ses souvenirs qu'il est « accueilli avec des applaudissements. Cependant, il y avait une sorte de méfiance dans la salle. Quelqu'un a même crié : "Laissez-le expliquer pourquoi ils lui ont enlevé son poste d'adjoint !"

« […] Assis non loin de lui à la table du Présidium, je l'observais. Ses tempes étaient devenues grises, ses yeux étaient gonflés. Parfois, il baissait les paupières, comme s'il voulait éviter la lumière crue. Il gardait la tête baissée, ses doigts tripotaient machinalement les crayons qui se trouvaient sur la nappe. Je l'avais vu dans diverses circonstances. Y compris durant les jours amers de la retraite à Varsovie. Jamais je ne l'avais vu comme ça. Le lendemain matin, il a de nouveau siégé au Présidium. Le soir, il devait prononcer un discours. […] Toukhatchevski n'est plus reparu. Nous avons appris la terrible et incroyable nouvelle de l'arrestation de Mikhaïl Nikolaïevitch[59] ».

Toukhatchevski est arrêté le 22 mai 1937 à Kouïbychev. Il existe plusieurs versions de cette arrestation. Toutes ont en commun de décrire l'abattement du maréchal et l'obligation qui lui est faite d'enfiler des vêtements civils[60]. La veille, Vorochilov a ordonné de retirer des unités les « Instructions pour le combat en profondeur[61] », en les taxant de sabotage : une *damnatio memoriae* symbolique, qui n'a cependant pas tué l'enseignement de l'art opératif. Le 24 mai, à la demande du Politburo, le Comité central exclut Toukhatchevski du Parti et transfère son dossier au NKVD. Le 25 mai, il est écroué sous le n° 94 à la prison de la Loubianka.

Ouchakov, l'officier du NKVD qui a traité l'affaire du « complot militaire », a laissé une déposition après sa propre arrestation en septembre 1938. « En décembre 1936, j'ai déménagé à Moscou. Dès le premier jour, j'ai diagnostiqué l'existence d'un complot d'une organisation militaro-trotskiste aussi bien au sein de la RKKA que de la marine. J'ai tout de suite élaboré un plan minutieux pour le dévoiler et j'ai obtenu les dépositions nécessaires de Zakupniev, l'ex-commandant de la marine de la Caspienne. […] Je progressais également dans une autre direction, aboutissant à Eideman [patron de l'Osoaviakhim*] – et je ne me suis pas

trompé. […] Le 25 mai, j'ai interrogé Toukhatchevski et, le 26, il a avoué ses crimes. […] On m'a fait savoir qu'il fallait tout terminer très vite pour le procès. Je ne dormais plus. […] Le jour même du procès, très tôt le matin, j'ai obtenu de Toukhatchevski l'information nécessaire sur Apanassenko [commandant du district militaire d'Asie centrale] et les autres[62]. » Feldman, adjoint du commandant du district militaire de Moscou, torturé par Ouchakov, avoue tout ce qu'on lui demande d'avouer : « Je suppose que Toukhatchevski maintenait le contact avec Trotski via Vladimir Romm [l'envoyé de l'agence TASS à Rome]. En 1932, quand je suis allé en Allemagne avec Toukhatchevski, il m'a présenté à Romm dans le train. Avant le départ, nous étions encore à Moscou, Toukhatchevski chuchotait avec Romm sur le quai[63]. »

Un ancien cadre du NKVD livrera son témoignage en 1956 : « J'ai vu Toukhatchevski dans le couloir au moment où on l'emmenait à l'interrogatoire. Il était vêtu d'un splendide costume gris et, par-dessus, il portait l'*armiak* [manteau] des prisonniers. Il était chaussé de *laptis* [espadrilles paysannes]. D'après ce que j'ai compris, cet accoutrement avait pour but de l'humilier[64]. » Toujours en 1956, une expertise légale analysera les taches retrouvées sur deux feuilles des dépositions de Toukhatchevski et les identifiera comme du sang humain. La disposition des taches, conclut le rapport, correspond à celle que produirait un objet en mouvement frappant un corps[65].

Staline suit l'affaire dans les moindres détails. En mai-juin 1937, il voit Iejov et Vorochilov presque tous les jours. Il sera si occupé par le « complot de l'Armée rouge » qu'il violera le 11e commandement géorgien en n'assistant pas à l'enterrement de sa mère décédée le 4 juin. En parallèle, le Parti met en condition la population soviétique. « Fusillez ces chiens enragés, écrasez ces reptiles empoisonnés qui ont osé empiéter sur le très saint – la belle vie joyeuse et heureuse des peuples de l'URSS », réclame une motion. Le 19 mai, l'académicien Vernadski, observateur attentif, note dans son journal : « La défaveur de Toukhatchevski, dont on a beaucoup parlé, s'explique probablement par la situation internationale […] et par la prise directe de contrôle sur l'armée par le Kremlin : introduction des conseils militaires et des officiers politiques[66]. » La sobre analyse de ce savant éminent fait écho aux décrets du 10 juin 1937 qui réintroduisent le double commandement dans l'armée, retour à la période de la guerre civile.

Le 11 juin 1937, la *Pravda* annonce la fin de l'enquête ainsi que le procès de Toukhatchevski et des hommes proches de lui – sept officiers supérieurs – pour : « Violation du serment militaire, trahison, trahison des peuples de l'URSS, trahison de l'Armée rouge ouvrière-paysanne. » L'acte d'accusation énonce : « En avril-mai 1937, les autorités du NKVD découvrent et liquident à Moscou un complot militaire trotskiste visant à renverser le gouvernement soviétique et à prendre le pouvoir, afin de rétablir le pouvoir des propriétaires terriens et des capitalistes en URSS et de détacher une partie du territoire de l'URSS au bénéfice de l'Allemagne et du Japon. » La campagne mettant en scène la « colère populaire » se déchaîne. « Il n'y a pas de limite à notre indignation, à notre mépris et à notre malédiction face à cette souillure et à ces bâtards. Une poignée insignifiante de conspirateurs militaro-fascistes ont rêvé que leur trahison sans précédent préparait l'attaque contre l'URSS et qu'ils utiliseraient les mains des fascistes allemands et des impérialistes japonais pour noyer dans le sang notre grande conquête socialiste. […] Purgez les terres soviétiques de ces reptiles[67] ! », réclament les étudiants et professeurs de l'académie militaire le 12 juin. Des mineurs battront de nouveaux records d'extraction du charbon pour « honorer » le jour de l'exécution des traîtres.

Le 26 juin 1937, Boudienny, membre de la cour militaire qui condamne les huit officiers, enverra une lettre à Staline où il décrit le procès. Seul parmi les huit accusés, dit-il, Toukhatchevski a tenté de revenir sur sa déposition : « Dès le début du procès, […] quand les autres lisaient leur déposition, Toukhatchevski secouait la tête, soulignant ainsi que tout cela n'était pas tout à fait vrai. Pour le dire autrement, il s'est mis dans la position d'un homme injustement accusé[68]. » D'autres témoignages[69] peignent un Toukhatchevski qui demeure digne durant la parodie de procès.

Le 12 juin 1937, Toukhatchevski, Yakir, Ouborevitch, Kork, Eideman, Feldman, Primakov et Putna sont fusillés, quelques heures après l'énoncé de la sentence.

Trois générations de Toukhatchevski sont décimées par la répression. Dès le 9 juin 1937, Nina Toukhatchevskaïa, l'épouse du maréchal, reçoit une lettre du NKVD l'informant qu'elle sera déportée sous deux jours. Le NKVD lui propose quatre destinations : Astrakhan, Semipalatinsk, Aktiubinsk, Orenbourg. Elle choisit Astrakhan, où elle est incarcérée dans une prison pour femmes. En septembre, elle est condamnée à huit ans de camp pour non-dénonciation de son mari. En août 1940, elle est condamnée

à mort pour participation à une organisation terroriste et exécutée le 16 octobre 1941. Un des frères de Toukhatchevski, Nikolaï, est fusillé le 25 décembre 1937 ; sa femme est arrêtée. Libérée de camp en 1948, elle est réincarcérée dès sa sortie de prison. Elle ne rentre qu'en 1957, après la réhabilitation de son beau-frère. Ses deux enfants (cinq et sept ans) sont enfermés dans un orphelinat spécial. Un autre frère de Mikhaïl, Alexandre, est fusillé en décembre 1937, en même temps que l'aviateur Yuri Arvatov, mari d'Elizaveta Toukhatchevskaïa, l'une de ses sœurs. Elizaveta est arrêtée le 14 juillet 1937 et condamnée à huit ans de camp. En 1948, elle est renvoyée au bagne pour cinq ans. Sophia, une autre sœur, et Mavra, la mère du maréchal, mourront au Goulag. Deux femmes – Protas et Yulia Kouzmina – avec qui Toukhatchevski entretenait des liaisons sont aussi condamnées aux travaux forcés. Le nom de Toukhatchevski demeure tabou jusqu'à la mort de Staline, en mars 1953. Joukov obtiendra sa réhabilitation lors de son passage au ministère de la Défense, en janvier 1957.

L'exécution du maréchal Toukhatchevski, un fait qui est apparu stupéfiant aux contemporains, appelle une série de questions. La première – pourquoi Staline a-t-il fait exécuter son plus brillant maréchal, de surcroît catalyseur de la modernisation de l'Armée rouge ? – appelle une réponse sans équivoque : Staline a réellement craint que Toukhatchevski puisse, à la faveur d'une guerre ou de troubles intérieurs, diriger une révolte militaire contre lui. Il l'avouera peu après l'exécution lors de sa rencontre avec l'élite de l'Armée rouge : « L'essentiel à savoir est que, parallèlement à la découverte d'une conspiration monstrueuse dans l'armée, des groupes distincts continuent d'exister, qui, sous certaines conditions, peuvent se transformer en groupes anti-Parti et antisoviétiques[70]. » À une question posée par le journaliste Félix Tchouev dans les années 1970, Molotov servira la même chanson. « Mais qui était Toukhatchevski ? En cas de complication, on ne sait pas de quel côté il serait allé. C'était un homme assez dangereux. Je ne suis pas sûr qu'au moment difficile il serait resté entièrement loyal vis-à-vis de nous, car il était à droite. À l'époque, la menace de droite était la principale. Beaucoup de personnes de droite ne savent pas qu'elles sont de droite[71]. » Kaganovitch exprimera les mêmes phobies lors d'une autre interview menée par Tchouev. « Le fascisme aurait certainement gagné, car une guerre civile aurait entraîné une scission. Il y avait des groupes politiques – droitiers et trotskistes. Trotski avait des racines dans l'armée. La droite avait des racines dans l'armée avec sa

politique qui soutenait les koulaks. Et dans l'armée, bien sûr, il y avait des sentiments anti-Parti. Il existait une sorte de groupement de commandants. Il était impossible qu'il n'y en ait pas. Cela existait. Tout le haut commandement avait étudié en Allemagne, était associé aux Allemands. Nous avons reçu des informations. Staline avait des informations selon lesquelles nous avions chez nous un groupe lié aux fascistes. Sont sortis les noms de Toukhatchevski et de Yakir. Toukhatchevski avait été prisonnier en Allemagne et s'était enfui. Il y avait une sorte de groupement entre eux. Que beaucoup aient transporté le bâton de Napoléon dans leur cantine est une évidence. Toukhatchevski avait, de l'avis général, des sentiments bonapartistes. C'était une personne très douée. Il pouvait le réclamer [le pouvoir][72]. »

Y a-t-il des éléments permettant de conclure à l'existence d'un complot auquel aurait été mêlé Toukhatchevski ? Aucun. La menace pour le régime n'était, au pire, que potentielle. Toukhatchevski était un bolchevik et un stalinien sincère. N'avait-il pas obtenu du Géorgien tout ce qu'il désirait pour fortifier l'Armée rouge et plus encore ?

Existait-il un « groupe Toukhatchevski » ? Selon l'historien Lazarev[73], la réponse est positive et nous lui emboîtons le pas. On peut en effet repérer un groupe de chefs liés, avant toute autre chose, par une vision commune des affaires militaires, qu'il s'agisse de doctrine ou d'organisation. Les trois figures majeures de ce groupe sont Toukhatchevski, Ouborevitch (fusillé le 12 juin 1937) et August Kork, patron de l'académie Frounzé (fusillé le 12 juin 1937). S'agglomèrent au trio Nikolaï Efimov, chef de la direction de l'artillerie (fusillé le 14 août 1937), Sergueï Mejeninov, adjoint au chef de l'État-Major général chargé du renseignement (fusillé en septembre 1937, après une tentative de suicide), Albert Lapine, commandant de l'aviation en Extrême-Orient (se suicide en prison le 21 septembre 1937), Robert Eideman, chef de l'organisation paramilitaire Osoaviakhim (fusillé le 12 juin 1937), Boris Feldman, adjoint du commandant du district militaire de Moscou (fusillé le 12 juin 1937), Nikolaï Rogovski, inspecteur de l'artillerie de la RKKA (fusillé le 10 septembre 1937), et Innocent Khalepski, chef de l'armement de la RKKA (fusillé le 29 juillet 1938). Ce groupe lié à Toukhatchevski par affinités électives n'est constitué que de communistes bon teint, tous abondamment distingués durant la guerre civile. Du point de vue paranoïaque du NKVD et de Staline, ce « groupe » se transformerait facilement, dans certaines conditions, en une association

de comploteurs ou, à tout le moins, en une force bonapartiste, alternative à celle du Parti. Que Toukhatchevski apparaisse comme leur chef tient à sa personnalité et non à une obscure allégeance. Son tempérament indépendant, ses manières impérieuses, ses capacités militaires remarquables le désignent naturellement pour jouer le rôle de phare. Il est le seul militaire de l'histoire soviétique qui se soit permis de critiquer ouvertement – et devant Staline – le commissaire à la Défense Vorochilov[74] ainsi que Kaganovitch[75], tous deux membres du cercle intime du Vojd, sans rien dire de l'entourage du serrurier de Lougansk (Belov, Kachirine, Dybenko), qu'il traitait de « laquais de Vorochilov[76] ». Dans le concert d'idolâtrie montant vers Staline, il est certain qu'il se met parfois en retrait, ainsi que le révèle un passage des Mémoires de Joukov. « La dernière fois que j'ai vu Mikhaïl Nikolaïevitch, c'était en 1931, lors d'une réunion d'activistes du Parti, où il a discouru sur la situation internationale. […] S'exprimant sur le rôle de notre parti bolchevique dans la construction d'un nouvel État et d'une nouvelle armée, Mikhaïl Nikolaïevitch a chaleureusement rappelé la mémoire de V. I. Lénine, avec qui il a eu l'occasion de travailler à plusieurs reprises. Ce qui m'a alors frappé, c'est qu'il n'a presque rien dit de Staline. R. V. Longva, le commandant des transmissions de l'Armée rouge, un vieil activiste bolchevique, qui était assis à côté de moi, m'a dit alors que Toukhatchevski n'était pas un flagorneur et qu'il ne louerait pas Staline[77]. »

Staline a-t-il affaibli l'Armée rouge en éliminant Toukhatchevski ? De son point de vue, certainement pas : il l'aurait, au contraire, renforcée. Ce passage d'un de ses discours montre à quel point il est alors dominé par le primat du politique. « […] En quoi consiste la force d'une armée ? Les uns pensent que l'équipement est la base de la force militaire, qu'avec un bon équipement on peut tout faire. Les autres considèrent que la force de l'armée se base sur le corps des commandants. C'est également faux. La force principale de l'armée consiste dans la chose suivante : une bonne politique du gouvernement, le soutien des ouvriers, des paysans et de l'intelligentsia. Car l'armée est composée d'ouvriers, de paysans et d'intelligentsia. Si le pays entier est content de la politique de son gouvernement, l'armée aussi sera contente. Nous sommes contre la politique de neutralité dans l'armée. Nous voulons que l'armée soit liée à la politique du gouvernement par les liens les plus étroits possibles. La bonne

politique du gouvernement – voilà ce qui décide de la force de l'armée. En cas de bonne politique, les cadres et l'équipement répondront toujours présents[78]. » Par ailleurs, Staline a moins besoin de son maréchal le plus brillant : la base militaro-industrielle est posée, la seconde génération de commandants rouges sort déjà des écoles, bien formée. Staline le dit explicitement durant le Haut Conseil militaire de juin 1937 : « Notre armée est un océan de talents. Notre pays, notre Parti, notre armée – c'est une mine d'or inépuisable de talents. Il ne faut pas avoir peur de promouvoir les hommes d'en bas. Promouvez-les sans crainte. Prenez l'exemple espagnol : Toukhatchevski et Ouborevitch demandaient à partir en Espagne. Nous leur avons répondu : "Nous ne voulons pas y envoyer des personnes connues, nous y enverrons des inconnus." […] Nous avons envoyé des inconnus et ils ont fait des miracles. Qui était Pavlov [spécialiste des chars, conseiller en Espagne] avant ? Qui le connaissait[79] ? »

Si, par extraordinaire, Staline avait décidé d'épargner Toukhatchevski, que se serait-il passé en 1941 ? Probablement la même chose que dans le scénario réel. L'Armée rouge aurait présenté les mêmes défauts systémiques, les mêmes lacunes dans son équipement, son commandement, ses transmissions, son aviation. Seule différence, les corps mécanisés n'auraient pas été démantelés en 1939 et auraient donc été plus efficaces que les dinosaures recréés à la hâte en 1940. Au début de juin 1937, dans sa cellule, à la demande du NKVD, Toukhatchevski a couché sur le papier le « plan de trahison » qu'il aurait mis au point pour faciliter l'attaque allemande. Dans ce document aussi étrange qu'extraordinaire, il analyse les intentions allemandes et les scénarios de guerre les plus probables. Il commet les mêmes erreurs que commettra Staline, au point qu'on peut se demander si celui-ci ne s'est pas inspiré du dernier écrit de son maréchal ! Toutes les bévues y sont : l'Allemagne ne peut vouloir qu'une guerre limitée ; elle convoite l'Ukraine pour ses ressources céréalières et minières et rien d'autre : son attaque principale aura donc lieu dans cette direction ; l'Armée rouge devant battre l'ennemi sur son sol, où son potentiel révolutionnaire donnera sa pleine mesure, la riposte soviétique tient tout entière dans une contre-attaque immédiate et massive à travers le corridor galicien, sur l'axe Kovel-Lublin-Cracovie. Si un Toukhatchevski miraculé avait appliqué ce programme – celui-là même qu'essaieront d'appliquer Timochenko et Joukov –, l'été 1941 aurait été tout aussi désastreux. Staline, effaré par le résultat, aurait alors, peut-être, fait fusiller son Bonaparte rouge

comme il a fait fusiller Pavlov. En revanche, ce sont bien les sept années (1930-1936) d'activité tous azimuts de son meilleur maréchal qui ont posé les fondations du système militaro-économique qui a eu raison, *in fine*, de la Wehrmacht.

6

Timochenko

Le perdant

Le 22 juin 1941, Semion Timochenko est le chef militaire soviétique le plus connu à l'étranger, en particulier des Allemands, au point que ceux-ci lui attribuent toujours des commandements qu'il ne détient plus. En 1945, en revanche, sa participation aux fêtes moscovites est des plus discrètes. Il ne figure pas sur le portrait de groupe des « généraux de la Victoire » pris au Kremlin. Son ex-second, Joukov, trône quant à lui au centre de la photo, un pas en avant de tous les autres, le seul à arborer une vareuse blanche. Même s'il reçoit alors le très rare ordre de la Victoire, Timochenko a reculé dans l'ombre. Pour ses collègues, pour les Soviétiques, sans doute pour Staline lui-même, son nom demeure lié aux désastres de 1941 et de 1942. Néanmoins, tous garderont une certaine estime pour un homme honnête et courageux, avare de paroles, secret. Par ailleurs, Timochenko est un des seuls maréchaux de la Seconde Guerre mondiale à n'avoir pas laissé de Mémoires, ce qui n'aide pas à le mieux connaître. À la proposition de relater au moins la campagne d'hiver contre la Finlande – où il n'a pas démérité –, il aurait refusé avec ces mots : « On ne me laissera pas écrire la vérité, et mentir, je ne le veux pas ! » Avait-il des vérités à révéler pour sa défense ? On ne voit pas lesquelles. La terrible ordalie de 1941-1942 l'a pesé et l'a jugé trop léger. Sans doute est-il monté trop vite au sommet grâce à la protection de Vorochilov et de Staline, sans avoir l'indépendance de pensée nécessaire.

Semion Konstantinovitch Timochenko voit le jour le 18 février 1895. Il est de la même génération que les maréchaux de la Victoire, tous nés entre 1894 et 1898. Ses origines sociales sont probablement les plus humbles de ce même groupe : une famille de paysans misérables, chargée de dix-sept enfants, Semion étant le benjamin. Son village natal, Furmanka, appartient au gouvernement de Kherson, aux confins de la Bessarabie et de l'Ukraine, une région célèbre pour ses chevaux. Il est donc l'un des quatre maréchaux ukrainiens, avec Vorochilov, Koulik et Malinovski. Il passe peu de temps sur les bancs de l'école paroissiale. À l'âge de douze ans, il quitte l'isba familiale et gagne son pain en exerçant divers petits métiers. Il parvient à

entrer – en cours du soir – dans une école urbaine et à terminer une troisième année. Son bagage culturel initial, le même que celui de Joukov, s'arrête à la maîtrise approximative de la lecture et de l'écriture.

En 1914, il est mobilisé, déclaré apte à l'emploi de mitrailleur dans la cavalerie. Après plusieurs mois de formation, il monte en ligne. Il sert dans sa spécialité au 1er régiment de hussards de Marioupol (4e division de cavalerie), au sein des Fronts de l'Ouest puis du Sud-Ouest. Il voit de près l'offensive Broussilov qui, en 1916, lamine l'armée austro-hongroise. Avec trois blessures et trois croix de Saint-Georges reçues dans la guerre mondiale, son profil s'apparente à ceux de Rokossovski et de Joukov : un soldat plus courageux que la moyenne, doté de gros moyens physiques. Son tempérament, toutefois, le prive des galons de sous-officier et lui vaut des ennuis qui, en temps de guerre, auraient pu connaître des suites fâcheuses. En janvier 1917, il est en effet déféré devant un tribunal pour avoir frappé un officier. La révolution le libère en mars. Est-ce la raison qui lui fait choisir le camp bolchevique plus vite que ses futurs collègues ? Dès septembre 1917 il entre dans la garde rouge de la mer Noire et participe aux combats menés sur le Don contre les généraux antibolcheviques Kornilov et Kaledine.

Timochenko entre dans l'Armée rouge en mars 1918. Son ascension, très rapide, n'est pas rare dans la nouvelle armée, surtout dans la cavalerie, les cadres de cette arme traditionaliste ayant rallié en masse le camp des Blancs. Simple soldat en mars 1918, il commande cinq mois plus tard le 1er régiment révolutionnaire de Crimée. Sa bravoure, son goût de la bagarre, son physique de lutteur, sa voix de stentor n'auront pas été de trop pour tenir les 750 sabres de cette unité, parmi lesquels des Cosaques, des gardes rouges, des hussards de Marioupol et un escadron d'« internationalistes » serbes, croates et hongrois probolcheviques. Timochenko se trouve au bon endroit, au bon moment. C'est durant l'automne 1918, en effet, que l'Armée rouge commence à développer sa cavalerie. Elle cherche hommes et montures sur le pourtour de la mer Noire, où opère Timochenko à la tête, depuis novembre 1918, de la 2e brigade de cavalerie. Il est repéré par Boudienny, chef d'état-major de la « division composite de cavalerie ». Son profil plaît : Boudienny enrôle des sous-officiers et soldats de l'ancienne armée tsariste, jamais d'officiers – à la science militaire, il préfère l'enthousiasme révolutionnaire et le goût du baroud. Boudienny prend

bientôt les rênes de l'unité rebaptisée « 4e division de cavalerie », embryon du « corps Boudienny ». C'est durant cette période, lors des combats autour de Tsaritsyne, que Timochenko entre en contact étroit avec ce dernier, bien sûr, mais aussi avec Vorochilov, Egorov, Koulik et, de façon plus épisodique, avec Staline. C'est également à ce moment, en février 1919, qu'il adhère au parti bolchevique.

En octobre 1919, lorsque est formée la Konarmia – la 1re armée de cavalerie –, Timochenko prend le commandement d'une de ses trois (et bientôt quatre) divisions, la 6e, Boudienny en ayant évincé le précédent commandant, le charismatique Apanassenko, qui lui faisait de l'ombre. On imagine que Timochenko a dû s'employer rudement pour prendre la relève d'un chef remarquable et empêcher l'unité de se mutiner. Il ne peut en avoir conscience à l'époque, mais toute sa trajectoire ultérieure sera conditionnée par son appartenance à la Konarmia. Avec pour mentor Boudienny, Vorochilov et Staline, les portes de la carrière lui sont grandes ouvertes.

Il est de toutes les batailles de la 1re armée : à Tsaritsyne durant le printemps et l'été 1919, contre le raid de Mamontov en octobre, contre l'armée de Denikine ensuite. En avril 1920, la Konarmia quitte le Caucase et entame sa marche vers l'ouest à la rencontre des Polonais entrés en Ukraine. Arrivée au contact après sept semaines de voyage, elle culbute les envahisseurs, qui abandonnent Kiev. L'écrivain Isaac Babel croise Timochenko en juillet 1920 à Beliov. « Un personnage pittoresque, écrit-il. Colosse, pantalon rouge à moitié en cuir, casquette rouge, svelte, ancien chef de section, il a été servant de mitrailleuse […]. Des récits légendaires courent sur lui. Le commissaire de la 1re brigade a eu peur du feu, les gars à cheval ; il a entrepris de battre tous les commandants à coups de fouet, […] il tire sur le commissaire, à cheval bande de putes, il le pourchasse, cinq coups de feu, camarades au secours, tu vas voir au secours, il le blesse au bras, à l'œil, le revolver s'enraye […], il galvanise les Cosaques, c'est un boudiennoviste, avec lui lorsqu'on va en première ligne, ou l'on se fait tuer par les Polonais, ou c'est lui qui vous tue[1]. » Son unité partage le sort de la Konarmia durant la guerre contre les Polonais : assaut initial réussi, percée homérique, enlisement lors de la bataille pour Lvov. Durant le raid désespéré de la fin août, c'est lui qui prend les ponts sur la rivière Huczwa, permettant ainsi à la Konarmia d'échapper à la destruction. Sans avoir le temps de lécher ses plaies, la 4e division de cavalerie, dont le

commandement est pris par Timochenko en août – ce qui lui évite d'avoir à affronter la mutinerie et les pogroms commis par la 6e en septembre-octobre –, se lance dans la dernière grande campagne de la guerre civile, en Crimée, contre Wrangel. Partout il s'illustre comme un magnifique entraîneur d'hommes, un bolchevik discipliné. La guerre civile lui vaut cinq blessures, deux ordres du Drapeau rouge et une « arme révolutionnaire » honoraire, une forme de récompense très en vogue dans les premiers temps de l'Armée rouge. Il a également gagné la confiance de Boudienny et de Vorochilov, ce qu'il n'aura pas à regretter.

En novembre 1921, alors que la guerre civile est achevée et que commence la démobilisation, il suit pendant cinq mois un cours de mise à niveau à l'académie de l'Armée rouge. À sa sortie, il devient commandant adjoint du 3e corps de cavalerie commandé par Gaia Gaï, l'autre grand cavalier de la guerre civile. En 1924, Boudienny est nommé inspecteur de la cavalerie rouge, ce qui lui donne la main sur les nominations, et il n'aura de cesse de pousser ses anciens subordonnés vers le haut. En 1925, l'Armée rouge commence à transférer ses unités sous le régime du commandement unifié : le chef de corps détient, seul, l'autorité – le commissaire est renvoyé à des tâches spécifiquement politiques. Timochenko est l'un des premiers à recevoir ce type de poste, après qu'il a acquis, l'année précédente, les bases du marxisme-léninisme à l'école du Parti.

Le voici donc commandant unique de la plus prestigieuse formation de l'Armée rouge, le 3e corps de cavalerie, caserné en Biélorussie. En 1925, Toukhatchevski, qui commande le district, lui délivre une excellente attestation : « Un des principaux et des meilleurs cavaliers qui soient, doté des plus hautes qualités de combattant, il étudie en même temps les affaires militaires et les problèmes d'équipement. Il comprend parfaitement le rôle de la cavalerie[2]. » En 1927, un nouveau stage de huit mois à l'académie Frounzé – ex-académie de l'Armée rouge – renforce son bagage militaire. En 1930, sa formation s'achève par une année à l'académie militaro-politique Tolmatchov. Au total, il aura ingurgité plus d'heures d'enseignement politique que d'heures d'enseignement militaire. En février 1930, il reçoit une troisième citation à l'ordre du Drapeau rouge, ce qui en fait un des soldats les plus distingués. Le début de la mécanisation de la cavalerie ne semble pas lui avoir posé de problèmes, si l'on en croit l'appréciation que lui délivre en 1932 Ouborevitch, qui a succédé à

Toukhatchevski à la tête du district militaire biélorusse : « Un organisateur exceptionnellement expérimenté pour la formation de la cavalerie au combat. Il maîtrise avec succès les questions de la mécanisation et de l'artillerie. Il a beaucoup travaillé à la préparation du 3e corps de cavalerie. Très discipliné. Digne d'être nommé au poste de commandant de district adjoint ou d'inspecteur de la cavalerie de la RKKA[3]. » En août 1933, il est nommé commandant adjoint du district militaire de Biélorussie, puis, en 1935, de celui de Kiev.

Son accès aux plus hautes charges militaires se produit à l'occasion de la grande purge. Les exécutions de Toukhatchevski, d'Ouborevitch et de Yakir libèrent des postes et engendrent par là même un roulement extrêmement rapide. Entre juillet 1937 et février 1938, le *komandarm* de deuxième catégorie Timochenko commande successivement trois districts militaires : Caucase du Nord, Kharkov puis Kiev. Au moment où il arrive à ce dernier poste, en février 1938, Khrouchtchev est nommé Premier secrétaire du Parti de la république soviétique d'Ukraine et entre au Conseil militaire de district. Dans ses Mémoires, Khrouchtchev indique qu'avant son départ Staline lui a communiqué une appréciation très favorable de Timochenko : un camarade fiable[4]. Les deux hommes se lieront étroitement après l'entrée de ce dernier au Politburo du Parti ukrainien, en juin 1938.

Il se révèle un exécutant docile et même zélé de la folle chasse aux traîtres et aux espions qui saisit durant dix-huit mois l'armée et le pays. Était-il convaincu de la réalité des complots ? Ou voulait-il seulement sauver sa peau ? Il est impossible de se prononcer. Il est en revanche certain que le NKVD avait un dossier sur lui – comme sur tous les commandants de la RKKA –, Toukhatchevski ayant lâché, sous la torture, son nom comme celui d'un prétendu conjuré[5]. Toujours est-il que, le 17 septembre 1937, par exemple, il écrit sous le nom de quarante-quatre de ses subordonnés du district de Kharkov : « Demander par télégraphe au commissaire du peuple à la Défense de le démettre de ses fonctions et de l'arrêter[6]. » Un certain nombre de ces mentions valent arrêt de mort. En décembre 1938, quand son vieil ami Elisseï Goriatchev, commandant de la cavalerie du district militaire de Kiev, se suicide, Timochenko refuse de monter une garde d'honneur durant les obsèques. Pourtant, rien ne menaçait Goriatchev, et la raison de son suicide demeurera inconnue. Néanmoins, par son refus, Timochenko manifeste sa prudence : s'il apparaissait que

Goriatchev était un « ennemi du peuple », avoir veillé sa dépouille pourrait se révéler compromettant[7]. Telle est l'atmosphère du moment dans l'Armée rouge.

En 1939 – Khrouchtchev le confirme dans ses Mémoires –, Timochenko sort grandi de la terreur. Il émerge de la masse des nouveaux venus, devient le chef le plus en vue au Kremlin. Un ordre de Lénine, une promotion au grade de *komandarm* de premier rang, l'entrée au Comité central du Parti confirment que Staline le destine aux grands commandements dans la guerre qui s'annonce. C'est chose faite le 17 septembre 1939 quand ses troupes envahissent la Pologne méridionale, s'avançant vers la Wehrmacht pour une poignée de main qu'il pourra regretter dix-neuf mois plus tard. À Lvov, il signe l'acte de capitulation des troupes du général polonais Władysław Langner. Le document prévoyait la liberté personnelle de tous les officiers de la garnison, mais ils seront tous emprisonnés avant d'être abattus d'une balle dans la nuque à Katyń, quelques mois plus tard. Timochenko l'a-t-il su ? Ce n'est pas certain, Staline l'ayant entre-temps envoyé dans les neiges de Finlande sauver la face d'une Armée rouge devenue la risée du monde.

Car le 30 novembre 1939, à 8 heures, 1 000 canons soviétiques ouvrent le feu sur les blockhaus de la ligne fortifiée dite « ligne Mannerheim », du nom du commandant en chef des forces d'Helsinki. Ainsi commence l'agression de la Finlande, décidée par Staline quelques semaines auparavant. Abrité sous le parapluie des accords secrets qui le lient à Hitler, le Vojd engage en plein hiver une campagne difficile, préparée de façon inepte. Il confie les opérations au général Meretskov – cornaqué directement par Vorochilov –, commandant du district militaire de Leningrad, qui livre un plan d'opérations éclair mené avec peu de ressources. L'État-Major général est tenu à l'écart de l'affaire, les données du renseignement militaire sont ignorées. La campagne commence par un quasi-désastre. L'Armée rouge s'engage sans cartes précises, sans boussoles[8], dans un dédale de forêts, de lacs et de marais gelés par des températures oscillant entre moins 20 et moins 40 °C, sans gants ni *valenki* – les bottes de feutre traditionnelles –, avant de se heurter à des positions fixes prêtes depuis des années. Coincées sur des routes gelées, harcelées par des bataillons de skieurs invisibles, les divisions soviétiques avancent à peine, au prix de pertes épouvantables. Les tactiques d'infanterie sont primitives, les liaisons avec l'artillerie et l'aviation inexistantes. À

Suomussalmi, la 44e division motorisée est encerclée et détruite à 100 %. À trois contre un pour l'infanterie, six contre un pour l'artillerie et l'aviation, cinquante contre un pour les chars, l'Armée rouge fait preuve d'une inefficacité publiquement révélée.

Les réactions de Staline et de l'appareil politique du Parti préfigurent ce qui se passera en 1941 : on durcit la répression, on cherche des boucs émissaires et on change les têtes. Deux commandants d'armée, trois chefs d'état-major d'armée, trois commandants de corps, cinq commandants de division et deux douzaines de chefs de régiment sont limogés pour incompétence criminelle[9]. Vorochilov est humilié, Staline contraint d'avaler son chapeau. Il avait rejeté le plan initial, méthodique et mesuré, de Chapochnikov, le chef de l'État-Major général, et l'avait mis en congé d'une manière désinvolte. Le voilà contraint d'accepter les vues du vieil officier du tsar : l'idée de percée rapide est abandonnée, l'on en vient à un combat d'attrition dominé par la puissance de feu. Vassilevski racontera à Simonov, en 1967, la réunion tenue au Politburo dans les premiers jours de 1940. « La question qui se posait était de savoir qui commanderait. […] Staline a demandé : "Alors, qui est prêt à prendre le commandement des troupes dans l'isthme de Carélie ?" Il y eut un silence assez long. Finalement, Timochenko se leva et dit : "Si vous me donnez tout ce qui a été mentionné ici, je suis prêt à prendre le commandement des troupes et j'espère ne pas vous décevoir." C'est ainsi qu'il a été nommé[10]. »

Le 7 janvier 1940, Timochenko prend la tête d'un Front du Nord-Ouest créé pour l'occasion. Il est flanqué de deux poids lourds du bureau politique, Jdanov, commissaire du Front, et Chtchadenko, responsable de la logistique. Vorochilov est écarté. Timochenko et Jdanov entendent tout d'abord rehausser la discipline par la terreur, comme on le faisait durant la guerre civile. Le 24 janvier 1940 sont ainsi créées vingt-sept unités de barrage – chacune forte de cent hommes – soumises à l'autorité des *Osoby Otdel* (département spécial et secret du NKVD au sein des unités). Elles se postent sur les arrières et bloquent les fuyards, fusillant pour l'exemple. Timochenko n'est pas Vorochilov : il ne se contente pas de punir, il connaît la troupe et sait ce qu'est le feu. Il décrète une pause d'un mois dans les combats, réorganise les unités, les entraîne à l'assaut de positions fixes, fait apporter du matériel lourd et porte les effectifs à 760 000 hommes. Pour fortifier la logistique, Timochenko et Chtchadenko mobilisent l'aviation

civile[11], font construire de nouveaux chemins de terre et de fer, ouvrent les réserves de munitions et de produits alimentaires[12]. Timochenko émet une série d'ordres qui rappellent aux commandants des unités le B.A.-BA de la conduite de la guerre : dissimuler, reconnaître, concentrer et échelonner les forces, donner des objectifs réalistes, coordonner les armes. Les bataillons de marche et ceux de skieurs reçoivent un minimum d'entraînement[13]. Presque trente ans plus tard, Vassilevski reconnaîtra les mérites de Timochenko : « Nous devons lui rendre son dû : il s'est engagé à fond, avec beaucoup d'énergie[14]. »

Le 1er février 1940, Timochenko lance à l'assaut deux armées reposées, remotivées, couvertes par des centaines d'avions. La bataille prend le visage des offensives alliées de 1918 : feu écrasant et méthodique, chars employés en soutien d'infanterie, appui aérien au sol. Le Front du Nord-Ouest perce la ligne Mannerheim, non sans mal, dix jours plus tard. Une seconde attaque majeure en Carélie, début mars, amène l'adversaire, au bord de l'effondrement, à demander l'ouverture de pourparlers. Le cessez-le-feu intervient le 12 mars. En cent cinq jours de combat, les Finlandais ont eu 25 000 tués, les Soviétiques 139 000 morts et disparus – dont 6 000 officiers –, 210 000 blessés et 18 000 gelés[15].

La victoire finale de Timochenko dans la guerre d'hiver contraste avec la faillite initiale de Vorochilov. L'abaissement de l'un entraîne l'élévation de l'autre. Le 21 mars 1940, il est fait Héros de l'Union soviétique. La *Pravda* chante ses louanges. Le 7 mai, il est élevé au rang de maréchal et remplace Vorochilov au commissariat à la Défense. Le soir même, il paraît aux côtés de Staline et de Molotov dans la loge impériale du Bolchoï, où l'on célèbre le centième anniversaire de la naissance de Tchaïkovski. C'est l'apogée de sa carrière. L'obtention de l'étoile d'or, de platine et de diamants s'explique simplement : le commissaire du peuple doit se trouver au-dessus de tous ceux qu'il est appelé à commander. Il est aussi certain que Staline le remercie pour avoir ôté de son pied l'épine infectée de la guerre d'hiver.

En juin, en compagnie de Joukov, nommé à la tête du district militaire de Kiev, Timochenko organise l'invasion de la Bessarabie, nouvelle proie promise par les protocoles secrets signés avec le Reich le 23 août 1939. Il commet une imprudence, un de ces coups de folie qu'il répétera. En compagnie de Khrouchtchev, il atterrit en effet derrière les lignes

roumaines, près de son village natal, Furmanka. Il y revoit un frère et une sœur, festoie toute la nuit, alors que, tout autour, les Roumains font retraite et que Moscou s'inquiète de sa disparition[16]. Il s'en tire finalement bien. La propagande fait même tourner un film – *Frontières soviétiques sur le Danube* – dans son village où l'on voit la population lui offrir un accueil délirant. Le fait d'avoir des proches en Bessarabie ex-roumaine aurait pu lui jouer un mauvais tour en 1944. Un de ses neveux sera arrêté par le Smerch*, le contre-espionnage militaire, pour avoir servi comme interprète pour la gendarmerie roumaine ; il confesse que la propre sœur de Timochenko aurait été recrutée par les Roumains. Le compte rendu d'interrogatoire sera posé sur le bureau du Vojd[17].

Honnêtement, avec la rude énergie qu'il met en tout et à la lumière du semi-désastre finlandais, le commissaire à la Défense tente de dynamiser l'Armée rouge. La « réforme » qui porte son nom regroupe de nombreuses mesures prises entre mai et octobre 1940. Son action s'appuie sur une procédure extraordinaire du Politburo qui, le 8 mai, ordonne un état des lieux du commissariat à la Défense en présence de Jdanov et Malenkov. Tous les chefs des directions de l'Armée rouge livrent des rapports. Ce long document énumère, à la façon d'un réquisitoire, les défauts qui accablent l'armée. Ainsi, au chapitre « Préparation au combat », lit-on : « Formation pratique insuffisante des troupes sur le terrain et incapacité à faire le nécessaire en situation de combat. […] L'artillerie est incapable d'appuyer les chars. L'aviation est incapable d'interagir avec les troupes terrestres. […] En situation de combat, beaucoup de choses sont planifiées au conditionnel[18]. »

Le 15 mai 1940, la première des mesures de la réforme Timochenko, la plus urgente, concerne les méthodes d'entraînement. Héritées de l'époque tsariste, celles en vigueur ne reflétaient pas les conditions du combat moderne et ne constituaient en rien une ardente obligation. Timochenko passe deux ordres fondant les mois d'entraînement estival sur la constitution de groupes d'assaut contre les fortifications, avec tirs réels, ce qui lui semble aussi la meilleure façon d'apprendre les bases du combat interarmes. Un corps d'inspecteurs spécialement créé veillera à l'application de ces nouvelles méthodes. Dans une instruction du 21 avril, Staline a demandé qu'on en finisse aussi avec les « manœuvres pour la parade », citant les inutiles largages massifs de parachutistes, et qu'on en revienne aux « conditions réelles du combat ». Entre août et octobre,

Timochenko assiste aux manœuvres nouvelle manière des districts militaires de Moscou, de Kiev et de l'Ouest. Et de constater, dans le district de Moscou : « Pendant des années, les manœuvres ont été menées avec des corps, des armées, pour tester les grosses formations. Les maillons dont ces unités sont faites – compagnies, bataillons, régiments – ont été négligés. Compagnies, bataillons, régiments constituent le fondement même de l'armée et, maintenant, le centre principal de notre attention[19]. » La percée de Sedan, à l'Ouest, le 13 mai 1940, et une nouvelle demande pressante[20] de Staline conduisent à la reconstitution, en août, de huit corps mécanisés – qui avaient été démantelés neuf mois plus tôt, sans que Timochenko y trouve à redire –, réponse aux divisions de panzers. Mais cette recréation accouche de monstres ingérables, qui se révéleront sans grande valeur au combat. Timochenko, pas plus que Joukov, n'a su copier la recette du succès des panzers : autonomie, équilibre interarmes, excellentes communications, logistique adaptée, personnel d'élite.

Le 12 août 1940, avec bien évidemment l'accord du Vojd, il rehausse l'autorité des chefs par deux mesures majeures : la réintroduction des grades de l'ancienne armée impériale et la suppression du double commandement qui avait été réinstauré lors de la terreur de 1937. Le commandant d'une unité peut à nouveau prendre des décisions sans en référer au Conseil militaire, c'est-à-dire, en pratique, au commissaire politique. Le 1er juillet, 982 « commandants » reçoivent, par oukase signé de Staline, le grade d'officier général, que la révolution bolchevique avait supprimé. Leur solde est doublée. Dans cette phalange se recruteront quasiment tous les chefs de la Grande Guerre patriotique. En octobre, un tournant majeur est pris au sujet de la discipline[21] : la direction politique admet que la coercition peut obtenir de meilleurs résultats que l'adhésion libre à des valeurs idéologiques. Le chef peut donc dorénavant punir, y compris de mort, les soldats désobéissants ; la troupe perd le droit de s'en plaindre. C'est la fin du mythe de l'armée révolutionnaire et démocratique. Une série de mesures administratives réorganise par ailleurs le travail de l'État-Major général. Le 26 juin, Timochenko définit la nouvelle composition du Haut Conseil militaire, appelé à se transformer en Stavka en cas de guerre. Outre le ministre lui-même, on y relève les noms de politiques comme Jdanov et Malenkov, de militaro-politiques tels Mekhlis et Koulik, de chefs militaires enfin : Boudienny, Chapochnikov, Meretskov,

Smuchkevitch (aviation), Pavlov et un nouveau venu, Joukov. Staline n'y figure pas. Son absence prive ce Haut Conseil militaire d'autorité réelle.

Parallèlement, le 3 février 1941, le NKVD est scindé en deux afin de l'adapter à la menace de guerre. Un nouvel organisme, le NKGB*, prend en charge l'espionnage et le contre-espionnage. Timochenko profite de ce réagencement des compétences pour glisser à Staline un projet[22] audacieux, qui touche au cœur du problème de l'Armée rouge : ses rapports avec le Parti. Il vise rien de moins qu'« une restructuration radicale des fonctions de commandement en vue de renforcer l'unité du commandement et la concentration de tous les pouvoirs dans ses mains ». Concrètement, Timochenko enlève au NKVD la haute main sur le « département spécial » (*Osoby Otdel*) qui, dans chaque unité, espionne les officiers dans le secret le plus complet ; il le transforme en un « 3e département » soumis uniquement à la direction de l'Armée rouge, avec un chef nommé par lui et n'obéissant qu'à lui. Le Comité central du Parti vote la résolution le 8 février 1941. Mais Staline réalise vite qu'il a commis une bourde en ôtant à la police politique un moyen d'intervenir dans l'armée. Il revient en arrière et flanque les officiers du 3e département d'un membre du NKGB à partir du niveau de la brigade. Quatre semaines après le début de l'opération *Barbarossa*, le 3e département repassera *de jure* sous l'autorité du NKVD.

Quels ont été les effets de la réforme Timochenko, la plus importante depuis l'abandon du système des unités territoriales en 1934 ? Aucun qui soit sensible lors de l'opération *Barbarossa*. Les mesures, dont la plupart sont positives, ne pouvaient avoir d'effets à court terme. D'une part, parce que le temps a manqué pour les inscrire dans la réalité, c'est-à-dire les faire descendre depuis le commissariat à la Défense jusqu'aux 3 millions de soldats soviétiques sous-encadrés et accablés de problèmes matériels. D'autre part, parce qu'elles ne soulagent pas les deux maux structurels que sont la mauvaise qualité de l'encadrement et la soumission absolue du militaire au politique. Elles laissent enfin en dehors de leur champ la doctrine conditionnant la disposition et l'emploi des forces sur le terrain.

Du 23 au 31 décembre 1940, Timochenko convoque à Moscou près de deux cent quatre-vingts officiers supérieurs pour un remue-méninges général. Les exploits de la Wehrmacht en France sont dans toutes les têtes. Tous les responsables sont là (sauf Chapochnikov et Vorochilov, en pénitence, et Vassilevski, malade), venus de l'État-Major général, des

directions et inspections d'armes, des districts militaires et des unités combattantes. Timochenko ouvre la séance en remarquant – c'est un thème cher à Staline – que la majorité du haut commandement a conservé le « niveau militaire de la guerre civile ». Aucun orateur – sauf un, qui balaie aussitôt l'idée que cela puisse se reproduire – ne relève qu'en Pologne l'attaque allemande a revêtu une forme inédite : la quasi-totalité des moyens offensifs a été jetée en avant dès le premier jour, sans préavis. Personne ne remet en question la croyance en une mobilisation initiale graduelle des forces dans les deux camps. Bref, il n'y a aucune analyse stratégique, seulement des remarques d'ordre opérationnel ou tactique. Pour le reste, le déballage est honnête et la liste des carences, impressionnante, à ceci près qu'elles ont déjà été exprimées à la mi-avril 1940 à la suite de la guerre d'hiver. On a parfois l'impression d'un lamento un peu stérile et exclusivement théorique. On passe des heures à discuter du nombre de kilomètres que doit mesurer la brèche dans le système ennemi avant d'y introduire les groupes mobiles, et le nombre de kilomètres que ceux-ci peuvent parcourir. Sur les quatre-vingt-sept communications présentées, pas une seule, toutefois, ne concerne les transmissions, le principal talon d'Achille du système militaire soviétique, ou encore le ravitaillement des blindés en huile et carburant. À elles deux, ces carences causeront, en 1941 et 1942, beaucoup plus de pertes en chars que les canons allemands.

Dans son discours conclusif, le 31 décembre 1940, Timochenko commence par un exposé correct sur la prestation du couple panzers/aviation en Pologne et en France. De même, ses propos très détaillés sur la nécessité d'une défense multicouche en profondeur, ou sur le caractère continu et échelonné de l'offensive moderne, sont de bonne tenue ; ils se situent dans la droite ligne des travaux de Triandafillov – le théoricien de la bataille en profondeur –, preuve, contrairement à ce qu'on a souvent avancé, que la pensée opérative soviétique est demeurée vivante après l'exécution de Toukhatchevski. Néanmoins, à plusieurs reprises, Timochenko glisse vers une autosatisfaction de mauvais augure. Il surévalue en particulier la puissance d'arrêt des fortifications soviétiques dont l'équipement et la profondeur, croit-il, dépassent de loin ceux des fortifications des Polonais et des Français. À plusieurs reprises, il se tresse des lauriers en relevant que l'Armée rouge est à ce jour la seule, sous son commandement, à avoir triomphé d'une défense moderne, la ligne Mannerheim finlandaise. La défense idéale dont disposerait la frontière

occidentale de l'URSS n'existe que dans son esprit : en tout cas, elle ne sera pas achevée, il s'en faut de beaucoup, le 22 juin 1941. Il confirme également la nécessité de partager l'aviation soviétique entre les armées et les Fronts – soit quinze entités différentes –, ce qui lui ôte toute capacité à se concentrer et sera une des causes du désastre de juin. L'inquiétude perce néanmoins à propos de l'état des ailes rouges : « Notre commandement de l'aviation n'a pas de vision unifiée sur des sujets tels que la structure et le planning des opérations, l'évaluation de l'ennemi, la façon de conduire une guerre aérienne et d'imposer sa volonté à l'ennemi, le choix des cibles, etc. Cela pourrait peut-être avoir de sérieuses conséquences[23]. »

En février 1941, à la demande de Staline, Joukov remplace Meretskov à la tête de l'État-Major général. Il va dorénavant travailler étroitement et sans heurts avec Timochenko, cavalier comme lui. Toutes leurs interventions pour mettre les troupes en alerte maximale échouent devant la crainte de Staline qu'une provocation fournisse à Hitler le motif d'une attaque. Les deux hommes n'obtiennent donc qu'une mobilisation partielle, lente et cachée. Ils n'arrachent le branle-bas de combat que quelques heures avant l'assaut allemand.

Le désastre initial touche Timochenko de plein fouet et semble nerveusement l'ébranler. N'est-il pas commissaire à la Défense, chef de la première Stavka, commandant des troupes du Front de l'Ouest (à partir du 2 juillet), puis commandant de la direction Ouest (à compter du 10 juillet), qui regroupe elle-même plusieurs Fronts ? C'est trop pour un seul homme, surtout quand les unités reculent de 400 km en perdant le gros de leur matériel et de leurs effectifs. Il a beau accabler les commandants de Front – n'est-il pas cosignataire du télégramme du 6 juillet 1941 qui dénonce l'« activité criminelle[24] » du général Pavlov, chef du Front Ouest, et d'une vingtaine de ses officiers ? –, il apparaît impuissant et perdu dans un océan de mauvaises nouvelles. Dès le 19 juillet, Staline le libère des postes de chef de la Stavka et de commissaire à la Défense, qu'il prend pour lui. Le Vojd a-t-il alors songé à arrêter Timochenko en l'inculpant de traîtrise ou d'incompétence criminelle ? Ne venait-il pas de le faire pour le général Pavlov et une douzaine d'autres ? Ce n'est pas exclu. Le 17 juillet 1941, en effet, Malenkov, responsable du personnel au Comité central, demande à Mikheev, chef du 3e département du NKVD, de lui envoyer le dossier du maréchal. A-t-il anticipé une demande du Kremlin ? Dans la logique stalinienne, en tout cas, le matériel rassemblé durant la Grande Terreur et

nécessaire à une mise en accusation est disponible dans le dossier. On lit ainsi dans un des procès-verbaux d'interrogatoire : « Kachirine [commandant du district militaire du Caucase du Nord] a avoué (interrogatoire du 17 février 1938) : "Je voyais se développer une amitié très forte entre Egorov […] et Timochenko." […] En parlant de l'intimité entre Egorov et Timochenko, Kachirine souligne les actions contre-révolutionnaires de Timochenko. […] "Les tentatives d'Egorov de créer des cercles au sein du district militaire biélorusse ont été couronnées par l'implication de Timochenko, commandant du 3e corps de cavalerie." […] Egorov A. I. témoignait les 28 mars, 5 avril et 15 juillet 1938 : […] "Timochenko sera prêt à amener la cavalerie dans la direction que je lui ordonnerai." […] Toukhatchevski avait témoigné le 9 juin 1937 : "Ouborevitch m'a dit qu'il fallait impliquer de grands chefs dans notre complot. […] Plus tard, il m'a dit qu'il avait mouillé Timochenko dans notre complot." Le 21 février 1938, Serditch [commandant du 3e corps de cavalerie] a aussi témoigné : "Apanassenko m'a dit qu'il avait réussi à impliquer Timochenko dans notre affaire antisoviétique."[25] »

Délesté de deux fonctions majeures, Timochenko n'en conserve pas moins la direction de la bataille de Smolensk, énorme et complexe affrontement qui dure deux mois et demi (15 juillet-30 septembre 1941). Alors même que Staline déverse dans son secteur, qui commande la route de Moscou, le gros des renforts, le maréchal perd plus de 700 000 hommes sans parvenir à un seul de ses objectifs. Staline ne se satisfaisait pas de l'arrêt du groupe d'armées de von Bock, il espérait le refouler. Jamais Timochenko n'a été capable de résister – il n'a même pas évoqué la question – aux multiples ordres d'attaque donnés par Moscou, alors que ses troupes ont besoin de souffler et de se réorganiser. C'est la disgrâce. Selon Joukov, « Timochenko a été convoqué au quartier général. J. Staline, en présence de membres du Politburo, a déclaré : "Timochenko, en tant que commandant du Front de l'Ouest, a échoué dans la région de Smolensk. Nous avons décidé de le libérer de ses fonctions" ». Disgrâce relative, néanmoins. S'il ne commande plus sur l'axe majeur, il prend la tête de la direction du Sud-Ouest à la place de Boudienny, le 11 septembre 1941, dans cette Ukraine qui fut le théâtre de ses exploits durant la guerre civile. Un cadeau empoisonné ! Une semaine plus tard, en effet, les Allemands réussissent leur plus belle manœuvre de la guerre et viennent encercler près de Kiev la moitié des troupes du maréchal. Encore 650 000 hommes perdus.

Si l'erreur se partage entre Staline et Kirponos, commandant du Front du Sud-Ouest, qui a manqué de caractère, Timochenko n'a rien pu sauver du désastre.

Réduit, à partir du 22 septembre 1941, au commandement du seul Front du Sud-Ouest, il ne peut faire plus que de reculer encore de 200 km vers l'est, derrière la rivière Donets. En revanche, il réussit bien sa contre-offensive d'hiver, enfonçant la 2e armée allemande entre Efremov et Livny. Staline lui rend alors le commandement de la direction du Sud-Ouest, qui coiffe les trois Fronts méridionaux. Timochenko promet de détruire le groupe d'armées Sud qui lui fait face. Une promesse qui a plus à voir avec le dépit d'avoir perdu la confiance de ce Vodj qu'il idolâtre qu'avec la saine raison militaire. Le 18 janvier 1942, à Izioum, il fait franchir le Donets par trois armées, dans l'espoir de parvenir à une percée profonde suivie d'un enveloppement vers le nord et vers le sud. Malgré des gains territoriaux, la manœuvre, trop ambitieuse, échoue faute de moyens et du fait du mauvais temps.

Face à l'étoile montante de Joukov, celle de Timochenko a beaucoup pâli. Son ancien second a gagné à Ielna en août 1941 – victoire mineure, certes, mais importante pour le moral – et il a eu la chance, en septembre, d'arriver à Leningrad au moment où Hitler se désintéresse de la ville. Surtout, il a sauvé Moscou, de belle façon, par sa contre-offensive de décembre 1941, ce qui lui permet de gagner la confiance durable de Staline. En revanche, en avril 1942, il ne reste de la contre-offensive ukrainienne de Timochenko qu'un saillant très exposé, autour de Barvenkovo, un « cul-de-sac opérationnel » selon Chapochnikov. Il aurait fallu l'évacuer et revenir sagement derrière le Donets. Au lieu de cela, Timochenko persiste : il imagine s'en servir pour monter une opération vers Kharkov.

En mars et en avril 1942, il essaie de revenir en grâce auprès du Kremlin, une attitude courtisane qui va obscurcir son jugement. Il se place en effet en concurrence avec Joukov pour attirer l'attention de Staline vers son secteur, l'Ukraine, et obtenir la meilleure allocation de moyens. Du point de vue de la réflexion stratégique, cette période est celle d'une cacophonie générale. Staline et tous les chefs militaires se persuadent que Hitler va s'en prendre à nouveau à Moscou au retour des beaux jours. Le dictateur refuse « de s'installer, les bras croisés, en situation défensive, et d'attendre que les Allemands attaquent les premiers[26] ». L'État-Major général accouche donc d'un plan à la fois défensif et offensif… En gros, il

s'agit de lancer une demi-douzaine d'opérations à caractère limité pour user l'ennemi avant son offensive d'été. Durant le mois d'avril, malgré l'opposition de Joukov et de Chapochnikov, Timochenko réussit à convaincre Staline que la priorité doit être donnée à *son* offensive vers Kharkov. Sans néanmoins tout lui céder, le Vojd lui accorde 1 000 chars, denrée encore rare, dont une moitié répartie en trois corps de conception nouvelle. Timochenko joue avec le feu : comment peut-il songer à attaquer alors que les services de renseignements détectent de fortes concentrations de panzers, face à lui, sur la moitié sud du front ? Comme son chef d'état-major, Bagramian, il se méprend en pensant que ces moyens vont être investis dans la ruée vers Moscou[27]. En réalité, ces unités se concentrent en vue de la grande offensive d'été (plan Bleu) vers le Don, la Volga et le Caucase décidée par Hitler. Timochenko va donc donner dans un nid de frelons.

Le plan de Bagramian est simple. Deux pinces doivent encercler Kharkov, par le nord et par le sud. Les unités destinées à la pince sud s'entassent dans le saillant très exposé de Barvenkovo, une véritable souricière. Le 12 mai 1942, Timochenko passe à l'attaque. On avance pendant quatre jours de 25 à 50 km contre le 6^{e} armée de Paulus. Le 17 mai, la foudre tombe : onze divisions, dont trois de panzers, et 1 000 avions pulvérisent le flanc gauche du saillant. Ne mesurant pas le danger sur-le-champ, Timochenko persiste durant quarante-huit heures à envoyer des unités au fond de la poche. Quand il se réveille, il est trop tard : ses troupes sont encerclées. Le bilan est terrible : 277 000 pertes soviétiques, 652 chars détruits. C'est le dernier des grands « chaudrons » réussis par la Wehrmacht. Toute la défense soviétique en Ukraine s'en trouve affaiblie. Timochenko et Bagramian ont été aussi mauvais l'un que l'autre. Ils ont multiplié les erreurs de jugement avant et pendant la bataille. Seul le second paiera, étant rétrogradé d'un rang. Le 26 juin 1942, Staline adresse une lettre au Conseil militaire du Front du Sud-Ouest : « Cette catastrophe, par ses conséquences désastreuses, vaut celle qui s'est produite avec Rennenkampf et Samsonov en Prusse-Orientale [en 1914]. […] Il est clair que la responsabilité de Bagramian n'est pas la seule à être engagée. Il s'agit aussi des erreurs commises par tous les membres du Conseil militaire, et tout d'abord par Timochenko et Khrouchtchev. En trois semaines, le Front du Sud-Ouest, par sa légèreté et son irresponsabilité, a non seulement perdu l'opération de Kharkov, qui était pourtant déjà à moitié gagnée, mais

encore il a laissé dix-huit à vingt divisions dans l'affaire. Si nous avions révélé au pays l'échelle de cette catastrophe, alors j'ai bien peur d'avoir dû vous traiter de manière assez radicale[28]. » La menace finale est claire : Staline ne pardonne pas à Timochenko cette défaite qui le ridiculise en tant que chef des armées. N'avait-il pas écrit, dans son ordre du jour du 1er mai 1942, publié dans tous les journaux et à l'étranger : « Grâce au succès de l'Armée rouge, la guerre patriotique est entrée dans une nouvelle phase, celle de la libération des terres soviétiques des souillures de Hitler. […] Nous devons tout faire pour nous assurer que 1942 soit l'année de la défaite finale des troupes fascistes allemandes et de la libération de la terre soviétique des salauds hitlériens ! » ?

Certes, dans l'immédiat le maréchal ne reçoit aucune sanction, à la différence de Bagramian. Néanmoins, le désastre de Kharkov lui coûte son prestige et l'oreille du patron. Il n'est pas abusif de dire que sa carrière a sombré à Kharkov. L'honneur de devenir le premier adjoint du commandant suprême aurait dû lui échoir. C'est Joukov qui l'empochera, le 27 août 1942. Ce dernier ne s'y trompera pas, qui déclarera au messager lui apportant sa nomination : « Ce poste aurait dû être occupé par Timochenko. Mais l'opération *Barvenkovo-Kharkov* lui a joué un mauvais tour. Il a trop insisté pour qu'elle se fasse, il a été trop sûr de lui-même : une énorme erreur de calcul ! Certes, il n'est pas le seul responsable, mais à eux tous ils ont fait beaucoup de dégâts[29]. »

Humilié, Timochenko boira le calice jusqu'à la lie. Le 28 juin 1942, la Wehrmacht lance son offensive stratégique vers les pétroles de Bakou. En moins d'un mois, les panzers parcourent entre 300 et 700 km et atteignent le Don, de Voronej à Stalingrad et Rostov. Les armées de Timochenko ne cessent de reculer dans la poussière des steppes. Son comportement se ressent de cette cascade de défaites. Il a sans doute vécu un moment d'effondrement intérieur. Ses relations avec Bodine, son chef d'état-major, deviennent pire qu'exécrables. Le 6 juillet 1942, alors que se déroulent de violents combats, il quitte son P.C. de Kalatch pour Gorokhovka, une distance normalement couverte en quatre heures et demie en voiture. Or, le 9 juillet, Bodine n'a toujours aucune nouvelle de lui. Sans doute encouragé par Khrouchtchev, il envoie un S.O.S. à l'État-Major général : « Nous n'avons pas réussi à transmettre au maréchal toute la complexité de la situation, ni par radiogramme chiffré ni par officier de liaison. J'ai fait part de mes pensées au camarade Khrouchtchev. Nous sommes arrivés à la

conclusion qu'il était nécessaire que le maréchal se rende au poste de commandement principal. Nous n'avons reçu aucune réponse de sa part. Ceux qui sont arrivés de son P.C. nous ont appris qu'il n'était pas pressé d'arriver au poste de commandement principal. Son absence ne permet pas de mettre en œuvre les mesures urgentes nécessaires. […] Le temps passe, la situation se complique et nous ne pouvons en informer le maréchal. Je crains que cette affaire ne se termine mal. Je considère que la Stavka doit donner les instructions nécessaires[30]. » Dans ses Mémoires, Khrouchtchev confirme son inquiétude et ses soupçons d'alors : « Nous n'avons eu aucun contact avec lui pendant plusieurs jours. […] Nous n'avons tout simplement pas pu le trouver. Lorsque Staline se tournait vers nous, nous ne pouvions lui dire où se trouvait le commandant du Front. […] Pouvez-vous imaginer chose pareille ? C'était à l'époque où, autour de Staline, dans chaque coin, on murmurait : "Trahison ! Trahison !" Dans la période la plus difficile pour notre armée, et à deux reprises alors que Timochenko et moi commandions, nos troupes ont subi, coup sur coup, deux cruelles défaites. Et le commandant a disparu ! Se serait-il enfui ? En plus, le commissaire Gurov, membre du Conseil militaire, n'était pas avec lui… À ce point précis, je jure devant Dieu [*sic*] que j'ai eu des soupçons… Je voulais les chasser, mais ils semblaient renforcés par les faits. […] Nous avons alors reçu un nouvel ordre – transférer notre état-major à Stalingrad. […] Nous sommes partis avec Bodine en voiture et nous avons rencontré Timochenko sur le chemin ! Plus tard, Gurov (qui en fait se trouvait aux côtés du maréchal) m'a dit que Timochenko et lui avaient passé tout ce temps allongés dans une meule de foin. […] Ils n'avaient aucune liaison, ils ne savaient rien. Timochenko, selon Gurov, se demandait sans cesse : "Qu'est-ce que je vais faire à l'état-major ? Que puis-je dire à Staline ? Il n'y a plus d'armée, il n'y a plus rien à commander."[31] » Un télégramme de Selivanovski, chef du NKVD du Front du Sud-Ouest, confirme que Khrouchtchev pensait réellement à une trahison : « Avec Khrouchtchev, nous avons évoqué une possible trahison de Timochenko. […] J'ai alors décidé d'envoyer un groupe de responsables opérationnels pour que soit organisée sa surveillance, afin de prévenir cette trahison[32]. »

Le maréchal perd le 12 juillet le commandement de la direction du Sud-Ouest. Il sert ensuite de bouche-trou à la tête du Front de Stalingrad, où il ne reste que onze jours. Joukov transcrit ainsi une conversation qu'il a alors avec Staline : « Au sud, cela n'a pas marché. Il est possible que les

Allemands s'emparent de Stalingrad. […] Timochenko s'est montré très mauvais. Khrouchtchev m'a raconté que dans les moments les plus difficiles, il abandonnait tout et allait se baigner dans le Don avec son officier d'ordonnance. Nous l'avons viré[33]. » Timochenko se reprendra, mais pour lui le temps des grands commandements est passé. Il est relégué loin de l'action principale, chargé par la Stavka de réfléchir à la liquidation de l'étroit saillant de Demiansk tenu par la 16e armée allemande, au sud de Leningrad. Le 5 octobre 1942, il prend le commandement du Front du Nord-Ouest. C'est sous la direction de Joukov qu'il entreprend, à quatre contre un, de réduire le saillant de Demiansk, du 18 novembre au 26 décembre 1942. C'est un échec sanglant. Le 3 février 1943, il est rappelé à Moscou. Dès lors, et jusqu'à la fin de la guerre, il ne recevra plus que des missions de coordination entre Fronts, qu'il exécute sans grand relief. Il n'approchera plus guère Staline. S'il se rend à son bureau du Kremlin à cinquante-six reprises au cours de l'année 1941, il y retourne seulement six fois en 1943 et trois fois en 1944. Le cavalier étincelant de la guerre civile, idole d'Isaac Babel, a été brisé par le conflit germano-soviétique.

Au cœur de l'été 1942, l'été de sa disgrâce, Staline ne lui épargnera pas une ultime avanie, publique celle-là. Les 24 et 27 août, la *Pravda* publie une pièce du président de la Société des écrivains ukrainiens, Alexandre Korneïtchouk, intitulée *Le Front*. L'auteur a servi comme correspondant de guerre et commissaire sous Timochenko durant l'été 1942. La pièce tourne autour de l'affrontement entre Gorlov, un commandant de Front, et Ognev, un commandant d'armée. Le premier, devenu populaire pendant la guerre civile, est peu éduqué et s'en vante. Le second est jeune, militairement compétent, et il apprend vite de la guerre. Staline a lu et annoté la pièce, il est même probable qu'il en soit l'inspirateur. Il a introduit lui-même ce monologue de Miron, le jeune frère de Gorlov : « Nous avons beaucoup de commandants avec un bagage culturel très bas, qui ne comprennent rien à la guerre moderne, et c'est cela notre tragédie. On ne peut pas gagner la guerre avec seulement du courage. Il faut aussi savoir mener la guerre moderne, il faut apprendre à se battre de manière moderne. L'expérience de la guerre civile ne suffit pas pour cela. » Staline veille à ce que tous les militaires lisent la pièce. Si Timochenko a compris que Gorlov, c'est lui, il n'a pas saisi que la *Pravda* publiait la pièce à l'instigation du Vojd. Le 28 août, il envoie un télégramme à Staline : « La publication dans la presse de la pièce *Le Front*, du camarade Korneïtchouk, mérite une attention particulière.

Cette pièce nous nuit pour des siècles : il faut la confisquer et il faut traduire l'auteur à la justice. Les coupables doivent être démontés [*sic*]. La traduction conserve la prose abracadabrantesque de Timochenko][34]. » Staline répond immédiatement. « Votre appréciation est fausse. La pièce aura une grande valeur éducative pour l'Armée rouge et son commandement. La pièce souligne très bien les défauts de l'Armée rouge et il serait erroné de fermer les yeux sur ces défauts. Il faut avoir le courage d'avouer ces défauts et prendre les mesures pour les liquider. C'est le seul moyen d'améliorer l'Armée rouge[35]. » En même temps, Staline adresse à Korneïtchouk ce télégramme complice et moqueur : « Je vous envoie pour information le télégramme de Timochenko et ma réponse. Le style du camarade Timochenko est préservé[36]. » La carrière de Korneïtchouk s'envolera à la suite du triomphe obtenu par la pièce, à la honte de Timochenko. Il fera carrière aux Affaires étrangères, et sa femme, Wanda Wassilewska, militante polonaise et colonel de l'Armée rouge, recevra trois fois le prix Staline de littérature.

De retour à Moscou, le 4 juin 1945, Timochenko reçoit, après tous ses collègues maréchaux, le très convoité ordre de la Victoire, sans savoir pour quelle opération on le distingue : il n'en a réussi aucune contre la Wehrmacht, à l'exception de la première libération de Rostov en novembre 1941. Il apprend ce même mois que sa fille aînée Ekaterina entretient une liaison avec Vassili Staline – par ailleurs marié –, le fils survivant du Vojd. Ekaterina est le fruit d'un amour bref qu'il a vécu avec une femme turque, Nourgaïl, au printemps 1923, et qui s'est enfuie dix jours après la naissance de l'enfant. Trois ans après, le futur maréchal avait épousé Anastassia Joukovskaïa, dont il aura une fille et un garçon, Olga et Konstantin. La vie commune, menée sur un train princier, de Vassili Staline et d'Ekaterina Timochenko durera à peine quatre années, Vassili préférant à la monogamie la débauche dans laquelle il finira par se noyer. Le maréchal semble avoir été humilié et peut-être apeuré par cette relation – entrer dans le cercle familial du patron est en effet hautement risqué.

À partir de 1946, Timochenko exerce des commandements de second ordre en Biélorussie puis dans l'Oural. En 1950, il est versé dans le corps des inspecteurs du ministère de la Défense, une sinécure lui permettant de conserver ses avantages matériels. Entre 1962 et 1970, il préside la Société des vétérans, dont son physique de lutteur couturé de cicatrices et son goût pour la bouteille ont égayé les longues réunions commémoratives.

Khrouchtchev lui fait obtenir un second titre de Héros de l'Union soviétique, peut-être en souvenir de leurs années de compagnonnage. Il décède le 31 mars 1970, sans que cela éveille d'émotion particulière chez les Soviétiques.

7

Chapochnikov

Le conseiller

Parmi les maréchaux de Staline, Boris Chapochnikov occupe une place particulière. Lui seul peut se vanter d'avoir eu, de façon continue, la confiance du maître du Kremlin, alors même qu'il n'a jamais commandé sur le champ de bataille. Il est aussi, avec Toukhatchevski, le seul maréchal qui ait su théoriser. Sa production d'articles d'analyse opérationnelle est abondante et l'on peut le considérer comme un des chaînons liant la pensée militaire russe du début du XX^{e} siècle à la grande floraison des vingt premières années soviétiques. Comment, par ailleurs, ne pas s'interroger sur son improbable destinée ? Courtois, raffiné, impeccablement coiffé d'une raie au milieu, lorgnon sur le nez, il ne donnait pas du « camarade » à ses collègues mais un « mon cher » tout droit venu de sa jeunesse tsariste. Anachroniques dans l'armée et la société soviétiques, ses manières pouvaient aussi se révéler politiquement dangereuses, comme son attachement au code d'honneur des officiers. À Staline qui lui demande si tel général pris en flagrant délit de rapport mensonger a été châtié, il répond : « Oui, il a été réprimandé. » « C'est tout ? » répond le dictateur habitué à d'autres mesures. « Mais c'est une punition sévère, réplique Chapochnikov avec force. Une réprimande du chef de l'État-Major général lui fait obligation de démissionner[1]. » Or, s'il y a une chose qu'on ne fait pas dans l'Armée rouge, c'est bien démissionner… Staline n'a jamais vu dans ces manières une provocation, mais l'expression d'une bonne éducation. Aussi répondait-il dans le même registre : « Boris Mikhaïlovitch, je vous en prie, prenez place. »

Ceux qui ont travaillé avec Chapochnikov se souviendront d'un homme courtois et chaleureux, voire paternel. Ainsi de Chtemenko, le chef des opérations à l'État-Major général dans la dernière partie de la guerre : « Si quelque chose allait de travers, il ne grondait pas, il n'élevait même pas la voix. Il demandait juste : "Mais qu'avez-vous fait, mon cher ?" Cette simple question nous donnait envie de rentrer sous terre[2]. » L'amiral Kouznetsov, le plus avare de bonnes paroles des mémorialistes soviétiques, ne cache pas non plus le respect que lui inspirait le professionnel. « Nous

étions frappés par son érudition dans les divers domaines des affaires militaires. […] Lors des réunions de la Stavka, avant de se prononcer sur quelque question que ce soit, Staline proposait à Chapochnikov de prendre la parole. Utilisant ses nombreuses années d'expérience en tant qu'officier d'état-major, il présentait des propositions toujours motivées. […] Boris Mikhaïlovitch avait une capacité étonnante à se souvenir des détails. Ses interlocuteurs avaient l'impression qu'il connaissait par cœur le travail de Carl von Clausewitz. » Comment un colonel d'ancien régime, qui n'entre au Parti qu'en 1930, a-t-il pu faire la carrière qu'il a faite ? Pourquoi, à travers un maelström de purges, de procès et de disgrâces, a-t-il bénéficié en permanence de la confiance du tyran, non seulement sur un plan professionnel, mais aussi personnel ? Le plus étonnant demeure qu'il a su conserver son intégrité personnelle malgré l'immersion dans le bain toxique du stalinisme.

Par l'âge, Chapochnikov est avec Vorochilov et Boudienny le plus proche de Staline : il est déjà un homme fait au moment de la révolution. Il naît le 2 octobre 1882 à Zlatooust, dans le gouvernement d'Oufa, au sud des monts Oural. « C'était, écrit-il, l'endroit le plus humide non seulement de l'Oural, mais de tout notre pays. » C'est peut-être une des causes des maladies respiratoires et cardio-vasculaires qui l'ont accablé toute sa vie. « Notre cœur, écrit Chtemenko, se serrait chaque fois que nous voyions notre patron, affaissé comme jamais, qui toussait, toussait, sans jamais se plaindre. Sa capacité à endurer, à demeurer courtois était tout simplement incroyable[3]. » Chapochnikov est issu de la petite bourgeoisie besogneuse mais instruite. Son père est gérant d'une distillerie, sa mère institutrice. Si les moyens de la famille lui permettent de fréquenter l'école technique de Perm, ils sont insuffisants pour assurer son entrée à l'université. Aussi choisit-il l'unique possibilité d'obtenir sans frais une éducation supérieure : l'école militaire spéciale Alexeïev de Lefortovo, un faubourg de Moscou. L'institution lui laisse, dans son autobiographie, un souvenir mitigé. « […] Un vieil immeuble de deux étages aux murs épais, des fenêtres laissant entrer peu de lumière, au centre un grand couloir asphalté. En termes d'esthétique et de commodité, c'était de loin inférieur à ce qu'offrait l'école militaire Alexandre située à Znamenka. […] Même les cadets étaient logés dans des bâtiments mieux équipés que les nôtres. La médaille avait son bon côté : dans une certaine mesure, nous étions fiers de vivre dans des "casernes" et non comme des nobles choyés, ce qui, en substance, nous a

préparés au moment où nous aurions à vivre dans une vraie caserne[4]. » En 1902, il reçoit les épaulettes de sous-lieutenant et son premier commandement, un peloton durant les manœuvres d'été à Koursk. Sorti major de sa promotion, son nom est gravé, selon la tradition, sur la plaque de marbre de l'école. Ses notes étincelantes, en particulier sa maîtrise du français et de l'allemand, lui donnent le privilège de choisir son affectation. À la surprise générale, il demande le 1er bataillon du Turkestan, à Tachkent, alors un poste colonial isolé. On ne trouve d'autre raison à ce choix que l'espoir du baroud, le même qui animait à l'époque les jeunes saint-cyriens postulant pour les confins sahariens.

Affecté à une compagnie, il se voit vite proposer un poste d'aide de camp à Saint-Pétersbourg, à l'État-Major général, au bureau mobilisation. « Une telle offre, bien sûr, était flatteuse pour un officier qui avait quitté l'école à peine un an auparavant. Mon salaire mensuel [10 roubles] aurait augmenté de 25 roubles, j'aurais eu droit à un bel uniforme. […] L'aspect négatif résidait dans le fait que l'académie militaire de l'État-Major général se fermerait pour toujours à l'officier qui n'avait pas servi trois années dans les rangs[5]. » Pour cette raison, il choisit d'endurer la chaleur et les mouches et de se consacrer à la formation de ses fantassins. Il devient bon cavalier et excellent escrimeur. Responsable de la bibliothèque du mess, il dévore la littérature militaire internationale et prépare les examens de l'académie de l'État-Major général. Homme de devoir, Boris Chapochnikov a de l'ambition, mais l'on ne trouve chez lui aucune trace de carriérisme.

La défaite russe face au Japon, en 1905, heurte son patriotisme au plus profond et fouette son désir de servir. Aussi est-il frappé par le vol de huit mitrailleuses au dépôt de son unité, dont il dit qu'il a été commis par ses propres soldats pour les revendre, à prix d'or, à Bakou. Il se garde d'ajouter qu'à l'époque Iossif Djougachvili était le chef des bolcheviks de Transcaucasie et, peut-être, celui auquel ces armes étaient destinées. En 1907, il est reçu au concours d'entrée à l'académie de l'État-Major général, seizième sur cent vingt-quatre admis. L'institution, fondée en 1832 par Antoine de Jomini – le rival francophone de Clausewitz –, est en pleine ébullition après la défaite de 1905. Elle fait largement appel à des officiers de l'État-Major général pour étoffer son corps enseignant. Deux d'entre eux font impression sur Chapochnikov. Le premier, Mikhaïl Bontch-Brouevitch, enseigne la tactique et sera, en 1915, chef d'état-major du Front du Nord-Ouest puis le premier général à choisir les Rouges (son frère, Vladimir, ami

intime de Lénine, tiendra la chancellerie du jeune État bolchevique). Le second, le lieutenant-colonel Alexandre Neznamov, à la tête du département de stratégie, publie un ouvrage sur le conflit russo-japonais, dans lequel il assène ce leitmotiv : « Nous ne comprenons pas la guerre moderne. » Il demande que l'on intègre l'idée que le prochain conflit opposera des armées de masse équipées par une industrie puissante, et que l'on soumette à cette nature nouvelle de la guerre l'État et la nation. Par ailleurs, dans la lignée de l'allemand von Schlichting, il approche de près l'idée qu'il existe un niveau spécifique de la guerre, entre stratégie et tactique, le niveau opérationnel, dont l'on doit rechercher les lois propres. « Lorsque les œuvres de Schlichting sont parues en traduction russe, écrira Chapochnikov, beaucoup ont compris que Neznamov nous avait présenté le point de vue allemand sur l'art opératif. […] Après la défaite dans la guerre russo-japonaise, la pensée militaire des officiers de l'armée russe fermentait, mais nous nous étions déjà avancés sur cette route, ce que reflétera le règlement de 1912. Nous étions fanatiques de tactiques audacieuses et d'offensives. Je parle de notre promotion : je ne veux pas attribuer ce trait à tous les officiers de l'armée russe, en particulier à ses généraux[6]. » En mai 1910, il termine sa formation avec une appréciation excellente et le grade de capitaine breveté. Dans ses Mémoires, il s'irritera des passe-droits dont bénéficiaient les élèves d'origine aristocratique, notamment l'un de ses condisciples, le futur « baron noir », Piotr Wrangel, qui ne le saluait jamais.

Le 3 juin 1910, Chapochnikov intègre l'état-major du district militaire du Turkestan, à Tachkent. Il a les meilleurs rapports avec le gouverneur, le général Samsonov, futur vaincu de Tannenberg, qui ne manque jamais de le convier à ses *Kriegsspiele** où, régulièrement, il lui faut en découdre avec des incursions d'« Afghans[7] ». Supérieurement noté, apprécié de ses chefs et de ses collègues, le capitaine Chapochnikov ne montre dans le service aucun signe d'arrogance – un comportement aussi inhabituel que son érudition en histoire militaire. Il ressent néanmoins le besoin de progresser encore et demande sa mutation dans un district plus proche de la frontière occidentale. Son mauvais état de santé, encore dégradé par la malaria, a sans doute joué un rôle dans sa décision de quitter le Turkestan. En décembre 1912, il est affecté à l'état-major de la 14e division de cavalerie, à Częstochowa, en Pologne russe. Dans son autobiographie écrite en 1945, peu avant sa mort, il cite nombre de ses collègues d'alors dans une liste tragique, écho d'une génération décimée et déchirée dont il est un survivant

miraculeux. Ainsi évoque-t-il, sans jamais les salir, le souvenir du colonel Loukirski et de son second, le capitaine Drozdovski. Le premier passera chez les Rouges en 1918. Arrêté lors de la purge de 1930 qui touche les anciens officiers du tsar, il sera condamné à cinq ans de camp. Libéré par anticipation en 1932, il commande une division en 1935, avant d'être à nouveau arrêté en janvier 1938 et fusillé. Le second sera un des chefs de l'armée des Volontaires, la première organisation blanche, et mourra en décembre 1918 des blessures reçues face à l'Armée rouge.

En août 1914, quand la guerre éclate, la division de Chapochnikov monte immédiatement au front, en Galicie. Le 5 octobre 1914, lui-même est commotionné par une explosion d'obus près de Sochaczew. Après traitement, il rejoint brièvement l'état-major de la 12e armée. L'été 1915 le trouve à l'état-major du Front du Nord-Ouest, commandé par son ancien professeur Mikhaïl Bontch-Brouevitch. De novembre 1915 à mai 1916, il est chef d'état-major d'une brigade de Cosaques. Nommé lieutenant-colonel, il commande ensuite l'état-major de la 2e division des Cosaques du Turkestan. Entre février et septembre 1917, il dirige l'état-major du 10e corps d'armée, avec le grade de colonel. À partir de septembre 1917, il commande le 16e régiment de grenadiers de Mingrélie, mais ne voit pas le feu, l'armée n'obéissant plus à ses chefs. Sa carrière dans le premier conflit mondial est donc celle d'un pur officier d'état-major, d'un intellectuel modeste et silencieux. « Chaque soir, écrit-il, je passais deux heures à lire de nouveaux livres de tactique. » Ce profil calme, prudent et studieux sera, à n'en pas douter, un de ses viatiques dans la tourmente stalinienne.

Les deux révolutions de 1917 le surprennent, sans que nous connaissions sa réaction. Il a néanmoins dû conserver de bonnes relations avec le soviet de son régiment puisque, en novembre, il est élu commandant de la 13e division de grenadiers du Caucase par les délégués du congrès des soviets de soldats. En janvier 1918, son état de santé précaire l'envoie deux mois à l'hôpital, début d'une longue série d'hospitalisations. Il en sort, le 16 mars 1918, pour être démobilisé. Il s'installe alors à Kazan et prend un emploi de fonctionnaire subalterne.

En avril 1918, Chapochnikov apprend par le journal local que vient d'être créé un district militaire de la Volga, avec à sa tête le général Nikolaï Pnevski, un ancien de la 11e armée. Il lui écrit aussitôt. « Monsieur le général ! […] En tant qu'ancien colonel d'état-major, je m'intéresse

vivement à la question de la création d'une nouvelle armée et, en tant que spécialiste, je voudrais apporter toute l'aide possible dans cette affaire. Regrettant que mon service précédent ne m'ait pas donné l'occasion de vous connaître personnellement, je me permets de vous donner quelques informations. » Suit un CV détaillé, puis une demande d'affectation. « En tant qu'ancien officier d'état-major, j'aimerais obtenir un poste auprès de l'état-major du district qui vous est confié ou dans un état-major d'une des unités du district, à votre discrétion. Étant qualifié pour cela, je pourrais aussi commander un régiment, mais une position d'état-major serait préférable pour moi[8]. » On ne sait ce qui l'a le plus retenu de recevoir un commandement au front, de ses goûts personnels ou de son état de santé. Sa démarche est différente de celle de Toukhatchevski qui répond directement, lui, et en termes politiques à l'appel lancé par Trotski aux anciens officiers du tsar, devenus dans la terminologie bolchevique des *voenspetsy*, des « spécialistes militaires ». Chapochnikov s'adresse, personnellement et dans un cadre local, à un ancien collègue en ne faisant valoir rien d'autre que ses compétences techniques. Presque aussitôt, il reçoit une affectation à laquelle il n'aurait osé rêver : chef adjoint du département des opérations du Conseil militaire suprême. Présidé par Trotski, assisté d'une équipe de *voenspetsy* dirigée par Mikhaïl Bontch-Brouevitch, ce premier organisme tient en partie lieu d'État-Major général de la jeune Armée rouge. Il est remplacé le 4 septembre 1918 par un *Revvoensoviet*, un Conseil militaire révolutionnaire. Trotski demeure président, l'ex-colonel tsariste Vatsetis commande en chef l'armée. Fait important pour la survie de Chapochnikov, il n'appartient ni de près ni de loin au « clan Trotski », mais à celui des *voenspetsy* qui gravitent autour de Vatsetis, au sein de l'état-major de campagne officiellement créé en novembre pour assurer la planification opérationnelle. C'est d'ailleurs un des proches de Vatsetis, le général Nikolaï Souleïman, qui, en tant que chef des opérations, confie la direction du renseignement à Chapochnikov. Les deux hommes, liés depuis l'académie militaire, se sont fréquentés au Turkestan puis à l'état-major du Front du Nord-Ouest, sous Bontch-Brouevitch.

Dans une Armée rouge à court de talents, ceux de Chapochnikov font merveille. Dès octobre 1919, il prend la direction du bureau des opérations de l'état-major de campagne du *Revvoensoviet*. À ce poste clé, il fréquente sans heurts – à l'exception de l'ombrageux Toukhatchevski – les grands chefs de l'Armée rouge, comme Mikhaïl Frounzé ou Sergueï Kamenev. Il

semble qu'un lien particulier l'ait attaché au premier, auprès duquel il se trouvera face au général blanc Wrangel, sur le front méridional, en 1920. Selon Vassilevski, c'est à ce poste que Frounzé, pur bolchevik, a commencé à apprécier l'ancien soldat du tsar. Bien qu'il soit demeuré la plupart du temps à son bureau, Chapochnikov a beaucoup contribué à la victoire finale dans la guerre civile en planifiant quasiment toutes les grandes opérations. En signe de reconnaissance des services rendus, il est décoré de l'ordre du Drapeau rouge le 14 octobre 1921. Quelles qu'aient été ses pensées politiques, le nouveau régime lui a donc apporté ce que l'ancien n'avait pu lui donner, et qui lui importe au plus haut point : la pleine reconnaissance de ses qualités professionnelles.

Pourquoi Chapochnikov s'est-il rallié au pouvoir bolchevique ? Il n'est pas le seul dans son cas, il s'en faut de beaucoup. Selon l'historien Kavtaradzé, le meilleur spécialiste des *voenspetsy*, à la fin de la guerre civile l'Armée rouge aura enrôlé 75 000 anciens officiers de l'armée impériale, soit environ un tiers de ceux qui se trouvaient aux armées en octobre 1917 (contre 100 000 qui rejoignent les Blancs). Pendant la guerre civile, tous les commandants des armées rouges sont des *voenspetsy*, de même que dix-sept des vingt commandants de Front et neuf des dix chefs d'état-major de Front[9]. Un témoin de l'époque, Alexandre Andogski, commandant de l'académie militaire Nikolaï, d'abord rouge puis blanc, publie en 1921 à Vladivostok un ouvrage intéressant, *Comment l'Armée rouge a été créée*. Connaissant intimement le problème, il subdivise les officiers qui ont choisi les Rouges en six catégories. La première se compose en grande majorité de « chtabistes », c'est-à-dire d'anciens officiers d'état-major. Ils se seraient ralliés contre leur opinion profonde, pour éviter le front, à la recherche d'une planque. Beaucoup, par la suite, passeront aux Blancs. Les membres du deuxième groupe rejoignent les Rouges pour éviter à leur famille de mourir de faim. La troisième catégorie, peu nombreuse, fait de l'entrisme pour saper l'Armée rouge de l'intérieur. La quatrième, celle des attentistes, volera au secours de la victoire. La cinquième, la plus nombreuse, englobe les officiers promus durant la guerre mondiale et qui étaient déjà sympathisants du socialisme au sens le plus large. La dernière catégorie n'a aucune sympathie pour les idées socialistes. Néanmoins, par patriotisme, elle veut contribuer à l'effort de guerre pour sauver l'indépendance de l'État russe[10]. On peut situer Chapochnikov dans ce sixième groupe.

Entre novembre 1922 et février 1923, il participe en tant qu'expert à la conférence de Lausanne, où se discute le régime des détroits turcs. En 1924, quand Frounzé prend la tête de l'État-Major général, Chapochnikov devient son adjoint – ce qui confirme l'existence d'un lien de confiance entre eux –, en même temps que Toukhatchevski. Les deux adjoints seront en conflit permanent. Chapochnikov n'a sans doute pas regretté de quitter Moscou en mai 1925 pour prendre le commandement du district militaire de Leningrad, Toukhatchevski étant nommé, en novembre, chef de l'État-Major général par Vorochilov. Même à distance, les deux hommes se querellent, ce dont Chapochnikov a horreur, à la différence de son collègue bâti pour la joute sous toutes ses formes. Néanmoins, sa conscience professionnelle passe avant son horreur du conflit. Ainsi, le 3 mars 1926, il envoie un rapport minutieux à Toukhatchevski, dans lequel il critique les plans stratégiques préparés pour son district par les services de celui-ci. En vérité, il fait la leçon à son supérieur : « Travail peu sérieux… […] L'ensemble de la tâche proposée se révèle si incomplet dans son contenu et si inexactement rédigé […] que le plan ne peut être considéré comme un document opérationnel. Je me suis donc permis de proposer aux militaires de l'état-major du district de mettre en œuvre seulement une conception générale, et je ne peux que souhaiter qu'à l'avenir les tâches stratégiques confiées au haut commandement soient empreintes de la fermeté et de la clarté nécessaires à la technique du service d'état-major[11]. » Humilié par ce ton professoral qui met l'ancien lieutenant en face de ses insuffisances, Toukhatchevski fait une colère et adresse un rapport à Vorochilov, dans lequel il critique la lettre sur la forme et sur le fond. Relevant une prétendue « opposition entre l'État-Major général et l'état-major de Leningrad », il porte à demi-mot une accusation très grave si on la replace dans le contexte de l'opposition entre Leningrad, tenue par Zinoviev, et Moscou, d'où Staline essaie de liquider le triumvirat Trotski-Zinoviev-Kamenev. En mai 1927, Chapochnikov prend le poste moins exposé de commandant du district militaire de Moscou, qui le met plus fréquemment en contact avec Vorochilov, alors même que, si l'on en croit une lettre de Staline à Frounzé datant de 1925, ce poste sensible ne peut échoir qu'à un membre du Comité central[12].

Le dépit de Toukhatchevski n'a pas dû connaître de bornes quand, le 4 mai 1928, Vorochilov le démet de son poste, pour le confier aussitôt à Chapochnikov, qui l'occupera trois années. Il semble impossible que Staline n'ait pas été consulté à ce sujet. Comment ne pas penser que le nouveau

maître du Parti a été agréablement surpris par l'ouvrage de Chapochnikov paru en 1924, *Sur la Vistule. À propos de la campagne de 1920* ? L'ancien colonel du tsar rejette les causes avancées par Toukhatchevski pour expliquer l'échec devant Varsovie. Sans prendre néanmoins parti pour Egorov, il relève la corrélation défavorable des forces au début de l'opération et l'absence de coordination des formations rouges. Il reproche cependant à Toukhatchevski de n'avoir pas réalisé que son offensive avait dépassé son point culminant, violant de ce fait une règle majeure établie par Clausewitz. Staline a trouvé un allié professionnellement respecté dans une affaire qui empoisonne sa réputation d'ancien combattant de la guerre civile.

Dès 1919, Chapochnikov entreprend d'analyser l'expérience russe dans la Première Guerre mondiale. En trois ans, il publie plus de vingt articles dans la revue *Affaires militaires*. Il y aborde notamment des questions historiques et techniques sur la cavalerie, dont il affirme qu'elle peut encore rendre des services dans une guerre future. Il gagne ainsi l'oreille de Boudienny et celle de Vorochilov et s'éloigne un peu plus de Toukhatchevski – qui, en visionnaire, a annoncé, trop tôt, la mort de cette arme au profit du moteur. En 1923, dans un ouvrage non publié, *Esquisse d'une stratégie moderne*, il analyse en outre, pour les critiquer, les cours de stratégie du général Zaïntchkovski, un *voenspets* professant à l'académie de l'Armée rouge. Et de plaider à la fois pour le primat du politique en temps de guerre et pour l'intégration de la vision militaire dès le temps de paix afin d'assurer la préparation au conflit. Sa critique s'étend au culte de l'offensive défendu par Zaïntchkovski. Il souligne qu'« à la guerre, l'offensive et la défensive sont étroitement liées et qu'il est non seulement impossible, mais même nuisible de recommander systématiquement l'offensive ». Il partage le point de vue du théoricien Alexandre Sviétchine – et de Clausewitz – selon lequel la défense est la forme de combat la plus puissante, mais ajoute néanmoins que les opérations défensives sont plus difficiles à mener et que les troupes de l'Armée rouge n'y sont pas habituées. Comme Sviétchine, c'est un pragmatique, opposé à tout type de modèle ou de système stratégique. À ses yeux, chaque commandant, étudiant l'essence de la guerre et son histoire, développe son propre point de vue, adapté aux circonstances : il s'agit là de « stratégie du bon sens », qui aurait « deux natures : offensive militaro-politique et défensive militaro-politique[13] ».

Chapochnikov condense ses réflexions dans son *opus magnum* paru en trois volumes entre 1927 et 1929, *Le Cerveau de l'armée*, qui sera étudié par les chefs soviétiques jusqu'à la disparition de l'URSS. À l'instar de Toukhatchevski, il défend l'idée que l'État-Major général – alors dépouillé d'une bonne part de ses prérogatives par la Direction générale de l'armée (GU-RKKA) – est le cœur de la machine militaire et doit connaître, au-delà de ses attributions opérationnelles, de la mobilisation, de l'entraînement, des décisions économiques et administratives générales. Il parviendra à ses fins en 1935 quand l'État-Major général redeviendra l'agence principale de commandement. De même, l'ouverture de l'académie de l'État-Major général (baptisée Vorochilov quatre ans plus tard), en 1936, est en bonne partie le résultat de son action. En revanche, à rebours de Toukhatchevski, Chapochnikov assigne à l'armée la tâche première de couvrir la frontière afin de permettre la mobilisation industrielle, étant entendu que les usines travaillant pour la défense auront été délocalisées profondément à l'intérieur du pays. Il se sépare de Sviétchine sur le déploiement du gros de l'Armée rouge – le théoricien le veut en Ukraine, lui au nord du Pripet. Il ne nourrit par ailleurs aucune illusion sur le déclenchement d'une révolution mondiale en cas de nouvelle guerre. Soucieux de tenir à distance l'épouvantail bonapartiste, il établit clairement que « 1) l'armée moderne ne vit pas en dehors de la politique intérieure ; 2) l'armée se moule dans l'État ; 3) l'ambiance politique de l'armée exige un travail spécial de sa part, identique à la politique intérieure en cours dans l'État ; 4) ce n'est pas l'armée qui est le précepteur de la société, mais, au contraire, la société qui éduque l'armée ». Chose rare, sinon unique en 1929, il ne cite pas une fois Staline et très peu Lénine. Loin d'être hostile au développement de la pensée opérative, il soutient avec chaleur Triandafillov lorsque celui-ci fait paraître son ouvrage *Le Caractère des opérations des armées modernes*.

Le 9 novembre 1930, Chapochnikov entre au Parti et participe à son XVIII^{e} congrès. Pourquoi cet homme prudentissime, qui évolue en permanence dans un champ de mines du fait de son passé, décide-t-il de faire ce grand saut, qu'il n'avait jamais osé jusque-là, sans doute par crainte d'être taxé d'hypocrisie ou d'opportunisme ? Que le Comité central lui ait permis d'adhérer directement, sans passer par la longue antichambre de la candidature, pourtant obligatoire, ne peut signifier qu'une seule chose : c'est Staline qui a poussé Chapochnikov à entrer au Parti. Ne pas y être en

1930 était devenu une incongruité, alors que le corps des officiers supérieurs était bolchevisé à 100 %[14].

Les bonnes dispositions de Staline et de Vorochilov à son égard se vérifient lorsque ce dernier écrit cette lettre rare au secrétariat du Comité central en 1929 : « B. M. Chapochnikov, chef de l'État-Major général de l'Armée rouge, souffre depuis longtemps d'une sérieuse malaria tropicale. Du fait de la surcharge de travail, l'hiver dernier, son état s'est aggravé. Son fils de dix ans [qui deviendra général des troupes du génie] souffre aussi de la même maladie. Un groupe de médecins insiste pour envoyer le camarade Chapochnikov à l'étranger (en Allemagne) pour dix semaines de traitement, d'abord à l'institut tropical de Hambourg, et plus tard à Nauheim. Étant donné que le camarade Chapochnikov est un des meilleurs spécialistes de l'Armée rouge et qu'un traitement bénéfique de sa maladie ne peut être obtenu qu'à l'étranger, je demande que lui soit accordée la permission, à lui et à son fils, de séjourner dix semaines en Allemagne et que lui soient allouées les devises nécessaires. Signé : Vorochilov[15]. »

La bienveillance du patron n'empêche pas la police politique de faire sa besogne. En 1930, l'opération *Vesna* – qui élimine de l'armée la masse des *voenspetsy* encore actifs – accouche d'une première menace contre Chapochnikov. Un des *voenspetsy* arrêtés par l'OGPU*, Sergueï Bejanov, adjoint de Yakir, commandant du district militaire d'Ukraine, livre sous la torture, en février 1931, de pseudo-informations contre le chef de l'État-Major général. Lequel aurait préparé une intervention armée française et projeté de s'emparer du pouvoir[16]. L'OGPU demande au Politburo l'arrestation de Chapochnikov. Le 13 mars 1931, en présence de Staline, Molotov et Vorochilov, Bejanov est confronté à Chapochnikov[17]. Ce dernier sort blanchi de l'épreuve. Un peu plus tard, c'est au tour de la fille du général Zaïntchkovski de dénoncer les activités contre-révolutionnaires de Toukhatchevski, Chapochnikov, Yakir, Putna, Ouborevitch, Vorochilov et Boudienny[18]. Une nouvelle fois, l'accusation n'est pas retenue par Staline. L'affaire contribue néanmoins à priver Chapochnikov du poste de chef de l'État-Major général – qui échoit à Triandafillov puis, après la mort accidentelle de celui-ci, à Egorov. Chapochnikov se trouve relégué à Samara, à la tête du district militaire de la Volga. Il est possible, mais non certain, qu'il soit intervenu pour faire libérer Sviétchine arrêté dans le cadre de l'opération *Vesna*[19]. Il regagne Moscou en avril 1932, pour prendre la

tête de l'académie Frounzé. Le poste convient à merveille à un homme qui passe pour le meilleur pédagogue de l'Armée rouge. Sa réforme des études lui vaudra une appréciation élogieuse de la part de Matveï Zakharov et d'Alexandre Vassilevski : « Boris Mikhaïlovitch a accordé beaucoup d'attention à la formation tactico-opérationnelle au sein de la faculté. Maîtrisant la technique d'organisation des jeux de guerre sur cartes, il a mené ces exercices de manière très pédagogique, avec une inspiration créative. Ces simulations soulevaient des questions concrètes sur la théorie et la pratique de l'utilisation de grandes formations aéroportées et mécanisées sur divers théâtres d'opérations[20]. » En 1933, lors d'une nouvelle purge du Parti, une commission maintient son adhésion, notant toutefois sur son dossier : « Adaptable et compétent, son seul point faible est son manque de caractère[21]. » Ce manque de caractère supposé est en réalité un art du contorsionnisme allié à l'effacement volontaire, qui est une des clés de la survie en Union soviétique. En 1935, il accède à l'étroite phalange des *komandarm* de 1re classe, l'équivalent de général d'armée.

Le 10 mai 1937, à la veille de l'« affaire Toukhatchevski », il est pour la seconde fois nommé chef de l'État-Major général, en remplacement d'Egorov. Il figure sur le banc des juges du procès de Toukhatchevski et de ses coaccusés, aux côtés des maréchaux Bliukher et Boudienny, et de quatre *komandarm*. Gardant une attitude réservée et discrète, il est le seul à ne poser aucune question aux inculpés. Son attitude tranche avec l'impudeur de Bliukher qui, constatant l'amaigrissement des inculpés, s'en ira, rigolard et pointant son propre embonpoint, demander à Leplevski – le purgeur en chef de l'Armée rouge – les recettes des repas servis aux prisonniers[22]. Durant le Haut Conseil militaire de juin 1937, il manifeste encore son intégrité personnelle et témoigne d'un courage civique inimaginable pour un officier de l'Armée rouge. Plutôt que d'accabler Toukhatchevski et les autres, en effet, plutôt que de dénoncer ses collègues et ses subordonnés – alors que Vorochilov et le public l'y poussent –, il n'évoque que ses propres omissions et sa « myopie politique[23] ».

Qu'il soit contraint de jouer le jeu de Staline durant la Grande Terreur n'empêche pas le NKVD d'épaissir constamment son dossier. Au poste de chef de l'État-Major général, il est « secondé » par un des chiens de garde de Staline, Efim Chtchadenko, fraîchement nommé chef de la direction générale des cadres de l'Armée rouge. Chtchadenko sera non seulement un

purgeur infatigable de l'armée, mais aussi un grand collecteur de dénonciations sur chaque membre de l'élite de l'armée, y compris sur ceux des anciens de la Konarmia[24]. Seul Timochenko, nommé en 1940 à la tête du commissariat à la Défense, sera capable de s'en débarrasser. Au début de 1938, les tortionnaires en casquette verte du NKVD obtiennent des aveux de quatre détenus de premier plan – parmi lesquels le maréchal Egorov – concernant les « actions contre-révolutionnaires » de Chapochnikov et sa participation au « complot militaire ». Staline n'utilise pas ces matériaux : il n'en aurait eu nul besoin pour se débarrasser du dernier *voenspets* de l'Armée rouge. C'est sans doute cette fragilité politique, l'absence de « cercle » gravitant autour de lui qui explique sa longévité auprès de l'homme qui a fait périr plus d'officiers supérieurs de l'Armée rouge que toutes les Wehrmacht. Témoigne en faveur de cette protection accordée par le Vojd le fait que, parmi les neuf militaires jurés du procès Toukhatchevski, il est le seul, avec Boudienny, à ne pas être fusillé en 1938. Il est aussi le seul des treize commandants de district militaire en poste le 1er janvier 1937 à demeurer vivant. Parmi les quatre-vingt-quatorze membres siégeant au Haut Conseil militaire en 1937, huit ont échappé à la répression : Chapochnikov est l'unique rescapé qui ne soit pas membre de la « clique de la Konarmia ».

Durant les dix-huit mois de terreur, il se tient à l'écart autant qu'il le peut. L'ambassadeur letton à Moscou l'observe durant une réunion et câble à son ministre : « Le comportement du chef d'État-Major général de l'armée Chapochnikov est très caractéristique. Il obéit aux ordres en se présentant à notre ambassade, mais durant des heures, il demeure dans un coin sombre, sans participer à la moindre conversation[25]. » Aucun témoignage ne l'implique dans une dénonciation. Il est quasiment certain qu'il a sauvé la vie de Vassilevski, qu'il avait repéré comme un des cadres les plus prometteurs de l'Armée rouge et qu'il prend dès lors sous son aile[26]. Sans doute effaré par les dimensions du massacre, il se replie sur ses tâches professionnelles. On lui doit notamment, en mars 1938, la mise à jour des plans de guerre en fonction des graves événements des années 1937 (attaque de la Chine par le Japon) et 1938 (Anschluss de l'Autriche). La menace viendra, selon lui, d'un « bloc fasciste » – Allemagne, Italie et Japon –, avec l'appui empressé de la Pologne et, probablement, celui, plus hypocrite, de la France et du Royaume-Uni. En

conséquence de quoi, l'Armée rouge doit pouvoir être en mesure de se battre simultanément sur deux fronts[27]. À l'ouest, le déploiement des forces se fera à l'abri de la ligne fortifiée baptisée Staline, en attendant le déclenchement d'une contre-offensive massive au nord ou au sud des marais du Pripet, selon la situation. Chapochnikov, pas plus que ses successeurs, n'envisage d'adopter une posture défensive durable.

En septembre 1939, c'est lui qui développe le plan d'invasion de la Pologne orientale, après avoir conseillé Vorochilov durant les négociations avec les Franco-Britanniques, en août. Il semble avoir été moins pessimiste que Staline sur la possibilité d'une alliance avec les Occidentaux. En novembre 1939, le maître du Kremlin décide d'attaquer la Finlande. Chapochnikov prépare alors un plan qui prévoit la mobilisation de forces considérables. Staline, qui croit à une guerre courte et à un adversaire faible, le tourne en ridicule et confie l'affaire à Meretskov, commandant du district militaire de Leningrad, qui réduit moyens et délais et promet d'aller à Helsinki à la vitesse du vent. Le chef de l'État-Major général est prié d'aller se reposer à Sotchi. Néanmoins, le Vojd, prudent, conserve son conseiller près de lui et le voit tous les jours de décembre, ce dont fait foi son carnet de rendez-vous au bureau du Kremlin. On ne peut donc évoquer une disgrâce. La campagne de Finlande tourne par ailleurs à un tel désastre que, le 30 décembre 1939, Staline demande à Chapochnikov de reprendre les choses en main. Cette fois, son plan de guerre va s'appliquer, qui prend l'ennemi au sérieux et réorganise la logistique. L'exécution en est confiée à Timochenko. La victoire obtenue, Chapochnikov est à la fois récompensé et puni. Récompensé pour l'heureux dénouement en recevant l'étoile d'or, de platine et de diamants de maréchal et le poste d'adjoint du nouveau commissaire du peuple à la Défense, Timochenko ; puni par la perte du poste de chef d'État-Major général (confié à Meretskov, pourtant en partie responsable du désastre initial en Finlande) : il faut bien faire sauter des fusibles pour couvrir les fautes du patron. Durant le Haut Conseil militaire d'avril-mai 1940, Staline lui confie la supervision de la construction de la ligne fortifiée Molotov, un poste bien en dessous de tous ceux qu'il a occupés depuis vingt ans[28]. Il est possible que ses problèmes de santé aient joué un rôle dans ce mouvement, et cela expliquerait qu'il ne voit plus Staline entre le 12 avril 1940 et le 21 mai 1941. Ses avertissements – conserver la ligne Staline en état de fonctionnement, ne pas construire les ouvrages de la ligne Molotov trop près de la nouvelle frontière – ne sont pas

écoutés : l'Armée rouge se battra sur la pire des positions et sans ligne de recueil. C'est à ce poste subalterne qu'il voit s'accumuler les nuages de l'an 1941 : il n'est mandé qu'une fois au Kremlin durant le premier semestre. Timochenko et Joukov, qui connaissent peu Chapochnikov, sont aux commandes, deux hommes d'action qui sont loin d'avoir son expertise organisationnelle.

Le 22 juin 1941, Staline le rappelle de sa demi-retraite et le voit durant trois heures. Le lendemain, il l'envoie à Minsk, avec Koulik, assister le général Pavlov à la direction du Front de l'Ouest. Chapochnikov demeure auprès de ce dernier, sans pouvoir rien faire pour limiter la débâcle. Si l'on n'a pas trace de son passage au bureau du Kremlin, Staline ne l'oublie pas, qui le fait nommer à la Stavka – seconde mouture – le 10 juillet, et dans la forme définitive prise par cet organe, le 8 août. Le 19 juillet, lors de la bataille de Smolensk, il prend en main l'état-major de la direction de l'Ouest, commandée par Timochenko. Son bref passage n'a guère marqué : il sera toujours meilleur à Moscou que près du front. Il n'a rien du guerrier imposant sa volonté aux hommes, aux choses et à l'ennemi. Sa manière est plus celle d'un vieux cardinal chuchotant des avis à son souverain.

Le 30 juillet 1941, Joukov passe la main à Chapochnikov, propulsé à la tête de l'État-Major général pour la troisième fois de sa carrière. Le chef des opérations, Vatoutine, étant envoyé devant Leningrad, Chapochnikov le remplace à ce poste clé par Vassilevski, son protégé. Immédiatement, il réintroduit des habitudes de travail, réorganise les transmissions, obtient des rapports réguliers et des états des pertes, fait tenir les cartes à jour. Son travail, toutefois, ne porte pas immédiatement ses fruits. Il lui faut d'abord harmoniser l'activité de ses services avec celle de Staline, qui court-circuite toutes les hiérarchies et intervient sans cesse à propos de tout, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. À l'évidence, le Vojd ne comprend pas l'intérêt de la machinerie à laquelle Chapochnikov s'efforce de donner un rythme régulier. Il ne voit que bureaucratie, lenteur et distance là où le maréchal parle d'organisation, de calme et de réflexion. Si Vassilevski et lui, désormais inséparables, s'efforcent de planifier et coordonner les contre-offensives, leurs efforts sont ruinés par l'urgence, le tempo allemand, la fausseté des informations venues du front, la misère des moyens de contrôle. Pédagogue et organisateur inlassable, Chapochnikov trouve le temps, en pleine débâcle, d'élaborer un manuel de campagne pour les états-majors, qui verra le jour le 15 mars 1942[29], puis un nouveau manuel de

combat, qui trouvera sa forme définitive le 9 novembre 1942. Au sein du département historico-militaire de l'État-Major général, il crée également une section dédiée à l'étude à chaud de l'expérience de la guerre et diffuse ses travaux dans l'encadrement. Ainsi, en septembre 1942, huit mois donc après l'événement, cette section publiera le premier ouvrage sur la contre-offensive de l'hiver 1941. Il lui faut aussi avaler les couleuvres de la répression stalinienne. Quinze jours après avoir retrouvé l'état-major, il ne peut faire autrement que de signer, avec Timochenko, Molotov, Vorochilov et Boudienny, l'abject ordre 270 qui appelle à prendre les familles des combattants en otage.

Nous savons par plusieurs rapports que Chapochnikov enjoint aux généraux d'apprendre de l'ennemi et de se montrer modestes dans leurs objectifs. Une leçon est ainsi administrée à Vatoutine lorsque celui-ci dessine une opération complexe à Staraïa Roussa, au début d'août 1941. La frappe contre un groupe motorisé allemand met en jeu quatre armées et obéit aux canons de l'art opératif : groupe de choc pour percer, groupe mobile pour exploiter, échelonnement des forces pour entretenir la dynamique offensive dans la profondeur… La réponse montre à quel point Chapochnikov demeure les pieds sur terre : l'Armée rouge doit d'abord apprendre son métier, au diable les visions opératives. « Votre plan est irréaliste. […] Bornez-vous à attaquer les forces ennemies […], à capturer Staraïa Roussa et Dno, et retranchez-vous. […] Votre tempo opérationnel de 15 km de progression par jour est clairement au-dessus de vos capacités. […] L'ennemi regroupera ses forces sur les flancs de votre groupe de choc, tentera de le couper et de l'encercler. En conséquence, je vous ordonne de ne pas avancer trop loin – l'avance quotidienne devra être de 4 à 5 km. Faites des reconnaissances, protégez vos flancs et vos arrières, consolidez le territoire repris. Signé Staline et Chapochnikov[30]. »

Ses avis à Staline ne sont pas toujours bons. Dans l'encerclement de Kiev, par exemple, sa responsabilité est engagée. Persuadé que le général Guderian veut s'emparer de Briansk – un des chemins vers Moscou –, c'est lui qui pousse Eremenko à réduire ses forces sur la route de Kiev, facilitant la progression de l'Allemand. Il ne voit que trop tard la nécessité d'abandonner la capitale ukrainienne et ne fait pas pression sur le Vojd en ce sens, à la différence de Boudienny, plus courageux. D'une façon générale, Chapochnikov n'affronte jamais Staline, il se garde de le pousser dans ses retranchements. La plupart du temps, il se contente de donner son

avis puis fait un pas en arrière, hochant la tête d'un air désolé s'il n'est pas écouté. En septembre, ainsi, il ne proteste pas devant la disposition aberrante des trois Fronts placés sur la route de Moscou et, une nouvelle fois, ne conseille la retraite que trop tard. Il est vrai qu'il a été abusé par les rapports lénifiants, voire mensongers, de Koniev, Boudienny et Eremenko, les trois chefs des Fronts engagés. En revanche, on lui doit, ainsi qu'à Vassilevski, l'excellente planification de la contre-offensive de Moscou, ce qui n'enlève rien aux mérites du vainqueur incontestable, Gueorgui Joukov. Ce dernier sera surpris de constater que Chapochnikov ne l'aide pas dans sa tentative de convaincre Staline que le déclenchement d'une contre-offensive générale, décidée le 5 janvier 1942, est un cadeau fait à l'ennemi. Peut-être le « profond soupir » qu'il pousse devant Joukov signifiait-il sa désapprobation d'une aventure qui saignera une Armée rouge à peine convalescente[31].

Son rôle de conseiller numéro un de Staline ne passe pas inaperçu de ses adversaires qui lancent contre lui une opération psychologique. Le 7 août 1941, dans une émission de radio en russe en provenance d'Helsinki, une voix inconnue l'interpelle personnellement. « Ce colonel tsariste, par manque de courage, s'est mis au service des bolcheviks. […] Tout en les méprisant et les haïssant, il languit depuis vingt-trois ans, cherchant le repentir. [Maintenant], cet officier du tsar a l'occasion de se racheter en retournant ses armes contre les patrons du Kremlin[32]. » Chapochnikov n'a pas entendu l'émission, mais, sur ordre de Staline, on lui en communique le texte. On imagine qu'il a dû trembler un peu plus devant son maître.

À partir du 15 octobre 1941, sa carrière entre dans son avant-dernière phase. Après le désastre de Viazma-Briansk, et alors que la route de Moscou semble ouverte, il est évacué avec le gros des services de l'État-Major général sur le site secret « 808 », à Arzamas, 400 km à l'est de Moscou. Dès lors, c'est Vassilevski, resté près de Staline, qui assume *de facto* les fonctions de chef d'État-Major général. Néanmoins, selon Vassilevski, chaque fois qu'il faisait un rapport, Staline lui demandait s'il avait pris l'avis de Chapochnikov[33]. À distance, le vieux maréchal continue donc de guider son élève. Il revient à Moscou en décembre 1941. En mars 1942, quand se discute la planification des opérations du printemps, il tente de convaincre Staline d'adopter une posture défensive provisoire sur tout le front. Il insiste en particulier sur le danger que représente le saillant de Barvenkovo, en Ukraine, selon lui un « cul-de-sac opérationnel » qu'il

serait bon d'évacuer. Mais Timochenko l'emporte et sa tentative de s'emparer de Kharkov en mai 1942 à partir de Barvenkovo se soldera par le dernier grand encerclement subi par l'Armée rouge[34].

C'est sur cet échec, dont il n'est pas responsable, que le maréchal, âgé de soixante ans, tire sa révérence. D'autant que sa santé se délabre rapidement. En mai 1942, suivant en cela un avis médical, il demande un allègement de ses fonctions. Superviser l'enseignement des académies militaires et commander personnellement l'académie Vorochilov suffit à épuiser ses maigres forces. En octobre suivant, à l'occasion de son soixantième anniversaire, Vorochilov, peu coutumier de ce genre d'épanchement, lui écrit : « Quand notre patrie célébrera sa libération totale de l'ennemi, nous saurons que, dans cette opération de nettoyage de notre terre des ordures fascistes, une grande part du travail aura été accompli par notre cher Boris Mikhaïlovitch […]. » Chapochnikov meurt le 26 mars 1945, quarante-cinq jours avant la capitulation allemande, quelques minutes après que sa femme Maria lui a lu le dernier communiqué militaire. Durant ses funérailles, Staline fait tirer vingt-quatre salves par cent vingt-quatre canons. Ses cendres sont scellées dans le mur du Kremlin.

8

Koulik

L’erreur de distribution

Esquisser la vie de Koulik n'est pas simple. Les sources imprimées le concernant demeurent rares et clairsemées. Il n'a pas eu de biographe, son nom n'évoquant plus rien aux Russes d'aujourd'hui. Les souvenirs laissés par ses contemporains donnent peu de matière, et tous l'ont accablé à l'unisson, dénonçant à qui mieux mieux son incompétence, sa fatuité, son incohérence voire sa bêtise. Il n'a eu droit à un procès équitable ni avant ni après sa fin tragique. S'il est, sans le moindre doute, le plus creux des maréchaux de Staline, on ne peut se défaire de l'impression qu'il a été chargé à outrance des erreurs commises dans la préparation à la guerre. C'était d'autant plus facile qu'il n'était plus là pour se défendre et qu'il était plus vulnérable que son mentor, Vorochilov, pourtant plus coupable que lui. Koulik ne s'est pas servi lui-même en se montrant, en bon stalinien, adepte du commandement par la terreur mais aussi en manifestant une sorte de candeur inattendue pour un bolchevik endurci. Ne déclarait-il pas durant une session du Haut Conseil militaire, en juin 1937 : « Ils [Toukhatchevski et ses coaccusés] me traitaient de personne sans talent, d'*unterichka* [petit sous-officier] […]. Ouborevitch m'appelait "feu d'artifice". Et Yakir, ce Vojd ukrainien, ne m'a jamais serré la main[1]. » Les comptes rendus de réunions frappent par les rires que, souvent, ses interventions provoquent dans le public, sans considération pour sa position hiérarchique. Il amuse même au pire moment, durant la Grande Terreur, lorsqu'il doit se défendre contre des témoignages compromettants : « Je ne suis jamais allé chez Gamarnik. C'est à ce moment-là qu'ils ont voulu présenter l'affaire ainsi : j'ai bu du vin et j'ai invité une femme. Ils voulaient me compromettre (rires dans la salle). Mais non, mais non, pas dans le sens que vous imaginez[2]. » Il n'est jusqu'à son port de tête qui ne paraisse grotesque. Le menton levé, les mâchoires crispées, les sourcils froncés à la Mussolini ne se détendent qu'à l'occasion d'un sourire empreint de fatuité ou d'une grimace de cirque. Des trois maréchaux issus de la Konarmia – Vorochilov, Boudienny et lui-même –, fidèles de Staline entre les fidèles, il est celui qui frôle au plus près

l'imposture. Il avait cependant assez de cervelle pour juger Toukhatchevski « génial[3] ».

Grigori Ivanovitch Koulik est né le 28 octobre (9 novembre de notre calendrier) 1890, à Doudnikovo, petit village ukrainien dans le gouvernement de Poltava. D'après ses autobiographies de service[4] – obligatoires pour tout changement de poste –, sa famille vivait dans une grande pauvreté, neuf personnes subsistant sur deux hectares de terre. Son père meurt l'année de sa naissance. Il travaille aux champs avec sa mère et l'école du village ne le verra que deux années. Ce petit bagage, fortifié, dira-t-il, par quelques lectures, suffit néanmoins à le faire affecter dans l'artillerie lorsque la conscription lui impose de quitter son Ukraine natale en 1912. Il témoigne de capacités suffisantes pour se hisser en deux ans au grade de sous-officier artificier, responsable de l'entretien, de l'essai et du transport des munitions. Dans ses différentes autobiographies, il mentionne un intérêt précoce pour la politique, qui lui serait venu par son frère aîné, cheminot condamné en 1906 à trois ans de forteresse pour activisme durant la révolution de 1905. Il semble avoir participé à l'agitation des campagnes ukrainiennes entretenue par le Parti socialiste-révolutionnaire – programme agrarien, méthodes terroristes – et même avoir adhéré en 1913, alors qu'il était soldat, à un mouvement révolutionnaire. Sa conscience politique devait cependant demeurer assez mince, comme il le confesse lui-même, pour ignorer jusqu'au nom de ce mouvement : « Si vous me demandez de quel type d'organisation révolutionnaire il s'agissait – menchevique ou S-R – je serai incapable de vous répondre, car à l'époque je ne comprenais pas grand-chose à la politique. » À moins qu'il n'ait feint l'ignorance pour éviter de s'étendre sur un sujet délicat entre tous.

L'on ignore tout de son parcours militaire durant la Première Guerre mondiale. Il n'en rapporte aucune décoration, sa fonction, il est vrai, le tenant éloigné des premières lignes. Il ne redevient loquace sur son passé qu'avec la révolution de février 1917. « J'ai été élu immédiatement au comité de bataillon. Puis aux comités de brigade et de division. À la veille de la révolution d'Octobre, je présidais celui de la 9^{e} division d'infanterie. Je lisais la *Pravda des tranchées* [*Okopnaïa Pravda*], et c'est ainsi que j'ai connu le parti bolchevique. En avril 1917, j'ai été élu délégué au congrès du Front de l'Ouest tenu à Minsk. Là, pour la première fois, j'ai entendu parler des bolcheviks et, dès ce congrès, j'ai défendu la ligne bolchevique. » En octobre 1917, quand l'armée tsariste se désintègre, il regagne son village à

pied. À Poltava, il adhère au parti bolchevique et crée une petite unité clandestine de gardes rouges qui tiraille contre les nationalistes ukrainiens. Il est d'abord pris dans le mouvement qui ramène brièvement les bolcheviks au pouvoir à Kiev, puis dans leur reflux lorsque les troupes allemandes reprennent leur avance, en février 1918.

Le moment déterminant de son existence arrive lors de cette retraite vers l'est. « Dans le secteur de Lougansk, à la gare de Rodakovo, j'ai rejoint, avec mon unité, les formations d'ouvriers du Donbass, qui, en avril 1918, ont été fondues, sous le commandement de Vorochilov, dans la 5e armée de l'Ukraine. J'ai été élu chef de l'artillerie de cette armée. » Qu'un sergent artificier ait obtenu ce poste en dit long à la fois sur la pénurie de cadres techniques chez les Rouges et sur leur réticence initiale – très vive en particulier chez Vorochilov et Staline – à recourir aux services d'anciens officiers du tsar. Dès lors, Koulik entre dans l'entourage du commandant de la 5e armée, Kliment Vorochilov. Il le suit, au même poste, à la 10e armée et participe, en juin 1918, aux combats de Tsaritsyne, où il rencontre Staline. Il y reçoit la première des cinq blessures que lui coûtera la guerre civile. Qu'il soit un bolchevik de confiance ne fait aucun doute, ce dont témoigne son affectation comme commissaire politique de la garnison de Kharkov, une place militaire et industrielle importante. Il y reçoit mission d'écraser les émeutes mencheviques et S-R tout en participant à la lutte contre l'ataman antisémite Grigoriev. Son action, bien mal connue, lui vaut une citation à l'ordre du Drapeau rouge.

Lorsque Vorochilov transforme les troupes locales en une 14e armée, il confie une nouvelle fois l'artillerie à Koulik. Sur ordre de Trotski, celui-ci perd toutefois ce commandement au départ de son protecteur. Est-ce par incompétence ou du fait de l'animosité que le fondateur de l'Armée rouge entretient déjà envers le clan Staline-Vorochilov ? Un commentaire de Koulik sur cet épisode donne la réponse et la clé de son ascension : « Suite à l'ordre de Trotski, […] à ma place ils ont nommé un ancien officier qui s'est révélé être un traître et qui sera fusillé plus tard. C'est seulement après l'arrivée du camarade Sergo Ordjonikidzé au sein de la 14e armée que, sur indication du camarade Staline, j'ai été à nouveau placé au poste de chef de l'artillerie. » Trotski a donc choisi la compétence d'un ancien officier tsariste, un *voenspets*, plutôt que la ferveur bolchevique de Koulik. Un choix qui s'est révélé mauvais, et qui a contraint Staline à renverser la barre

dans l'autre sens, la fiabilité politique – et la fidélité à sa personne – primant sur le talent militaire. Avec le double patronage de Vorochilov et de Staline, Koulik prend du galon. En juin 1920, l'intégralité de l'artillerie de la 1re armée de cavalerie – quatre régiments hippomobiles – passe sous son autorité. Ses canons combattent contre Denikine, Wrangel et les Polonais. Il est gratifié d'une seconde citation à l'ordre du Drapeau rouge.

Après la guerre civile, toujours en charge de l'artillerie, Koulik suit Vorochilov au district militaire du Caucase du Nord, où il démontre qu'il est à l'aise dans la lutte contre-insurrectionnelle, cette fois pour écraser les soulèvements dits « de la faim » dans la région du Don. En 1923, vingt-cinq ans après l'avoir quittée, il retourne à l'école. L'académie de l'Armée rouge lui donne, dit-il, les « fondements de la connaissance en matière politique et militaire ». Nanti de sa peau d'âne, il est propulsé en 1924 au poste d'adjoint de l'artillerie de l'Armée rouge. Celle-ci entamant une décroissance spectaculaire, le poste consiste alors à créer des parcs de vieux matériels et à les entretenir, tâche dont on peut supposer qu'il a su s'acquitter. En octobre 1925, Vorochilov le pousse encore, cette fois auprès de la présidence du Conseil suprême de l'économie nationale (VSNKh), qui touche aux questions industrielles et de mobilisation sous la houlette de Félix Dzerjinski. Placé à la tête du comité de l'artillerie en 1926, Koulik a sans doute à connaître des dossiers complexes sur les spécifications et la production de nouveaux matériels, dont le puissant obusier chenillé de 203 mm, baptisé plus tard le « marteau de Staline » par l'infanterie allemande. Ses limites techniques et organisationnelles ont dû cependant apparaître assez vite puisque, sept mois plus tard, il revient à son poste précédent.

À la fin 1929, il est mis en congé – pour raisons de santé déclarera-t-il dans son autobiographie de 1939. Vorochilov le fait revenir en avril 1930 à une tout autre fonction, le commandement de la division « Prolétariat de Moscou », unité d'infanterie d'élite basée dans la capitale. Encore une fois, ses lacunes ont dû se faire trop voyantes puisqu'il est muté au bout de six mois. Son passage lui aura néanmoins valu une troisième citation à l'ordre du Drapeau rouge, « pour l'anniversaire des dix ans de la victoire de Tsaritsyne », précise-t-il, rappel de son lien de protection spéciale forgé sur la Volga avec Vorochilov et Staline. Il est alors envoyé à l'académie Frounzé, non pour améliorer ses bases militaires, mais pour se former à la diplomatie et au renseignement. À l'évidence, Vorochilov ne laisse pas

tomber ses féaux et essaie de leur trouver une utilité. Koulik demeure deux ans en formation, une période longue, les places étant chères dans une Armée rouge en train de rehausser à grand-peine le niveau de ses cadres. Et pourtant, à la sortie, il ne reçoit aucun poste en rapport, ce qui laisse supposer qu'il n'a pu acquérir les capacités, notamment linguistiques, nécessaires à un poste d'attaché militaire ou de responsable du GRU. Faute de mieux, on le fait commandant du 3e corps d'infanterie, une formation de montagne basée dans le Caucase.

En octobre 1936, Staline l'envoie en Espagne, avec la première vague de conseillers de la République. Koulik sert à côté de jeunes officiers compétents, comme Pavlov ou Chtern. Il conseille divers états-majors espagnols sur le front de Madrid, où ses méthodes héritées de la guerre civile n'ont pu impressionner personne. Tiulenev, proche de Koulik en Espagne et porteur de la même expérience, le dira sans ambages à son retour à Moscou. « Et voilà maintenant des Héros de l'Union soviétique qui se réfèrent à l'expérience gagnée en Espagne ! Mais nous aussi, nous avons acquis de l'expérience durant la guerre civile. On ne nous en fait pas crédit pour autant. On nous oppose l'exemple de tel plan opérationnel [en Espagne]. Et moi j'oppose un exemple tiré de la guerre civile ! Boudienny et moi on avait nos plans opérationnels dans la tête, ce n'est pas une chose bien difficile. On montre ça sur une carte et ça va bien comme ça[5]. » On se demande même comment Koulik a pu communiquer avec les Espagnols, le manque dramatique d'interprètes obligeant les Soviétiques à apprendre très vite la langue. Si Malinovski, Berzine ou Rodimtsev y parviendront, ses collègues appelaient Koulik « no-no-no », le seul mot qu'il ait appris et qu'il utilisait à tout propos. Il reste moins de cinq mois en Espagne.

En mars 1937, de retour à Moscou, il synthétise son séjour en un rapport, *Expérience opérationnelle et tactique de la guerre d'Espagne (combats sur le front central d'octobre 1936 à février 1937)*. Dans ce document, il plaide contre l'emploi de grandes unités mécanisées indépendantes et pour un retour du char à la seule fonction de soutien d'infanterie. Comme Pavlov un peu plus tard, il retire des combats madrilènes une impression défavorable sur les premières prestations des bataillons de T-26, jugés intrinsèquement inférieurs aux défenses antichars. Il est un des animateurs du courant qui portera dans la tombe les corps mécanisés chers à Toukhatchevski[6]. Le 22 mai, sa carrière est relancée par l'arrestation d'une des premières victimes de la Terreur, Efimov, qui se

trouve à la tête de la direction générale de l'artillerie. Le lendemain, il est reçu par Staline au bureau du Kremlin et y reste soixante-quinze minutes. Le patron lui offre le poste d'Efimov. Selon l'historien Pechenkin, il aurait refusé, et seule l'insistance de Staline l'aurait contraint à accepter[7]. Alors qu'ils commencent à purger et saigner l'Armée rouge, Staline et Vorochilov placent aux postes clés des bolcheviks qui ont leur confiance. Koulik en fait partie. Il reçoit l'ordre de Lénine, devient député au Soviet suprême et… se marie en secondes noces avec Kira Simonitch, issue d'une famille de hauts fonctionnaires tsaristes.

Il ignore que le NKVD possède un dossier très épais sur sa femme. On y lit notamment : « L'entourage [de Koulik], du côté de sa femme, est constitué d'un réseau d'espions. Kira Simonitch est une aristocrate. Son père, le comte Ivan Simonitch, était le doyen de l'aristocratie en Pologne. Il était chef du contre-espionnage à Helsinki. Trois sœurs de Kira Simonitch entretiennent des liens avec le renseignement étranger. L'une, mariée au secrétaire de l'attaché militaire italien, a émigré en Italie, avec le fils que Kira a eu de son premier mariage. Kira Simonitch maintenait des relations avec cette sœur et l'a rencontrée durant son voyage à l'étranger. En 1934, la mère de Simonitch a émigré. Nina, l'autre sœur, est mariée à un Allemand, Wiländer de son nom. La troisième sœur, Tatiana, a été maintes fois arrêtée pour espionnage. Les frères de Kira, Constantin et Sergueï, ont été arrêtés et fusillés par le NKVD pour espionnage[8]. » Staline demande à Koulik de divorcer, mais il refuse catégoriquement. Lors de son procès, en août 1950, il déclarera lui-même à propos de la disparition de sa conjointe : « Staline m'a convoqué et m'a déclaré qu'il existait des preuves que ma femme était liée aux Italiens, et il m'a proposé de divorcer. Après cela j'ai assisté avec Simonitch au défilé du 1er mai, et le 5 mai [1940], à 11 heures, elle a disparu. J'ai supposé qu'elle avait été arrêtée mais Beria a démenti. Après cela, j'ai immédiatement déclaré sa disparition au Comité central[9]. » Kira a été kidnappée par le NKVD, longuement interrogée et fusillée. Koulik se doute de l'implication de Beria, qu'il appelle plusieurs fois. Son insistance lui vaut une convocation au Comité central où on le prie de cesser de diffamer les services de sécurité. Le 8 mai 1940, Kira Simonitch, déclarée disparue, est placée sur la liste nationale des personnes recherchées[10]. En décembre 1953, lors de son procès, Merkoulov, le patron du NKGB, rapportera que l'interrogatoire de Kira n'a pu démontrer le moindre lien

avec une activité d'espionnage. Pourquoi l'avoir exécutée si le dossier était vide ? lui demande le procureur. « Je ne l'ai pas tuée. Beria m'a dit qu'il avait des instructions d'en haut concernant son exécution[11]. » L'enlèvement ordonné par Staline date du 5 mai. Le surlendemain, Koulik est fait maréchal de l'Union soviétique. Le Vojd a voulu tester la fidélité d'un féal en s'en prenant à son entourage le plus cher, méthode qu'il a utilisée plusieurs fois, notamment avec son secrétaire, Proskrebychev. Koulik se console assez vite de la disparition de Kira. En octobre 1940, il se marie pour la troisième fois. L'élue est une amie de la fille qu'il a eue de sa première épouse. Qu'elle ait dix-huit ans et soit d'une très grande beauté et lui quinquagénaire avec un double menton n'a pu qu'ajouter un peu plus de moquerie aux sourires qui l'escortent.

Durant la Grande Terreur, Koulik se montre un épurateur sans états d'âme, comme tout le clan Vorochilov, d'autant plus que Staline le met en cause, à demi-mot, durant la réunion du Haut Conseil militaire du 2 juin. « Comment réglons-nous la question des arrestations ? explique le secrétaire général aux militaires présents. Il y a des cas où les prévenus donnent des noms, mais ces noms peuvent être donnés au hasard. Nous vérifions. Par exemple, Efimov a donné le nom de Koulik. Nous lui avons demandé s'il l'a donné correctement, il a répondu qu'il s'était trompé. "Pourquoi t'es-tu trompé ?" "Il m'a semblé qu'il pouvait être recruté."[12] » Les dénonciations contre Koulik se multiplient, notamment celle d'organiser trop souvent des soirées arrosées avec des femmes douteuses[13]. Staline ne fait rien de ces informations : sans doute juge-t-il l'homme inoffensif. Au contraire, même, il contribue à lui bâtir une réputation de grand artilleur, comme dans ce discours du 20 janvier 1938, lors de la réception des députés du Soviet suprême au Kremlin. « Camarades, au risque de vous ennuyer, je veux dire encore quelques mots. […] Si vous regardez l'histoire des guerres, comment les gros affrontements ont-ils été résolus ? […] Comment Napoléon gagnait ses guerres ? Par l'artillerie, je vous assure ! […] L'artillerie est une grande chose, je vous assure. […] Pas d'artillerie, pas d'armée, pas de victoire ! […] Vous parlez de l'Espagne. Mais il n'y avait pas que l'aviation là-bas. Il y avait aussi des artilleurs, et ils ont fait beaucoup de choses intéressantes, des expériences dans la lutte contre l'artillerie des Italiens et des Allemands. Qui dirigeait cette entreprise ? Il se cache ici. (Staline indique Koulik.) […] Je lève mon verre à notre artillerie qui est de première classe, meilleure que l'artillerie

allemande, meilleure que l'artillerie japonaise, meilleure que l'artillerie anglaise (exclamations bruyantes – "Hourra !" […] "Vive l'artillerie soviétique, la première au monde ! Hourra !"). »

Pour mener à bien le rééquipement de l'artillerie rouge, le pouvoir ne fait pas défaut à Koulik : en janvier 1939, Vorochilov le prend comme adjoint au commissariat à la Défense. Les nouveaux matériels sortent des usines à une cadence accélérée, d'autres sont en test avant la phase d'industrialisation. Staline n'a pu qu'être impressionné par les chiffres que Koulik lui communique : le 22 juin 1941, l'Armée rouge a, dans ses unités et ses réserves, 117 600 canons et mortiers de tous calibres, trois fois plus que la Wehrmacht. Les matériels sont de bonne qualité, en tout cas ils égalent ceux de l'adversaire. Toute la gamme de l'artillerie de campagne est développée, du 76 mm régimentaire aux énormes obusiers de 203 et 305 mm, en passant par les excellents canons de 122, 152 et 210 mm.

Mais est-ce vraiment de Koulik que vient l'impulsion de ce rééquipement ? On peut en douter, vu la quantité de décisions malheureuses qu'il a à son actif. Il n'est pour rien dans le développement des gros calibres 122, 152, 203 et 210 mm, suivis par des comités spéciaux. En revanche, à l'été 1937, c'est bien lui qui décide d'arrêter la production du médiocre canon de 76,2 mm (modèle F-22), ce qui laisse l'Armée rouge sans pièce de campagne moderne[14]. Plusieurs modèles sont alors mis en compétition. Le moins mauvais, le F-22 USV de l'ingénieur Vassili Grabine, est imposé à Koulik par Staline en personne. Craignant de trop retarder la mise en production, le maréchal ne fait rien pour contrer Zassossov, chef du comité de l'artillerie, qui empêche Grabine de corriger son dessin. L'ingénieur continuera à chercher, sous sa propre responsabilité, et en juillet 1941 il livrera un modèle remarquable, le ZIS-3. Koulik, qui assiste aux essais, refuse néanmoins la mise en production avec l'argument que la guerre est commencée et qu'il y a d'autres priorités. Grabine rentre alors à Gorki et convainc Elian, le directeur de l'usine et proche de Beria, de produire sans permission. C'est ainsi qu'est né un des meilleurs canons de la Seconde Guerre mondiale – en dépit de Koulik. Que les parcs de l'Armée rouge aient vu passer en cinq ans quatre modèles différents de canon de 76,2 mm en dit par ailleurs long sur la fièvre et le chaos qui président au réarmement, sans rien dire du fait qu'un lien de parenté avec Beria puisse suffire à faire démarrer une chaîne de production majeure.

En Finlande, durant la guerre d'hiver, Koulik mesure le sang qu'a coûté l'absence de mortiers d'infanterie. Aussi lance-t-il en 1940 un énorme programme de rattrapage, qui fait monter le parc de 3 200 à 56 900 pièces en dix-huit mois. Malheureusement, il concentre l'effort sur le petit calibre de 50 mm (les deux tiers des matériels), au lieu de développer les 82 mm et, surtout, le formidable 120 mm dessiné en 1938. Pour réaliser son programme, il fait même arrêter la production des tubes de 76,2 mm et de 45 mm antichar, ce que Joukov et d'autres lui reprocheront amèrement dans leurs Mémoires. Le phénomène du « coup de collier » est typique de l'industrie soviétique en général : un retard est-il constaté dans un secteur que tout est sacrifié à son rattrapage, ce qui, par transfert de moyens trop rares, désorganise l'ensemble du système productif. De la même façon, la multiplication des comités spéciaux chargés de superviser l'étude et la production d'un matériel reconnu prioritaire aggrave le chaos administratif et réduit d'autant l'autorité de Koulik. De cette pratique, il n'est nullement responsable. En réalité il aurait fallu un autre type de chef pour s'imposer dans ce maquis de responsabilités enchevêtrées. Tout porte à croire que ce désordre lui sert au contraire à dissimuler ses faiblesses techniques et son incapacité à se faire une idée juste des besoins de l'artillerie soviétique.

Ses défauts n'ont pu qu'aggraver le désordre. Son adjoint, Voronov, qui le voit tous les jours, le décrit ainsi : « Mon travail de premier adjoint de la direction générale de l'artillerie n'était pas facile. Il me fallait beaucoup d'attention et mes oreilles devaient être dressées en permanence. Koulik était un homme peu organisé qui présumait trop de lui-même, et qui se considérait comme infaillible. Souvent, il était difficile de comprendre ce qu'il voulait. Pour lui, terroriser était la meilleure façon de travailler avec ses subordonnés. "La prison ou les décorations", voilà sa maxime préférée. Il nous chargeait de tâches qu'il décrivait de façon très nébuleuse, puis sur un ton menaçant il demandait "Est-ce clair ?" et nous ordonnait de quitter son bureau. Après, chacun venait me demander des explications[15]. » Avec Voronov, Koulik a eu la chance d'avoir près de lui un organisateur hors pair, celui qui fera de l'artillerie rouge la reine des batailles.

Deux dossiers noirs ont été mis à la charge de Koulik. Le premier est l'arrêt, en 1941, de la production du canon antichar de 57 mm, le meilleur au monde à l'époque. L'Armée rouge devra faire face aux panzers avec son modèle de 45 mm, trop faible. Le témoignage de Dimitri Oustinov, commissaire du peuple à l'Armement, montre qu'il est abusif de le

reprocher à Koulik. « Dans certaines publications, la question de l'arrêt de la production du canon antichar de 57 mm (ZIS-2) à la fin de 1941 est expliquée de manière trop simpliste et parfois incorrecte. La suspension temporaire de la production de ce système d'artillerie était due à la situation critique qui prévalait au début de la guerre. Pour repousser l'ennemi, il fallait un grand nombre de canons antichars. Il n'était pas possible d'assurer la production de la quantité requise [du 57 mm] car la technologie n'était pas maîtrisée. Je me souviens que le 20 juillet 1941, Voznessenski [le patron du Gosplan] a confié au maréchal G. I. Koulik et à moi-même la mission d'explorer les possibilités de production d'un certain nombre de systèmes d'artillerie. Des prototypes, dont le canon antichar ZIS-2 de 57 mm, étaient en cours de mise au point à l'usine dirigée par A. S. Elian. Le 22 juillet nous avons testé ces matériels. L'examen des tests a eu lieu dans la cour du commissariat du peuple à la Défense en présence de N. A. Voznessenski, V. A. Malychev, du maréchal G. I. Koulik. Les explications étaient données par le constructeur en chef de l'usine V. G. Grabine.

« — […] Dites-moi, Vassili Grigorievitch, a demandé Koulik à Grabine, pourquoi le système antichar ZIS-2 n'est-il pas entré en production à grande échelle ? [La petite série] n'a-t-elle pas été lancée en mai dernier ?

« — La raison principale est que l'usine ne maîtrise pas la fabrication du tube en raison de sa grande longueur [près de 4 m]. En le façonnant, il se courbe. Mais je suis sûr que nous allons bientôt résoudre ce problème.

« — Votre réponse, camarade Grabine, a déclaré N. A. Voznessenski, confirme une nouvelle fois que la transition d'un nouveau système vers la production en série prend du temps. J'ai bien peur qu'en poursuivant le meilleur, nous ne perdions ce que nous avons déjà et ne laissions l'armée sans les outils nécessaires[16]. »

Aussi Voznessenski, et non Koulik, décide-t-il, avec de bonnes raisons, de poursuivre la production du 45 mm antichar en attendant que le 57 mm soit fiable : mieux vaut une arme médiocre que pas d'arme du tout. Il est probable que le coût du système et la nouveauté du calibre – qui nécessite de partir de zéro pour développer la production d'obus – expliquent aussi cet ajournement.

Second dossier à charge : Joukov reproche à Koulik de n'avoir pas repéré la pépite qu'il avait entre les mains, les katiouchas*. « À la veille de la guerre, Koulik n'a pu apprécier l'arme si puissante qu'était le système BM-13, qui, avec ses premières salves en juillet 1941, a semé la panique

chez l'ennemi. » Il est vrai que la mise au point a traîné. En deux ans, on n'a fabriqué que sept véhicules expérimentaux équipés de lanceurs, cinq pour l'institut de recherches et deux pour l'usine Komintern de Voronej. L'ordre de fabrication en série n'arrive que le 21 juin 1941, la veille de l'attaque allemande. Des problèmes d'instabilité en vol ont retardé la mise au point jusqu'en août 1939. Koulik s'avise alors qu'il faut cinquante minutes pour charger et mettre à feu vingt-quatre roquettes, là où, dans le même temps, un obusier classique peut délivrer soixante à cent vingt obus. Peut-on lui reprocher de n'avoir pas anticipé l'effet moral de l'arme ? Sans doute pas. En revanche, on peut penser qu'il a sous-estimé l'immense avantage des katiouchas, leur extrême mobilité. Est-ce la même sous-estimation qui explique le manque chronique de tracteurs d'artillerie, qui condamnera à la destruction trois tubes sur quatre durant les retraites de 1941 ? Deux bons modèles ont pourtant été mis au point. Mais, pour des raisons d'économie, on a décidé que la réquisition des tracteurs agricoles pourvoirait à ce manque, une décision qui a très certainement été prise au-dessus de Koulik. Dresser le catalogue des faiblesses de l'artillerie soviétique – appui logistique misérable, manque d'avions d'observation, de téléphones, d'obus spéciaux, retard des systèmes de contrôle du feu, etc. – et les imputer en bloc au maréchal n'a aucun sens. Les mêmes faiblesses s'observent dans les unités d'infanterie, les blindés, le génie et, pis encore, dans l'aviation. En réalité, l'industrie soviétique ne peut répondre à toutes les demandes ni surmonter tous ses handicaps internes, de même que le système de formation des officiers d'artillerie est mis en faillite par la croissance trop vive du nombre d'unités, et non par l'impéritie de Koulik. Même l'idée remarquable des brigades antichars se résume au final à un bricolage : on déshabille les unités d'infanterie de leurs tubes antichars et de leurs mines pour créer des formations qui n'ont ni officiers spécialisés ni moyens de transport et qui, au final, seront un échec, tout en anticipant l'avenir.

À l'été 1939, Koulik est dépêché à la frontière entre la Mongolie, satellite de Moscou, et l'État du Mandchoukouo, vassal de l'Empire nippon. La situation est si tendue que Staline y voit le lieu où la Seconde Guerre mondiale pourrait éclater. Les incidents armés se multiplient sur une portion de frontière contestée, près de la rivière Khalkhin Gol. Joukov est envoyé sur place pour enquêter sur l'incapacité des troupes soviéto-mongoles à tenir les Japonais en respect. Très vite, sa mission se transforme en

organisation d'une opération à visée limitée : donner la leçon aux Japonais sans provoquer une guerre. Koulik, qui a encore la confiance du Kremlin, est là, avec une commission de divers spécialistes, pour superviser le bon déroulement de l'affaire et observer ce Gueorgui Joukov que Staline ne connaît pas. C'est Voronov qui fournit les moyens de dominer le feu japonais. En revanche, son chef semble avoir flanché en pleine bataille. Dans ses Mémoires, Joukov écrit qu'à la question ultérieure de Staline : « Koulik vous a-t-il aidé ? », il aurait répondu : « Je ne puis, de sa part, mentionner aucun travail utile. » Voronov en dit plus long, et Joukov corroborera sa version lors d'un entretien avec Simonov, dans les années 1960 : « Nos unités avancées se trouvaient au-delà de la rivière Khalkhin Gol dans une importante tête de pont. Sous le couvert de la nuit, un régiment d'infanterie nouvellement arrivé y a été déployé. Dans la matinée, l'ennemi a découvert cette formation non camouflée et a fait donner son artillerie. Les jeunes soldats de l'Armée rouge ont paniqué. Les commandants ont essayé de rétablir l'ordre, mais cela n'a pas toujours été possible. Par chance pour nous, les Japonais n'ont pas su profiter de la confusion dans nos rangs. […] Quand ils ont finalement attaqué, quatre de nos batteries ont, sur mon ordre, ouvert le feu. Nous avons rétabli la situation. Mais la panique parmi nos hommes non aguerris a profondément impressionné G. I. Koulik, le président de la commission moscovite. Il a soudainement proposé de retirer nos unités de la tête de pont. Le commandant du groupe de forces [Joukov] […] a catégoriquement refusé d'exécuter un tel ordre. Moscou a appris tout cela. De là est venue cette instruction : un, ne pas retirer les troupes ; deux, la commission Koulik revient immédiatement à Moscou. Elle s'envolait le matin suivant. Tous ont soupiré de soulagement : Koulik apportait beaucoup de confusion[17]. »

Néanmoins, pour Koulik le temps de la disgrâce n'est pas encore venu. Staline ne lit-il pas dans les rapports que les canons soviétiques, les canons de Koulik, écrasent dans l'œuf les assauts de l'infanterie japonaise, la meilleure du monde ? Au contraire, à peine est-il rentré de Mongolie que le maître du Kremlin lui confie une nouvelle mission de guerre : coordonner les deux Fronts qui envahissent la Pologne orientale le 17 septembre 1939. L'affaire durant à peine dix jours, Koulik a peu à s'employer.

Lorsque, en octobre et novembre 1939, les relations s'aigrissent avec la Finlande, Koulik fait partie des mauvais conseillers de Staline, aux côtés de Vorochilov et de Mekhlis. Il sous-estime en effet l'adversaire et affirme,

devant Voronov, que l'opération durera « dix à vingt jours au maximum[18] ». Il fait dimensionner en conséquence les parcs et magasins d'artillerie. La reine rouge des batailles, malgré une débauche de munitions, se montre si inefficace qu'une rumeur courra l'URSS durant plusieurs mois : les fortins de la ligne Mannerheim seraient recouverts d'une couche de caoutchouc sur laquelle les obus de Koulik rebondiraient et viendraient tuer des soldats soviétiques[19]. Staline ne lui a pas tenu rigueur de son erreur d'appréciation sur les Finlandais ni de la mauvaise prestation de ses canons en décembre 1939, malgré le sang qu'elle a coûté. À l'issue de la campagne, le 21 mars 1940, il en fait même un Héros de l'Union soviétique pour avoir brisé, en février et mars 1940, la ligne Mannerheim. En réalité, le mérite en revient à Timochenko et à Meretskov. Sans doute Staline ne considère-t-il que le résultat final dans lequel, c'est incontestable, l'artillerie rouge a tenu le premier rôle, après s'être corrigée. C'est pour remercier le responsable d'une arme aussi puissante que le Vojd, après lui avoir donné la présidence de la commission d'enquête sur la guerre d'hiver (14-17 avril 1940), a élevé Koulik au maréchalat. Il le confirme en outre dans son poste de commissaire adjoint à la Défense, malgré le départ de Vorochilov. La lecture des minutes[20] de la commission d'enquête livre un portrait peu flatteur de Koulik. Flagorneur avec Staline, il n'accepte de blâme (pour l'absence de pistolets-mitrailleurs et de mortiers dans la troupe, par exemple) que formellement et s'y entend pour accabler ses collègues. Son intervention finale est d'une grande pauvreté intellectuelle – ne déplore-t-il, avec cette candeur déjà relevée, tout ignorer de l'histoire militaire ? Y compris sur les matières techniques, son adjoint, Voronov, le domine de cent coudées.

En mai et juin 1940, les corps de panzers font, en France, la démonstration fulgurante de leur capacité à percer et à exploiter vite et loin. Timochenko, mais aussi tous les officiers généraux, se rallient à la reconstitution de grands corps mécanisés. Koulik plaide contre, presque seul. Pour lui, l'urgence est de grossir les effectifs et le nombre de tubes en dotation dans les divisions d'infanterie. Il ne démord pas de son expérience espagnole : les chars fournissent une cible trop facile à l'artillerie, il ne faut les utiliser que par bataillons ou régiments d'appui, subordonnés à l'infanterie. En adoptant cette attitude passéiste, il se marginalise et se discrédite peu à peu auprès de Staline, situation d'autant plus dangereuse que Vorochilov, son mentor, est en semi-disgrâce depuis l'échec finlandais.

En décembre 1940, plusieurs adjoints de Koulik sont arrêtés, signe d'une action prochaine du NKVD. Dans ses souvenirs, Nikolaï Yakovlev, qui a travaillé avec Koulik à la direction générale de l'artillerie, s'étonnera, comme toute l'Armée rouge, de la résilience de son ancien patron. « En réunion, G. I. Koulik était toujours très tendu. Il exprimait néanmoins son avis avec beaucoup d'aplomb. L'on voyait bien qu'il essayait de conforter sa position de maréchal et sa place dans la hiérarchie militaire. […] Écoutant les interventions, toujours très confuses, de Koulik, je me rappelais avec beaucoup d'amertume ces mots que j'avais entendu une fois : il profitait de la confiance du gouvernement et surtout de celle de Staline, qui, on ne savait pourquoi, considérait Koulik comme un capitaine capable de résoudre des questions opérationnelles. Je me demandais pourquoi personne n'avait le courage d'ouvrir les yeux de la direction du pays sur l'incompétence totale de Koulik[21]. » Néanmoins, l'évidence finit par percoler : le 21 juin 1941, quelques heures avant l'attaque allemande, Timochenko remplace Koulik à la tête de l'artillerie rouge par Nikolaï Yakovlev.

L'épreuve du feu sera fatale à Koulik. Le 23 juin 1941, il s'envole avec Chapochnikov pour Minsk, afin d'aider le Front de l'Ouest à faire face à une bataille très mal engagée. Chapochnikov reste à l'état-major et Koulik part pour Białystok à la recherche de la 10e armée, dans l'espoir de coordonner ses contre-attaques avec celles de la 3e armée. Boldine, commandant de la 10e, le voit arriver à son Q.G., « habillé d'une combinaison poussiéreuse et coiffé d'une casquette. Il avait l'air fatigué. Je fais mon rapport sur l'état des troupes et les mesures prises pour repousser l'ennemi. Il écoute, demeure pantois et ne parvient à articuler que ces deux mots : "Ça alors…" Visiblement, en quittant Moscou, il n'avait pas imaginé faire face à une situation aussi grave. À midi, le maréchal a quitté notre poste de commandement. […] J'ai regardé sa voiture s'éloigner, sans comprendre pourquoi il était venu[22] ». En tentant de se frayer un chemin vers l'est, la voiture de Koulik s'égare et il se trouve pris dans l'encerclement des 10e et 3e armées. Le 28 juin, à 2 heures du matin, Joukov demande au général Klimovskikh, chef des transmissions du Front de l'Ouest, s'il sait où se trouve le maréchal : aucune nouvelle[23]. Le 30 juin, il réitère la question à Pavlov, le commandant du Front démis le jour même, lequel envoie à la recherche de Koulik un commando équipé d'une radio[24].

Le 10 juillet 1941, Mekhlis, qui se trouve à Smolensk, apprend d'un lieutenant du 88e détachement de troupes frontalières que le maréchal, avec d'autres officiers, erre sur les arrières des Allemands. Mekhlis, qui voit s'allumer le phare rouge de la trahison, envoie l'information à Staline et demande l'« adoption des mesures appropriées ». Finalement, le 11 ou le 12 juillet, Guri Zdornyi, commandant du 86e détachement de troupes frontalières, réussit à exfiltrer le maréchal qu'il trouve épuisé et accoutré en moujik. Après la guerre, se souvenant de l'opération, il a ce trait d'humour, peut-être involontaire : « J'ai remis le maréchal Koulik au commandement de l'Armée rouge contre récépissé. »

Le 13 juillet, Lossev, le chef du 3e département d'un corps de la 10e armée, envoie un rapport accablant à Mikheev, son supérieur : « Notre groupe a quitté la ville [Białystok] dans la nuit du 25 au 26 juin. […] Le comportement de l'adjoint du commissaire à la Défense, le maréchal Koulik, a été incompréhensible. Il a ordonné à chacun d'enlever ses insignes de grade, de jeter les documents et les armes, et de s'habiller en paysan. […] Il n'avait aucun document avec lui et j'ignore ce que sont devenus ceux qu'il avait amenés de Moscou. Les a-t-il jetés aussi ? […] Excepté son aide de camp, un major dont j'ai oublié le nom, personne n'a suivi son exemple et n'a jeté armes ou documents. Koulik répétait que si nous tombions dans les mains des Allemands, ils penseraient que nous sommes des paysans et nous relâcheraient[25]. » Trois jours plus tard, Mikheev envoie à son tour un rapport, cette fois au puissant Malenkov, membre du bureau politique : « En 1940, Koulik aidait, avec beaucoup de constance, son beau-frère Kharpovski, un peintre, afin qu'il soit embauché par la rédaction du journal de la 27e armée du Front du Nord-Ouest. Plus tard Kharpovski a été arrêté pour espionnage. Les services de renseignements ont prouvé qu'en tant que chef de l'artillerie de l'Armée rouge, Koulik a saboté l'approvisionnement en munitions. […] Les troupes souffrent d'une grande pénurie en munitions et en canons antichars. […] En essayant de s'expliquer, Koulik a déclaré ceci à ses subordonnés : "Je me préparais pour une guerre en 1942." » Sur ce dernier point, il agissait comme tout le haut commandement.

G. K. Savtchenko, un des adjoints de Koulik, est arrêté le 28 juin 1941. Le NKVD en obtient un témoignage potentiellement létal : « Koulik m'a déclaré que le pouvoir soviétique d'aujourd'hui n'était plus celui qu'il

défendait au début. Et qu'il ne veut pas défendre un tel pouvoir. Quand je lui ai demandé "Que faire alors ?", il m'a répondu : "La situation pour nous, les mécontents, est devenue compliquée. L'organisation du complot militaire a été détruite et il n'y a pas espoir d'en créer une nouvelle." Il m'a expliqué qu'il fallait agir avec les moyens du bord, c'est-à-dire tout faire pour affaiblir la capacité défensive de l'armée. Koulik m'a dit que la seule chose qui pouvait changer la situation dans notre pays était la guerre avec l'Allemagne. Selon lui, cette guerre était inévitable et il fallait s'y préparer de façon que la défaite de l'Armée rouge soit garantie dès la première bataille. […] Finalement nous sommes convenus de mener ensemble nos actions complotistes pour saboter l'artillerie de l'Armée rouge. » Cet absurde rapport du NKVD implique dans le complot plusieurs adjoints de Koulik. Il leur impute les retards de livraison ou les arrêts de fabrication de nombreux matériels. Il rappelle que durant la Grande Terreur de 1937-1938 nombre d'accusés avaient déjà mentionné Koulik parmi les factieux. Le 21 juin 1941, encore, l'ingénieur de première classe Treier jure que Koulik a déclaré « en présence du général Baïkov : "Les Allemands vont venir, vont tuer tous les Juifs, et pour nous, les Russes, la vie deviendra bien paisible" ». Il est même reproché à Koulik d'avoir signé avec les usines Škoda, en 1938, des accords défavorables à l'URSS[26]. Bref, à la faveur de la débâcle, le NKVD racle ses fonds de tiroir et fait remonter tout ce qu'il a contre Koulik, mais aussi contre nombre d'autres chefs militaires. Les méthodes, rodées durant les années 1930, sont demeurées les mêmes. En revanche, la situation a changé : Staline ne peut, au milieu de la bataille, purger à nouveau à grande eau. S'en prendre à un maréchal soviétique, vieux compagnon de la guerre civile, sans commandement opérationnel, est sans doute moins aisé que de fusiller le général Pavlov, commandant d'un Front mis en déroute en quelques jours. Aussi les rapports contre Koulik demeurent-ils, dans l'immédiat, sans conséquences pratiques. Il ne fait néanmoins aucun doute que, pour lui, un compte à rebours s'est mis en marche.

Le 2 septembre 1941, un ordre de la Stavka nomme Koulik à la tête de la 54e armée nouvellement formée. Pour la première fois, il doit mener au combat une grande formation interarmes, forte de quatre divisions d'infanterie, une de cavalerie, une brigade de chars et trois régiments d'artillerie, 40 000 hommes au total. L'armée est déployée sur la rive orientale de la rivière Volkhov. Koulik en est seul responsable, aucun

commandant de Front ne le coiffant : il refuse d'ailleurs toute sujétion au Front de Leningrad pourtant commandé par Vorochilov, ce qui agace Staline. Il reçoit pour mission de concentrer son armée en trois jours et de lancer, le 5 septembre, une offensive pour rétablir la liaison ferroviaire avec Leningrad coupée à Mga le 27 août. On peut douter qu'il ait eu la capacité d'attaquer dans un délai aussi court. Staline s'irrite de ce qu'il appelle sa lenteur. Quand l'assaut démarre, le 10 septembre, la situation s'est encore dégradée : la vieille forteresse de Chlisselbourg est tombée depuis trois jours, coupant toute liaison terrestre avec la capitale de la révolution. Le lendemain, Staline destitue sèchement Vorochilov du commandement du Front de Leningrad et nomme à sa place le général Joukov : cette fois, c'en est fini de sa confiance dans les capacités militaires des trois maréchaux de la Konarmia. Le même jour, en effet, à 1 500 km de là, il limoge Boudienny du commandement de la direction du Sud-Ouest, en sanction de l'encerclement de Kiev. Quant à Koulik, si sa 54e armée se bat avec cran, son effort n'aboutit, après quinze jours de durs combats, et malgré l'octroi de deux divisions supplémentaires, qu'à une avance de 6 à 10 km en direction des assiégés. Son adversaire, le 39e corps motorisé du général Rudolf Schmidt, n'était certes qu'à la moitié de sa puissance, mais il avait pour lui un fort concours aérien. Si Koulik, comme la plupart des chefs soviétiques, s'est montré incapable de mener un combat interarmes, s'il a échoué dans la mission de lever le siège, au moins il a arrêté la progression de Schmidt vers Tikhvine et les Finlandais – ce qui aurait scellé l'effondrement de toute la défense du nord de l'URSS – et lui a infligé de lourdes pertes. Néanmoins, Staline n'accepte pas que Koulik ne soit pas parvenu à parcourir les 40 km qui le séparaient encore de Leningrad. Le 24 septembre 1941, après avoir demandé à Joukov de trouver un remplaçant au maréchal, il adresse à ce dernier un nouvel ordre menaçant : « La Stavka vous ordonne pour la troisième fois de faire tout le nécessaire pour vous emparer de Siniavino […] sans délai. Le maréchal Koulik est personnellement responsable de l'exécution de cet ordre[27]. » Le 26 septembre, en plein assaut, Koulik est rappelé[28]. Est-ce la disgrâce annoncée par celles de Vorochilov et de Boudienny ? Pas encore. Le 9 novembre 1941, Staline l'envoie à l'autre extrémité du front germano-soviétique, à Kertch, en Crimée, comme représentant de la Stavka[29]. En réalité, sa mission ressemble fort à un piège tant elle apparaît irréalisable.

La responsabilité qu'endosse Koulik est, du point de vue stratégique, aussi lourde que devant Leningrad. Staline en fait son *missus dominicus* auprès du contre-amiral Levtchenko, commandant des forces soviétiques en Crimée hors Sébastopol, et du général Pavel Batov, le chef de la 51e armée, la formation la plus importante. Il doit en outre veiller à la sauvegarde de Rostov, défendue par la 56e armée, qui dépend du Front du Sud-Ouest de Timochenko. Les deux tâches sont impossibles à mener simultanément, les liaisons entre la Crimée et Rostov étant inexistantes. Aussi Koulik se concentre-t-il sur la défense de la Crimée.

Le 28 octobre 1941, la 11e armée du général von Manstein a forcé l'isthme d'Ichoun et s'est répandue dans la presqu'île de Crimée comme un torrent de lave. Le 2 novembre, elle se trouve déjà dans l'isthme de Parpatch et devant Feodosia, qu'elle enlève le jour de l'arrivée de Koulik. Kertch n'est plus qu'à 100 km, protégé par un seul obstacle, le fossé des Tatars. Le port de Kertch donne accès, à travers le détroit qui porte son nom, à la péninsule de Taman, avant-poste du Caucase. Sa chute, combinée à celle de Rostov – qui se produira le 20 novembre –, livrerait à Hitler la zone pétrolière de Maïkop et ôterait tout espoir de lever le siège de Sébastopol. Koulik est dépêché pour « aider à organiser la défense[30] ».

Sur place, le maréchal se rend compte que Kertch n'est pas Sébastopol. Il n'existe aucune fortification, les quelques batteries côtières ont été enlevées plusieurs années auparavant. Les huit divisions de la 51e armée – sans doute moins de 30 000 hommes au total – sont exténuées et démoralisées, talonnées par le 42e corps d'armée allemand. Le lendemain de l'arrivée de Koulik, le 10 novembre, Levtchenko prévient la Stavka qu'il ne peut solidifier la défense de Kertch, qu'il risque de perdre toute l'armée et prie qu'on lui accorde le « droit d'évacuer de Kertch les effectifs et l'équipement[31] ». Koulik appuie Levtchenko et, le 13 novembre, il rapporte à Staline qu'il est en train de faire passer l'équipement et l'artillerie sur l'autre rive de la mer d'Azov, que Kertch sera tenu encore deux jours seulement et qu'une nouvelle ligne de défense est en cours de constitution dans la péninsule de Taman[32]. Pour une raison inconnue, alors que le temps presse, Staline met vingt-quatre heures pour répondre : il exige que l'on conserve Kertch[33]. Le 15, à 3 heures du matin, Koulik envoie un long télégramme à la Stavka dans lequel il passe en revue les unités à sa disposition, toutes dans un état déplorable. Il réaffirme sa volonté d'évacuer

tout son monde dans la nuit du 15 au 16 et ajoute cette phrase : « Lors de notre conversation, Staline m'a demandé de ne pas laisser l'ennemi passer dans le Caucase du Nord. Pour honorer cet ordre, j'ai décidé d'évacuer les forces vers Taman[34]. » La réponse de la Stavka tombe le même jour à 16 h 30 : « Il faut d'abord évacuer l'équipement de la péninsule de Kertch, puis, ensuite, ramener vos effectifs afin qu'ils gardent bien la côte orientale de la péninsule. Signé Chapochnikov[35]. » La « côte orientale » ne peut désigner que la péninsule de Kertch. Chapochnikov et Staline adoptent donc une décision militairement absurde : laisser l'infanterie seule à Kertch, sans l'appui de son artillerie de campagne, l'artillerie à longue portée étant seule en mesure de la soutenir par-dessus le détroit. Le 16, Koulik rapporte à Chapochnikov que les effectifs de la 51e armée sont en cours d'évacuation[36]. Au soir, les troupes de Manstein entrent dans Kertch. Dans cette affaire, Koulik a agi correctement d'un bout à l'autre. Il a respecté l'esprit de la mission qui lui a été confiée (empêcher le passage des Allemands dans la péninsule de Taman) et a obéi à la saine raison militaire (sauvegarder la 51e armée et l'employer à défendre Taman). Il a fait preuve de responsabilité, d'autonomie, de courage face à sa hiérarchie, denrées rarissimes dans l'Armée rouge de 1941. Son comportement irréprochable ne souffre que d'un défaut : il a désobéi à un ordre exprès – mais tardif – de Staline, tenir Kertch.

Ses messages envoyés à la Stavka les 17 et 18 novembre demeurent sans réponse : Staline fourbit les représailles. Il commence par s'en prendre à Levtchenko, arrêté pour défaitisme et incitation à la panique. Le contre-amiral écope, le 25 janvier 1942, de dix ans de camp. Il sera pardonné une semaine plus tard mais néanmoins rétrogradé. En paiement de cette mansuétude, il ne se gêne pas pour noircir l'action de Koulik devant le NKVD. Le 26 janvier 1942, Beria envoie à Staline le verbatim de l'interrogatoire : le maréchal Koulik aurait, par son défaitisme, contribué à la reddition de la ville. Le 27 janvier, Staline transfère ce rapport à Koulik avec ces mots : « Je vous prie de m'envoyer vos explications par écrit[37]. » Le 30, Koulik répond de façon circonstanciée. Le jour de son arrivée, écrit-il, le front n'existait plus et les unités étaient déjà à moitié transférées dans la péninsule de Taman. Son raisonnement est convaincant, son ton ferme, il ne dissimule pas ses propres défaillances. Il relève qu'il a sauvé 95 % de l'artillerie, reproche à la Stavka de l'avoir laissé sans instructions trop

longtemps. Il ne rejette pas toute la responsabilité sur Levtchenko mais rappelle que, le 18 novembre, il a informé la Stavka que le contre-amiral n'était pas à la hauteur et qu'il fallait le remplacer par Batov, dont il se portait garant pour l'avoir vu à l'œuvre en Espagne. Il conclut ainsi : « Après m'être rendu à Kertch et avoir inspecté les troupes présentes, j'ai conclu qu'il n'était pas possible de conserver la ville. […] J'ai pris la bonne décision, celle d'évacuer tout l'armement et les troupes restants sur la péninsule de Taman […], ainsi j'ai exécuté votre ordre qui était d'éviter à tout prix la reddition de la péninsule de Taman qui aurait ouvert la porte du Caucase du Nord. *J'ai donc rempli la mission assignée*[38]. »

En restant droit dans ses bottes, en revendiquant sa liberté de jugement, Koulik se condamne. Le 6 février 1942, via le GKO, Staline ordonne de transférer le dossier de Koulik au procureur[39]. Le maréchal s'effondre alors et se soumet. Le 8 février, il adresse une lettre au Vojd où il reconnaît avoir violé son ordre et rendu Kertch sans permission[40]. Le 16 février, la Cour suprême annule sa nomination au grade de maréchal, le radie de l'ordre des Héros de l'Union soviétique et lui enlève toutes ses décorations, y compris celles gagnées durant la guerre civile[41]. En mars, il est rétrogradé de quatre rangs, passant de maréchal à major-général. Le 18 février 1942, Koulik envoie une nouvelle lettre à Staline dans laquelle il redresse la tête. Il revendique la responsabilité de la gestion de l'artillerie rouge entre 1937 et 1941 et se défend comme un beau diable sur divers dossiers d'armement où son jugement a été mis en cause. Il rejette avec véhémence toute accusation d'espionnage et attribue cette rumeur à l'épisode de juin-juillet 1941 lorsqu'il a été pris dans l'encerclement du Front de l'Ouest. « Pendant vingt-quatre ans, écrit-il, j'ai servi avec honnêteté le Parti et je n'ai jamais été membre d'une quelconque opposition. Je vous prie d'établir une commission d'enquête du Comité central sur ma personnalité, ou de punir les affabulateurs[42]. » Le 22 février, il est exclu du Comité central et perd son titre de commissaire adjoint à la Défense. Le 2 mars, Staline achève la punition en faisant publier un texte curieusement intitulé « Ordre sur Koulik G. I. ». Il rappelle les développements juridiques de l'affaire et, surtout, flétrit moralement l'ex-maréchal, qualifié de défaitiste, de paniquard et de lâche. « En outre, il a été établi que, durant son séjour au front, Koulik a systématiquement bu, mené une vie dépravée et abusé du titre de maréchal de l'Union soviétique et de député. Le commissaire adjoint du peuple à la

Défense menait au front une vie de gaspillage et de pillage des biens de l'État. Des centaines de milliers de roubles provenant des fonds de l'État ont été dépensés en beuveries, apportant, en plus, la décomposition dans les rangs de nos commandants. » L'accusation d'ivrognerie, sans réalité, a été ajoutée à la main par Staline sur le texte dactylographié. Lequel rappelle ensuite les sanctions qui frappent Koulik et leur donne valeur d'exemple. « Je préviens que des mesures décisives continueront d'être prises à l'encontre des commandants et des chefs, quels que soient les personnes et leurs mérites passés, qui ne respectent pas ou n'exécutent pas les ordres du commandement, font preuve de lâcheté, démoralisent leurs troupes et, se laissant intimider par les Allemands, sèment la panique et minent la confiance en notre victoire sur les envahisseurs allemands. Cet ordre doit être lu devant les Conseils militaires des directions Ouest et Sud-Ouest, les Conseils militaires des Fronts, ceux des armées et des districts militaires. Signé Staline[43]. »

Après la mort du dictateur, l'État-Major général mènera une enquête dans les années 1950 sur la responsabilité de Koulik à Kertch. Le 4 janvier 1957, Koniev, adjoint de Joukov, alors ministre de la Défense, et Roudenko, procureur général, en rapportent les conclusions au Comité central. « Après avoir étudié […] les documents opérationnels relatifs aux hostilités dans la région de Kertch, l'État-Major général conclut que les forces ennemies, sur ce front, étaient plusieurs fois supérieures à nos troupes sur le plan quantitatif, et que, dans ces conditions, le commandement des troupes de Kertch ainsi que l'ancien maréchal de l'Union soviétique Koulik ne pouvaient pas tenir la ville et changer le cours des opérations en notre faveur. Pour l'abandon de la ville de Kertch, G. I. Koulik a donc été condamné de manière déraisonnable[44]. »

Koulik est laissé sans emploi jusqu'en avril 1943. L'État-Major général lui confie alors le commandement d'une armée nouvellement formée, la 4e de la Garde, ce qui nécessite de le rehausser au grade de lieutenant-général. Le 3 juillet, la formation est placée dans la réserve générale de la Stavka puis, le 18, affectée au Front de la Steppe commandé par Ivan Koniev. Elle entre dans la bataille pour Kharkov en août, au sein du Front de Voronej, puis participe à la marche vers le Dniepr. Le 22 septembre, son commandement est retiré à Koulik sans explication. Trois mémorialistes sont à l'unisson sur le bien-fondé de la sanction. Joukov : « Le 18 août, l'ennemi a lancé une contre-attaque depuis la région d'Akhtyrka. Pour la

contrer, la 4e armée de la Garde, arrivée de la réserve de Stavka, a été introduite dans la bataille. Elle était commandée par le général G. I. Koulik. Malheureusement, il n'a pas bien fait son travail, et bientôt il a dû être relevé de ses fonctions[45]. » Vassilevski : « Pour renforcer le Front de Voronej, la 4e armée de la Garde de G. I. Koulik a été transférée à Vatoutine. Je me souviens de cet homme avec un sentiment amer. Au début de la guerre, il a échoué dans la direction occidentale, puis il commanda tout aussi mal une des armées près de Leningrad. En raison de ses défauts personnels, il ne jouissait pas du respect de ses hommes et ne savait pas comment mettre en œuvre les actions des troupes de manière organisée[46]. » Khrouchtchev, enfin : « J'ai croisé Koulik en 1943 quand il est venu chez nous, au Front de Voronej, à la tête d'une armée de la Garde. […] Vatoutine et moi, nous avons positionné cette armée sur la direction de Poltava. Koulik lui-même venait d'un village près de Poltava et avait demandé cette direction. Cela coïncidait avec une opportunité militaire. Une fois, Vatoutine et moi avons eu à entendre le rapport de Koulik. C'est impossible à décrire avec des mots ! La façon dont il a rapporté et la façon dont il commandait sont des matériaux pour les feuilletonistes. Un commandant totalement inadapté ! Nous avons dû soulever la question devant Staline : Koulik devait être démis de ses fonctions, sinon il ruinerait son armée. Staline a résisté, et Koulik a vraiment ruiné cette armée, a subi de lourdes pertes et n'a pas résolu les tâches auxquelles il était confronté. Staline n'a pu faire autrement que de se ranger à notre avis et a renvoyé Koulik[47]. »

En janvier 1944, il reçoit un poste d'adjoint à la direction de la formation et du personnel. À l'été 1944, Joukov, qui, de tous les maréchaux rouges, approche le plus de la conception occidentale de l'esprit de corps, plaide auprès de Staline pour que Koulik soit honoré de l'ordre de Souvorov et que ses anciennes décorations lui soient rendues. Le dictateur refuse[48]. Au début de 1945, Smorodinov, le chef direct de Koulik, écrit à Boulganine pour dénoncer son adjoint, qui n'honorerait pas ses fonctions. Agit-il sur commande ? Sans doute, si l'on en croit une autre lettre, adressée le 10 avril 1945 à Staline par le général Ivan Petrov. Koulik, lit-on, ferait dans ses conversations privées l'éloge de l'armée tsariste, critiquerait l'éducation politique dans l'armée et la politique des nominations au sein du haut commandement. En 1957, Petrov déclarera devant la commission de réhabilitation de Koulik avoir écrit cette lettre sous la pression

d'Abakoumov, le chef du contre-espionnage. Staline poursuit donc Koulik de sa vindicte, ses polices accroissent la surveillance et la pression sur l'ex-maréchal. Le 12 avril 1945, il est démis de ses fonctions, encore une fois rétrogradé (major-général) et, peu après, expulsé du Parti.

En juillet 1945, il est nommé commandant adjoint des troupes du district militaire de la Volga, un poste obscur, où il aurait pu se faire oublier. Hélas pour lui, il semble avoir toujours eu du mal à tenir sa langue. Il participe en effet à des conversations avec le général Gordov, son supérieur, et le chef d'état-major de celui-ci, Rybaltchenko. Devant lui, les deux hommes se laissent aller à critiquer Staline, la famine qui règne dans le pays et la destitution du maréchal Joukov. Par malheur pour eux, Abakoumov enregistre tout. En juin 1946, Koulik est démis de ses fonctions et renvoyé de l'armée. Il est arrêté en janvier 1947. Lors de son procès, il confirme seulement avoir eu, en présence de Gordov et Rybaltchenko, « des propos malsains » et nie tous les déclarations antisoviétiques et terroristes que les interrogatoires lui ont extorquées[49]. Le 24 août 1950, en compagnie de Gordov et de Rybaltchenko, il est condamné à mort et fusillé, achevant une descente aux enfers commencée huit ans plus tôt, à Kertch. Il est réhabilité en janvier 1957.

9

Joukov

Georges le Victorieux

Joukov est le premier soldat soviétique, et même allié, nommé maréchal pour son activité durant la Seconde Guerre mondiale. Il est également le premier récipiendaire de l'ordre de Souvorov de 1re classe. En lui accordant ces deux distinctions le 18 janvier 1943, alors même que la bataille de Stalingrad n'est pas achevée, Staline l'élève au-dessus de tous ses collègues et marque la résurrection de l'Armée rouge. Malgré deux disgrâces, Joukov a conservé cette primauté durant le reste de la guerre, et jusqu'à aujourd'hui dans le cœur de la majorité des Russes. Dans la mémoire collective, son nom est le plus souvent associé à celui de Staline. Cela peut se justifier sous deux aspects. D'une part, Joukov a la réputation d'avoir utilisé des méthodes staliniennes de commandement : il n'a jamais hésité devant la répression. D'autre part, il a été, au moins entre 1942 et 1944, le plus proche collaborateur du maître du Kremlin, le seul qui ait porté le titre d'adjoint du commandant suprême. Et pourtant, paradoxalement, le « maréchal de Staline » est demeuré le plus lucide sur la personnalité du Vojd. Jamais il n'a succombé à ses « charmes » à la différence de Rokossovski, Vassilevski, Sokolovski ou même Govorov. Après la mort du tyran, il a exposé ses fautes et ses crimes sans complaisance, quand ses collègues se refusaient à le faire[1]. Il a notamment obtenu la réhabilitation de tous les chefs de l'Armée rouge victimes de la Grande Terreur de 1937-1938, même ceux dont le nom était encore tabou, comme Toukhatchevski.

Du point de vue bolchevique, l'origine sociale de Gueorgui Konstantinovitch est sans tache. Né le 1er décembre 1896 au village de Strelkovka, à 110 km de Moscou, Joukov pourra arguer d'une origine paysanne pauvre par sa mère et ouvrière par son père, un artisan cordonnier prolétarisé. Il a bénéficié des efforts d'alphabétisation entrepris par le régime tsariste en allant au bout des trois années d'école élémentaire paroissiale. Il ne sera pas des 60 % d'analphabètes de sa génération, mais demeurera toujours, en termes d'expression écrite et de culture générale, bien loin d'un Manstein ou d'un Montgomery. Rien ne serait plus faux,

néanmoins, que d'en déduire qu'il possède une moindre maîtrise de l'art militaire, qu'elle soit pratique, théorique ou historique.

À douze ans, il part en apprentissage à Moscou chez son oncle maternel, qui lui apprend le métier de fourreur. Ses perspectives sociales sont bonnes, l'entreprise est prospère, l'oncle a un faible pour ce garçon travailleur et perfectionniste, dur et obstiné, bagarreur et coureur. Sa vie prend toutefois un cours inattendu en août 1915, lorsqu'il reçoit sa feuille de mobilisation. Il doit abandonner Moscou, sans enthousiasme.

Versé dans une unité de cavalerie d'élite, le 10e régiment de dragons de Novgorod, il prend vite goût à la vie militaire et accepte de faire le peloton des sous-officiers, dont il sort avec l'équivalent du grade de sergent. Il combat sur le front des Carpates à partir d'août 1916 et se comporte bien. La capture d'un officier allemand lui vaut une première croix de Saint-Georges. Une commotion sévère due à l'explosion d'une mine lui donne une seconde croix, en octobre. Souffrant de troubles persistants de l'équilibre, il est envoyé à l'arrière, à l'escadron d'instruction du régiment. C'est là qu'il vit la révolution de février 1917. N'ayant aucune opinion politique, le sergent Joukov fait profil bas et se laisse porter par le flot. En novembre, il revient dans son village, comme 3 millions de soldats d'une armée en voie de désintégration.

À Strelkovka, s'il mange à sa faim, Joukov attrape le typhus, dont il se sort après plusieurs mois d'alitement. Sa robuste constitution, annoncée par une poitrine de centaure et des bras de forgeron, est le précieux viatique légué par sa mère, Ustenia Artemeevna. Le 22 septembre 1918, Trotski, commissaire à la Guerre, signe le décret de mobilisation des anciens sous-officiers de l'armée impériale, dont la toute jeune Armée rouge a un besoin vital. Joukov ne se dérobe pas à l'appel. Poussé par la soif d'action et le goût de l'aventure – d'autant plus que l'entreprise de l'oncle n'existe plus –, il se présente le 1er octobre suivant à la caserne du 4e régiment de la division de cavalerie de Moscou. Puis il sort de son quasi-apolitisme le 1er mars 1919 en se portant candidat à l'entrée au parti communiste. Qu'il ait pu voir dans la carte du Parti l'outil de son élévation sociale ne contredit pas la sincérité de sa conversion au bolchevisme. En tout cas, l'une et l'autre lui font retrouver la carrière militaire, son grade et la guerre.

En 1919, Joukov guerroie contre les armées blanches sur la Volga. Il est blessé et infecté une nouvelle fois par le typhus. À l'issue de sa convalescence, après un cours de formation des cadres, qui consiste surtout

en bourrage de crâne idéologique, il est nommé adjoint du commandant d'une division mixte cavalerie-infanterie. Son sabre et sa carabine lui servent à remettre au pas des villages cosaques du Kouban soulevés contre Moscou. Promu chef d'escadron en novembre 1920, il participe à un épisode contre-insurrectionnel encore plus violent, l'écrasement du soulèvement paysan de la région de Tambov. La poursuite des bandes des frères Antonov lui vaut, pour bravoure au combat et deux chevaux tués sous lui, sa première médaille soviétique, l'ordre du Drapeau rouge. À un bivouac, il fait la connaissance d'une institutrice, Alexandra Dievna, qu'il épousera et qui l'aidera à parfaire son russe à l'écrit. On ne sait rien de son état d'esprit à l'issue de la guerre civile, mais nul doute qu'il y a découvert l'usage de la violence la plus extrême pour maintenir au combat des soldats récalcitrants. L'importance majeure de l'organisation des arrières, qui sera une de ses marques face à la Wehrmacht, plonge aussi ses racines dans ce conflit chaotique.

En juin 1922, Joukov quitte Tambov et gagne la Biélorussie, qu'il ne quittera plus durant dix-sept années. Il choisit définitivement la vie militaire et, à la faveur de l'hémorragie de cadres qui suit la démobilisation, il est nommé, en 1923, commandant d'un régiment de cavalerie. En 1929, il suit un « cours de rattrapage avancé pour les commandants » (Kuvnas), où il fait la connaissance de Rokossovski, Bagramian et Eremenko, trois hommes qu'il croisera sans cesse durant la guerre contre l'Allemagne. Pour la première fois, il se frotte à la théorie militaire, qui connaît alors, en Union soviétique, un bouillonnement extraordinaire. Il dévore les œuvres de Chapochnikov, Toukhatchevski, Sviétchine et Triandafillov. De Sviétchine, il retient qu'un chef doit penser par lui-même, ce qui n'ira pas de soi dans le monde stalinien. Triandafillov lui ouvre l'horizon opératif, à lui qui n'avait jamais réfléchi plus loin que la tactique régimentaire. Ces quelques mois de cours formeront tout son bagage. Pour le reste, il étudiera, avec constance et passion, en autodidacte. De tous les maréchaux soviétiques nommés pendant la guerre, il est celui qui aura reçu la formation théorique la plus faible. Joukov ne sera jamais un intellectuel en uniforme, mais un praticien intelligent, brutal, doué d'une volonté de fer. Dans ses différents postes, il est distingué par ses supérieurs pour des qualités professionnelles assez rares dans le monde soviétique : perfectionniste, et même tatillon, il ne supporte pas le désordre ni le laisser-aller. Sa tenue personnelle est toujours impeccable. Il ne boit pas, ne fume pas. Avec lui, l'entraînement est une

affaire sérieuse et… douloureuse. Toujours bien noté, il monte en grade. Commandant de brigade en 1930, il sert sous Rokossovski, son chef de division, qui le recommande pour le poste d'adjoint de Boudienny à l'inspection de la cavalerie, à Moscou.

C'est une aubaine. Non seulement Joukov gagne la protection de Boudienny, mais, durant deux ans, il fréquente les cercles pensants et dirigeants de l'Armée rouge. En se faisant élire secrétaire du bureau du Parti pour toutes les directions du commissariat à la Guerre, il entre en contact avec Toukhatchevski, Egorov, Yakir, Isserson, Verkhovski. Il se lie d'amitié avec Vassilevski, son alter ego dans le futur tandem le plus efficient et le moins problématique du second conflit mondial. Il découvre l'immense effort technique et doctrinal de l'Armée rouge, réfléchit avec Toukhatchevski à la mécanisation de la cavalerie et aborde les problèmes propres aux unités motorisées. Dans la version non expurgée de ses Mémoires, il se reconnaît une dette immense envers Mikhaïl Toukhatchevski, « étoile de première grandeur » et « visionnaire », qui le pousse à lire Fuller, Schlieffen, Foch et Liddell Hart. Joukov écarte la spéculation, conserve ce qui se traduit en termes pratiques et expérimente ce qu'il apprend dès qu'il le peut.

En 1933, la vie de bureau se termine. Boudienny lui confie le commandement de la 4e division de cavalerie, la « division Vorochilov », qui se trouve dans un état lamentable. Non seulement il la redresse à force d'exemple, d'entraînement et de punitions, ce qui vaut à l'unité d'être rebaptisée du nom prestigieux de « 4e division des Cosaques du Don », mais encore il fait d'un des régiments de cette formation, le 4e motorisé, un des plus brillants de l'Armée rouge – une prestation qui remonte jusqu'à Vorochilov. À cette époque, Joukov a l'occasion de partager de longues discussions avec Isserson, commandant d'une division d'infanterie et un des penseurs les plus originaux de l'art opératif. Les notions clés se mettent en place dans son esprit : action dans la profondeur, échelonnement des forces, percée interarmes, introduction du groupe mobile, exploitation, séquençage des opérations, importance majeure de la définition du but opératif et des réserves, attention extrême portée à la logistique…

En juin 1937, en faisant exécuter Toukhatchevski, Staline donne le signal de la grande purge de l'Armée rouge. Avec effroi, Joukov voit disparaître ses supérieurs les uns après les autres. Les deux tiers de ses collègues de même rang sont arrêtés et, le plus souvent, exécutés. Il est lui-

même brièvement inquiété par un commissaire dont il n'oubliera jamais le nom, Filip Golikov. Dans l'immédiat, il profite des places libérées, sa carrière s'emballe. En juillet 1937, il reçoit le commandement du 3e corps de cavalerie, le plus prestigieux de l'Armée rouge ; en juin 1938, il est nommé adjoint du commandant du district militaire de Biélorussie, le plus important avec celui de Kiev. En une année, il parcourt ainsi un chemin qui aurait dû lui en prendre quinze. Quand, le 1er juin 1939, le *komdiv* Gueorgui Joukov reçoit un télégramme le mandant à Moscou, sa femme s'effondre en larmes. Ce ne sont pourtant pas les caves de la Loubianka qui l'attendent, comme le croyait Alexandra, mais Klim Vorochilov. Le commissaire à la Défense le charge d'une mission particulière et urgente : inspecter le 57e corps spécial qui vient d'en découdre avec les Japonais, du 11 au 23 mai, dans le secteur de la rivière Khalkhin Gol, aux confins de la Mongolie-Extérieure et de la Mandchourie.

Joukov tombe au beau milieu de combats dont le 57e corps se tire assez mal, subissant l'ascendant nippon sur terre et dans le ciel. Il envoie un rapport négatif sur son commandant, Feklenko, confirmé par ceux des chefs de l'aviation et du NKVD. Le 12 juin 1939, il hérite du commandement de ce 57e corps spécial, un cadeau empoisonné à double titre. D'une part, face à lui il trouve une et bientôt deux divisions de l'armée du Kwantung (ou Guandong), la plus agressive de l'armée nipponne, dont l'infanterie est sans aucun doute une des meilleures au monde. D'autre part, Staline ne quitte pas le secteur des yeux, tant il est certain que Tokyo cherche un prétexte pour s'emparer de la Sibérie – avec d'autant plus de facilité que l'Armée rouge, décimée par les purges, se trouve, de notoriété publique, dans un état lamentable. Khalkhin Gol, où le dessin de la frontière est flou, pourrait être le lieu où la guerre redoutée éclaterait. Déjà, en 1938, une bataille rangée avait opposé Soviétiques et Nippons au lac Khassan, et ces derniers s'étaient montrés supérieurs dans tous les domaines, alors même qu'ils luttaient à un contre trois. Dans ce contexte, la mission de Joukov se révèle des plus délicates : il doit corriger les Japonais assez rudement pour les dissuader de poursuivre leurs agressions, sans pour autant élargir le théâtre des opérations et la durée de l'affrontement. Pas question, par conséquent, de dépasser la frontière revendiquée par Moscou. Staline le flanque de deux chiens de garde, le patron de l'artillerie, le maréchal Koulik, puis Lev

Mekhlis, chef de l'administration politique de l'armée et terreur des commandants soviétiques.

De concert avec Grigori Chtern, le commandant du district militaire de Transbaïkalie, Joukov dessine un plan fidèle à la « bataille en profondeur » théorisée par Triandafillov et dont Isserson lui a souvent décrit le canevas lors de leurs promenades dans les marais biélorusses. Joukov y imprime son style fait de détermination, de brutalité, de ruse et de souci du détail. Il porte le maximum d'attention à la logistique, de façon à pouvoir disposer du matériel et des munitions assurant la supériorité continue de son feu. Il étudie longuement le dispositif de l'adversaire, masque ses propres intentions, prépare ses réserves, qui représentent 25 à 40 % de tous ses moyens – une proportion typique de l'art opératif –, de même que le séquençage des opérations. La bataille commence, dès juin, par une phase d'attrition mêlant tirs d'artillerie et bombardements aériens. Conscient qu'à ce jeu il ne peut gagner, le général Komatsubara lance une offensive de nuit, le 2 juillet 1939, qui surprend Joukov. Le *komdiv* démontre néanmoins son sang-froid. Il fait contre-attaquer ses blindés de façon improvisée, sans souci des pertes, et bloque les Japonais. Sans perdre de vue son objectif, il leur impose encore un mois d'attrition, le temps pour lui d'achever ses préparatifs. Il déclenche son offensive le 20 août. Une fixation au centre, deux percées sur les ailes, puis l'introduction de deux groupes mobiles lui permettent d'encercler puis de détruire en huit jours les 7e et 23e divisions japonaises.

Joukov a autant de tués que son adversaire, environ 8 000, mais sa mission est remplie au-delà de toute attente. La diplomatie japonaise change d'attitude et engage les discussions politiques attendues par Staline. L'armée nipponne apprend à craindre ces Rouges dont elle pensait ne faire qu'une bouchée. Joukov devient célèbre du jour au lendemain. Promu *komkor*, il reçoit son premier titre de Héros de l'Union soviétique, un signe certain de la faveur de Staline. Surtout, son séjour mongol, qui se prolonge jusqu'à la mi-mai 1940, lui évite de se trouver mêlé à la catastrophique campagne finlandaise où il n'aurait pu que compromettre son prestige récemment acquis.

Du fait de la victoire mongole, sa carrière est prise dans un courant ascensionnel. Le 2 juin 1940, Staline le reçoit et le nomme général d'armée, ce grade étant à nouveau autorisé. Il lui confie le commandement de la région militaire spéciale de Kiev. À peine arrivé, Joukov fait pénétrer ses

troupes dans la province roumaine de Bessarabie – une promenade militaire : les Roumains se repliant sans combattre au-delà du Dniestr. En janvier 1941, à Moscou, à la suite de la conférence des cadres voulue par Timochenko, le nouveau commissaire à la Défense, il participe à deux *Kriegsspiele* simulant un conflit germano-soviétique. Il joue alternativement les deux camps et s'impose à chaque fois face à Pavlov, ancien d'Espagne qui passe pour un spécialiste des blindés. Jouant les Rouges, il parvient à bloquer l'offensive des Bleus en Galicie et à les repousser jusqu'à Cracovie. Or, ce scénario est exactement celui qu'envisage l'État-Major général depuis 1939. C'est sans doute ce qui lui vaut un honneur dont il se serait bien passé, la nomination à la tête de l'État-Major général de l'Armée rouge à compter du 1er février 1941.

Joukov se retrouve à un poste pour lequel il n'est pas fait. Harassé par mille tâches organisationnelles, lui qui n'aime guère déléguer et veut toujours se faire sa propre opinion ne peut qu'endosser les plans de ses prédécesseurs. Il s'efforce, en vain, de corriger quelques-unes des tares de l'Armée rouge et se heurte sans cesse à l'aveuglement de Staline face aux préparatifs allemands. Le 15 mai 1941, avec Timochenko, commissaire à la Défense, il va jusqu'à proposer de trancher le nœud gordien en déclenchant une frappe préemptive contre la Wehrmacht. Staline refuse. Joukov avouera, après guerre, que le résultat de cette attaque aurait été une catastrophe plus grande encore que celle de l'opération *Barbarossa*. En moins de cinq mois, sans avoir le moyen de fonder son propre jugement sur la situation, sans même pouvoir démissionner pour marquer son désaccord, il ne pouvait pas faire grand-chose pour éviter le désastre à venir. Il reconnaîtra avec honnêteté dans ses Mémoires qu'il partageait l'illusion de tous ses collègues en s'en remettant au jugement politique et stratégique du Vojd.

Il demeure à la tête de l'État-Major général jusqu'au 30 juillet 1941. Privé de liaisons avec le front, il ne peut rien pour éviter la défaite dans la bataille des frontières. Envoyé à droite et à gauche par un Staline de plus en plus nerveux, il réagit par le réflexe conditionné véritablement pathologique propre à l'Armée rouge : attaquer, contre-attaquer, sans cesse et partout, accumulant les pertes, dilapidant les réserves. Il ne se montre pas meilleur que ses collègues et ses rapports avec Staline s'aigrissent. Finalement, le maître du Kremlin le limoge et appelle Chapochnikov à sa place. La disgrâce n'est qu'apparente : il demeure membre de la Stavka et reçoit le

commandement du Front de réserve, qui garde la route de Moscou. Il laisse à Chapochnikov un testament organisationnel aussi lucide que pratique sur les maux de l'Armée rouge. Il reconnaît sans ambages qu'elle n'est pas à la hauteur de son adversaire, qu'elle souffre de carences majeures dans le commandement et le contrôle des unités, ainsi que dans la logistique. Pour y remédier en partie, il préconise la réduction de la taille des Fronts et des armées, la suppression des corps d'infanterie, des corps mécanisés et aériens. C'est la fin du gigantisme hérité de Toukhatchevski, le retour à un outil plus fruste mais plus maniable. C'est une des décisions majeures de l'été 1941.

En août et septembre 1941, Joukov revit. Son limogeage a été une libération : il retrouve le contact avec le front, ce qu'il aime par-dessus tout. Il réussit à enlever Ielna aux Allemands, premier succès offensif de la campagne. Puis Staline l'envoie en pompier à Leningrad, qui semble sur le point de tomber. Joukov limoge les incompétents, durcit la défense, reprend la troupe en main par l'usage de la terreur. Néanmoins, s'il parvient à conserver la cité d'Octobre, c'est surtout à la décision de Hitler d'assiéger la ville jusqu'à la mort de son dernier habitant qu'il le doit. Le 6 octobre, Staline le convoque encore une fois en catastrophe, sans doute à son appartement privé car le journal des visites ne mentionne pas Joukov ce jour-là au Kremlin. Le front s'est effondré devant Moscou. L'opération *Typhon* a détruit huit armées soviétiques. On compte 300 000 tués, 662 000 prisonniers, 25 000 officiers sont perdus, la réserve blindée est anéantie. L'Armée rouge tombée au plus bas, la capitale se trouve à la merci d'un coup de main. Staline confie alors à Joukov le commandement du Front de réserve puis du Front de l'Ouest. En improvisant, le général rétablit un semblant de front, ralentit une progression allemande déjà à demi étouffée par la fatigue des hommes et l'effondrement de la logistique. Le 1er novembre 1941, l'ennemi, qui doit reprendre son souffle, s'arrête à 100 km de Moscou, laissant à Joukov le temps de faire monter les réserves en ligne.

Le 15 novembre, quand le groupe d'armées Centre du feld-maréchal von Bock repart pour, croit-il, porter l'estocade, Joukov devine correctement le moment et la direction des attaques. Sa défense est intelligente, tenace, impitoyable. Il tient les quinze jours nécessaires à l'arrivée de trois armées de réserve, qu'il garde cachées jusqu'au moment précis où il estime que l'effort allemand est épuisé. Il se montre d'une

dureté inouïe avec les officiers comme avec la troupe, fait fusiller, contre-attaquer jusqu'au dernier homme lorsqu'il estime que l'objectif justifie le sacrifice. Le 6 décembre 1941, par un froid glacial qui le gêne autant sinon plus que les Allemands, il déclenche la contre-offensive historique qui ruine à jamais les espoirs de Hitler. En un mois, il fait reculer pas à pas le groupe d'armées Centre de 100 à 150 km et détruit ses forces blindées, provoquant chez l'ennemi une grave crise du commandement. Sa carrière se serait arrêtée là que l'Union soviétique et les Alliés lui devraient déjà beaucoup. Il est en effet le premier général à avoir défait la Wehrmacht, même si la bataille de Moscou, loin d'avoir détruit l'ennemi, n'a fait que le repousser.

Joukov voulait concentrer tous les moyens soviétiques pour parachever la destruction du groupe Centre et éliminer complètement la menace sur Moscou, rendant ainsi sa liberté opérationnelle à l'Armée rouge. Staline en décide autrement et croit venir à bout de toute la Wehrmacht avant le printemps. L'offensive générale qu'il ordonne – sous un délai de soixante-douze heures ! – ne fait que dilapider les réserves patiemment reconstruites. Privé de renforts, de chars et de munitions, dispersant ses efforts, Joukov échoue devant Viazma et Rjev en février 1942. On peut lui reprocher de n'avoir pas insisté auprès de Staline pour arrêter des attaques aussi futiles que meurtrières.

Le général, comme Staline, se trompe lourdement en pensant que, l'été revenu, la Wehrmacht reprendra le chemin de Moscou : à la fin juin 1942, elle prend la direction des pétroles du Caucase et de la basse Volga. Écarté de l'Ukraine, le secteur principal, où Timochenko achève de perdre son crédit, Joukov se livre en juillet et en août à de vaines attaques contre le saillant de Rjev, défendu par la 9^{e} armée de Walter Model – un des meilleurs chefs allemands –, qui deviendra une de ses obsessions. Le 27 août 1942, il apprend avec surprise que Staline le nomme adjoint du commandant suprême des forces armées – le Vojd lui-même. Il devient dès lors son principal conseiller militaire, remplaçant dans ce rôle le maréchal Chapochnikov, de plus en plus malade. Avant tout avis, il a l'intelligence de prendre soin de s'accorder avec Vassilevski, désormais chef de l'État-Major général. Staline l'expédie sur le nouveau point chaud du front, à Stalingrad. Joukov tente d'abord de débloquer la 62^{e} armée enfermée dans la ville dos à la Volga, en attaquant depuis le nord. S'il échoue, il empêche le général Paulus, commandant de la 6^{e} armée allemande, de s'emparer de toute la cité.

C’est à la fin du mois de septembre 1942 qu’avec son compère Vassilevski il jette les bases de l’opération *Uranus*, une contre-offensive visant à encercler les Allemands autour de Stalingrad. La paternité de cette victoire lui a été contestée, notamment par Eremenko, mais ces revendications doivent plus aux aléas de la vie intérieure soviétique qu’aux faits historiques. Les deux hommes font comprendre à Staline que les Allemands se sont placés dans une situation dangereuse, avec des flancs aussi étendus que mal gardés. Le plus difficile est de faire accepter au patron que la 62e armée devra tenir encore six semaines dans les ruines de la ville, le temps d’acheminer des forces suffisantes pour être certain du succès. Joukov est à Moscou le 19 novembre pour assister à la réussite de la première partie de l’opération *Uranus*. Dès le lendemain, il se trouve à Toropets, au quartier général du Front de Kalinine. Il y supervise en personne une énorme opération dont l’entière paternité lui revient, la jumelle d’*Uranus*, *Mars*, qui doit détruire la 9e armée allemande dans le saillant de Rjev. Menée entre le 25 novembre et le 20 décembre, c’est un terrible échec, qui coûte 300 000 pertes aux Soviétiques. Un échec personnel, le plus grave de la carrière de Joukov, qui s’est montré sous son pire jour et qui lui vaudra, dans de nombreux ouvrages, l’appellation de « boucher ». Staline ne lui fait aucun reproche, persuadé que *Mars* aura servi *Uranus*, notamment en immobilisant six divisions de panzers à 1 500 km de Stalingrad. Il l’envoie ensuite superviser l’opération *Iskra*, à Leningrad, qui débouche sur un demi-succès : le 18 janvier 1943, le siège de la ville est en partie levé. C’est ce jour-là que Staline fait de Joukov son premier maréchal du temps de guerre.

Représentant personnel de Staline, Joukov intervient sur tous les fronts durant l’année 1943. Il surveille, corrige, conseille, menace les généraux. Il connaît leurs défauts, leur manque de professionnalisme. Avez-vous assuré vos liaisons avec vos voisins ? Comment entendez-vous dissimuler vos préparatifs ? Quelle est votre connaissance du dispositif adverse ? Où se trouve le point d’application de votre effort et comment répartissez-vous vos moyens ? Inquisiteur, brutal plus que nécessaire, horripilé par le « désordre russe », il se rend d’autant plus odieux à ses collègues qu’il les prend souvent en faute. À deux reprises, il exerce une influence décisive sur la bataille de Koursk. C’est lui qui consolide le saillant en mars 1943 en allant sur place raffermir un commandement saisi de panique face aux coups de boutoir du feld-maréchal von Manstein, le meilleur des capitaines

allemands. Surtout, après avoir deviné le plan ennemi, et encore une fois d'accord avec Vassilevski, il donne à Staline le conseil avisé d'attendre que l'Allemand attaque le premier, pour mieux le frapper ensuite sur ses deux ailes. Le duo tiendra bon face à l'activisme de Staline et aux avis contraires, notamment celui de Vatoutine, qui réclament une attaque préventive. Le piège fonctionnera à merveille et, malgré les lourdes pertes en chars et avions encaissées, l'Armée rouge saisit l'initiative à Koursk pour ne plus la lâcher. En août, c'est Joukov encore qui coordonne l'action des Fronts de Voronej et de la Steppe dans le cadre de l'opération *Roumiantsev* qui aboutit à la reprise de Kharkov. Il poursuit sa tâche de coordinateur de ces deux formations jusqu'à la reprise de Kiev, le 3 novembre 1943, volant cette victoire à Rokossovski pour l'offrir à Vatoutine et… à lui-même.

Sur la rive occidentale du Dniepr, s'il inflige de lourdes pertes à Manstein, il échoue à encercler la 4e armée de panzers. C'est à l'occasion de la bataille de Tcherkassy-Korsoun (janvier-février 1944) que Staline commence à jouer de l'animosité entre Joukov et Koniev, puis, peu après, entre Joukov et Rokossovski. Après avoir encerclé deux corps allemands, Vatoutine et Koniev ont la surprise de voir ces forces briser le siège dans la nuit du 16 au 17 février. Furieux, Staline rend Joukov – qui conseille Vatoutine – responsable de ce mécompte. En pleine bataille, il écarte le maréchal et donne le commandement de toutes les troupes du secteur à Koniev. Le communiqué de victoire – très exagéré – ne mentionnera que Koniev, alors que le duo Joukov-Vatoutine a fait la moitié du travail. Koniev jubile et, outre le maréchalat, obtient la parité avec Joukov – et une franche animosité réciproque.

En mars 1944, après la mise hors de combat du général Vatoutine, Staline met fin aux fonctions de représentant de la Stavka de Joukov. Il lui rend un commandement opérationnel, celui du 1er Front d'Ukraine. Le maréchal démontre alors qu'il n'a pas perdu son talent de capitaine : il avance de 200 km, atteint la frontière roumaine en avril et coupe la retraite de la 1re armée de panzers (opération *Proskourov-Tchernovtsy*). Toutefois, mal épaulé par Koniev, trompé par de mauvais renseignements, il laisse échapper sa proie, qui prend une direction aussi imprévisible que le génie de Manstein. Staline ne lui tient pas rigueur de ce Stalingrad manqué et lui décerne le premier et très rare ordre de la Victoire. Il le charge alors, avec Vassilevski, de coordonner l'action des cinq Fronts qui participent à l'opération *Bagration* puis *Lvov-Sandomir*. Joukov a ferraillé dur pour

convaincre Staline qu'il fallait maintenant réinvestir l'axe Minsk-Varsovie-Berlin où, dit-il, se décidera la guerre. À ce titre, il est, avec son compère, mais aussi avec Rokossovski et Antonov, le chef des opérations à l'État-Major général, un des pères de la plus énorme victoire soviétique de la guerre. En un mois, les Allemands perdent 250 000 tués et disparus et 400 000 blessés. Ils reculent en désordre de 500 km. C'est la revanche de *Barbarossa*. Le 29 juillet, Joukov reçoit sa deuxième étoile d'or de Héros de l'Union soviétique.

En septembre 1944, Staline le charge d'une mission politique : favoriser un coup d'État communiste à Sofia où, dit-il, les Anglo-Américains intriguent. Joukov devient ainsi un des premiers acteurs de la soviétisation de l'Europe orientale et de la naissance de la guerre froide. Puis, en octobre, il mène une nouvelle mission de coordination inter-Fronts devant Varsovie insurgée. Ce sera sa dernière. Le 11 novembre, Staline le reçoit au Kremlin pour lui annoncer deux décisions importantes. La première : il supprime la fonction de représentant de la Stavka chargé de coordonner les Fronts. Joukov n'est pas dupe. « Le calcul de Staline était clair, écrit-il dans ses Mémoires. Il voulait terminer la guerre par une splendide victoire sous son commandement direct, c'est-à-dire répéter ce qu'avait fait Alexandre I^{er} en 1813 en enlevant le haut commandement à Koutouzov pour se l'attribuer. » La seconde décision du Vodj est de réserver la prise de Berlin au 1er Front de Biélorussie et d'en confier le commandement à Joukov. Rokossovski, dessaisi, recevra celui du 2^{e} Front de Biélorussie. Nul doute que dans l'esprit du dictateur la prise de la capitale allemande doive revenir à un Russe et non à un demi-Polonais passé, en outre, par les cachots du NKVD. Sa décision obéit à un autre motif, exposé par Joukov, et retrouvé dans les papiers publiés par sa troisième fille, Maria. « Ce n'était pas anodin de la part de Staline. Dès ce moment-là, Rokossovski et moi n'avons plus jamais eu de relations cordiales, comme c'était le cas avant et depuis de longues années. Plus l'on approchait de la fin de la guerre, plus Staline suscitait des intrigues entre les maréchaux […] et parfois même il provoquait des collisions directes. Il semait la discorde, l'envie, en poussant les uns et les autres vers la recherche de la gloire. » Sur ce dernier point, le vainqueur de Moscou aurait pu ajouter qu'il n'avait guère besoin d'être poussé vers la gloire, sa vanité étant aussi manifeste que son opiniâtreté.

En décembre 1944, un incident rappelle à Joukov la précarité de la condition d'un maréchal de Staline. Sans doute alerté par sa popularité dans

la troupe, le Vojd charge Boulganine de « trouver quelque chose contre Joukov ». Boulganine ne trouve rien si ce n'est une ridicule histoire relative au manuel d'emploi de la DCA. Il apparaît qu'en mai 1944 Joukov a approuvé sans en référer à la Stavka un manuel que Voronov, maréchal de l'artillerie, lui avait soumis directement. Boulganine récolte aussitôt une série de témoignages selon lesquels le document comporterait des omissions et des approximations. Staline monte tout un drame qui débouche sur une directive humiliante de la Stavka émise le 8 décembre et diffusée auprès de tous les commandants de Front et d'armée. « 1) J'annule les ordres […] émis par le ministre adjoint de la Défense, le camarade Joukov, concernant la validation du manuel de DCA. 2) Je souligne le manque de sérieux du rapport remis à ce propos par le camarade Voronov. 3) J'ordonne au maréchal Joukov de ne plus s'autoriser la moindre précipitation lorsqu'il a à prendre des décisions sérieuses. J'ordonne la création d'une commission (dirigée par le camarade Boulganine) qui aura à vérifier le manuel[2]. » Dans le monde de Staline, il n'existe aucune position abritée, quels que soient les états de service.

Le 14 janvier 1945, deux jours après que Koniev a démarré, Joukov, à la tête du 1er Front de Biélorussie, se lance à son tour dans l'opération *Vistule-Oder*. Sur un front de 400 km, 2,2 millions d'hommes, 6 460 chars appuyés par 32 000 bouches à feu et 4 772 avions détruisent deux armées allemandes et parcourent en dix-sept jours 500 km vers l'ouest. Si, dès le 31 janvier, une tête de pont est conquise près de Küstrin, à 80 km de Berlin, l'avance vers la capitale du Reich ne reprendra que le 16 avril. Ces deux mois et demi d'arrêt ont nourri une polémique entre chefs soviétiques après la guerre. Joukov a-t-il été trop timide ? N'aurait-il pas dû foncer immédiatement vers le Reichstag ? La guerre en aurait été raccourcie, les Anglo-Saxons maintenus très à l'ouest. En réalité, le durcissement de la résistance allemande, l'effondrement de la logistique et de la discipline – la troupe pille, viole et s'enivre sans frein – ne laissent guère le choix à Joukov. Staline est d'accord avec lui : il faut d'abord éliminer les menaces sur les ailes et ne prendre aucun risque si près du but. Méthodiquement, Joukov conquiert donc le littoral poméranien, consolide ses têtes de pont sur l'Oder, redresse sa logistique.

Le 29 mars, il est une nouvelle fois convoqué au Kremlin, avec Koniev. Staline a sa tête des mauvais jours. Les Américains ont passé le Rhin, les Allemands se rendent sans combattre. Il craint que ses alliés ne marchent

sur Berlin. Il donne donc l'ordre de se lancer sans délai vers la capitale et, ouvertement, place les deux maréchaux en concurrence pour le trophée suprême. En quinze jours, Joukov doit rassembler ses troupes éparpillées sur 400 km et préparer la prise d'une ville de 3 millions d'habitants. Mis sous pression maximale, inquiet de se voir doubler par Koniev, qui est à sa gauche, il dresse un plan hâtif, frontal, reposant uniquement sur la puissance de feu. Déclenchée le 16 avril, l'attaque piétine deux jours devant les hauteurs de Seelow, tandis que Koniev avance de 40 km vers l'objectif. Joukov perd le contrôle de ses nerfs, sacrifie sans compter hommes et machines pour rompre le front allemand. Le 19, le trou est fait et, le 24, Berlin est encerclé par ses forces à l'est et au nord, et par celles de Koniev au sud. Dans la ville, les troupes des deux maréchaux en viennent à se tirer dessus, du fait d'une délimitation des secteurs laissée volontairement floue par Staline. Joukov doit manœuvrer, fouailler ses troupes pour être le premier à planter le drapeau soviétique sur le Reichstag dévasté, le 30 avril. Le 2 mai, la garnison capitule. Dans la nuit du 8 au 9 mai 1945, dans la cantine de l'école du génie de Karlshorst, Joukov préside à la signature de l'acte de capitulation de la Wehrmacht. Il reçoit son troisième titre de Héros de l'Union soviétique. Son portrait fait la une de tous les journaux du monde. Bientôt, il recevra les plus hautes décorations alliées.

En apparence, il continue sa trajectoire ascensionnelle : Staline le nomme représentant de l'URSS à la Commission de contrôle interalliée chargée d'administrer l'Allemagne. Le 24 juin 1945, il connaît son apothéose. Aucun autre soldat de la Seconde Guerre mondiale n'a vécu pareil moment. Monté sur un cheval blanc, il reçoit la parade militaire géante sur la place Rouge. C'est lui qui lit le discours sur le mausolée de Lénine, coincé entre les dirigeants du Parti. Staline ne dit pas un mot. Le réalisateur Alexandre Dovjenko note dans son journal : « Hier, j'étais au défilé du jour de la Victoire sur la place Rouge. Devant le grand mausolée, les troupes étaient là, et une énorme foule. Mon bien-aimé maréchal Joukov a lu le discours solennel et formidable de la victoire. Quand il a évoqué le souvenir de ceux qui sont tombés dans des batailles innombrables, sans précédent dans l'histoire, j'ai ôté mon chapeau. Il pleuvait. En regardant autour de moi, j'ai vu que personne d'autre n'en avait fait autant. Il n'y a eu ni pause, ni marche de deuil, ni silence. Les mots ont été dits en passant, juste une ou deux phrases. Trente, sinon quarante millions de victimes et de héros semblaient avoir été engloutis par le sol, ou ne pas avoir vécu du tout.

Je me suis senti triste et je ne me suis plus intéressé à rien. Devant le mausolée, des soldats, des généraux passaient, portant des drapeaux allemands […]. J'étais désolé pour les morts, pour les héros, pour les martyrs, pour les victimes. Ils gisaient au sol, muets. Devant la grandeur de leur mémoire, face au sang et aux tourments, la place ne s'est pas agenouillée, n'a pas réfléchi, n'a pas soupiré, n'a pas soulevé son chapeau[3]. »

En août 1945, Joukov reçoit un second ordre de la Victoire. Ivre de joie, délivré du terrible fardeau de la guerre, il s'entoure d'une petite cour qui a table ouverte à sa datcha de Sosnovka. L'on porte des toasts imprudents à « Georges le Victorieux » en oubliant Staline, on le compare à Souvorov et Koutouzov. Le NKGB enregistre tout et dépose les verbatims des soirées sur le bureau du dictateur.

À la fin de 1945 et au début de 1946, Pavel Dimitrievitch Korine, un des iconographes en cour au Kremlin, est dépêché à Berlin pour faire son portrait. Le maréchal est saisi dans son uniforme, martial, le poing sur la hanche, la poitrine couverte de décorations. En revanche, on ignore qui a demandé à Vassili Yakovlev de réaliser un second portrait, qui allait lui coûter cher douze ans plus tard. Est-ce Staline ? Il n'y a pas trace d'une commande publique. S'agirait-il de Joukov lui-même ou d'un de ses amis agissant à titre privé ? Le mystère reste entier. Yakovlev, lauréat du prix Staline, réalise les premiers croquis du maréchal durant la parade de la Victoire. L'œuvre, achevée en trois mois, est de dimensions considérables. Joukov y est représenté en Georges le Victorieux, protecteur de la Russie. Son cheval blanc se cabre sur fond de Reichstag en flammes et piétine les étendards nazis. Le choix d'un portrait équestre de ce type renvoie à une symbolique impériale et religieuse, proprement inimaginable sous Staline. On pense à la fois à Pierre le Grand et à saint Georges terrassant le dragon. L'intention – Joukov, sauveur miraculeux de la Russie – est si appuyée, si improbable dans l'URSS de l'époque, qu'on ne peut s'empêcher de penser à une provocation montée par la police, voire par Staline lui-même.

Joukov a-t-il senti venir le coup ? L'arrestation le 26 avril 1946 et la torture de son ami le maréchal Novikov, commandant en chef de l'aviation, lui a mis la puce à l'oreille. Sous les coups, Novikov fournit des éléments contre lui. Staline rappelle alors le maréchal à Moscou après lui avoir enlevé tous ses pouvoirs en Allemagne. Le 1er juin 1946, il est convoqué devant le Haut Conseil militaire. Staline, les maréchaux, le Politburo sont

là. Tous lui reprochent sa vanité – incommensurable –, sa tendance – bien réelle – à mettre à son seul crédit les plus grandes victoires. Joukov fait amende honorable. À l'issue de cette réunion, le 9 juin tombe l'ordre n° 0009 signé du ministre des Forces armées, qui ressemble plus à un credo conciliaire qu'à un ordre militaire. « […] Joukov n'a eu aucun rapport avec la conception du plan de liquidation du groupement de forces ennemies de Stalingrad, pas plus qu'avec sa mise en œuvre. […] Il est établi que le maréchal Joukov n'a eu aucune relation avec le plan de liquidation du groupement allemand de Crimée. […] Il a été établi que la liquidation du groupement allemand de Korsoun-Chevtchenko n'a été ni planifiée ni réalisée par le maréchal Joukov, comme il l'a déclaré [les mots soulignés ont été ajoutés par Staline], mais par le maréchal Koniev. […] Sans nier les mérites de Joukov dans la prise de Berlin, on ne peut pas nier non plus, comme il l'a fait, que, sans la frappe du sud du maréchal Koniev et du nord du maréchal Rokossovski, Berlin ne pouvait pas être encerclé et pris dans les mêmes délais[4]. » Staline le relègue à un poste subalterne à Odessa. En 1947, on lui reproche d'avoir pillé tant et plus en Allemagne, ce qui est probable mais vrai également de tous ses collègues. On perquisitionne chez lui, ses amis proches sont arrêtés. En 1948, il est envoyé se morfondre dans le district militaire de l'Oural. Une résolution du bureau politique le traite de « maraudeur », d'homme « cupide », « dégradé d'un point de vue politique et moral »[5].

Staline a-t-il craint Joukov ? Qu'il ait subodoré un potentiel politique dans l'aura du vainqueur de Berlin parmi les anciens combattants, c'est certain. Dès 1943, il apprend que des écrivains, lors de conversations privées, considèrent Joukov comme un nouveau Vojd et peut-être un futur dictateur[6]. Après la victoire, les mêmes bruits lui remontent, en provenance cette fois de certains cercles militaires[7]. Le vrai choc, Staline l'éprouvera en découvrant que des gens comme Serov (adjoint du ministre de l'Intérieur) et Abakoumov (ministre de la Sécurité), c'est-à-dire les chefs de la police, recherchent les faveurs de Joukov, qui, en retour, leur donne des ordres[8]. Dans ces divers éléments, fort vagues, il n'y a, bien entendu, aucune menace structurée contre son pouvoir, mais cela suffit à aiguiser sa méfiance maladive. Staline n'aurait pas été Staline s'il avait adopté un autre comportement vis-à-vis de Joukov.

La disgrâce de Joukov, qui lui vaut une attaque cardiaque, se termine la veille de la mort de Staline, le 4 mars 1953, quand, de Sverdlovsk, il est rappelé à Moscou en pleine nuit. Le fait est en soi extraordinaire. C'est un cacique – sans doute Malenkov ou Beria – de la garde rapprochée du dictateur qui décide de le faire revenir en avion spécial pour s'assurer qu'il participe au plénum du Comité central. Sachant que ledit plénum décide de nommer Vassilevski et Joukov adjoints de Boulganine, ministre de la Défense, on peut tirer deux conclusions de cet épisode. La première : le bureau politique fait tout pour associer un maréchal Joukov disgracié au nouveau pouvoir, alors que les maréchaux ne manquent pas à Moscou. La seconde, liée à la première : lui seul, à leurs yeux, semble représenter l'armée et les 25 millions d'anciens combattants qui ont naguère vibré en entendant son nom sur la route sanglante de Moscou à Berlin.

Joukov se trouve alors mêlé aux querelles des diadoques. Il participe à l'arrestation de Beria en juin 1953 ; il met les deux pieds dans le monde politique en acceptant le ministère de la Défense en février 1955 ; il prend le parti de Khrouchtchev dans sa spectaculaire entreprise de déstalinisation en 1956. En vue d'un plénum du Comité central, il est chargé de reformuler le credo de la Grande Guerre patriotique en réduisant le rôle de Staline. Le discours, daté du 16 mai 1956, n'a pas été prononcé, mais il est conservé aux archives. Joukov y dénonce l'entreprise criminelle de la Grande Terreur, l'ordre 227 (« Pas un pas en arrière », 28 juillet 1942), le pseudo-« art de la guerre stalinien », le traitement barbare des prisonniers de guerre soviétiques après leur retour au pays. Un passage important appelle à renoncer aux « fanfaronnades » sur la supériorité militaire soviétique et à « étudier l'expérience des pays capitalistes ». Le discours est argumenté, appuyé sur des documents de la Stavka, mais il n'est pas exempt de parti pris. Par exemple, Joukov rejette toute la responsabilité de l'attaque surprise du 22 juin sur Staline, s'exonérant du même coup. Le texte ne sera connu que de Khrouchtchev, Boulganine et Chepilov[9].

En juin 1957, quand l'ancienne garde stalinienne essaie de détrôner Khrouchtchev, il hésite quelques heures[10] avant de se rallier et de sauver la situation du Premier secrétaire. La raison de son hésitation semble avoir été sa demande, inacceptable par Khrouchtchev, de supprimer le poste de Premier secrétaire – retour à l'époque léniniste – et de remettre ses pouvoirs à un collège[11]. Il pousse sans cesse à la réhabilitation des victimes militaires du stalinisme : les maréchaux et généraux fusillés, les prisonniers de guerre

ostracisés… Il suit nombre de dossiers personnellement. Lors de la révolte polonaise de juin 1956, il hésite devant une intervention militaire. Quelques mois plus tard, dans la Hongrie soulevée, il pousse à une solution politique, avant de se décider pour l'envoi des chars après avoir constaté la désintégration de l'armée hongroise.

Khrouchtchev le récompense de son aide en juin 1957 en lui tendant un traquenard en octobre. Le 28, convoqué devant un plénum du Comité central, Joukov est accusé de tendances bonapartistes, accusation gravissime dans le monde bolchevique. Le fameux portrait équestre en saint Georges ressort des oubliettes et devient une pièce à charge, à l'instar de son amitié avec Eisenhower. Il perd son ministère et est bientôt rayé des cadres de l'armée. Son renvoi marque la fin d'une tentative visant à faire sortir une institution étatique – l'armée – du contrôle total du Parti. Désormais invisible dans l'espace public, il passe les dernières années de sa vie à rédiger ses Mémoires, sous stricte surveillance, tandis que la réécriture de l'histoire de la Grande Guerre patriotique amenuise son rôle jusqu'à l'absurde. Le remplacement de Khrouchtchev par Brejnev améliore un peu sa situation, bien que le pouvoir demeure très méfiant envers lui. En particulier, sa vision de la Grande Guerre patriotique, telle qu'il l'exprime dans ses Mémoires, ne passe pas. Le 3 mars 1968, durant une réunion du Politburo, Brejnev s'en plaint : « Récemment, de nombreux Mémoires ont été publiés. […] On trouve quelque part des documents d'archives, on les défigure, on les digère et ainsi on analyse la guerre patriotique à tort et à travers. […] Comment ces gens obtiennent-ils ces documents ? Pourquoi assistons-nous à pareilles manifestations de libéralisme sur cette question ? » Le maréchal Gretchko, ministre de la Défense, répond : « […] On va mettre de l'ordre aux archives. En ce qui concerne les Mémoires de Joukov, nous sommes en train d'écrire notre conclusion. Il y a beaucoup de choses inutiles et nocives dans ces Mémoires[12]. »

Joukov meurt d'une attaque cérébrale le 18 juin 1974.

Le jour des funérailles, le grand poète juif soviétique Joseph Brodsky, futur Prix Nobel de littérature, expulsé d'URSS deux ans plus tôt, se trouve à Rotterdam, au festival international de poésie. Il écrit aussitôt ces vers *Sur la mort de Joukov* :

Je vois les colonnes des petits enfants se figer
Le cercueil sur l'affût, les croupes des chevaux.

Le vent n'amène pas jusqu'ici le son
Des trompettes militaires en pleurs.
Je vois le corps avec ses décorations :
Joukov part dans la mort.

Un guerrier devant qui tombèrent tant de murs,
Bien que son épée fût moins aiguisée que celle de l'ennemi,
L'éclat de ses manœuvres dans les steppes de la Volga
Rappelle Hannibal.
Il a terminé ses jours sans bruit, en disgrâce,
Comme Bélisaire ou Pompée.

Combien de sang des soldats versa-t-il sur le sol étranger !
Alors, s'en est-il affligé ?
S'est-il souvenu d'eux en mourant
En civil dans un lit blanc ? Oubli complet.
Que répondra-t-il lorsqu'il les rencontrera en enfer ?
« Je faisais la guerre. »

Pour la bonne cause, il ne jettera plus
Sa main droite dans la bataille.
Dors ! Une page d'histoire russe suffira
À ceux qui défilèrent dans les capitales étrangères
Avec courage
Et rentrèrent chez eux la peur au ventre.

Maréchal ! Le Léthée avide te dévorera
Comme tes bottes et ces mots.
Accepte-les quand même – obole misérable –,
Sauveur de la Patrie, ces mots que je dis à haute voix.
Battez, tambours. Fifres, jouez.
Ça siffle fort tel le bouvreuil [13] .

Stupéfaits, incrédules, les amis de Brodsky le pressent de questions. Un poème dédié au maréchal de Staline ?! Le fait apparaît singulier venant d'un dissident qui vomit l'URSS et proclame son mépris de toute politique, de tout compromis avec le monde officiel, d'un poète qui, jusque-là, n'avait

dédié ses œuvres qu'à des hommes comme John Donne, poète élisabéthain, ou Robert Lowell, poète maudit et objecteur de conscience durant la Seconde Guerre mondiale. Pourquoi avoir ajouté Joukov à cet aréopage délicat ? La réponse de Joseph Brodsky à Solomon Volkov va au fond des choses : « Pourquoi ? Parce que beaucoup d'entre nous doivent à Joukov d'être restés en vie[14]. »

Après sa mort, la popularité de Joukov ira croissant. Les biographes mettent en avant l'homme privé, débonnaire, papa gâteau avec ses trois filles – issues de deux mariages –, pêcheur et chasseur passionné, toujours prêt à pousser la chansonnette ou à taquiner l'accordéon. Ses Mémoires sont sans cesse réédités. Son nom devient indissociable de celui de Staline dans la victoire de 1945. Aujourd'hui, dans la Russie de Poutine, le maréchal Joukov fait figure de monument national, intouchable. Mérite-t-il cette place au panthéon guerrier ? Sans le moindre doute. Aucun soldat de la Seconde Guerre mondiale n'est à sa mesure, que ce soit pour la durée du service dans un commandement majeur ou la comptabilité des victoires. Quel autre chef a pu surmonter une déroute de l'ampleur de celle de 1941 pour ensuite ressusciter avec son armée d'entre les morts ? Même Joffre n'était pas descendu aussi bas à l'été 1914 ni n'était remonté aussi haut sur la Marne. Quel autre général a battu les Japonais en 1939, puis a joué un rôle éminent dans les défaites qui ont ruiné la Wehrmacht : Moscou, Stalingrad, Koursk, *Bagration*, *Vistule-Oder*, Berlin… ?

Certes, Joukov a fait fusiller aux heures sombres de 1941 et 1942 des centaines de pauvres bougres terrorisés. Il s'est souvent montré dur, injuste, insultant, menaçant – parfois pistolet au poing – avec ses subordonnés, dont Rokossovski, qui le méritait moins que tout autre : Joukov a commandé en stalinien, par la peur. Il a accepté des pertes que l'on jugerait insupportables dans d'autres armées. Mais, en ce domaine, tous les généraux et maréchaux soviétiques sont à la même enseigne. L'Armée rouge fonctionne ainsi, à l'instar de toute la société soviétique, et la vie humaine n'y a pas grande valeur. Joukov n'a pas seulement montré de l'opiniâtreté et de l'agressivité. Il a également fait preuve de science dans ses opérations, et pour simples qu'ils paraissent, ses schémas étaient souvent efficaces. Il a su transformer une armée accablée de maux en un instrument redoutable face à des adversaires du calibre de Manstein ou de Model. Il a gagné avec un corps d'officiers inférieur à celui de l'adversaire, avec une troupe plus fruste, moins instruite, avec une surveillance politique et policière harassante. À

défaut d'être un grand tacticien, Joukov a compris la guerre moderne mieux que les Allemands, ses exigences logistiques, ses nécessités industrielles, sa durée même. À peu près seul avec Chapochnikov, mais avec plus de courage que lui, il a su se faire écouter du terrible Staline, garder son franc-parler – dans d'étroites limites bien sûr –, donner les conseils stratégiques essentiels devant Moscou en 1941, à Stalingrad en 1942, à Koursk en 1943, c'est-à-dire aux trois points d'inflexion majeure du conflit. Enfin, redevenu chef de Front, il réussit bien en Ukraine en 1944 puis en Pologne en 1945. Pour tous les Soviétiques et pour les Russes aujourd'hui, il est, à jamais, l'homme qui est allé chercher la peau de Hitler dans les ruines de la chancellerie.

10

Vassilevski

Le fils du pope

Chapochnikov a fait Vassilevski. Il l'a sorti de l'ombre, protégé, éduqué durant cinq ans pour en faire son second puis son successeur à la tête de l'État-Major général de l'Armée rouge. Il a trouvé en cet ex-séminariste, son cadet de treize ans, un alter ego, un homme modeste, aux manières affables, d'humeur égale, bien loin des emportements d'un Joukov ou d'un Koniev. Il a reconnu son fils spirituel dans cet ancien capitaine de l'armée impériale, organisateur-né, à l'intelligence vive, sans appétit pour la poudre, terrorisé mais aussi adopté par Staline. À partir du retrait de son mentor, Vassilevski a formé tandem avec Joukov. Durant la Grande Guerre patriotique, leurs deux noms sont indissolublement liés aux victoires de Stalingrad et de Koursk, à l'opération *Bagration* et, pour Vassilevski seul, à cet *Orage d'août* qui broie, à l'été 1945, le dernier carré de l'armée japonaise en Mandchourie. Encore plus que Joukov, Vassilevski a servi de conseiller militaire à Staline. Il a été les yeux et les oreilles du chef suprême tout au long des plus importantes opérations. Il l'a informé sur ce qui se passait réellement sur le front, atout inestimable dans un système régi par la peur où chacun ment pour se protéger. Il s'est trompé quelques fois, il a prêché dans le désert à plusieurs reprises, mais il a toujours fait entendre la voix de la mesure, jugeant mieux que ses collègues des possibilités réelles de l'Armée rouge. Selon le journal des visites au bureau du Kremlin, il a rencontré Staline deux cents fois entre 1940 et 1945, sans compter les réunions au poste de commandement de la station de métro Kirovskaïa ou à la datcha de Kuntsevo. À douze reprises, il a servi de représentant de la Stavka au front, parfois pour de longues périodes. En avril 1944, sur trente-quatre mois de guerre, il en avait passé douze auprès des services de l'État-Major général et vingt-deux loin de Moscou. Jamais chef d'état-major aura été si peu vissé à ses bureaux.

Alexandre Mikhaïlovitch Vassilevski est issu du cœur de la Russie, de la moyenne Volga de Kostroma, 300 km au nord-est de Moscou. Il naît au village de Novaïa Goltchikha le 30 septembre 1895, quatrième d'une fratrie de huit. Deux ans plus tard, son père, chantre de l'église du village, se fait

pope. Sa mère, Nadejda Ivanovna Sokolova, vient également d'une famille très pieuse. Tous les Vassilevski ont vécu sous les icônes. De cette grande pauvreté qu'il revendique dans son autobiographie, on ne trouve pas trace : elle est un sacrifice rituel au misérabilisme prolétarien du régime bolchevique. Il reçoit une bonne éducation à l'école paroissiale, approfondie par cinq années au séminaire de Kostroma. Voulait-il devenir prêtre, comme son père ? Il le nie dans ses souvenirs parus en 1973 et préfère évoquer une vocation d'enseignant ou d'agronome. La Première Guerre mondiale et ses sentiments patriotiques le placent sur une autre route, celle du centre mobilisateur de Kostroma. Sans vouloir faire carrière dans l'armée, écrit-il, il demande à devenir officier, ce que lui permettent sa scolarité et le manque dramatique de cadres après la saignée des six premiers mois de guerre. En février 1915, il entre à l'école militaire Alexeïev, à Moscou, l'une des trois meilleures de l'Empire. Il n'y reste que quatre mois et écrira n'y avoir rien acquis d'important, à l'exception d'un goût affirmé pour l'histoire militaire, qui ne le quittera plus. Promu aspirant d'infanterie, doté d'un pécule, d'un revolver, d'un sabre, de jumelles et d'une boussole, il est propulsé dans un bataillon d'exercice puis envoyé sur le front, en septembre 1915.

À vingt ans, l'aspirant Vassilevski se retrouve à l'extrême sud-ouest de l'Empire, près de la frontière roumaine, à la 9e armée. Son arrivée à la tête d'une demi-compagnie de la 103e division est saluée par l'artillerie lourde austro-hongroise : c'est son baptême du feu. Il se dit heureux, comme ses camarades, d'« avoir affaire aux faibles Autrichiens et non aux Allemands[1] ». Il participe à l'offensive Broussilov de 1916 – où il connaît la terreur des gaz, sans masques pour lui ni pour ses hommes –, passe lieutenant à cette occasion, reçoit deux décorations. Bien avant l'heure, il prend le commandement d'un bataillon et est nommé capitaine, apte aux fonctions d'état-major. En mars 1917, il apprend que la révolution a chassé le tsar et enfanté une république, ce qui ne l'empêche pas de participer à l'offensive, avortée, du Front du Sud-Ouest vers la Roumanie, en juillet suivant. Dans les premières lignes de ses Mémoires, il désigne cette période comme une ligne de crête historique : « Ma biographie jusqu'à la grande révolution d'Octobre ne contient rien de spécial. Je suis issu de la couche cléricale. Mais des dizaines de milliers de personnes se trouvaient dans cette situation en Russie. J'étais officier dans l'armée impériale. Mais il y en avait beaucoup d'autres en Russie. L'année 1917 a été un jalon dans la

vie non seulement de la Russie, mais de toute l'humanité[2]. » Il reconnaît avoir d'abord été proche, par patriotisme, de ceux qui veulent continuer la guerre aux côtés des Alliés. La tentative de putsch contre-révolutionnaire du général Kornilov, en septembre 1917, « détruit définitivement [ses] illusions[3] ». Après la révolution d'Octobre, il « reconnaît le pouvoir des soviets et devient membre du soviet du régiment[4] ». Mais, presque aussitôt, il plante là son unité stationnée en Ukraine et retourne dans son village, comme des millions de ses camarades. À peine arrivé, il est informé par le bureau militaire local que le soviet des soldats l'a élu en son absence commandant du 409e régiment et le rappelle. Le soviet local lui conseille de ne pas retourner en Ukraine, où la situation politique est confuse. Sans regrets, semble-t-il, il occupe d'abord un poste d'enseignant au *vsevobutch*, le bureau local dispensant la formation militaire de base, puis, en septembre 1918, celui d'instituteur dans la région de Novosil, près d'Orel. Il ne semble décidément pas attiré par le métier des armes. À la différence d'un Toukhatchevski qui brûle de se battre et d'entrer dans l'Armée rouge, Vassilevski ne répond pas aux ordres de mobilisation des *voenspetsy* et ne semble guère pressé de retourner à la guerre. En avril 1919, néanmoins, il ne peut se dérober à la convocation du commissariat militaire de Novosil, qui l'appelle dans l'Armée rouge et lui confie un bataillon d'instruction.

Pour sa première participation à la guerre civile, il commande un détachement chargé de confisquer les céréales « cachées par les koulaks » et de faire la chasse aux paysans refusant le service militaire. La nature de cette mission l'apparente à un test de loyauté politique. Dans ses Mémoires, il affirme être devenu un ardent bolchevik à cette occasion et avoir enfin trouvé sa « vocation dans l'armée ». On peut en douter. Curieuse ardeur, en effet, qui attendra 1930 pour solliciter une adhésion au Parti… À moins qu'il n'ait eu peur de demander sa carte pour ne pas avoir à exposer sa vie à la Guépéou – mais que pouvait-il cacher à la police politique ? Il est impossible de trancher entre ces deux hypothèses. L'on a également du mal à saisir que des opérations de police contre des civils aient réussi à lui révéler les grandeurs de la vie militaire là où deux années de guerre mondiale avaient échoué. Il est plus probable que la nécessité de survivre dans une Russie dévastée l'ait amené à froidement considérer que son meilleur atout était sa qualification de capitaine et son expérience de la guerre.

Le chef de bataillon Vassilevski ne retrouve pas dans l'immédiat le chemin du champ de bataille. Lorsque le général blanc Denikine entame sa manœuvre d'approche de Moscou par le sud, en juin 1919, il est d'abord affecté avec son bataillon à la défense de Toula. En octobre, il prend le commandement du 5e régiment de fusiliers (2e division dite « de Toula »). Denikine battu à Voronej et Kastornoïe, le régiment ne verra pas le feu. Versé dans la 11e division de fusiliers de Petrograd, Vassilevski est mis en route vers la 15e armée, en Biélorussie. Curieusement, il demande à être placé sous les ordres d'un commandant de régiment plus expérimenté que lui, preuve d'honnêteté professionnelle et de modestie, de grande prudence également – des traits notés par tous ceux qui l'ont approché. C'est donc au poste d'adjoint qu'il combat d'abord contre les forces polonaises et lettonnes, puis qu'il participe à l'offensive de Toukhatchevski vers Varsovie et à la retraite générale qui suit l'échec sur la Vistule. Durant ce dernier épisode, en septembre 1920, il est rétrogradé pour une raison obscure à la tête d'une compagnie « pour lâcheté et sabotage ». La mesure est toutefois annulée après enquête, et Vassilevski reçoit le commandement d'un bataillon ainsi qu'une première citation à l'ordre du Drapeau rouge pour un combat mené sur la Socha. Après l'armistice d'octobre 1920, son bataillon participe à la destruction des « bandes contre-révolutionnaires » de Stanisław Bułak-Bałachowicz, un nationaliste biélorusse opérant depuis les marais du Pripet. Au début de 1921, redevenu adjoint d'un commandant de régiment, il pourchasse les bandes paysannes soulevées autour de Samara, au milieu d'une épouvantable famine.

La guerre civile terminée, son régiment relocalisé à Rjev, il devient chef d'état-major de la 142e brigade où, écrit-il, « je vécus mes premières expériences, encore maladroites, du travail d'état-major ». Son avancement marque le pas. Dans une Armée rouge en cours de démobilisation, il ne retrouve, en 1923, que le poste de commandant adjoint d'un régiment de fusiliers. En 1924, il dirige l'« école divisionnaire pour les jeunes commandants » de la 48e division et rencontre Vorochilov venu inspecter l'unité. L'année suivante, sa promotion à la tête du 143e régiment arrive enfin et clôt le chapitre d'un début de carrière assez terne. Handicapé par ses origines sociales, dépourvu d'états de service brillants, sans blessures à son actif, l'ex-capitaine Vassilevski démarre lentement son ascension dans

l'Armée rouge, à la différence de Rokossovski ou de Joukov propulsés par leur statut de « commandants rouges ».

Le ménage Vassilevski-Serafima Voronova (rencontrée en 1923) emménage dans un deux-pièces à Tver avec un nouveau-né, Youri[5]. Le couple tiendra dix ans, jusqu'au divorce, en 1934. Alexandre se remariera alors avec Ekaterina Sabourova[6]. À Tver, la monotonie de la vie de garnison est rompue pour huit mois en octobre 1925, le temps d'un cours spécial destiné aux commandants de régiment à l'académie militaire de l'Armée rouge, à Moscou. Entre 1919 et 1925, 4 000 cadres subalternes, dont 505 chefs de régiment, ont usé ses bancs. L'enseignement, tourné vers la tactique, le combat interarmes et… l'éducation politique, est un rattrapage assez superficiel destiné à des hommes formés sur le tas durant la guerre mondiale et la guerre civile.

En 1928, Vassilevski reçoit une mission qui s'apparente à un test de ses capacités et, dit-il, à une réponse à sa demande d'adhésion au Parti. Joukov a vécu, dans la cavalerie, la même expérience. Aussitôt après des manœuvres où le comportement de son régiment a reçu une bonne note, Vassilevski est en effet placé à la tête du 143e régiment, le pire du district militaire de Moscou. C'est un défi. Le succès de sa mission – le 143e reçoit la mention « très bien » aux manœuvres de 1930 – lui vaut l'estime du *komandarm* Kork et confirme l'intérêt que lui porte Vladimir Triandafillov. Ce dernier a commandé en 1927-1928 le 2e corps de fusiliers, auquel appartient le régiment de Vassilevski. Au cours de nombreuses conversations, il a relevé la pertinence des remarques que son subordonné lui adresse concernant ses idées sur la « bataille en profondeur », qui seront formalisées dans un ouvrage majeur paru en 1929. Devenu chef du département opérations de l'État-Major général, il demande à Vassilevski de rejoindre Moscou pour occuper un poste au commissariat du peuple à la Défense. Celui-ci, qui répugne visiblement à se mettre en avant, se fait tirer l'oreille avant d'accepter, le 1er février 1931. La veille de son départ, sa candidature à l'adhésion au Parti est acceptée. C'est le double tournant de sa carrière. Mai 1927 est une autre date importante : il fait la connaissance de Chapochnikov, nommé à la tête du district militaire de Moscou. « Peu d'hommes ont exercé sur moi une influence aussi durable, confiera-t-il dans ses Mémoires, et bien peu m'ont autant donné[7]. »

Vassilevski travaille de 1931 à la fin de 1934 au sein du nouveau 2e département de l'administration centrale de l'armée, celui de la « Préparation au combat ». Ce bureau regroupe, sous un état-major particulier, les inspections de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, du génie, des transmissions et de la préparation physique des combattants. Vassilevski est rattaché à l'inspection de l'infanterie. Comme ses collègues, tous installés à la Maison centrale de l'Armée rouge, il doit faire pénétrer au sein des unités la pratique du combat interarmes. Joukov est son alter ego à la cavalerie. Son temps se partage en voyages d'inspection et d'étude, séjours au sein des unités, participation aux manœuvres, *Kriegsspiele*, conférences devant les cadres, rédaction de manuels, etc. La présence de Toukhatchevski, adjoint de Vorochilov, assure que tous labourent la « théorie de la bataille en profondeur ». Il s'agit, rapidement formulé, de donner des clés nouvelles pour obtenir la percée de l'ensemble des défenses adverses, sur une profondeur de 50 à 100 km, à l'échelon de l'armée. Vassilevski apporte ainsi sa pierre aux deux instructions majeures délivrées à l'Armée rouge dans les années 1930, l'une sur « La conduite de la bataille en profondeur », l'autre sur « L'interaction de l'infanterie, de l'artillerie, des chars et de l'aviation dans le combat moderne ». À son actif également, une forte implication dans la directive sur l'organisation du travail d'état-major.

Les deux dernières années de son séjour moscovite sont marquées par l'étude de la « théorie des opérations dans la profondeur », travail ambitieux, difficile, initié et chapeauté par Toukhatchevski, marqué par les oppositions entre hommes, par les limitations de l'équipement et de l'instruction des cadres. Cette fois, l'ambition est de codifier les conditions de percée et d'exploitation au niveau d'un Front entier, sur des profondeurs dépassant 200 km. À cette occasion, Vassilevski s'initie au maniement théorique des formations mécanisées – l'académie pour la mécanisation et la motorisation est fondée en 1932 – et aéroportées. Durant quatre années, il travaille au cœur du laboratoire expérimental de l'Armée rouge, plongé dans un bouillonnement théorique qui ne peut se comparer qu'à celui qui saisit la Reichswehr au même moment. C'est alors qu'il acquiert la stature qui lui vaudra d'être chef de l'État-Major général de l'Armée rouge. Toukhatchevski, qui raffole des joutes intellectuelles, passe des nuits entières au 2e département, au-dessus des caisses à sable ou devant les tableaux noirs où se dessinent les manœuvres particulières dont la division

prolétarienne de Moscou et les écoles d'officiers de la capitale sont les premiers cobayes. Outre une douzaine de futurs commandants d'armée ou de Front durant la Grande Guerre patriotique (Belov, Gordov, Korobkov, Sobennikov…), Vassilevski rencontre les grands chefs de la RKKA (Ouborevitch, Yakir) et des théoriciens de grande valeur comme Isserson et Varfolomeev.

À la fin de 1934, il rejoint un nouveau poste à l'état-major du district militaire de la Volga, où il s'occupe de la préparation des unités au combat. Il s'y lie d'amitié avec Sokolovski, comme lui futur maréchal de l'Union soviétique, et file le parfait amour avec sa seconde épouse, Ekaterina, dont il a un fils, Igor. Au début de 1936, il est nommé colonel. À l'automne, il apprend qu'il est de la première fournée d'auditeurs de l'académie de l'État-Major général, dont c'est la première session. En compagnie de cent trente-six autres officiers supérieurs – dont Antonov, Bagramian, Vatoutine, Govorov, Malandine –, il reçoit une formation ambitieuse sous la conduite de professeurs du calibre d'Isserson et de Sviétchine. L'objectif est de former les futurs commandants d'armée et de Front. Vassilevski est mis au contact des problèmes stratégiques, politiques et logistiques, ainsi que de la pensée des théoriciens étrangers. La formation devait durer dix-huit mois, mais du fait de la Grande Terreur et de la masse de postes à pourvoir, la plupart des auditeurs prennent un commandement au bout de six mois seulement. Seul un quart finira le cursus. Si Antonov, Vatoutine et Zakharov sont nommés dans les états-majors des plus importants districts militaires, Vassilevski demeure à l'académie de l'État-Major général comme… professeur : il est chargé d'enseigner la gestion des services arrière, poste pour lequel il n'a pas de compétences, avoue-t-il dans ses Mémoires.

Les convulsions engendrées par la Grande Terreur sont telles qu'il est affecté au bout d'un mois seulement, en octobre 1937, à l'État-Major général – à la demande de Chapochnikov, qui le nomme responsable de la sous-section de la formation opérationnelle des cadres. L'ancien colonel tsariste lui révèle qu'il l'a remarqué lors de son séjour au 2e département de l'administration centrale de l'armée puis au district militaire de la Volga. On peut parier que son calme en toutes circonstances ainsi que la retenue de son expression ont fait autant que ses connaissances techniques pour attirer l'œil de Chapochnikov. Désormais, la carrière de Vassilevski se déroulera sous le parapluie du chef de l'État-Major général, à Moscou.

Il semble probable que la Grande Terreur l'ait un moment menacé. En octobre 1937, un de ses frères, Evgueni, agronome de profession, est arrêté pour sabotage, ce qui, dans cette année trouble, annonce souvent une purge familiale[8]. Il a bel et bien quelques ennuis, dont le journaliste Belov a recueilli deux récits différents, entre lesquels il est impossible de trancher. Selon le colonel Sorokine, ancien aide de camp de Chapochnikov, Vassilevski aurait été prévenu de la venue du NKVD et serait allé quérir de l'aide auprès de son patron. Le neveu de Vassilevski a confié à Belov une autre histoire : « La version selon laquelle quelqu'un aurait prévenu Alexandre Mikhaïlovitch de son arrestation imminente n'inspire pas confiance. De braves gens capables de faire ça, c'était rare. Oncle Choura [diminutif d'Alexandre] a très probablement passé plusieurs jours dans les cachots. Chapochnikov a appelé Ekaterina Vassilievna [la femme de Vassilevski] et lui a demandé où se trouvait son mari. "Il est au travail", a-t-elle répondu. Constatant que Vassilevski n'avait pas été vu à l'état-major ce jour-là, ni le lendemain, Boris Mikhaïlovitch est allé voir Staline[9]. » Dans les deux versions, c'est Chapochnikov qui le sauve. En mars 1938, après huit années d'attente, Vassilevski reçoit enfin sa carte du Parti. Elle ne le met à l'abri de rien et le problème de ses origines non prolétariennes demeure pour lui une source d'inquiétude.

Chapochnikov utilise sa nouvelle recrue bien au-delà de ses attributions officielles (la formation opérationnelle des cadres), lui confiant des missions qui sont du ressort du bureau des opérations. En juillet et août 1938, Vassilevski participe ainsi à l'organisation de la bataille qui oppose Armée rouge et Japonais sur le lac Khassan, à la frontière entre URSS, Mandchourie et Corée. Les Soviétiques atteignent non sans mal leur objectif, une ligne de hauteurs, alors qu'ils disposent d'une énorme supériorité en hommes et en artillerie, ainsi que d'une masse de 350 chars. Si la logistique et la concentration des forces ont été bien menées – ce qui vaut à Vassilevski le grade de *kombrig* –, les combats ont été décousus et sanglants : c'est Bliukher, commandant sur place, qui paiera la note de ce demi-échec. En septembre 1938, durant la conférence de Munich, Chapochnikov affecte son poulain à la planification d'une opération qui n'aura pas lieu et dont l'objet demeure difficile à cerner. Six corps, dont trois mobiles, plus deux brigades blindées et sept régiments d'aviation sont prélevés sur les effectifs du district militaire spécial de Kiev et positionnés entre Vinnitsa et les marais du Pripet. La thèse officielle donne à ces troupes

l'intention de secourir la Tchécoslovaquie au cas où les Franco-Britanniques se seraient montrés résolus à soutenir Prague contre Hitler. On peut en douter, les Occidentaux n'ayant à aucun moment sollicité l'aide soviétique. Plus probablement, le positionnement des troupes rouges visait à dissuader les Polonais d'entreprendre une attaque de l'URSS de concert avec la Wehrmacht à partir de Lvov.

En février 1939, Vassilevski accède au poste d'adjoint – un parmi trois – du chef du 1er département, celui des opérations. À ce titre, il participe à l'élaboration des plans d'agression de la Pologne puis de la Finlande. Ce dernier plan, signé Chapochnikov, sérieux, méthodique et prudent, n'est pas retenu par Staline, qui lui préfère la solution de Meretskov, commandant du district militaire de Leningrad, qui promet une campagne éclair. Le Vojd reviendra de son erreur, mais trop tard pour sauver la face d'une Armée rouge ridiculisée par le Lilliput finlandais. Le 31 décembre 1939, Staline convoque au Kremlin Chapochnikov, qui se fait accompagner par Vassilevski – l'occasion pour ce dernier de rencontrer pour la première fois le *khozaïn*, le « patron ». À l'issue de la réunion, il est décidé de reprendre l'opération à zéro, cette fois en suivant le plan Chapochnikov-Vassilevski. Sur l'isthme de Carélie, la proposition des deux hommes est adoptée : on érige un puissant Front du Nord-Ouest, confié à Timochenko. Chapochnikov recommande de flanquer ce dernier de son propre premier adjoint, Smorodinov, ce qui lui permet de promouvoir Vassilevski au poste libéré, à titre intérimaire. Si bien que le fils de pope rencontre Staline quarante-deux fois dans le trimestre qui suit. En mars 1940, Vassilevski assiste aux discussions préalables au traité de Moscou qui règle provisoirement la question finlandaise puis dirige la commission chargée de dessiner la nouvelle frontière. Sa carrière s'accélère : en avril 1940, il passe *komdiv* ; le 21 mai, premier adjoint du département opérations – sous Vatoutine puis Malandine – ; en juin, il arbore les épaulettes de major-général. Le nouveau chef de l'état-major, Meretskov, arrivé en août, lui confie alors une mission brûlante : élaborer, avec Vatoutine et Malandine, un nouveau plan de déploiement stratégique de l'Armée rouge.

Chapochnikov en avait déjà dessiné les grandes lignes, et la nouvelle équipe reprend les quatre orientations majeures. Un : l'adversaire principal sera l'Allemagne nazie, appuyée par la Finlande, la Roumanie et la Hongrie ; à l'est, le district militaire d'Extrême-Orient doit néanmoins

demeurer assez puissant pour dissuader les Japonais d'attaquer ou, le cas échéant, les contenir. Deux : la Wehrmacht aura besoin de dix à quinze jours pour se déployer pleinement après l'entrée en guerre. Trois : ses gros seront concentrés entre la mer Baltique et les marais du Pripet, l'Ukraine constituant un front secondaire. En conséquence, les forces principales de l'Armée rouge leur feront face dans le même secteur. Quatre : l'Armée rouge lancera dès que possible une contre-offensive stratégique pour porter la guerre en Pologne. Présenté en septembre 1940 à Staline par Meretskov et Vatoutine, le plan est amendé sur le troisième point : le Vojd se dit persuadé que la Wehrmacht portera son effort principal en Ukraine, et il demande que le projet soit retravaillé en ce sens. Le 14 octobre, le nouveau plan de déploiement stratégique de l'Armée rouge est adopté sur ces bases fausses, qui lui coûteront cher.

En avril 1940, à l'issue d'une séance de travail, pour la première fois Staline invite Vassilevski à déjeuner dans son appartement du Kremlin, en présence de son cercle rapproché. C'est certainement une marque de confiance, mais aussi l'occasion pour le dictateur de sonder l'âme du nouveau venu. Vassilevski raconte le repas dans ses Mémoires et en tire une fierté toute bolchevique, alors que son attitude peut soulever le cœur. Staline porte un toast à la santé du *komdiv* et, tout à trac, lui demande pourquoi il n'est pas devenu pope à la sortie du séminaire. « Un peu embarrassé, je répondis que ni moi ni mon père ne l'avions souhaité, et qu'aucun de ses quatre fils n'était devenu prêtre. Staline réplique en riant : "Tiens, tiens, vous n'en aviez pas le désir. Bon, mais Mikoïan et moi voulions devenir prêtres, et on ne nous a pas pris. Pourquoi, nous ne le savons toujours pas aujourd'hui." » On imagine Vassilevski, en sueur, recommencer à respirer, soulagé par le ton badin du dictateur. Mais, presque aussitôt, Staline le pousse dans ses retranchements. « Pourquoi vous et vos frères ne faites parvenir aucun secours à votre père ? Autant que je sache, l'un est médecin, l'autre agronome, le troisième officier aviateur. Tous gagnent leur vie. Il me semble que si vous aviez aidé vos parents, votre père aurait depuis longtemps laissé tomber l'Église – ce qu'il vient seulement de faire –, car il en avait besoin pour vivre. » La réponse de Vassilevski, Staline la connaissait à l'avance : « Je répondis qu'en 1926 j'avais rompu toute relation avec mes parents. Je pensais que, si je ne l'avais pas fait, je n'aurais pu prétendre devenir membre de notre Parti, je n'aurais pu servir dans l'Armée des ouvriers et des paysans et encore moins dans son État-

Major général. » Vassilevski rapporte alors devant l'assemblée qui l'écoute et le regarde se débattre que, quelques semaines auparavant, son père lui a écrit pour la première fois depuis des années. « Puisque, dans tous les questionnaires officiels, il était indiqué que je n'avais plus aucun rapport avec mes parents, j'ai rapporté ce fait au secrétaire de mon organisation. Il a exigé de moi que je continue à avoir la même attitude vis-à-vis de mes parents. Staline et les membres présents du Politburo se sont étonnés. Staline me dit que je devais renouer immédiatement avec mes parents, les aider régulièrement et en tenir le Parti informé. » Vassilevski aurait pu haïr celui qui lui infligeait cette humiliante et hypocrite leçon de morale familiale alors qu'il est de notoriété publique qu'un passé « bourgeois » ou « clérical » est un lourd handicap dans la société stalinienne. Il se contente de conclure : « Je crois que je dois à Chapochnikov cette bienveillance de Staline à l'égard de mes parents. » L'anecdote va plus loin qu'il ne paraît : elle met à nu une véritable méthode de sélection des hommes. Comme un policier, Staline, qui a sans le moindre doute consulté le dossier Vassilevski, jauge par des questions pièges la sincérité d'un homme avec lequel il est appelé à travailler. Il manque d'officiers qui lui rapportent les faits, aussi désagréables soient-ils, sans rien travestir, sans finasserie aucune. Cette sincérité que l'ethos professionnel ne lui donne pas, la peur, croit-il, y pourvoira. Il ne voit pas que, justement, le gouvernement par la peur génère le mensonge, mais il n'en connaît pas d'autre.

En novembre 1940, Timochenko charge Vassilevski d'accompagner la délégation soviétique emmenée par Molotov à Berlin pour discuter avec les chefs nazis des divers points de tension entre les deux pays. C'est sa seconde mission diplomatique, ce qui démontre que Staline a dorénavant confiance en lui, nonobstant les piques sur son origine sociale. Il dîne aux côtés du feld-maréchal Brauchitsch, le commandant en chef de l'armée de terre, qui le reconnaît malgré ses vêtements civils. L'Allemand lui rappelle qu'ils se sont déjà rencontrés lors des manœuvres de 1932 et qu'il l'avait alors complimenté sur la tenue de son régiment[10]. Sept mois plus tard, Brauchitsch ne peut s'en douter, ce grand garçon aux traits un peu mous sera capable de réorganiser un État-Major général à la dérive sous les coups portés par lui-même. À son retour à Moscou, Vassilevski tombe malade et demeure trois mois à l'hôpital, ce qui lui fait manquer l'importante réunion de décembre 1940 et les *Kriegsspiele* qui la suivent. Quand il revient à l'état-major, Joukov a remplacé Meretskov. Leur amitié se ravive.

Vassilevski sera le principal rédacteur d'une initiative téméraire de Joukov et de Timochenko : un plan de frappe préventive de la Wehrmacht présenté à Staline le 15 mai 1941 et repoussé avec véhémence. Si Joukov reconnaîtra après la guerre que cette proposition, si elle avait été exécutée, aurait accouché d'un désastre majeur, Vassilevski défendra l'idée que l'offensive allemande aurait pu s'en trouver déstabilisée.

Durant le premier mois de guerre, Joukov, Vatoutine et Malandine étant envoyés par monts et par vaux sur ordre de Staline, Vassilevski garde la maison de l'État-Major général. Au milieu du chaos, il s'efforce d'obtenir au moins des renseignements fiables pour tenir ses cartes à jour et des états des pertes réguliers. Son supérieur direct, Veniamine Zlobine, aura droit, dans ses Mémoires, à un portrait singulier, qui situe l'ambiance de l'État-Major général lorsque Joukov était à sa tête. « En juin et juillet 1941, en tant que premier chef adjoint de la direction des opérations, j'avais à me rendre, plus d'une fois par jour, auprès du nouveau chef de la direction des opérations, V. M. Zlobine. Je le connaissais bien depuis l'époque de nos études à l'académie de l'État-Major général et d'un voyage conjoint en Allemagne en 1940. C'était un homme très compétent, bien formé, expérimenté et travailleur, bref, un excellent officier d'état-major et un bon camarade, qui jouissait d'une véritable autorité dans l'équipe du commissariat du peuple. À chaque fois que je lui rapportais les informations reçues du front et les propositions présentées par moi-même et par la direction des opérations, j'étais frappé par son calme, qui ressemblait plutôt à une indifférence totale. Certes, il écoutait attentivement, discutait du rapport, faisait parfois des remarques plutôt raisonnables, mais terminait toujours par la même phrase : "Et alors, qu'est-ce qu'on fait de tout ça ? Que ferai-je de ces propositions si personne ne veut m'écouter, si tout est décidé sans nous, là, au-dessus ? On nous a transformés en simples émetteurs techniques non seulement de décisions déjà prises, mais encore de décisions déjà rédigées."[11] » Que Zlobine soit ébranlé moralement par les défaites ne fait aucun doute. Néanmoins, il relève avec justesse que Staline n'arrange pas la situation en court-circuitant sans cesse l'État-Major général. La clarification et la stabilisation du lien entre la Stavka et l'État-Major général sera la grande affaire de Chapochnikov et de Vassilevski.

Le 30 juillet 1941, Staline appelle Chapochnikov à la tête de l'État-Major général en remplacement de Joukov, renvoyé à son milieu naturel, le champ de bataille. Le lendemain, le vieux maréchal fait de Vassilevski son

premier adjoint, chargé de le représenter en toutes circonstances, et lui confie également la direction du département opérations. Zlobine l'indifférent est transféré dans un district sibérien. Vassilevski appartient désormais au premier cercle des chefs de l'Armée rouge. Dans l'esprit de son ouvrage *Le Cerveau de l'armée*, Chapochnikov introduit de nouvelles règles de travail, réorganise et redéfinit les responsabilités des départements. Les changements sont sanctionnés par un nouveau règlement accepté le 10 août par Staline. « L'État-Major général de l'Armée rouge est l'organe directeur central du commissariat du peuple à la Défense de l'URSS chargé de la préparation et de l'utilisation des forces armées de l'URSS pour la défense du pays. Le chef de l'État-Major général, conformément aux instructions et décisions du commissaire du peuple à la Défense, réunit les activités de tous les départements du commissariat du peuple à la Défense et leur assigne des tâches et des instructions[12]. » Malgré les efforts inlassables de Chapochnikov et de Vassilevski, il s'en faut de beaucoup que l'État-Major général arrive au même niveau d'autonomie que ses homologues occidentaux. La Stavka est décisionnaire, avec Staline en son centre ; l'État-Major général prépare les décisions, son chef conseille le commandant en chef, vérifie l'application des ordres, prépare les plans d'opérations, suit celles-ci au jour le jour. Mais Staline se permettra toujours de court-circuiter le « cerveau de l'armée » à n'importe quel moment et de dépêcher sur le front, sans préavis, les principaux collaborateurs de Chapochnikov, au désespoir de celui-ci.

Tous les jours, ses cartes sous le bras, Vassilevski voit Staline en compagnie de Chapochnikov et participe, depuis ses téléscripteurs, à toutes les batailles malheureuses de l'été et de l'automne 1941. Dans ses Mémoires, il reconnaît avoir parfois « manqué du courage nécessaire pour affronter les terribles colères de Staline » – à l'instar de Chapochnikov – lorsque le Vojd s'entêtait dans une mauvaise décision, notamment lors de l'encerclement de Kiev, en septembre. En revanche, la disposition catastrophique des Fronts, la mauvaise estimation de la direction des frappes allemandes, à l'origine du désastre de Viazma-Briansk (octobre 1941), sont plus à mettre à son compte qu'à celui de Staline. Il le reconnaît à demi-mot dans ses Mémoires. Le 5 octobre 1941, flanqué de Vorochilov, Molotov et Malenkov, et de deux colonnes de camions, il s'en va récupérer les soldats isolés sortis de l'encerclement de Viazma et les transporter sur la ligne d'arrêt prévue autour de Mojaïsk. Étrange mission

confiée par Staline à un étrange quatuor. Arrivé auprès de Koniev et de l'état-major du Front de l'Ouest, Vassilevski ne peut que constater l'étendue de la défaite, rapporter tout au Kremlin et accepter avec soulagement que ce soit Joukov qui récupère les débris de deux Fronts pour barrer la route de Moscou. Son ami déborde de cet amour pour la poudre dont il manquera toujours. Le 10, il est de retour dans ses bureaux moscovites pour vivre des « heures terriblement tendues. La nuit était devenue le jour, nous oubliâmes de dormir et de manger[13] ».

Quand la capitale est évacuée, le 16 octobre 1941, Chapochnikov s'en va à Arzamas, 400 km à l'est, avec le gros de l'État-Major général. Vassilevski demeure auprès de Staline, en compagnie de dix officiers du département des opérations. Heureusement pour lui, les infrastructures de la capitale permettent de maintenir une liaison stable avec Arzamas. Le calme communicatif de Chapochnikov ne sera pas superflu pour tenir bon nerveusement durant la bataille de Moscou. Staline, qui a vu les ravages du manque de sommeil sur tout le haut commandement, contraint Vassilevski à dormir au moins entre 4 et 10 heures du matin, et lui marque une fois de plus sa confiance en le faisant lieutenant-général, le 29 octobre. Un des aspects importants de l'action de Vassilevski consiste à contrôler la formation et l'acheminement des dix armées de réserve sorties des tréfonds du pays. Tandis que Joukov se concentre sur la conduite de la défense de la capitale, Vassilevski dresse des plans pour repousser l'ennemi aux deux extrémités du front, à Tikhvine et Rostov. Chapochnikov revient à Moscou le 20 novembre, mais, épuisé et malade, il doit s'éloigner presque aussitôt. Staline nomme Vassilevski chef de l'État-Major général à titre provisoire. La quasi parfaite entente qu'il entretient avec Joukov renaît, une fois encore, dans ces semaines d'extrême tension. Il appuie celui-ci et son chef d'état-major, Sokolovski, lorsque, le 30 novembre, ils soumettent leur plan de contre-offensive à Staline et demandent trois armées de réserve pour la mener. Il rend un signalé service à Joukov, totalement absorbé par la bataille, en allant remonter les bretelles de Koniev, commandant du Front de Kalinine, qui rechigne à appuyer l'aile droite de Joukov, préférant s'engager dans une bataille pour la ville de Kalinine. Il refuse avec fermeté sa proposition et rejette ses états d'effectifs, qu'il estime truqués. Le 5 décembre, quand la contre-offensive commence, il est toujours auprès de Koniev à regarder par-dessus son épaule. Au début de 1942, il voit avec bonheur sa famille, évacuée à Tcheliabinsk, revenir à Moscou et

emménager dans un bel appartement, rue Granovski, au milieu de l'élite rouge. Un peu plus tard, Staline mettra une datcha à sa disposition, non loin de la sienne. Le dictateur reporte sur Vassilevski la confiance qu'il avait en Chapochnikov.

Le 10 janvier 1942, Staline émet l'ordre de contre-offensive générale sur l'ensemble du front pour libérer le territoire soviétique. À l'instar de Chapochnikov, revenu à son poste, Vassilevski juge l'exécution de cet ordre au-delà des possibilités d'une Armée rouge à peine convalescente. Les deux hommes s'inclinent assez vite, ni l'un ni l'autre n'ayant le courage d'affronter la colère du patron, sans doute une des raisons de leur longévité à ses côtés. En mars 1942, Vassilevski commence le travail de planification des offensives prévues pour l'été. Dans l'intervalle, il élabore l'idée d'une « défense active » – Staline ne supportant pas l'idée d'une posture résolument défensive –, préalable à une reprise des attaques. Ses projets sont contrecarrés par ceux de Timochenko qui veut lancer derechef la moitié sud du front à la reconquête de l'Ukraine. Devant l'opposition résolue de Vassilevski, Timochenko se rabat sur une affaire plus limitée, la reprise de Kharkov à partir du saillant de Barvenkovo. Appuyé par Chapochnikov, Vassilevski s'y oppose encore, jugeant le saillant vulnérable à une réaction allemande. Staline ne l'écoute pas, lui ordonne de ne pas s'en mêler et l'éloigne, le 15 avril, en l'envoyant sur le Front du Nord-Ouest avec la mission d'écraser les forces allemandes encerclées à Demiansk, mission dans laquelle il échouera. Le 24, le patron l'appelle pour l'informer que Chapochnikov, de plus en plus faible, doit partir se reposer en sanatorium. Le voici à nouveau chef de l'État-Major général à titre temporaire, avec le grade de colonel-général pour le doter de l'autorité nécessaire.

Le 11 mai 1942, il est rappelé d'urgence à Moscou, l'offensive de Crimée tournant au désastre. Mais c'est un autre désastre qui va l'occuper durant quinze jours. Le 12 mai, en effet, Timochenko lance son attaque vers Kharkov. Durant cinq jours, une avalanche de communiqués rassurants lui valent moqueries et reproches de Staline qui le traite en Cassandre fourvoyée. Vassilevski utilise alors son lien d'amitié avec le général Anissov, chef d'état-major de la 57^{e} armée engagée sur un point exposé, pour avoir des informations directes. Les nouvelles qu'il obtient sont si alarmantes qu'il demande à Staline de faire cesser aussitôt l'offensive. Faussement rassuré par Timochenko, le commandant en chef refuse. Le

22 mai, trois armées soviétiques sont encerclées dans le saillant de Barvenkovo. Les Allemands font 200 000 prisonniers. Parmi les dizaines de milliers de tués se trouve son ami Anissov. Gageons que Staline a retenu la leçon : les informations de Vassilevski sont plus fiables que celles d'un maréchal ancien commissaire à la Défense.

Au beau milieu de la bataille, une commission médicale conseille de libérer Chapochnikov du gros de ses responsabilités. Staline demande à Vassilevski de le remplacer, ce qu'il refuse, ne se jugeant pas à la hauteur, « surtout dans une situation militaire aussi grave », explique-t-il avec ingénuité dans ses Mémoires. Staline revient à la charge lors d'une réunion des chefs du Front du Sud-Ouest. Bagramian propose Timochenko pour le poste, qui refuse à son tour en avançant le nom de Golikov. Staline sursoit à la nomination jusqu'au 26 juin 1942 : Vassilevski est alors contraint d'endosser l'habit de chef de l'État-Major général de l'Armée rouge. Le maître du Kremlin lui sort aussitôt un numéro de sa façon, afin de lui rappeler la précarité de sa situation. Il exhibe une lettre d'un certain Issaev, ancien collègue de Vassilevski, dénonçant devant le Comité central « son manque de caractère et de formation opérationnelle ». « Qu'en dites-vous ? » jette-t-il au promu en observant ses réactions par en dessous. « Qu'Issaev a dit l'entière vérité au Comité central. » La réponse a dû plaire au dictateur : son nouveau collaborateur militaire numéro un est décidément discipliné, modeste et compétent. Néanmoins, il le flanque d'un chien de garde, le général Bokov. C'est cet officier politique dépourvu de connaissances militaires qui rapportera à Staline les états quotidiens de situation durant les nombreuses absences de Vassilevski. Il conseillera même le patron sur les nominations d'officiers supérieurs. Après de nombreuses demandes, Vassilevski parviendra à convaincre Staline de le débarrasser de Bokov, alliage corrosif d'intrigue et d'incompétence. Le 11 décembre 1942, il fait avaliser la nomination du général Alexeï Antonov comme premier adjoint. Que Staline ait accepté alors qu'il n'a jamais rencontré le nouveau venu est un signe fort de sa confiance en Vassilevski. Avec Antonov, l'État-Major général reçoit le renfort d'une des têtes les mieux faites de l'Armée rouge et même de toutes les armées de la Seconde Guerre mondiale.

L'arrivée de Vassilevski à la tête de l'État-Major général intervient à l'un des pires moments de la guerre. À la fin juin 1942, la Wehrmacht lance l'opération *Blau*, son offensive stratégique d'été. Si Vassilevski, qui prend

encore l'avis de Chapochnikov, a bien vu que la première frappe ennemie se produirait vers Voronej, il s'est trompé sur son objectif final. Comme Staline, il a parié pour une attaque vers Moscou, alors que l'objectif allemand est à l'opposé, vers le Caucase. Son autre surprise concerne son poste. Loin de le laisser superviser les opérations depuis Moscou – comme Hitler laisse Halder travailler à Angerburg –, Staline le dépêche à tout propos sur le front. Il s'ensuit deux problèmes. Un : une certaine désorganisation du travail de l'état-major. Deux : une confusion des rôles au front. Vassilevski est supposé « aider », « conseiller » et « surveiller l'exécution des décisions prises par la Stavka ». Mais sa simple présence, sa qualité de *missus dominicus* du chef suprême, peut aussi paralyser le commandant du Front auquel il rend visite.

Déjà, quelques jours avant sa nomination, Staline l'avait envoyé auprès de Meretskov dans les marais du Volkhov, où la 2e armée de choc, bientôt commandée par Vlassov, se trouvait encerclée. Il aide à y monter des contre-attaques de dégagement qui n'aboutiront que partiellement. Ses rapports avec Meretskov, sous qui il avait servi en 1940, sont bons. En revanche, lors de sa mission suivante, les choses se passent moins bien. Le 3 juillet, Vassilevski est à Ielets, où il doit stimuler l'ardeur de la toute nouvelle 5e armée de tanks, sortie pour l'occasion de la réserve de la Stavka : un millier de machines neuves dont 800 KV et T-34, qui doivent faire face à 500 panzers. La formation est en principe sous les ordres de Golikov, commandant du Front de Voronej. L'attaque est un échec pitoyable – Voronej tombe le 7 juillet, 600 chars sont détruits – qui coûte la vie au commandant de la première armée de tanks soviétique jamais mise sur pied, Lizioukov. La démonstration est faite : l'Armée rouge est encore incapable de coordonner l'action de trois corps blindés et d'une flotte aérienne. Si, dans l'affaire de Voronej, Vassilevski n'a servi à rien sur le plan opérationnel, il est dans son rôle en conseillant à Staline de limoger Golikov et de le remplacer par Vatoutine, son adjoint du moment. Quant au Front de Briansk, il lui trouve un des meilleurs chefs possibles, Rokossovski. On mesure ici le poids nouveau de Vassilevski sur les nominations signées par Staline.

Après guerre, Golikov et Rotmistrov – commandant d'un des corps blindés qui ont fait faillite – accuseront Vassilevski d'avoir semé la pagaille à Voronej en court-circuitant leurs ordres et de ne rien connaître au maniement des blindés. Il y a sans doute là une part de vérité, à condition

d'ajouter que Staline est le grand ordonnateur de cette pagaille en menaçant dix fois par jour au téléphone son envoyé personnel. Vassilevski tremble comme les autres. Une seule fois, en janvier 1944, alors qu'il sera en mission en Ukraine, il contredira frontalement le dictateur en affirmant que, sans renforts, Tolboukhine ne peut plus attaquer. Staline haussera la voix et lui reprochera de ne pas savoir diriger. « Je n'avais d'autre choix que de réitérer fortement mon opinion, écrit-il. L'élévation du ton de Staline m'a poussé involontairement à faire la même chose. Staline a raccroché. Fiodor Ivanovitch [Tolboukhine], qui se tenait à côté de moi et qui entendait tout, m'a avoué en souriant : "Eh bien vous savez, Alexandre Mikhaïlovitch, de peur j'étais prêt à me cacher sous la table."[14] »

Après son échec à Voronej, Vassilevski passe le mois de juillet 1942 à bâtir une défense cohérente sur la moitié sud du front, qui se trouve en pleine retraite. Il rassemble plusieurs armées de réserve en un nouveau Front, celui de Stalingrad. Le 23 juillet, il fait sa première visite à cette nouvelle formation, début d'une série épuisante d'allers-retours qui dure jusqu'au printemps 1943. La séquence de Voronej recommence, cette fois avec deux armées de tanks lancées en contre-attaque dans la boucle du Don contre la 6e armée allemande du général Paulus chargée d'occuper Stalingrad. Vassilevski monte pour elles un plan complexe, mais les assauts, non coordonnés, en partie du fait des exhortations rageuses de Staline, aboutissent à la destruction des quatre cinquièmes des machines. La retraite reprend de plus belle vers Stalingrad et la Volga.

La bataille de Stalingrad, qui, entendue au sens large, commence en juillet 1942, va être la grande affaire de la vie de Vassilevski. Il est le seul à la suivre de bout en bout (Joukov partira vers Rjev le 18 novembre 1942), dans ses deux phases, défensive puis offensive. S'agissant de la première phase, il est à l'œuvre dans les combats à l'ouest du Don, puis entre Don et Volga, dans les offensives sur l'axe septentrional (Kotluban), dans le renforcement des têtes de pont décisives au sud du Don, ainsi que dans l'alimentation en continu de la bataille urbaine. Une fois de plus, ses apparitions sur le terrain – avec la 4e armée de tanks, notamment – ne sont pas concluantes. En revanche, il a les qualités d'un grand « chtabiste », ainsi que l'on désigne les officiers d'état-major (*chtab* en russe, de l'allemand *Stab*) : il se trompe rarement sur la détermination des points et des directions importants, parvient à organiser les unités de façon cohérente

et sait faire travailler autour de lui les spécialistes de la logistique, de l'artillerie, des chars et de l'aviation.

L'idée d'une contre-offensive majeure visant à encercler la 6e armée – l'opération *Uranus* – est son enfant autant que celui de Joukov. Le suivi de son exécution (le patron le charge de coordonner l'action des trois Fronts qui y participent), la défense contre la tentative du feld-maréchal von Manstein de libérer les encerclés sont à mettre à son seul crédit. C'est lui qui prend, et fait endosser par Staline, la décision clé : ne pas lâcher la proie – la liquidation de Paulus – pour l'ombre – l'opération *Saturne* vers Rostov. Après guerre, il aura à se défendre de l'accusation d'avoir été timoré. Pour avoir la peau de la 6e armée, n'aurait-il pas manqué la destruction du groupe d'armées A tout entier ? Vassilevski se défendra à l'aide de données opérationnelles mais, sous-jacent, on comprend l'argument principal : l'adversaire est des plus coriaces et, dès qu'il réussit à regrouper trois divisions de panzers, il redevient un tigre qui ne pardonne aucune erreur. La suite, marquée par la témérité de Vatoutine, montrera à quel point Vassilevski a eu raison de parier sur la prudence en décembre 1942. On ne peut pas non plus lui imputer la poursuite trop molle le long du Don, vers Rostov, en janvier 1943. À cette date, Staline lui a en effet ordonné d'aller coordonner les offensives sur le Don moyen, où Joukov le rejoint. Ensemble, avec les Fronts de Voronej et de Briansk, ils dessinent et coordonnent l'opération *Ostrogojsk-Rossoch* (13-27 janvier), puis Vassilevski, seul, aide à l'opération *Voronej-Kastornoïe* (24 janvier-17 février). Ce sont deux succès majeurs : la 2e armée allemande, la 2e armée hongroise et le dernier corps italien en bon état sont détruits, les survivants contraints de reculer de 400 km, au-delà de Koursk et de Kharkov. Le 18 janvier 1943, quand Joukov est fait maréchal de l'Union soviétique, Vassilevski monte d'un cran, général d'armée. À sa grande surprise, un mois plus tard, le 16 février, jour de la première libération de Kharkov, Staline lui télégraphie sa nomination au maréchalat. Elle récompense ses victoires sur le Don et la Volga.

Son interminable voyage d'un Front à l'autre se poursuit, ne lui laissant au mieux qu'une semaine, de temps à autre, pour passer à Moscou si Staline le permet. L'enchaînement des missions donne le tournis. Le 17 février 1943, il est à Kharkov avec Koniev. Le 19, son Lisunov Li-2, version soviétique du DC-3, atterrit à Moscou. Staline lui confie la coordination de

quatre Fronts pour liquider le groupe d'armées Centre allemand en l'encerclant autour de Smolensk. L'idée est de Joukov, qui a toujours les yeux rivés sur l'axe de Berlin. Vassilevski passe trois jours auprès d'Antonov pour vérifier l'acheminement des troupes et des matériels, dont il a poussé les préparatifs depuis le début février. Le 23 février à l'aube, le voilà auprès du Front de Briansk. Le 26, Staline le rappelle auprès de lui. « Prenez quelques jours, vous devez être fatigué », lui dit-il. Il passe sa semaine de repos en allées et venues entre la Stavka et l'État-Major général, inquiet de l'offensive générale imprudente lancée sur la moitié sud du front. Dans la nuit du 3 mars, Staline l'envoie en urgence au Q.G. du Front de Voronej : la contre-offensive d'Erich von Manstein menace Kharkov. Après avoir mis en route d'importantes réserves, il est sur place, huit heures plus tard, à pousser la mise en défense de l'axe Kharkov-Koursk. Joukov le rejoint. Antonov l'appelle régulièrement pour l'informer du cheminement des réserves. Le 22 mars, alors que les forces de Manstein sont enfin bloquées, Staline lui permet de revenir dans la capitale. Cette fois, le calme s'installant sur le front pour la première fois depuis un an, il y reste pour son plus long séjour de la guerre, près de six semaines entrecoupées, tout de même, de quelques inspections. C'est lui qui dirige l'énorme effort de planification des batailles prévues pour l'été, centrées autour du saillant de Koursk.

Disposer les réserves, transformer le saillant en forteresse, préparer les contre-offensives prévues vers Orel et Kharkov n'est cependant pas la partie la plus difficile de son programme. Plus exigeant nerveusement est l'effort, mené avec Joukov, pour convaincre Staline qu'il faut laisser l'ennemi attaquer le premier à Koursk *avant* de passer à l'offensive. Entre mai et juillet 1943, la tension ne cesse de monter au Kremlin et dans les P.C. des Fronts. Les dates de l'attaque allemande annoncées par les services de renseignements se révèlent toutes fausses. Staline commence à penser que Hitler joue la montre, qu'il feint l'attaque uniquement pour retarder celle des Soviétiques jusqu'à la mauvaise saison. Vatoutine, qui commande le Front de Voronej chargé de la défense de la face sud du saillant de Koursk, le rejoint dans cette analyse. Le tandem Joukov-Vassilevski doit déployer des trésors de patience pour persuader le dictateur qu'il faut laisser venir l'attaque allemande (l'opération *Citadelle*) car c'est elle qui actionnera le piège de la contre-offensive vers Orel, l'opération *Koutouzov*. De plus en plus nerveux, Staline envoie Vassilevski vérifier, du 20 mai au 10 juin, l'état

des six armées qui doivent participer à *Koutouzov*. Puis, dès son retour à Moscou, il le charge de coordonner l'action des Fronts de Voronej (Vatoutine) et du Sud-Ouest (Malinovski), tandis que Joukov prend la responsabilité du Front situé sur la face nord du saillant de Koursk (Front du Centre, Rokossovski) ainsi que des Fronts de Briansk et de l'Ouest.

Vassilevski se tient auprès de Vatoutine à partir du 2 juillet 1943. Le 5 juillet 1943, il fait la couverture du *Time*, qui brosse de lui un portrait élogieux. C'est la quatrième fois qu'un soldat soviétique a droit à cet honneur, après Timochenko, Joukov et Golikov, ce qui lui assure une petite notoriété internationale. C'est près de Vatoutine qu'il vit les deux terribles semaines de l'attaque allemande. C'est lui qui décide Staline à envoyer à la rescousse la 5e armée de la Garde de Rotmistrov, qui affronte les panzers SS dans la plaine de la Prokhorovka, le 12 juillet. Dans ses Mémoires, ce passage est narré de façon curieuse. Vassilevski répète la vulgate du Parti – grande victoire soviétique, divisions de panzers saignées à blanc –, mais il inclut dans son récit un rapport qu'il envoie à Staline le 14 juillet, dans lequel on comprend que les T-34 se sont fait littéralement massacrer. Le lendemain, Vassilevski atterrit de nouveau à Moscou. Durant trois semaines d'un travail acharné mené avec Antonov, il met sur pied la séquence d'offensives qui vont ébranler l'ensemble du front germano-soviétique à partir d'août. Les grandes décisions sont prises avec la Stavka – donc avec Staline et Joukov –, les allocations de moyens se discutent avec les membres du GKO – le Comité d'État à la Défense – et les responsables des directions d'arme (chars, artillerie, aviation, etc.), l'acheminement avec Khrouliov, le grand patron des arrières. Puis, le 6 août, estimant que leur présence à Moscou a assez duré, Staline déplace ses deux envoyés les plus précieux vers l'Ukraine. Joukov reçoit mission de lier entre eux les efforts du Front de Voronej (Vatoutine) et du Front de la Steppe (Koniev), Vassilevski ceux des Fronts du Sud-Ouest (Malinovski) et du Sud (Tolboukhine). Si le premier doit viser Kharkov, le second a pour mission de libérer la région industrielle du Donbass.

Les cinq semaines qui suivent sont éprouvantes. Vassilevski vérifie les plans des deux Fronts sous sa responsabilité, s'assure de la qualité des reconnaissances, de la préparation des zones d'attaque et, surtout – c'est le point faible de l'Armée rouge –, des liaisons entre armées et entre Fronts. Lui-même reste en contact régulier avec Joukov, Antonov et Staline. Durant la bataille, il se déplace systématiquement sur les points les plus chauds, sa

seule présence signifiant pour tous que l'œil du patron est posé sur eux. D'un simple coup de téléphone au Kremlin, il peut modifier une affectation ou briser une carrière, quérir un blâme ou un éloge. Il n'est pas pour autant à l'abri des colères du dictateur. Le 16 août, alors qu'il se tient à un P.C. d'armée, la bataille est si violente qu'il envoie son rapport quotidien à Staline avec quelques heures de retard. Le lendemain à l'aube, il reçoit ce télégramme : « Au maréchal Vassilevski. Il est déjà 3 h 30. Vous n'avez pas encore jugé nécessaire d'informer la Stavka des résultats de la journée du 16 août et de votre jugement sur la situation. Je vous ai donné pleins pouvoirs et vous ai fait obligation de m'informer sans délai de l'issue de chaque journée d'opération. Vous avez oublié ce devoir et n'avez rien envoyé […]. Je vous préviens une dernière fois : si vous deviez oublier encore vos obligations vis-à-vis de la Stavka, vous serez relevé de vos fonctions de chef de l'État-Major général et rappelé du front. J. Staline. » Il faut plus d'un mois et demi de combats féroces aux 3e et 4e Fronts d'Ukraine, la nouvelle dénomination des formations de Malinovski et Tolboukhine, pour chasser Manstein de la rive gauche du Dniepr et border enfin le grand fleuve, un mois de plus pour forcer l'obstacle et encore un autre pour aménager une vaste tête de pont sur la rive ouest.

Vassilevski ne revient à Moscou, avec Joukov, que le 15 décembre 1943. À la suite de plusieurs réunions avec Staline, il est convenu de poursuivre les opérations sur tout le front, de la Baltique à la mer Noire, en plein hiver. Antonov a préparé les plans, secteur par secteur, reçu les observations des commandants de Front. Vassilevski avalise avant de soumettre à Staline, qui émet les directives nécessaires au nom de la Stavka. Puis, à la mi-janvier 1944, c'est le retour au front, toujours en Ukraine où la Stavka a placé, une fois de plus, le centre de gravité des efforts de l'Armée rouge. Vassilevski parcourt avec les 3e et 4e Fronts d'Ukraine le sanglant chemin du Dniepr à Odessa, libérée le 10 avril 1944. À cette occasion, il reçoit l'ordre de la Victoire, le plus important de la panoplie créée par Staline (seul Joukov avait eu cet honneur avant lui). À partir d'avril, il est chargé d'assister Tolboukhine dans la libération de la Crimée. Curieusement, Staline l'oblige à discuter de ses options opérationnelles avec Vorochilov venu le voir à Krivoï Rog en train spécial. Dans ses Mémoires, Vassilevski laisse entendre que le vrai motif de la visite était de l'informer du contenu de la conférence de Téhéran qui a eu lieu… quatre mois avant. Antonov ayant assisté aux discussions interalliées en Iran, force

est de supposer qu'il avait reçu ordre de Staline de n'en rien dire à son supérieur, Vassilevski. Cette supposition est renforcée par la confiance croissante que Staline place dans Antonov – et dans son nouveau chef des opérations depuis mai 1943, Chtemenko –, véritable maître de l'État-Major général en l'absence du titulaire. Durant un mois, Vassilevski est sur tous les points cruciaux de la bataille de Crimée. Le 12 mai 1944, alors que la presqu'île est entièrement libérée, sa Jeep saute sur une mine. Le visage lacéré d'éclats de verre, commotionné, il est transporté à Moscou. Cet accident providentiel lui évite d'endosser l'échec de Malinovski sur le seuil de la Roumanie.

Après quinze jours de repos, Vassilevski se plonge dans le travail de planification débuté en avril par l'équipe Antonov-Chtemenko, notamment sur la plus importante opération de l'été, *Bagration* – la libération de la Biélorussie. Le plan est déposé devant Staline le 20 mai 1944, accepté le 30. Le même jour, le Vojd demande à Joukov et Vassilevski de choisir leur prochaine affectation comme représentants de la Stavka : Joukov prend la coordination des 1er et 2e Fronts de Biélorussie, Vassilevski se charge de l'aile droite de l'opération (1er Front de la Baltique et 3e Front de Biélorussie).

Il ne semble pas avoir entretenu, comme presque tous les officiers supérieurs soviétiques, une « épouse de campagne ». Au contraire, la vie de famille lui manque tant qu'au début de 1944 il installe près du front Ekaterina et le petit Igor, qui reçoit devoirs et leçons depuis Moscou sur fréquence radio militaire. C'est aussi à cette époque qu'il prend près de lui son fils aîné Youri. Celui-ci, âgé de dix-neuf ans, se remet à peine d'une tuberculose et vivra près de son père jusqu'à son mariage, quatre ans plus tard.

Le 4 juin 1944, le maréchal est avec son équipe (une dizaine d'officiers, dont un tankiste, un aviateur, un artilleur et son aide de camp) au Q.G. du 3e Front de Biélorussie. Comme à l'accoutumée, l'on se préoccupe en premier lieu d'installer radio, téléphone H.F. et téléscripteur en lien avec la Stavka, avec l'État-Major général, ainsi qu'avec tous les commandants de Front et d'armée. Chaque plan de secteur est revu, les dispositions sur le terrain vérifiées, les plannings ferroviaires scrutés, les séances d'entraînement et les camouflages inspectés. Il rend compte en personne à

Moscou le 17 juin et est de retour le 20 auprès de Tcherniakhovski, qui commande le 3e Front de Biélorussie.

L'opération *Bagration* est un des plus grands triomphes de l'Armée rouge. S'il est impossible d'en attribuer le mérite à Vassilevski ou à n'importe quel autre individu, son accompagnement de l'offensive a été remarquable. Tandis que les deux chefs de Front gèrent la bataille au quotidien, le maréchal se concentre sur le coup d'après et sur la liaison avec les Fronts voisins. Le 10 juillet, Staline lui confie, à sa demande, un Front supplémentaire, le 2e de la Baltique. C'est donc toute l'aile droite du front germano-soviétique que Vassilevski fait avancer de 400 km vers l'ouest, jusqu'à la frontière du Reich, en Prusse-Orientale, isolant au passage le groupe d'armées Nord allemand en Courlande. C'est la première fois qu'il coordonne trois Fronts sur une telle distance, expérience qui lui sera utile en Extrême-Orient. Le système est devenu assez souple pour que, lorsque le besoin s'en fait sentir, il puisse demander à Antonov de prendre directement sous sa coupe depuis Moscou un Front (en l'occurrence le 3e de Biélorussie) afin qu'il se concentre sur un axe et un seul (celui de Riga).

La Prusse-Orientale se révèle une noix difficile à casser. À l'automne 1944, une première tentative pour y pénétrer échoue. Le 12 novembre, Staline décide de dispenser Joukov de la fonction de représentant de la Stavka et lui confie le commandement direct du 1er Front de Biélorussie. Il se réserve personnellement la coordination des trois Fronts de Biélorussie, sans doute pour apparaître comme le vainqueur du Reich, ce qui ôte à Vassilevski tout droit de regard sur le 3e Front. Dorénavant, les commandants de Front viendront en personne discuter de leurs plans avec le maître du Kremlin, la plupart du temps en présence d'Antonov. Lorsqu'une nouvelle opération débute en Prusse-Orientale, le 13 janvier 1945, avec les 3e (Tcherniakhovski) et 2e (Rokossovski) Fronts de Biélorussie, Vassilevski ronge son frein en faisant coopérer les deux Fronts de la Baltique placés en défense autour de la Courlande. En février 1945, Staline et Antonov partent à Yalta rencontrer les Anglo-Saxons. Vassilevski est rappelé à Moscou et reprend provisoirement les rênes de l'État-Major général tout en représentant le Vojd dans sa fonction de ministre de la Défense. Le 18 février, alors que celui-ci l'envoie aider Tcherniakhovski à en finir avec la Prusse-Orientale, il demande à être déchargé de sa fonction de chef de l'État-Major général et propose qu'Antonov le remplace, ce qui sera effectif

quelques jours plus tard. Staline, en compensation, le fait admettre officiellement au sein de la Stavka. Le soir même, alors qu'il se trouve au théâtre, repensant sans doute aux huit années passées à l'État-Major général, un planton l'informe que Staline le mande au téléphone : le dictateur lui apprend la mort de Tcherniakhovski et lui demande de prendre le commandement direct du 3e Front de Biélorussie. C'est à ce poste qu'il finit la guerre en Europe, après avoir conquis Königsberg, « citadelle de l'impérialisme allemand » – ce qui lui vaut un second ordre de la Victoire. Le premier jour de juin 1945, caché sous un uniforme de général, le maréchal est dans le Transsibérien et roule vers l'Extrême-Orient.

À Yalta, en février 1945, Staline a promis à Roosevelt qu'il entrerait en guerre contre le Japon trois mois après la fin des combats en Europe. L'État-Major général y réfléchit depuis la fin de 1943, et si le gros du travail de planification est réalisé par l'équipe Antonov-Chtemenko, Vassilevski y met sa patte à partir de l'été 1944. Pour tenir le délai promis aux Occidentaux, il faut néanmoins l'aide logistique américaine. L'Oncle Sam livre à Vladivostok les milliers de camions et les dizaines de locomotives de manœuvre nécessaires, le Transsibérien étant saturé par le déplacement de 136 000 wagons entre mai et août. L'opération *Tempête d'août* comporte plusieurs innovations rendues nécessaires par l'étendue du théâtre (trois fois la France), la profondeur de la pénétration (plus de 1 000 km), la dureté des conditions climatiques et géographiques (chaîne de montagnes, marais, déserts), la multiplicité des objectifs (Mandchourie, Chine du Nord, ports coréens, péninsule du Shandong). Le plan, chef-d'œuvre de l'équipe Vassilevski, est le plus complexe jamais produit par les forces armées soviétiques. Il implique trois Fronts – dix armées, dont une blindée –, trois armées aériennes, la flotte du Pacifique, la flottille de l'Amour et plusieurs brigades aéroportées, le tout placé sous le commandement du maréchal. Il aboutit en moins de quinze jours, et avec trois semaines d'avance sur le planning, à la destruction de l'armée japonaise du Kwantung – surestimée, il est vrai – et des forces mandchoues. Tous les objectifs sont atteints, avec des pertes minimes : 12 000 pour 1,7 million d'hommes engagés.

Le 25 février 1946, le maréchal Vassilevski est nommé à nouveau chef de l'État-Major général de l'armée soviétique et, le 22 mars, adjoint du ministre de la Défense, Staline. En août 1948, en pleine disgrâce de Joukov – en faveur duquel il n'intervient pas mais contre lequel il ne témoigne pas

non plus –, son fils Youri épouse Era, une des filles de Joukov. Vassilevski désapprouve l'union. « Mon père n'était pas content du tout, racontera Youri dans une interview. Staline essayait par tous les moyens de rendre impossible toute amitié entre les principaux chefs militaires. Les liens familiaux étaient notamment très indésirables. De ce fait, nos relations se sont de plus en plus réduites. Era et moi vivions chez les Joukov[15]. » Il cesse de voir son fils comme il avait cessé de voir père et mère, par peur du Parti et de Staline.

En novembre 1946, le maréchal demande à Boulganine, nouveau ministre de la Défense, à être libéré du poste de chef de l'État-Major général au profit d'Antonov. Staline accepte son départ mais rejette la candidature d'Antonov : Chtemenko hérite du poste. Vassilevski profite enfin de sa datcha d'Arkhangelskoïe. Soigner les chevaux, cueillir baies et champignons, pêcher et fumer le brochet lui procurent ses premiers vrais instants de détente depuis vingt ans. Staline ne le laisse pas respirer longtemps. En mars 1949, il le nomme au ministère des Forces armées de l'URSS (terre et mer), retaillé en ministère de la Guerre (terre) l'année suivante. Sans doute n'a-t-il trouvé personne qui lui obéisse aussi inconditionnellement que l'ancien séminariste. À ce poste, Vassilevski développe les moyens de mise en œuvre de l'arme atomique, notamment le missile R-1, dérivé du V2 allemand. La première explosion nucléaire a lieu en sa présence, le 29 août 1949. Il demeure ministre jusqu'au 15 mars 1953, avant d'être démis au profit de Boulganine. En 1957, il est libéré de ses fonctions pour « raisons de santé », mais il semble que ce soit sa réputation de stalinien qui l'ait fait écarter par Khrouchtchev. Au début des années 1970, il entreprend de rédiger ses Mémoires, qui sont parmi les meilleurs dans ce genre très codifié et surveillé, le plus souvent écrits en langue de bois. On y remarque surtout l'éloge des capacités militaires de Staline, mais le fait n'est pas exceptionnel à ce moment de l'ère Brejnev. Le maréchal Vassilevski meurt le 5 décembre 1977.

11

Koniev

L’anti-Joukov

Dans la pâture stalinienne, il y avait deux taureaux. L'un s'appelait Gueorgui Joukov, l'autre Ivan Koniev. Ils se ressemblaient. Par le physique d'abord : un crâne rasé, une mâchoire de dogue, un poitrail puissant, une résistance physique hors du commun. Tous deux dominaient l'art opératif, du moins lorsqu'ils ont eu l'instrument adéquat pour en faire la démonstration. Chez l'un et chez l'autre, le mépris du danger, la volonté, l'obstination, la brutalité étaient présents au plus haut degré, de même que le sens de l'organisation, l'intérêt porté aux détails, la capacité à se mettre dans la peau de l'adversaire. Le général Alexandre Pokrovski, ancien chef d'état-major de plusieurs Fronts et armées, fera observer à l'écrivain Konstantin Simonov : « Parmi tous les commandants de Front avec lesquels j'ai eu l'occasion de travailler, Koniev était le plus expansif, le plus ardent. Certes, […] il était explosif, mais il se refroidissait très vite. Il pouvait s'indigner, bouillonner, hurler, mais il se calmait rapidement. [De tous ceux que j'ai connus], il était le plus "soldat", le plus humain aussi […]. Un jour, je l'ai accompagné dans les tranchées – il fallait voir comment il parlait aux soldats ! Ce n'était pas une conversation bruyante […] mais naturelle. […] Il parlait ainsi aux soldats parce qu'il ne savait pas parler autrement, avec une compréhension totale de ce qu'était leur vie, leur âme[1]. » Une chose est certaine : parmi les maréchaux de la Victoire, Koniev était le seul à se considérer comme l'égal de Joukov, et à souffrir de ne pas l'être. Il était ainsi prédisposé à servir d'arme principale dans les mains du Parti, de Staline à Khrouchtchev, pour abaisser Joukov.

Né le 28 décembre 1897 à Lodeïno, près de Nikolsk, à 800 km au nord de Moscou, Ivan Stepanovitch Koniev est l'aîné d'une famille de paysans pauvres. Sa mère meurt en mettant au monde sa sœur Maria. Les deux enfants sont élevés par leur tante paternelle. Un de ses oncles, Fiodor, a fait son service militaire chez les uhlans avant d'entrer dans la police – dans ses différents C.V., le futur maréchal omettra toujours de mentionner le parcours de cet « ennemi de classe ». Il fréquente durant trois années l'école élémentaire du village puis en passe quatre de plus à l'école du district. À

treize ans, il commence à gagner son pain dans le dur métier de flotteur de bois. En 1913, il part pour Arkhangelsk, où il poursuit la même activité. En mai 1916, il est appelé à l'armée par anticipation. « J'étais un garçon costaud, et même fort, physiquement bien développé, racontera-t-il dans un récit autobiographique enregistré en 1972, et on a décidé de m'envoyer dans la marine, ce qui m'arrangeait. Le lendemain de cette décision, je me suis retrouvé dans… l'infanterie, à la 212e division, près de Morchansk ! J'y ai fait mes "universités" : un jour un caporal m'ordonnait de nettoyer ses bottes, le lendemain un voisin de la caserne me donnait une gifle et le troisième jour, avec 40 °C de fièvre, on m'envoyait faucher les foins. […] Des officiers sont venus dans notre unité choisir des gars pour l'école des aspirants. Ils m'ont pris pour l'artillerie[2]. » Il sert à la 2e brigade d'artillerie lourde, à Moscou. Il y gagne des galons de sous-officier artificier, comme Koulik.

Dans une autobiographie de service datant de 1947, il affirme être encore à Moscou durant la révolution de février 1917. « Là, j'ai participé à la libération des soldats de notre brigade emprisonnés, et nous avons arrêté à leur tour les gendarmes. » Il doit monter en ligne en avril, près de Ternopol, mais le Front du Sud-Ouest se trouve en pleine débandade à la suite de l'avortement de l'offensive, la dernière de l'ancienne armée, voulue par le ministre de la Guerre, Kerenski. Il ne s'est donc pas battu durant la Première Guerre mondiale.

Son unité est laissée à elle-même à Semipolki, près de Kiev, jusqu'à la révolution d'Octobre. Toujours en 1947, il dira qu'il était déjà « aux côtés des bolcheviks et des soviets ». C'est possible, même si l'on n'a pas trace d'activités révolutionnaires dans lesquelles il serait impliqué. On sait seulement qu'en novembre il rentre dans son lointain village, pour profiter du calme de la vie villageoise, dira-t-il au journaliste Polevoï[3]. En revanche, il est certain qu'il agit en bolchevik dès son retour au pays. En janvier ou février 1918, il s'attache à un groupe de soldats revenus du front, dont il semble être devenu assez vite le chef. « [Notre] unité a renversé le conseil de *zemstvo*, confisqué les terres des propriétaires et des cléricaux, arrêté les marchands […] ; j'ai monté le premier congrès des soviets du *volost* [unité administrative locale], mené la propagande et organisé les élections. En février 1918, après le congrès des soviets, j'ai été élu au sein du comité exécutif de Nikolsk. » Au printemps 1918, il entre au Parti et occupe le poste de commissaire militaire du district de Nikolsk. Comme Vassilevski,

il a reçu le baptême du feu dans les opérations contre les « classes ennemies ». Toujours selon son autobiographie, il aurait personnellement écrasé une insurrection dans cinq *volost* provoquée par les difficultés d'approvisionnement. Il organise également le recrutement de soldats pour le front de la guerre civile, et la mobilisation des communistes contre les paysans. En mai-juin 1918, il est délégué au 5e congrès panrusse des soviets. Il est présent à Moscou quand éclate la révolte des S-R et prête la main à son écrasement. « En juin 1919, écrit-il, au moment où la situation devient la plus dangereuse – Koltchak et Youdenitch, deux des principaux chefs blancs, approchaient respectivement de Viatka et de Leningrad –, je me porte volontaire pour le front. Je passe un mois au 1er régiment de réserve à Kostroma en qualité de commandant d'une unité et, parallèlement, je participe à l'écrasement d'une révolte de déserteurs. »

Le voici donc pour la première fois sur un front. Il sert à la 3e armée, d'abord en qualité d'artilleur, comme simple canonnier, mais aussi comme chef de la cellule du Parti de sa batterie. Puis il devient commissaire du train blindé 102. C'est sur les rails qu'il participe aux combats de l'Oural contre les troupes de Koltchak. Son train est ensuite envoyé en Extrême-Orient contre l'ataman des Cosaques du Baïkal, Semenov, et ses alliés japonais. C'est au cours de cette campagne qu'il fait la connaissance de sa première femme, Anna Volochina, dont il aura deux enfants. En 1921, il est nommé commissaire d'une brigade puis d'une division qui cantonnent en Transbaïkalie. Après un passage à Moscou en février 1921, où il est délégué au Xe congrès du Parti et fait le coup de feu contre les insurgés de Kronstadt, il revient pour trois ans en Extrême-Orient, d'abord comme commissaire de l'état-major de l'armée populaire révolutionnaire de la république d'Extrême-Orient, puis, après la prise de Vladivostok par les bolcheviks, comme commissaire du corps d'armée maritime. Au début de 1924, sa formation est transférée en Ukraine.

C'est à ce moment, entre la fin de 1924 et début de 1925, qu'est introduit très progressivement le commandement unifié. Les commandants deviennent en même temps commissaires et, plus rarement, les commissaires deviennent commandants. Koniev appartient à la seconde espèce. Le voilà « commandant unifié » de la 1re division d'infanterie de Moscou. Pour se mettre à niveau sur le plan technique, il suit un cours de perfectionnement (Kuvnas) à l'académie Frounzé, où il entend Sviétchine et

Verkhovski, deux des théoriciens les plus doués. De 1926 à 1931, il commande le 72e régiment de la Division de Fer de Samara-Oulianov, puis le 50e régiment du Drapeau rouge, enfin la 17e division d'infanterie de Nijni Novgorod. Il répétera à plusieurs occasions que c'est durant son temps de commandement de ces deux régiments qu'il a appris « tout ce qui, plus tard, à la guerre, lui serait utile. […] Le commandement d'un régiment est la base de l'expérience militaire. J'ose dire que, sans la pratique du commandement d'un régiment, on ne peut pas devenir un vrai capitaine[4] ». « Le régiment enseigne, le régiment éduque, […] le régiment est l'organisateur de la bataille. Son commandant est obligé d'utiliser correctement l'artillerie, […] les chars, le soutien des sapeurs et même de l'aviation, en demandant l'autorisation des autorités supérieures. Sur le champ de bataille, le commandant du régiment est son maître. C'est pourquoi j'ai eu ce désir si fort d'occuper ce poste. J'ai commandé des régiments pendant cinq ans. Beaucoup m'ont laissé entendre, parfois de façon ironique, que j'y étais resté trop longtemps. On m'a proposé toutes sortes de postes […]. J'ai tout refusé. J'enseignais au régiment et j'apprenais du régiment. Je dirigeais moi-même les entraînements […] et lorsque je manquais de compétences techniques, par exemple pour utiliser la mitrailleuse Maxim, j'appelais le chef du ravitaillement, un ancien officier de l'armée tsariste, je l'invitais sous ma tente en dehors des heures de travail, et il m'apprenait la mitrailleuse[5]. » L'accès à un commandement divisionnaire appelle une remise à niveau, qu'il réussit en suivant un cycle de deux années à l'académie Frounzé (1932-1933).

À ce point de sa carrière, on peut dresser une comparaison avec celle de son futur rival. Sur Joukov, il a l'avantage d'une scolarité de base deux fois plus longue et d'un enseignement académique complet. Plus jeune d'un an, il accède pourtant deux ans avant lui au commandement d'une division (1931 contre 1933). Son avantage tient sans doute à sa première carrière de commissaire politique. En revanche, il n'a pas, comme Joukov à l'inspection de la cavalerie, travaillé dans l'appareil central de l'armée auprès de ténors comme Toukhatchevski, Isserson et Triandafillov. Pour le premier nommé, d'ailleurs, il affectera toujours un certain dédain[6].

À la sortie de l'académie, en janvier 1934, il prend le commandement de la 37e division d'infanterie, dans le district militaire de Biélorussie. Il y rencontre pour la première fois Gueorgui Joukov avec lequel il entretient, à

Minsk, de « bonnes relations ». Il participe aux grandes manœuvres de 1936, où il est remarqué, comme il le racontera en 1965 à l'écrivain Simonov : « Pendant les exercices, en présence d'invités étrangers, j'ai abandonné la méthode, alors acceptée, de creuser des trous d'homme individuels pour organiser tout un secteur fortifié avec un système de tranchées interconnectées qui permettait de manœuvrer à l'intérieur du secteur sans être obligé de courber la tête. Mon poste de commandement était si bon qu'on l'a montré au chef d'état-major de l'armée française de l'époque, le général Gamelin[7]. » En août 1936, il est décoré de l'Étoile rouge pour la qualité de son service dans le district, puis monte au grade de *komdiv*.

En juin 1937, la Grande Terreur est mise sur les rails. En juillet, Koniev est convoqué à Moscou par Vorochilov. Bouline, chef adjoint de la direction politique principale, lui dit au téléphone : « "Emportez un peu de linge avec vous, et rien d'autre. Vous recevrez toutes les instructions ici, à Moscou." À ce moment-là, une telle convocation pouvait être déconcertante, j'essayai de chasser les pensées inquiétantes qui me venaient. À Moscou, à la gare de Biélorussie, un représentant du secrétariat du commissaire du peuple à la Défense m'attendait et nous nous sommes rendus immédiatement au commissariat du peuple. Après avoir clarifié un certain nombre de points, K. I. Vorochilov m'a demandé si je connaissais l'Extrême-Orient. J'ai répondu oui, je m'étais battu là-bas, j'avais même marché jusqu'à Vladivostok. "Connaissez-vous la Mongolie ?" J'ai répondu que je connaissais un peu la Mongolie : notre 2e division était postée à la frontière avec la Mongolie et la Mandchourie durant les batailles pour libérer la Transbaïkalie des gangs de Semenov ; j'avais une idée de toute la région, en particulier de sa partie orientale, de ses steppes sans bornes […]. "Nous devons envoyer un représentant en Mongolie – un conseiller de l'Armée populaire mongole." […] Dans la soirée, le Politburo a décidé ma nomination. […] Après cela, j'ai été convoqué au Kremlin chez Staline afin de recevoir des instructions personnelles de sa part. Staline m'a expliqué la situation en Mongolie, […] l'offensive japonaise en Mandchourie, leur plan pour s'emparer de la République populaire mongole[8]. »

Ce départ précipité en Mongolie a-t-il sauvé Koniev de l'arrestation ? Il existe aux archives une lettre de dénonciation, envoyée au Comité central en décembre 1937 par un certain Medovyi, ancien commissaire à la

37e division. Le Comité central la transmet à la direction politique de l'armée. Dans la marge, Smirnov, chef de la direction politique, a noté, en date du 25 décembre 1937 : « Informez Choub [chef adjoint d'un département du Comité central] que nous avons vérifié Koniev. Il travaille bien et ne suscite aucune suspicion[9]. » S'il est donc peu probable que Koniev ait fait partie des cibles du NKVD, il a quand même mieux valu pour sa santé qu'il se trouve, durant l'année sanglante, à 7 000 km de Moscou.

En Mongolie, il conduit un « corps spécial » à deux divisions – qui dispose de deux régiments d'aviation et d'une grosse brigade mécanisée –, celui-là même que Joukov mènera à la victoire de Khalkhin Gol deux ans plus tard. C'est la première fois qu'il commande une formation aussi complexe, avec laquelle il pénètre dans le « pays frère » qui demande protection face à l'impérialisme nippon. « Même pendant les années de la Grande Guerre patriotique, racontera-t-il aux étudiants de l'académie Frounzé, je n'ai probablement pas vécu de journées aussi dures que celles de l'automne 1937. Nos soldats ont fait l'impossible. Tout s'est passé dans le désert, où il n'y a pas un arbre, pas un brin d'herbe, où le vent coupe les hommes, où il n'y a pas de routes, où, dans les creux entre les collines, les voitures plongent dans l'eau jusqu'au toit… Quand je regarde le célèbre tableau de Sourikov, *La Traversée des Alpes par Souvorov*, je vois les hommes de l'Armée rouge qui ont fait leur glorieuse marche forcée dans cet espace mongol infranchissable[10]. »

Un an plus tard, en juillet 1938, après avoir été décoré d'un deuxième ordre du Drapeau rouge, il revient à Moscou, où il assiste au Haut Conseil militaire, puis est invité à dîner chez Staline, en présence des membres du Politburo. Il a avec le Vojd un dialogue typique de la façon dont celui-ci résout les problèmes. « Staline m'a posé des questions approfondies, il s'est intéressé à certains détails, tels que l'organisation de la vie du personnel de commandement. […] J'ai tout exposé, en soulignant que les commandants sont en Mongolie depuis une année entière sans leur famille, sans logement, que ce problème doit être résolu, que les familles des commandants devraient être sur place. […] J'ai ajouté qu'il serait possible d'impliquer les membres des familles dans un certain nombre de tâches, par exemple dans les épiceries militaires. […] J'ai cité le cas où, en tant que commandant de corps d'armée, je faisais moi-même ma lessive, les planchers et autres. […]

« — Que proposez-vous ? demanda Staline. […]

« — Il est nécessaire de créer des unités de bain et de blanchisserie dans les principales garnisons. Ensuite, il est impératif d'ouvrir aux femmes le système des services, les agences militaires, les cantines, etc.

« […] Staline dit à A. I. Mikoïan, assis en face de lui :

« — Mikoïan, écrivez : pour le corps spécial, dans le délai d'un mois, 3 000 filles doivent être mobilisées depuis les régions centrales les plus proches – Moscou, Ivanovo-Voznesensk.

« Un mois plus tard, j'ai rencontré les filles. Je dois dire qu'elles n'ont pas travaillé longtemps dans les bains et la lessive. Après trois ou quatre mois, toutes ont épousé des commandants et j'ai dû réimporter [*sic*] des filles pour entretenir les détachements de blanchisserie et la cantine de l'armée[11]. »

Il n'en a pas fini avec l'Extrême-Orient. Après que le maréchal Bliukher a été démis de ses fonctions, le 4 septembre 1938 – il sera bientôt exécuté –, l'Armée spéciale d'Extrême-Orient (OKDVA) dont il avait la charge est scindée en deux armées indépendantes. Grigori Chtern, qui s'est fait un nom en Espagne, commande la 1er, Koniev la 2e. Installé à Khabarovsk, il réorganise une formation décimée et terrorisée par les purges, alors que les incidents de frontière se multiplient avec les Japonais. En mars 1939, il revient à Moscou pour assister au XVIIIe congrès du Parti en tant que délégué de Khabarovsk. Il est élu candidat au Comité central. Le 23 mars, après la fin du congrès, il est reçu par Staline durant trois heures en compagnie des autres militaires, commissaires politiques et dirigeants locaux du Parti en Extrême-Orient, dont Chtern, avec lequel il semble avoir été en mauvais termes. C'est ce dernier qui sera choisi par Timochenko pour réunifier le commandement des deux armées au sein d'un district militaire d'Extrême-Orient formé pour l'occasion. Timochenko nommera Koniev commandant du district de Transbaïkalie à l'été 1940. Ces deux années loin de la capitale lui ont évité de se compromettre dans le semi-désastre finlandais. Mais c'est à Joukov et non à lui que Staline a confié un an auparavant, à l'été 1939, le corps spécial qui rosse les Japonais sur les confins de la Mongolie et de la Mandchourie. Avec cette victoire, tandis que Koniev végète à Tchita, Joukov comble son retard de carrière sur lui et se signale de façon éclatante à l'attention de Staline, avant de commander le district militaire le plus important, celui de Kiev.

Après avoir participé à la réunion du haut commandement de décembre 1940 – où il donne un discours assez convenu sur la nécessité de

renouveler les manuels et les chartes des arrières et des états-majors –, puis aux deux *Kriegsspiele* de janvier 1941, il s'installe à Rostov en qualité de commandant du district militaire du Caucase du Nord. Le général Nikolaï Khlebnikov, chef de l'artillerie du district militaire, a évoqué son arrivée : « Dans le district militaire du Caucase du Nord, je ne suis pas resté longtemps, environ un an. Durant ce temps, nous avons changé quatre fois de commandant. Le dernier était Ivan Stepanovitch Koniev. […] Nous, les officiers supérieurs du district, avons immédiatement senti le caractère ferme et l'orientation de notre nouveau commandant, car, sous son prédécesseur, le lieutenant-général F. I. Kouznetsov, nous nous étions habitués à rester dans les salles de classe de tactique. […] Fiodor Issidorovitch Kouznetsov avait enseigné la tactique générale à l'académie militaire Frounzé pendant de nombreuses années. Il connaissait et aimait cette discipline et, peu à peu, la tactique des armes combinées devint le sujet dominant. La tactique était principalement pratiquée en classe et sur les caisses à sable. Les troupes allaient rarement sur le terrain. […] Koniev a immédiatement organisé de grands exercices, dans une situation aussi proche que possible du combat : l'interaction des troupes, la marche, le tir, y compris celui de l'artillerie, ont été testés, ainsi que la capacité de tous les niveaux de commandement à agir en défense et en attaque. Sur le terrain, toutes les erreurs sont visibles au premier coup d'œil. Habitués à résoudre des missions de combat en miniature, en salle de tactique ou sur des bacs à sable, nous nous sentions un peu tendus.

« L'entraînement était censé se terminer par une percée préparée à l'avance, construite conformément à toutes les règles de l'art. […] Le commandant m'a ordonné, en ma qualité de chef de l'artillerie du côté attaquant, de lancer un assaut avec de l'infanterie, des chars et un barrage d'artillerie.

« — Double barrage. Une centaine de mètres devant l'infanterie, a précisé Koniev.

« Naturellement, je me suis inquiété. Après tout, c'étaient des tirs d'artillerie réels. J'ai essayé de faire référence au manque d'expérience des commandants d'artillerie et d'infanterie, et des jeunes soldats – des conscrits récents. Mais Ivan Stepanovich s'est montré implacable.

« — Où vont-ils gagner de l'expérience ? a-t-il demandé. À la guerre ? Cette expérience ne sera-t-elle pas trop cher payée[12] ? »

Le 24 mai 1941, Koniev est convoqué à Moscou, à l'État-Major général, où on lui remet une directive secrète de Timochenko sur le déploiement de la 19e armée. Sur l'insistance de ce dernier comme de Joukov, alarmés par les préparatifs allemands, Staline a fini par accepter que quatre armées situées dans l'intérieur du pays soient rapprochées de la frontière occidentale pour constituer un second échelon stratégique. Il y met la condition que ces mouvements demeurent dissimulés. Tout en demeurant à la tête du district du Caucase du Nord, Koniev est chargé du commandement de la 19e armée et fait préparer un Q.G. avancé à Tcherkassy, sur le Dniepr. « Sous couvert d'exercices jusqu'à la fin du mois de mai, les troupes et l'état-major de l'armée seront transférés en Ukraine. […] Le transfert de la 19e armée s'est déroulé dans le plus grand secret : personne, sauf moi, ne savait où les troupes allaient. […] À Moscou, j'ai reçu un nouvel ordre de S. K. Timochenko. Indiquant les zones où la 19e armée devait se concentrer, il a souligné : "L'armée doit être prête au combat et, au cas où les Allemands attaqueraient le théâtre d'opérations du Sud-Ouest, il faudra leur infliger une frappe de flanc et les pousser dans les marais du Pripet." »

Le 18 juin, Koniev est à Kiev. Il décrit bien la paralysie du commandement à l'approche de la tempête. « Arrivé au quartier général du district dans la matinée, je n'ai pas réussi à voir son commandant, M. P. Kirponos. On m'a informé qu'il était malade… Je suis allé chez son chef d'état-major, M. A. Purkaev. Je l'avais bien connu au district militaire de Moscou, lorsque je commandais la 17e division. Malheureusement, je n'ai pas eu droit de sa part à une image claire de la situation. Ensuite, j'ai vu un membre du Conseil militaire, Vachouguine. La conversation a été amicale, mais je n'ai pas appris davantage. […] Ni mon vieil ami, commandant adjoint des troupes du district, Vsevolod Yakovlev, avec qui j'avais étudié à l'académie Frounzé, ni A. I. Antonov, chef adjoint de l'état-major chargé de la logistique, n'ont pu clarifier la situation. Passant de bureau en bureau, le long des couloirs et des halls du magnifique bâtiment du quartier général de Kiev, je suis tombé sur le colonel Ivan Khristoforovitch Bagramian. Il était chef des opérations de l'état-major du district et semblait pressé de faire son rapport à M. A. Purkaev. […] Une demi-heure plus tard, quand Ivan Khristoforovitch est revenu, nous avons entendu ensemble, dans son bureau, un rapport du chef du renseignement. Dès que celui-ci a déployé

une carte de la frontière sud-ouest du district militaire, une grande densité de symboles dessinés au crayon bleu a attiré mon attention, et le bleu, comme vous le savez, indique l'ennemi… Il était clair qu'un fort groupement allemand était concentré à la frontière : divisions motorisées, corps d'armée, quartiers généraux, chars, avions. Les survols allemands étaient également enregistrés sur la carte. Il ne pouvait y avoir aucun doute : c'était la force de frappe ennemie déployée pour l'offensive. J'ai posé une question à Ivan Khristoforovitch et au service de renseignements : "Moscou, le commissaire à la Défense et l'État-Major général sont-ils au courant de cela ?" "Oui", a été la réponse. "Nous le signalons tous les jours." » Koniev revient à Rostov le 20 juin et prend sur lui de placer ses troupes en état d'alerte, attitude aussi rare que courageuse.

« Dans la nuit du 22 juin, racontera-t-il à la fin de sa vie, j'étais à mon appartement quand, à 2 heures, un appel retentit. Joukov m'a déclaré que la situation était menaçante, il a ordonné d'alerter tous les systèmes de défense antiaérienne de Rostov. "Laissez votre adjoint Reiter au commandement du district, envolez-vous immédiatement pour votre armée et soyez prêt au combat." » À 5 heures du matin, Koniev est à Tcherkassy avec l'état-major de la 19e armée. « La journée a été calme pour nous, l'ennemi n'a pas bombardé notre secteur, à l'exception du pont de chemin de fer sur le Dniepr. Apparemment, la concentration de la 19e armée n'avait pas été détectée. Le deuxième ou le troisième jour, le commissaire du peuple à la Défense S. K. Timochenko m'a appelé sur le téléphone haute fréquence et m'a ordonné de gagner à marches forcées la région de Kiev. Il m'a fixé pour objectif de m'établir en défense sur l'ancienne zone fortifiée de la ville […][13]. »

Le 26 ou le 27 juin, Koniev est mandé à Minsk, au Q.G. du Front de l'Ouest, et non à Kiev. Il y rencontre Chapochnikov et Mekhlis. Au vu de la catastrophe qui engloutit cette formation et qui ouvre la route de Moscou, son ordre de mission est changé : la 19e armée doit s'établir au plus vite en bouchon à l'est de Vitebsk. Sur la route, la voiture de Koniev est mitraillée par un avion allemand. Il est légèrement blessé mais continue au milieu d'un flot de fugitifs. Il arrive le 30 juin, quasiment seul, à son Q.G. : ses troupes ne sont pas là. Les trois corps qui composent l'armée, dont le 23e mécanisé, doivent venir jusqu'à Vitebsk par le train depuis l'Ukraine, soit un voyage de 500 à 700 km par des voies surchargées et attaquées par la

Luftwaffe. Le 25e corps, par exemple, établi à Stalino, dans le Donbass, n'arrive à Kiev que le 1er juillet. À la suite du contrordre de Timochenko, il rembarque pour Vitebsk entre le 2 et le 4 juillet, dans le désordre et au fur et à mesure qu'arrivent les cent rames nécessaires. Ses unités constitutives ne seront pas débarquées, dans des gares différentes et parfois éloignées, avant le 10, voire le 14 juillet. Quant au corps mécanisé, il est démembré pour aller éteindre des incendies dans tous les azimuts. Koniev se croit encore à l'abri puisque la 19e armée est censée s'établir en second rideau derrière les 22e et 20e armées. Mais quand, le 9 juillet, celles-ci sont percées par le *Panzergruppe* 3, Timochenko lui donne l'ordre de reprendre Vitebsk. Koniev attaque dès le lendemain avec un seul de ses trois corps. Après deux jours de combats violents, il doit cesser ses assauts faute de réserves, en attendant qu'arrive son autre corps d'infanterie, le 25e. Par malchance, le 14 juillet à l'aube, la 7e division de panzers tombe, dans la petite ville de Roudny, sur cette unité en train de débarquer de ses trains. Le commandant, son état-major et 2 000 hommes sont capturés, l'artillerie perdue, le reste mis en fuite. Au bout d'une semaine, l'armée de Koniev a perdu 85 % de ses forces.

Bien entendu, à Moscou, cette défaite sans gloire semble suspecte. Est-ce de la trahison ou de l'incompétence ? Le 16 juillet 1941, à la demande de Staline, Mikheev, chef du 3e département (NKVD), met à jour le dossier de Koniev. On y lit que « Koniev, selon des données officielles, est caractérisé comme un homme qui couvre et défend activement les ennemis du peuple. Par exemple, alors qu'il commandait le 57e corps [en Mongolie], […] Koniev décorait et promouvait des militaires qui, par la suite, ont été démasqués par le NKVD comme des ennemis du peuple. […] Dans son autobiographie, Koniev a caché que son père était un koulak et que son oncle était un sous-officier de la police rurale qui se moquait des paysans, qui a été arrêté par le NKVD en 1929 et qui a essayé de se suicider en captivité[14] ».

Le 24 juillet, le général Roubtsov, chef d'état-major de la 19e armée, envoie – sans doute à la demande de Mekhlis – un rapport sur Koniev aux membres du Conseil militaire du Front de l'Ouest[15]. Il reproche à son supérieur direct de donner des missions trop ambitieuses, de commander de façon nerveuse et abrupte. Un seul paragraphe du rapport aurait pu offrir au

NKVD prétexte à intervenir : « Les 153e, 186e et 50e divisions ont été, sur le papier, affectées à la 19e armée. Malgré des recherches minutieuses, il s'est révélé impossible de les trouver. Plus tard, on saura que la 186e division a été incorporée au moment où elle commençait déjà à reculer et s'était enfuie en partie. Seules quelques unités de la 153e division ont pu être localisées. Quant à la 50e division, elle est demeurée introuvable. » Ce rapport, d'une évidente mauvaise foi, a sans doute déclenché une enquête de Nossov, le procureur militaire général, puisque celui-ci enverra, le 27 septembre, une note à Mekhlis, par laquelle Koniev est blanchi : « L'arrivée trop tardive des différents échelons [de la 19e armée] n'était pas compatible avec l'exécution immédiate des missions de combat et, de ce fait, les unités ont été engagées dans la bataille au fur et à mesure de leur arrivée, sans concentration organisée[16]. »

Koniev va se faire un nom au cours de la bataille de Smolensk, engagée en ce qui le concerne sous de mauvais auspices. Après avoir reculé de 150 km jusqu'au nord-est de Smolensk puis avoir reçu des renforts, la 19e armée participe à l'offensive mise sur pied par Timochenko pour reprendre la ville aux Allemands. L'assaut démarre le 17 août 1941. La 30e armée, voisine de celle de Koniev, est immédiatement mise en échec. En revanche, la 19e armée réussit la meilleure performance offensive soviétique depuis le 22 juin. Koniev a fait procéder à des reconnaissances. Au lieu de disperser ses six divisions, il en a rassemblé cinq, sur un étroit secteur de 15 km, à la jonction entre deux corps allemands, et massé toute l'artillerie, le génie et l'aviation en soutien. Il a positionné son P.C. en avant et au centre de gravité de son effort, de façon à pouvoir se porter en personne en tout point. Il garde en réserve une division blindée et un régiment antichar. Il demande à ses subordonnés trois rapports quotidiens d'opérations et de reconnaissance, ainsi que des états des pertes, routine qui n'a pas encore pénétré les états-majors. Son attaque débute à 10 heures et progresse bien. Plutôt que de s'entêter sur un point dur, Koniev agit, dans une certaine mesure, « à l'allemande » : il manœuvre ses feux et ses hommes pour contourner, infiltrer, dépasser. À 20 heures, la ligne de défense ennemie est percée de part en part, deux régiments détruits aux trois quarts.

Le lendemain, le commandant de la 9e armée allemande fait contre-attaquer deux régiments appuyés par les soixante chars d'une brigade blindée. C'est un échec sanglant face aux feux bien regroupés de Koniev. Le 19 août, l'avance soviétique reprend, atteignant 10 à 18 km selon les secteurs ; deux rivières sont franchies. Le général se distingue aussi par l'anticipation de la contre-attaque allemande : il détermine par où elle viendra, dépêche sur place son régiment antichar, de l'artillerie, du génie, fait miner les secteurs dangereux et enterrer quelques chars en points d'appui, place enfin une division d'infanterie sur l'arrière. Von Bock, le commandant du groupe d'armées Centre, lance alors en contre-attaque une unité d'élite, la 7e division de panzers. Le 20 août, cent dix chars roulent vers les défenses de Koniev, croyant trouver, comme à l'accoutumée, un flanc dégarni. Un régiment de Sturmoviks attaque à très basse altitude et arrose les colonnes de bombes au phosphore, tandis que toute l'artillerie de la 19e armée ouvre le feu. Des dizaines de chars allemands sont détruits, les Panzergrenadiers* avancent de moins de 3 km. Le 21 au soir, la 7e division de panzers recule, pour la première fois depuis septembre 1939. Elle abandonne cinq cent cinquante tués et soixante-dix-sept chars détruits, pertes énormes. La progression ultérieure de Koniev est néanmoins bloquée par une division motorisée envoyée en renfort par von Bock. Il n'entrera pas à Doukhovchtchina, ville-étape vers Smolensk. Ses messages à Timochenko clament néanmoins sa joie d'être le premier général soviétique à avoir arrêté et repoussé une division de panzers.

L'épisode est exploité par le Parti, sur le modèle des campagnes d'émulation socialiste. Timochenko et son chien de garde politique, Boulganine, publient un appel à imiter l'exemple de la 19e armée. Une armada de vedettes du journalisme et de la littérature débarque au Q.G. de Koniev. Le quotidien de l'armée, *L'Étoile rouge*, publie tous les jours des éloges de ce dernier comme de ses *Konievtsy*. Le général se montre à l'aise dans la communication et en rajoute sur son succès. Son physique massif, sa mise impeccable rassurent sans doute un lectorat qui cherche des héros. Il n'en demeure pas moins que l'offensive de Koniev, bloquée dès le 23 août, est un échec. L'emballement de la presse soviétique devient dès lors gênant, notamment parce que des correspondants étrangers s'emparent à leur tour de l'affaire. On en parle dans les journaux anglais, Goebbels en fait des gorges chaudes. Le 28 août, David Ortenberg, le patron de *L'Étoile*

rouge, est en train de boucler son numéro quand Staline l'appelle pour lui dire ces quatre mots : « Ça suffit avec Koniev[17]. » Une seconde offensive ordonnée début septembre par Timochenko, toujours pour reprendre Smolensk, ne donnera rien, chez Koniev comme chez ses collègues commandants d'armée.

Le 11 septembre, Timochenko est envoyé sauver Kiev, en passe d'être encerclée. Pour le remplacer, Staline nomme Koniev commandant du Front de l'Ouest, avant de le promouvoir colonel-général quelques jours plus tard. Ce Front est le plus important puisqu'il défend la route de Moscou. Koniev maintient le chef d'état-major en place, Sokolovski. Le 18 septembre, il est dans le bureau de Staline avec Chapochnikov, Vassilevski et le cercle intime du dictateur. La rencontre dure trois heures et demie. Si l'on en croit la description qu'en fait Koniev, Staline a beaucoup parlé de réinstaurer des distinctions réservées aux généraux de l'Armée rouge, évoquant les ordres de Koutouzov et de Souvorov, qui ne seront cependant pas créés avant 1942. Koniev est déçu : « Lors de cette réunion, la Stavka n'a pas discuté avec moi des tâches du Front, rien n'a été dit du renforcement du Front avec des troupes et du matériel, ni de la possibilité que les troupes fascistes passent à l'offensive. L'État-Major général n'a, lui non plus, donné aucune indication. » Cette description est plausible. Staline croit l'Allemand trop engagé en Ukraine pour avoir le temps de se repositionner dans l'axe de Moscou, alors qu'approchent les pluies d'automne. Il est habité par un faux sentiment de sécurité. Le réveil sera désastreux, et manquera de peu de faire sombrer la toute fraîche renommée du général.

Le Front de l'Ouest commande à six armées. Koniev a serré les trois meilleures autour de l'autoroute Smolensk-Moscou, négligeant relativement son aile droite qu'il croit protégée par un terrain difficile. À sa gauche se tiennent deux armées du Front de réserve de Boudienny et, plus loin, trois autres du Front de Briansk d'Eremenko. Les trois chefs sont sereins car, en arrière, quatre armées de plus sont installées sur une seconde ligne fortifiée, commandées par Boudienny. Personne, côté soviétique, n'aurait cru possible ce qui va se passer lors de l'opération *Typhon*. Von Bock procède en effet à deux enveloppements étroits. Au sud, la 2e armée et le *Panzergruppe* Guderian isolent et détruisent le Front de Briansk ; au nord, les 4e et 9e armées, précédées des *Panzergruppen* 3 et 4, enveloppent et démolissent le Front de l'Ouest. Pis encore, le second rideau défensif est percé sans coup férir, précipitant deux armées de Boudienny dans le

chaudron. Réglé en quinze jours, le double cataclysme de Viazma-Briansk élimine près d'un million de soldats soviétiques, dont presque 700 000 prisonniers. Le 5 octobre 1941, les panzers ne sont plus qu'à 220 km de Moscou ; le 18 à 110 km.

Koniev perd son commandement, confié à Joukov. Ce dernier raconte dans ses Mémoires qu'il serait intervenu pour sauver sa tête de la fureur de Staline, en le prenant comme adjoint. Comme il est le seul à rapporter le fait, de surcroît à une époque où ses relations avec Koniev sont exécrables, on peut douter de sa véracité. Koniev était-il réellement menacé ? Staline n'a puni judiciairement aucun des trois responsables, Koniev, Eremenko et Boudienny. Un procès et une exécution auraient-ils donné aux Soviétiques une explication crédible aux échecs militaires, sachant que Koniev et Eremenko sont des chefs nouveaux, promus par Staline lui-même ? Le Vojd a dû en douter et s'est abstenu de sévir.

Koniev est-il responsable du désastre de Viazma ? Dans les années 1960, il s'en défendra comme un beau diable, arguant que la percée fatale, celle du sud, avait eu lieu entre les 24^{e} et 43^{e} armées, commandées par Boudienny. Il ne s'appesantit pas, bien sûr, sur l'autre percée qui s'est faite, elle, au travers de deux de ses armées. Il met aussi en avant le manque de moyens. Joukov lui objectera avec raison qu'il avait largement de quoi résister, ce qui donnera lieu à des échanges d'articles acrimonieux entre les deux hommes. Certes, l'État-Major général a une lourde part de responsabilité : il n'a pas prévu la violence du coup, sa direction et son heure. Surtout, il a disposé les Fronts de façon aberrante, entremêlant des armées qui n'obéissent pas au même chef et ne dépendent pas des mêmes circuits logistiques. Pour autant, Koniev n'a pas cherché à savoir ce qui se tramait « de l'autre côté de la colline » ; il s'en est remis à l'omniscience de Moscou. Il n'a pas été non plus capable d'organiser un système de communications stable avec ses armées. Il a été insincère dans ses rapports à Moscou, minimisant la percée ennemie durant soixante-douze heures. Néanmoins, des trois chefs de Front impliqués, il est le seul à avoir montré énergie et esprit de décision, le seul à rassembler un groupe mobile pour tenter d'encorner le *Panzergruppe* 3. Il est remarquable de constater qu'en 1941 le même homme peut être un bon chef d'armée puis un médiocre chef de Front à six semaines de distance. Dans le premier cas, parce qu'il dispose d'une formation contrôlable par lui mais très peu par le commandant de Front, il peut faire montre de ses qualités. Dans le second

cas, il est étroitement contrôlé, voire ligoté, par la Stavka et ses envoyés politiques, et ne parvient guère à commander ses armées, faute de moyens de communication fiables. En homme intelligent, Koniev saura assimiler la leçon.

Il ne demeure l'adjoint de Joukov qu'une semaine. Désireux de se concentrer sur la défense de Moscou, celui-ci obtient le 17 octobre de la Stavka la création d'un Front de Kalinine, qu'il confie à Koniev avec, bien entendu, l'accord du Vojd. Fort de quatre armées, il doit tenir la haute Volga, la ville de Kalinine et la jonction avec le Front du Nord-Ouest. Dénué de tout, y compris d'état-major fonctionnel, Koniev ne prend la nouvelle formation en main que le 28 octobre. À cette date, la bataille de Kalinine, victoire défensive soviétique en dépit de la perte de la ville, est déjà jouée, sans lui. Durant le mois de novembre, il contient à peu près la 9e armée allemande qui, il est vrai, ne se montre guère entreprenante, l'essentiel se jouant dans la direction de Moscou.

La préparation de la contre-offensive d'hiver lui pose problème. Pour tenir 580 km de front, il n'a en effet que quatre armées, à peine 200 000 hommes. Dans ces conditions, il lui est difficile d'opérer une concentration de moyens suffisante pour percer. Il attaque le 5 décembre 1941, vingt-quatre heures avant Joukov, par moins 25 °C. Deux de ses armées passent la Volga gelée et établissent de petites têtes de pont sur la rive sud. Une division allemande est taillée en pièces et recule de 10 km, permettant à Koniev de menacer Kalinine par l'ouest. Il maintient la pression, sans progresser beaucoup, mais fixe ainsi toute la 9e armée, ce qui fait les affaires de Joukov, occupé à battre deux *Panzergruppen*. Le 16 décembre 1941, sa 31e armée libère Kalinine. C'est durant cet hiver terrible que Koniev charge son aide de camp de lui trouver une « épouse de campagne », suivant en cela une pratique bien établie dans l'Armée rouge. On lui présente une solide jeune fille de dix-sept ans, Antonina, infirmière volontaire à la 30e armée et excellente cuisinière. Le général, qui souffre d'un méchant ulcère, fait ainsi d'une pierre deux coups. Il tombe amoureux de la jeune fille, divorce d'Anna Volochina et se remarie avec Antonina, dont il aura une fille, Natalia[18].

Après avoir reçu une armée en renfort – la 39e – et constitué de petits groupes mobiles, Koniev lance un nouvel assaut le 1er janvier 1942. En cinq jours, il perce en deux endroits et pousse des tentacules longs de 25 km de

part et d'autre de Rjev. La voie ferrée et la route qui alimentent la 9e armée sont coupées, la jonction entre cette dernière et la 16e armée allemande déchirée sur 50 km. Un mois plus tard, les unités de Koniev ont dévasté l'ensemble du dispositif adverse, progressant de 200 km vers Smolensk. Sur sa gauche, les 9e et 4e armées allemandes se retrouvent comprimées dans un étroit saillant centré sur Rjev, Gjatsk et Viazma. Avec un peu de chance, il aurait pu obtenir une revanche éclatante sur le groupe d'armées Centre. Malgré un dernier effort à la mi-février, l'encerclement ne réussira pas. Les Fronts de Koniev et de Joukov sont épuisés et les Allemands se ressaisissent. Au début d'avril, dans la boue, Koniev oppose une féroce résistance à l'opération *Brückenschlag* qui tente de détruire sa 39e armée, trop avancée, sans y parvenir. Le front se fige pour deux mois dans un entrelacs compliqué de poches et de saillants, le plus important demeurant celui de Rjev, tenu par la 9e armée allemande. Sur la période qui court du 5 décembre 1941 au mois d'avril 1942, Koniev a brillamment tenu son rôle dans la contre-offensive de Moscou puis dans la contre-offensive générale. Il s'est définitivement signalé à Staline comme un élément d'avenir.

Plusieurs témoignages illustrent, et dénoncent, le style de commandement de Koniev à la tête du Front de Kalinine. Le chef de son aviation, Mikhaïl Gromov, n'est pas tendre avec lui. « Fin 1941, début 1942, la situation était tragique et cauchemardesque. Tous les jours, Koniev me "fusillait" pour ne pas avoir repoussé les panzers. Je respecte Koniev de tout mon cœur. Mais il est impoli et brutal comme une hache. Il est capable de vous frapper avec un bâton, mais il se calme rapidement, et parfois il se rend compte qu'il a tort. Comment il m'a fait cuire au four[19] ! » Le général d'aviation Alexander Golovanov confiera la même chose à Félix Tchouev dans les années 1960. « Je vais vous dire autre chose. Koniev a parfois battu un coupable avec un bâton. Quand je lui en ai parlé, il m'a répondu ceci : "Mieux vaut pour lui qu'il soit frappé au visage plutôt que d'être transféré au tribunal, car là-bas, ils le fusilleront !" » Dans quelle autre armée un commandant se permet-il de battre son subordonné à coups de bâton ? Même Joukov n'a pas osé, utilisant plutôt l'insulte et la menace de mort. On peut voir cette pratique, liée par ailleurs au tempérament explosif de Koniev, comme un reliquat de la guerre civile, lorsque, commissaire politique, il faisait avancer les moujiks récalcitrants comme on les faisait avancer depuis des siècles dans l'armée russe.

La belle saison de 1942 ramène la défaite, et Koniev en prend sa part. Le 2 juillet, en concentrant quatre divisions de panzers et une motorisée, la 9e armée allemande réussit à couper la base du sac dans lequel la 39e armée et le 11e corps de cavalerie du Front de Kalinine faisaient peser une menace permanente sur ses arrières. Que la Stavka ait maintenu ce sac plutôt que de l'évacuer a été une erreur, mais l'on n'a pas trace que Koniev ait protesté. La bataille, très peu documentée côté soviétique, dure vingt-cinq jours, à l'issue desquels la moitié environ des forces rouges réussissent à échapper à l'encerclement. Mais Koniev doit abandonner 20 000 à 30 000 prisonniers. Malgré ce revers, et à la demande de Joukov, le Front de l'Ouest et le Front de Kalinine entreprennent de liquider en commun le « saillant de Rjev » où s'est retranchée la 9e armée allemande du général Walter Model qui fait peser une menace sur Moscou, qui n'est qu'à 200 km. Koniev investit deux armées dans l'affaire, Joukov quatre, avec un groupe mobile d'exploitation. Commencée le 30 juillet, l'attaque dure jusqu'au 23 août et se conclut par un échec, malgré un début très prometteur. La reconquête de 300 km^2 coûte des dizaines de milliers de pertes. Joukov part bientôt pour Stalingrad ; Koniev est nommé à sa place commandant du Front de l'Ouest, pour la seconde fois, le 26 août 1942. Il reprend les attaques contre le saillant de Rjev vers le 8 septembre, sans faire mieux que son rival, et arrête les frais au bout de deux semaines.

De la fin septembre à la fin octobre 1942, Koniev reçoit une masse de renforts qui font de sa formation la plus puissante de l'Armée rouge avec onze armées, six corps blindés et la 3e armée de tanks du général Rybalko, qui va faire sa carrière en bonne partie auprès de lui. Ces moyens énormes, Joukov, envoyé de la Stavka, les met au service de l'opération *Mars*, qu'il a présentée à Staline comme la jumelle d'*Uranus*, l'encerclement de Stalingrad. En combinant les forces du Front de Kalinine, commandé par le général Purkaev, et du Front de l'Ouest, l'on arrive au tiers de toute l'infanterie de l'Armée rouge et à la moitié de ses chars disponibles : 1,9 million d'hommes, 3 300 chars, 24 000 canons et 1 100 avions – plus que ce que la Stavka investit à Stalingrad ! Cette masse doit liquider le saillant de Rjev, détruire deux armées allemandes et foncer vers Viazma puis Smolensk. Déclenchée le 25 novembre 1942, l'opération s'achève le 20 décembre par le pire désastre de la carrière de Joukov : 100 000 tués, 200 000 blessés, près de 1 800 chars détruits, face à un adversaire qui a trois

fois moins de moyens. Le plan était mal ficelé, la surprise absente. Koniev a sa part de responsabilité : la coordination interarmes a été misérable, et il n'a pas été plus clairvoyant ni moins entêté que Joukov. Il ne dira rien de ce revers dans ses divers souvenirs, pour une fois d'accord avec Joukov qui s'évertuera à travestir ses objectifs et son échec complet.

Il sera dit que le Front de l'Ouest ne réussit pas à Koniev. À la mi-février 1943, en effet, la Stavka fait préparer une offensive stratégique au centre du front germano-soviétique. Le Front du Centre (Rokossovski), ceux de Briansk (Reiter), de Kalinine (Purkaev) et de l'Ouest doivent, par une série d'attaques, détruire le groupe d'armées allemand qui leur fait face (Centre). Pour leur part, Koniev et Reiter ont à encercler les forces allemandes présentes dans le saillant d'Orel. L'attaque débute le 22 février. Une des armées de Koniev, la 16e, commandée par Bagramian, réussit à grand-peine une petite pénétration. Bagramian demande à son supérieur qu'il lui alloue un corps blindé pour déboucher en terrain libre. Estimant que les conditions ne sont pas réunies, Koniev refuse. Staline l'appelle alors qu'il se trouve au poste de commandement de Bagramian. « D'un ton irrité, il me demanda, raconte-t-il, pourquoi je n'avais pas développé l'offensive. J'ai répondu que je n'avais ni les forces ni les ressources nécessaires pour cela. Il a insisté. Je n'ai pas changé d'avis. Il m'a jeté : "Regardez ce que réussissent vos voisins ! Regardez comment avance le Front de Voronej ! Et vous ?" […] J'ai répondu qu'il y avait un ennemi devant le Front de Voronej, et un autre devant nous. […] Cela a mis Staline en colère et il m'a dit : "Bien sûr que tu ne peux pas, bien sûr. Devant vous, bien sûr, il y a un adversaire spécial." Et il a raccroché. » Vingt-quatre heures plus tard, le 27 février, il reçoit un ordre de la Stavka le relevant de son poste pour « incapacité à faire face à ses obligations de commandant de Front[20] ».

Il rentre à Moscou, réfléchissant à son infortune. « J'avais le sentiment que mon retrait du front n'était pas le résultat direct de la conversation avec Staline. Cette conversation et mon désaccord ont été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. De toute évidence, la décision de Staline résultait des rapports biaisés de Boulganine, avec lequel j'avais alors des relations plutôt difficiles. » Il demeure trois jours cloîtré dans son appartement. N'y tenant plus, il va voir le général Bokov, commissaire politique de l'État-Major général, pour obtenir une affectation. « Alors que j'étais avec lui en train de me familiariser avec la situation sur les fronts, le commandant du Front du Volkhov, K. A. Meretskov, et le membre de son conseil militaire, L. Z.

Mekhlis, sont passés par là. Ils allaient chez Staline (ce devait être le 6 ou le 7 mars, selon le carnet de rendez-vous). Tous deux étaient au courant de ma destitution. J'ai dit à Meretskov qu'il était intolérable pour moi de rester assis comme ça, en pleine guerre, à ne rien faire. Je suis prêt à aller me battre n'importe où, qu'on me donne une armée. » Meretskov lui promet d'en toucher un mot à Staline. Ce qu'il a fait puisque, après une conversation téléphonique, Staline lui promet un Front. Trois jours plus tard, il est placé à la tête de celui du Nord-Ouest, occupé jusque-là par Timochenko.

Nommé le 14 mars 1943, il demeure quatre mois à ce poste. Il arrive juste au moment où se termine l'opération *Büffel*, l'évacuation du saillant de Rjev-Viazma au nez et à la barbe de sa formation. Il lui faut un mois entier pour occuper une zone entièrement dévastée, y bâtir routes et voies ferrées. Puis le calme descend sur l'ensemble du front germano-soviétique pour la première fois depuis le 22 juin 1941, à l'exception de combats dans le Kouban. Le 23 avril, Koniev reçoit en secret de la Stavka le commandement du district militaire de la Steppe nouvellement formé. En guise de couverture, il continue à détenir le commandement nominal du Front du Nord-Ouest. C'est dans ce district de la Steppe, pensé comme une assurance-vie contre une pénétration allemande en profondeur, que Staline fait déverser une bonne part des réserves de la Stavka. Il ordonne à ces forces de préparer une ligne de résistance stratégique couvrant le Don en cas de percée allemande à Koursk. À la fin juin, le district commandera à sept armées, dont une blindée et une aérienne, deux corps blindés, deux corps mécanisés et trois corps de cavalerie de la Garde, soit 570 000 hommes, 8 500 canons et 1 640 chars et canons automoteurs. Koniev ne paraît qu'une fois chez Staline, le 24 juin 1943, en présence de Joukov, Vassilevski et Antonov – ainsi que des inévitables Molotov et Malenkov. On ignore ce qui s'est dit, mais l'on peut conjecturer que Koniev est mis au courant des deux opérations qui doivent suivre la frappe allemande vers Koursk une fois celle-ci amortie : *Koutouzov* (attaque vers Orel), au nord, et *Roumiantsev* (attaque vers Kharkov), au sud, dans laquelle il aura un rôle de premier plan à jouer.

Model et Manstein – le duo le plus brillant de la Wehrmacht – attaquent le 5 juillet 1943 au nord et au sud du saillant de Koursk. Au nord, Rokossovski absorbe le choc. En revanche, au sud, Vatoutine vacille. Dès le 6, il a épuisé ses réserves. Le 7, Staline ordonne à Koniev de mettre en

marche vers lui sa plus belle unité, la 5e armée de tanks de la Garde. Le 9 juillet, Manstein emporte un tronçon de la troisième ligne défensive soviétique. Koniev doit lâcher une deuxième armée, la 5e de la Garde, pour venir corseter les arrières de Vatoutine. C'est ce jour-là que le district militaire de la Steppe est transformé en Front et entre dans la bagarre. Pour motiver son général, Staline lui accorde l'ordre de Koutouzov du 1er degré. La progression allemande ayant cessé au nord et marquant le pas au sud, la Stavka décide d'abattre ses deux atouts majeurs, les offensives sur les ailes. Le 12 juillet, au nord, l'opération *Koutouzov* est déclenchée. Le 13, Joukov est chargé de coordonner l'opération *Roumiantsev*, actionnée par les Fronts de Voronej (Vatoutine) et de la Steppe.

Initialement, *Roumiantsev* devait commencer le 23 juillet. Au vu de la fatigue des hommes de Vatoutine et de l'éloignement de Koniev, Joukov obtient un report au 3 août. Le plan initial, très ambitieux, visait à détruire les deux armées de Manstein engagées vers Koursk puis à percer jusqu'au Dniepr, sur les arrières des deux autres armées du groupe Sud. L'opération ne présentera pas du tout ce visage. Ce sera une lutte au couteau de vingt jours, marquée de plusieurs contre-attaques dévastatrices des panzers. Si Koniev et Vatoutine avancent de 80 km sur un front de 160 km et libèrent Kharkov le 23 août, il leur en coûte 255 000 pertes, dont 70 000 définitives, et 80 % de leurs chars. En face, il est vrai, les forces de Manstein ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. Face à un adversaire considéré comme le génie opérationnel de la Seconde Guerre mondiale, Koniev a su montrer sa ténacité, notamment dans l'investissement de Kharkov, de même que son sang-froid, les revers tactiques n'ayant pas manqué. Il a su aussi se faire valoir auprès du Vojd. Quand, le 23 août 1943, à 11 heures, les soldats de la 89e division de fusiliers de la Garde hissent le drapeau rouge au sommet du palais de l'Industrie qui domine le centre de Kharkov, il fait réveiller Staline pour lui annoncer la nouvelle.

Après la libération de Kharkov, le Front de la Steppe avance, comme ses voisins, vers le Dniepr. La progression n'a rien d'une chevauchée. La 8e armée allemande commandée par Wöhler se bat avec science et courage : c'est qu'il s'agit, pour elle, de gagner du temps pour permettre aux arrières de bâtir l'*Ostwall*, le « mur de l'Est », sur la rive ouest du Dniepr. Le 26 août, Koniev lance quatre armées à l'attaque. Quatre jours plus tard, il n'a avancé que de 12 km. La prise de Merefa, à 13 km de Kharkov, remplit

une pleine page de ses Mémoires. Cinq jours d'assauts ne permettent pas d'emporter ce nœud ferroviaire et routier. Koniev vient en personne monter une seconde opération avec un groupement de quatre cents canons tirés de sa réserve et deux cents Sturmoviks. Il n'entre dans les ruines de Merefa que le 5 septembre, un retard sur le planning tellement important que Staline lui expédie trois armées supplémentaires. La suite est aussi pénible et l'on progresse toujours au pas : 1 à 2 km par jour. Wöhler défend habilement les hauteurs – rares dans la région –, les gués, les carrefours routiers, les villes, les bourgs les plus importants. Ses six divisions de panzers patrouillent comme des chiens de garde pour museler d'éventuelles infiltrations. Le 15 septembre, Koniev n'a encore parcouru qu'un cinquième de la distance qui le sépare du Dniepr. Au moins sa méthode est-elle rationnelle : ne pouvant opérer de percées blindées, faute de chars, il avance sur un large front, préférant la concentration des feux, nécessairement lente, aux traditionnels assauts d'infanterie.

C'est la percée remarquable de Rokossovski au nord de Kiev qui provoque une crise dans le camp allemand et décide Hitler à accepter une retraite générale. Une formidable course s'engage alors vers les six ponts du Dniepr : 700 000 soldats allemands sont talonnés par 1,5 million de Soviétiques. La progression de Koniev s'accélère, mais au rythme décidé par Wöhler. Le 22 septembre, Poltava est libérée. À Moscou, Staline fête l'événement en faisant tirer douze salves par cent vingt-quatre canons : le nom de Koniev a l'honneur du communiqué lu à la radio. Le 27 septembre, le Front de la Steppe borde le Dniepr sur 130 km, à l'exception des secteurs de Krementchoug et de Dniepropetrovsk, par où les Allemands écoulent leurs convois. Le 29, autour du village de Domotkan, la 7^{e} armée de la Garde réussit à franchir le grand fleuve et à se donner une petite tête de pont. La Luftwaffe l'écrase sous les bombes au point que son commandant prévient qu'il va repasser le fleuve. Koniev envoie aussitôt cent vingt Sturmoviks en renfort. Puis il saute dans un avion PO-2 pour aller remonter le moral de son subordonné. De tous les chefs soviétiques, il est celui qui commande le plus de l'avant, à l'allemande.

Le 29 septembre, le jour où il prend Krementchoug, Koniev reçoit une directive de la Stavka qui lui enjoint non seulement de passer le Dniepr en masse, mais encore de développer son offensive 200 km plus à l'ouest et de détruire le groupement ennemi de Kirovograd-Krivoï Rog. La tâche est gigantesque et, à vrai dire, impossible à remplir d'un seul mouvement.

Comment imaginer que Koniev puisse battre seul la 8e armée et la 1re armée de panzers avant de venir encercler la 6e armée. Alors qu'il n'a que 600 chars, soit autant que son adversaire ! Avant de se frotter à ces objectifs ambitieux, il faut forcer le Dniepr. Les sept armées (Vatoutine en a cédé deux à Koniev) du Front de la Steppe s'alignent le long du fleuve entre Tcherkassy et Dniepropetrovsk, soit 250 km de rive. Elles parviennent, à coups de milliers d'obus fumigènes et moyennant des prouesses des troupes du génie, à sauter l'obstacle en plusieurs points. Des barrages roulants quasi ininterrompus interdisent toute approche aux divisions de panzers accourues à la contre-attaque. La bataille du franchissement brûle jusqu'au 10 octobre 1943. Koniev paraît en personne sur tous les points chauds.

Joukov, au nom de la Stavka, le presse de passer à la seconde étape de l'opération, le débouché vers l'intérieur. Discrètement mais avec une grande célérité, profitant de sa supériorité aérienne, il procède à la concentration de ses troupes. Il masse cinq armées dans la tête de pont. Le groupement mobile, fort d'une armée de tanks et d'un corps mécanisé, demeure caché dans les bois 150 km plus à l'est, itinéraires d'approche balisés, réservoirs et casiers pleins. Le matin du 15 octobre 1943, les cinq armées passent à l'attaque après une lourde préparation d'artillerie et des frappes de l'aviation sur une bande de 20 km de large. En trente-six heures, la progression est de 8 km, les positions avancées de la 8e armée et de la 1re armée de panzers sont percées. Malgré les pluies qui détrempent routes et chemins, Koniev ordonne l'introduction du groupement mobile, qui avance de 30 km dans la profondeur. Incapable de liquider cette pénétration, Manstein fait d'abord reculer seize divisions puis plier les lignes intérieures de ses deux armées jusqu'à ce que, le 20 octobre, la liaison se rompe entre la 8e armée et la 1re armée de panzers. Rotmistrov voit alors s'ouvrir devant lui la route de Krivoï Rog, qui ne sera plus qu'à 25 km de ses T-34 le 25 octobre. Le 20, Staline fait renommer le Front de la Steppe « 2e Front d'Ukraine ». Avec une joie mauvaise, il reproche à Joukov et à Vatoutine de manquer d'obstination et de mordant. Il oppose leur échec sur le fleuve au succès de Koniev qui, le premier et le seul, a obtenu une vaste tête de pont, ruinant l'espoir de Hitler d'accrocher sa défense sur le Dniepr. C'est la première fois – mais pas la dernière – que Staline joue ouvertement de la rivalité entre Joukov et Koniev. Ce dernier et Rokossovski ont été les

meilleurs Soviétiques durant l'interminable et peu connue bataille du Dniepr.

Ses pointes blindées rabrouées devant Krivoï Rog par une contre-attaque de panzers, Koniev, avec l'accord de Staline, n'avance plus dans la profondeur mais élargit sa tête de pont vers le nord, jusqu'à Tcherkassy, qui tombe le 14 décembre. Du 5 au 17 janvier 1944, il fait un nouvel effort, qui lui donne Kirovograd et une avance de 40 km vers l'ouest, malgré la présence de six divisions de panzers. Les Soviétiques sont épuisés. Mais, sur la droite de Koniev, entre son Front et celui de Vatoutine – rebaptisé « 1er Front d'Ukraine » –, s'est formée une hernie, le saillant de Korsoun, à l'intérieur de laquelle se trouvent deux corps allemands appartenant aux 8e armée et 1re armée de panzers. Joukov saisit l'occasion de monter une opération commune entre les deux Fronts qu'il coordonne, l'opération *Korsoun-Chevtchenkovski*. Décidée le 18 janvier, elle est lancée en toute hâte le 24, chez Koniev, et le 26, chez Vatoutine. Les deux branches de la tenaille percent, parcourent 110 km et font leur jonction le 28 janvier. Koniev a joué d'audace en lançant la 5e armée de tanks de la Garde dans un trou de souris pour exploiter une percée trop étroite ; 60 000 soldats allemands sont encerclés.

Pourtant, le « Stalingrad sur le Dniepr » rêvé par Staline n'aura pas lieu. Koniev, par excès de fatigue ou défaut de vigilance, manque l'occasion de liquider le « chaudron » de Korsoun dans la foulée de la percée, lorsque c'est encore possible. Vatoutine et lui laissent les Allemands s'organiser dans la poche, établir un pont aérien et Manstein dépêcher une expédition de secours. Après un premier échec, le 3e corps de panzers perce les forces de Vatoutine le 11 février et parvient, quarante-huit heures plus tard, à 10 km des assiégés. Concentrés vers l'extérieur, les Soviétiques ne voient pas venir le danger de l'intérieur du chaudron. En pleine nuit, le 12 février, les encerclés attaquent et progressent de 5 km vers la liberté. Les forces soviétiques ont été surprises.

C'est seulement dans la matinée du 12 février 1944 que Vatoutine apprend le mauvais coup qui vient de frapper sa 27e armée. Joukov, grippé, est au lit avec une forte fièvre. Pour leur malheur, Staline apprend la nouvelle avant eux. Koniev est contacté le premier par radio haute fréquence, à midi. Le chef du 2e Front d'Ukraine se remémorera la scène vingt-huit ans plus tard : « Staline dit avec colère que nous avions annoncé

au monde entier l'encerclement d'un groupement ennemi important dans la région de Korsoun-Chevtchenkovski, mais que la Stavka avait appris que ce même groupement avait percé le front de la 27e armée et s'était échappé. Il demanda : "Que savez-vous de la situation de votre voisin ?" À sa voix, je remarquai qu'il était inquiet. […] Aussi lui dis-je : "Camarade Staline, ne vous tracassez pas. L'ennemi encerclé n'est pas en train de s'échapper. Notre Front a pris les mesures nécessaires. Afin de sécuriser la jonction entre le 1er et le 2e Front d'Ukraine et rejeter l'ennemi dans le chaudron, j'ai envoyé la 5e armée blindée de la Garde et le 5e corps de cavalerie dans la zone de percée. Ces unités remplissent leur devoir." Staline demanda : "Vous avez fait cela de votre propre chef ? Mais c'est au-delà de la limite de votre Front." J'acquiesçai. "C'est très bien. Nous allons en délibérer à la Stavka et je vous rappelle."[21] »

Ce dialogue appelle deux remarques. La première est que Koniev se met outrageusement en valeur auprès du commandant suprême. Jusqu'à mentir. Au moment où Staline l'appelle, il est en effet fort douteux qu'il soit au courant de la percée allemande, qui a eu lieu dans le secteur de Vatoutine. Il cache son ignorance et répond qu'il a déjà pris les mesures adéquates. Mais ce n'est pas lui qui a appelé à la rescousse la 5e armée blindée de la Garde et le 5e corps de cavalerie de la Garde : c'est Joukov, dans l'après-midi du 11 février. Ces mouvements n'ont donc rien à voir avec l'attaque surprise des assiégés. La seconde remarque concerne Staline. Pourquoi appelle-t-il d'abord Koniev et non Joukov, qui est responsable de la coordination entre les deux Fronts impliqués dans la bataille pour Korsoun ? Ou même Vatoutine, qui répond de la 27e armée directement concernée par l'attaque ? C'est que le maître du Kremlin trouve dans cette affaire l'occasion d'attiser la rivalité entre Joukov et Koniev en rabaissant le premier au profit du second.

La suite du coup de téléphone de Staline est l'objet d'une polémique entre les deux hommes, qu'ils mèneront par Mémoires interposés, vingt-huit ans après la bataille. Voici la version de Joukov qui se trouve brutalement réveillé par un appel de Staline :

« Sautant du lit, je pris l'appareil. Le commandant suprême me dit :

« — On vient de me rapporter que chez Vatoutine, cette nuit, l'ennemi a effectué une percée […]. Vous êtes au courant ?

« — Non, je ne suis pas au courant.

« — Assurez-vous-en et rendez-moi compte.

« J'appelai immédiatement Vatoutine ; il m'expliqua que l'ennemi avait essayé, profitant d'une tempête, de sortir de l'encerclement et avait déjà progressé de 2 à 3 km, […] mais qu'il avait été arrêté. Après avoir parlé avec Vatoutine des mesures prises, j'appelai le commandant suprême et lui rendis compte de ce que j'avais appris. J. Staline me dit :

« — Koniev propose que le commandement des troupes lui soit confié pour détruire le groupement ennemi de Korsoun-Chevtchenkovski[22]. »

Dans un des livres qu'il publie dans les années 1970, Koniev se défend d'avoir sollicité ce commandement. Et il développe même pourquoi, en pleine bataille, ce transfert de responsabilités n'était pas une chose à faire. Koniev est sûr de lui et mortellement jaloux de Joukov, mais il est aussi un excellent professionnel. Il est très possible qu'il ait été piégé par l'initiative intempestive de Staline. Il n'en reste pas moins que Joukov s'est endormi et que Staline entend le lui faire payer. Finalement, dans l'après-midi du 12 février, un télex de Staline tombe en même temps chez Joukov, Vatoutine et Koniev. Cette directive chamboule les commandements et aura de sérieuses conséquences sur la suite de la bataille : Joukov est cantonné à la tâche la plus ardue, le blocage du 3e corps de panzers ; Vatoutine est évincé purement et simplement de la bataille ; Koniev est chargé de détruire, seul, les forces encerclées, et la 27e armée lui est transférée.

Koniev a dû savourer cette accession, pour la première fois, à une parité de responsabilité avec Joukov. Dans ses Mémoires, il dit avoir vu clairement le danger qui résultait de la décision de Staline, ainsi qu'il le lui aurait expliqué au téléphone : « Camarade Staline, il est pour l'instant très difficile de me subordonner la 27e armée. Cette armée opère dans un autre secteur, celui qui fait face au côté de l'encerclement opposé au nôtre. Ses services arrière et ses liaisons avec le 1er Front d'Ukraine passent par […] Kiev. […] Aussi longtemps que l'on combattra dans le corridor, un lien direct avec la 27e armée sera impossible. Cette armée est très faible et étalée sur un large front. Elle est incapable de tenir l'ennemi cadenassé car, sur son flanc droit, menace également le coup de boutoir blindé de l'ennemi venu d'au-delà de notre ligne extérieure d'encerclement. Staline répondit à cela que la Stavka obligerait l'état-major du 1er Front d'Ukraine à soumettre la 27e armée à mes ordres tout en se préoccupant lui-même de ravitailler cette armée. Je répliquai que ce genre de direction ne garantissait pas dans

les circonstances présentes une transmission fiable et rapide de mes ordres. […] Tous les ordres atteindraient la 27e trop tard. Je le priai de ne pas subordonner cette armée à mon Front[23]. »

Mais Staline ne change pas d'avis et les renforts dépêchés par Koniev n'arriveront pas à temps. Les encerclés s'ouvrent de force une petite porte de sortie dans la nuit du 16 au 17 février 1944 et surprennent les unités de Koniev en plein déménagement. Sous la neige, 30 000 d'entre eux parviennent à parcourir les 5 km qui les séparent de l'avant-garde du 3e corps de panzers. Environ 13 000 autres sont tués ou faits prisonniers. Dans un communiqué outrancier, Koniev estime les pertes allemandes à 55 000 tués et blessés et 18 000 prisonniers. Le « chaudron de Tcherkassy », comme l'appellent les Allemands, n'en reste pas moins une lourde défaite pour eux, qui aurait pu l'être encore plus. Elle a trois conséquences. La première : Staline fait Koniev maréchal le 20 février 1944. Malignement, il envoie les épaulettes par avion à Joukov en lui demandant de les présenter lui-même au récipiendaire. Deuxième conséquence : Koniev et Joukov sont brouillés à mort, et Staline a trouvé le levier pour rabaisser le second, qu'il commence à trouver encombrant. Enfin, troisième conséquence de la victoire de Korsoun, la situation opérationnelle en Ukraine est bouleversée. Manstein – que Hitler limogera le 30 mars – a perdu le meilleur de sa réserve blindée et 60 000 hommes : il ne peut plus freiner l'avalanche. Dans la foulée, en effet, la libération complète de l'Ukraine est obtenue par cinq opérations simultanées : *Proskurov-Tchernovtsy*, menée par le 1er Front d'Ukraine, commandé par Joukov après la mort de Vatoutine ; *Ouman-Botosany*, dirigée par le 2e Front d'Ukraine de Koniev ; *Bereznegovatoé-Snigirevka*, *Polesskoé* et *Odessa*, confiées aux 3e et 4e Fronts d'Ukraine. En trois semaines, les quatre Fronts bondissent de 250 km vers l'ouest et atteignent ou dépassent la frontière de 1939.

Avançant côte à côte, Joukov et Koniev trouvent une nouvelle occasion de polémiques ultérieures. Le 26 mars 1944, les avant-gardes des deux Fronts font leur jonction du côté de Kamenets-Podolski : la 1re armée de panzers tout entière est encerclée. Un second Stalingrad – 220 000 hommes – est à la portée des deux maréchaux. Pourtant, ce « Stalingrad sur le Dniestr » n'aura pas lieu : la 1re armée de panzers parvient à s'échapper, le 10 avril, avec des pertes minimales. De cet échec, Joukov est le premier responsable. Il a en effet sous-estimé Manstein, qui

lui a joué un tour de sa façon : au lieu d'aller vers le sud, où l'attend le maréchal, l'armée encerclée se forme en hérisson mobile et perce vers l'ouest, à la rencontre du puissant 2e corps de panzers SS ramené de France. À sa gauche, Koniev, il est vrai, aurait pu l'aider davantage. Mais comme il n'y a plus d'envoyé de la Stavka, Koniev prend dorénavant ses ordres directement à Moscou : il y a eu un défaut de coordination entre les deux Fronts, que les rapports exécrables des deux hommes n'ont pu qu'aggraver.

En avril et mai 1944, Koniev subit un échec grave, tenu caché par l'historiographie soviétique. Par une directive du 5 avril, la Stavka lui ordonne de s'emparer de la Bessarabie, province arrachée à la Roumanie en 1940. Koniev attaque une première fois du 8 au 23 avril. Ses armées avancent à peine, avant d'être arrêtées par les contre-attaques de quatre divisions de panzers. La Stavka fait alors monter une opération commune avec le 3e Front d'Ukraine de Malinovski, visant à encercler la région de Iassy-Kichinev, avant d'envahir la Roumanie. Pour remplir ces missions, les deux chefs ont plus de 500 000 hommes et 800 chars, deux fois plus que leur adversaire germano-roumain. Koniev attaque à nouveau du 2 au 6 mai, sans rien obtenir. La Stavka accorde un délai et demande que l'affaire soit relancée le 30 mai. Les Allemands prennent les devants. Deux opérations, *Katia* et *Sonia*, rossent les meilleures armées de Koniev et de Malinovski. Le 28 mai, la Stavka renonce à envahir la Roumanie et se concentre sur l'opération *Bagration*.

À la fin de mai 1944, alors qu'il est décoré de l'ordre de Souvorov du 1er degré, le maréchal Koniev est nommé à la tête du 1er Front d'Ukraine. Sa formation reçoit une mission de la plus haute importance : en profitant du succès escompté de l'opération *Bagration* en Biélorussie et de l'opération *Kovel-Lublin* menée par l'aile gauche du 1er Front de Biélorussie de Rokossovski, elle doit conquérir la Galicie orientale, franchir la Vistule et se donner, à Sandomir, une vaste tête de pont nécessaire à la marche ultérieure vers Berlin. Les moyens alloués par la Stavka sont considérables : six armées d'infanterie, une énorme artillerie et trois armées de tanks, au total 1 million d'hommes, 2 000 chars et canons automoteurs et le chiffre astronomique de 3 246 avions. Sans doute avec des arrière-pensées, Staline a nommé Joukov représentant de la Stavka auprès de Koniev. En face, le groupe d'armées Nord-Ukraine est une noix dure à casser, avec 900 panzers et une excellente défense. Sokolovski, chef d'état-

major de Koniev, élabore un plan consistant en deux poussées distantes de 70 km. Lors d'une réunion à Moscou le 20 juin, Staline tique : « Ça, ça ne nous réussit pas », dit-il en substance, faisant sans doute allusion aux pénibles offensives de 1943 vers le Dniepr. Il faut à Koniev une heure trente pour rassurer, expliquer que son Front est désormais capable de coordonner deux poussées simultanées. À bout d'arguments, Staline jette l'éponge[24].

L'attaque démarre le 12 juillet 1944. Le succès est immédiat au nord, plus lent à se dessiner au sud. Comme à Korsoun, Koniev prend un gros risque en engageant la 3e armée de tanks de la Garde dans un goulet de 6 km de large. Il réussit malgré des contre-attaques blindées, déchirant le 18 juillet le front allemand sur 100 km. Une série d'habiles rocades lui donnent Lvov le 27 juillet. Le 29 et le 30, ses avant-gardes passent la Vistule au sud de Sandomir et fortifient une vaste tête de pont. Il y entasse cinq armées. Malgré une dizaine d'attaques en août et en septembre, les Allemands ne parviendront pas à la réduire significativement. En vingt jours, Koniev a coupé en deux le groupe d'armées Nord-Ukraine, lui a tué ou capturé 100 000 hommes, a détruit 350 chars et avancé de 200 km. En prenant Sandomir, il empêche Hitler de fixer sa défense le long de la Vistule, comme il l'avait empêché de le faire sur le Dniepr onze mois plus tôt. Staline lui octroie le 29 juillet le titre de Héros de l'Union soviétique.

Novembre et décembre 1944 sont relativement calmes sur la partie centrale du front germano-soviétique. Chacun accumule les réserves et remet en ordre sa logistique. À Moscou, mais aussi dans les états-majors de Front, l'on peaufine le plan de la victoire. Les deux Fronts les plus puissants, le 1er Front de Biélorussie de Joukov et le 1er Front d'Ukraine de Koniev, doivent s'élancer de leurs têtes de pont à l'ouest de la Vistule, aller prendre Berlin et border l'Elbe en quarante-cinq jours. Le 10 janvier 1945 au soir, le maréchal Koniev pénètre sous la tente où se trouvent réunis Rybalko, patron de la 3e armée de tanks de la Garde, les chefs de corps et de brigade blindée. Koniev vérifie les diagrammes de marche des unités, fait répéter à chacun l'objet de sa mission, puis il synthétise ainsi l'esprit de l'offensive : « Les armées blindées de Rybalko et de Leliouchenko […] ont la mission d'avancer, de s'emparer EN MARCHANT des obstacles de la Nida, de la Pilica, de la Vistule et de l'Oder, de conquérir les lignes défensives et les nœuds ferroviaires importants de Kielce, Radomsko, Częstochowa et Cracovie, de paralyser les services arrière et de

désorganiser le commandement de la troupe. Ne vous laissez pas embarquer dans des escarmouches, tournez les points de résistance, ne vous arrêtez pas dans les villes, avancez dans la profondeur opérative, ne regardez pas trop souvent autour de vous et ne vous préoccupez pas de vos flancs[25]. »

Le 12 janvier à l'aube, les dix armées – 755 000 combattants, 3 660 blindés, 17 000 canons, mortiers, lance-roquettes multiples et 2 850 avions – sortent en force de la tête de pont de Sandomir. En huit heures, les lignes de la 4e armée de panzers sont percées et, fidèle à son habitude, le maréchal donne l'ordre d'introduire aussitôt les deux armées de tanks. Tout est balayé, détruit, dispersé. Le 14 janvier, l'exploitation dans la profondeur commence à la vitesse de 30 à 40 km par jour. Częstochowa est prise le 17 janvier, la frontière du Reich franchie deux jours plus tard. Le 22, deux têtes de pont sont conquises au nord et au sud de Breslau, sur la rive occidentale de l'Oder. Du 19 au 29 janvier, en une série de mouvements étourdissants, Koniev conquiert le bassin industriel de Silésie, intact. En trois semaines, il a avancé de 350 km au prix de 26 000 tués et disparus, Joukov faisant un peu mieux avec 500 km et 17 000 pertes définitives. Sur l'Oder, la défense allemande se raidit, tandis que la logistique soviétique s'écroule. Le Front de Koniev peine pour prendre Glogau et investir Breslau. Du 8 au 24 février, il doit monter une opération en règle pour occuper la Basse-Silésie, jusqu'à la Neisse de Lusace, puis, du 15 au 31 mars, le reste de la Haute-Silésie. Les deux opérations lui permettent d'aligner son Front sur celui de Joukov.

Fin mars 1945, Staline convoque à Moscou Joukov et Koniev, « aussitôt qu'apparurent les premiers symptômes que les Alliés avaient des desseins sur Berlin », ainsi que l'explicite Chtemenko[26], le chef de la direction des opérations à l'État-Major général. Le 2 et le 3 avril 1945, les deux maréchaux sont dans le bureau du chef suprême, au Kremlin. La réunion dure cinq heures. Sous les portraits de Souvorov et Koutouzov les attendent déjà les membres du GKO, plus Antonov et Chtemenko. Staline a sa tête des mauvais jours. Il lance sèchement à Chtemenko : « Lisez le télex. » Chtemenko rend compte d'un document où il est question d'une puissante concentration anglo-américaine, « destinée à prendre Berlin avant les Soviétiques[27] ».

À peine Chtemenko s'est-il tu que Staline enchaîne par une question provocante : « Alors, maintenant, qui va prendre Berlin, nous ou les

Alliés ? » Koniev répond le premier : « Nous prendrons Berlin avant les Alliés[28] ! » Puis, ajoute Koniev dans ses Mémoires, Joukov déclare qu'il est aussi prêt. Dans ses propres souvenirs, le commandant du 1er Front de Biélorussie ne rapporte ni la question de Staline ni la réponse de Koniev. Il préfère insister sur le flou opérationnel qui entoure l'offensive vers Berlin. Depuis le 4 février, en effet, l'État-Major général de l'Armée rouge se trouve devant une situation embrouillée. À cette date, Staline a pris deux décisions contradictoires, qui gênent la planification de l'opération.

La première est de confier au seul 1er Front de Biélorussie la prise de Berlin. Joukov recommande même par écrit, le 26 janvier, de fixer à 60 km au sud de la capitale la limite que Koniev ne doit pas dépasser. Par une seconde décision, qui suit une demande de ce dernier du 27 janvier, Staline accepte de voir le 1er Front d'Ukraine « coopérer » à la prise de Berlin. Chtemenko commente : « C'était une évidente absurdité. D'un côté, la décision du maréchal Koniev d'attaquer Berlin avait été confirmée, pendant que, de l'autre, on traçait une ligne de démarcation qui l'en empêchait. Tout ce sur quoi nous pouvions compter, c'était qu'il y avait encore loin jusqu'à Berlin et que nous serions capables de remédier à ce quiproquo avec le temps[29]. » Que Chtemenko joue le naïf ou qu'il ait vraiment cru à un quiproquo est secondaire. En réalité, c'est à dessein que Staline brouille les cartes et jette Koniev dans les pattes de Joukov.

En quelques phrases, Staline donne la date du 16 avril 1945, au plus tard, pour déclencher l'offensive finale. Antonov demande alors la parole : « Le chef de l'État-Major général considéra comme nécessaire d'attirer l'attention du chef suprême encore une fois sur la ligne de démarcation entre les deux Fronts. Il fut fortement souligné que cette ligne excluait virtuellement les armées du 1er Front d'Ukraine d'une participation directe au combat pour Berlin, et que cela rendrait difficile l'exécution de l'opération dans les délais accordés. Le maréchal Koniev parla dans le même sens, argumentant en faveur d'une poussée de ses forces, particulièrement des armées de tanks, en direction des banlieues sud-ouest de Berlin[30]. »

Chtemenko désigne alors sur la carte la ligne fixée par Joukov lui-même, trois mois auparavant, mais tracée seulement jusqu'à Lübben. Comme il est d'usage dans toute opération, Chtemenko a prolongé cette ligne plus loin vers l'ouest, jusqu'à Potsdam, afin de clarifier les

attributions de chacun, ce qui interdit à Koniev d'entrer dans Berlin. Mais Staline en décide autrement : « Selon le plan original, c'est le 1er Front de Biélorussie qui devait prendre Berlin. Même si la direction d'attaque de l'aile droite du 1er Front d'Ukraine – où je devais placer mes gros – courait immédiatement au sud de la ville, personne ne pouvait prévoir quelles surprises pouvaient survenir dans la direction principale [celle de Joukov (ndla)] et à quelles corrections elles pouvaient conduire. C'est pourquoi je tenais pour absolument possible qu'une attaque réussie de mon aile droite nous place dans la situation d'administrer un coup majeur contre Berlin à partir du sud. Mais je tenais pour prématuré d'en parler, même si j'avais l'impression que Staline avait déjà cette variante en tête. Cette impression se renforça lorsque Staline prit un crayon à papier et se mit à barrer le trait de séparation entre le Front de Joukov et le mien. Il interrompit la ligne à Lübben. Il l'interrompit et ne la prolongea pas. Bien que tout cela se fît sans commentaires, je pensai que le maréchal Joukov y avait reconnu aussi une certaine intention. La ligne de séparation des deux Fronts s'interrompait à peu près à l'endroit où nous devions arriver au troisième jour d'opération. […] Pour moi, l'interruption de la ligne à Lübben signifiait qu'une poussée vers Berlin à partir du sud dépendrait de la vitesse à laquelle je percerais les lignes ennemies et serais en mesure d'exploiter. Il est possible que ce geste de Staline ait constitué un appel à une compétition entre les deux Fronts[31]. » Chtemenko corrobore en ajoutant qu'un peu plus tard Staline lâche tout à trac : « Que le premier des deux qui perce prenne Berlin[32]. »

Le 16 avril 1945, Joukov entame mal la course pour Berlin en demeurant coincé trois jours face aux hauteurs de Seelow, où les Allemands ont placé leurs dernières forces. En revanche, Koniev réussit une percée modèle face à son opposant, la 4e armée de panzers, beaucoup moins forte que la 9e armée qu'assaille Joukov. Entre Forst et Muskau, sur 27 km, l'assaut de trois de ses armées combinées disloque les lignes allemandes. Il introduit aussitôt dans la brèche ses deux armées de tanks. La plus au nord, la 3e de la Garde de Rybalko, reçoit explicitement pour consigne d'être prête à tout moment à obliquer vers Berlin. Staline donne le signal espéré dans la soirée du 17 avril, lors d'un coup de téléphone. « Faites tourner vos armées de tanks vers Berlin[33]. »

À partir du 20 avril, Joukov met les bouchées doubles et refait une partie de son retard. Ses forces pénètrent dans Berlin par ses faubourgs est,

celles de Koniev par le sud. Dans la nuit du 21 au 22 avril, la brigade de tête de Rybalko franchit le Ring, le périphérique extérieur de Berlin. Le tankiste perd vingt-quatre heures pour passer le canal de Teltow. Le 24 avril au matin, à l'aéroport de Schönefeld, ses troupes entrent en contact avec celles de la 8e armée de la Garde (1er Front de Biélorussie). Joukov est stupéfait : il ne savait pas que Koniev était dans Berlin ! Staline ne lui a rien dit. Depuis deux jours, les deux Fronts étaient à portée de canon l'un de l'autre, sans le savoir. La rage de Joukov ne connaît plus de bornes. La course au Reichstag commence, que Staline peut encore arrêter. Toutefois, dans la nuit, il fait connaître la nouvelle limite entre les deux Fronts : si on la prolongeait, le Reichstag tomberait maintenant dans le secteur de Koniev. Dans la nuit du 24 au 25, Joukov joue un coup qui va lui rendre l'avantage. Il ordonne à la 8e armée de la Garde de marcher vers Mariendorf pour passer le canal de Teltow au sud de l'aéroport de Tempelhof, ce qui rejette Koniev vers l'ouest sur une trajectoire laissant le Reichstag à sa droite, hors de portée.

Au matin, un bataillon de la 8e armée occupe la gare de Papestrasse, sur le chemin qu'aurait dû emprunter Koniev. Il est vite rejoint par deux corps de la Garde : Rybalko ne passera pas par là. Le 9e corps mécanisé de Rybalko, à droite, essuie un bombardement par des avions… soviétiques dont Koniev, dans ses Mémoires, dit qu'il ne fut pas possible de déterminer à quel Front ils appartenaient… Dans l'après-midi, un télex de Moscou modifie légèrement la ligne de séparation. Koniev peut encore prendre le Reichstag, mais Staline, par cette décision, semble accorder un avantage à Joukov.

Le 26 avril, la 8e armée réalise un nouveau bond. L'aéroport de Tempelhof est entièrement nettoyé à midi, le canal de la Landwehr bordé. Le fait marquant est la marche de son 28e corps vers le nord-ouest. La zone des voies ferrées menant aux gares d'Anhalt et de Potsdam est franchie, 1 000 m au-delà de la limite tracée par Staline entre Koniev et Joukov. Du côté du premier, de gros préparatifs sont réalisés depuis deux jours pour enfin approcher et franchir le canal de la Landwehr. Le Reichstag est à 2 500 m au nord. Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, Koniev ignore que la moitié est du secteur qu'il s'apprête à conquérir est depuis la veille dans les mains de Joukov : on a ici la confirmation de l'absence totale de coordination de la part de Staline et de l'interruption de toute

communication entre les deux Fronts. Bien que Joukov, Koniev et Tchouïkov n'en soufflent mot dans leurs Mémoires (le passage aurait de toute façon été censuré), la moitié de la violente préparation d'artillerie de Rybalko est forcément tombée sur la tête des fusiliers de la 8e armée ! Ce n'est qu'au milieu de la matinée du 28 avril que Koniev réalise la situation. On imagine sa colère. À midi, Rybalko reçoit l'ordre de se déporter une nouvelle fois vers l'ouest. Le remaniement de tout son dispositif de bataille fait perdre à Koniev vingt-quatre heures de plus et, du même coup, la course pour le Reichstag. À 20 h 45, le 28, pour la première fois depuis le début de l'opération contre Berlin, Koniev s'adresse à Joukov par télex : « Objet : changement de l'axe de poussée de la 8e armée de la Garde et de la 1er armée blindée de la Garde. […] Selon un rapport du camarade Rybalko, les armées des camarades Tchouïkov et Katoukov ont reçu du 1er Front de Biélorussie la mission de pousser vers le nord-ouest le long de la rive sud du canal de la Landwehr, par suite de quoi elles cisailleront les unités du 1er Front ukrainien en marche vers le nord. Je vous prie de prendre les dispositions pour modifier l'axe de progression des armées des camarades Tchouïkov et Katoukov. Merci de faire connaître ces dispositions. Signé : Koniev, Krainiukov, Petrov[34]. »

Joukov ne daigne pas répondre à son collègue et fait, à 22 heures, le rapport suivant à Staline. « La poussée des troupes de Koniev dans le dos de la 8e armée de la Garde et de la 1re armée de tanks de la Garde a conduit à un grand désordre et à un mélange des unités, qui ont rendu particulièrement difficile la conduite du combat. Une nouvelle poussée dans la même direction peut amener à une confusion et des difficultés de contrôle encore plus grandes. Je vous prie par la présente d'établir une limite entre les troupes des deux Fronts, ou plutôt de m'autoriser à écarter de Berlin les troupes du 1er Front d'Ukraine. Signé Joukov, Teleguine, Malinine[35]. »

Avant que ce télégramme arrive au Kremlin, Staline, qui suit tout heure par heure, a déjà décidé. Il est temps d'arrêter la course, qui devient dangereuse au point de compromettre une conclusion rapide des combats. À 21 h 20, le 28 avril, la Stavka fait savoir aux deux maréchaux qu'ils sont dorénavant séparés par une nouvelle ligne. Koniev est éjecté des quartiers centraux. Il s'incline. Joukov reste seul en lice pour le Reichstag. C'est une de ses unités qui plantera le drapeau rouge sur le bâtiment le 30 avril, lui

encore qui recueillera la capitulation des forces allemandes dans Berlin le 2 mai 1945.

À la fin avril, après avoir fait sa jonction le 25 avec les forces américaines, Koniev invite par courtoisie son homologue, le général Omar Bradley, commandant du 12e groupe d'armées. Celui-ci, soucieux de l'honneur américain, suit le conseil qui lui a été prodigué et ingère d'énormes quantités de matière grasse pour tenir le choc d'une attaque à la vodka. Las, le maréchal Koniev, qui souffre d'un ulcère à l'estomac, ne boit qu'un peu de vin blanc ! « Koniev et son quartier général nous ont accueillis aux portes d'une villa plutôt sombre, qui abritait son poste de commandement, raconte l'Américain dans ses Mémoires écrits en 1951. C'était un homme au physique puissant, avec une énorme tête chauve. D'abord, le maréchal soviétique m'a emmené à son bureau, où j'ai eu une brève conversation avec lui avec l'aide de traducteurs. Je lui ai remis une carte préparée pour l'occasion, sur laquelle figuraient les positions de toutes les divisions américaines qui se trouvaient face aux troupes du 1er Front ukrainien. Le maréchal se souleva de surprise, mais n'osa pas me montrer la disposition de ses troupes. Aurait-il voulu le faire que, selon toute vraisemblance, il aurait dû demander l'autorisation au Kremlin. Les lieutenants américains sur l'Elbe jouissaient de droits plus étendus que les commandants de division soviétiques[36]. »

Koniev reçoit de la Stavka, le 28 avril 1945, la dernière mission importante de la guerre en Europe : prendre Prague. C'est sans doute la raison qui a décidé Staline à l'écarter de Berlin le même jour. Ce sera l'affaire de son aile gauche qui, depuis la Neisse, a pivoté vers le sud, et vient ainsi faire écran aux forces américaines qui ont atteint Karlovy Vary et Pilsen. L'opération commence le 6 mai 1945, alors que, depuis la Slovaquie et la Hongrie, les 4e et 2e Fronts d'Ukraine poussent vers le centre de la Tchécoslovaquie. Koniev a repositionné ses deux armées de tanks près de Dresde, à l'extrême droite de son dispositif. Ce sont elles qui mènent un raid de 300 km vers le sud-est. Dresde tombe le 8 mai, les monts Métallifères sont franchis le même jour. Koniev entre le lendemain dans Prague insurgée, quasiment vide d'Allemands, devant les caméras – pour bien marquer que si Joukov s'est fait filmer sur les marches du Reichstag, lui a libéré la dernière grande ville tenue par les nazis.

Selon la famille de Koniev, Staline lui aurait proposé de commander la parade de la Victoire sur la place Rouge. Il aurait refusé à cause de sa myopie, ne désirant pas commander en public avec des lunettes. C'est une légende, mais qui montre l'étendue de l'animosité entre les deux maréchaux. Toujours est-il qu'à l'occasion des divers toasts portés durant les fêtes de la Victoire, le nom de Koniev est toujours cité après celui de Joukov. Le 10 juin 1945, il est nommé commandant en chef du groupe d'armées Centre et haut-commissaire en Autriche occupée. Il s'installe à Vienne, obligeant Tolboukhine, qui a libéré la ville, à déménager. Staline veut voir à ce poste prestigieux, au contact des Occidentaux, le maréchal en qui il a le plus confiance.

À la fin mai 1946, Koniev est convoqué à Moscou par Boulganine, ministre de la Défense adjoint (Staline détient toujours le portefeuille), pour assister au Haut Conseil militaire qui se tient le 1er juin 1946, où se règle le cas de Joukov. Il laisse entendre qu'il a sauvé Joukov d'un sort pire que sa relégation au district militaire d'Odessa.

« Après avoir terminé son discours, Staline a jeté un regard à toutes les personnes présentes, indiquant clairement qu'il aimerait entendre le point de vue des militaires. […] J'ai été le premier à prendre la parole. Au début de mon discours, j'ai indiqué que Joukov avait un caractère hargneux, difficile. Le personnage de G. K. Joukov est tel qu'il est très dur de travailler avec lui, non seulement sous son commandement, mais également en tant que voisin sur le front. J'ai cité comme exemple nos différends concernant l'opération de Berlin. Toutefois, j'ai déclaré que je rejetais catégoriquement les accusations portées contre Joukov de malhonnêteté politique et de manque de respect pour le Comité central. J'ai dit que je considérais Joukov comme un homme dévoué au Parti, au gouvernement et à la personne de Staline, un communiste honnête. J'ai déclaré que sur le front, en tant que représentant de la Stavka, Joukov a exécuté les ordres et les décisions de la Stavka avec persévérance et esprit de responsabilité. Si Joukov était un homme malhonnête, il n'aurait pas ainsi persisté, risquant sa vie, se rendant sur les parties les plus dangereuses du front, observant les actions des troupes sur la ligne de front, rampant sur le ventre pour évaluer la situation sur place et aider le commandement à prendre certaines décisions. Une personne malhonnête, d'autant plus si elle est politiquement malhonnête, ne se comporterait pas de la sorte. […] Pendant le discours de Joukov, Staline a lancé une remarque :

« — Camarade Koniev, il s'est quand même approprié la paternité de votre opération de Korsoun !

« À quoi j'ai répondu :

« — Camarade Staline, sur ce point, l'histoire jugera, car les faits sont têtus. […]

« Au cours de la discussion, Staline a semblé souhaiter des décisions plus sévères concernant Joukov, car après les déclarations des membres du Politburo, la situation s'est beaucoup tendue. Toutes les personnes assises là avaient le sentiment que des mesures quasi répressives se préparaient contre Joukov[37]. »

Koniev mais aussi Rokossovski ont-ils sauvé Joukov d'un sort funeste ? Joukov l'a cru. Ne déclare-t-il pas en 1966 à un historien militaire : « Après que tous ont fait leurs discours, Staline a repris la parole. Cette fois-ci ses mots n'étaient plus perçants mais calmes. Il semble qu'à l'origine il ait planifié de me faire arrêter juste après la réunion. Mais en sentant chez les militaires des résistances internes et d'autres, pas seulement internes, en constatant une certaine solidarité des militaires vis-à-vis de moi, il a probablement reculé et dévié de son plan initial[38]. » Il est difficile de savoir ce qui s'est passé à cette réunion. Aucun compte rendu n'a été tenu. Les souvenirs de Joukov et de Koniev divergent. Selon le premier, les membres du Politburo ont parlé avant les militaires. Pour le second, c'est l'inverse. Koniev souligne l'absence de Vassilevski, alors que Joukov dit qu'il était présent. Ils s'accordent en revanche sur un point : c'est Rybalko, l'ancien commandant de la 3e armée de tanks de la Garde, qui a le plus vigoureusement défendu Joukov.

Le 9 juin 1946, un ordre du ministère de la Défense établit un nouveau credo militaire. On lit notamment : « […] Il a été établi que la liquidation du groupe ennemi de Korsoun-Chevtchenkovski a été planifiée et réalisée par Koniev, et non par Joukov, comme il l'a déclaré, que Kiev a été libérée non par la frappe du sud proposée par le maréchal Joukov, mais par la frappe du nord proposée par la Stavka […]. Il a été finalement établi que, sans diminuer les mérites de Joukov pour la prise de Berlin, on ne peut nier, comme le fait Joukov, que la frappe du sud du maréchal Koniev et la frappe du nord du maréchal Rokossovski ont permis de prendre la ville dans les délais[39]. »

Entre 1951 et 1955, Koniev commande le district militaire de Transcarpatie, un des plus importants en cas de guerre avec l'Ouest. Après la mort de Staline, il se montre actif dans l'élimination de la vieille garde du dictateur. C'est lui qui préside le collège qui juge et fait exécuter Beria. Quand Joukov devient ministre de la Défense le 7 février 1955, il prend Koniev parmi ses adjoints et réactive pour lui le commandement en chef des troupes terrestres, organe que Staline avait aboli en 1950. Ces mesures sont politiques : au vu de la suite, on peut douter que l'animosité entre les deux maréchaux se soit réduite. Le 20 juin 1957, Koniev soutient Khrouchtchev contre Molotov, Malenkov, Kaganovitch, Boulganine et Vorochilov. Sa vigoureuse insistance à vouloir participer au débat du Présidium du Conseil des ministres, fort mal engagé pour Khrouchtchev, est interprétée par la vieille garde comme une intrusion de l'armée dans les affaires politiques. Dans cette affaire, Koniev et Joukov ont marché côte à côte et sauvé Khrouchtchev[40].

Lors du plénum du Comité central des 28 et 29 octobre 1957, Joukov, accusé de visées bonapartistes, perd toutes ses fonctions, victime du traquenard qu'a monté Khrouchtchev. Mais aucun des maréchaux ne l'a épargné, Koniev pas plus que les autres. Ce qui a le plus touché Joukov, c'est le long article que Koniev fait paraître dans la *Pravda* du 3 novembre 1957 sous le titre « La force de l'armée et de la marine soviétiques tient à la direction exercée par le Parti et aux relations indénouables avec le peuple ». Les deux tiers de l'article sont une longue dénonciation de Joukov en tant que ministre de la Défense et ancien adjoint du chef suprême durant la Grande Guerre patriotique :

« Le plénum du Comité central a montré les graves défauts du travail politique dans l'armée. Joukov en est responsable. Sa ligne et ses activités ont contredit la ligne du Parti et les principes léninistes. […] Comme militaire et comme homme d'État, il a agi contre le Parti. […] Son style de direction a consisté à mettre fin au travail des organisations du Parti, des organes politiques dans l'armée et des Conseils militaires. Au lieu de s'appuyer sur ces organisations pour améliorer la combativité des troupes, il a cantonné leurs tâches au seul niveau éducatif. Il a voulu liquider le contrôle de l'armée et de la marine par le Parti. […] Joukov s'est surestimé, a voulu diriger tout seul les forces armées. […] Le Parti et le peuple n'oublient pas ses mérites, mais il s'est montré immodeste en se vantant, en se déifiant et en exagérant son rôle dans les succès des forces armées.

« Joukov doit se souvenir qu'il a commis de graves erreurs et bévues. N'oublions pas qu'il dirigeait l'état-major à la veille de la guerre et qu'il porte une grande part de responsabilité dans l'impréparation de notre armée. […] L'absence de principes et de modestie bolchevique l'amenait à se vanter de diriger seul les opérations […] en tant que commandant de Front ou représentant de la Stavka. Il s'attribue ainsi le premier rôle […] à Stalingrad. Mais […] l'élaboration du plan a été d'abord le fait […] d'Eremenko, Vatoutine et Rokossovski. Ce plan a été le résultat d'un travail collectif.

« Joukov souligne toujours qu'il est le seul général à ne pas avoir perdu une seule bataille durant la Grande Guerre patriotique. Cela est démenti par les faits. […] Après Stalingrad, quand s'est offerte l'occasion de détruire le groupement ennemi de Demiansk, il a très mal organisé l'opération. […] Nous avons de ce fait subi beaucoup de pertes. À la fin mars 1944, durant l'offensive sur la rive droite du Dniepr, nous avons encerclé un fort groupement allemand près de Kamenets-Podolski. Mais le camarade Joukov n'a pas pris les mesures nécessaires. […] Le résultat a été que l'ennemi a réussi à se rétablir près de Lvov. Il souligne qu'il a eu un rôle extraordinaire et particulier dans la prise de Berlin. […] Comme on le sait, le 2e Front de Biélorussie et le 1er Front d'Ukraine ont tenu aussi un rôle important. […] Joukov passe sous silence les erreurs commises durant cette opération. […] Tous ces faits contredisent la prétendue "infaillibilité" de Joukov. […] Ses prétentions défigurent la vérité. Il serait absurde d'affirmer qu'il a tenu un rôle particulier durant la Grande Guerre patriotique. Les lèche-bottes et les courtisans ont déifié Joukov […], particulièrement Vassili Yakovlev qui a peint un tableau représentant Joukov sur un cheval blanc cabré devant la porte de Brandebourg en flammes. On aurait dit Gueorgui Pobedonosets [saint Georges le Victorieux] sorti d'une vieille icône ! […] »

Cette flèche du Parthe a littéralement terrassé Joukov, qui en fait une dépression[41]. Quelques années plus tard, Koniev se défendra en affirmant qu'on l'a obligé à signer un article écrit par d'autres. Mais l'historien Yuri Roubtsov a retrouvé dans les archives de la présidence russe une lettre de Koniev adressée au Comité central où il demande l'approbation dudit article. La lettre est datée de quelques jours avant le plénum du 28 octobre 1957[42]… Il faudra attendre 1967 et le 70e anniversaire de Koniev pour voir les deux hommes se tendre la main. Konstantin Simonov était présent : « Parmi les invités à cette soirée, il y avait Joukov. Son invitation ce jour-là,

dans cette maison-là, et sa venue étaient d'une importance particulière. Le destin a voulu que Joukov et le propriétaire de cette maison soient séparés de nombreuses années durant par des circonstances dramatiques pour chacun d'eux. […] Cependant, malgré tout, dans la mémoire populaire de la guerre, leurs deux noms se tenaient côte à côte plus souvent que n'importe quels autres, c'était la chose la plus importante, tout le reste était secondaire[43]. »

Koniev meurt d'un cancer le 21 mai 1973, un an avant Joukov. Les statues qui commémorent sa participation à la libération de plusieurs grandes villes ne sont plus toutes debout. En 1991, celle de Cracovie a été démontée et renvoyée en Russie. L'année suivante, la ville l'a déchu de son titre de citoyen d'honneur. Depuis 2014, presque chaque année, à Prague, sa statue est taguée avec des inscriptions comme : « Non au maréchal sanguinaire », « 45, 56, 61, 68 – nous n'oublierons jamais ». Elle est finalement démontée le 3 mai 2020. Dans les deux cas, ce n'est pas le commandant du 1er Front d'Ukraine qui est visé, mais le commandant en chef des troupes du pacte de Varsovie (1955-1960), qui a dirigé l'écrasement de l'insurrection de Budapest en 1956. C'est également lui, revenu à la tête des forces soviétiques en RDA, qui a couvert l'érection du mur de Berlin en 1961. Plus que les autres maréchaux, son nom rappelle toute l'ambiguïté de ce que fut l'arrivée de l'Armée rouge dans l'est et le centre de l'Europe en 1945 : une libération et une nouvelle oppression.

12

Govorov

Le poids du passé

Leonid Govorov est, avec Tolboukhine, le moins connu des maréchaux de la Victoire. Il n'a pas laissé de Mémoires, il s'est peu exprimé et l'on a peu écrit sur lui. Comme son action s'est cantonnée aux rives orientales de la Baltique, il n'est pas entré en contact avec les chefs occidentaux et, de ce fait, il est demeuré inconnu à l'Ouest. À l'intérieur de l'URSS et du camp socialiste, il est probablement le seul à n'avoir suscité aucune animosité, que ce soit parmi ses collègues maréchaux, au sein du Parti, lors de la déstalinisation ou après la chute du communisme. Tous ont reconnu en lui un homme intègre, cultivé, doublé d'un bon professionnel. Par ailleurs, on ne sait quasiment rien de sa vie personnelle.

À l'instar de celui de Bliukher avec l'Extrême-Orient soviétique, le nom de Govorov est étroitement associé, y compris dans la mémoire russe, à la ville de Leningrad, qu'il a défendue puis libérée. « La ville la plus *intelliguentny* de l'URSS était défendue par le militaire le plus *intelliguentny*[1] », a pu affirmer l'historien du cru Alès Adamovitch. Ce mot *intelliguentny*, difficile à rendre en français, évoque à la fois des qualités morales et intellectuelles, une bonne éducation et même un certain raffinement. Seul Chapochnikov peut également prétendre à ce qualificatif. À sa vaste culture s'ajoute une prestance peu commune. Grand, athlétique, les lèvres minces, l'œil bleu délavé, la moustache taillée au cordeau, Leonid Govorov en impose avant même d'avoir parlé. Qu'il soit devenu maréchal de l'Union soviétique tient du miracle ; il avait plus de chances de finir sous les balles du NKVD. Si, avec Chapochnikov, Vassilevski, Egorov, Toukhatchevski et Tolboukhine, il appartient au club des anciens officiers du tsar, il est le seul à avoir servi chez les Blancs. Ce passé inavouable, révélé seulement après sa mort, a exigé de lui qu'il truque ses états de service, ce qui, d'une part, a induit en erreur ses deux biographes russes, et, d'autre part, explique en bonne partie qu'il soit demeuré discret sa vie durant[2].

Leonid Govorov naît le 10 février 1897 dans un petit village du gouvernement de Viatka (devenue Kirov en 1934), en Russie du Nord. Il est

de la génération des maréchaux de la Victoire, tous venus au monde entre 1895 et 1898. Son père était employé dans une *Realschule*, un établissement secondaire plus tourné vers le monde moderne et pratique que les lycées. Sa position a permis à ses enfants d'y faire leurs études. Après l'école primaire, Leonid passe quatre ans dans une école professionnelle puis sept ans dans la *Realschule* de son père. Il est partout noté excellent. En 1916, il entre à l'institut polytechnique de Saint-Pétersbourg, mais est appelé sous les drapeaux en décembre. Sa formation technique lui permet d'entrer sans difficultés à l'école d'artillerie de Constantin. Six mois plus tard, il est promu au rang d'aspirant, alors que l'armée russe vit ses derniers jours. Il n'a donc jamais vu le front lorsque, le 20 mars 1918, il est licencié par le nouveau régime bolchevique.

Plus tard, devenu un commandant rouge, il prétendra être sorti de l'école d'artillerie avec le grade de premier lieutenant, alors qu'en réalité il n'était qu'aspirant. Il affirmera en outre avoir été mobilisé de force dans l'armée blanche. Récemment, Andreï Ganine, un jeune historien russe, a retrouvé ses états de service dans l'armée de Koltchak[3]. Des archives qui démentent les autobiographies rédigées durant son service dans l'Armée rouge : Govorov s'est porté volontaire le 8 septembre 1918 pour l'armée de Koltchak, où il a pris au moins un galon en juillet 1919 – second lieutenant – et peut-être un second – premier lieutenant – avant la fin de la même année. Sur ce dernier point, Ganine n'est pas affirmatif car le document ne porte que le nom de Govorov, et il pourrait s'agir du frère de Leonid, Nikolaï, également chez Koltchak. Quoi qu'il en soit, c'est bien dans les combats contre les Rouges que Govorov a reçu le baptême du feu, acquis une ou deux promotions et sa première expérience d'officier. Commandant une batterie d'artillerie à la 8^{e} brigade du 2^{e} corps d'armée d'Oufa, il a participé à la grande offensive de mars 1919, celle-là même qui affrontera les armées de Frounzé et de Toukhatchevski.

À partir d'avril 1919, l'armée de Koltchak bat en retraite vers l'est. En mai, elle abandonne Oufa, en juillet Ekaterinbourg et Tcheliabinsk. À l'approche de l'hiver 1919-1920, une perspective peu réjouissante s'offre au jeune lieutenant, celle d'hiverner dans la taïga avec les débris d'une armée battue. Le 16 décembre, à Tomsk, où l'unité de Govorov cantonne, les différents courants socialistes – menchevique, bolchevique et S-R – organisent une insurrection à l'approche de l'Armée rouge. Les insurgés appellent les troupes de Koltchak à changer de camp, ralliant ainsi

15 000 hommes dont des centaines d'officiers, parmi lesquels Leonid. Dès le 18, il seconde le commandant de la garde ouvrière de Tomsk. À l'arrivée de l'Armée rouge, le 20, il est placé dans la réserve, le temps que la Tcheka enquête sur son passé. Aux questionnaires, il répondra en brossant l'autoportrait d'un jeune homme qui a participé à la révolution de février 1917, subi un enrôlement forcé et déserté pour défendre le camp du prolétariat, tout en regrettant de ne pas l'avoir fait plus tôt. Tous mensonges éhontés. Mais il est blanchi, si l'on peut dire.

Sa carrière militaire chez les Rouges débute le 21 janvier 1920, à l'inspection de l'artillerie de la 5e armée. Le 5 février, il prend le commandement à titre provisoire du 3e bataillon d'artillerie légère de la 51e division menée par le futur maréchal Bliukher. Il fait preuve de compétence et d'ardeur, se fait remarquer dans les violents combats contre Wrangel, est blessé deux fois. Avec son sang, il a racheté en partie son péché originel, ce qui sera mentionné lorsqu'il sera décoré de l'ordre du Drapeau rouge en 1921. Le comité du Parti d'Odessa lui offre même un porte-cigarettes en or. Le 25 décembre 1922, il est promu au poste d'adjoint du chef de l'artillerie de la 51e division. Après une nouvelle enquête, il sort définitivement du purgatoire en juillet 1923 : son dossier est retiré du fichier spécial des anciens officiers blancs. Il prend alors le commandement du 51e bataillon d'artillerie légère et est admis à demeurer dans l'Armée rouge en cours de démobilisation.

Sa carrière poursuit dès lors un cours normal, entre casernes, manœuvres et cours de perfectionnement. Après avoir été adjoint durant trois ans, il prend en 1925 le commandement de l'artillerie régimentaire de la 51e division, en 1929 de l'artillerie divisionnaire, en 1930 de celle du 15e corps, d'un district fortifié, enfin, en 1931 et 1932. Il ne reçoit de ses supérieurs que des éloges, qui le poussent vers le haut. En 1933, il termine en externe – c'est-à-dire avec un programme allégé – trois années d'études à l'académie Frounzé. Alors qu'il est *kombrig* – l'équivalent de général de brigade –, avec un second Drapeau rouge sur la poitrine, il appartient, au printemps 1936, à la première promotion des cent trente-quatre commandants envoyés à l'académie militaire de l'État-Major général. Il y côtoie Vassilevski, Antonov, Zakharov, Bagramian, Zlobine, Malandine, Sandalov. Ce dernier tracera dans ses souvenirs ce portrait de Govorov. « Quatorze commandants du district militaire de Kiev sont entrés dans la

nouvelle académie. Ce groupe était dirigé par le *kombrig* Leonid Alexandrovitch Govorov[4]. […] Grand, des traits volontaires, toujours vêtu avec élégance, il jouissait d'une grande autorité parmi nous. Il se tenait un peu à l'écart, ne participait pas aux conversations sur les sujets de tous les jours, et sa présence, dans ce type de conversations, contraignait d'une manière ou d'une autre les participants. "On ne peut pas raconter une blague à Leonid Alexandrovitch", disaient entre eux ses anciens collègues. Cependant, le taciturne Govorov changeait instantanément lorsque la discussion venait sur un sujet militaire ou politico-militaire[5]. » Dix ans plus tard, Chtemenko donnera de l'homme une image peu différente. « Avare de paroles, sec, voire un peu maussade, telle est l'impression que Govorov produisit lors de notre première réunion, ce qui ne lui fut pas très bénéfique. Mais tous ceux qui servirent sous Leonid Alexandrovitch savent bien que derrière cette sévérité extérieure se cache une âme russe, généreuse et bonne[6]. » Govorov a toutes les raisons de parler peu et de se mêler le moins possible à ses collègues. Il sait pertinemment que, dans le monde stalinien, une phrase de travers peut coûter la vie à n'importe qui, encore plus à un homme qui a des squelettes dans ses placards. Bien qu'il ait été rayé du fichier des Blancs, l'adjoint du chef de la cellule du Parti de l'académie militaire réunit en janvier 1938 un dossier sur lui, dans lequel on lit : « 1. Il a servi dans l'armée de Koltchak. Il est tombé en captivité. […] Il a été soupçonné d'être lié au parti industriel [impliqué dans un des procès staliniens des années 1930]. 3. Il existe des matériaux concernant les sabotages qu'il a commis dans les dépôts[7]. » Selon Koniev, quand, au tout début de la guerre, Staline a lancé une nouvelle vague d'arrestations (Chtern, Smuchkevitch, Rytchagov en feront les frais), il aurait aussi été question de jeter Govorov en prison. Mais Koniev n'explique pas comment ni pourquoi ce sort lui a été épargné[8].

En 1938, sans pouvoir terminer l'académie, Govorov est envoyé comme les deux tiers de sa promotion combler les vides créés par la Grande Terreur. Il enseigne d'abord la tactique à l'académie d'artillerie (qui porte le nom, on ne sait pourquoi, de Dzerjinski), avant d'en diriger la chaire principale. Au début de 1939, il publie un ouvrage sur l'attaque et la percée des districts fortifiés, 200 pages qui vont fortement influer sur sa carrière. En effet, le 30 novembre 1939, l'Armée rouge attaque la Finlande et se casse les dents sur la ligne fortifiée Mannerheim. Si elle est bien conçue,

celle-ci n'est pas la ligne Maginot. Pourtant, les assauts menés au nord (8e armée) et au sud (7e armée) du lac Ladoga sont de sanglants échecs. La faute en revient au caractère primitif des attaques d'artillerie, non renseignées et non coordonnées avec celles de l'infanterie. Vorochilov écarté, Timochenko reprend l'affaire en janvier 1940, sur des bases plus sérieuses. C'est alors que Govorov est nommé commandant de l'artillerie de la 7e armée, qui joue le rôle essentiel. Commandée par Meretskov – avec qui Govorov se lie pour longtemps –, l'armée reçoit plusieurs régiments d'artillerie lourde en renfort. Govorov procède d'abord à un relevé soigneux des positions finlandaises, qu'il harcèle par des tirs inopinés. Les Finlandais s'épuisent à réparer, se dispersent en élevant en hâte une seconde ligne et perdent plus de 3 000 hommes. Tout en maintenant la pression, Govorov intègre ses feux dans le plan de percée de la ligne fortifiée proposé par Meretskov. Le 1er février 1940, la préparation d'artillerie commence, concentrée sur la 3e division finlandaise. Chaque blockhaus est matraqué à tirs tendus, les champs de mines et les réseaux de barbelés anéantis par des tirs de saturation, tandis que 20 km en avant, les canons à longue portée s'en prennent aux routes, postes de commandement, points habités et renforts en marche : c'est un des traits de la bataille dans la profondeur, assimilée par Govorov à l'académie de l'État-Major général. Consciencieusement, les commandants rouges n'attaquent plus que sous la protection des tubes de l'ancien artilleur blanc. Le 15 février, la ligne Mannerheim est évacuée, Viipuri (Vyborg) bientôt investie, l'armée finlandaise placée au bord de la destruction.

Après la signature du traité de Moscou, en récompense de son succès, Govorov se voit épingler l'Étoile rouge, reçoit une promotion au grade de *komdiv* (équivalent à général de division) et une nomination comme inspecteur général adjoint de l'artillerie de l'Armée rouge. La même année, il reçoit le grade de major-général, qui remplace la dénomination de *komdiv*. En mai 1941, enfin, il est appelé par Timochenko à partager son expérience de la guerre d'hiver en prenant le commandement de l'académie d'artillerie Dzerjinski, où il se trouve au moment de l'attaque allemande.

Le 22 juillet 1941, Govorov est nommé chef de l'artillerie de la direction stratégique de l'Ouest, sous la direction de Timochenko, puis du Front de réserve, où il fait la connaissance de Joukov, quand cette direction est supprimée. Il rencontre Staline pour la première fois le 29 septembre,

lors d'une réunion à son bureau du Kremlin. Le 9 octobre 1941, en pleine bataille d'encerclement de Viazma, il devient l'adjoint d'Artemiev, l'officier du NKVD qui commande la zone de défense de Moscou, signe de la confiance du Vojd. Le 12 octobre, la zone de défense s'intègre au Front de l'Ouest commandé par Joukov, qui confie son artillerie à Govorov. Pour très peu de temps. Le 16 ou le 18 octobre, en effet, celui-ci remplace Leliouchenko, blessé, à la tête de la 5e armée, sur proposition de Joukov. C'est la première fois qu'il sort de sa spécialité pour commander une grande formation interarmes. En 1961, au cours d'une interview, Joukov expliquera son choix. « Notre décision a été déterminée par deux circonstances importantes. Tout d'abord, lors des batailles près d'Ielna, le général Govorov, chef d'artillerie du Front de réserve, s'est imposé non seulement comme un spécialiste connaissant parfaitement son travail, mais également comme un commandant énergique, doté d'une forte volonté et d'une connaissance approfondie des questions opérationnelles ; deuxièmement, pour notre défense près de Moscou, le fardeau principal de la lutte contre les nombreux chars ennemis incombait à l'artillerie et, par conséquent, les connaissances et l'expérience de Govorov acquéraient une valeur particulière. Les événements ultérieurs ont démontré que notre choix était très bon[9]. »

Vingt ans plus tôt, Joukov était plus nuancé dans son appréciation : « Le lieutenant-général Govorov, expliquait-il le 28 janvier 1942, […] a mené avec succès les opérations défensives de Mojaïsk et de Zvenigorod. Il a aussi conduit à bien l'offensive qui a défait le groupe ennemi de Mojaïsk-Gjatsk. Il est bien préparé sur les plans opératif et tactique. Son défaut principal se situe dans sa tendance à éparpiller ses forces sur tout le front et un manque de pratique dans la constitution d'un groupe de choc. […] Le camarade Govorov se signale par une forte volonté, il est exigeant, énergique et bon organisateur[10]. » Que la 5e armée de Govorov se soit bien comportée durant la bataille de Moscou – elle a repris Mojaïsk, le pivot de la défense du feld-maréchal von Kluge, commandant de la 4e armée – ne tient pas qu'à la science de son commandant. Si elle a moins reculé que la 16e armée de Rokossovki, sa voisine de droite, cela tient surtout à l'absence de blindés chez ses adversaires directs, les 7e et 9e corps de la 4e armée allemande, alors que Rokossovski doit encaisser le choc d'un *Panzergruppe* au complet. La percée de la 5e armée vers Zvenigorod, le long de la

Moskova, au début de la contre-offensive, a été favorisée par la même configuration.

Dans ses Mémoires, écrits en partie à charge contre Joukov, Rokossovski rapporte des propos insultants et menaçants du commandant du Front de l'Ouest contre Govorov. C'est fort possible et même probable[11]. Le commissaire de la 5e armée, Ivanov, témoigne pour sa part d'une qualité majeure de Govorov, pas si courante dans l'Armée rouge : sa capacité à lire une carte de situation. « En l'étudiant, il savait dévoiler les plans de l'ennemi et, sous ses yeux, elle semblait prendre vie avec ses rivières, ses forces et ses moyens. Il pouvait dire : demain, les nazis sortiront d'ici. Il s'est rarement trompé dans ses prévisions. Méditer sur la carte est devenu un besoin indispensable de Govorov. Il s'y consacrait tard le soir, abandonnant ainsi ses soucis de la journée. » Harrison Salisbury, le chef du bureau de l'United Press à Moscou, qui l'a connu en 1944, ajoute qu'« il se cloîtrait dans son bureau pour étudier cartes et plans ; il faisait les cent pas en buvant d'innombrables verres de thé fort et bouillant. Comme il était myope, il chaussait ses lunettes quand il se penchait sur ses cartes. C'était un général attentif, qui ne négligeait aucun détail[12] ».

Le 13 décembre 1941, aux côtés de Joukov et de sept autres commandants d'armée, Govorov a l'honneur de voir sa photo en première page de la *Pravda*. Il reçoit coup sur coup, les 9 et 10 décembre, deux ordres de Lénine. Le 19, il passe lieutenant-général[13].

Le 21 avril 1942, au vu de l'échec de l'attaque de Meretskov pour libérer la 2e armée de choc de Vlassov encerclée sur la rivière Volkhov, la Stavka décide de recentraliser le contrôle des forces opérant dans la région de Leningrad. Les Fronts de Leningrad et du Volkhov sont combinés en un unique super Front de Leningrad confié au général Khozine. Le Front est cependant découplé en un « groupe sur l'axe de Leningrad » (23e, 42e, 55e armées, flotte de la Baltique), attribué à Govorov, et un « groupe sur l'axe du Volkhov », commandé également par Khozine. L'on peut penser que la qualité d'artilleur de Govorov, importante dans la guerre de positions pratiquée devant la ville, et sa connaissance du secteur, acquise durant la guerre d'hiver, l'ont désigné pour ce poste. Son premier soin est de contrebattre les batteries lourdes allemandes qui harcèlent la cité sur la Neva. À cet effet, il établit une direction centralisée des tirs de toutes les pièces lourdes, y compris les canons de la flotte. Pour augmenter la portée

utile des pièces, il les rapproche le plus possible de la ligne de front, mobilisant des milliers de travailleurs pour édifier des abris camouflés.

L'échec de Khozine à délivrer l'armée de Vlassov conduit Staline à défaire à nouveau l'organigramme des forces et à changer les têtes. Le 8 juin, il scinde le Front de Leningrad en un Front du Volkhov, à la tête duquel Meretskov réapparaît, et un Front de Leningrad, dont Govorov devient commandant. Il le demeurera jusqu'à la fin de la guerre. Staline a fait le bon choix. Bytchevski, chef du génie du Front, note dans ses souvenirs que : « Les impressions des premières réunions tenues avec le nouveau commandant étaient variées, mais toutes s'accordaient sur un point : Govorov ne tolérait pas la superficialité ; ses pensées, ses connaissances, ses activités n'en portaient pas trace, et il exprimait nettement son opinion. De plus, il savait écouter très attentivement. Aussitôt, avec fermeté, il a exigé de chacun une connaissance précise et concrète de la situation dans son domaine. Puis, tour à tour, avec un esprit scrupuleusement méthodique, il a étudié et pris en charge les solutions aux problèmes de la troupe et de la ville affamée. […] Au sortir de sa conversation avec Govorov, chaque officier d'état-major pensait que le commandant attachait une importance particulière à son domaine. […] Au fil du temps, l'influence de Govorov s'est faite de plus en plus sentir à l'état-major comme dans les troupes[14]. » L'écrivain et journaliste Ilya Ehrenbourg a aussi apprécié Govorov : « Il m'a plu tout de suite. À l'instar des écrivains et des gens de toutes les professions, les généraux sont différents les uns des autres – innovateurs ou routiniers, intelligents ou limités, modestes ou arrogants. L. Govorov était un véritable artilleur, c'est-à-dire un calculateur précis, avec une pensée claire et sobre. Il m'a dit qu'il avait étudié à l'institut polytechnique de construction navale de Petrograd. […] Il aimait beaucoup Leningrad et il y avait quelque chose du Leningradois classique chez lui : la retenue, une passion bien cachée. Il m'a dit que, dans la bataille de Moscou, l'artillerie avait joué le rôle principal : dans sa 5e armée, il ne pouvait pas compter sur l'infanterie – les pertes étaient trop importantes et les remplacements avaient été retardés ; il a développé toute une théorie : avec la sursaturation du champ de bataille moderne en armes automatiques, l'artillerie ne peut plus se limiter à la suppression des points de tir, mais doit participer à toutes les phases de la bataille. Il a non seulement parlé avec enthousiasme, mais il a également

emporté ma conviction[15]. » Froid, méticuleux, exigeant, correct avec tous, Govorov possède un style peu commun dans l'Armée rouge.

Toujours selon Ehrenbourg, Govorov insiste auprès de Staline, « durant l'été 1942, pour que la population civile soit évacuée de Leningrad[16] ». Selon le journal des visites au bureau du Kremlin, Govorov était présent le 2 mai puis le 8 août. Mais il est possible qu'il ait vu le patron à son appartement fin juin, voire début juillet 1942, car c'est le 5 juillet que le Front de Leningrad ordonne d'évacuer massivement ceux qui ne peuvent pas être employés : invalides, mères de deux enfants et plus, ouvriers, cadres techniques et employés non indispensables à l'industrie ou bien à l'économie de la ville. Au début d'août, l'armée évacue 303 718 personnes, ce qui permet de faire remonter à 2,5-3 mois les réserves de farine pour les 807 288 personnes demeurées dans la cité. En septembre 1942, la mortalité revient presque au niveau d'avant guerre et le cannibalisme disparaît[17]. C'est en partie cette opération d'évacuation bien menée qui est à l'origine de l'attachement des Leningradois à Govorov. Son style de vie d'une grande sobriété a ajouté à cette image positive. Selon la légende familiale des Govorov, à la fin d'une visite à sa datcha, Staline aurait donné à Leonid des fruits, pommes ou oranges, avec ces mots : « Prenez, prenez donc, vous manquez de vitamines. »

Le 1er juillet 1942, Govorov adresse une demande d'adhésion à la cellule du Parti de son état-major : « Cela fait longtemps que mes forces, mes connaissances et ma vie entière appartiennent à la patrie et au parti de Lénine-Staline, qui dirige la lutte à mort du peuple russe [il dit russe et non pas soviétique] contre les envahisseurs germano-fascistes. Je vous prie de m'accepter dans les rangs du parti communiste des bolcheviks, en dehors duquel je n'imagine pas ma vie dans ce moment décisif qui voit le destin menacer ma patrie[18]. » Le 13 juillet, la cellule du Parti lui remet sa carte. Le phénomène est doublement exceptionnel : après avoir confié un Front à un non-bolchevik, Staline lui ouvre le Parti sans le passage par l'antichambre, pourtant obligatoire, qu'est le statut de candidat. Le Vojd a peut-être considéré qu'il pouvait faire une exception pour le commandant du Front de Leningrad, « berceau de la révolution ». Pour quelle raison Govorov a-t-il sauté le pas ? En réalité, sa situation devenait incongrue : il était l'unique général de ce rang non membre du Parti de toute l'Armée rouge ! Elle l'était d'autant plus qu'à Leningrad il ne travaillait qu'avec des membres du

Parti, Jdanov, son commissaire politique, au premier chef. Comment tenir sans malaise des discours qui devaient obligatoirement faire référence à un parti dont il n'était pas membre, lui l'ancien Blanc ? Il explique ainsi sa position intenable à Pavel Filatovitch Ivanov, son ancien commissaire à la 5e armée, qui a promis de le recommander. « Il [Govorov] lui a dit franchement qu'il pensait ne pas pouvoir continuer ainsi, que tout était très difficile pour lui, que l'aide du Parti est nécessaire en tout[19]. » Il se met vite au diapason stalinien. Dès le 26 août 1942[20], dans un ordre aux troupes pour améliorer leur combativité, il citera longuement l'article de Staline… sur les questions du léninisme, un sujet *a priori* peu utile pour augmenter le mordant du *frontovik*, le « poilu » soviétique.

Plusieurs fois, Govorov tente de briser le cercle de fer qui enserre Leningrad, notamment à l'été 1942 lorsque le renseignement détecte l'arrivée de Manstein au sud de la ville, présage, en déduit-on, d'une prochaine offensive. Soucieux, malgré l'avance allemande vers le Caucase, de défendre la ville de la révolution, Staline accorde des renforts. Dans l'espoir de gêner au moins le déploiement ennemi, Govorov jette les 42e et 55e armées dans une série d'attaques coûteuses, du 20 juillet au 4 août. Sans succès. Plus ambitieux, en coopération avec le Front du Volkhov de Meretskov, il espère couper le corridor de Siniavino (du nom de la ville qui en occupe le centre), à peine large de 15 km, qui interrompt toutes les liaisons terrestres de la ville. À l'issue d'une mêlée sauvage de presque deux mois (19 août-15 octobre 1942), et malgré une percée temporaire de Meretskov, l'échec et de lourdes pertes sont encore au rendez-vous. Néanmoins, Manstein n'a pas été en mesure de déclencher son attaque (l'opération *Nordlicht*) et sa 11e armée est en piteux état. En faisant le bilan de l'opération, l'État-Major général relève que Govorov et Meretskov n'ont pas été capables de coordonner leurs attaques, que leurs reconnaissances ont été superficielles, leurs feux mal concentrés, l'activité du génie insuffisante. Néanmoins, sur le plan défensif, Govorov n'a pas perdu son temps. Au prix d'un effort prodigieux, il a enserré les abords de Leningrad d'une triple ceinture défensive, hérissée d'obstacles de toutes sortes. Ses tirs de contrebatterie contraignent les Allemands à reculer leur artillerie de 10 à 15 km, ce qui réduit des deux tiers les impacts d'obus sur la ville. Si Hitler avait lancé à l'assaut le feld-maréchal Küchler, commandant du groupe

d'armées Nord – ce dont il n'a jamais eu l'intention –, la noix aurait été dure à casser.

Après le succès de Stalingrad, Staline, selon un réflexe bien ancré chez lui, lance l'Armée rouge dans une offensive générale. Fin novembre 1942, le duo Govorov-Meretskov commence à planifier la part qui lui revient, l'opération *Iskra* (« Étincelle », allusion au journal fondé par Lénine en 1900), qui doit lever le siège. La veille de Noël, flanqué de Jdanov et de deux de ses adjoints, de Vorochilov et du maire de la ville, Popkov, il se rend au quartier général de Doukhanov, commandant de la 67e armée, sur qui repose l'attaque. Créant un précédent dans l'Armée rouge, il fait rejouer en détail le scénario de l'offensive : cinq jours de *Kriegsspiel* intense qui laissent à peine quelques heures de sommeil à son entourage. Joukov arrive le 10 janvier 1943 pour coordonner l'action des deux Fronts et s'assurer des développements. Lancée deux jours plus tard, l'affaire, cette fois, est un succès. Les 2 000 bouches à feu et les dizaines de lance-fusées massés par Govorov écrasent les défenses de la 18e armée allemande, sans briser la glace sur la Neva, permettant ainsi à la 67e armée de prendre Chlisselbourg et de faire sa jonction, le 18 janvier, avec les forces de Meretskov venues à sa rencontre. Certes, les hauteurs de Siniavino ne sont pas tombées, mais les deux Fronts sont dorénavant soudés par un corridor terrestre de 8 à 10 km de large sur la rive sud du lac Ladoga : le siège de Leningrad est brisé, même si c'est de façon précaire. Dès le 15 janvier, Govorov reçoit ses épaulettes de colonel-général et, le 27, il est fait Héros de l'URSS pour ce succès, qui connaît un retentissement mondial.

Sans souffler, Joukov, qui entend détruire tout le groupe d'armées Nord de Küchler, utilise les forces de Govorov pour encercler le groupement allemand de Mga, toujours en coopération avec Meretskov. Il s'agit en réalité d'une diversion permettant au Front du Nord-Ouest de réaliser l'ambitieuse opération *Étoile polaire* : une poussée vers le nord-ouest, sur 300 km, entre Staraïa Russa et Narva. Lancées le 10 février 1943, les forces de Govorov échouent une fois encore devant les défenses de Siniavino, tandis qu'*Étoile polaire* avorte à la suite de l'évacuation par les Allemands du saillant de Demiansk. En juillet et août 1943, une cinquième offensive vers Siniavino s'arrête net après quelques kilomètres de progression. En septembre, Govorov relance une sixième opération. Cette fois, il innove en fondant en un seul roulement de feu les phases de préparation et de soutien d'artillerie, d'ordinaire séparées. Le 15 septembre, en trente minutes, trois

divisions s'emparent enfin des hauteurs de Siniavino, mettant hors de portée de l'artillerie ennemie le corridor terrestre au sud du lac Ladoga.

En novembre, à la demande de la Stavka qui pense imminent un retrait allemand vers la ligne fortifiée Panther, Govorov monte l'opération *Neva 2* destinée à préempter le recul de la 18e armée et, dans une seconde phase, à mener une opération d'encerclement de cette formation de concert avec Meretskov. Le 14 janvier 1944, sous la neige, son aile droite attaque vers Krasnoïe Selo. Six jours plus tard, sous peine de destruction, l'aile gauche de la 18e armée abandonne Tsarkoïe Selo, désenclavant la tête de pont d'Oranienbaum. Du 20 au 30 janvier, ses forces avancent encore et atteignent la Louga. Sa gauche fixée par Govorov, Küchler ne peut renforcer sa droite, si bien que, dans le même temps, Meretskov prend Novgorod et libère la grande voie ferrée Leningrad-Moscou. En deux semaines, s'ils n'ont pu encercler la 18e armée comme prévu, les commandants des deux Fronts l'ont contrainte à reculer de 100 km vers le sud. Le 29 janvier, la Stavka demande à Govorov de fournir un nouvel effort en direction de Louga, le pivot de toute la défense allemande. Deux jours plus tard, Hitler limoge Küchler, remplacé par le feld-maréchal Model. Face à ce défenseur remarquable, et malgré un mois d'efforts incessants, Govorov, qui a pourtant reçu toutes les forces du Front du Volkhov, dissous, ne parvient pas à détruire l'ennemi, qui recule pied à pied vers la ligne Panther, de Narva, sur la Baltique, à Pskov et Ostrov. Du 1er mars au 18 avril 1944, toutes les tentatives pour percer cette ligne demeurent sans résultat.

Pendant que la Stavka crée trois Fronts de la Baltique pour libérer les pays Baltes, le Front de Leningrad, en dehors de la tête de pont de Narva dont il garde la charge, se retourne vers la Finlande. Sur un théâtre qu'il connaît bien, Govorov concentre trois armées dans l'isthme de Carélie et attaque le 10 juin 1944 des forces finlandaises bien retranchées. Ses concentrations s'étant déroulées sous le couvert du tissu urbain au nord de Leningrad, il obtient un effet de surprise qui, couplé à un feu massif et à d'habiles débarquements, lui permet d'enlever en trois jours la première ceinture fortifiée. Du 14 au 17 juin, il exploite et emporte la seconde ligne. Un dernier effort, du 18 au 20 juin, le ramène sur la frontière de 1940 et lui donne Vyborg, ôtant à Helsinki toute possibilité de marchandage. C'est durant l'assaut final sur la capitale de la Carélie méridionale que la Stavka

télégraphie à Govorov qu'il est dorénavant maréchal de l'Union soviétique. Staline lui sait gré d'avoir vengé l'affront de la guerre d'hiver. Govorov poursuit encore son offensive jusqu'au 14 juillet, mais sans grand succès : le maître du Kremlin ne désire pas investir de nouvelles forces sur un front devenu secondaire, alors que les Finlandais font un premier pas vers la rupture de l'alliance allemande en remplaçant à la présidence de la République le germanophile Ryti par le maréchal Mannerheim, plus réaliste.

La fin de guerre de Govorov est difficile. Il a toutes les peines du monde à enlever Narva, le 26 juillet, au 3e corps de panzers SS, en dépit d'une supériorité de dix contre un. La libération de l'Estonie, en septembre, est facilitée quant à elle par le retrait du groupe d'armées Nord vers la péninsule de Courlande, où il s'enferme. Riga est libérée le 13 octobre, alors que, pour la première fois et pour peu de temps, il est représentant de la Stavka, chargé de coordonner les assauts des Fronts baltes. Pour son rôle dans la libération des pays Baltes, il reçoit d'ailleurs sa seconde médaille de Héros de l'Union soviétique, le 27 janvier 1945. En février, la Stavka lui confie le commandement du 2e Front de la Baltique, tout en lui laissant celui de Leningrad. Sa tâche est ingrate : il doit harceler les 16e et 18e armées allemandes, isolées en Courlande, afin de les empêcher d'envoyer par mer des troupes en Prusse-Orientale. Malgré plusieurs attaques, et faute de moyens, il ne parvient ni à liquider la poche ni à empêcher les transferts vers l'ouest. Les 7 et 8 mai 1945, il reçoit la capitulation des 200 000 soldats allemands de Courlande, mais sans les avoir vaincus.

Govorov est de toutes les cérémonies de la Victoire et reçoit une moisson de décorations, portant son score à cinq ordres de Lénine, trois ordres du Drapeau rouge, deux ordres de Souvorov du 1er degré, deux ordres de Koutouzov du 1er degré, l'Étoile rouge et le très convoité ordre de la Victoire décerné le 31 mai 1945 pour la libération des pays Baltes. Après la guerre, jusqu'en avril 1946, il commande les troupes du district militaire de Leningrad. En juillet 1948, Staline lui confie le commandement de la défense aérienne du pays, un poste essentiel dans le nouveau contexte de guerre froide. En mars 1950, il devient, avec cette même fonction, l'adjoint du ministre de la Guerre, Vassilevski. Le durcissement du régime ne lui pose aucun problème, même lorsque l'armée est visée. En janvier 1948,

après avoir disgracié le maréchal Joukov et envoyé le maréchal de l'aviation Novikov en prison, Staline organise un procès-spectacle contre ses quatre amiraux. Govorov est nommé président de la « cour d'honneur » chargée de les juger. Il ne tique pas devant la vacuité des charges et accepte de se laisser dicter sa conduite par Boulganine. « Il était un homme décent, dira de lui l'amiral Kouznetsov, mais il n'a pas osé avoir son propre jugement. » Dans cette période de stalinisme tardif, le sang des amiraux ne coulera pas. Ils écoperont de peines de prison et Kouznetsov s'en tirera avec un abaissement de son grade.

En avril 1953, après la mort de Staline, Govorov est nommé inspecteur en chef du ministère de la Défense de l'URSS. En mai 1954, il reprend, sous d'autres dénominations, ses anciennes fonctions de commandant en chef des « forces de défense aérienne » du pays et vice-ministre de la Défense de l'URSS. Il meurt le 19 mars 1955 des suites d'une hypertension, dont il a souffert durant toute la guerre, aggravée par la tabagie. Le 25 janvier 1999, la municipalité de Saint-Pétersbourg lui érige une statue sur la place Statchek, en remerciement de son rôle dans la défense de la ville et de la levée du terrible siège.

13

Rokossovski

Du malheur d’être à moitié polonais

Le 29 juin 1944, Staline téléphone à Konstantin Rokossovski pour lui annoncer qu'il est élevé au rang de maréchal de l'Union soviétique. Le dictateur le remercie de la performance qu'il vient d'accomplir à la tête du 1er Front de Biélorussie dans le cadre de l'opération *Bagration*. En six jours, Rokossovski a détruit le gros de la 9e armée allemande, ouvert la route de Minsk et préparé l'encerclement d'une seconde armée. En bonne partie grâce à lui, l'opération s'annonce déjà comme le plus grand succès soviétique de la Seconde Guerre mondiale. Par cette nomination, Staline entend également rehausser la stature d'un général d'origine polonaise qui compte, dans les formations sous ses ordres, la 1re armée polonaise, et qui s'apprête à libérer le pays de son père. Un maréchal soviétique à demi polonais peut, en effet, rendre les plus grands services au moment où Staline s'apprête à bouleverser les frontières mais aussi le système politique de son voisin occidental. Pour une fois, son ascendance polonaise joue en sa faveur. Entre 1937 et 1940, en revanche, elle a failli lui coûter la vie. C'est elle encore qui l'empêchera de prendre Berlin, elle enfin qui déterminera une inflexion inattendue de sa carrière : maréchal de deux nations, il sera, sans le moindre plaisir, ministre de la Défense de la République populaire de Pologne, de 1949 à 1956, avant d'être chassé par un peuple qui ne l'a jamais reconnu comme un des siens. Avec amertume, au soir de sa vie, le vieux maréchal confiera au cinéaste Grigori Tchoukhraï : « Je suis le maréchal le plus malheureux. […] En Russie on me considère comme un Polonais, et en Pologne, comme un Russe[1]. » Paradoxe suprême, Rokossovski, ce doux que les biographes opposent volontiers à Joukov le dur, a probablement été le maréchal le plus stalinien.

On en sait peu sur la jeunesse de Konstantin Ksaverevitch Rokossovski. Sa date de naissance, déjà, est incertaine : officiellement le 20 décembre 1896, mais 1894 semble plus probable à un de ses biographes, qui explique le vieillissement volontaire du futur maréchal par sa volonté d'entrer en 1914 dans un régiment de dragons[2]. Selon son autobiographie

de service, écrite en avril 1940[3], il a vu le jour à Varsovie. Vu le contexte de sa déclaration – il sort de prison et tout mensonge pourrait l'y renvoyer –, c'est sans aucun doute vrai. Cependant, il dira et écrira souvent être né à Velikie Louki, en Russie, ce que sa petite-fille Ariadna Rokossovskaïa explique ainsi : « À la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsque le maréchal est devenu deux fois Héros de l'Union soviétique, il avait droit à un buste en bronze dans sa ville natale. Ériger un monument à un commandant soviétique dans une Pologne formellement indépendante, quoique "fraternelle", n'allait pas de soi. Par conséquent, pour le maréchal, "ils" ont "choisi" une nouvelle patrie sur le territoire de l'URSS[4]. »

Sa famille compterait quelques quartiers de noblesse, désargentés et oubliés, en tout cas non reconnus par l'administration tsariste. Son grand-père a servi comme lieutenant en second dans un régiment de cavalerie du grand-duché de Varsovie à l'époque de Napoléon. Ce souvenir héroïque, entretenu par la famille, a dû marquer l'enfant. Son père est polonais et employé des chemins de fer impériaux, sa mère une Russe orthodoxe. Konstantin parle les deux langues indifféremment. Il fait quatre années d'école primaire à Praga, le faubourg industrieux de Varsovie. Orphelin assez jeune, il est élevé par ses oncle et tante. Il se met au travail à quinze ans comme apprenti maçon, toujours dans la région de Varsovie. À diverses époques de sa carrière militaire, il prolétarisera, politisera et russifiera sa biographie pour satisfaire aux contrôles réguliers menés par l'administration politique de l'Armée rouge : son employé de père deviendra alors machiniste, lui-même ouvrier dans le textile ; il échangera son patronyme Ksaverevitch pour celui de Konstantinovitch, plus russe ; il se donnera cinq années de scolarité, pour favoriser sa carrière ; lors d'une manifestation à Varsovie, la police tsariste l'aurait arrêté et jeté en prison. En réalité, on ne lui connaît aucune idée ou activité politique. Sa vie ressemble alors de façon frappante à celle de Joukov : un jeune ouvrier qualifié sans histoires, travaillant dans une entreprise familiale (le propriétaire est le mari de sa tante), empêché seulement par la Première Guerre mondiale de devenir à son tour, selon toute probabilité, un petit patron. Rien qui en fasse une graine de révolutionnaire.

À la différence de Joukov, cependant, Rokossovski n'attend pas d'être mobilisé. Il se porte volontaire dans l'armée russe le 2 août 1914, initiative qui lui donne le privilège de choisir son arme. Comme le grand-père, ce sera la cavalerie. Il est versé dans le 5^{e} régiment de dragons de Kargopol,

intégré à l'excellente 5e division de cavalerie. Il combat en Pologne et aux abords de la Prusse. Dès les premiers mois, le cavalier Rokossovski se distingue. Envoyé en éclaireur, il tue d'un coup de sabre un uhlan qui le charge, ce qui lui vaut, en octobre, une croix de Saint-Georges de 4e classe et une barrette de caporal. Il recevra à nouveau une croix de Saint-Georges (3e classe) en 1916 et une troisième en 1917 (2e classe). Le 29 mars 1917, il est nommé adjudant à titre provisoire, alors que l'armée tsariste entre en décomposition.

Rokossovski a-t-il appartenu au comité révolutionnaire de son régiment ? C'est très probable, même si nous n'en avons pas la preuve. En tout cas, il a été placé devant un dilemme. Nombre de cavaliers polonais de sa division, dont son cousin, choisissent en effet de rallier l'Organisation militaire polonaise secrète de Piłsudski, qui vise à ressusciter l'État polonais, s'il le faut en s'appuyant sur les puissances centrales. Ils franchissent le pas avec d'autant plus de facilité que la 5e division cantonne alors en Lettonie, et les forces piłsudskiennes, dans la Lituanie voisine. Rokossovski, lui, reste avec les Russes. En octobre 1917, il organise une garde rouge bolchevique[5] à partir de ce qui reste du régiment de Kargopol. Alors que les soldats l'avaient élu, il aurait renoncé à la commander – c'est ce qu'il dira au NKVD lors de son arrestation en 1937[6] – au profit de son ami Adolf Juszkiewicz. Il est bel et bien précocement acquis à la révolution, et son bolchevisme ne se démentira jamais.

Rokossovski est bienvenu dans la nouvelle armée qui manque à la fois de sous-officiers expérimentés et de cavaliers. Avec la garde rouge du régiment de Kargopol, il fait d'abord le coup de feu contre les Cosaques ukrainiens dans la région de Briansk, avant de rejoindre la Sibérie en août 1918. Il restera dans cette région durant toute la guerre civile. En octobre, il est promu chef d'escadron dans le régiment Volodarski, en 1919 commandant de bataillon dans le régiment de cavalerie de la 30e division de fusiliers puis, en 1920, commandant du régiment de cavalerie de la 35e division. Sa trajectoire est rapide, ses états de service étincelants avec deux Drapeaux rouges accrochés à sa vareuse. De combat en combat, il s'enfonce vers l'est et finit par affronter la fameuse division tibéto-mongole du baron Ungern-Sternberg qui guerroie pour lui-même autant que pour le tsar. Il est blessé deux fois, à l'épaule et à la jambe. À sa sortie d'hôpital, la guerre civile est terminée et l'Armée rouge entame sa vertigineuse

décroissance, de 5,5 millions d'hommes en octobre 1920 à 529 000 en octobre 1924. Rokossovski est retenu par l'administration militaire avec d'autant plus de vigueur que la Sibérie orientale est l'objet des convoitises japonaises et qu'elle subit les vicissitudes des rapports sino-soviétiques. Dès qu'il peut lâcher ses béquilles, il est nommé commandant de brigade, poste qu'il échange, à sa demande, pour le commandement du 27e régiment de cavalerie au sein de la 5e brigade de cavalerie du Kouban. Il est stationné en Transbaïkalie, où il fait la chasse au reliquat des forces de l'ataman à demi bouriate des Cosaques du Baïkal, Grigori Semenov.

Après avoir trouvé le temps d'épouser Yulia Petrovna Barmina, la bibliothécaire de la ville où il tient garnison, il est envoyé en septembre 1924 pour un an à Leningrad, à l'école de cavalerie. Cet hercule d'un mètre quatre-vingt-quinze, à la voix douce, aux yeux d'un bleu de givre, avec derrière lui déjà dix ans de guerre, plusieurs blessures, cinq ou six décorations, tsaristes ou bolcheviques, fait forte impression. Il se lie d'amitié avec un petit taureau emporté et studieux, Gueorgui Joukov – son adversaire au sabre –, approfondit sa connaissance du marxisme-léninisme, matière obligatoire, et découvre Clausewitz. Le commandant de l'école de cavalerie, Vitaly Primakov, est un vieux bolchevik, héros de la guerre civile, qui sera arrêté en 1936 comme trotskiste, torturé puis fusillé. Le 8 octobre 1966, Rokossovski est interviewé à ce sujet par Vassili Polikarpov, l'historien de la guerre civile. Il laisse apparaître ses contradictions de stalinien victime de Staline :

« Rokossovski : […] Primakov était trotskiste.

« Polikarpov : En quoi consistait le trotskisme de Primakov ?

« R. : À cette époque, il y avait une lutte autour du livre de Trotski *Les Leçons d'Octobre*. Je dirigeais la cellule du Parti de l'école de cavalerie et nous avons examiné la question du trotskisme de Primakov. Il possédait une tabatière en or portant cette inscription : "Au camarade Primakov, le meilleur cavalier du monde" [sous-entendu : c'était un cadeau de Trotski]. C'est une preuve directe qu'il était trotskiste.

« P. : Konstantin Konstantinovitch, ne pensez-vous pas qu'il y a un problème ? Les trois chefs de votre école de cavalerie – Batorski, Primakov, Germanovitch – ont été fusillés comme ennemis du peuple…

« R. : Oui, c'est vrai, il y a un problème – tous sont morts pour rien[7]. »

En juillet 1926, il est nommé instructeur de la division de cavalerie mongole à Oulan-Bator, embryon de l'armée de la République populaire de

Mongolie entrée en 1921 dans l'orbite de Moscou. Son tact, sa patience, ses manières polies font tant merveille dans cette mission technique et diplomatique qu'il sera récompensé d'une montre en or gravée à son nom. Il reçoit en outre une appréciation élogieuse de ses supérieurs : « Il est politiquement mature. En tant que membre du Parti solide et expérimenté, il a depuis plusieurs années été recommandé au poste de commandant de brigade, mais des circonstances défavorables font qu'il est demeuré commandant de régiment. Il a une grande intelligence tactique et a conduit une brigade de cavalerie avec succès. Étant excessivement modeste et dénué de tout carriérisme, il supporte sa situation sans murmurer. Cependant, vu ses succès au combat […] et ses remarquables capacités, je le considère comme digne d'une promotion immédiate au poste de commandant d'une brigade indépendante de cavalerie et, éventuellement, de commandant d'une division de cavalerie. »

À son retour en URSS, en juillet 1928, il est nommé commandant-commissaire de la 5e brigade de cavalerie indépendante du Kouban, qui a ses quartiers près du lac Baïkal[8].

En janvier 1929, il est envoyé à Moscou à l'académie Frounzé pour suivre un cours de rafraîchissement théorique (Kuvnas). Il ne le finit pas, rappelé au bout de deux mois pour être jeté dans la guerre qui oppose l'URSS à la république de Chine de Tchang Kaï-chek à propos des Chemins de fer de l'Est chinois. Cette voie ferrée, construite à la fin du XIXe siècle avec des fonds français, coupe au sud de Tchita, à travers la Mandchourie, via Harbin, pour rejoindre Vladivostok. Plus courte de 600 km que le trajet du Transsibérien, elle place *de facto* la Mandchourie chinoise sous influence soviétique. Le 9 juillet 1929, l'armée chinoise arrête les milliers de ressortissants soviétiques installés à Harbin et prend le contrôle de la voie ferrée. Staline relève le gant avec précaution, le Japon se tenant en embuscade. Il s'ensuit une guerre limitée de quatre mois, durant lesquels s'affrontent plusieurs dizaines de milliers d'hommes, Soviétiques d'un côté, nationalistes chinois et quelques Russes blancs de l'autre. En août, le Conseil militaire révolutionnaire de l'URSS crée une Armée spéciale de l'Extrême-Orient, l'OKDVA, sous les ordres de Bliukher, et lui donne les moyens d'attaquer. À la tête de sa 5e brigade, et en compagnie de trois divisions d'infanterie, Rokossovski participe à l'offensive la plus importante, celle de Mandchourie-Dalainor, du nom de deux gares

frontalières. Il exécute un raid brillant de 100 km, qui scelle l'encerclement de la garnison de Dalainor : 10 000 soldats chinois sont mis hors de combat ou désarmés. En décembre, un armistice rétablit le *statu quo ante*, objectif de Staline.

Rokossovski reçoit son troisième Drapeau rouge et est promu commandant de la 7e division de cavalerie, au sein du prestigieux 3e corps stationné en Biélorussie. Il y reste deux ans. Son ami Joukov sert sous ses ordres en tant que commandant de régiment. Sa promotion suivante – commandant de la 15e division autonome de cavalerie du Kouban – le ramène, à son grand dam, à l'OKDVA, en Extrême-Orient, où la situation s'envenime en raison de la mainmise du Japon sur la Mandchourie. Il sert quatre ans sous les ordres de Bliukher et empoche, en 1935, le grade de *komdiv*, soit commandant de division. L'année suivante, il intègre la phalange resserrée, et plus exposée, des commandant de corps, prenant la tête du 5e corps de cavalerie, à Pskov, dans le district militaire de Leningrad. C'est là que sa carrière est brutalement interrompue.

Le 22 mai 1937, Mikhaïl Toukhatchevski est arrêté, jugé en hâte et bientôt fusillé. La veille, un des amis du maréchal, le *komkor* (commandant de corps) Kassian Tchaïkovski, également jeté en prison, avoue sous la torture que Rokossovski appartient à une organisation trotskiste clandestine. L'homme, qui commande un corps mécanisé en Transbaïkalie, a été proche de Rokossovski lorsque celui-ci menait la 5e brigade de cavalerie. Par ailleurs, pensant sauver sa tête, l'ancien supérieur de ce dernier, le *korkom* Griaznov, le dénonce aussi au NKVD par une lettre envoyée le 5 juin : « Nous considérons comme absolument nécessaire que vous enquêtiez […] sur Rokossovski K. K., […] lié de près à Tchaïkovski. Un Polonais. Enquêtez sérieusement sur sa famille. Il a été amené à travailler à l'étranger […]. » Griaznov, également dénoncé par Tchaïkovski, sera fusillé peu après. En juin 1937, Rokossovski est démis de son commandement puis éjecté du Parti pour « manque de vigilance politique ». En août, il est arrêté par le NKVD, accusé de trahison et enfermé à la prison Kresty de Leningrad. D'anciens collègues l'accusent maintenant d'avoir espionné en Sibérie pour le compte des Japonais et des… Polonais. Battu jour et nuit durant des semaines, il perd toutes ses dents de devant. Après les séances de tabassage, ensanglanté, il regagne une cellule de 10 m sur 10 dans laquelle

s'entassent plus de cent personnes dans un cloaque immonde. Il refuse d'avouer quoi que ce soit et de dénoncer qui que ce soit.

L'accusation devant suivre trois complots en même temps – trotskiste, japonais et polonais –, l'instruction traîne en longueur. Le procès se tient au début de 1939. L'acte d'accusation évoque le recrutement du conspirateur Rokossovski par un de ses anciens camarades du régiment de Kargopol, Adolf Iouchkevitch (transcription russe de Juszkiewicz), à une époque où celui-ci était depuis longtemps mort à Perekop dans un combat contre les Blancs ! Rokossovski racontera à Polikarpov, en 1966, comment le NKVD avait procédé. En 1937, après son arrestation, on lui demande d'écrire son autobiographie. Il mentionne en passant celui qui fut son meilleur ami polonais, Juszkiewicz. Les enquêteurs décident alors de monter l'affaire à partir des « aveux » de ce Juszkiewicz. Ils trouvent un Iouchkevitch dans l'armée, sans se soucier de savoir s'il a servi avec Rokossovski ou non, et lui extorquent des aveux. À son procès, celui-ci a beau jeu de déclarer qu'il avouera tout si on lui prouve que la personne morte à Perekop en 1920 peut encore livrer des aveux contre lui en 1938. Selon lui, il sera libéré en raison de cette bévue. Il rencontrera ce Iouchkevitch en 1941, alors que lui-même commande la 16e armée et le général Iouchkevitch une unité envoyée en renfort. Ce dernier serait tombé à genoux pour embrasser les pieds de Rokossovski, en implorant le pardon. L'erreur de « procédure » a sans doute joué, mais Rokossovski, en réalité, a surtout été sauvé par le gong : Iejov, le chef du NKVD, est en effet arrêté le 10 avril 1939, après avoir été remplacé en novembre 1938 par Beria – Staline a décidé de mettre la terreur en sourdine. La durée anormale de l'instruction de l'affaire a donc permis à Rokossovski de laisser passer l'orage de la *Iejovchtchina*. Il est libéré sans explications en mars 1940, restauré dans son grade et son commandement du 5e corps de cavalerie.

Rokossovski n'a jamais été trotskiste, pas plus qu'agent de Piłsudski ou du Mikado. Son dossier croise cinq particularités qui, dans le contexte de la grande purge de 1937-1938, le condamnaient à mort. Tout d'abord, il est à moitié polonais : ce groupe national est le plus touché par les purges. Il se trouvera même un chef du NKVD de la région de Sverdlovsk pour ordonner que toutes les personnes dont le nom se termine en -ski soient arrêtées. Ensuite, deuxième caractéristique dangereuse, Rokossovski a le grade de *komkor*, or soixante des soixante-sept *komkor* que compte l'Armée rouge sont fusillés, emprisonnés ou déportés. Il a en outre vécu à l'étranger : en

Pologne, bien sûr, mais aussi en Mongolie, ce qui alimente le soupçon qu'il ait été contacté par des services étrangers. Il a aussi longtemps servi en Extrême-Orient, la région la plus touchée par les purges parce que Staline veut des « arrières sains » en cas de guerre avec le Japon. Enfin, Rokossovski a été proche d'un proche de Toukhatchevski, le plus grand traître, saboteur, espion et complotiste aux yeux du NKVD. Plusieurs témoignages indépendants dépeignent, durant ces trente-quatre mois de souffrance, un homme intègre, courageux, soutenant ses camarades d'infortune. Le plus terrible est que, jusqu'à la fin de sa vie, non seulement Konstantin Rokossovski exemptera Staline de la responsabilité des purges, pour charger le seul NKVD, mais encore il lui sera reconnaissant de l'avoir sorti de la prison Kresty. Il semble que sa libération doive aussi quelque chose à l'intercession de Timochenko, le tout récent vainqueur de la Finlande, son ancien supérieur lorsqu'il commandait la 7e division de cavalerie. Ce drame, Rokossovski le lira sans cesse dans les yeux de ceux qui découvriront, à chaque sourire, ses multiples prothèses dentaires en acier.

En mai 1940, comme si rien ne s'était passé, il est nommé au grade tout récemment restauré de major-général. Il se retrouve brièvement sous les ordres du général d'armée Joukov, patron du district militaire spécial de Kiev. Sans doute, à cette occasion, a-t-il pu mesurer le retard pris par sa carrière : Joukov était un grade plus bas que lui en 1936, il est deux grades plus haut en 1940. Et il a écrasé les Japonais à Khalkhin Gol en août 1939, une bataille que, peut-être, Rokossovski aurait pu mener, n'eût été la paranoïa de Staline.

En novembre 1940, il reçoit le commandement d'un des nouveaux corps mécanisés levés en catastrophe par Timochenko en réponse à la prestation des panzers en France. Le 9e corps mécanisé consiste en une division motorisée et deux divisions blindées. Durant huit mois, Rokossovski se bat pour obtenir les personnels et le matériel nécessaires au fonctionnement de sa formation. Le 22 juin 1941, pour affronter l'assaut, s'il compte à peu près tous ses hommes – dont la plupart ne sont pas formés au combat –, il n'a qu'un tiers des chars promis (300), tous de modèles anciens, T-26 et BT-5, avec quelques BT-7. Son infanterie motorisée n'a reçu aucun véhicule, elle n'a pas non plus de chevaux, et manque le gros des tracteurs d'artillerie. Les trois divisions du 9e corps mécanisé, aux

ordres de la 5e armée, sont stationnées en Ukraine occidentale, à 350 km de la frontière.

À 4 heures du matin, le 22 juin 1941, Rokossovski reçoit un télégramme de la 5e armée lui enjoignant d'ouvrir l'enveloppe contenant des instructions secrètes. Or, ce document ne peut être lu que sur ordre direct du président du Conseil des commissaires du peuple ou du commissaire du peuple à la Défense. Paranoïaque, comme tous les Soviétiques, le général suspecte une provocation. Il tente de faire confirmer l'ordre par Moscou, Kiev ou Loutsk, où se trouve l'état-major de la 5e armée. Aucune liaison ne fonctionne. « Alors, écrira-t-il dans ses Mémoires, je décidai d'ouvrir l'enveloppe sous ma propre responsabilité. » Pour lui, la guerre commence à cet instant précis. Et elle commence mal. Le 9e corps mécanisé va en effet connaître le destin de ses quatre homologues en Ukraine. Engagés à l'aveuglette dans des contre-attaques non coordonnées, ils s'effilochent en raison de pannes mécaniques avant même d'arriver au contact puis se font écraser en dix jours par les divisions de panzers du groupe von Kleist. Le 14 juillet, Rokossovski n'a plus que trente-deux chars en état. Au moins a-t-il été capable de marcher à l'ennemi, de l'attaquer et de le freiner. Dans le chaos ambiant, il fait montre de qualités rares, là où beaucoup de ses camarades abandonnent : l'esprit de décision et de responsabilité, la confiance en soi, le don d'obtenir le meilleur de ses hommes. Moscou s'en aperçoit – d'où l'octroi d'un quatrième Drapeau rouge, fait rarissime durant ces semaines de débandade – et le rappelle le 15 juillet pour le renvoyer aussitôt vers Smolensk, où une bataille majeure est engagée, sous de mauvais auspices.

Il devait prendre le commandement des restes de la 4e armée, détruite aux trois quarts par le groupe blindé Guderian, mais l'ordre est annulé. Le maréchal Timochenko, nouveau commandant du Front de l'Ouest, l'envoie en extrême urgence à Iartsevo, une petite ville située 60 km à l'est de Smolensk, sur l'autoroute de Moscou. Autour de Smolensk, les divisions de panzers ont enfermé deux armées soviétiques. Rokossovski doit reprendre Iartsevo à la 7e division de panzers et ouvrir un corridor permettant aux encerclés d'être ravitaillés et, si nécessaire, évacués. Son groupe rassemble un bric-à-brac d'unités en retraite, parfois sans armes, environ 25 000 hommes et une centaine de chars. Le moral est mauvais, les paniques fréquentes, les cas d'automutilation très nombreux. Rokossovski

n'hésite pas à appliquer les instructions de la Stavka pour ramener l'ordre et la volonté de combattre, c'est-à-dire à fusiller. Mais il n'est pas Joukov. Sa palette humaine est plus riche : il sait trouver les chefs compétents, leur rendre confiance, s'en faire obéir sans insulter, menacer ou humilier. Il possède un véritable magnétisme, un calme à toute épreuve, qui lui attache les hommes. Par ailleurs, il se révèle un maître de la défense, anticipant les mouvements de l'ennemi, plaçant judicieusement son artillerie et ses chars. Non seulement il empêche la 7e division de panzers d'avancer, mais il reprend Iartsevo et maintient ouverte une chatière de 10 km de large, par où des dizaines de milliers d'hommes parviennent à s'échapper. Certes, il bénéficie d'une supériorité numérique et de dix chars lourds KV contre lesquels les Allemands sont impuissants, mais il est incontestable qu'il réussit mieux que la moyenne de ses collègues. Il groupe autour de lui un trio de fidèles qui ne le quittera plus avant novembre 1944 : Malinine (chef d'état-major), Kazakov (commandant de l'artillerie) et Orel (commandant des troupes blindées). C'est aussi à Iartsevo que la presse soviétique commence à populariser son nom. L'ancien détenu de la prison Kresty est nommé commandant de la 16e armée le 8 août 1941, dans laquelle il fond son « groupe de Iartsevo ». Il est promu lieutenant-général à cette occasion.

Durant les mois d'août et septembre 1941, la 16e armée participe à l'interminable bataille de Smolensk. Elle ne brille pas plus que les autres dans les vaines contre-attaques lancées par Timochenko pour reprendre la ligne Dniepr-Dvina. Puis le Front de l'Ouest, à la tête duquel se trouve maintenant le général Koniev, se retranche, dans l'attente d'un assaut du groupe d'armées Centre vers Moscou. Aux alentours du 15 septembre, Rokossovski fait parvenir à Koniev son plan de défense, auquel il ajoute une variante de repli au cas où l'ennemi parviendrait à percer ses lignes. Koniev exclut ce cas de figure pour la 16e armée, comme pour le Front tout entier. Mal lui en prend, car le 2 octobre 1941, au cours de l'opération *Typhon*, les Allemands parviennent à percer les deux ailes du Front de l'Ouest, à droite et à gauche de la 16e armée. Rokossovski vient spontanément à l'aide d'une de ses voisines en difficulté, la 19e armée du général Loukine. Le 5 octobre au soir, il reçoit un télégramme du Front lui ordonnant de confier toutes ses troupes à la 20e armée, sa voisine de gauche, et de se rendre avec son état-major à Viazma pour en organiser la défense avec cinq divisions mises en route. Stupéfait, il demande

confirmation avec signature de Koniev. Un avion de liaison lui apporte le message signé quelques heures plus tard. Le général et une trentaine d'officiers parviennent à Viazma le 6 dans l'après-midi.

Au lieu de cinq divisions, il en trouve la moitié d'une et… deux divisions de panzers en route vers le centre-ville. Il réalise aussitôt que les Allemands viennent de refermer leur étau sur le Front de l'Ouest. Il n'a que le temps de former une petite colonne avec quelques chars et de tenter de s'extraire de l'encerclement, dans la nuit du 7 octobre. Il y parvient après une marche de 50 km qui le mène à Ouvarovka, non loin de Mojaïsk. Il reprend alors contact avec l'état-major du Front qui envoie un biplan U-2 le chercher. Il tombe au beau milieu d'une réunion sinistre où se trouvent Koniev, Boulganine, Vorochilov et Joukov que Staline vient de nommer à la tête du Front de l'Ouest. Se souvenant du passé de Rokossovski, Vorochilov se montre aussitôt soupçonneux à son égard. Le général n'aurait pas eu l'ordre de Koniev en poche qu'il aurait pu payer de sa vie l'abandon de la 16e armée, la chute de Viazma et sa propre fuite. Joukov calme tout le monde et envoie Rokossovski à Volokolamsk improviser une défense. Le 14 octobre, pour tenir la ligne Moscou-Rouza, longue de 100 km, il n'a que l'état-major de la 16e armée et une division ramassée en cours de route. Heureusement pour lui, les Allemands sont occupés à liquider les unités encerclées.

Rokossovski vit ses heures les plus tendues durant la phase défensive de la bataille pour Moscou. Joukov lui a donné pour mission de défendre les deux grandes routes qui rejoignent Moscou par le nord-ouest, celles de Volokolamsk et de Kline. Rokossovski place tout à droite le corps de cavalerie du général Dovator, puis, sur la route de Kline, un régiment d'élèves officiers, enfin la 316e division du général Panfilov à sa gauche, sur l'axe de Volokolamsk. Il se montre particulièrement à son affaire dans la défense antichar, où il utilise au mieux fossés, mines, canons de DCA et lance-fusées katiouchas. Néanmoins, la poussée allemande le contraint à reculer. Le 26 octobre, il doit abandonner Volokolamsk, ce qui lui vaut cris et menaces de la part d'un Joukov lui-même mis sur le grill par Staline. Néanmoins, Joukov le couvre lorsqu'une commission dépêchée par le Kremlin vient enquêter sur la chute de la ville fortifiée. Après une pénible progression de 10 km, l'effort allemand vient mourir le 1er novembre. Dans les quinze jours qui suivent, Joukov resserre le front de Rokossovski sur

70 km et lui accorde priorité pour les renforts. Le 16 novembre 1941, quand les Allemands déclenchent ce qu'ils pensent être l'offensive finale, la 16e armée compte 50 000 hommes, 770 tubes de toutes sortes et 150 chars. Cela ne suffit pas, malgré tout, pour empêcher les *Panzergruppen* 3 et 4 de repousser la 16e armée de 80 km, jusqu'à la banlieue de Moscou. À chaque perte de ville – Istra, Krioukovo, Krasnaïa Poliana –, Rokossovski doit subir un éclat de Joukov. Leur amitié meurt à ce moment. Finalement, Joukov a gagné son pari : il a retardé et usé l'ennemi, qui n'en peut plus. Rokossovski, quant à lui, a bien tenu son rôle de frein sur un des axes majeurs. Il y a eu peu de panique, la troupe a toujours répondu à ses ordres de contre-attaque, au prix de lourdes pertes. C'est lui qui a eu l'idée de créer des groupements défensifs spécifiques, responsables de l'axe de Kline, sous les ordres de Zakharov et Remizov. Encore une fois, il s'est illustré par son attention aux liaisons avec les deux armées voisines, à rebours des pratiques de l'Armée rouge.

En revanche, la 16e armée ne se signale guère au début de la contre-offensive décisive déclenchée par Joukov le 6 décembre 1941. Elle sue sang et eau pour avancer de 5 km en trois jours. Il est vrai que sept semaines de combats défensifs l'ont éprouvée et qu'elle se heurte aux meilleures divisions de panzers. Ce n'est qu'avec le début de la retraite allemande que Rokossovski trouve le bon tempo. Il ne se laisse pas piéger derrière le réservoir de la rivière Istra, qu'il fait déborder à ses extrémités par deux groupes mobiles. La ville d'Istra reprise, il poursuit énergiquement l'ennemi jusqu'à la rivière Rouza, atteinte à la fin décembre, après la reprise de Volokolamsk. La progression se ralentit ensuite, avec une avance de 20 km dans la première moitié de janvier 1942, sur l'axe de Gjatsk.

Le 21 janvier, pour la troisième fois, Rokossovski et son état-major sont envoyés, sans troupes, dans un secteur en difficulté. Cette fois, il s'agit d'aider la 10e armée du général Golikov, ennemi personnel de Joukov, qui, 300 km plus loin, au sud de Moscou, ne parvient pas à s'emparer de l'important carrefour ferroviaire de Soukhinitchi tenu par une division allemande encerclée. En récupérant quelques divisions des armées voisines, Rokossovski recrée une 16e armée. Il entre dans Soukhinitchi le 30 janvier, mais seulement après que la division allemande l'a évacuée. C'est là que le journaliste et écrivain Ilya Ehrenbourg le rencontre. « Il a été le général le plus courtois que j'aie jamais vu. Je savais que sa vie n'avait pas été facile.

La grande poétesse Olga Bergholtz m'avait dit que lorsqu'elle avait été arrêtée, Rokossovski se trouvait dans la cellule voisine. À Soukhinitchi, il a été blessé, un éclat d'obus a touché le foie. Il ne pouvait presque rien manger et, en voiture, les cahots lui faisaient très mal ; mais très peu de gens le savaient. Konstantin Konstantinovitch se distinguait par une maîtrise de soi rare. Bien sûr, je lui ai demandé ce qui allait se passer ensuite. Il a répondu calmement que, de la part des Allemands, il était vain de blâmer l'hiver russe, que l'hiver les avait plutôt aidés – cela a arrêté notre attaque. Peut-être a-t-il dit cela pour encourager les autres, peut-être le pensait-il[9]. »

Le 8 février 1942, Staline ayant décidé d'attaquer dans toutes les directions, Rokossovski repart en avant vers Jizdra, sans résultats probants. Le 8 mars, il est blessé sérieusement par un éclat d'obus qui, cette fois, pénètre le poumon. Il est opéré sur place par un chirurgien assisté par le docteur Galina Talanova, qui deviendra sa maîtresse. Transporté à l'hopital de Moscou, il y fait la connaissance de Valentina Serova, une blonde fatale, épouse de l'écrivain Konstantin Simonov ; elle entre aussi dans son lit et la liaison alimentera les potins bolcheviques durant quelques années. C'est cependant Galina qui partagera sa vie, le suivant de Stalingrad jusqu'à Berlin, et qui lui donnera une fille qu'il chérira tendrement, Nadejda. Ces amours et ce repos forcé de trois mois lui évitent de voir la contre-offensive générale de Staline dégénérer en une inutile boucherie pour l'Armée rouge.

À son retour, sur ordre de Joukov, il doit à nouveau lancer sa 16^{e} armée à l'attaque dans l'espoir d'atteindre Briansk. En un mois, il ne parvient à rien, la Luftwaffe ayant repris la maîtrise du ciel. Au début de juillet 1942, il est convoqué à Moscou. Il rencontre Staline pour la première fois, et le trouve « chaleureux ». Le Vojd lui annonce qu'il est nommé commandant du Front de Briansk à la place de Golikov, relevé. Il entre, avec humilité et réticence, si l'on en croit ses Mémoires, dans le petit club des douze chefs de Front de l'Armée rouge. La possibilité d'emmener son équipe avec lui le rassure. Sur place, il la complétera par deux remarquables recrues : Antipenko, pour les services arrière, et Pavel Batov, son nouvel adjoint. Le voilà donc à nouveau à parité avec Joukov, mais pour quelques semaines seulement, Staline faisant de ce dernier son adjoint le 27 août 1942. Rokossovski laisse la 16^{e} armée à son vieil ami Ivan (Hovhannes) Bagramian et s'envole pour Ielets, où il prend le premier de ses six commandements de Front.

Placé à la tête des cinq armées que comprend le Front de Briansk, dont une armée de tanks nouvellement créée, Rokossovski échoue à percer le flanc de la 2e armée allemande. La 5e armée de tanks se fait massacrer et son commandant, Lizioukov, est tué dans une charge désespérée et futile. Négligeant Rokossovski, après avoir pris Voronej, le feld-maréchal von Bock fait pivoter son groupe d'armées Sud le long du Don. À la fin juillet, tout le front sud de l'Armée rouge s'est écroulé : Rostov est tombé, Stalingrad est à portée et la route du Caucase ouverte. Rokossovski est à nouveau convoqué à Moscou. Staline le reçoit le 22 septembre 1942 pour lui demander de travailler à une contre-offensive venue du Don et dirigée vers Stalingrad qui soulagerait la bataille urbaine menée par la 62e armée du général Tchouïkov. Le 28, à l'issue d'une série de conversations avec Joukov et Vassilevski, le dictateur change d'avis. Lors d'une seconde réunion, il demande à Rokossovski de laisser tomber l'affaire et de prendre le commandement d'un Front créé le même jour, le Front du Don. Cette formation, qui regroupe six armées étirées le long du Don sur 450 km, se tient sur le flanc gauche de la 6e armée du général Paulus aspirée dans les combats pour la ville de Stalingrad. Après plusieurs vaines tentatives pour délivrer Tchouïkov en attaquant par l'interfluve Don-Volga – durant lesquelles, comme Joukov, il fait fusiller et utilise les bataillons d'arrêt –, Rokossovski se consacre à la planification de l'opération *Uranus*.

Dans cette opération, le Front du Don tient un second rôle. Le premier est dévolu à son voisin de droite, le Front du Sud-Ouest commandé par Vatoutine : Rokossovski doit protéger le flanc des deux corps blindés qui fonceront vers le pont de Kalatch, 130 km au sud-est. Il s'acquitte de sa mission, l'encerclement étant obtenu en soixante-douze heures, mais ses efforts suivants, du 24 au 29 novembre, ne parviennent pas à empêcher la 6e armée allemande de se retrancher solidement. Il est un des premiers à comprendre qu'il y a dans la poche plus de 200 000 hommes, et non 80 000 comme anticipé. Ses efforts pour réduire les encerclés, joints à ceux du Front de Stalingrad commandé par Eremenko, ne connaissent aucun succès notable jusqu'au 10 décembre. Ses demandes d'accorder priorité à l'écrasement de la 6e armée se heurtent au refus de Staline, qui veut d'abord s'assurer de l'échec de Manstein à secourir Paulus de l'extérieur. Manstein battu, le 30 décembre 1942, Staline place toutes les forces formant l'anneau intérieur d'encerclement sous les ordres de Rokossovski. C'est une belle

preuve de confiance, marquée par la nomination de l'ancien détenu de la prison Kresty au grade de colonel-général. Non sans peine, en trois phases échelonnées sur vingt et un jours (10 janvier-2 février 1943), il écrase la 6e armée, capture 110 000 soldats, dont le feld-maréchal Paulus et vingt-quatre généraux. Dans le monde entier, son nom monte au firmament.

Deux jours à peine après la fin des combats à Stalingrad, il reçoit une nouvelle mission, démesurément ambitieuse. Dans le cadre de l'offensive générale d'hiver, il est placé à la tête d'un nouveau groupe d'armées, le Front du Centre. Depuis Livny, il marchera vers Sevsk et Gomel, puis obliquera vers l'ouest de Smolensk pour couper la route du groupe d'armées Centre supposé se trouver alors en pleine retraite. Rokossovski ne découvre à Livny qu'une armée de tanks et un corps de cavalerie. Les trois autres armées promises ont encore entre 200 et 500 km à parcourir sur un réseau ferroviaire dévasté, ce qui contraint la Stavka à reculer la date de l'offensive au 25 février 1943. Encore Rokossovski ne s'élance-t-il qu'avec la moitié de ses forces. En dix jours, par des routes effroyables, le Front du Centre parvient à avancer de 160 km vers l'ouest. Pour sécuriser son avance, Rokossovski compte sur l'arrivée de deux armées toujours en cours de transport. Malheureusement pour lui, la victoire de Manstein à Kharkov oblige la Stavka à détourner ces renforts vers Vatoutine, au sud. En outre, le 7 mars, Staline change sa mission, lui demandant maintenant de stopper l'avancée de ses forces vers l'ouest et de les lancer vers Orel, au nord, où le Front de Briansk est tenu en échec. Au moment où il s'apprête à marcher contre la 2e armée de panzers, qui défend Orel, celle-ci reçoit des renforts libérés par l'évacuation du saillant de Rjev. Nouvelle preuve de confiance qu'elle lui accorde, la Stavka lui confie les forces du Front de Briansk, dissous. Néanmoins, celui-ci, attaqué maintenant de trois côtés, n'a plus d'autre choix que de reculer. Rokossovski parvient à sauver le gros de ses forces tandis que la Stavka, et la saison des boues, sécurisent ses deux flancs. En un mois, il a perdu 300 000 hommes, dont 90 000 de façon définitive, et il n'a pu atteindre ses objectifs, il s'en faut de beaucoup. L'analyse de cette opération complexe et peu connue montrerait que la responsabilité de ce revers ne peut lui être imputée. Il a en effet payé pour les échecs des Fronts adjacents aux siens, ses collègues Koniev, Reiter et Vatoutine réussissant nettement moins bien que lui.

En avril, mai et juin 1943, il est occupé à recevoir d'importants renforts et à fortifier la face nord du saillant de Koursk. Comme Joukov, il a deviné

les intentions allemandes et opté pour attendre l'ennemi plutôt que de le frapper préventivement. Il a bien positionné ses forces face à la 9e armée du redoutable général Model. Les amateurs d'uchronie apprécieront l'information donnée par Antipenko dans ses Mémoires : Rokossovski aurait anticipé un succès de l'opération *Citadelle*, c'est-à-dire un encerclement de ses forces autour de Koursk, et préparé son ravitaillement de façon à tenir longtemps. Néanmoins, ce scénario du pire n'aura pas lieu. En effet, quand Model s'élance le 5 juillet 1943 pour accomplir sa part de l'opération *Citadelle*, il tombe sur un os. S'il perce en sept jours de combats dantesques deux des trois ceintures défensives érigées par le Front du Centre, il est bloqué et contraint, le 12 juillet, de revenir sur ses positions de départ. La victoire défensive de Rokossovski est incontestable, même si son coût est très élevé (86 000 pertes contre 21 000 à Model, et plus de 554 chars contre 120[10]). Remarquable défenseur, Rokossovski n'a pas été servi par ses aviateurs et ses tankistes ; il doit tout à ses fantassins et artilleurs. En revanche, lorsqu'il passe à la contre-attaque visant Orel, le 15 juillet 1943 – beaucoup trop tôt –, il n'arrive pas à grand-chose, même avec l'appui de deux armées de tanks. Pis encore, ces deux dernières ressortent de l'affaire si abîmées que la Stavka exige en termes peu amènes qu'une enquête soit diligentée. Sans doute cette contre-performance est-elle due à l'épuisement des forces et au calendrier trop serré imposé par la Stavka. En tout cas, c'est Model qui décidera du rythme de sa retraite, pas Rokossovski ni ses collègues du Front de Briansk, reconstitué, et du Front de l'Ouest.

Le 26 août, après avoir regroupé ses forces dans l'axe de Sevsk, défendue par la faible 2e armée, Rokossovski renvoie à l'attaque quatre de ses armées, dont la 2e armée de tanks commandée par l'excellent Bogdanov. Sous les orages d'acier lâchés par les 712 tubes et 864 lance-fusées d'un corps d'artillerie de rupture, les fusiliers de la 65e armée du général Batov, un des féaux de Rokossovski, prennent d'assaut la ville de Sevsk. Model contre-attaque Batov, qu'il contraint à l'arrêt. Rokossovski, qui a tout misé sur la rupture à Sevsk, est surpris. Mais il a une réaction aussi rapide que décisive : il change de pied en faisant entrer la 60e armée dans la danse. Ce faisant, il profite de la fixation à Sevsk de la 2e armée et des renforts de Model. Le commandant de la 60e armée, le brillant général Tcherniakhovski, réussit la percée parfaite. Jouant d'audace et de vitesse, il

s'enfonce dans le dispositif allemand, qui se resserre vers le nord, lui laissant libre la route de Kiev. Rokossovski renforce ce succès en rameutant de son aile droite la 13e armée, qui parcourt 100 km en quarante-huit heures et vient se placer à droite de Tcherniakhovski. La 61e armée monte des réserves de la Stavka pour s'intercaler entre la 65e et la 13e. Tout ce regroupement, petit chef-d'œuvre de vitesse et de précision pour des armées qui vont à pied, s'opère de nuit avec les consignes de discrétion les plus strictes. Le 31 août, les 60e et 13e armées écartent encore la brèche ouverte les jours précédents. La nouvelle ligne allemande ne tient que quelques heures. Tcherniakhovski signe alors une avance de 110 km en huit jours. Du nord au sud, toutes les armées du Front du Centre sont désormais en mouvement rapide dans la profondeur, malgré un flanc gauche à découvert, le 1er Front d'Ukraine de Vatoutine, en retard, ayant laissé se créer un trou de 100 km. Le 15 septembre, Tcherniakhovski est à 60 km du Dniepr.

À Moscou, on s'étonne : ce n'est pas le scénario prévu. C'est le Front de Voronej de Vatoutine qui devait prendre Kiev. Staline redéfinit donc les missions et écarte Rokossovski vers le nord, réorientant Vatoutine vers Kiev. Mais Rokossovski ne tarde pas à contrevenir à l'ordre du Vojd. Le 15 septembre, en effet, ses 13e et 60e armées atteignent la ligne Nejin-Prilouki. Ce qui signifie que, depuis Konotop, la gauche de Rokossovski a filé ouest/sud-ouest alors que l'objectif assigné par Staline, Tchernigov, est à l'ouest/nord-ouest. Rokossovski en tire aussitôt les conséquences et propose une variante au plan arrêté à Moscou. « Notre flanc gauche à découvert était certes une chose désagréable, écrit-il dans ses Mémoires. Mais il nous offrait aussi la perspective alléchante, en poussant les 60e et 13e armées vers Kiev et Tchernigov, de frapper le flanc des forces ennemies qui tenaient en échec l'aile droite du Front de Voronej. Ainsi, nous aurions pu empêcher l'ennemi de ramener ses troupes au-delà du Dniepr, protéger la progression de notre voisin et prendre Kiev en sa compagnie. Pourtant, cette proposition fut refusée. En plus, je reçus un blâme car Tcherniakhovski avait, avec mon accord, libéré la ville de Prilouki, qui se trouvait au-delà de la ligne de séparation avec notre voisin de gauche[11]. »

La protestation émane de Vatoutine, le blâme de Staline. Rokossovski doit donc arrêter la progression de la 60e armée qui est contrainte de repartir au nord-ouest, à 45 degrés de sa progression antérieure. Vatoutine cafouille,

hésite et ne saisit pas l'occasion de prendre Kiev. Dans ses Mémoires, Rokossovski, d'un tempérament pourtant froid, parvient mal à dissimuler ses sentiments de l'époque. « Notre déception fut grande lorsque, dans la seconde moitié de septembre, la ligne de séparation entre le Front du Centre et le Front de Voronej fut repoussée loin vers le nord à la demande de l'État-Major général, à la suite de quoi Kiev tombait dans la zone d'action du voisin. […] Je tins de mon devoir d'appeler Staline et de lui demander les raisons de cette modification. Il répondit brièvement que les camarades Joukov et Khrouchtchev, qui pouvaient juger de la situation sur place, avaient poussé à cette décision. Cette réponse ne clarifiait rien mais il n'était plus temps d'en discuter[12]. » Cet incident illustre un fait avéré dans l'Armée rouge : la compétition entre chefs de Front – voire la jalousie féroce – remplace souvent la coopération. Si Vatoutine n'a pas voulu voir Rokossovski s'immiscer entre le Dniepr et lui, c'est parce qu'il désire plus que tout le titre glorieux de « libérateur de Kiev, la mère des villes russes ». La remarque vaut aussi pour Joukov puisque c'est lui qui fait pression pour que Moscou rejette le plan de Rokossovski. Quant à Khrouchtchev, protecteur de Vatoutine dont il est l'officier politique, il entend bien se réserver lui aussi l'entrée dans *sa* capitale, d'où il dirigea le Parti communiste ukrainien de 1939 à 1941. Des considérations de politique et de prestige personnel l'ont donc emporté sur l'intelligence militaire. Rokossovski a manqué la libération de Kiev et la Stavka a commis une erreur, qui la prive, c'est fort probable, d'un nouveau Stalingrad.

Écarté de l'Ukraine, le Front du Centre, rebaptisé « Front de Biélorussie », est dirigé vers les marais du Pripet dans le cadre d'une nouvelle opération, *Gomel-Retchitsa*, entamée le 30 septembre 1943. On saute la rivière Soj et on s'empare de deux têtes de pont au-delà du Dniepr ; dans celle de Loev, les Allemands sont repoussés de 30 km et leurs pertes sont très lourdes. Malgré de multiples changements de l'axe d'attaque – leur analyse détaillée montrerait toute la finesse tactique de Rokossovski –, le Front n'obtient pas la percée. Le 30 octobre, Rokossovski accorde une pause. La Stavka en profite pour lui donner l'ordre de pousser plein nord, vers Bobrouïsk et Minsk, et de participer ainsi, de conserve avec le Front de l'Ouest, à l'encerclement et la destruction du groupe d'armées Centre. Regonflé à 720 000 hommes, le Front de Biélorussie sort de la tête de pont de Loev le 10 novembre. En vingt jours de combats violents, il avance de 130 km vers le nord-ouest, libère Gomel et parvient à 35 km de Bobrouïsk.

En décembre, l'offensive dégénère en une série de combats décousus, privant Rokossovski de tout espoir de progression. Le 9, alors qu'il est en pleine attaque de Kalinkovitchi, le point clé de la défense allemande, la Stavka lui ordonne de céder près de dix divisions à Vatoutine. Ainsi affaibli, il échoue à prendre la ville et encaisse de plein fouet la contre-attaque d'un corps de panzers. Quatre de ses divisions sont encerclées. Trois d'entre elles parviennent à s'échapper puis à se retourner et à bloquer l'avance allemande. Le 28 décembre, les deux adversaires s'arrêtent, épuisés. Rokossovski ne passera pas la Noël 1943 à Minsk, comme la Stavka l'avait prévu. Staline est néanmoins satisfait de son général qui, malgré son échec, a fait mieux que Vatoutine au sud et Sokolovski au nord. Au nom de la Stavka, il l'envoie même, à la fin novembre 1943, conseiller Vatoutine, à la grande humiliation de celui-ci, et l'aider à repousser les contre-attaques de Manstein.

À l'évidence, Rokossovski bénéficie depuis Stalingrad de la faveur croissante de Staline. Au Front biélorusse, rebaptisé le 24 février 1944 « 1er Front de Biélorussie », est en effet attribué le rôle majeur non seulement dans l'opération *Bagration* – la libération de la Biélorussie –, mais aussi dans l'opération connexe *Kovel-Lublin*, première étape de la libération de la Pologne. Rokossovski a à sa charge un front de 760 km de long. Il a massé ses forces aux deux extrémités. Le groupe oriental, l'aile droite, aligne quatre armées face à la 9e armée allemande ; le groupe ouest, dont l'attaque démarrera après le succès du groupe est, est fort de six armées. C'est à 1 million d'hommes, 2 800 chars et 3 500 avions que Rokossovski commande : c'est l'apogée de son action dans la Grande Guerre patriotique. Avec entêtement, et au prix d'un sérieux accrochage avec Staline, il impose une double frappe de part et d'autre de la Berezina, pour assurer la chute de Bobrouïsk, le centre de gravité de la 9e armée allemande. Il fait également entériner un dédoublement des forces consacrées à la poursuite : une partie ira vers Minsk pour encercler la 4e armée allemande de concert avec le 3e Front de Biélorussie maintenant commandé par son ancien subordonné Tcherniakhovski ; le reste des forces foncera vers Baranovitchi, le point idéal pour virer ensuite vers la Prusse-Orientale ou vers Varsovie. Le plan est trop audacieux aux yeux de Staline, mais il l'accepte, rassuré par la faiblesse croissante de la Wehrmacht, notamment de la Luftwaffe.

Rokossovski prépare avec imagination et sérieux les attaques de ses armées, utilisant toutes les ressources de la *maskirovka*, l'art de dissimuler ses forces et ses intentions. Son offensive se déroule sans anicroche et à une vitesse qui dépasse les prévisions les plus optimistes. L'attaque principale démarre le 24 juin et, encore une fois, la 65e armée de Batov réalise l'action décisive. En cinq jours, Bobrouïsk tombe – Rokossovski reçoit ce jour-là l'étoile de diamant de maréchal de l'Union soviétique – et la 9e armée allemande est écrasée. Minsk est libérée le 3 juillet, la 4e armée encerclée et anéantie. Près de 150 000 hommes sont faits prisonniers, plus qu'à Stalingrad. Le groupe d'armées Centre est détruit, jamais l'armée allemande n'a connu pareille humiliation. Le 8 juillet, les forces mobiles de Rokossovski prennent Baranovitchi ; le 27, le Boug est franchi, Brest-Litovsk libérée, la frontière de 1941 dépassée. En un mois, Rokossovski a avancé de 400 km vers l'ouest ! Le 17 juillet, il a lancé son aile gauche dans l'opération *Kovel-Lublin*. Huit jours après, la 4e armée de panzers battue, Lublin est libérée. S'y installe aussitôt le Comité polonais de libération nationale, embryon de gouvernement dominé par les communistes : Staline a atteint un des buts majeurs de son offensive d'été. Le 30 juillet, deux têtes de pont sont établies au-delà de la Vistule à Puławy et Magnuszew et la 2e armée de tanks se trouve à 25 km de Varsovie.

Le mois d'août 1944 va faire déchanter le Kremlin, l'État-Major général et le 1er Front de Biélorussie en les entraînant dans un imbroglio politico-militaire. Le 28 juillet, Rokossovski a reçu une directive de la Stavka qui écartèle ses forces entre deux directions divergentes, l'ouest (la route de Berlin) et le nord (celle de Dantzig). Entre le 1er et le 5 août, la 2e armée de tanks essuie une défaite sous les murs de Praga, le faubourg oriental de Varsovie, où le jeune Konstantin a appris à lire. Une concentration éclair de quatre divisions de panzers anéantit l'un de ses corps blindés. Si la responsabilité de Rokossovski dans ce revers spectaculaire est engagée, il avait néanmoins mis en garde Alexeï Radzievski, le commandant de l'armée par intérim, sur les dangers d'un coup de pointe. L'échec lui coûte par ailleurs la gloire de libérer sa ville natale. L'avant-veille, la nouvelle de l'arrivée des chars soviétiques a fait croire à l'armée clandestine (*Armia Krajowa*) aux ordres du gouvernement polonais de Londres que les Allemands étaient battus et que le moment était venu de lancer une insurrection, ce qu'elle fait le 1er août à 17 heures, sans

concertation avec les Soviétiques. Elle ne pouvait tomber plus mal. Les têtes de pont de Rokossovski au-delà de la Vistule sont en effet bloquées par de puissantes contre-attaques allemandes et la 2e armée de tanks, laminée, a reculé de 40 km. Le 2 octobre 1944, les insurgés se rendront dans une ville détruite à 90 %, jonchée de 200 000 cadavres. Entre ces deux dates, Moscou, Londres, Washington et le gouvernement polonais en exil à Londres se seront affrontés sur le soutien à apporter à l'insurrection.

L'autobiographie de Rokossovski, parue en 1968, contient vingt-cinq chapitres. L'un d'entre eux, titré « Varsovie », accueille les justifications du maréchal dans cette affaire. « Le 2 août, nos services de renseignements ont reçu des preuves qu'un soulèvement contre les envahisseurs allemands fascistes avait commencé à Varsovie. Cette nouvelle nous a beaucoup alarmés. L'état-major du Front a immédiatement entrepris de recueillir des informations et de préciser l'ampleur du soulèvement et son caractère. Tout s'est passé de façon si inattendue que nous nous sommes perdus en conjectures. Les Allemands ne répandaient-ils pas là une rumeur ? […] Dans la presse occidentale, des critiques malveillantes ont tenté d'accuser les troupes du 1er Front biélorusse et moi, son commandant, de n'avoir pas, de façon délibérée, soutenu les insurgés de Varsovie, de les avoir ainsi condamnés à mort. La profondeur de l'opération biélorusse est sans précédent. Sur l'aile droite du 1er Front biélorusse, les troupes soviétiques avaient avancé de plus de 600 km. Cela avait coûté beaucoup de forces et de sang. Pour capturer Varsovie, avec ses puissantes fortifications et sa nombreuse garnison ennemie, il fallait du temps, pour reconstituer et préparer les troupes. Nous faisions tout pour soutenir les insurgés, pour unir nos efforts aux leurs. Mais ceux qui ont poussé Varsovie à la révolte, ceux-là n'ont pas pensé à rejoindre les troupes de l'Union soviétique et de l'armée polonaise qui approchaient. Ils en avaient peur. Ils ont pensé à autre chose : prendre le pouvoir dans la capitale avant l'arrivée des troupes soviétiques. Tel était l'ordre de ces messieurs de Londres. […] Le soulèvement était dirigé par le général Bór-Komorowski. […] De tout ce que j'ai réussi à apprendre des camarades polonais et du vaste matériel qui arrivait à l'état-major du Front, j'ai pu conclure que les chefs du soulèvement avaient essayé d'empêcher tout contact des insurgés avec l'Armée rouge[13]. » Contrairement à ce qu'il écrit, Rokossovski n'ignorait rien des événements de Varsovie. Loin de l'éviter, Bór-Komorowski n'a

cessé de tenter de se mettre en contact avec lui, directement, par Moscou ou par Londres[14].

Rokossovski a beau être à moitié polonais, son allégeance à Staline et à l'Union soviétique à ce moment critique ne fait aucun doute. Staline a bien joué : la Pologne orientale est libérée par un maréchal soviétique – élevé à cette distinction pour cette raison – né à Varsovie ; ce maréchal, marqué dans sa chair, aura à cœur de ne donner aucune prise au plus léger soupçon de nationalisme polonais. Le 26 août 1944, interviewé par le journaliste Alexander Werth, le maréchal qualifie l'insurrection de « terrible erreur », de « clownerie », de « coup d'épate politique [qui] coûte à la Pologne des centaines de milliers de vies humaines »[15]. Avec Joukov, Rokossovski a proposé à Staline, le 8 août, de mener une nouvelle opération pour prendre Varsovie. Staline n'en a pas voulu. Si des considérations militaires et logistiques, si des décisions stratégiques prises antérieurement ont pesé dans sa décision, le facteur politique l'a emporté : construire une Pologne rouge sera plus aisé sans l'*Armia Krajowa* qu'avec elle. Dès lors, les deux actions menées par Rokossovski en faveur des insurgés – aide aérienne mesurée et assaut sacrificiel de la 1re armée polonaise – n'étaient que des simulacres destinés aux opinions anglo-saxonnes.

À partir de novembre 1944, le front germano-soviétique entre en sommeil le long de la Vistule. L'on commence à préparer activement l'offensive vers Berlin. Le 7 novembre, Rokossovski rencontre Staline au Kremlin avec Joukov, Koniev et les chefs de l'État-Major général. Le patron annonce la mauvaise nouvelle : Joukov est nommé à la tête du 1er Front de Biélorussie, Rokossovski prend le commandement du 2e Front de Biélorussie, à la droite du précédent. Il a sans doute eu du mal à avaler cette décision, qui le prive d'entrer à Berlin, mais il obéit sans murmurer. « Je suis le maréchal le plus malheureux de l'URSS, s'écriera-t-il en 1966. C'est moi qui devais prendre Berlin. J'en étais le plus proche. Mais Staline m'a appelé et m'a dit : "C'est Joukov qui prendra Berlin." Je lui ai demandé : "Camarade Staline, pourquoi une telle disgrâce ?" Staline m'a répondu : "Ce n'est pas une disgrâce, c'est de la politique !" et il m'a raccroché au nez[16]. » Il n'aura pas même le lot de consolation de libérer les ruines de Varsovie : c'est Joukov, encore lui, qui y fera entrer la 1re armée polonaise le 17 janvier 1945. En revanche, Rokossovski obtient satisfaction sur une demande qu'il réitère depuis la fin de 1943 : la fonction de

représentant de la Stavka est abolie. Les commandants de Front en référeront dorénavant directement à la Stavka, c'est-à-dire à Staline, qui recueillera ainsi une partie de la gloire militaire lors de la victoire finale.

L'avant-dernière opération dirigée par Rokossovski est scellée fin novembre 1944 sous la dénomination *Mlawa-Elbing*, du nom des deux villes définissant la direction de son axe de progression depuis la rivière Narew : vers le nord-ouest. La seconde partie de l'offensive consistera à protéger la droite de Joukov durant sa marche sur Berlin, ce qui suppose que Rokossovski progresse le long du rivage de la Baltique, jusqu'à Stettin, sur l'Oder. La tâche de conquérir la Prusse-Orientale revient à son voisin de droite, le 3e Front de Biélorussie de Tcherniakhovski. Rokossovski lance ses huit armées en avant – environ 800 000 hommes et près de 2 200 engins blindés – le 14 janvier 1945 à partir des têtes de pont gagnées au-delà du Boug et de la Narew. La 2e armée allemande est dévastée. Le 20 janvier, alors qu'il a avancé de plus de 80 km vers le nord-ouest, il reçoit un télex urgent de l'État-Major général lui enjoignant d'infléchir sa marche vers le nord puis le nord-est. À sa mission première – protéger l'aile droite de Joukov – s'en ajoute ainsi une seconde : aider Tcherniakhovski à casser la noix prussienne, trop dure pour lui. Voici son Front écartelé entre deux directions divergentes. Seules ses deux armées de gauche continuent vers l'ouest, parallèlement à Joukov, tandis que ses gros enveloppent la Prusse-Orientale. Cette décision est malheureuse. Elle remet en question la cohérence de l'offensive vers Berlin pour conquérir un réduit prussien largement fantasmé. Rokossovski s'en rend compte et le dit, comme Joukov, mais Staline préfère tenir Königsberg immédiatement plutôt que d'avoir, sait-on jamais, à la quémander dans une conférence après guerre. Cet excès de prudence retardera de deux mois la chute de Berlin. Le résultat du changement d'objectif est, en effet, que l'aile droite de Rokossovski se trouve fixée par de terribles combats pour Thorn, Elbing (prise le 10 février), Graudenz (6 mars) puis Dantzig (30 mars). Sa gauche, tenue en échec, est à la traîne, et Joukov avance donc vers l'Oder avec son flanc nord à découvert. Une contre-attaque allemande sur ce flanc, déclenchée le 16 février 1945 (opération *Sonnenwende*), amène Joukov à se détourner de Berlin – dont il n'était distant que de 80 km – pour s'emparer de la Poméranie, tâche qui aurait dû revenir à Rokossovski. Durant toute l'opération, les forces de ce dernier, comme celles de Tcherniakhovski, Joukov et Koniev, se rendent coupables d'atrocités à grande échelle contre

les civils allemands, pillage, destructions gratuites, viols, meurtres. Si l'ordre de Rokossovski du 22 janvier 1945 condamnant ces exactions n'a aucun effet, il est néanmoins le deuxième chef soviétique à en donner un semblable, après Malinovski en Hongrie. À l'instar des autres maréchaux, il n'en soufflera mot dans ses Mémoires.

Le regroupement des forces pour la dernière offensive se fait en urgence dans la première quinzaine d'avril. Alerté par la progression rapide des Anglo-Saxons à l'Ouest, Staline est dorénavant pressé de prendre Berlin. Le Front de Rokossovski est chargé de protéger la droite de Joukov qui va prendre la capitale du Reich. L'assaut démarre le 20 avril 1945 sur le bas Oder, au sud de Stettin. Les trois positions fortifiées de la 3e armée de panzers sont prises, difficilement, en six jours. Puis Rokossovski lance l'exploitation. Dans les derniers jours de la guerre en Europe, ses forces parcourent 200 km, prennent Rostock, Stralsund puis l'île danoise de Bornholm. Elles rencontrent le 3 mai la 2e armée britannique et la 9e armée américaine sur une ligne Wismar-Wittenberge.

Le 23 mai 1945, Rokossovski est à Moscou. Staline lui confie le commandement de la grande parade de la Victoire sur la place Rouge, le 24 juin – parade que Joukov recevra. Les deux hommes galopent le long du front des troupes, Joukov devant sur un cheval blanc, Rokossovski derrière sur un noir. Le lendemain, 25 juin, dans la salle Gueorguievsky du Kremlin, le gratin du Parti et de l'État assiste à un somptueux banquet donné en l'honneur des chefs de l'Armée rouge. Quarante et un toasts sont portés. L'ordre équivaut à un classement officieux des vainqueurs de la Wehrmacht. Joukov est honoré le premier, puis Koniev, et enfin Rokossovski. Verre en main, Molotov marie le nom du maréchal à la bataille de Stalingrad, à la prise de Dantzig et de Stettin. Le 1er juin, Rokossovski reçoit son second titre de Héros de l'Union soviétique, comme Koniev. Joukov a droit à son quatrième, record absolu, égalé seulement par… Brejnev, trente ans plus tard. Le 10 juin, le 2e Front de Biélorussie est transformé en groupe d'armées Nord, dont le quartier général est basé en Pologne : Rokossovski en reçoit le commandement. La guerre est gagnée, la politique reprend ses droits, les militaires retournent à leurs garnisons et les règlements de comptes ne tardent pas. À la réunion du Haut Conseil militaire du 1er juin 1946, qui démet Joukov de son commandement en Allemagne, Rokossovski, si l'on retient le témoignage de Koniev, parle contre le

premier des maréchaux, mais sans excès ni violence. Sa rancœur se déverse néanmoins, accumulée depuis les avanies subies durant la bataille de Moscou. De retour en Pologne, il assiste à la soviétisation du pays.

En 1948, il est invité par Staline à passer le voir au bord de la mer Noire. Voici comment il raconte sa visite à l'historien Polikarpov. « En 1948, je passais mes vacances dans le Caucase. Si vous vous souvenez, Staline avait une datcha près de Matsesta, dans la vallée d'or [Sotchi]. Il m'a envoyé une voiture et je suis arrivé chez lui avec ma femme et ma fille. Staline buvait du cognac et, entre deux verres, il arpentait la pièce. Déjà un peu ivre, il s'est arrêté devant moi et m'a dit : "Konstantin Konstantinovitch, j'ai honte de vous regarder dans les yeux." En sachant que de semblables paroles de Staline ne peuvent rester sans conséquences, j'ai pensé que j'allais de nouveau être arrêté. J'ai senti monter une grande amertume – je viens de faire la guerre et à la place de remerciements je vais être à nouveau châtié. L'ivresse s'est dissipée instantanément et j'ai regardé Staline avec une grande inquiétude. Il a poursuivi : "Je viens d'apprendre que vous avez été autrefois arrêté injustement, et cela m'inquiète beaucoup." Ces paroles m'ont soulagé un peu et je lui ai répondu : "Camarade Staline, j'ai oublié tout cela." Boulganine, assis à côté de moi, a tiré sur mon pantalon, en me faisant comprendre que je devais rester muet. Mais j'ai répondu [à Staline] qu'en prison j'avais connu des hommes formidables, sincèrement dévoués au pouvoir soviétique, qui espéraient qu'il s'agissait d'un grand malentendu et que la lumière se ferait vite. Ces hommes, au premier appel du Parti et du gouvernement, auraient pris le fusil pour défendre leur patrie. Staline m'a répondu qu'il était magnifique que nous possédions de tels gens. Je lui ai répondu que je ne regrettais pas d'être passé à travers l'eau et le feu de la prison. Il m'a répondu qu'il ne souhaitait pas à d'autres hommes justes de passer à travers l'eau et le feu de la prison. Plus tard, il m'a demandé d'attendre un peu. Il a ouvert la porte de la véranda et il est sorti. C'était déjà la nuit complète. Il est revenu peu de temps après en tenant dans ses mains trois bouquets de roses magnifiques. Il en a donné un à ma femme, un autre à ma fille, et le troisième, à moi. Il avait lui-même confectionné ces bouquets et ses mains étaient en sang. Puis il a fait apporter une caisse de son vin préféré et a ordonné de la mettre dans ma voiture. Il y avait douze bouteilles ! » Rokossovski ne se doute pas un instant de la comédie que joue Staline.

Polikarpov choisit de n'en rien dire et appuie sur l'épreuve vécue entre 1937 et 1940.

« Polikarpov : Konstantin Konstantinovitch, c'est un traumatisme moral horrible ! Le ressentez-vous encore aujourd'hui ?

« Rokossovski : Oui, c'est un traumatisme si grand que je m'imagine mal que ceux qui ne l'ont pas subi puissent le comprendre. Bien sûr, je le ressens en permanence[17]. »

Staline le reçoit à nouveau en octobre 1949, cette fois au Kremlin. Il l'informe qu'il entend répondre à un prétendu appel du gouvernement polonais qui souhaite voir Rokossovski devenir ministre de la Défense, président adjoint du Conseil des ministres, membre du bureau politique et maréchal de Pologne. Sans plaisir aucun, Rokossovski accepte. Les desseins de Staline sont faciles à percer. La guerre froide prenant un mauvais tour et Tito ayant donné le mauvais exemple du national-communisme, il veut resserrer son contrôle sur la Pologne. Il s'agit avant tout d'en contrôler l'armée, la deuxième de l'Empire soviétique par le nombre, de la moderniser et de la tenir prête au combat contre l'Occident. Traditionnelle dépositaire du nationalisme polonais, elle doit devenir le creuset de l'amitié polono-soviétique.

Rokossovski rejoint donc le gouvernement de Bolesław Bierut, le Staline polonais. Le voici patron d'une armée où des milliers d'officiers soviétiques détiennent les postes sensibles, sans parler de la police politique. Comme, en même temps, il demeure commandant en chef des forces soviétiques en Pologne, il a en main toutes les clés pour empêcher un basculement du pays hors de la sphère soviétique. Il a aussi pour mission de faire supporter à une économie non remise des ravages de la guerre la charge de 400 000 hommes sous l'uniforme. Le 1er janvier 1950, il purge l'encadrement de 9 000 officiers[18]. Les vides au sommet sont comblés par des Soviétiques. Si, le 15 mars 1950, parmi les quarante-cinq généraux en poste vingt-sept étaient soviétiques, neuf mois plus tard ils seront quarante sur cinquante-deux. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, qu'il échappe à deux attentats d'origine militaire la même année, signe, parmi bien d'autres, que les Polonais, y compris les communistes, voient en lui un occupant soviétique et non l'un des leurs, malgré l'intense propagande du régime qui le présente comme un authentique Polonais, le fils spirituel de Kościuszko et de Dombrowski, les deux grandes figures militaires du

XIXe siècle. Certes son nom est polonisé (Konstanty Rokossowski) et sa biographie réécrite, mais rien n'y fait : il est mal accueilli, moqué, détesté. Lui, de son côté, se plaint de n'être qu'une potiche, toujours tenu à l'écart des réunions du bureau politique[19].

En mars 1953, il est le seul maréchal à vraiment pleurer Staline. Le poète Alexeï Sourkov écrit ces lignes : « Voici le maréchal de Pologne qui pleure auprès du cercueil – c'est pourtant Votre soldat qui n'a jamais pleuré. » Selon le témoignage de sa famille, il s'évanouit même durant la cérémonie. À ses yeux, le Vojd demeure le modernisateur de la Russie et le vainqueur du nazisme. On n'entend pas sa voix dans le concert de la déstalinisation, à la différence du ténor Joukov. Comprend-il que, sans la main de fer de Staline, la situation va se tendre en Pologne comme dans les autres démocraties populaires ? Ce moment arrive, en effet, sous la forme des émeutes ouvrières de Poznań, le 28 mai 1956. La foule brûle des portraits de Staline, Bierut et Rokossovski. Des soldats participent à la répression qui fait soixante-dix morts, dont le double maréchal est tenu pour responsable. La faction contestataire du Parti polonais, emmenée par Władysław Gomułka, demande le départ de tous les conseillers militaires soviétiques. Une série de déclarations « nationalistes » semble annoncer une évolution à la yougoslave, c'est-à-dire indépendante et critique vis-à-vis de Moscou. Le 18 octobre, Khrouchtchev fait mettre en alerte les troupes soviétiques. Les communistes polonais, Gomułka en tête, exigent avec encore plus de fermeté le départ de Rokossovski, selon eux véritable épée de Damoclès suspendue au-dessus de leur patrie. La situation se tend. Le 19 octobre, Rokossovski et Joukov, ce dernier en tant que ministre de la Défense soviétique, procèdent à des mouvements de troupes vers Varsovie. Khrouchtchev, qui a déjà la révolte hongroise sur les bras, préfère céder à Varsovie pour tenir à Budapest. Le 22 octobre, il accepte le départ de tous les conseillers militaires soviétiques et de Rokossovski qui n'était, au fond, que le premier d'entre eux. Le 15 novembre 1956, le maréchal des deux nations démissionne de toutes ses fonctions et revient à Moscou.

Ses dernières années, Rokossovski les passe dans les sinécures de l'inspection générale des forces armées. Il fait une nouvelle incursion en politique lors du plénum du Comité central des 28 et 29 octobre 1957, qui démet Joukov du maroquin de la Défense. Avec des mots plus durs qu'en 1946, il flétrit la méthode de commandement de son ancien chef : « Le commandement par l'obscénité, […] l'invective, la menace de la fusillade.

[Durant la bataille de Moscou] je lui ai répondu que j'étais en première ligne, que les balles sifflaient autour de moi, que les obus explosaient, que peut-être dans une heure je serais mort et que je n'avais pas peur de la mort. Avec le camarade Staline, la conversation a été complètement différente. C'était au moment le plus difficile, près de Moscou. Je suis convoqué au téléphone. Je m'attends, en tant que commandant de la 16e armée, à être vigoureusement critiqué, à être démis et fusillé. Mais je garde pour toujours un souvenir chaleureux de cette conversation. Le camarade Staline, calmement, sans précipitation, m'a demandé de lui rapporter la situation. J'ai commencé le rapport et, soudain, le camarade Staline me coupe la parole avec ces mots : "Il n'est pas nécessaire de continuer. Vous êtes commandant du Front [lapsus freudien de Rokossovski : c'est Joukov qui commande] et je vous fais toute confiance. Vous êtes dans une situation difficile et nous allons vous aider." Voilà le discours d'un grand capitaine, d'un homme qui se met complètement à votre place[20]. » On ne sait ce qui l'emporte de l'aveuglement sur Staline ou de la haine pour Joukov.

Rokossovski meurt d'un cancer le 3 août 1968, quelques mois avant la parution de ses Mémoires, *Devoir de soldat*, et au moment même où sortent ceux de Joukov, avec un retentissement mondial – encore une fois, Joukov l'éclipse. Ses cendres sont scellées dans la muraille de brique rouge du Kremlin.

Se pencher sur le parcours de Rokossovski amène à une évidence : si la purge de 1937-1938 a failli lui coûter la vie, elle lui a aussi coûté la première place au panthéon des maréchaux soviétiques. Sa trajectoire professionnelle a alors pris un retard irrattrapable sur celle de Joukov. Il avait toutes les qualités requises pour devenir le *primus inter pares*. Sa science militaire ne le cédait en rien à celle de son rival. Sur Joukov, il avait l'avantage de gérer par l'adhésion, de respecter ses subordonnés sans tolérer pour autant la faiblesse ni répugner à la sanction. Son calme imperturbable, sa capacité à analyser froidement et à se remettre en question constituaient d'autres atouts. Il est le seul commandant de Front à se montrer capable d'arrêter une opération lorsqu'il constate que la logistique ne suit plus. Remarquable entraîneur d'hommes, excellent en défense, habile manœuvrier, il a à son actif de magnifiques opérations en 1943 – sa défense à Koursk, la course au Dniepr –, en 1944 – l'opération *Bagration* – et en 1945 – la marche à la Baltique. Il aurait dû prendre Kiev, Varsovie et Berlin, n'étaient la volonté de Staline et l'ambition de son rival. A-t-il fait moins

tuer que Joukov, comme on le lit toujours ? La comparaison n'a de sens qu'à partir de novembre 1944, quand chacun des deux maréchaux commande un Front au même moment. Jusqu'au 8 mai 1945, si l'on en croit les comptes du général Krivosheev[21], le 1er Front de Biélorussie de Joukov souffre 209 135 pertes, le 2e Front de Biélorussie de Rokossovski 391 989. Presque deux fois plus. Rokossovski aurait-il supporté l'énorme pression imposée par Staline à Joukov ? C'est une inconnue, comme l'est la réponse à cette seconde question : Staline n'aurait-il pas toujours préféré un Joukov, qui lui ressemble, à un Rokossovski, si atypique par sa douceur et sa réserve ? Pour le reste, seul le hasard d'une naissance à Varsovie a fait la différence entre les deux hommes.

14

Malinovski

El Coronel Malino

Malinovski est dans l'ordre des nominations le quatorzième maréchal soviétique, et le sixième à avoir été distingué durant la Grande Guerre patriotique. Il est aussi le seul à faire une longue carrière politique dans l'Union soviétique poststalinienne, sous Khrouchtchev puis Brejnev. Il naît le 22 novembre 1898 à Odessa, de Varvara Nikolaïevna Malinovskaïa, jeune paysanne ukrainienne, et de père inconnu. En 1954, une lettre de dénonciation de son ex-femme, Larissa Nikolaïevna Charabarova, donnera pour géniteur du futur maréchal le colonel Yakov Ivanovitch Bounine, chef de la police d'Odessa, homme riche et influent[1]. Aucun document n'étaye cette thèse. Sans doute abandonné par sa mère, Rodion Iakovlevitch Malinovski est éduqué dans un certain confort par sa tante, qui le scolarise. Il ne revient auprès de sa mère qu'à l'âge de quinze ans, pour se quereller avec son beau-père. Il part alors pour Odessa, où il trouve une place de clerc – profession à laquelle ses cinq années d'études lui donnent accès – chez un marchand opulent. Dans les diverses biographies livrées aux autorités militaires et politiques, il s'inventera un emploi de garçon de ferme exploité par de méchants propriétaires. En réalité, comme Joukov et Rokossovski, Malinovski n'est pas issu des bas-fonds décrits par Gorki. Selon la lettre de son ex-femme, crédible sur ce point, un riche propriétaire, le comte Heiden, l'aurait considéré comme son fils et traité en conséquence. La guerre ne serait pas venue qu'il aurait peut-être fait carrière dans le commerce, comme bien des jeunes gens d'Odessa dotés d'une belle écriture.

Malinovski s'engage en juillet 1914, au tout début du conflit, et choisit la spécialité de mitrailleur. Sa taille (un mètre soixante-quinze) et sa force physique exceptionnelle lui permettent de tromper l'autorité militaire sur son âge, qu'il falsifie, et d'accomplir de longues marches, chargé des 25 kg du canon de la mitrailleuse Maxim. Affecté au 256^{e} régiment d'infanterie d'Elizavetgrad, il gagne une croix de Saint-Georges (4^{e} classe) et la ficelle de caporal lors d'un combat contre les Allemands en Pologne centrale, en mars 1915. Six mois plus tard, il est blessé lors de la bataille de Smorgon,

qui met fin à la grande retraite de l'armée russe, et hospitalisé à Kazan. À sa sortie, en janvier 1916, il est versé dans le 1er régiment de mitrailleurs de réserve puis dans le 2e régiment spécial d'infanterie. C'est alors que sa vie diverge de celles des autres futurs maréchaux soviétiques.

Son régiment, l'un des deux qui composent la 1re brigade spéciale d'infanterie, est chargé sur le Transsibérien et rejoint le port de Dalian (Dairen), à l'extrémité de la péninsule chinoise du Liaodong. Le tsar tient ainsi la promesse faite à l'allié français, le 15 décembre précédent, de lui envoyer de l'infanterie pour combler quelque peu ses terribles pertes. Avec les 9 000 hommes de sa brigade, Malinovski embarque à bord d'une flottille française à destination de Marseille, où il arrive le 20 avril 1916. La 1re brigade, comme la 2e qui la suit de peu, est dirigée vers le camp de Mailly, où elle reçoit un équipement français, un complément d'entraînement et un lot de traducteurs. En juillet, les deux brigades, qui forment la « Légion russe », montent en ligne dans un secteur calme, près d'Auberive, dans la Marne, afin de s'acclimater à la guerre des tranchées. Durant la première affaire sérieuse, l'attaque du fort de Brimont, dans le cadre de la malheureuse offensive Nivelle, Malinovski est blessé à la main par une balle explosive, le 17 avril 1917, ce qui lui vaut une deuxième croix de Saint-Georges. Soigné à Bordeaux puis à Saint-Servan, il rejoint son unité à la veille de la mutinerie qui secoue le corps expéditionnaire russe, bientôt placé en isolement au camp de La Courtine par des autorités inquiètes d'une contagion révolutionnaire, au moment où l'armée française est elle-même travaillée par la fronde. Que Malinovski soit de ceux qui exigent de retourner en Russie est certain, mais son nom ne figure pas parmi les meneurs, ni parmi ceux qui sont prêts à en découdre avec leurs camarades fidèles au gouvernement provisoire de Kerenski. Avant l'assaut sanglant du 16 septembre, qui réduit les derniers mutins de La Courtine, Malinovski quitte le camp pour une raison mal expliquée. Doit-il terminer sa convalescence ? Fait-il partie de ceux que les envoyés de Kerenski ont convaincus de continuer la lutte ? Toujours est-il qu'en décembre 1917 l'on retrouve le caporal Malinovski à la tête d'une section de mitrailleuses au sein de la Légion d'honneur russe, nouveau nom de la Légion russe : à l'instar d'une petite minorité de ses camarades, loin du défaitisme révolutionnaire des bolcheviks, il a choisi de continuer le combat avec

l'armée française, ce qu'il aura le plus grand mal à dissimuler à ses futurs censeurs.

En février 1918, la Légion d'honneur russe se fond dans le 1er bataillon du 8e régiment de zouaves au sein de la division marocaine. Avec cette formation, la plus décorée de l'armée française, Malinovski participe à des combats parmi les plus violents de la fin de la guerre. Jetée en avril devant Amiens pour bloquer les troupes d'assaut de Ludendorff, la division joue à nouveau les pompiers à Soissons en mai puis à Villers-Cotterêts en juin. Elle sera en outre de la contre-offensive décisive de l'armée Mangin en juillet. À l'occasion de la percée de la ligne Hindenburg, en septembre 1918, Malinovski recevra pour « courage personnel » sa troisième croix de Saint-Georges et la croix de guerre avec étoile d'argent. A-t-il gagné des galons, au moins d'adjudant, peut-être de lieutenant ? S'il est impossible de l'affirmer, les archives de la Légion russe ayant disparu en grande partie, c'est néanmoins probable. N'a-t-il pas fini la guerre à la tête d'une compagnie de mitrailleuses, une responsabilité inaccessible à un caporal ? S'il a eu des galons, il n'en soufflera mot lors de ses futurs entretiens avec les commissaires politiques. Sur le plan militaire, l'année 1918 lui administre une leçon qu'aucun autre maréchal soviétique ne recevra avant 1941 : celle d'une guerre de matériel marquée par des préparations d'artillerie gigantesques, des combats aériens intenses et des assauts massifs de chars.

Au début de 1919, Malinovski se trouve en Rhénanie où la 1re division marocaine prend ses quartiers d'occupation. En août ou septembre, après la dissolution de la Légion d'honneur russe au printemps, il arrive à Marseille et s'embarque sur un navire français, qui le laisse à Vladivostok en octobre. Dans sa biographie de 1938, il affirme être parvenu en train jusqu'à Omsk puis avoir rejoint, à pied, la zone tenue par les Rouges. Une patrouille du 240e régiment de fusiliers l'aurait capturé et, au vu de ses papiers et décorations français, incompréhensibles pour elle, se serait apprêtée à le fusiller. Il aurait été sauvé par le médecin du régiment, qui savait le français. Cette version est invérifiable, et il est difficile de croire que les Blancs de Koltchak, qui tiennent la Sibérie orientale et centrale, n'aient pas incorporé un sous-officier – ou un officier – en uniforme, parfaitement instruit et quatre fois décoré. Quoi qu'il en soit, le 11 novembre 1919 il se retrouve dans la compagnie de mitrailleuses du 240e régiment rouge. Il

passe le reste de la guerre civile à instruire des recrues dans le maniement de la Maxim, ou à l'hôpital après avoir contracté le typhus. Durant la guerre civile, Malinovski ne s'est donc pas battu, ou très peu. Ne pouvant faire valoir son grade acquis en France, il la finit simple soldat, sans avoir reçu la moindre distinction. La différence est éclatante avec Timochenko, Rokossovski ou Joukov, qui en 1920 commandent le premier une division, le deuxième un régiment et le troisième un escadron de cavalerie.

Pour faire carrière dans l'Armée rouge, Rodion Malinovski a pour lui l'origine paysanne de sa mère – personne ne sait, rappelons-le, qui est son père –, son bon niveau d'éducation, supérieur à ceux de Rokossovski, Timochenko, Joukov et Koniev, sa jeunesse (il est le plus jeune de tous les futurs maréchaux) et la considérable expérience de la guerre moderne engrangée en France. Sa carrière, pourtant, démarre lentement. Il ne commande un bataillon d'infanterie qu'en 1923, année durant laquelle il pose sa candidature au Parti. Il se marie en 1925 avec Larissa Nikolaïevna Charabarova, la dactylo du régiment – à laquelle il devra trois enfants et une lettre de dénonciation –, et reçoit sa carte de membre plein du parti bolchevique l'année suivante, ce qui lui ouvre les portes de l'académie Frounzé en octobre 1927. Il en sort avec de bonnes notes en mai 1930. Bien qu'il soit dorénavant qualifié pour commander un régiment, il n'occupe, jusqu'en 1936, que des fonctions de chef d'état-major d'un régiment puis d'un corps de cavalerie, ainsi que d'assistant du chef des opérations du district militaire du Caucase du Nord puis d'inspecteur de la cavalerie en Biélorussie. Dans ce dernier poste, le *komandarm* Ouborevitch remarque ses talents d'organisateur, sa culture militaire et, surtout, sa capacité à se faire obéir sans menacer, insulter, humilier ou battre ses subordonnés. En 1935, il est nommé colonel.

Jusque-là, sa carrière est la moins brillante de celles de tous les maréchaux et futurs maréchaux soviétiques. Elle prend un tour inattendu en décembre 1936 : sur recommandation d'Ouborevitch, le colonel Malinovski est choisi pour faire partie des conseillers que Staline envoie à la République espagnole. Sans doute ses qualités de chef d'état-major et sa connaissance du français – la langue des Brigades internationales – ont-elles été déterminantes aux yeux d'Ouborevitch. Les manières polies, la patience et la capacité d'écoute du jeune colonel pouvaient également être des atouts dans une mission à forte coloration diplomatique.

Staline a hésité trois mois avant d'envoyer une aide militaire directe à l'Espagne, un pays avec lequel l'URSS n'entretient pas de relations commerciales ni même diplomatiques. Il le fait avant tout pour donner du crédit à sa politique antifasciste et à sa stratégie dite « des Fronts populaires », mais il ne désire pas se laisser happer par une aventure menée si loin de ses bases. En octobre 1936, les premiers chars T-26 comme les avions I-15 et Tupolev SB, avec leurs équipages, les munitions et la logistique, sont acheminés à Barcelone. Malinovski est de la deuxième vague, qui part en janvier 1937. Cinq mois plus tard, on compte 600 conseillers et instructeurs, présents dans tous les rouages de l'organisme militaire, un millier de tankistes et de pilotes, 500 avions, 320 chars et 700 pièces d'artillerie. Ces moyens, payés fort cher et en or, permettent à la République espagnole de stabiliser momentanément sa situation.

Malinovski demeure en Espagne jusqu'en mai 1938. Ces dix-sept mois ont profondément marqué sa vie et sa carrière. Il n'appartient pas au premier cercle des conseillers, ceux qui ont aidé à bâtir l'*Ejército Popular* et défendu Madrid à l'automne 1936, et dont certains se retrouveront à l'État-Major général espagnol : les Manfred Shtern (« général Kleber »), Vladimir Gorev, Kirill Meretskov, Máté Zalka (« Lukács ») ou Karol Świerczewski (« Walter »). En janvier 1937, il est affecté à la zone de défense de Madrid où, sous le pseudonyme de « Coronel Malino », il conseille d'abord le commandant de la 11^{e} division, Enrique Líster, puis l'état-major du 3^{e} corps républicain en formation. Du Q.G. de cette formation et par de nombreuses visites au front, il assiste à la bataille du rio Jarama. Dans leur tentative d'isoler Madrid par le sud-est, les forces franquistes sont rejetées, après trois semaines de combat, par des contre-attaques de Líster, de sept brigades mixtes et de quatre brigades internationales appuyées par trente chars T-26 et quarante chasseurs I-15 et I-16. Le rôle joué dans cette victoire par Malinovski demeure flou : selon les Mémoires de Líster, c'est Pavlov qui a impulsé l'action décisive avec ses deux bataillons blindés. En mars, Malino s'en va aider à l'organisation du 2^{e} corps, à Madrid même. Il y fait la connaissance du commandant « Pablito » Rodimtsev, qui se fera un nom à Stalingrad. Rodimtsev conseille le 5^{e} corps, la formation d'élite de la République, fer de lance de la deuxième bataille espagnole de Malinovski, Brunete.

Lancée en juillet 1937 pour réduire la pression franquiste sur Madrid et sur le front nord, Brunete est la première véritable offensive de l'armée républicaine. Elle est dirigée par le plus talentueux des chefs républicains, Miaja. À l'issue de trois semaines de combats, elle s'achève par une modeste avance d'une vingtaine de km. Après un début prometteur, l'affrontement dégénère en une série de combats sanglants pour un village ou une colline, qui font environ 20 000 tués et blessés dans chaque camp. Les pertes républicaines en chars et en avions sont élevées, ces dernières s'expliquant par l'apparition soudaine, le 12 juillet, du Messerschmitt Bf 109E, qui surclasse les machines soviétiques. D'après les souvenirs de Rodimtsev, Malino l'aurait mis en garde, lui et Líster, contre des attaques d'infanterie non coordonnées avec l'emploi des chars et de l'artillerie. Si le fait est exact – on ne voit pas pourquoi Rodimtsev aurait travesti la vérité dans un sens qui ne l'avantage pas –, Malinovski aurait ce jour-là touché du doigt une des raisons de la défaite républicaine. Entre août 1937 et avril 1938, Malino travaille, depuis l'état-major de l'armée d'Aragon, à l'organisation et au suivi des batailles de Belchite puis de Teruel, deux nouveaux échecs. En mai 1938, alors que la République vient de recevoir un coup mortel en perdant sa frontière avec la France, il est rappelé à Moscou avec d'autant plus d'insistance qu'il est un des conseillers demeurés le plus longtemps sur place (trois tours de six mois).

Juger de l'efficacité de Malinovski en Espagne n'a guère de sens. Colonel, il n'est qu'un rouage, parmi les deux cents dépêchés par Moscou pour muscler l'armée républicaine et, secondairement, donner un avantage aux formations communistes. Madrid ayant perdu la guerre – ce que Malinovski comprend dès avant son départ –, on peut conclure à l'échec global des envoyés de Staline. Malgré leur aide, les républicains n'ont pu renverser une situation militaire très compromise depuis le premier jour, du fait du passage à la rébellion de l'essentiel des cadres espagnols et de l'investissement de Mussolini et de Hitler, plus généreux que celui de Staline. Il est aussi vrai que, sans les armes, les pilotes et les tankistes soviétiques, la République n'aurait pas vécu un an. L'on ne voit pas que les conseillers aient brillé dans le dessin des opérations républicaines, si on les compare à celles des franquistes, mais il est vrai que l'on ignore la part exacte qu'ils y ont prise. Lorsqu'ils commandent directement une brigade, les officiers soviétiques font preuve d'autant de simplisme et de manque de coordination que leurs homologues espagnols. Et, bien souvent, tous en

reviennent aux charges frontales d'infanterie. On peut tout de même mettre à l'actif de Malinovski qu'il a été capable de travailler avec des officiers espagnols ombrageux, en faisant preuve de tact et en apprenant leur langue, ce qui n'a pas été le cas de tous les conseillers rouges, souvent arrogants et autoritaires.

Quelles leçons a-t-il tirées du conflit espagnol ? Il a laissé à ce sujet un texte, daté du 23 août 1938, intitulé « Conclusions tactiques et opérationnelles de l'expérience de la guerre civile espagnole du début du soulèvement jusqu'en mai 1938 ». Dans ce document, il relève, sans beaucoup d'originalité, l'importance majeure acquise par les moyens antichars – canons, fossés, champs de mines – et par l'acquisition de la supériorité aérienne. L'armement d'infanterie est à revoir, estime-t-il par ailleurs : l'Espagne a rappelé le rôle majeur de la mitrailleuse, un peu oublié depuis 1918, améliorée par le viseur optique et les balles traçantes ; il préconise également d'introduire les pistolets-mitrailleurs en masse, les fusils de précision à longue distance, les mortiers lourds, la DCA légère à capacité antichar. Certains de ses jugements recoupent ceux des conseillers allemands des franquistes et vont à rebours des pratiques de l'Armée rouge : pour contrôler la troupe, la radio, codée ou non, est préférable au téléphone, notamment dans les situations fluides ; la logistique des formations aériennes doit être entièrement revue dans le sens de l'autonomie la plus complète ; les ordres donnés par les états-majors doivent être clairs, courts et précis. Plus générale est sa certitude que les caractéristiques du conflit espagnol ne peuvent avoir de portée universelle, tant le théâtre d'opérations (terrains toujours difficiles, voire carrément montagneux) et les vices de la République (manque d'unité politique, laxisme, faible discipline, absence de réserves) sont spécifiques. Il observe avec acuité que le rôle du char a été très surestimé dans les sierras dans la mesure où l'on a cru qu'il pouvait, seul, décider de la bataille. Or, d'après lui, cette arme n'a de valeur qu'enserrée dans un système de coopération avec l'infanterie et l'artillerie : « C'est un axiome », écrit-il. Au moins ne jette-t-il pas le bébé avec l'eau du bain en condamnant les grandes formations blindées comme le fera Pavlov à son retour des sierras, ce qui aura des conséquences catastrophiques pour l'Armée rouge. En revanche, Malinovski se trompe en jugeant que « le manque d'initiative dans le commandement, le manque de flexibilité à tous les niveaux, l'absence d'exactitude dans l'accomplissement et la transmission des ordres[2] » sont

des spécialités espagnoles, alors qu'il touche, précisément, le talon d'Achille de l'Armée rouge.

Son retour à Moscou aurait pu se révéler mortel. Nombre de ses collègues, rappelés en 1937, ont en effet été jugés et fusillés. N'est-il pas parti à Madrid sur la recommandation du *komandarm* Ouborevitch, liquidé parmi les premiers, en même temps que Toukhatchevski ? Et n'a-t-il pas été dénoncé par lettre anonyme pour avoir accroché dans le salon de son appartement de Smolensk un portrait dédicacé de l'« ennemi du peuple Ouborevitch » ? À son retour, pourtant, Malinovski passe à travers les orages de la grande purge. On ne doit pas s'en étonner. La grande majorité des conseillers soviétiques venus en Espagne et fusillés à leur retour étaient soit des aviateurs, soit des hommes en lien avec le Komintern. Tous occupaient des postes situés plus haut dans la hiérarchie que celui du Coronel Malino. À l'instar d'Alexandre Rodimtsev, de Pavel Batov, de Nikolaï Kouznetsov, de Dimitri Pavlov ou de Grigori Koulik, Malinovski a obtenu promotion et récompense grâce à la guerre d'Espagne. Le 11 juillet 1937, il a reçu l'ordre de Lénine, le 22 octobre celui du Drapeau rouge. Le 15 juillet 1938, il passe *kombrig*. Après un retour à son poste antérieur d'inspecteur de la cavalerie du district militaire de Biélorussie, il est nommé instructeur à l'académie Frounzé le 8 septembre 1939, section état-major. Nul doute qu'il doive ce poste inattendu à son aventure espagnole. Ses cours sur son expérience pratique lui procurent rapidement le titre d'assistant. En juin 1940, il est un des rares *kombrig* à être promu major-général. Les nombreuses places libérées par la Grande Terreur, mais aussi la faveur du nouveau commissaire à la Défense, Timochenko, son ancien supérieur en Biélorussie, lui valent une nouvelle accélération de sa carrière en mars 1941 : il commande le 48e corps d'infanterie caserné à Kirovgrad, en Ukraine. Le commissaire politique d'une des divisions de cette formation décrit ainsi Malinovski à son arrivée. « Un corps massif, un visage juvénile et plein, comme taillé dans le roc, de larges sourcils bruns, un grand menton et des yeux charriant du plomb fondu. […] Un homme de peu de mots. Une parole précise, intelligente, adoucie par un léger accent ukrainien[3]. »

Sa nouvelle affectation est une chance dans la mesure où, le 22 juin 1941, lorsque débute l'opération *Barbarossa*, le 48e corps, fort de deux divisions au lieu de quatre – avantage considérable dans une armée incapable de gérer les grosses formations –, est en position derrière le Prut,

en Bessarabie du Nord, c'est-à-dire loin des principaux axes de poussée de l'attaque allemande. Il appartient à la 9e armée, Front du Sud. Son adversaire immédiat est la 3e armée roumaine – son corps de cavalerie pour être exact – et la 11e armée allemande. La seule unité blindée dans les parages est la 1re division roumaine, dont les crocs sont limés. Enfin, dans ce secteur, les hostilités ne démarrent en grand que le 24 juin, deux jours plus tard qu'ailleurs, et donc sans effet de surprise. Nous noterons au passage que les alliés mineurs de l'Axe – Roumains et Hongrois – jouent un rôle important dans plusieurs des succès de Malinovski : Stalingrad, l'opération *Iassy-Kichinev* et la bataille de Budapest. Malgré ces conditions relativement favorables, il éprouve les mêmes difficultés de commandement et de contrôle que l'ensemble de ses collègues. Il perd la liaison avec l'une de ses deux divisions et doit sévir contre un régiment qui se débande. Néanmoins, le 48e corps ne cède le terrain que pied à pied, reculant de 50 à 70 km en quatre semaines. Le 18 juillet, il fait encore bonne figure après s'être retiré derrière le Dniestr. Le 9 août, suivant le mouvement rétrograde de la 9e armée, il tente de se rétablir derrière le Boug méridional, encore 150 km plus à l'est, pendant que les 6e et 12e armées soviétiques sont détruites un peu au nord, dans la poche d'Ouman. La poche liquidée, la 17e armée allemande et le *Panzergruppe* 1 se précipitent vers le bas Dniepr, dans le dos de la 9e armée. Un nouveau chaudron se prépare. Le corps de Malinovski réussit à filer vers Nikolaïev et à franchir le Dniepr *in extremis* sous les bombes de la Luftwaffe. Sa performance n'est pas mauvaise en comparaison de bien d'autres dans la fournaise de l'opération *Barbarossa*.

Le 15 août 1941, Malinovski est nommé chef d'état-major de l'armée de réserve du Front du Sud, qui devient bientôt la 6e armée, reformée après sa destruction à Ouman. Son état-major est celui du 48e corps. Il prend le commandement de l'armée le 25 août et est envoyé réduire la tête de pont conquise par les Allemands à Dniepropetrovsk. Après la perte de l'Ukraine occidentale, Staline espère stabiliser le front sur la coupure que constitue le fleuve et ainsi protéger l'Ukraine orientale, sa principale base industrielle. Le jour de sa nomination, Malinovski est devant Dniepropetrovsk, ville de 500 000 habitants, où la bataille est déjà engagée depuis dix jours. Quatre divisions allemandes, dont trois motorisées ou blindées, se sont emparées de la cité, sur la rive occidentale, et ont réussi, ce 25 août, à constituer une

tête de pont sur la rive orientale, menaçant de se répandre dans l'Ukraine de la rive gauche. Malinovski les en empêche. Il mène avec ténacité la bataille urbaine, une des toutes premières de la Seconde Guerre mondiale. Jour et nuit, son infanterie tente d'éliminer la tête de pont, tandis que les fusiliers motorisés allemands sont harcelés par l'artillerie. Les pertes sont telles qu'il faut retirer du front la 13e division de panzers le 1er septembre et la remplacer par la division SS *Wiking* et une division d'infanterie transportée en urgence par camions. Jusqu'au 8 septembre, le pont que les Allemands tentent de jeter est détruit quinze fois par obus ou bombes d'avion et quinze fois reconstruit, au prix de la vie de quatre cent cinquante sapeurs. Chaque jour, trois cents soldats allemands sont mis hors de combat. Si, peu à peu, la tête de pont est élargie, les combats rapprochés ne cessent pas, notamment dans les ruines des cités ouvrières et des usines situées au sud. Étonnés par cette résistance, les Allemands songent à évacuer leur tête de pont, d'autant qu'ils en ont conquis une autre, plus au nord, beaucoup plus vaste. Ils ne parviendront pas à déboucher de leur tête de pont avant le 29 septembre 1941, et seulement parce que le 3e corps de panzers, qui a traversé le fleuve en amont, prend à revers les défenseurs de la 6e armée[4]. Il en a coûté 40 000 tonnes de munitions et 8 200 pertes au feld-maréchal von Rundstedt, commandant du groupe d'armées Sud, pour extirper cette écharde de son flanc. Malinovski perd plus de 25 000 hommes dans l'affaire, plus 10 000 autres capturés durant la retraite. C'est à Dniepropetrovsk qu'il rencontre Leonid Brejnev, alors commissaire politique au Front du Sud, appelé à jouer un rôle majeur dans sa fin de carrière.

Le 6 novembre 1941, il reçoit son troisième ordre de Lénine, à un moment où les décorations ne pleuvent pas sur l'Armée rouge (le deuxième lui avait été attribué le 8 septembre précédent). Signe évident qu'il a la faveur de Staline, il est promu lieutenant-général quelques jours plus tard. Il extrait difficilement de Dniepropetrovsk les restes de son armée et se retire, comme l'ensemble des Fronts du Sud-Ouest et du Sud, vers la rivière Donetz, où le front se fige par épuisement des deux parties. Le 25 décembre, il est nommé commandant du Front du Sud, alors que l'opération *Barbarossa* a déjà échoué : Joukov a repoussé les Allemands devant Moscou et Rostov a été reprise. Il entre ainsi dans le cénacle étroit des huit commandants de Front que compte l'Armée rouge à ce moment-là. Il conserve ce poste jusqu'au 28 juillet 1942. Ce sont les sept mois les plus dramatiques de sa carrière.

Cette période est en effet marquée par trois opérations sanglantes, liées entre elles, dont deux sont des offensives (*Barvenkovo-Lozovaïa* et *Izioum-Kharkov*) et la troisième (*Voronej-Vorochilovgrad*) une opération défensive. La première est marquée par l'excès d'ambition que manifeste Staline après l'échec des Allemands devant Moscou. Le dictateur est persuadé que l'on peut liquider la Wehrmacht entièrement, ou presque, en six mois. Il assigne au Front du Sud la tâche de détruire le groupe d'armées allemand du Sud dans une offensive conjointe avec son voisin de droite, le Front du Sud-Ouest, commandé par le maréchal Timochenko. Quatre armées s'élanceront depuis Izioum, sur le Donetz, pour crever la charnière entre les 6e et 17e armées allemandes. Dans un deuxième temps, elles marcheront vers le Dniepr, se saisiront de Dniepropetrovsk et de Zaporojié. Enfin, les deux armées aux ordres de Malinovski (57e et 37e) obliqueront plein sud pour venir enfermer contre la mer d'Azov la 17e armée et la 1re armée de panzers. Malinovski a reçu sept divisions de cavalerie et sept brigades blindées pour accomplir cette chevauchée fantastique de 300 km à travers l'Ukraine méridionale. Entre le 18 janvier et le 2 février 1942, il ne parcourra que 100 km sur les arrières allemands, saisira les villes de Barvenkovo et Lozovaïa, ce qui n'est déjà pas si mal compte tenu des conditions météorologiques abominables, du manque de réserves et de la résistance allemande, acharnée. Au bout du compte, la 17e armée allemande parvient à figer les forces soviétiques dans une hernie de 80 km sur 100 à l'ouest du Donetz. Le plan de Malinovski était bon, les objectifs assignés par Staline beaucoup trop ambitieux.

La seconde offensive, celle de Kharkov, en mai 1942, est un désastre qui se traduit, pour l'Armée rouge, par la perte de 277 000 hommes. Comme l'opération précédente, il s'agit d'une offensive conjointe des Fronts du Sud (Malinovski) et du Sud-Ouest (Timochenko), ce dernier assurant aussi la coordination entre les deux formations, ce qu'il ne réussira d'ailleurs pas à faire et qui constitue la cause majeure de la défaite. Malinovski n'engage que deux armées dans l'affaire, la 57e et la 9e, mais c'est sur cette dernière que va s'abattre le marteau germanique. Le plan de Timochenko et de son chef d'état-major, Bagramian, est d'utiliser la face nord du « sac » de Barvenkovo-Lozovaïa pour aller prendre Kharkov en coopération avec un autre groupement de forces venu du nord de la ville. Il assigne aux deux armées de Malinovski un rôle passif de protection de son

flanc gauche face à la 1re armée de panzers. Mais il ne lui donne pas les moyens de remplir la mission. D'une part, à la demande de Staline, il ne l'autorise pas à dégarnir sa gauche, qui protège la direction de Rostov, où quatre armées demeurent l'arme au pied ; d'autre part, divers mouvements contribuent à enlever aux 57e et 9e armées sept régiments d'artillerie, trois brigades blindées, deux brigades et une division d'infanterie. Résultat, pour tenir 176 km de front, Malinovski n'a que onze divisions d'infanterie à effectifs réduits, soit un petit bataillon et trois canons par kilomètre de front. Or il apparaît évident, depuis la conception de l'opération, que c'est à la base de la hernie, à la 9e armée, que le risque de contre-offensive est le plus élevé. Si Timochenko et Bagramian sont responsables de cette bévue gigantesque, Malinovski n'a pas voulu jouer le trouble-fête en pointant du doigt cette faiblesse majeure, d'autant plus qu'il doit beaucoup à Timochenko. Il a aussi insisté pour masser les forces de la 9e armée sur son aile gauche afin de mener une offensive, aussi vaine qu'inutile, vers Maïaki. Résultat, le centre et la droite de la 9e armée sont affaiblis, aucune défense antichar en profondeur n'y est aménagée. Quand, le 17 mai, treize divisions allemandes dont deux de panzers et une motorisée, couvertes par un corps aérien, frappent la 9e armée en son centre, celle-ci s'effondre, à l'image de son chef, le général Kharitonov. Les panzers foncent vers le nord, s'emparent des ponts sur le Donetz et, le 23, toutes les forces mises dans l'attaque par Timochenko, plus la 57e armée du Front de Malinovski, sont encerclées. Staline fera porter la responsabilité de l'échec à Bagramian, rétrogradé, et non à Malinovski qui, pourtant, n'a pas brillé.

La défaite de Kharkov a pour effet principal d'affaiblir le Front du Sud et, surtout, celui du Sud-Ouest, qui ont perdu le gros de leurs chars et beaucoup d'artillerie. Or, l'offensive d'été (le plan *Blau*) de Hitler vise le sud de la Russie et le Caucase, dans l'espoir d'atteindre les champs pétrolifères de Maïkop, Grozny et Bakou. Cette direction est précisément tenue par les deux Fronts affaiblis de Timochenko et de Malinovski. Le plan *Blau* démarre le 28 juin 1942 par la marche rapide de trois armées allemandes jusqu'au Don, entre Voronej et Ostrogojsk. Le Front du Sud-Ouest recule vivement pour éviter la destruction complète, ce qui menace les forces de Malinovski d'être prises à revers. Le 9 juillet, deux autres armées allemandes s'en prennent directement au Front du Sud. Pour éviter l'encerclement, Malinovski n'a d'autre choix que de reculer à son tour. Il ne

parvient pas à stabiliser sa défense dans une steppe plate, sans le moindre accident auquel s'arc-bouter. Tout au plus s'engage-t-il à garder Rostov et à se rétablir derrière le Don, si sa droite est renforcée. Mais Staline ne lui donne rien : il croit que les Allemands ne chercheront pas à franchir le Don pour aller vers le Caucase, mais marcheront au nord, vers Moscou. Malinovski pense le contraire. C'est lui qui a raison. Quand les Allemands franchissent le Don sur sa droite pour l'encercler, il décide, sans en référer à la Stavka, d'abandonner Rostov et de retirer ses armées vers le Caucase. La chute de Rostov, le 25 juillet, porte un coup terrible au moral des Soviétiques. Le 28 juillet, Staline réagit par son fameux ordre répressif n° 227, « Pas un pas en arrière ! » : « […] Les unités du Front du Sud, succombant à la panique, ont abandonné Rostov et Novotcherkassk sans opposition sérieuse et sans ordre de Moscou, couvrant ainsi de honte leurs drapeaux. » C'est le jour le plus noir de la carrière de Malinovski, qui perd son commandement. Il est rétrogradé adjoint du maréchal Boudienny, qui vient d'être placé à la tête du Front du Nord-Caucase. À y regarder de plus près, la sanction est légère et Malinovski n'est pas nommément cité dans l'ordre infamant. Certes, il paie pour la perte de Rostov, mais Staline lui conserve sa confiance. Peut-être aussi le Vojd admet-il, pour lui seul, que Malinovski a eu raison d'éviter un nouvel encerclement. De fait, les Allemands sont dépités de n'avoir saisi que 88 000 prisonniers à l'ouest du Don : ils en espéraient dix fois plus, comme en 1941.

Boudienny le charge de défendre l'axe nord de la progression allemande, entre Ordjonikidzé (route de Géorgie) et Grozny (route de Bakou). Le général freine leur progression autant qu'il peut, mais ce n'est pas lui qui mènera la bataille d'arrêt du Terek. Le 25 août 1942, en effet, il est nommé à la tête de la 8e armée de réserve, renommée « 66e armée », incluse dans le Front de Stalingrad, bientôt Front du Don. Sous le commandement de Joukov, d'Eremenko puis de Rokossovski, il tente en vain, durant sept semaines, de briser l'isolement de la 62e armée enfermée dans Stalingrad, le dos à la Volga. Malgré d'énormes pertes, il ne peut s'emparer des hauteurs depuis lesquelles les Allemands font pleuvoir un ouragan de feu. Au moins son action retient-elle trois divisions qui auraient été utiles au général Paulus, commandant de la 6e armée, pour s'emparer de la totalité de Stalingrad. Après guerre, Malinovski défendra l'idée qu'il aurait fallu abandonner Stalingrad et replier tout le monde derrière la Volga.

Il est difficile de le suivre sur ce terrain. Certes, les pertes soviétiques auraient été moins lourdes, mais il n'est pas certain que la contre-offensive de novembre 1942, l'opération *Uranus*, aurait alors donné les mêmes fruits. Malinovski participe à *Uranus* en tant qu'adjoint du général Vatoutine, le commandant du Front de Voronej, qui joue le rôle majeur dans l'encerclement de la 6e armée allemande. Le 29 novembre, une semaine après le début de l'encerclement, la Stavka le place à la tête d'une de ses plus belles formations, la 2e armée de la Garde.

Cette armée, rassemblée dans la région de Tambov, sera forte à la mi-décembre de deux corps de fusiliers et d'un corps mécanisé, soit 122 000 hommes, 2 325 canons et 469 chars. À l'origine, elle devait participer à l'opération *Saturne*, le plan ambitieux de marche vers Rostov, qui devait couper de ses arrières le groupe d'armées allemand enfoncé dans le Caucase. Début décembre, lorsque les Soviétiques se rendent compte que détruire la 6e armée allemande encerclée est une tâche plus difficile que prévu, la mission de Malinovski est modifiée : il doit désormais venir aider à la liquidation de la poche de Stalingrad. Entre le 3 et le 10 décembre, au prix de difficultés inouïes, cent cinq trains déposent les deux tiers de la 2e armée de la Garde 50 à 70 km au nord de Stalingrad. Mais le 12 décembre, le feld-maréchal Manstein déclenche *Wintergewitter*, l'opération de secours vers Stalingrad. Le 13, Staline accepte, à la demande de Vassilevski, que la 2e armée de la Garde soit affectée à une nouvelle mission : arrêter les panzers qui, le 17, lorsque Malinovski reçoit ses ordres, ne sont plus qu'à 60 km de la ville sur la Volga. En toute hâte, celui-ci et son chef d'état-major et ami, Sergueï Biriouzov, dressent un troisième plan. En trois jours, par un temps atroce, une partie de leurs forces couvrent 130 km à pied pour venir jusqu'à la rivière Aksay. Le 24 décembre, alors que les Allemands ont déjà décidé d'arrêter leur offensive, Malinovski attaque. Les panzers sont contraints de reculer de 60 km en quatre jours. C'est la fin définitive des espoirs de Manstein – il ne délivrera pas Stalingrad – et de ceux de Paulus – sa 6e armée est condamnée à la destruction. La victoire est incontestable, et récompensée, le 28 janvier 1943, par l'ordre de Souvorov de 1re classe. Elle a été acquise au prix de lourdes pertes face à un ennemi inférieur en nombre.

Le mois suivant, la 2e armée de la Garde, fer de lance de la poursuite lancée vers Rostov, attire à elle tous les coups, mais le commandant du

Front de Stalingrad (renommé Front du Sud), Eremenko, ne sait pas en profiter. Staline, en revanche, en tire les conséquences : Malinovski remplace Eremenko le 2 février 1943. Vassilevski a proposé son nom à un Staline d'abord réticent[5], et Khrouchtchev a appuyé. Le 5 février, Malinovski lance toutes ses forces vers Rostov, où il entre le 14. Staline l'a promu colonel-général deux jours auparavant. La prise de Rostov se produit néanmoins trop tard : le groupe d'armées allemand du Caucase a réussi à filer, contrairement aux espoirs de la Stavka. Le Front du Sud n'ira pas beaucoup plus loin : le 24 février, il est bloqué devant le fleuve Mious, 70 km à l'ouest du Don. Il va demeurer coincé six mois derrière cette coupure.

Malinovski ne reste pas longtemps à la tête du Front du Sud. Le 22 mars 1943, il prend à Vatoutine le commandement du Front du Sud-Ouest et laisse sa formation au lieutenant-général Fiodor Tolboukhine, qui va devenir son principal complice et rival. Après le coup de revers infligé par le feld-maréchal Manstein à Vatoutine, le front se stabilise pour trois mois. Les deux camps pansent leurs plaies et préparent la campagne d'été. L'État-Major général remet de l'ordre dans les questions de personnel, réduisant notamment les différences de grades entre commandants de Front. Malinovski est nommé général de l'armée le 28 avril, Tolboukhine colonel-général. Malinovski est désormais au niveau de Vatoutine, Koniev et Rokossovski. C'est à cette époque qu'il fait la connaissance d'une Ukrainienne de vingt-huit ans (il en a quarante-cinq), Raïsa Yakovlevna Koutcherenko. Bibliothécaire à Leningrad, où elle connaît les horreurs du siège et perd son mari et toute sa belle-famille, elle est évacuée à Grozny en avril 1942. Elle fait tout pour s'engager comme éclaireur et, avec un sang-froid extraordinaire, franchit le front, détecte et dénombre une concentration de panzers. C'est Rodion Malinovski qui la décore du Drapeau rouge pour son acte de courage… et qui en tombe amoureux. Il la fait nommer à son état-major. Ils se marieront après la guerre et le couple aura une fille, Natalia[6].

En avril 1943, Malinovski et Tolboukhine reçoivent pour mission de libérer le Donbass. Ils n'obtiennent cependant pas la priorité. La grande affaire de l'été doit en effet se dérouler autour du saillant de Koursk, plus au nord. La Stavka synchronise les offensives des différents Fronts de façon à aider les défenseurs du saillant, d'une part, et à profiter de l'aimantation des forces allemandes vers Koursk, d'autre part. En conséquence de quoi

Malinovski et Tolboukhine planifient des attaques qui doivent pouvoir se déclencher avec un préavis minimal, selon la situation à Koursk. La manière est habile. Dès le 11 juillet, alors que Manstein est en train d'étriller Vatoutine sur la face sud du saillant de Koursk, Malinovski et Tolboukhine font procéder à des préparatifs d'attaque ostensibles sur le Donetz et le Mious. De ce fait, Hitler, qui avait alloué le 24e corps de panzers à Manstein pour en finir avec Vatoutine, ordonne de le renvoyer en urgence vers le sud, de même que le 8e corps aérien puis, quelques jours plus tard, le 2e corps de panzers SS, la formation la plus puissante à l'Est. C'en est fini des espoirs allemands à Koursk. Le 17 juillet, Malinovski et Tolboukhine passent à l'attaque. La bataille, d'une violence terrible, dure jusqu'au 2 août. Après avoir réussi à gagner quelques têtes de pont au-delà du Donetz et du Mious, les forces des Fronts du Sud-Ouest et du Sud encaissent de plein fouet de meurtrières contre-attaques. Leurs gains territoriaux sont infimes. Le Donbass reste allemand, mais en fixant toutes les réserves blindées de l'ennemi, Malinovski et Tolboukhine ont non seulement sauvé Vatoutine, mais aussi libéré le chemin de Kharkov pour Koniev. Au prix de 150 000 pertes et de 700 chars détruits, les deux généraux soviétiques ont certes essuyé un échec localement, mais qui, rapporté à l'ensemble du théâtre, contribue à un succès opérationnel et même stratégique.

Les deux hommes ne laissent pas le temps de souffler à leurs troupes. Dès le 13 août, Malinovski déclenche l'opération *Donbass*, sous la coordination de Vassilevski. Pendant que sa droite aide Koniev à prendre Kharkov, il jette au centre et à gauche trois armées à partir d'Izioum en direction de Dniepropetrovsk. Il subit un nouveau camouflet, ne parvient pas à percer, mais use trois divisions mobiles allemandes. Le succès de l'attaque de Tolboukhine, le 18 août, lui permet de marquer une pause, de se regrouper et de changer l'axe de sa poussée. En suant sang et eau, il réussit enfin à percer à Konstantinovka, le 6 septembre, et jette aussitôt en exploitation un corps blindé et un corps mécanisé, qui laisseront leur peau dans l'escapade. Plusieurs fois puni, Malinovski se contente ensuite de suivre les Allemands dans leur retraite jusqu'au Dniepr, franchi le 22 septembre 1943. On peut se demander si les deux fronts de Malinovski et de Tolboukhine auraient repris le Donbass de vive force sans la décision de Manstein, arrachée à Hitler, de l'évacuer par bonds. Dans cette opération

– qui lui coûte 157 000 pertes, dont 40 000 définitives[7] –, Malinovski s'est fait voler la vedette par Tolboukhine, qui a libéré Stalino le 8 septembre. Le 17 septembre, Staline lui décerne néanmoins l'ordre de Koutouzov de 1re classe, sans doute parce qu'il reconnaît qu'il a eu affaire à plus forte partie que Tolboukhine. Il parvient le 14 octobre à écraser la tête de pont allemande de Zaporojïé, à la suite d'une fantastique préparation d'artillerie et d'un joli mouvement, et à sauver le grand barrage du Dnieprogues d'une destruction complète. Le 25, ses forces libèrent Dniepropetrovsk, crèvent la ligne Wotan et s'emparent d'une vaste tête de pont sur la rive occidentale du Dniepr. Cinq jours auparavant, le Front du Sud-Ouest a pris le nom de 3e Front d'Ukraine.

La reconquête de l'Ukraine de la rive droite du Dniepr se révèle également difficile. La première tâche est de reprendre la région de Nikopol, première source de manganèse du Reich, où les Allemands ont une tête de pont fortifiée : elle incombe à Tolboukhine ; la seconde est de capturer Krivoï Rog et ses mines de fer : c'est pour Malinovski. Plusieurs tentatives entre novembre 1943 et début janvier 1944 échouent nettement, au prix d'au moins 100 000 pertes. Au point que Joukov demande à Staline de remplacer Malinovski par Eremenko, bien qu'il n'aime pas plus l'un que l'autre. Fin janvier, renforcé par des moyens pris chez ses deux voisins Koniev et Tolboukhine, Malinovski redirige ses attaques vers Apostolovo, le carrefour ferroviaire dont dépend la logistique allemande. Il attaque sous des trombes d'eau qui transforment la région en un océan de boue. Ravitaillant les avant-gardes avec des norias de petites voitures à cheval et d'avions de liaison Po-2, il réussit enfin la percée et prend Apostolovo le 3 février. Menacés d'encerclement, les Allemands évacuent la tête de pont de Nikopol et la région minière de Krivoï Rog, abandonnant tout leur matériel lourd.

Au début mars 1944, Malinovski voit son secteur élargi par la Stavka jusqu'à la mer Noire, Tolboukhine se consacrant à la libération de la Crimée. La 6e armée, qui fait face à Malinovski, est épuisée. Quand le 6 mars le 3e Front d'Ukraine lance son aile gauche vers Nikolaïev, la résistance allemande cède. Le groupe de cavalerie mécanisé du général Pliev s'engouffre entre les rivières Ingoulets et Ingul et est bien près de réussir un nouveau Stalingrad. Treize divisions de la 6e armée sont encerclées. Elles parviennent *in extremis* à percer vers l'ouest, en

abandonnant leur artillerie. Le 19 mars, Malinovski reçoit une seconde fois l'ordre de Souvorov de 1re classe. La poursuite continue encore pendant 100 km pour empêcher la 6e armée allemande et la 3e armée roumaine de se rétablir. Le 10 avril, Malinovski libère la ville de sa jeunesse, Odessa, tandis que ses forces viennent border le Dniestr – la frontière soviétique de 1939. En revanche, quinze jours d'efforts ne permettront pas de pénétrer en Bessarabie roumaine, en dehors de quelques têtes de pont malcommodes. La campagne d'Ukraine est terminée, après dix mois de combats incessants sur 700 km de profondeur. Elle a coûté 600 000 pertes, dont 130 000 définitives, à Malinovski et environ trois fois moins à ses adversaires.

Fin avril 1944, la Stavka demande au 2e (Koniev) et au 3e Front d'Ukraine de Malinovski de reprendre la Bessarabie et, si possible, de pénétrer en Roumanie. Complexe, le plan d'opérations suppose la relève d'une armée de Koniev par la 8e armée de la Garde de Tchouïkov (chez Malinovski) dans la tête de pont étroite de Tachlyk. Mais, d'une part, Koniev échoue complètement dans son offensive plus au nord, ce qui libère des divisions de panzers, d'autre part, la 6e armée allemande détecte le mouvement délicat en cours à Tachlyk. Le 10 mai, elle lance trois divisions de panzers dans une attaque surprise. En dix jours, la tête de pont est réduite à peu de chose, empêchant tout espoir de l'utiliser pour une offensive ultérieure. Désireux de soulager la pression sur Tachlyk, Malinovski ordonne à la 5e armée de choc d'attaquer dans un méandre du fleuve : c'est un échec complet. Avec plus de 50 000 pertes définitives (contre 7 500 à son adversaire), Malinovski subit une de ses pires défaites. Ses deux meilleures armées sont hors de combat, et le projet de la Stavka d'envahir la Roumanie est remis à l'été. Sans exonérer pour autant Vassilevski qui pousse à un plan trop risqué, et la Stavka qui exige une mise en œuvre précipitée, Malinovski porte le gros de la responsabilité de cet échec passé sous silence par l'historiographie soviétique.

Il prend une revanche cinglante quelques mois plus tard, dans un autre contexte. Au nord, trois Fronts soviétiques écrasent le groupe d'armées Centre (opération *Bagration*) en juillet 1944, obligeant l'OKH – le haut commandement de l'armée de terre – à envoyer vers Varsovie le gros des divisions de panzers jusque-là maintenu en Ukraine. Le groupe d'armées Sud-Ukraine, campé sur la frontière roumaine, aligne les 6e et 8e armées allemandes (vingt-quatre divisions, dont huit roumaines) et les 3e et

4e armées roumaines (vingt-quatre divisions, dont cinq allemandes). Soit, au total, avec les réserves, cinquante-deux divisions dont seulement deux divisions de panzers et une de Panzergrenadiers. Si le total impressionne avec 800 000 hommes, les unités roumaines ne sont pas fiables. En face, la Stavka a redistribué les cartes le 15 mai. Malinovski prend le commandement du 2e Front d'Ukraine à Koniev et cède le 3e Front à Tolboukhine, revenu en vainqueur de Crimée. Jusqu'à la fin de la guerre, ces deux Fronts coopéreront étroitement, ce que le peu d'estime porté par Malinovski à son voisin ne facilitera pas toujours. Comme pour Joukov et Koniev, il faut y voir un effet des intrigues de Staline, passé maître dans l'art de susciter rivalités et jalousies. Le Front de Malinovski est fort de 770 000 hommes, 1 400 chars et canons automoteurs, 4 700 tubes d'artillerie et 725 lanceurs de roquettes. Tolboukhine n'a que les deux tiers de ces moyens environ. Au total, aux 500 blindés allemands les Soviétiques opposent près de 2 900 machines, et 2 200 avions contre 445. Le plan soviétique ressemble à un plan… allemand : attaques par les ailes, encerclement du corps de bataille ennemi, puis exploitation dans la profondeur. L'opération *Iassy-Kichinev*, heure de gloire de Malinovski et de Tolboukhine, est déclenchée le 20 août 1944. En quatre jours, les deux Fronts percent et enveloppent leur adversaire. Les deux armées roumaines se volatilisent, la 6e armée allemande est détruite. Pour la première fois, pour une perte définitive soviétique, on en compte dix du côté de l'Axe ! La défaite est si énorme que le 23 août, à Bucarest, le roi Michel fait arrêter le dictateur Antonescu et nommer un gouvernement proallié. Le 28 août, après une cavalcade de 250 km, la 6e armée de tanks de la Garde prend Bucarest et les pétroles de Ploieşti. Les Allemands viennent d'essuyer une de leurs plus grosses défaites de la guerre, perdant 250 000 hommes, la moitié de leurs ressources en pétrole et deux alliés : la Roumanie, qui déclare la guerre au Reich le 25 août, et la Bulgarie, qui l'imite le 8 septembre. Le 10 septembre, Malinovski est fait maréchal de l'Union soviétique en récompense de ces magnifiques résultats. Afin de marquer sa préférence, Staline attend quarante-huit heures avant d'élever également Tolboukhine au maréchalat.

Le ralliement de l'armée roumaine facilite grandement l'occupation complète de la Roumanie. Le 4 septembre, après avoir pris Ploieşti, les armées de Malinovski opèrent une conversion d'un quart de tour droite en

direction de la Hongrie. Sans souffler, elles avancent de 150 km. Le 1er octobre, elles sont déjà sur la Tisza, à Szeged. Le 6 octobre 1944, le 2e Front d'Ukraine déclenche l'opération de Debrecen qui doit libérer la Transylvanie de la présence hongroise et obtenir le franchissement de la Tisza pour converger ensuite vers Budapest. Aux 700 000 Soviétiques (plus 150 000 Roumains) et 825 chars de Malinovski, Hongrois et Allemands, qui se sont repris, opposent 450 000 hommes et 300 blindés : un contre deux environ. L'opération de Debrecen est marquée par deux percées profondes des blindés soviétiques, toutes deux coupées par les contre-attaques de quatre divisions de panzers. Toutefois, faute d'infanterie, les Allemands ne peuvent empêcher les corps blindés rouges de s'échapper ni s'opposer à l'avance de l'ensemble des armées du Front. Au prix de 500 chars soviétiques démolis (contre 138 en face), l'opération est terminée le 29 octobre – Debrecen est prise, la Tisza bordée partout et même franchie par endroits.

L'avance de Malinovski provoque, comme en Roumanie, un retournement hongrois. Le 15 octobre 1944, le régent Horthy, au pouvoir depuis 1920, annonce à la radio un armistice avec les forces alliées. Mais cette fois l'affaire échoue : Horthy est arrêté et le mouvement fasciste des Croix fléchées prend le pouvoir. Ces événements sont mal interprétés, notamment par Lev Mekhlis, alors commissaire politique du 4e Front d'Ukraine engagé dans les Carpates. Lui-même abusé par un transfuge hongrois, le général Béla Miklós, Mekhlis laisse croire à Moscou que l'armée hongroise se délite et qu'il faut sans tarder ordonner à Malinovski de marcher sur Budapest. Ce dernier fait aussitôt valoir qu'il n'a plus assez de blindés pour une affaire de cette envergure et qu'à sa connaissance les unités hongroises demeurent solides. Le 28 octobre, un Malinovski grisonnant, fatigué par ses voyages incessants sur le front, tente de résister à Staline lors d'une conversation téléphonique très tendue. Il demande un délai de cinq jours et des moyens, annonce un échec en cas de refus. Glacial, Staline conclut avant de raccrocher : « Je vous ordonne de commencer l'offensive vers Budapest[8]. » Ce coup de téléphone n'a pas laissé de traces dans les archives. S'il ne l'a sans doute pas inventé, Malinovski, qui le rapporte, l'a utilisé après guerre pour excuser sa lenteur à prendre Budapest. Sa rancœur est née d'un choix plus profond de Staline, celui d'avoir donné la priorité stratégique à l'axe Varsovie-Berlin et, par

conséquent, de lui avoir enlevé deux de ses armées pour les attribuer à Koniev et Joukov. Staline et la Stavka jouent en réalité un jeu plus sensé que Malinovski voudra le reconnaître après la guerre, à savoir utiliser l'obsession hongroise de Hitler pour éloigner vers le Danube le plus de panzers possible. Et ils ne se sont pas trompés : le Führer jettera le maximum de moyens blindés dans la plaine pannonienne, Budapest étant la clé des derniers champs de pétrole à sa disposition, en Hongrie (Nagykanizsa) et en Autriche (Zisterdorf). Malinovski (et Tolboukhine, revenu à sa gauche après une incursion en Yougoslavie) aura toujours en face de lui, relativement à ses propres moyens, plus de panzers que n'en auront Joukov, Koniev et Rokossovski dans la grande plaine du nord.

Quoi qu'il en soit, le 29 octobre 1944 commence une terrible campagne de six mois pour la capitale hongroise. Malinovski démarre la première opération, *Budapest*, dans de mauvaises conditions. Sa logistique est étranglée, les munitions lui manquent. Avec seulement 545 chars et canons d'assaut, il va devoir se battre contre les 560 engins au groupe d'armées Sud, dont beaucoup de dernier modèle, Königstiger, Tiger et Panther. Ses 580 000 hommes sont épaulés par 120 000 Roumains – une charge plus qu'une aide, à la vérité. Pauvrement équipés et commandés, ceux-ci sont sans défense contre les panzers. Contre eux, le 14 octobre, Malinovski doit se fendre d'un ordre interdisant de voler, violer et tuer les civils hongrois. Fin octobre, il adressera des ordres semblables, en vain, aux troupes soviétiques, gagnant l'honneur d'être le premier maréchal soviétique à le faire. Le temps, froid et pluvieux, n'arrange rien. Pour la première fois de sa carrière, Malinovski se montre taciturne et nerveux, vivant mal que les négociations qu'il a menées avec les militaires hongrois n'aient pas débouché, comme en Roumanie, sur un changement de camp. Son plan d'attaque est très ambitieux : il demande à ses deux armées de gauche de couvrir 80 km en trente-six heures, tandis que les trois autres armées convergeront depuis l'est vers Budapest pour fixer l'ennemi. Cette estimation signale qu'il envisage la bataille comme un coup de main.

L'affaire est bien près de réussir ! Le 3 novembre, après six jours de combats, la 46^{e} armée est à 20 km au sud-est de Budapest. Elle n'ira pas plus loin, bloquée par les fortifications de la ligne fortifiée Attila et l'arrivée de panzers. Malinovski doit alors élargir l'opération à la 7^{e} armée de la Garde et à la 6^{e} armée de tanks pour tenter d'entrer dans la ville par l'est. Les deux formations sont à leur tour bloquées à 40 km de l'objectif par de

nouveaux renforts dépêchés par Hitler. Staline s'impatiente et envoie une commission d'enquête dirigée par Timochenko. L'ancien commissaire à la Défense reproche à Malinovski d'avoir dispersé ses efforts. Le remède tient en une nouvelle et double opération : Tolboukhine attaquera depuis le sud pour isoler la ville par l'ouest tandis que Malinovski reprendra son effort depuis l'est avec toutes ses forces. C'est seulement le 27 décembre 1944, après de très violents combats, que les forces de Tolboukhine et de Malinovski font leur jonction à l'ouest de Budapest, scellant son encerclement. Le 21, dans un télégramme à Staline, Malinovski avait prévu qu'à cette date Budapest serait tombée. Il n'en sera rien. Budapest subira le plus long siège de cette fin de guerre. Ses 79 000 défenseurs germano-hongrois tiendront cent deux jours, jusqu'au 11 février 1945. Dix semaines de combats de rues tuent 38 000 civils et détruisent la ville à 50 %. Les soldats survivants, sauf 785 hommes, seront massacrés lors d'une tentative de sortie, ou capturés par les Soviétiques. Les meurtres de Juifs par les SS et les Croix fléchées se comptent par centaines, les viols de femmes hongroises par les Soviétiques en milliers, voire dizaines de milliers. Pour l'ensemble de la bataille, les pertes définitives de Malinovski sont de 35 000 hommes, celles de Tolboukhine de 45 000.

La durée de la résistance de Budapest s'explique en partie par trois tentatives allemandes – les opérations *Konrad I*, *II* et *III* – pour délivrer la place, menées entre le 1er et le 27 janvier 1945, qui obligent Malinovski et Tolboukhine à redéployer leurs forces vers l'extérieur de l'anneau d'encerclement. Malgré l'emploi de deux corps de panzers d'élite, les trois opérations échouent, la dernière de peu, causant de très lourdes pertes en chars chez Tolboukhine qui mène l'essentiel des trois batailles.

Le 22 janvier 1945, Hitler décide d'envoyer en Hongrie sa dernière réserve notable, la 6e armée de panzers SS, reprendre Budapest et/ou retrouver la ligne de défense du Danube : c'est l'opération *Frühlingserwachen* (« Éveil du printemps »). Originellement, cette armée devait attaquer Joukov à l'est de Berlin. C'est Malinovski et Tolboukhine qui vont faire les frais du dernier choix offensif de Hitler dans la Seconde Guerre mondiale. En avant-goût, du 17 au 24 février, le 1er corps de panzers SS surprend la 7e armée de la Garde à Esztergom, lui inflige une leçon (opération *Südwind*) et élimine une précieuse tête de pont. Malinovski sera sérieusement réprimandé par Staline pour ce faux pas. Le 6 mars, la

6e armée de panzers SS attaque par le nord du lac Balaton à la suture entre Malinovski et Tolboukhine (opération *Frühlingserwachen* proprement dite), la 2e armée de panzers s'élance depuis le sud du lac (opération *Eisbrecher*), tandis que le groupe d'armées E part du confluent Drau-Danube, au sud. Les trois axes d'attaque convergent pour détruire le 3e Front d'Ukraine, avant de s'en prendre à la formation de Malinovski. Environ 300 000 hommes et 595 blindés affrontent les 465 000 hommes et 407 blindés de Tolboukhine. La triple offensive allemande, impressionnante sur le papier, commence sous des pluies violentes. En huit jours, elle n'avance, au mieux, que de 40 km, incapable de percer la formidable défense de Tolboukhine.

Tandis que celui-ci encaisse le choc, Malinovski prépare la riposte. Le 16 mars 1945, il attaque au nord les lignes tenues par les Hongrois, perce et progresse en quelques jours de 50 km vers l'ouest. À son immense dépit, Staline lui enlève la 6e armée de tanks de la Garde pour la donner à Tolboukhine, qui attaque par le nord du lac Balaton pour encercler le gros des divisions de panzers. C'est une erreur, qui privera les Soviétiques de la conquête de toute l'Autriche. En attendant, les forces allemandes s'enfuient pour échapper à la destruction, Tolboukhine sur leurs talons. Une bonne partie du matériel est abandonnée, faute de carburant. Le 30 mars, poussant un ennemi en déroute, le rival de Malinovski parcourt 120 km et pénètre en Autriche. Malinovski entre en Slovaquie par Bratislava, qui tombe le 4 avril. Le 13, de conserve avec les forces de Tolboukhine, il prend Vienne, puis Brno le 26. Ce même jour, il reçoit la décoration suprême, l'ordre de la Victoire no 8, Tolboukhine le no 9 – Staline marque une fois de plus sa préférence. Début mai 1945, le 2e Front d'Ukraine assiste Koniev dans la libération de Prague. Dans la nuit du 8 au 9 mai, la Wehrmacht capitule à Berlin.

Le 24 mai, au Kremlin, lors de la grande réception en l'honneur de ses maréchaux, Molotov, certainement sur instruction de Staline, fait porter les toasts dans un ordre précis, qui révèle une préséance de fait : d'abord Joukov, puis Koniev, Rokossovski et Govorov. Malinovski est le cinquième (« Au libérateur de Budapest ! »), devant Tolboukhine. Mais Malinovski, comme Tolboukhine d'ailleurs, n'est pas Héros de l'Union soviétique, à la différence de ses quatre devanciers. Il recevra l'étoile d'or un peu plus tard, à l'occasion de la dernière campagne de la guerre pour laquelle Staline l'a

choisi. Le 9 juin, sous un faux nom et sans ses insignes de maréchal, il part pour Tchita prendre le commandement du Front de Transbaïkalie. Et, le 18 juin 1945, il soumet son plan pour détruire l'armée japonaise de Mandchourie.

Pourquoi Staline a-t-il choisi Malinovski ? La réponse est simple : les autres maréchaux vainqueurs du Reich ne sont pas disponibles. Ils occupent déjà des postes importants. Joukov est haut-commissaire en Allemagne, comme Koniev en Autriche. Rokossovski commande en Pologne, Govorov, placé à Leningrad, a un œil sur la Finlande, sur le destin de laquelle Staline hésite encore. Tolboukhine, lui, préside la commission de contrôle alliée en Bulgarie, pays dont il a réglé le sort par les armes en septembre 1944. Meretskov aurait pu occuper le poste de Govorov, mais Staline se méfie de lui. Il est de ce fait disponible pour le 1er Front d'Extrême-Orient. Le 2e Front d'Extrême-Orient, qui jouera un rôle mineur, échoit à un homme sur place depuis deux ans, le général Maxime Purkaev. En confiant à Malinovski le Front de Transbaïkalie, le plus important par ses objectifs et par les difficultés qu'il aura à surmonter, Staline montre l'étendue de sa confiance. Le maréchal Vassilevski, comme il en a l'habitude, coordonnera l'action des trois Fronts.

Roosevelt et Staline se sont entendus, le 11 février 1945 à Yalta, sur l'entrée en guerre de l'URSS contre le Japon, à un moment où Washington ignorait si la bombe atomique fonctionnerait. Le maître du Kremlin s'est montré ravi d'être invité à liquider l'ennemi traditionnel de la Russie en Extrême-Orient, et il entend pousser les intérêts de son pays et du communisme aussi loin que possible en Chine, en Corée, aux îles Kouriles et Sakhaline, voire à Hokkaidō. Le Front pris en main par Malinovski s'arroge le gros des forces : 416 000 hommes sur 1 million, 2 400 chars sur 5 500, 50 000 véhicules sur 86 000. Le défi est gigantesque : il s'agit de porter cette masse combattante à 950 km de ses positions de départ en franchissant la chaîne du Grand Khingan, des plateaux arides et des déserts dépourvus de routes revêtues. L'adversaire, l'armée du Kwantung, a longtemps été la meilleure du Japon, mais elle a été considérablement affaiblie par des prélèvements. En août 1945, elle n'a plus que 900 000 hommes environ, dont 170 000 auxiliaires mandchous, 600 chars de mauvaise qualité et peu de munitions. Elle a à défendre une frontière de 4 400 km ouvrant sur un territoire vaste comme trois fois la France. Le plan concocté par Zakharov, le chef d'état-major de Malinovski, est d'une

grande audace ; il sera exécuté avec une précision et une vitesse étonnantes. En vingt-cinq jours (9 août-2 septembre 1945), les forces du Front de Transbaïkalie prennent Moukden – où est arrêté l'empereur du Mandchoukouo, Pu Yi –, rencontrent les soldats de Mao Zedong non loin de Pékin et larguent des parachutistes sur Port-Arthur. De l'armée du Kwantung, il ne reste rien. Même si cette formation n'était pas le groupe d'armées Don du feld-maréchal Manstein, l'action de Malinovski, ajoutée à celle des deux Fronts d'Extrême-Orient, a débouché sur une victoire stratégique dont il est peu d'exemples, étant donné l'échelle du théâtre d'opérations – et cela pour un coût humain équivalant à une journée de combats à Stalingrad.

Le 10 septembre 1945, Malinovski est nommé commandant en chef du district militaire de Transbaïkalie-Amour – en mai 1947, c'est l'ensemble des forces soviétiques d'Extrême-Orient qui passera sous ses ordres. En février 1946, il est élu député de Khabarovsk au Soviet suprême, ce qui a dû moins le préoccuper que son divorce et son remariage avec Raïsa Yakovlevna Koutcherenko. Durant la guerre de Corée, il est la cheville ouvrière de l'aide militaire considérable apportée au régime de Pyongyang. C'est durant la phase d'intervention chinoise dans ce conflit (1950-1953) qu'il commence à développer une grande méfiance vis-à-vis de Pékin. La mort de Staline en 1953 précipite la réapparition à Moscou de Joukov, qui devient ministre de la Défense deux ans plus tard. Le vainqueur de Berlin crée alors le poste très important de commandant en chef de toutes les forces terrestres, qu'il confie à Koniev. Quand celui-ci prend en main les armées du pacte de Varsovie, Khrouchtchev nomme à sa place Malinovski – ce qui verrouille toute tentative de coup militaire –, le promeut adjoint de Joukov au ministère et le fait entrer au Comité central. Malinovski devient ainsi l'homme de Khrouchtchev, qui se sert de lui comme contrepoids à Joukov, en sachant bien que les deux maréchaux ne se supportent pas. Aussi, quand Khrouchtchev décide de se débarrasser de Joukov au plénum d'octobre 1957, Malinovski est à la manœuvre pour dénoncer l'arrogance et la brutalité de l'ancien représentant de la Stavka, qu'il a eu plusieurs fois sur le dos. « Un autocrate, un despote et un homme sans pitié », déclare-t-il. Joukov éliminé, Koniev mis à l'écart pour sa proximité, toute provisoire, avec lui, le chemin est libre pour Malinovski : Khrouchtchev le fait ministre de la Défense le 26 octobre 1957. C'est lui qui supervise l'opération *Anadyr* en 1962 – le déploiement de forces soviétiques à Cuba –, un fiasco dont

Khrouchtchev porte la responsabilité. Il conserve son poste jusqu'au 31 mars 1967, approchant le record de longévité de Vorochilov. Il reçoit un second titre de Héros de l'Union soviétique en 1958.

En juin 1962, sa main ne tremble pas quand Khrouchtchev lui demande d'écraser la manifestation pacifique des ouvriers de Novotcherkassk qui protestent contre la hausse du prix de la viande, du beurre et du lait. Les représentants locaux du Parti s'enfuient, et la besogne incombe à l'armée. Le général Issa Pliev, commandant du district militaire du Caucase du Nord, est chargé d'exécuter l'ordre donné par Malinovski de disperser la foule, par le feu si nécessaire. Bilan : vingt-quatre ou vingt-six morts, une quarantaine de blessés, y compris des enfants, cent seize personnes arrêtées, sept fusillées[9].

Un mois plus tard, le même Pliev sera nommé commandant en chef des troupes soviétiques à Cuba. Khrouchtchev a l'idée pour le moins extravagante de lui accorder l'autonomie de décision sur l'emploi des missiles nucléaires R-12 et R-14. Selon le témoignage du général A. Gribkov, qui était représentant de l'État-Major général à Cuba, Khrouchtchev aurait contourné Malinovski et donné par oral le feu vert à Pliev[10]. Malinovski s'y oppose fermement. C'est sans doute ce qui le fait lâcher Khrouchtchev quand Brejnev cherche à écarter celui-ci en 1964. Son coup réussi, Brejnev garde à la Défense l'homme qu'il a connu durant la guerre et auquel il doit son premier ordre du Drapeau rouge. Dans les années 1960, Malinovski modernise l'armée soviétique, augmentant notamment ses capacités balistiques et électroniques. C'est également lui qui met en selle Sokolovski dans la définition de la doctrine nucléaire et son articulation, encore balbutiante, avec la guerre conventionnelle. Malinovski meurt d'un cancer à l'hôpital du Kremlin le 31 mars 1967. Son urne funéraire est déposée dans la nécropole de la forteresse, à côté de celle de Vladimir Komarov, le premier cosmonaute à mourir en mission. Son vaisseau Soyouz avait été mis en orbite par une fusée dérivée du missile intercontinental R-7 Semiorka, gigantesque programme développé sous l'égide de l'ancien Coronel Malino.

15

Tolboukhine

Le maréchal inconnu

Tolboukhine n'a eu droit à aucune biographie, pas même à une notice dans l'anthologie dirigée en 1993 par Harold Shukman. Sans doute l'extrême discrétion à laquelle il s'est contraint, du fait de son passé d'officier de l'armée impériale, explique-t-elle en partie cette obscurité. Sa disparition précoce, en 1949, avant tous ses collègues maréchaux, ne lui a pas laissé l'occasion de jouer un rôle après la mort de Staline et, par conséquent, d'attiser l'intérêt des biographes soviétiques. L'homme était dénué d'ambition, et son ego tenait dans un volume raisonnable. À l'instar de Govorov, auquel il ressemble par le tempérament et le respect de l'ancienne éthique militaire, il lui était inimaginable d'injurier ou, pis encore, de frapper un subordonné. Toujours calme, volontiers souriant, le corps opulent, il avait l'air bien peu martial. « F. Tolboukhine est resté dans ma mémoire comme une personne très aimable, peut-être le plus modeste parmi les commandants de Front, écrira Chtemenko, une des têtes pensantes de l'État-Major général à partir de 1943. Son ADN d'officier d'état-major est resté dominant toute sa vie et, parfois même, l'a emporté sur celui du commandant. Il a toujours donné à ses subordonnés l'occasion de prendre une large initiative[1]. » Si on les cantonne à la Grande Guerre patriotique, ses mérites ne sont pas moindres que ceux de Malinovski, Meretskov ou Govorov. Son nom demeure attaché à la dure campagne d'Ukraine (1943-1944) puis à la libération/occupation des Balkans par l'Armée rouge, durant laquelle il fournit une prestation remarquable.

Fiodor Ivanovitch Tolboukhine naît le 16 juin 1894 au village d'Androniki, dans la province de Yaroslavl, au cœur de la vieille Russie. Aux enquêtes périodiques de l'administration politique de l'Armée rouge, il se donnera toujours comme le rejeton d'une famille de paysans moyens. En réalité, son père était un coq de village, un de ces riches koulaks qui deviendront un objet de haine pour les bolcheviks[2]. Comme Koniev, Tolboukhine a eu droit à sept années d'école paroissiale puis provinciale. En 1907, à la mort de son père, son oncle paternel, marchand à Saint-Pétersbourg, prend la famille sous son aile. Il aide son neveu à s'installer

dans la capitale de l'Empire et s'arrange pour qu'il poursuive des études dans une école de commerce. Quand Fiodor obtient son diplôme, à dix-sept ans, l'oncle l'embauche comme comptable. Pour élever encore son niveau, il entre en 1912 en externe au collège impérial de commerce. « Tout allait dans la même direction : je deviendrais commerçant. Mais la guerre a tout changé », dira-t-il plus tard. La mort de son oncle, la vente du commerce et son repliement sur la province, en 1913, ne sont pas pour rien dans la bifurcation de son destin.

Mobilisé en décembre 1914, il se porte volontaire pour l'école de conduite automobile, poste très modeste eu égard à son niveau culturel. Entre avril et juillet 1915, il sert comme motocycliste de liaison attaché à l'état-major de la 6e division, au Front du Nord-Ouest. Son bagage de dix années d'études lui donne accès au cours accéléré de formation des aspirants, auquel il se porte candidat sans que l'on sache pourquoi. En 1916, il commande une compagnie – normalement dévolue à un capitaine – de la 9e armée (Front du Sud-Ouest). Il est de la grande offensive dirigée par le général Broussilov qui ravage l'armée austro-hongroise. En juin 1917, il est sévèrement commotionné, peut-être durant l'offensive avortée vers la Roumanie. On ignore sa réaction au coup d'État bolchevique d'octobre 1917, mais rien dans sa formation ou dans son itinéraire ne le prédispose à applaudir l'événement. En mars 1918, il est démobilisé. Son dernier grade dans l'armée tsariste est capitaine apte aux fonctions d'état-major, comme Vassilevski. Son service a dû être excellent pour mériter deux croix de Saint-Georges, une décoration de l'ordre de Sainte-Anne et une autre de Saint-Stanislas.

Son parcours durant la guerre civile est également mal connu. L'on ne dispose que de quatre repères assurés. En 1918, il dirige un *voenkomat* local, le commissariat militaire, qui procède notamment aux levées et dispense la première formation militaire. Beaucoup étaient tenus par des *voenspetsy*, des « spécialistes militaires ». En 1919, on sait qu'il termine l'académie de l'état-major, ce qui suppose qu'il ait été repéré par ses supérieurs comme un élément politiquement fiable. On retrouve sa trace à la 56e division lors de la guerre soviéto-polonaise, division qui appartient à la 3e armée, sévèrement battue sous Varsovie. En août 1920, dernier élément précis, il est décoré du Drapeau rouge, ce qui témoigne d'un bon service et, encore une fois, d'une absence de problèmes politiques. Il dirige

alors l'état-major des troupes locales de Nijni Novgorod puis, un mois plus tard, l'état-major de la 56e division, levée dans la même région. En décembre, il commande la section opérations du Front de Carélie : c'est à ce titre qu'il participe à l'écrasement de la révolte de Kronstadt, en mars 1921.

En 1922, il retrouve l'état-major de la 56e division. L'année suivante, il épouse en secondes noces Tamara Bobyleva, d'origine noble – un geste qui équivaudrait à celui d'un officier de la Wehrmacht qui épouserait une Juive en 1938. Les périodes de formation alternent avec les commandements. Pour les premières, académie Frounzé en 1925-1926, cours de perfectionnement – *Vystrel* – en 1930 (formation des chefs de bataillon et de régiment), puis une année (1934) d'initiation à l'art opératif, de nouveau à l'académie Frounzé. En janvier 1929, il commande le 167e régiment d'infanterie ; en novembre 1930, le voilà chef de l'état-major du 1er corps d'infanterie pour quatre ans. En janvier 1935, il occupe la même fonction au 19e corps et est promu *kombrig* : un parmi les 450 que compte alors l'Armée rouge. En comparaison de celles de Koniev, de Joukov ou de Rokossovski – qui tous, à la même époque, commandent une division ou un corps –, sa carrière progresse lentement, avec une dominante service d'état-major. Sa non-appartenance au Parti explique cette lenteur, peut-être aussi son refus de se mettre en avant.

Durant la Grande Terreur, sur les 474 *kombrig* recensés un an auparavant dans l'Armée rouge, 247 sont fusillés, déportés ou emprisonnés[3]. Bien entendu, le NKVD a un dossier sur lui. Et le 23 mars 1938, Anatoli Fedotov, ancien chef d'état-major du district militaire de Leningrad, dépose contre lui : « Le *kombrig* Fiodor Tolboukhine, ancien chef d'état-major du 19e corps, est un ancien officier de l'armée tsariste. […] Suite à la demande de Dobrovolski et Apsé, il a recruté et promu au poste de commandant des trotskistes et des personnes moralement désintégrées. […] Il appuyait et propageait les idées défaitistes de Dobrovolski[4]. » Fedotov, le dénonciateur, est fusillé peu après, comme Dobrovolski, commandant du 19e corps. Apsé mourra en prison. Tolboukhine survit. Grâce à son isolement ? À son profil bas ? Au hasard ? Quoi qu'il en soit, il profite en octobre 1937 de la disparition de

136 commandants de division sur 199 pour occuper une place vacante à la tête de la 72e division établie à Leningrad.

En mars 1938, Evdokim Maltsev devient commissaire de la 72e division. Ses Mémoires sont imprégnés de zèle communiste, à un degré qui le distingue même des écrits des officiers politiques de l'époque.

« Au milieu de 1938, écrit-il, je travaillais déjà de façon harmonieuse avec le commandant de division. Un jour, revenant avec lui de Khmelnik, où se trouvait l'un de nos régiments, j'ai demandé au *kombrig* :

« — N'est-il pas temps, Fiodor Ivanovitch, de penser à rejoindre le Parti ?

« Je savais que depuis 1931 il était candidat.

« — Pensez-vous qu'ils vont m'accepter ?

« Tolboukhine a répondu par une question à ma question.

« — Pourquoi ne vous accepterait-on pas, dis-je. Vous commandez bien la division, les gens vous respectent. Il vous suffit de compter de plus en plus sur les organisations du Parti et du Komsomol.

« — Je serais heureux de devenir membre du PCUS (b), mais je crains que mon passé n'influence la décision du Parti, a déclaré le *kombrig* à voix basse, en tirant sur sa cigarette. Je suis un ancien capitaine d'état-major de l'armée tsariste.

« Comme j'ai pu, j'ai convaincu Fiodor Ivanovitch que son passé ne pouvait pas nuire à son admission au Parti.

« — Mais ce n'est pas tout, a soupiré le *kombrig* avec agacement. Je suis marié à une ci-devant. Oui, ma femme Tamara Evgenievna est la fille d'un comte… Qui se portera garant pour moi ?

« — Je suis prêt à me porter garant pour vous, et pas seulement moi, mais aussi beaucoup d'autres communistes qui vous connaissent.

« — Merci, commissaire, pour votre soutien !

« Le *kombrig* sourit chaleureusement[5]. »

Maltsev, écrivant après l'accession de Tolboukhine au maréchalat, a naturellement grossi son rôle pour mieux se mettre en valeur. En 1938, âgé de vingt-huit ans, il n'est sorti que depuis trois ans de l'école des officiers politiques. La Grande Terreur l'a propulsé de *politruk* de compagnie en 1936 à commissaire de division en mars 1938. Que la proposition faite à Tolboukhine d'entrer au Parti vienne de lui semble improbable. Une autre raison est sans doute à l'œuvre. En juillet 1938, Staline et Vorochilov décident que Tolboukhine occupera le poste de chef d'état-major du district

militaire de Transcaucasie à compter du 3 août. Or, ce district fait face à la Turquie, avec laquelle l'URSS a de médiocres rapports. Il faut des hommes fiables et loyaux sur ces marges instables, ce qui signifie que Tolboukhine a dû recevoir la carte du Parti en même temps que son nouveau poste. C'est donc très certainement de très haut qu'est venue l'initiative de l'admettre parmi les bolcheviks après sept années d'attente. D'après Maltsev, il aurait également reçu, sur proposition de Staline, l'ordre de l'Étoile rouge.

L'ancien commissaire politique ajoute une saynète décrivant la nomination de Tolboukhine au poste de chef d'état-major du district militaire de Transcaucasie. On peut douter de sa véracité car il n'y a pas trace d'une visite de Tolboukhine au bureau de Staline avant 1944, mais la description du jeu préféré du dictateur – le chat et la souris – est criante de vérité. *« Se non è vero, è ben trovato… »* Voici comment s'est déroulée cette visite selon Maltsev :

« De retour à Vinnitsa, Fiodor Ivanovitch [Tolboukhine] m'a raconté en détail cette réunion. À partir de ses propres mots, je raconte cet épisode très intéressant de la vie du futur illustre commandant. À l'heure convenue, B. M. Chapochnikov, le chef de l'État-Major général de l'Armée rouge, et F. I. Tolboukhine se trouvaient dans l'antichambre du bureau de I. V. Staline. Fiodor Ivanovitch savait que Staline le convoquait à la suite de sa nomination au poste de chef d'état-major du district militaire transcaucasien. Cependant, il était très inquiet. Comment le chef du Parti réagirait-il face à l'ancien capitaine du tsar marié à la fille d'un comte ? Ils entrent. Staline se lève de sa table et, caressant sa moustache avec une pipe éteinte, il demande :

« — Alors c'est lui Tolboukhine ?

« — Oui, c'est le *kombrig* Tolboukhine, répond B. M. Chapochnikov avec empressement.

« — Que se passe-t-il, camarade Tolboukhine, demande Staline d'une voix douce. On a servi le petit père tsar et maintenant on sert le régime soviétique ?

« — J'ai servi la Russie, camarade Staline, répond Tolboukhine.

« — À quels grades le tsar vous a-t-il élevé et quelles récompenses vous a-t-il attribuées ? reprend Staline en ignorant la réponse de Tolboukhine.

« — Mon dernier grade était capitaine d'état-major. J'ai reçu deux croix et les ordres d'Anna et de Stanislas.

« — Dis donc, lâche I. V. Staline, comme s'il réfléchissait à voix haute, un capitaine d'état-major avec Anna sur la poitrine, marié à une comtesse avec ça.

« La sueur commence à inonder Fiodor Ivanovitch. Staline le fixe de son regard perçant.

« — Et pourquoi avez-vous reçu l'ordre du Drapeau rouge ? demande-t-il en arpentant la pièce.

« — Pour la campagne de Pologne, camarade Staline.

« — Eh bien, vous pouvez disposer, dit Staline en indiquant la porte avec sa pipe.

« F. I. Tolboukhine quitte le bureau de I. V. Staline dans la plus grande confusion. Cinq minutes plus tard, B. M. Chapochnikov sort à son tour. Les deux hommes font route en silence jusqu'au bâtiment de l'État-Major général. Ce n'est qu'après que Fiodor Ivanovitch est entré dans son bureau que le chef de l'État-Major général a dit avec sa gentillesse habituelle :

« — Eh bien, mon cher ami, avez-vous eu la trouille dans le bureau du camarade Staline ?

« — Oui, camarade commandant, admet F. I. Tolboukhine.

« — Et pourtant tout est allé de la meilleure façon possible…, répond Boris Mikhaïlovitch[6]. »

Lors de l'attaque allemande du 22 juin 1941, Tolboukhine occupe toujours le même poste en Transcaucasie, sous les ordres directs de Dimitri Kozlov. C'est lui qui dessine le plan de l'opération qui aboutit, de concert avec les Britanniques, à l'occupation du nord de l'Iran, en août et septembre. Forte de deux armées, deux divisions blindées et un corps mécanisé, l'Armée rouge entre à Téhéran le 17 septembre. Toute son aile droite s'est positionnée à l'est de Tabriz pour donner à réfléchir aux Turcs, s'il leur venait l'idée de regarder avec tendresse vers Berlin.

À partir du 30 novembre, date de la reprise de Rostov par la 56e armée, elle-même venue du district militaire caucasien, Tolboukhine prépare, sur ordre de la Stavka, une opération complexe pour reprendre pied en Crimée. Les 44e et 51e armées du district, devenu Front du Caucase le 30 décembre, débarquent en huit points le 26 décembre 1941, à Kertch et Feodosia. Protégés par la flotte de la mer Noire et par une division aérienne, les convois viennent de Taman, Anapa et Novorossiisk. L'objectif est de lever le siège de Sébastopol et d'expulser la 11e armée du feld-maréchal

Manstein de la presqu'île. Les Allemands sont complètement surpris et beaucoup cèdent à la panique, à l'image du général-comte von Sponeck, qui retire la 46e division de Kertch en abandonnant son matériel lourd. Après avoir avancé de 45 km, les deux armées soviétiques s'enterrent à l'ouest de Feodosia, se contentant d'occuper la péninsule de Kertch. C'est une demi-victoire, gâchée par la passivité du général Kozlov. Quand les Allemands contre-attaquent en force, le 15 janvier 1942, ledit Kozlov lâche Feodosia mais s'arc-boute 5 km à l'est, dans l'isthme de Parpatch.

À la nouvelle de la perte du port de Feodosia, dont la flotte a besoin, Staline décide de faire sentir sa main aux chefs responsables. Il dépêche sur place un représentant de la Stavka très particulier, son père Fouettard préféré, Lev Mekhlis, qui arrive le 20 janvier au Front du Caucase, bientôt rebaptisé « Front de Crimée ». Patron de la direction de l'administration politique de l'Armée rouge, purgeur infatigable, proche de Staline depuis des années, dénué de compétences militaires, Mekhlis renifle la trahison partout. S'emparant de tous les pouvoirs comme on le faisait durant la guerre civile, il parvient à renvoyer le commandant de l'aviation du Front, le commandant de la 44e armée et, enfin, Tolboukhine. Veut-il leur faire payer l'échec pitoyable de l'offensive lancée du 27 février au 3 mars 1942 ? Il est bien possible que, pour expliquer à Staline ce nouveau revers, Mekhlis ait cru utile de débusquer des traîtres et de couper des têtes. C'est ce que semble indiquer son message à Chapochnikov, afin qu'il « veille à ce que Tolboukhine n'obtienne pas d'emploi dans le district militaire transcaucasien, car tous les hommes pourris et sans valeur s'y rassemblent[7] ». Pour sa part, et comme il s'en ouvre à Vassilevski, Kozlov, commandant du Front, reconnaît « comme très utile la décision concernant Tolboukhine. […] Il serait néanmoins préférable de le laisser ici, s'il n'est pas contre, soit au poste de chef du personnel du Front, soit comme adjoint du commandant de la 47e armée […] ». Lequel Vassilevski l'informe qu'il va présenter sa demande à la Stavka. Quelques minutes plus tard, lors d'un nouvel appel, Mekhlis lui déclare : « Je considère qu'il n'est pas judicieux de laisser Tolboukhine ici. […] » Vassilevski répond dans la seconde : « À vos ordres ! Votre décision va tout de suite prendre la forme d'un ordre[8]. » Une heure et vingt-cinq minutes plus tard tombe l'ordre signé par Staline et Chapochnikov : « Renvoyez Tolboukhine de son poste de chef d'état-major

du Front de Crimée et placez-le à la disposition du commissariat à la Défense[9]. »

L'on rapprochera l'attitude soumise et complaisante de Vassilevski de ce passage de ses Mémoires : « À partir de l'automne de 1943, j'ai souvent communiqué avec F. I. Tolboukhine. J'aimerais dire quelques mots gentils à son propos. Nous avons fait connaissance avant guerre, et la relation s'est ensuite transformée en amitié. Fiodor Ivanovitch Tolboukhine a commencé son service en tant que soldat de l'armée tsariste. Comme moi, il a accédé au poste de commandant de bataillon lors de la Première Guerre mondiale et à la veille de la Seconde il était chef d'état-major d'un district militaire. Pendant les années de guerre, ses qualités se sont révélées : exécution impeccable de ses fonctions, courage personnel, talent militaire et attention portée à ses subordonnés. Je ne parle pas ainsi d'après des ouï-dire, mais par expérience personnelle, suite à plusieurs séjours parmi ses troupes à Stalingrad, dans le Donbass, sur la rive gauche de l'Ukraine et en Crimée. […] Tolboukhine s'est révélé être un vrai stratège[10]. »

En mai 1942, laissant le couple Mekhlis-Kozlov aller au désastre, Tolboukhine est envoyé à l'arrière comme adjoint du commandant du district militaire de Stalingrad, le général Guerasimenko. À partir de juillet, il commande la 57e armée, reformée après sa destruction dans l'aventure catastrophique de Kharkov deux mois auparavant. Affectée d'abord au Front du Sud-Ouest, l'armée est transférée le 12 juillet au Front du Sud commandé par Malinovski, avant d'intégrer le Front de Stalingrad, le 24 juillet. Avec deux divisions et une brigade, à peine 25 000 hommes, elle est placée en réserve. Tolboukhine tiendra un rôle discret dans la longue bataille de Stalingrad. Il commande une des vingt armées, et une des plus modestes, qui, à un moment ou à un autre, y participent. Placée sur une position secondaire, sa formation ne lui donnera guère l'occasion de briller, à la différence d'un Malinovski ou d'un Tchouïkov.

Regonflée à quatre divisions, la 57e armée passe sous les ordres du Front du Sud-Est nouvellement créé et commandé par le général Eremenko. Celui-ci assigne à Tolboukhine la défense de l'aile gauche de sa ligne de résistance face aux assauts de la 4e armée de panzers. Quand cette dernière attaque pour atteindre Stalingrad, le 17 août, Tolboukhine, renforcé par cinq régiments antichars, tient bon et inflige même de graves dommages aux 14e et 24e divisions de panzers, qu'il contraint à s'en prendre à sa voisine, la

64e armée. Sur l'ensemble des défenses extérieures de Stalingrad, la 57e armée est celle qui a concédé le moins de terrain. Au début de septembre, quand la 6e armée et la 4e armée de panzers entament la bataille urbaine, l'armée de Tolboukhine, tombée à 30 000 hommes, se trouve dos à la Volga à défendre la ligne des lacs, à 30 km au sud de la ville. Elle est dans une position excentrée, qui lui évite les terribles combats qui se déroulent en direction du centre de Stalingrad. Du fait du recul des armées à sa droite, lorsque les Allemands atteignent la Volga à Kuporosnoe, Tolboukhine et ses hommes se retrouvent isolés sur la rive droite du fleuve face à un corps roumain. Dans la nuit du 28 au 29 septembre, un groupe de choc de la 57e armée attaque avec succès une division roumaine, avance de 5 km et conquiert les défilés qui séparent les trois lacs, base d'une future contre-offensive. Ce succès contraint les Allemands à envoyer une division de panzers en renfort, affaiblissant ainsi leur poussée principale vers le centre de Stalingrad.

Après que les plans de l'opération *Uranus* ont été finalisés, les renforts commencent à affluer dans les trois armées du Front de Stalingrad (Eremenko) qui forment le fer de lance de l'attaque prévue au sud. La 57e armée en fait partie. Forte de deux divisions et demie de fusiliers, elle dispose d'un corps mobile (13e corps blindé) à l'instar de sa voisine de gauche, la 51e armée, soit 66 000 hommes, 1 600 canons et 225 chars. Du 9 au 15 novembre, Tolboukhine répète son rôle en présence de Vassilevski, Joukov et Eremenko. Le 20 novembre 1942, à 10 heures, par un épais brouillard, il attaque sur un front de 37 km. S'il détruit les deux divisions roumaines qui lui font face et avance de 10 km, l'introduction du 13e corps blindé dans la brèche est calamiteuse. Affaiblies par des missions de soutien d'infanterie, dispersées, sans liaisons entre elles, plusieurs brigades du corps se font sèchement contre-attaquer par la 29e division motorisée allemande, la meilleure formation du secteur. Le lendemain, elles ne sont sauvées de la destruction que par le départ de leur adversaire vers le nord. La 57e armée reprend l'exploitation le 22 novembre et avance de 15 km vers l'ouest. Mais elle est en retard sur le planning et il revient à la 51e armée de rejoindre, le 23 novembre à 16 heures, la pince nord de l'opération *Uranus*, scellant l'encerclement de la 6e armée commandée par le général puis feld-maréchal Paulus.

Le mois suivant, Tolboukhine participe aux vaines attaques du Front pour réduire la poche dans laquelle la 6e armée s'est organisée pour survivre. En revanche, il tient bien sa place dans la réussite de l'opération *Kol'tso* qui, en janvier 1943, sous les ordres de Rokossovki, détruit les défenses de Paulus, atteint Stalingrad et capture 110 000 prisonniers. Le 29 janvier, quatre jours avant la fin des combats, la Stavka ordonne que la 57e armée soit retirée du front et versée dans sa réserve. Tolboukhine est promu au grade de lieutenant-général. Une appréciation mi-figue mi-raisin d'Eremenko, antérieure au 25 décembre 1942, caractérise ainsi son subordonné. « La 57e armée n'a pas mené d'opérations à grande échelle et j'ai donc peu d'éléments pour caractériser le camarade Tolboukhine. L'ordre qui règne dans son armée n'est pas mauvais. Tolboukhine fait face aux tâches d'un commandant d'armée, bien qu'il surestime les forces de l'ennemi[11]. »

À partir de mars 1943, Tolboukhine reprend à Malinovski le commandement du Front du Sud, mis à mal par le fameux « coup de revers » de Manstein. Il faut croire que sa prestation à la tête de la 57e armée a convaincu la Stavka de le laisser entrer dans le cercle des treize commandants de Front en activité. Il hérite du secteur le plus méridional, au bord de la mer Noire. Ses cinq armées, qui totalisent 320 000 hommes et 700 chars, s'échelonnent sur 200 km, entre Vorochilovgrad (actuelle Louhansk) et Taganrog. Le 17 juillet, pour contraindre Manstein à relâcher son étreinte sur Vatoutine dans la bataille de Koursk, il déclenche une opération qui, en dix jours de combats féroces, lui donne une tête de pont à l'ouest de la rivière Mious. Las ! Le 30, alors que la Stavka le presse d'attaquer encore, Manstein, qui a rameuté le puissant 2e corps de panzers SS, déclenche une contre-attaque foudroyante avec 400 chars. En quarante-huit heures, la tête de pont est réduite des trois cinquièmes, sans que les SS soient capables de la résorber entièrement tant leurs pertes sont élevées. Sans égard pour ce véritable – mais provisoire – succès défensif, Staline réprimande Tolboukhine le 31 juillet. « Je considère comme une honte le fait que, par sa négligence et son inefficacité, le commandant du Front ait permis que l'ennemi encercle quatre de nos régiments de fusiliers. Dans la troisième année de guerre, il serait temps de savoir correctement mener vos forces[12]. »

Le 1er août, les cinq divisions de panzers et de Panzergrenadiers changent leur axe d'attaque et menacent de détruire toutes les troupes présentes dans la tête de pont. Sagement, Tolboukhine évacue tout son monde le 2 août, revenant sur ses positions de départ. Le Front du Sud a subi une lourde défaite : 60 000 pertes contre 20 000 à l'ennemi, 17 000 prisonniers, 732 chars détruits. Le résultat est d'autant plus mauvais qu'au départ Tolboukhine avait une supériorité de cinq contre un dans le secteur d'attaque. Une enquête de l'État-Major général incriminera une série de défauts classiques dans l'Armée rouge : pas d'effet de surprise, méconnaissance du dispositif ennemi, faiblesse du combat interarmes, passivité des échelons moyens, perte du contrôle des forces… Onze jours plus tard, au même endroit et avec le même plan, Tolboukhine relance en avant. Cette fois, les défenses de la 6e armée allemande, qui n'a reçu aucun renfort et ne peut plus compter sur le corps SS parti pour Kharkov, s'effondrent. Hardiment, dans un trou de 4 km, Tolboukhine injecte un groupe mobile composé d'un corps mécanisé et d'un corps de cavalerie placés sous commandement unifié. En quatre semaines, ses forces avancent de 200 km, atteignent Marioupol au sud et Stalino au nord, libéré le 8 septembre 1943. La 6e armée allemande a perdu plus de la moitié de ses effectifs et il s'en est fallu de peu qu'un de ses corps, encerclé, ne soit entièrement détruit. Cette fois, Staline dit sa satisfaction, et Tolboukhine reçoit ses épaulettes de colonel-général. Durant la poursuite vers Melitopol, le général Khomenko, commandant de la 44e armée, et le général Bobkov, chef de son artillerie, sont tués après s'être égarés dans les lignes allemandes. Une enquête menée trop hâtivement par le Smerch amène Staline à accuser les deux hommes de désertion et à les faire condamner à mort par contumace. Tout l'état-major de l'armée est arrêté, l'armée elle-même dissoute, son numéro effacé de l'ordre de bataille de l'Armée rouge, ses forces réparties dans d'autres unités.

Malgré le handicap d'avoir ainsi perdu une de ses meilleures armées, Tolboukhine, épaulé au nord par le Front du Sud-Ouest de Malinovski, attaque sans relâche pour éviter que les Allemands ne se rétablissent sur une de ces positions fortifiées à la hâte avec lesquelles ils espèrent casser l'élan soviétique. Le 14 septembre, partout débordée, la 6e armée allemande commence sa grande retraite vers le Dniepr, abandonnant la totalité de la précieuse région industrielle du Donbass. En octobre, la formation de

Tolboukhine, rebaptisée « 4e Front d'Ukraine », réussit à percer la position Wotan, qui couvre l'entrée de la péninsule de Crimée et les abords de la grande boucle du Dniepr. Le 23 octobre 1943, Melitopol est libérée ; début novembre, Perekop est en vue. Le groupe d'armées A commandé par le feld-maréchal von Kleist est coupé en deux, la 17e armée enfermée en Crimée, la 6e armée rejetée de l'autre côté du fleuve, ne gardant que la tête de pont de Nikopol. Avec Rokossovski au nord, Tolboukhine réussit la plus belle prestation dans la « marche au Dniepr ».

Il lui reste néanmoins une noix dure à casser : cette tête de pont fortifiée de Nikopol. Laissant la 51e armée garder l'entrée de la Crimée, Tolboukhine jette ses quatre armées à l'assaut le 20 novembre 1943. C'est un échec. Il recommence le 20 décembre. Nouvel échec, immédiat. Insensible aux pertes énormes (140 000 hommes au total !), il ordonne deux autres tentatives, les 25 et 31 décembre, qui connaissent le même sort. Finalement, la tête de pont ne sera liquidée qu'après une opération menée avec Malinovski, du 30 janvier au 29 février 1944. Aussitôt, exécutant un ordre de la Stavka du 30 décembre précédent, Tolboukhine scinde son Front en deux. Tandis que trois de ses armées sont cédées à Malinovski pour opérer à l'ouest du Dniepr, deux autres – la 51e et la 2e armée de la Garde, ainsi que le 19e corps blindé – entreprendront la conquête de la Crimée sous ses ordres. Voici comment Vassilevski raconte ce transfert de forces. « En plein hiver [1944], Staline nous a demandé notre avis sur la prochaine offensive des 4e et 3e Fronts ukrainiens. En tant que représentant de la Stavka coordonnant l'action des deux Fronts, j'ai présenté nos réflexions. Après les pertes subies pour prendre la tête de pont de Nikopol, les forces n'étaient plus si denses, et nous avons demandé une quantité importante de renforts, ce qui, à notre avis, était nécessaire pour une avancée décisive des deux Fronts.

« Le lendemain de l'envoi de notre projet à la Stavka, Staline m'a appelé.

« — […] Dites-moi, Vassilevski, qui est le chef de l'État-Major général ?

« Que répondre à une telle question ? J'ai répondu que, à ce jour, je suis officiellement le chef de l'État-Major général. En tout cas, je le pense…

« Staline répond à ceci :

« — Et je le pense aussi. Alors, si vous êtes le chef de l'État-Major général, pourquoi avez-vous écrit de tels non-sens dans votre projet de directive ? Le chef de l'État-Major général n'a pas le droit d'écrire pareilles bêtises. Vous exigez ceci et cela, et encore cela de la Stavka, mais vous, en tant que chef de l'État-Major général, vous devriez savoir que nous n'avons pas tout cela […].

« J'ai répondu que nous avions indiqué ce dont nous avions besoin pour l'offensive, et que je pensais qu'en tout état de cause une partie pourrait provenir d'autres Fronts.

« — Mais les autres Fronts doivent également avancer, explique alors Staline, et vous le savez en tant que chef d'État-Major général. Et pourtant vous écrivez un tel non-sens.

« Durant quelques secondes, je me tais, et il se tait. Puis il dit :

« — Débrouillez-vous par vos propres moyens : pillez [*sic*] Tolboukhine. Il a un corps aérien, un corps mécanisé, et à l'arrière, en deuxième échelon, il a une armée. Prenez-lui tout cela, volez-le, mettez sur la défensive le 4e Front ukrainien et donnez tout à Malinovski. […] Et lorsque vous aurez réussi et que Malinovski avancera, placez-le sur la défensive, pillez-le à son tour, donnez tout à Tolboukhine et allez reconquérir la Crimée.

« La forme de cette conversation n'était pas convenable, mais on ne pouvait pas être en désaccord sur le fond. Dans de nombreux cas – et je dirais même le plus souvent – Staline s'est montré en mesure de résoudre correctement et en profondeur les problèmes opérationnels et stratégiques, et il a suggéré les solutions les plus correctes. Lorsque l'on parle de lui, cela ne doit pas être ignoré[13]. »

Tolboukhine peut compter au nord de Kertch sur une petite tête de pont conquise, début novembre 1943, par l'armée côtière venue de Taman. Il a deux fois plus d'hommes que les Germano-Roumains de la 17e armée et il peut compter sur les 1 000 avions de la 8e armée aérienne qui vont jouer, pour la première fois côté soviétique, un rôle décisif dans l'opération. L'attaque démarre le 8 avril 1944. En quarante-huit heures, les défenses allemandes sont percées dans l'isthme de Perekop comme dans la presqu'île de Kertch. Il ne reste au défenseur d'autre choix que de décamper vers Sébastopol. Après une tentative manquée de coup de main sur le port, Tolboukhine monte un assaut en règle, qui débute le 5 mai. Le 13 mai, il

reçoit la capitulation des 12 000 derniers défenseurs. L'obstination de Hitler a coûté 60 000 pertes allemandes et 22 000 roumaines pour 17 000 soviétiques. C'est la deuxième grande victoire de Tolboukhine avec la libération du Donbass.

Il prend le commandement du 3e Front d'Ukraine le 23 mai, aussitôt après la libération de la Crimée, et dispose de presque deux mois pour refaire ses forces et préparer les plans de l'opération *Iassy-Kichinev*. Le 20 août 1944, à l'aube, 27 divisions, 600 chars et 3 000 pièces d'artillerie, couverts par 1 000 avions, percent les défenses germano-roumaines, encerclent et liquident la 6e armée allemande et la 3e armée roumaine, en conjonction avec le 2e Front d'Ukraine de Malinovski : 250 000 soldats allemands sont tués ou capturés, le groupe d'armées Sud-Ukraine laminé. En quelques jours, les avant-gardes sont sur le Danube, après avoir parcouru 500 km, progression la plus rapide jamais observée jusque-là. Le 28 août 1944, Tolboukhine envoie un rapport à Staline lui décrivant les résultats exceptionnels obtenus par son Front. « […] La 6e armée allemande a cessé d'exister. Un large espace opératif s'est ouvert devant les troupes de notre Front. L'opération de Kichinev a radicalement changé la situation dans tout le Sud. En plus d'avoir nettoyé la Bessarabie, […] nous avons occupé la Roumanie. Ce satellite très important de l'Allemagne est sorti de l'Axe. Berlin en tirait le plus gros contingent parmi ses alliés, des matières premières et surtout 40 % de ses besoins en carburant. Sans rien dire du fait que la Roumanie a déclaré la guerre à l'Allemagne et à la Hongrie et se bat activement aux côtés de l'URSS et de ses alliés. Le débouché des troupes du 3e Front ukrainien sur la frontière roumano-bulgare a provoqué un coup d'État en Bulgarie. Sans attendre l'entrée de nos troupes, les Allemands ont abandonné le pays. Le gros des soldats et officiers allemands a été interné par les Bulgares, qui ensuite nous les ont transférés. La Bulgarie a rompu avec les Allemands et se bat aux côtés des Nations unies. L'entrée de la Bulgarie en guerre contre l'Allemagne a obligé cette dernière à abandonner à toute vitesse la Grèce, la Macédoine yougoslave et la plus grande partie de la Serbie. Le débouché de nos troupes en Roumanie et en Bulgarie a aussi radicalement changé la situation en mer Noire. […] Maintenant la mer est entre nos mains. […] Les économies de la Roumanie et de la Bulgarie sont mises au service de la guerre contre l'Allemagne. Vous ne trouverez plus le pétrole de Ploeşti dans les réservoirs des chars allemands, il est

maintenant dans les nôtres. […] La situation en Yougoslavie a radicalement changé – nous avons la possibilité d'aider son armée populaire, de façon que le territoire yougoslave devienne une tête de pont pour frapper la Hongrie du Sud-Est. Voici le bilan de l'opération de Kichinev pour le 3e Front ukrainien. L'importance de ses gains saute d'autant plus aux yeux que nous les avons acquis en huit jours, entre le 20 et le 27 août 1944[14]. » Staline apprécie le verbe, la vision et l'action de son général – le 12 septembre 1944, il lui envoie l'étoile de maréchal de l'Union soviétique.

Le 3e Front d'Ukraine connaît ensuite une véritable odyssée. Après avoir traversé la Roumanie et une partie de la Bulgarie, il force le Danube le 27 septembre entre Negotin et le défilé rocheux des Portes de Fer. Le 7 octobre, une brigade mécanisée parcourt 120 km dans la journée, tourne les positions allemandes, atteint la vallée de la Morava et s'empare d'un pont. Le 12 octobre, le 4e corps mécanisé de la Garde tout entier remonte la vallée, bouscule toutes les résistances et s'empare de Belgrade le 20, avec l'aide des partisans titistes. Obéissant à un ordre de la Stavka du 14 novembre, Tolboukhine doit maintenant marcher vers Malinovski engagé dans l'opération vers Budapest et se tenir à sa gauche. Avec une célérité remarquable, il regroupe ses forces, les fait pivoter de 90 degrés, parcourt 100 km sur la rive gauche du Danube, le franchit de vive force vers Mohács le 24 novembre et établit une grosse tête de pont qui lui ouvre à la fois la route du lac Balaton et celle de Budapest.

Le 1er décembre, un nouveau coup de reins porte les trois armées du Front sur le lac Balaton et le lac de Velence, à 50 km au sud-ouest de Budapest, tandis que Malinovski, qui a devant lui le gros des forces germano-hongroises, atteint Vác, à 35 km au nord de Budapest. Le 20 décembre 1944, Tolboukhine lance l'assaut vers Budapest avec deux armées. Székesfehérvár tombe le 23, la route de Vienne est coupée le 25, le Danube atteint à Esztergom le 26. Budapest est encerclée. La prestation de Tolboukhine depuis le 22 août 1944 est un des faits d'armes les plus remarquables de la Seconde Guerre mondiale. En quatre mois, il a parcouru 1 000 km, aidé à prendre Bucarest, libéré Sofia et Belgrade, investi Budapest.

Du 1er janvier au 13 février 1945, le 3e Front d'Ukraine bloque deux contre-attaques allemandes (opérations *Konrad I* et *II*) visant à dégager Budapest, tandis que le 2e Front d'Ukraine de Malinovski s'emploie à

conquérir la ville. En revanche, tout occupé à maintenir l'encerclement de la capitale hongroise, Tolboukhine se laisse surprendre par l'opération *Konrad III*, qui perce ses lignes à Székesfehérvár, entre les lacs Balaton et Velence. Le 4e corps de panzers SS et le 3e corps de panzers foncent vers le Danube et Budapest, dont ils s'approchent à 25 km, menaçant de couper en deux le 3e Front. Effrayé à la perspective de perdre plusieurs armées, Staline autorise Tolboukhine à évacuer toute la rive occidentale du Danube et l'on fait même sauter des ponts. Mais le maréchal garde son sang-froid et choisit l'option la plus courageuse. Le 27 janvier 1945, il contre-attaque depuis le sud de Budapest et le nord de Simontornya. Menacés d'encerclement, les panzers abandonnent leur entreprise et reviennent sur leurs positions de départ.

C'est encore sur Tolboukhine que tombe la dernière grande offensive de Hitler, l'opération *Frühlingserwachen* (« Éveil du printemps »). Lancée le 6 mars 1945 avec toute la 6e armée de panzers SS, le groupe d'armées Balck, la 2e armée de panzers et le groupe d'armées E, elle vise à éliminer toutes les forces soviétiques à l'ouest du Danube et au sud de Budapest. Au 15 mars, les pénétrations allemandes sont minimes, sauf entre les lacs Balaton et Velence, où l'on avance de 30 km. Après avoir mené une défense remarquable d'intelligence et d'opiniâtreté, Tolboukhine contre-attaque à partir du 16 mars et brise en soixante-douze heures, matériellement et moralement, la 6e armée de panzers SS. Laissant entre 250 et 300 carcasses d'engins blindés derrière eux, dès le 22 mars, les SS opèrent une retraite rapide qui prend des allures de débandade. L'offensive finale vers Vienne est lancée le 2 avril ; Tolboukhine y entre onze jours plus tard. Il pénètre ensuite profondément en Autriche. Le 6 avril 1945, alors que la ville est en voie d'être encerclée, il lance un appel aux Viennois : « […] Citoyens de Vienne ! Aidez l'Armée rouge à libérer la capitale de l'Autriche du joug germano-fasciste ! » Sans le vouloir, il sera un des premiers contributeurs au mythe de l'Autriche victime du nazisme.

Après la guerre, Tolboukhine demeure dans les régions qu'il a libérées, comme commandant en chef du groupe Sud des forces soviétiques, en Roumanie et en Bulgarie. Quand le groupe est dissous en janvier 1947, il prend le commandement du district militaire de Transcaucasie à un moment crucial. Officiellement, la mission de ce district est de parer une attaque turque. Idée absurde, qui cache les mauvaises intentions de Staline. En

réalité, c'est le maître du Kremlin qui médite une opération contre la Turquie. Ses objectifs ont varié, entre les Détroits et les territoires de Kars et d'Ardahan, qui seraient rendus à la Géorgie et à l'Arménie soviétiques, projet qui n'a pas laissé Tolboukhine insensible si l'on en croit les Mémoires d'Akaki Mgueladzé, alors Premier secrétaire du Parti de la république autonome d'Abkhazie[15]. C'est la fermeté du président des États-Unis Harry Truman qui convainc Staline de renoncer à son projet nébuleux.

À l'été 1947, Tolboukhine croise dans un restaurant de Tbilissi Faïna Ranevskaïa, actrice mythique du théâtre et du cinéma soviétiques. Elle est seule, il lui tient la porte. Elle lui dit « merci portier », trompée par les bandes à son pantalon. Il rectifie et elle, rouge de confusion, s'excuse auprès du camarade général. « Maréchal, comme vous êtes, je crois, actrice[16]. » Il lui propose de la déposer en voiture et lui fait finalement découvrir la ville. Une belle amitié amoureuse se noue. Selon les proches de Ranevskaïa, elle qui avait connu tant d'hommes, pour lesquels elle avait la dent dure, parlait toujours différemment de Tolboukhine, avec le plus grand respect pour un être délicat et prévenant. Il lui offre une voiture allemande de capture Horch – libéralité inouïe dans l'URSS d'après guerre –, qui situe l'intensité de son amour et témoigne de son appartenance à la plus haute nomenklatura*. C'est le seul cas de liaison égalitaire chez les maréchaux : ils ont le même âge, elle n'est ni jeune ni belle, elle n'a pas besoin de lui pour assurer sa position sociale, il ne divorcera pas de son ancienne comtesse et chacun conservera son indépendance.

Le maréchal ne profitera pas longtemps de la grâce et de l'humour de Ranevskaïa. Toute sa vie, il a souffert du diabète, et ce sera la raison de sa mort prématurée, le 17 octobre 1949. La ville bulgare de Dobritch sera rebaptisée de son nom et le gardera jusqu'en 1990. Il est le seul maréchal soviétique à ne pas avoir reçu le titre de Héros de l'Union soviétique sous Staline. Il n'y aura droit que vingt ans après la victoire, à titre posthume.

16

Meretskov

Le rescapé

Meretskov est devenu militaire sans en avoir le goût. Il rêvait, écrit-il dans ses Mémoires, d'être instituteur. Corpulent, le visage précocement empâté, les cheveux plats, il n'avait rien de l'officier type de l'Armée rouge, toujours soucieux d'arborer les marques extérieures de la virilité guerrière : moustaches, crâne rasé, mâchoires crispées. Son esprit volontiers caustique a découragé l'affection de ses subordonnés sinon leur estime, et en a fait un solitaire. Entre 1939 et 1945, il est demeuré cantonné face à la Finlande et aux abords du lac Ladoga, un des trois cas de spécialisation géographique parmi les maréchaux, avec Bliukher en Extrême-Orient et Govorov à Leningrad. Victime du NKVD en 1941, battu comme plâtre, humilié, il survit on ne sait pourquoi. Son comportement demeurera marqué par cette épreuve. Quelles que soient les exigences de Staline, seraient-elles contraires au bon sens militaire, il dira toujours *amen*, et en rajoutera même. De ce fait, il se montre peu sensible aux souffrances de ses soldats, un fait qu'on peut mettre en rapport avec son peu de goût pour les visites à la troupe. Par ailleurs, ayant passé le plus gros de sa carrière dans les états-majors, devenu commandant il aura tendance à être son propre chef d'état-major, décourageant les titulaires, qui sont renvoyés les uns après les autres ou demandent leur mutation. Intelligent, méthodique, solide, mais lent et sans imagination, il sait planifier une opération mais se montre plus à l'aise dans le combat d'attrition que dans les opérations mobiles. Des maréchaux de la Victoire, il est le plus discutable en termes de performance.

Kirill Afanassievitch Meretskov naît le 7 juin 1897 au village à consonance biblique de Nazarevo, dans le gouvernement de Riazan, à 200 km au sud-est de Moscou. Le milieu est celui d'une petite paysannerie à l'existence précaire. La mobilisation de son père pour la guerre contre le Japon, en 1904, précipite la famille dans la misère. Le village n'a pas d'école avant 1906. Jusque-là, un ancien sous-officier donnait des cours aux enfants en échange d'un peu de farine. Le jeune Kirill inaugure le banc des bons élèves et y demeure quatre années. En 1910, à l'instar de Joukov, il monte à Moscou chez ses oncles, apprend la menuiserie et est embauché

dans une usine. D'après ses Mémoires, il entre tôt en contact avec les idées marxistes. Son entreprise travaillant pour la Défense nationale, il est réquisitionné en 1914 comme affecté spécial, ce qui lui évitera le front en 1916. Sa participation à une grève et une menace d'arrestation le contraignent à quitter Moscou et à se réfugier à Soudogda, non loin de Vladimir. Il est aussi possible qu'il ait simplement cherché à fuir la menace de la conscription en changeant d'emploi. Il est en tout cas déjà politisé puisque, le 1er mai 1917, il adhère au parti bolchevique, un des premiers parmi les maréchaux de la Victoire. Il entre au soviet local, dominé par les S-R, où il se sent bien seul à défendre la ligne léniniste du défaitisme révolutionnaire. D'où ce dialogue savoureux dans ses Mémoires :

« De vieilles connaissances me demandaient :

« — Est-il juste de dire, Kirill, que tu es un bolchevik ?

« — On a raison de le dire.

« — Avec Lénine, alors ?

« — Oui, avec lui !

« — Sais-tu qui c'est ? Sais-tu qu'il est un espion allemand ? Leur roi a ordonné de le laisser entrer en Russie à travers ses terres pour embarrasser notre peuple[1]. »

Début août 1917, une garde rouge est créée à Soudogda. Alors qu'il n'a pas la moindre expérience militaire, il en est nommé chef d'état-major, sans doute parce qu'il est le plus « lettré » parmi ses camarades. En février 1918, à Vladimir, on procède à l'inscription des premiers volontaires pour la nouvelle Armée rouge. Meretskov signe, pour être bientôt envoyé à Moscou se former à l'académie militaire d'État-Major général nouvellement ouverte – Sverdlov et Trotski l'inaugurent officiellement le 8 décembre 1918. Il écoutera les cours de stratégie d'Alexandre Sviétchine et aura Sokolovski parmi ses condisciples. S'il est membre du Parti comme 60 % des jeunes auditeurs, il fait par ailleurs figure d'isolé parmi les 94 % qui ont une expérience du combat et les 88 % qui ont déjà terminé une école militaire. Dans ses Mémoires, Meretskov décrit l'enthousiasme et la pauvreté qui régnaient à l'académie : « Il n'y avait pas assez de places. Aussi les auditeurs se pressaient-ils pour trouver un banc. Parfois, dans un coin de la pièce, on dessinait en volume, dans un deuxième, on analysait le schéma de la bataille de Borodino, dans un troisième, on étudiait la langue allemande, et dans le quatrième, la commission économique délibérait sur la question de savoir s'il fallait acheter une table pour le foyer. Dans ces salles de

classe, nous écoutions quatre conférences par jour et deux cours pratiques. Après que le responsable des achats a acquis des manuels, la situation s'est améliorée. […] Dans les salles de classe en hiver, il faisait si froid que même avec des mitaines, il était difficile d'écrire. […] Nous avons été ravis lorsque l'imprimerie universitaire a commencé à fonctionner ; nous avons alors reçu le programme du cours et des instructions ronéotées sur la tactique, la topographie et les affaires administratives militaires. […] Les dirigeants de l'académie envoyaient dans les différentes chancelleries des gens qui faisaient tout pour obtenir des crayons, du papier, des cartes. […] On écrivait sur du papier brun, du papier peint, entre les lignes des livres[2]… »

Comme la plupart de ses camarades, il verra ses études hachées par des appels aux armes lorsqu'un front s'embrase. Une première fois, en mai 1919, il est envoyé au Front du Sud, face à Denikine. Une seconde fois, à l'été 1920, l'offensive polonaise le ramène vers l'Ukraine. Dans le train Moscou-Kharkov, où il doit rejoindre le quartier général du Front du Sud-Ouest commandé par Egorov, il fait la connaissance de Staline. Il le retrouve quelques jours plus tard dans la chambre où le Géorgien s'entretient avec les « académiciens », surnom des élèves de l'académie militaire.

« Le membre du Conseil militaire révolutionnaire du Front marchait de long en large, la pipe à la main, nous posant tranquillement des questions, écoutant les réponses et questionnant à nouveau. Un jour, c'était après la Grande Guerre patriotique, Staline me demanda : "Camarade Meretskov, depuis quand nous connaissons-nous réellement ?" Je lui rappelai le train Moscou-Kharkov et la conversation de mai 1920. Staline rit pendant un long moment quand je lui expliquai à quel point j'avais été surpris par sa première question : il nous avait demandé à nous, officiers d'état-major, si nous connaissions bien les chevaux. La conversation s'était déroulée ainsi :

« — Connaissez-vous les chevaux ?

« — Nous avons tous suivi un entraînement de cavalerie, camarade membre du Conseil militaire révolutionnaire.

« — Alors, savez-vous avec quelle jambe on monte en selle ?

« — Ça dépend – ce qui est le plus pratique pour chacun ! Les excentriques sont partout.

« — Mais savez-vous comment chasser l'air du ventre d'un cheval avec votre poing quand il le gonfle pour tromper le cavalier au moment où il

resserre la sangle ?

« — Oui, oui.

« — Gardez à l'esprit, camarades, que nous parlons de choses sérieuses. Il est urgent de renforcer l'état-major de la 1re armée de cavalerie. C'est là que vous êtes envoyés. Ceux qui ne connaissent pas l'odeur des chevaux n'ont rien à faire à la Konarmia[3] ! »

Dialogue particulièrement savoureux quand on sait que Staline ne tenait pas en selle.

Meretskov est nommé chef du renseignement de la 4e division de la Konarmia, poste sensible réservé aux membres du Parti. À ce titre, il participe à la guerre contre la Pologne. Il est du raid malheureux commandé par Vorochilov vers Korosten pour intercepter la 3e armée polonaise en retraite depuis Kiev. Il est blessé à la jambe, garde le lit puis, mal remis, est affecté à la 6e division de cavalerie commandée par Timochenko. Meretskov décrit l'ambiance euphorique dans l'Armée rouge au début de l'été 1920 : « À cette époque, nous chantions sur un air célèbre : *La prise de Varsovie donnera Berlin*… Il semblait que la révolution socialiste russe avait déjà franchi les frontières des États, qu'elle était sur le point de se conclure avec l'inévitable soulèvement prolétarien en Pologne, en Allemagne du Nord, en Autriche, en Roumanie, que la Hongrie et la Bavière soviétiques reprendraient des forces. La montée du mouvement ouvrier dans les pays européens permettait d'espérer que le triomphe mondial des travailleurs était à portée de main. Fin juillet, le Comité révolutionnaire provisoire polonais s'est formé[4]. »

Mais la révolution européenne n'aura pas lieu et Meretskov ne défilera pas sur les fleurs jonchant les rues de Varsovie. Quand Kamenev ordonne à Egorov le transfert de la Konarmia à Toukhatchevski, il est rappelé à Moscou pour y finir son cursus à l'académie, sa blessure semblant s'être infectée entre-temps. En janvier 1921, il épouse Evdokia Belova, dont il aura un fils en 1924. Entre 1922 et 1924, à l'exception d'un curieux passage de quelques mois à l'inspection générale de la milice, il occupe le poste de chef d'état-major dans trois divisions de cavalerie (1re, 15e et 9e). En septembre 1924, il intègre l'état-major du district militaire de Moscou, d'abord responsable du bureau mobilisation puis adjoint du chef d'état-major. Dans cette dernière fonction, il reçoit son premier Drapeau rouge. Le 13 mai 1930, à Vladimir, il exerce son premier commandement, celui de la

14e division d'infanterie, dont il tient également les fonctions de commissaire. Il n'y reste que quelques mois, avant d'être nommé, le 1er février 1931, chef d'état-major du district militaire de Moscou. Le 4 avril 1932, il fait ses valises pour Minsk, où il tient pour Ouborevitch l'état-major du district militaire de Biélorussie. Il y retrouve Timochenko, Rokossovski et Joukov en train d'expérimenter les premières brigades blindées. Il n'a guère marqué ce dernier, qui ne parle pas de lui dans ses Mémoires. Pourtant les deux hommes se sont vus fréquemment. Peut-être la personnalité peu liante, voire antipathique de Meretskov est-elle pour quelque chose dans ce silence. À la Noël 1934, changement radical de décor : il est à Khabarovsk auprès de Bliukher comme chef d'état-major de l'OKDVA, l'armée spéciale d'Extrême-Orient, à laquelle les Japonais commencent à se frotter. En dix-huit mois, il enregistrera plus de deux cents incidents de frontière.

En décembre 1935, il est convoqué à Moscou pour une conférence du haut commandement. Il tombe malade et ne regagne pas son poste en Sibérie. Vorochilov, commissaire du peuple à la Défense, élargit alors ses horizons, l'envoyant, à la tête d'une délégation, assister aux manœuvres de l'armée tchécoslovaque dont Moscou vient de se rapprocher dans le cadre d'un front commun contre Hitler. Puis Meretskov retrouve la guerre, cette fois en Espagne où Vorochilov l'envoie avec la première vague de conseillers. Staline voulait dans les sierras des spécialistes solides, qui soient inconnus à l'Ouest, ce qui éliminait *de facto* tous les grades au-dessus de *kombrig* (équivalent à général de brigade). Meretskov remplit les trois critères, comme Chtern, Smuchkevitch, N. G. Kouznetsov et Malinovski. Ses quartiers de noblesse bolcheviques ont probablement aussi joué dans son affectation.

Il arrive en septembre 1936 à Madrid – sous le pseudonyme de Petrovitch – et en repart en mai 1937. Durant ces neuf mois, il est aux premières loges pour assister à trois batailles importantes : la défense de Madrid en novembre-décembre 1936, l'échec franquiste sur le rio Jarama (6-27 février 1937), enfin la déroute italienne de Guadalajara (8-22 mars 1937). Ses rapports avec les états-majors républicains ont été bons et ses conseils d'autant plus écoutés qu'ils étaient appuyés par la supériorité provisoire des avions et des chars soviétiques. Néanmoins, il n'a pas laissé dans la mémoire républicaine la trace des Rodimtsev, Malinovski, Pavlov, Chtern et autres. Sans doute est-ce dû à la discrétion de sa conduite

personnelle et à la distance qu'il introduit dans ses rapports avec autrui. Pourtant, son action a dû se faire sentir dans l'organisation de l'armée républicaine. Il est notamment de la réunion au sommet qui met celle-ci en route, en présence de Largo Caballero, Premier ministre et ministre de la Guerre, José Asensio Torrado, commandant du front central – dont Meretskov sera proche –, et Toribio Martínez Cabrera, chef de l'état-major. À Albacete, il se montre très actif dans la formation de dix des brigades internationales. C'est lui, si l'on en croit ses souvenirs d'Espagne, qui convainc l'anarchiste Buenaventura Durruti de joindre ses forces à la défense de Madrid. Au cours de celle-ci, il assiste Rojo et Miaja, deux des plus solides combattants, puis, au Jarama, Enrique Líster – le plus communiste des chefs espagnols –, auprès duquel il manque de périr en visitant la 1re brigade mixte. Au début de la bataille de Guadalajara, il joue un rôle de premier plan en conseillant des changements judicieux dans le commandement et la préparation d'une contre-offensive. Pour Jarama, il reçoit un deuxième Drapeau rouge, et Guadalajara lui vaut l'ordre de Lénine[5].

Lorsqu'il rentre à Moscou en mai 1937, il a pris de l'étoffe. Staline et Vorochilov l'ont remarqué et une belle promotion l'attend : le poste d'adjoint de Chapochnikov, le chef de l'État-Major général, ainsi que les chevrons de *komkor*, équivalent de lieutenant-général. Le retour est néanmoins un choc. « Juin 1937, une date inoubliable, lorsque, après neuf mois d'absence, j'ai remis les pieds dans mon pays natal. La joie du retour a été éclipsée par la tristesse et l'horreur de la nouvelle que Toukhatchevski, Ouborevitch, Yakir et d'autres chefs militaires éminents avaient été démasqués comme traîtres et ennemis. R. P. Khmelnitski, aide de camp du commissaire du peuple à la Défense, m'a félicité de mon retour et m'a invité à venir d'urgence au commissariat du peuple. Je m'attendais à devoir parler des affaires espagnoles et j'allais faire rapport sur l'essentiel, à savoir ce qui, à mon avis, devrait être pris en compte dans l'expérience des récentes opérations militaires. Cela s'est passé tout à fait différemment. De nombreux commandants de la direction de l'Armée rouge étaient rassemblés dans la grande salle du commissariat du peuple, et nous avons rapidement été informés sur M. N. Toukhatchevski et le reste. Quelques jours plus tard, une réunion du haut commandement a eu lieu au Kremlin, au cours de laquelle l'événement tragique a été discuté. Un certain nombre de personnes ont parlé, et beaucoup d'entre elles ont évoqué les soupçons

qu'elles nourrissaient depuis longtemps envers les accusés. […] Quand ils m'ont donné la parole, j'ai commencé à parler de l'importance de l'expérience militaire acquise en Espagne. La situation est devenue difficile. Depuis la salle montaient des remarques me reprochant de ne pas aborder l'essentiel. Ce n'était un secret pour personne que j'avais travaillé avec Ouborevitch pendant de nombreuses années. I. V. Staline m'a interrompu et a commencé à poser des questions sur mon attitude vis-à-vis de l'ordre du jour de la réunion. J'ai répondu que je ne comprenais pas les discours des camarades qui avaient parlé ici de leur suspicion et de leur méfiance. Cela semblait étrange : s'ils avaient des soupçons, alors pourquoi étaient-ils demeurés silencieux ? Quant à moi, je ne soupçonnais pas Ouborevitch, je le croyais sans réserve et je n'avais jamais rien remarqué de mal chez lui. Ici I. V. Staline a dit : "Nous les avons crus nous aussi, mais je vous ai bien compris…"[6] »

Ces nobles propos rapportés dans ses Mémoires ne sont pas confirmés par le verbatim de la réunion du Conseil militaire. On y voit un Meretskov essayant, comme tous les autres, d'une part de justifier pourquoi il n'avait pas compris que Yakir et Ouborevitch étaient « des ennemis du peuple et des traîtres », d'autre part d'accuser ses collègues d'avoir été amis avec les inculpés. En milieu de séance, Staline s'adresse à lui : « Je vous prie de m'excuser, je vous ai interrompu, mais si vous me le permettez, j'aimerais faire un petit interlude. […] Voici ce que dit Ouborevitch à propos du camarade Meretskov : "J'ai impliqué Meretskov en mai 1936, alors que j'étais en vacances avec lui à Sotchi." *(Bruit, exclamations dans la salle.)* Ne vous inquiétez pas, camarade Meretskov – notre métier est d'enquêter et de vérifier. En tant que communiste, je ne fais que rapporter aux communistes […]. » Meretskov : « C'est un mensonge. Je déclare en toute responsabilité que c'est un mensonge. » Staline : « Peut-être. Que Dieu nous préserve que ce soit la vérité ! Il vous a peut-être calomnié, mais c'est bien ça qu'il a déclaré[7]. » L'on imagine sans peine son angoisse, qui transparaît dans un rapport du commissaire politique de l'État-Major général. « Ces derniers temps, il travaille peu. Il a peur de prendre des décisions et de donner des instructions. Il évite de signer des documents, n'écrit aucune résolution sur les documents, se montre très nerveux et déprimé. Lors d'une conversation avec moi, il a très souvent rappelé qu'il avait été convoqué par le NKVD et quelles explications il avait données. » Un mois et demi plus tard, le commissaire poursuit : « Meretskov reste très

nerveux et dans ses conversations avec le commandant d'armée Chapochnikov il a répété à maintes reprises : "Tout le monde me montre du doigt, mais je n'ai rien à voir avec les ennemis."[8] »

En septembre 1938, il reçoit son premier grand commandement territorial, à la tête du district militaire de la Volga. Il en change presque aussitôt : après Munich, Staline sent la guerre venir et se soucie fortement du district militaire de Leningrad, le plus exposé en cas d'attaque venue de l'ouest. C'est à Meretskov qu'il le confie en janvier 1939. Voici le *komkor*, devenu *komandarm* de 2e classe, muté sur un théâtre qu'il ne quittera pratiquement plus, l'espace balte. En septembre 1939, dans la foulée du pacte germano-soviétique, il dirige la commission qui, en présence des dirigeants estoniens effondrés, choisit la localisation des bases militaires de l'Armée rouge, vassalisant le pays *de facto*[9]. En revanche, et malgré trois visites du ministre Paasaviki à Moscou, Staline n'obtient pas les mêmes facilités en Finlande en octobre et novembre.

En avril 1939, après l'échec de la mission de conciliation de Boris Shtein, ancien ambassadeur à Helsinki, le général Chapochnikov avait ordonné à Meretskov de préparer une campagne contre la Finlande. Celle-ci, pour être courte et décisive, devait mettre sur le pied de guerre une bonne partie de l'Armée rouge. En juin, au cours d'une réunion du Haut Conseil militaire, Vorochilov rejette le plan de Chapochnikov qui, selon lui, sous-estime l'Armée rouge et surestime les Finlandais. Les instructions à Meretskov sont annulées et celui-ci reçoit de Vorochilov l'ordre de préparer une campagne « de deux à trois semaines » avec les seules forces de son district militaire. Dans ses Mémoires, Meretskov dit avoir prévenu que cet effort risquait d'être insuffisant. Que ce soit vrai ou non, après les purges son avis ne pouvait peser beaucoup face aux ténors politiques siégeant au Haut Conseil, que ce soit Vorochilov, Jdanov, Mekhlis ou Staline. Ce dernier n'a pas encore pris sa décision le 13 novembre, laissant Meretskov dans l'expectative. L'ordre d'attaque est cependant donné dans la nuit du 28 au 29 novembre, après un incident de frontière, sans doute provoqué, à Mainila. C'est donc dans la plus extrême urgence et moyennant une série d'improvisations catastrophiques que Meretskov donne l'ordre de commencer la préparation d'artillerie le 30 novembre 1939 à 8 heures, et le franchissement de la frontière trente minutes plus tard. L'objectif n'est plus seulement de repousser la frontière, mais de soviétiser la Finlande et de remettre à Helsinki, le 21 décembre, jour officiel de l'anniversaire de

Staline, le pouvoir au communiste finlandais Otto Kuusinen, qui loge au Q.G. de Meretskov.

Sur le papier, les moyens de Meretskov sont importants. Il a quatre armées sous ses ordres, sur un front de 800 km, du golfe de Finlande à la mer de Barents. Il a un peu plus de personnels de combat, bien plus de chars, de canons et d'avions que son adversaire. À elle seule, la 7e armée (neuf divisions d'infanterie, un corps et trois brigades blindées), qui porte l'effort principal dans l'isthme de Carélie, en direction de Viipuri/Vyborg, comprend 169 000 hommes, 1 286 canons et 1 490 chars. En réalité, ces moyens ne sont pas adaptés à la guerre en forêt sous un climat subarctique. D'entrée, tout se passe mal. La ligne fortifié Mannerheim, du nom du commandant en chef finlandais, n'est percée nulle part. Le 7 décembre, Meretskov limoge Yakovlev et prend lui-même la tête de la 7e armée, se surchargeant de travail. Un nouvel assaut, le 15 décembre, ne donne pas plus de résultats, tandis qu'au nord du lac Ladoga la 8e armée est contre-attaquée efficacement ; la 9e se fera un peu plus tard humilier en perdant corps et biens la 44e division à Suomussalmi.

Fin décembre, acte est pris de l'échec de Meretskov, sévèrement critiqué dans un rapport demandé par Chapochnikov : « 1. La direction de la frappe principale a été choisie sans tenir compte de la situation ; l'information sur le succès prétendument obtenu à Kivniiemi est mensongère. 2. La frappe principale doit être délivrée dans la direction de Vyborg. 3. La percée de la zone fortifiée doit être organisée selon la méthode recommandée par le manuel sur la percée des zones fortifiées. 4. Pour un meilleur commandement et un meilleur contrôle, il est conseillé de créer deux Fronts : celui du Nord-Ouest (sur l'isthme de Carélie) et un autre du lac Ladoga à Mourmansk. 5. Créer des postes de sous-chef d'état-major à l'arrière, dans les états-majors des Fronts et des armées, car le chef d'état-major, chargé de beaucoup de travail opérationnel, n'a pas le temps de régler spécifiquement les problèmes de l'arrière[10]. » Début janvier 1940, les opérations marquent une pause. Le district militaire devient Front du Nord-Ouest, avec Timochenko à sa tête. Meretskov conserve néanmoins le commandement de la 7e armée. Renforcé de 200 000 hommes, sa logistique remise en ordre, l'entraînement repris et adapté à l'assaut de positions fortifiées, le Front repasse à l'offensive le 11 février 1940. Cette fois, Meretskov perce, progresse prudemment de 100 km et parvient dans les

faubourgs de Viipuri/Vyborg le 12 mars. Dans la nuit du 13, l'armistice est signé.

Dans la seconde phase de la « guerre d'hiver » – ainsi que l'appellent les Finlandais –, Meretskov a démontré qu'il était un bon commandant d'armée, capable de prendre la troupe en main, de redéfinir la méthode et d'imposer un minimum de coopération interarmes, la grande lacune soviétique. Il a aussi constamment bénéficié d'un énorme appui feu, dont son adversaire n'avait pas l'équivalent. En revanche, la première phase a montré qu'il était, comme tous ses collègues de l'Armée rouge, un être hybride, mi-militaire-mi politique, soumis au Parti, incapable de faire accepter un minimum de critères professionnels par celui-ci dans la préparation et la conduite de la bataille. Sans doute s'est-il même laissé intoxiquer par le délire idéologique de Kuusinen qui prévoit l'éclatement de la guerre civile sur les arrières finlandais. Pour Meretskov comme pour tous les officiers de l'Armée rouge, l'alternative se soumettre ou se démettre n'existe pas. Marquer son désaccord avec un ordre donné par Staline au nom du Parti, c'est trahir ou saboter. Seul l'échec répété permet de faire entendre raison militaire à la direction politique : aussi s'entête-t-on au prix du sang. Le plus étonnant est l'épilogue de la guerre d'hiver : alors que Meretskov est un des responsables du désastre initial, il est non seulement décoré du titre de Héros de l'URSS, mais il remplace en outre Chapochnikov, l'homme qui avait exprimé les plus fortes réserves contre son plan, à la tête de l'État-Major général de l'Armée rouge, le 6 août 1940 ! Malgré son faux pas initial, Staline lui a donc su gré de lui avoir permis de sauver la face, d'imposer en partie sa volonté à Helsinki et d'avoir évité une guerre avec les Franco-Britanniques, qui lui semblait imminente. Le 4 juin, il est promu général d'armée.

Moins de six mois plus tard, cependant, Meretskov est démis de son poste de chef de l'État-Major général. Il a à peine eu le temps de commencer à appliquer la réforme engagée par Timochenko et d'élaborer, en septembre 1940, le plan de déploiement des troupes à l'ouest. Il alourdit au passage l'erreur de ses prédécesseurs en postulant qu'il faudrait à la Wehrmacht vingt-cinq jours, après la déclaration de guerre, pour se déployer face aux Fronts du Nord-Ouest et de l'Ouest et jusqu'à trente jours face au Front du Sud-Ouest[11]. C'est sur ces calculs que sont organisés les deux *Kriegsspiele* de janvier 1941, tenus en sa présence. Joukov joue alternativement l'Allemand puis le Soviétique et l'emporte dans les deux

cas. Un incident se produit lors du bilan des opérations tenu au bureau de Staline, le 14 janvier. Joukov le raconte ainsi :

« Le chef de l'état-major, le général d'armée K. A. Meretskov, rapportait sur le déroulement du jeu. Après deux ou trois remarques appuyées de Staline, il a commencé à se répéter et à s'égarer loin du sujet. Le rapport de K. A. Meretskov ne se déroulait manifestement pas bien. Dans l'évaluation des événements et des décisions des parties, il n'y avait plus de logique. Lorsqu'il a cité des données sur l'équilibre des forces et l'avantage des Bleus au début du jeu, notamment dans les chars et les avions, I. V. Staline, agacé par l'échec des Rouges, l'arrêta en disant :

« — D'où tenez-vous ce ratio ? N'oubliez pas que dans une guerre, non seulement la majorité arithmétique est importante, mais également l'art des commandants et des troupes.

« K. A. Meretskov a répondu qu'il le savait, mais que l'équilibre des forces et des moyens quantitatifs et qualitatifs joue également un rôle important dans la guerre, en particulier dans la guerre moderne à laquelle l'Allemagne se prépare depuis longtemps, Allemagne qui possède déjà une expérience considérable au combat. [Staline fait alors] quelques remarques dures à Meretskov, dont je ne veux pas me souvenir[12]. » Le lendemain, Meretskov est limogé. Est-ce vraiment dû à sa piètre présentation du *Kriegsspiel* ? Dans ses Mémoires, Matveï Zakharov, proche de Chapochnikov, propose une autre explication. En réalité, Staline n'aurait pas supporté que, dans le plan de mobilisation commencé par Chapochnikov, mais achevé et présenté par Meretskov en septembre 1940, le doute sur les intentions des Allemands ait été affirmé noir sur blanc et intégré aux scénarios : leur direction principale d'attaque, pensait Meretskov, pouvait aussi bien être dans la partie nord du front, entre Baltique et Pripet, que dans la moitié sud, entre Pripet et mer Noire. Or, Staline, comme Timochenko et Joukov, en tient résolument pour une poussée de la Wehrmacht à travers l'Ukraine, vers le Donbass et Bakou. Cette explication ne manque pas de logique : Staline ne veut pas d'un chef d'État-Major général qui ne partage pas son opinion sur ce point capital.

Limogé, Meretskov n'est toutefois pas disgracié : il demeure l'adjoint du commissaire du peuple à la Défense, Timochenko, en charge de l'entraînement et de l'enseignement. Quelques semaines plus tard, son plan d'équipement de vingt corps mécanisés est d'ailleurs accepté sans discussion.

Le 21 juin 1941, alors que les Allemands peaufinent leurs derniers préparatifs, il est envoyé à Leningrad aider Kouznetsov en cas d'attaque. Le 23, dans l'après-midi, un télégramme urgent signé Timochenko lui est remis : « Prenez immédiatement l'avion pour Moscou. À votre arrivée, rendez-vous sans délai au Kremlin. » Il atterrit à Moscou à 19 h 10. La Packard de Timochenko l'attend, qui le conduit au ministère de la Défense, où un officier lui déclare qu'il doit patienter trente minutes. Meretskov monte dans son bureau, se rase et change d'uniforme. On le prie de remonter dans la voiture, qui s'arrête dans une impasse, non loin du passage qui mène au bureau de Staline. À l'entrée de la salle d'attente, il est arrêté par trois agents de la Sécurité de l'État, qui l'embarquent dans une Zis noire, direction la Loubianka[13].

Le NKVD puis le NKGB ont accumulé contre lui une quarantaine de témoignages selon lesquels il préparait un complot contre Staline. Il lui est aussi reproché d'avoir présenté un projet de formation des corps mécanisés qui aurait été dénué de base industrielle, induisant ainsi le Parti en erreur. Il est battu sauvagement plusieurs jours durant, ses bourreaux urinent sur lui. Il avouera à Koniev avoir cru devenir fou[14]. Il est d'abord torturé par le chef du NKGB en personne, Merkoulov, puis par le chef du département des enquêtes, Vlodzimirski, enfin par des bourreaux moins gradés mais plus expérimentés comme Schwarzmann, Zimenkov et Sorokine – autant de monde qui le désigne, selon le scénario du NKVD, comme le chef du complot. Il n'est pas seul à être traité ainsi. Entre mai et juillet 1941, une cinquantaine de généraux et de dirigeants de l'industrie de défense subissent le même sort[15]. Parmi eux, Vannikov, ministre de l'Armement, et Chtern, chef de la DCA, tous deux arrêtés le 7 juin. Le jour suivant viendra le tour de Smuchkevitch, commandant en chef de l'aviation, puis le 19 celui de Loktionov, commandant du district militaire balte. Pavlov, le commandant du Front de l'Ouest arrêté à la suite de la débâcle de Minsk, incrimine le 22 juillet Meretskov devant ses juges : « Je maintenais un contact permanent [après l'Espagne] avec Meretskov. Ce dernier a exprimé ses états d'âme défaitistes, affirmé que l'Armée rouge sera vaincue par les Allemands […] et que notre sort ne sera pas pire qu'il l'est aujourd'hui[16]. » Le NKVD suit apparemment une « filière espagnole », Pavlov, Meretskov, Chtern et Smuchkevitch s'étant tous battus pour la République.

Le 28 août 1941, du fond de son cachot, Meretskov adresse une lettre à Staline. « Au Secrétaire du Comité central du PCUS (b) Staline I. V. En cette période de tension pour notre pays, où chaque citoyen est tenu de se consacrer entièrement à la défense de la Patrie, possédant une certaine expérience militaire, je me trouve isolé et ne peux participer à la libération de notre Patrie de l'invasion. Travaillant auparavant à des postes de responsabilité, j'ai toujours exécuté vos instructions de bonne foi et avec le maximum d'efforts. Je vous demande de me laisser partir au front, de me confier encore une fois tout travail que vous jugerez utile, afin que je puisse prouver mon allégeance à Vous et à la mère Patrie. Je me prépare depuis longtemps à la guerre contre les Allemands, je veux les combattre, je les méprise pour leur attaque contre notre pays. Je vous prie de me donner la possibilité de me battre, je tirerai vengeance d'eux, je ne m'épargnerai pas, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, je me battrai jusqu'à ce que l'ennemi soit complètement détruit. Je prendrai toutes les mesures qui seront utiles à Vous-même, à l'armée et à notre grand peuple[17]. » Meretskov est libéré le 8 septembre 1941.

Selon Khrouchtchev, le mérite de sa libération reviendrait à Beria[18] ; pour Joukov, c'est Staline qui en serait à l'origine : il cherchait qui nommer à la tête des divisions devant agir dans la région du lac Ladoga et aurait dit : « Ça suffit maintenant, qu'il arrête de se rafraîchir[19]… » Mais Joukov se trompe en liant la libération de Meretskov à la création du Front du Volkhov, qui n'interviendra qu'en décembre 1941. Pourquoi, dans ce cas, Staline n'a-t-il pas plutôt libéré Loktionov, un soldat expérimenté, ancien commandant du district militaire balte, qui lui adresse également une supplique et sur qui pèsent de moindres charges ? C'est un véritable mystère, encore épaissi par la destruction du dossier de Meretskov à l'époque de Khrouchtchev.

Une nouvelle épreuve l'attend. Le lendemain de sa sortie de prison, il est directement envoyé au Q.G. du Front du Nord-Ouest en compagnie de Mekhlis et Boulganine. La mission du trio est d'enquêter sur les échecs répétés de la 34^{e} armée. Elle a pour résultat que, le 12 septembre, le général Vassili Gontcharov, chef de l'artillerie de cette 34^{e} armée, est fusillé sur ordre de Mekhlis. C'est probablement, de toute la Grande Guerre patriotique, le seul cas d'exécution publique d'un officier supérieur sans enquête ni jugement, et sans en référer à ses supérieurs, les commandants

de l'armée et du Front. Meretskov, le seul officier professionnel du trio, ne lève pas le petit doigt pour faire respecter le règlement de l'Armée rouge et donner au moins un semblant de légalité à l'exécution. Il en avait en théorie le pouvoir. En se taisant, il obéit au Parti et à Staline, en la personne de son Torquemada Mekhlis, et subit un test de loyauté, une sorte de « baptême du sang » digne de la mafia. Curieusement, dans ses Mémoires, il dit avoir vu Staline à son bureau avant de partir pour Leningrad avec Mekhlis et Boulganine. Ce que dément le carnet de rendez-vous du Kremlin, qui situe l'entrevue au 17 septembre, après l'exécution de Gontcharov. Sa mémoire l'a-t-elle trahi ou bien espère-t-il gommer ainsi le premier voyage à Leningrad, peu glorieux pour lui ? Quoi qu'il en soit, lors de leur rencontre aucun des deux hommes ne dit mot des dix semaines de détention ni de l'exécution arbitraire de Gontcharov. L'échange se borne à : « Bonjour, camarade Meretskov. Comment vous sentez-vous ? Bonjour, camarade Staline. Je me sens bien. S'il vous plaît, clarifiez ma mission de combat[20]. »

Général d'armée, ancien chef de l'État-Major général, il aurait dû se voir confier un Front, à l'instar de Joukov, mais Staline ne lui confie qu'une armée, la 7e, celle-là même qu'il commandait face à la ligne Mannerheim durant la guerre d'hiver. Elle n'est pas tout à fait comme les autres, cependant. Dans son ordre de bataille, l'État-Major général la désigne comme « armée indépendante ». D'abord intégrée au Front du Nord, puis, après la suppression de celui-ci le 23 août 1941, au Front de Carélie, elle devient indépendante de tout Front le 25 septembre. Elle ne prend plus ses ordres que de la Stavka. La raison en est politique. La 7e armée s'aligne en effet sur la rive orientale du Svir, qui coule entre les lacs Onega et Ladoga. Atteinte en septembre par l'armée finlandaise, cette coupure semble représenter, à une tête de pont près, la limite extrême qu'Helsinki assigne à ses troupes dans le cadre de sa « guerre de continuation ». C'est donc un secteur à peu près calme qui, parce qu'il est révélateur des intentions finlandaises, est étroitement surveillé par le Kremlin. Le nom de Meretskov, le vainqueur de Vyborg, agit peut-être aussi comme un avertissement envoyé par Staline au maréchal Mannerheim, le commandant en chef à Helsinki.

Ilya Dobrovolski, chef du NKVD de la 7e armée, est chargé de surveiller Meretskov. Après la guerre, il racontera sa rencontre avec le général. Sa hiérarchie l'avait prévenu :

« “Accueille le commandant de l’armée, veille à ce qu’il n’aille pas chez les Allemands ou à ce qu’il n’attente pas à sa personne, sinon gare à toi…” L’avion arrive. Meretskov en descend, mal rasé, sale, effrayant, un homme qui sort de prison, et ensuite il me dit :

« — Tu m’es assigné ? Eh bien, allons en première ligne.

« Il marche sans se courber, sous les balles et les tirs de mortier, avec sa carcasse opulente.

« — Camarade commandant, méfiez-vous…

« — Laisse-moi seul. Si tu as peur, ne t’approche pas. Moi, je n’ai pas peur. La vie ça me dégoûte – tu comprends ? Je ne suis plus intéressé par la vie. Et si je veux faire ce que bon me semble de ma peau, tu ne m’en empêcheras pas. Mais je ne courrai pas vers les Allemands – je n’ai rien à leur demander… J’ai déjà tout eu à la maison…

« Je lui dis :

« — Camarade commandant, oubliez que je vous suis, je vous fais confiance… j’ai moi-même vécu la même chose que vous.

« — On t’a pissé sur la tête ?

« — Non, pas ça.

« — Moi, j’y ai eu droit. Ils m’ont pissé sur la tête. Ils m’ont battu, ils m’ont battu, je ne pouvais plus le supporter : je me suis assis à terre, je me suis couvert la tête avec les mains, je suis resté assis là avec mes mains comme ça. Et ils courent autour de moi en me donnant des coups de pied, et un jeune type se déboutonne et urine sur ma tête. Il urine très longuement. Et ma tête, tu la vois là, à moitié chauve, grisonnante… Comment puis-je vivre après ça ?!

« — Il le faut, camarade commandant. Ils comptent sur vous. Vous voyez bien quelle est la situation.

« — Je vois la situation…

« La nuit arrive et il me dit :

« — Eh bien, couchons-nous.

« J’ai peur de le quitter, nous nous couchons, nous restons silencieux.

« — Tu ne dors pas ?

« — Je ne dors pas, camarade commandant.

« Nous avons donc commencé à nous rappeler comment c’était LÀ-BAS. Nous racontons, nous nous souvenons sans cesse, mais quand il commence à élever la voix, je me ressaisis, je dis :

« — Chut… chut, camarade commandant ! Après tout, nous sommes probablement surveillés tous les deux. Laissez-moi vérifier.

« Je saute du lit, je cours voir si quelqu'un écoute à la porte, puis nous parlons encore… Nous n'avons pas fermé les yeux jusqu'au matin[21]. »

Si cette scène est authentique – et pourquoi Dobrovolski, officier du NKVD, aurait-il inventé des propos qui le compromettent ? –, il s'en est fallu d'assez peu que Meretskov ne mette fin à ses jours.

Le 9 novembre 1941, la Stavka le nomme à la tête de la 4e armée. Le front du Svir est calme ; Moscou, aidé par des pressions américaines et britanniques, est rassuré sur les intentions d'Helsinki. Dès lors, Staline le réclame : Meretskov sera plus utile autour de la petite ville de Tikhvine, occupée par les Allemands depuis le 8 novembre. De ce fait, deux divisions de panzers et une motorisée ne sont plus qu'à 100 km du Svir et des Finlandais. Parviendraient-elles à faire leur jonction que le désastre serait consommé : chute de Leningrad, perte de la flotte de la Baltique et de cinq armées. Meretskov arrive au quartier général de la 4e armée, à Saroja, 22 km au nord de Tikhvine, où il rencontre ses nouveaux subordonnés. « En apprenant mon arrivée, les officiers se sont rassemblés au mess. L'humeur était déprimée. Presque tous avaient reculé à travers Tikhvine. Mais comment la ville avait été capturée, personne ne pouvait vraiment l'expliquer. […] Le commandement avait déjà perdu le contrôle des unités à la périphérie de Tikhvine. Ayant saisi la ville, l'ennemi, sans s'arrêter, a attaqué vers le nord, vers la rivière Svir, et vers l'est, le long de la route et du chemin de fer de Vologda. Par chance, le gros de nos forces avait fait retraite dans ces deux directions. […] Un des commandants a proposé de parler avec les soldats pour connaître leur état d'âme. […] Ils se sont exprimés à contrecœur. […] Ils se plaignaient du froid : ils étaient encore en uniforme d'été[22]. » Par chance pour Meretskov, les Allemands ne sont pas en meilleur état. La topographie joue aussi en faveur de la défense : pas de routes, des forêts de toute part, des lacs pas encore gelés, des marais dissimulés par 70 cm de neige.

La Stavka a pris le contrôle direct des trois armées présentes entre les lacs Ilmen et Ladoga. Vassilevski élabore une contre-offensive de ces formations dans le but d'écarter la menace de jonction avec les Finlandais et, si possible, de restaurer une relation terrestre avec Leningrad. Le plan est simple : les trois armées doivent attaquer de concert et concentriquement en

direction de Tchoudovo, encerclant une dizaine de divisions allemandes avancées trop à l'est. Les Soviétiques ont plus d'hommes (192 000 contre 120 000) mais moins de chars. La coordination des attaques se révélera impossible, les difficultés logistiques ne permettant pas qu'elles soient prêtes en même temps. La 52e armée s'élance la première, le 12 novembre, la 4e de Meretskov suit, le 15 novembre, de part et d'autre de Tikhvine, la 54e ne peut démarrer avant le 3 décembre. Si bien que les Allemands, jouant de l'avantage des lignes intérieures, sont en mesure de juguler les percées à mesure qu'elles se produisent. Meretskov est dans la position la plus difficile. D'une part, il lui faut passer sans transition de la défensive à l'offensive avec une troupe mal en point ; d'autre part, le meilleur du 39e corps motorisé du général Rudolf Schmidt se trouve face à lui. Néanmoins, un de ses trois groupes opérationnels parvient à percer le 7 décembre et à menacer ses arrières. Le corps motorisé abandonne alors Tikhvine le 10 décembre pour éviter la destruction et, réduit à l'état de squelette, entame une retraite de 100 km, en direction de la rivière Volkhov. C'est la deuxième victoire de l'Armée rouge, après la reprise de Rostov le 30 novembre précédent.

Le 17 décembre 1941, Staline convoque Meretskov à Moscou, avec Chapochnikov, Vassilevski et Jdanov. Il faut réorganiser les forces qui approchent du Volkhov, dit-il, et mettre fin au mode de gestion directe par la Stavka, qui a fort à faire avec la contre-offensive de Moscou. L'on crée un Front du Volkhov, confié à Meretskov : il retrouve ainsi son rang de 1939. Quatre armées lui sont assignées, ainsi qu'une mission ambitieuse : transformer la contre-offensive de Tikhvine en une opération – baptisée ultérieurement *Liouban*, du nom de la ville clé de la défense allemande – visant à encercler, en coopération avec le Front de Leningrad, la 18e armée qui assiège la cité sur la Neva. Soit une progression de 150 km à travers une armée allemande de 300 000 hommes par moins 25 °C. Cette opération sera déclenchée lorsque le Front du Volkhov aura atteint la rivière du même nom et conquis des têtes de pont au-delà. Meretskov, qui a dû frémir devant la tâche, ne sait pas encore que Staline a ordonné à Lev Mekhlis de se tenir prêt à le chapeauter en tant que représentant de la Stavka. L'envoi du grand purgeur marque que le dictateur demeure méfiant.

L'optimisme de Staline est vite douché. Dans un blizzard glacé, les armées de Meretskov ne parviennent que le 27 décembre sur le Volkhov.

Trois petites têtes de pont sont conquises à grand-peine sur la rive ouest. Le 29 décembre, événement rarissime, le Vojd envoie une lettre personnelle à Meretskov. Autre raison de s'étonner, il s'adresse à lui non avec l'habituel « camarade Meretskov », mais avec la formule de politesse traditionnelle associant prénom et patronyme : « Cher Kirill Afanassievitch ! La mission qui vous est attribuée est une affaire historique. […] Je voudrais que l'avancée du Front du Volkhov ne dégénère pas en escarmouches mineures, mais qu'elle porte un seul coup puissant à l'ennemi. Je ne doute pas que vous allez essayer de transformer cette offensive précisément en un seul et grand coup porté à l'ennemi, renversant tous les calculs des envahisseurs allemands. Je vous serre la main et vous souhaite le succès. J. Staline[23]. » Ces amabilités, toutefois, ne suffisent pas à changer la situation sur le terrain : les Allemands se sont rapprochés de leurs bases arrière, ils ont des lignes plus courtes à défendre et ils rameutent de l'artillerie de Leningrad. Tous les efforts de Meretskov pour sortir des têtes de pont échouent sous un feu meurtrier. Malgré les messages caustiques de Staline à ses commandants d'armée – qui constituent une violation flagrante de la chaîne de commandement –, Meretskov n'a d'autre choix que de se placer en défense. La libération de Leningrad attendra.

Pas longtemps : grisé par le succès devant Moscou, Staline demande en effet que l'on attaque partout pour profiter du désarroi qu'il croit installé durablement chez l'ennemi et ordonne que l'on relance l'opération vers Leningrad le 6 janvier 1942. Meretskov, en plein regroupement de ses forces, au beau milieu d'une région quasi déserte, demande un délai. Staline refuse et maintient la date. Meretskov rentre dans sa coquille. Il n'argumente pas, ne proteste pas, alors que ses hommes ne sont pas couverts par l'artillerie, qui n'est pas encore en place. Il ne pourra introduire ses unités qu'au compte-gouttes, au fur et à mesure de leur arrivée, privant ainsi l'assaut de toute percussion. L'attaque échoue immédiatement. En une demi-heure, la 2e armée de choc perd 3 000 hommes !

Meretskov cherche alors un coupable. Il en a un sous la main, idéal : le général Sokolov, commandant de sa meilleure armée, sur qui pèse le poids de l'opération, la 2e armée de choc, ex-26e. Grigori Sokolov a fait toute sa carrière dans les troupes politiques, GPU*, OGPU et NKVD. Il émet des ordres ubuesques, à l'instar de celui-ci, adressé le 14 novembre 1941, que Meretskov cite complaisamment dans ses Mémoires pour expliquer son

échec du… 6 janvier 1942 : « 1. J'annule votre ordre de marche qui ressemble à la reptation d'une mouche et je vous ordonne, dès ce jour, de marcher ainsi : la marche militaire se fait avec un pas mesurant une archine [71 cm] et, en accéléré, une archine et demie. 2. Les horaires de repas ne sont pas corrects. Dès aujourd'hui : petit déjeuner avant l'aube ; dîner après le coucher du soleil. Pendant la journée – si Dieu [*sic*] donne la chance de mâcher un peu de pain ou de biscotte avec du thé, tant mieux, sinon tant pis, de toute façon les jours ne sont pas longs. 3. Souvenez-vous tous – commandants, soldats, vieux et jeunes – que pendant la journée, vous ne pouvez pas marcher en colonnes de plus d'une compagnie, et qu'en général, à la guerre, on marche de nuit. 4. Ne craignez pas le froid, ne vous habillez pas comme des femmes de Riazan, faites du bon travail et ne succombez pas au gel. Frottez-vous les oreilles et les mains avec de la neige[24]. »

Staline accepte enfin le 10 janvier que l'on arrête l'offensive si mal partie. Il renvoie Sokolov – à la demande de Mekhlis et non de Meretskov, qui n'aurait pas osé – et accorde trois jours de délai. Suit une série de conversations entre Meretskov et Staline, à l'issue desquelles le premier accepte sans sourciller que le second détricote ses ordres antérieurs et lui fasse la leçon comme à un lieutenant. En voici une, du 10 janvier 1942 : « Staline : 1. […] Pour pouvoir passer à l'offensive, pour pouvoir percer les lignes de l'ennemi, il faut avoir dans chaque armée un groupe constitué d'au moins trois divisions ; en plus, il faut doter ce groupe de 50-60 canons. Avez-vous déjà préparé cela ? […] 3. Il faut rendre à Klykov ses divisions et le faire tout de suite car sans cela son armée n'aura aucun mordant. Il ne faut pas non plus morceler la 4e armée en deux groupes, et il faut la garder unie sous le commandement d'Ivanov[25]. »

Totalement soumis au patron, Meretskov se montre moins compréhensif avec ses subordonnés. Le fameux Klykov, qui remplace Sokolov à la tête de la 2e armée de choc, raconte ainsi son arrivée sur place :

« Dans la nuit du 10 janvier 1942, j'ai été appelé à Paporotno, où se trouvait le quartier général de l'armée de choc. Sur place, il y avait déjà le commandant du Front, K. A. Meretskov, le membre du Conseil militaire du Front, A. I. Zaporojets, et le représentant de la stavka, L. Mekhlis. Après avoir écouté mon rapport, Meretskov a annoncé aux présents :

« — Voici votre nouveau commandant. Le général Sokolov est démis de ses fonctions. Général Klykov, prenez l'armée en main et poursuivez

l'opération.

« L'ordre était complètement inattendu. Comment continuer ? Avec quoi ? J'ai demandé aux présents et notamment au chef de l'artillerie :

« — Avez-vous des obus ?

« Vient la réponse :

« — Non, dépensés.

« — Comment pouvons-nous continuer l'offensive sans obus ? […]

« — De combien d'obus aurez-vous besoin ? demanda Meretskov.

« — Cinq dotations de combat pour la percée et deux pour chaque jour de bataille. Pour monter l'offensive, j'ai besoin de cinq jours. Pendant ce temps, il est nécessaire de compenser les pertes.

« Une négociation douloureuse a commencé pour chaque obus. […] Nous sommes convenus enfin que je recevrais trois dotations de combat et que les deux manquantes seraient fournies pendant la bataille[26]. »

Le 13 janvier 1942, le Front du Volkhov attaque à nouveau la 18e armée. Cette fois, les forces sont rassemblées et l'artillerie rouge donne de la voix. La 2e armée de choc entame de quelques kilomètres les lignes ennemies. Le 14 janvier, Staline, avec Vassilevski à ses côtés, recommence à faire la leçon à Meretskov. « Comme il ressort de votre rapport, la 2e armée de choc et la 4e armée ont réussi à opérer une percée. […] Il n'est pas nécessaire que chaque armée obtienne une percée dans son secteur. Il ne serait pas mal que vous concentriez dans les secteurs de percée les divisions et l'artillerie que vous enlèverez aux armées qui n'ont pas réussi à percer. Il serait encore mieux que vous concentriez tout dans UNE seule percée, selon votre choix. Considérez-vous que cela soit faisable[27] ? »

Meretskov accepte tout, y compris qu'on lui dicte où il doit placer son quartier général. C'est un cas, certes pas unique, mais exemplaire de la façon dont la Stavka peut gérer en détail une opération – jusqu'au niveau régimentaire ! – lorsque le commandant de Front, cerné par Mekhlis et son propre commissaire Zaporojets, abdique toute autonomie.

Au prix de lourdes pertes, la 2e armée de choc de Klykov réussit à pénétrer de 10 km dans le dispositif allemand. Après avoir demandé la permission à la Stavka, Meretskov introduit le 24 janvier dans la brèche son groupe mobile, le 13e corps de cavalerie. Les cavaliers avanceront de 60 km en direction de l'ouest, et non vers Liouban, au nord-ouest, leur objectif. La pénétration demeure très étroite, à peine 10 km à sa base. Durant tout le

mois de février, Meretskov introduit les unités de la 2e armée de choc dans ce « doigt de gant » bordé par les 18e et 16e armées allemandes. Une situation très dangereuse se crée pour les 100 000 hommes ainsi aventurés. Pour autant Meretskov ne contredit pas Staline qui refuse que l'on sacrifie l'avance vers Liouban et Leningrad à un élargissement de la base de la pénétration. Le patron lui dépêche Khrouliov, vice-ministre de la Défense, pour aider à résoudre ses problèmes logistiques, puis Vorochilov et Malenkov, enfin le général Vlassov, auréolé du bon comportement de sa 20e armée dans la contre-offensive de Moscou et qui passe pour un de ses « favoris ». Quand le 28 février 1942, la 2e armée de choc abandonne Krasnyé Gorki, Staline s'emporte et demande à Meretskov qu'il diligente une enquête[28]. On imagine dans quel état d'esprit se trouve alors celui-ci, quasiment dépouillé de son commandement. La nomination de Vlassov au poste de commandant de Front adjoint, le 8 mars, place les deux hommes en opposition[29]. Vlassov, dont Meretskov soupçonne qu'il est venu pour l'espionner ou le remplacer, ne se gêne d'ailleurs pas pour communiquer avec la Stavka sans en référer à son supérieur.

Un nouvel effort en direction de Liouban échoue entre le 4 et le 8 mars. Le 15 mars, la 18e armée allemande attaque de deux côtés la base du « doigt de gant » avec six divisions et un fort soutien aérien. Le 17, dans une instruction qu'il signe avec Chapochnikov, Staline tient le « camarade Meretskov pour personnellement responsable » de la liquidation de l'attaque ennemie. Le 20 mars, les Allemands font leur jonction : les 100 000 hommes de la 2e armée de choc sont encerclés dans un marais hostile. Au bord de la panique, Meretskov propose une contre-attaque le lendemain, qui débutera en fait le 27 mars et parviendra à ouvrir un corridor de 1 500 à 2 000 m à travers le marais, élargi bientôt à 4 000 m. Un nouvel effort, prévu le 10 avril, n'aura pas lieu : des pluies diluviennes transforment le marais en cloaque et bloquent la logistique. L'agonie de la 2e armée de choc commence. Le 20 avril, avec la permission de Staline, Meretskov envoie Vlassov, sans déplaisir imagine-t-on, dans la poche remplacer Klykov, malade. Tombé aux mains des Allemands, Vlassov leur délivrera, le 15 juillet 1942, ce jugement sur Meretskov : « Un égoïste. Une personnalité très nerveuse et distraite. Une conversation professionnelle sereine entre lui et les commandants d'armée était presque impossible[30]. »

La relation entre Khozine, commandant du Front de Leningrad, et Meretskov est tout aussi détestable. Khozine charge son collègue dans un rapport qu'il adresse le 18 avril 1942 à l'État-Major général, demandant la fusion des Fronts de Leningrad et du Volkhov sous son commandement[31]. Selon le témoignage de Vassilevski, Chapochnikov aurait été contre, mais Staline prend le parti de Khozine et l'affaire est réglée[32]. Le 20 avril 1942, la Stavka ordonne l'unification des deux Fronts sous Khozine. Govorov, jusque-là à la tête de la 5e armée, reçoit le commandement des forces de Leningrad, commençant son ascension. Meretskov, quant à lui, est relevé de son commandement et nommé adjoint de Joukov, commandant de la direction de l'Ouest. Lequel lui confiera la 33e armée. Pour légère qu'elle soit, la sanction est réelle.

Khozine se révèle incapable de délivrer la 2e armée de choc. Celle-ci parvient certes à percer par ses propres moyens et à évacuer un tiers de ses forces, mais le 30 mai les Allemands coupent une nouvelle fois la base du doigt de gant. Le 8 juin, dans une volte-face spectaculaire, Staline divise une nouvelle fois le super Front en un Front de Leningrad (confié à Govorov) et un Front du Volkhov. Khozine est limogé, Meretskov réinstallé à la tête du Front du Volkhov[33]. Ce même jour, Meretskov est reçu par Staline avec Malenkov, Beria et Vassilevski. Selon les Mémoires de Meretskov, le Vojd aurait avoué sa faute : « Nous avons commis une grosse erreur en unifiant le Front du Volkhov et le Front de Leningrad. […] Vous, camarade Meretskov, continua Staline en se tournant vers moi, vous connaissez bien le Front du Volkhov. Par conséquent, nous vous prions d'y aller avec le camarade Vassilevski et de sauver par tous les moyens la 2e armée de choc de l'encerclement, même sans ses armes lourdes et son équipement[34]. »

Pour la 2e armée de choc, cependant, il est trop tard. Meretskov ne pourra faire plus que d'extraire quelques centaines d'hommes. Il ne pourra non plus remplir la mission que Staline lui confie « sur son honneur » : ramener Vlassov coûte que coûte. Le général Andreï Vlassov se rend à l'ennemi, le 11 juillet 1942, avec 50 000 hommes mourant de faim, et commence son voyage au bout de la collaboration avec le Reich. L'opération de Liouban et les tentatives pour sauver cette 2e armée de choc ont coûté 400 000 pertes ! Les historiens soviétiques feront longtemps

porter le chapeau à Vlassov, le traître, pourtant irréprochable dans l'enfer où on l'a jeté. Staline et la Stavka doivent endosser la responsabilité première par leur incapacité à coordonner l'action des Fronts, par leurs exigences démesurées et la rotation démentielle des cadres (trois commandants et quatre états-majors différents pour la 2e armée de choc). Meretskov doit également prendre à sa charge une bonne part du désastre par son manque de courage, son incapacité à défendre ses prérogatives et la vie de ses hommes.

Il demeure à la tête du Front du Volkhov jusqu'en février 1944. De concert avec Govorov, avec lequel, une fois n'est pas coutume, il s'entend bien, il lance en août 1942 une opération vers Siniavino. La coordination est encore mauvaise : Govorov attaque le 19 août, Meretskov le 27 – de ce fait, l'on n'arrive à rien, bien que Meretskov ait réussi une percée de 10 km, qui échoue non loin de l'objectif. Une contre-attaque signée Manstein fait planer la menace d'un nouvel encerclement, mais cette fois la Stavka autorise la retraite. Toujours plus stalinien que Staline, Meretskov, dont les troupes sont épuisées, propose d'attaquer encore l'ennemi par des « opérations locales ». La Stavka refuse catégoriquement le 3 octobre et lui ordonne de mettre ses troupes au repos. Dans une analyse de l'échec, l'État-Major général critiquera l'incapacité de Meretskov à assurer l'approvisionnement en munitions, la perte rapide de contrôle sur les divisions, l'émiettement des unités de chars, le mauvais échelonnement des forces[35].

Son premier succès viendra avec l'opération *Iskra* (« Étincelle »). Ordonnée par une directive de la Stavka du 8 décembre 1942, elle met en jeu toutes les forces des Fronts de Leningrad et du Volkhov. Cette fois, pour assurer la coordination, Staline envoie Joukov chez Meretskov et Vorochilov chez Govorov. Les unités sont à effectifs pleins, reposées. L'artillerie, colossale, planifie son offensive en accord avec celle de l'aviation, de façon à porter le feu partout en même temps dans le corridor de 15 km qui sépare les deux Fronts. Meretskov a mis la 8e armée devant et toute la 2e armée de choc, reconstituée, en second échelon. Cette dernière est surveillée par Fediuninski, adjoint de Meretskov et fidèle de Joukov. Il a plus de 2 800 canons et près de 400 avions, 222 chars et presque 200 000 hommes. L'offensive débute le 12 janvier 1943. Il faut six jours de combats terribles aux deux Fronts pour faire leur jonction, brisant ainsi le

siège terrestre de Leningrad sans parvenir, néanmoins, à s'emparer de Siniavino. Meretskov, comme Govorov, est décoré de l'ordre de Souvorov pour cette opération. Le jour de la jonction, la poétesse Olga Bergholtz annonce la nouvelle par la radio :

« Chers Leningradois, […] le blocus est levé. Cela fait longtemps que nous attendions ce jour-là. Nous avons toujours su que ce jour arriverait. Nous en étions sûrs même aux mois les plus sombres – en janvier et février de l'année passée. […]

« Ma sœur, mon camarade, mon amie, mon frère,

« Parce que nous sommes baptisés par le blocus !

« Nous nous appelons tous Leningrad,

« Et le globe terrestre est fier de Leningrad. »

Un nouvel effort de Meretskov pour s'emparer du carrefour ferroviaire de Mga, entre le 19 mars et le 3 avril 1943, n'aboutit à rien, de même qu'une cinquième offensive vers Siniavino, en juillet et août. Les hauteurs de Siniavino ne seront prises qu'en septembre, sans que Govorov et Meretskov soient en mesure d'exploiter ce succès local. Le résultat est maigre pour 70 000 pertes supplémentaires.

L'hiver 1943-1944 voit la situation stratégique se modifier. L'Armée rouge a pris partout l'initiative. Le groupe d'armées Nord de von Küchler, condamné à la défensive, cède ses maigres réserves aux deux autres groupes d'armées assaillis en permanence, alors que l'Armée rouge possède, sur le théâtre balte, une supériorité globale de deux contre un. Le général Govorov, commandant du Front de Leningrad, suggère une offensive combinée avec le Front du Volkhov pour détruire sinon le groupe d'armées Nord, au moins sa 18^{e} armée, et entamer la libération des pays Baltes. Il propose un plan à la Stavka le 9 septembre 1943, imité par Meretskov le 14. Staline refuse, ne croyant pas les deux hommes capables de réussir. Il accepte finalement le 12 octobre, alarmé par des signes de retraite préventive de von Küchler sur la ligne Panther, une position fortifiée couvrant les pays Baltes. Dans le plan global, Govorov tient le rôle principal avec 420 000 hommes. Meretskov, quant à lui, fort de ses 260 000 hommes, doit couper la retraite de la 18^{e} armée en frappant ses arrières, de Novgorod vers Louga. Le plan est complexe, intégrant deux armées aériennes, des bombardements navals, des brigades de partisans et d'importantes mesures d'intoxication de l'adversaire.

L'assaut des deux Fronts commence le 14 janvier 1944 sous une neige abondante. Pendant que Govorov démolit l'aile gauche de la 18e armée, Meretskov parvient, plus difficilement, à s'emparer de Novgorod, le 20 janvier. La pression sur ses deux flancs oblige von Küchler à entamer la retraite dans la nuit du 27 au 28. Les armées de Govorov n'obtiennent nulle part la percée, se contentant de refouler frontalement l'ennemi. La destruction de celui-ci repose alors sur la capacité de Meretskov à percer sur ses arrières, vers Louga. Malgré la violente pression qu'il fait peser sur Korovnikov, le commandant de la 59e armée, et celle que la Stavka place sur ses épaules, Meretskov voit sa progression ralentir sans cesse, avant de cesser entre le 24 et le 27 janvier. Si le terrain et la météo n'arrangent rien, il ne parvient pas à regrouper ses forces dans l'axe de Louga et s'égare dans des combats secondaires. À l'évidence, comme Govorov et tous ses chefs d'armée, il ne maîtrise pas l'offensive dans la profondeur à laquelle, il est vrai, l'Ukraine est mieux adaptée. Finalement, c'est Govorov qui atteint Louga, le 12 février, après avoir brisé une contre-attaque du général Model, qui a remplacé von Küchler. Le 13 février à minuit, la Stavka dissout le Front du Volkhov, dont les forces sont transférées à Govorov. Elle attribue à Meretskov une nouvelle mission, sur le terrain et contre l'adversaire qu'il connaît le mieux, la Finlande.

Au printemps 1944, la Stavka ordonne à l'État-Major général de planifier deux opérations contre l'armée finlandaise, afin de bouter Helsinki hors du conflit. Tandis que Govorov aura à reprendre l'isthme de Carélie et Vyborg, Meretskov reçoit le commandement du Front de Carélie. Forte de trois armées, la formation est responsable d'un front de 700 km, entre la rive orientale du lac Ladoga et la mer de Barents. L'essentiel se passe néanmoins au sud, en Carélie orientale. Le plan de Meretskov est de bonne facture : une attaque en tenaille menée par les 7e et 32e armées, la première devant forcer le Svir et longer le lac Ladoga, la seconde frappant au nord entre les lacs Segozero et Onega pour venir à la rencontre de la 7e armée et encercler les trois corps d'armée finlandais présents dans la région (qui équivalent à une dizaine de divisions, la moitié des forces d'Helsinki). Si Meretskov ne dispose que d'une légère supériorité en hommes, il a une puissance de feu écrasante, tant en artillerie qu'en chars et en aviation.

Pour amener Staline à lui céder plus de moyens – dont, objectivement, il n'a pas besoin –, il décide de faire une présentation originale de son

offensive (le 1er juin 1944 si l'on se réfère au carnet de visite du Kremlin). Voici le récit que Chtemenko fait de la réunion :

« Le commandant du Front de Carélie, K. A. Meretskov, tenait beaucoup à montrer clairement à Staline à quel point la zone fortifiée de l'ennemi était puissante [il s'agit de la ligne dite "PSS", en réalité inachevée]. À cette fin, il a apporté à Moscou une maquette de la région et des photographies aériennes panoramiques. Ainsi, pensait-il, il serait plus facile d'expliquer la difficulté des batailles à venir et de demander au Suprême des forces supplémentaires. Nous qui avions déjà bien étudié le personnage de I. V. Staline, nous avons tenté de convaincre Meretskov que ces documents ne devaient pas être produits au Kremlin : le Suprême n'aimait pas les attributs inutiles et ne supportait pas qu'on fasse des prévisions sur l'ennemi. Membre du Conseil militaire du Front, le lieutenant-général T. F. Chtykov abondait dans notre sens. Cependant, le commandant n'était pas d'accord. Devant la Stavka, Kirill Afanassievitch a aggravé son erreur : il a commencé à montrer sa maquette et ses photographies avant d'expliquer l'essence du plan d'opérations. I. V. Staline l'écoutait, marchant, comme d'habitude, le long de la table. Puis il s'arrêta soudain et interrompit Meretskov :

« — Vous voulez nous faire peur avec vos jouets ? Il semble que l'ennemi vous ait hypnotisé avec sa défense… Je doute que vous puissiez ensuite mener la tâche à bien.

« Meretskov a mis de l'huile sur le feu : en mettant ses "jouets" de côté, il a aussitôt demandé des régiments de chars lourds et de l'artillerie de percée. Cela a vraiment énervé Staline. Une nouvelle remarque a suivi :

« — Vraiment, vous pensez que cela nous fait peur et que nous ouvrirons notre porte-monnaie ? Nous ne sommes pas craintifs.

« Le Suprême n'a pas laissé le commandant terminer son rapport et a ordonné à l'État-Major général de traiter lui-même le plan de l'opération, de déterminer les forces et les moyens nécessaires à sa réalisation. Le lendemain, le même plan a été rapporté une seconde fois, mais de la manière habituelle. Staline n'interrompit pas, ne fit presque pas de commentaires et donna même quelques moyens supplémentaires pour percer la défense ennemie[36]. »

Sans doute échaudé par son fiasco devant la ligne Mannerheim en décembre 1939, Meretskov a voulu réduire les risques d'échec. Aux yeux

de Staline, il n'est parvenu qu'à montrer au grand jour son irrésolution et la crainte qui le tenaille en permanence.

Pourtant, tout joue en sa faveur. C'est Govorov qui attaque le premier, le 10 juin, depuis Leningrad vers Vyborg. La vigueur de son assaut oblige les Finlandais à retirer la moitié des forces qui font face à Meretskov et à planifier leur retraite sur des lignes plus courtes : le rapport des forces en hommes passe alors à trois et demi contre un en faveur du Front de Carélie. Le succès de Meretskov est assuré. Quand la 32e armée attaque le 21 juin au nord du lac Onega, le corps finlandais qui tient le secteur commence son repli, assez lent néanmoins, pour permettre aux deux autres corps assaillis par la 7e armée de se retirer vers la ligne de recueil, la position U. Malgré un débarquement sur les arrières finlandais, la 7e armée ne parvient pas à empêcher le repli. Petrozavodsk, capitale de la Carélie russe, est libérée le 27 juin. Après une progression facile de 100 km, Meretskov est incapable de percer cette ligne U, malgré plusieurs tentatives jusqu'au 17 juillet. Une contre-attaque finlandaise le 30 juillet parvient même, à l'est d'Ilomantsi, à encercler deux divisions soviétiques, qui doivent abandonner tout leur équipement. Le contraste est violent avec le plein succès de Govorov qui a repris Vyborg/Viipuri. Staline n'insiste pas. La reprise de Vyborg et de Petrozavodsk lui suffit pour amener Helsinki à envisager un armistice, dont les premières discussions commencent le 24 août.

En septembre 1944, après l'armistice finno-soviétique, Meretskov est prié d'élaborer une opération visant à récupérer la région de Petsamo – cédée à l'URSS par Helsinki – et à occuper Kirkenes, dans le nord de la Norvège. Staline a aussi en vue le contrôle des îles Svalbard et de la province du Finnmark. Il est très probable qu'il songe également à neutraliser la Norvège comme il a neutralisé la Finlande. La 20e armée de montagne du général Rendulic entend l'en empêcher pour conserver au Reich les mines de nickel de Petsamo. Meretskov produit un plan habile, combinant une offensive terrestre avec de nombreuses troupes à skis, deux bataillons équipés de véhicules amphibies américains et un débarquement opéré par la flotte du Nord sur les arrières de Rendulic. L'assaut, déclenché le 7 octobre, obtient une percée décisive sur la rivière Titovka. Dans leur retraite, les Allemands détruisent tout, si bien que la 14e armée ne peut poursuivre efficacement, se contentant de suivre. Petsamo est néanmoins occupée le 15 octobre, Kirkenes le 25. Oubliant sa performance mitigée en

Carélie orientale, Staline accorde le titre de maréchal à Meretskov le 26 octobre 1944, pour la conclusion victorieuse de l'opération *Petsamo-Kirkenes*, peu connue mais importante du point de vue stratégique.

N'ayant plus d'emploi après l'expulsion des forces allemandes du Grand Nord, Meretskov est versé, avec son état-major, dans un Front de réserve basé à Iaroslav. Le 21 février 1945, il rencontre Staline et son cercle proche au Kremlin en compagnie du général Terence Chtykov, l'officier politique qui le suit comme son ombre depuis trois ans. Il apprend qu'il va commander un Front dans la guerre contre le Japon, qui entre dans sa phase de préparation intensive. Dix jours auparavant, Staline s'est en effet engagé par écrit auprès de Roosevelt à déclarer la guerre à Tokyo trois mois après la capitulation du Reich. Meretskov est le premier à partir pour l'Extrême-Orient. Début avril, sous le faux nom de Maksimov, il arrive à Vladivostok au Q.G. du groupe maritime de forces, le PGB (*Primorskaia Grupa voisk*), fort de trois armées. Sa mission est de protéger la côte face au Japon, afin de sécuriser l'immense regroupement de forces qui va entreprendre l'opération *Tempête d'août*. Transformé le 2 août en « 1er Front d'Extrême-Orient », le PGB rassemblera finalement 590 000 hommes, 1 860 chars et canons automoteurs et 1 137 avions regroupés en quatre armées combinées, un corps mécanisé et une armée aérienne. Par la puissance (37 % des forces), il vient au second rang derrière le Front de Transbaïkalie de Malinovski (41 %) et devant le 2e Front d'Extrême-Orient de Purkaev (22 %). Sa mission consiste à percer une ceinture fortifiée dans une zone boisée, battre deux armées japonaises en Mandchourie orientale et faire sa jonction avec Malinovski vers Changchun et Moukden. Chtemenko rapporte dans ses souvenirs que Staline aurait ainsi justifié le choix de Meretskov, faisant allusion à la guerre d'hiver 1939-1940 : « Le rusé de Iaroslav trouvera un moyen de vaincre les Japonais, a déclaré le Suprême. Ce ne sera pas la première fois qu'il se battra dans les forêts et déchirera une zone fortifiée[37]. »

L'attaque démarre le 9 août sous une pluie diluvienne. La 5e armée et la 1re armée du Drapeau rouge pulvérisent les défenses japonaises et progressent bien plus vite qu'espéré. Surpris par la faiblesse de l'adversaire, Meretskov donne alors priorité à la vitesse. Harbin tombe le 20 août après qu'une brigade de sapeurs-parachutistes y a été aérotransportée. La jonction avec Malinovski se fait à Kirin le même jour, tandis qu'un raid

spectaculaire du 10e corps mécanisé livre Pyongyang, en Corée, le 25 août 1945. Le général Chtykov s'affaire aussitôt à y constituer un gouvernement majoritairement communiste. Sa dernière opération est aussi le premier sans-faute de Meretskov – face, il est vrai, à une armée nipponne qui n'est plus que l'ombre d'elle-même. Mais voulant se mettre en valeur, il trouve encore le moyen de faire un faux pas : il envoie à Staline un rapport complet sur l'ensemble de l'opération, s'emparant ainsi d'une attribution de Vassilevski. Ce qui lui vaut à nouveau un accrochage avec le Suprême[38]. Jusqu'à l'extrême fin de la guerre, il présente les signes d'une profonde insécurité intérieure, résultat du traumatisme irréparable de l'été 1941.

La guerre terminée, le 1er Front d'Extrême-Orient est transformé le 30 septembre 1945 en district militaire de Primorié avec Meretskov à sa tête[39]. Il reçoit sa part d'honneurs durant les fêtes de juin 1945 à Moscou de même que le 18e ordre de la Victoire qui sera, au total, attribué vingt-trois fois. Il sert ensuite à la tête de divers districts militaires, dont celui de Moscou, avant d'occuper un poste d'adjoint au ministre de la Défense en 1955. En 1964, il est versé dans le cadre des inspecteurs du ministère de la Défense. Il meurt le 30 décembre 1968. Une école des blindés porte son nom à Blagovechtchensk, en Extrême-Orient, ainsi que plusieurs rues dans les villes qu'il a libérées, Novgorod, Petrozavodsk, Petsamo.

17

Sokolovski

Maréchal par raccroc

Mener une armée à la bataille nécessite des qualités particulières, dont n'ont témoigné ni Vassilevski ni Sokolovski. Ce qui n'a pas empêché le premier d'être un des principaux organisateurs de la victoire en tant que chef de l'État-Major général, et l'autre de figurer parmi les plus brillants esprits de l'Armée rouge puis de l'armée soviétique après 1945. Joukov, qui était, lui, un animal de guerre, a vécu à Rjev, en novembre 1942, une terrible défaite – l'opération *Mars* –, qui n'a pas nui à sa carrière car Staline lui était redevable d'autres victoires. Sokolovski en a essuyé une d'ampleur comparable, au tournant de 1943-1944, en Biélorussie, qui l'a humilié jusqu'au tréfonds et l'a renvoyé devant la table à cartes. Si Staline l'a jugé et trouvé trop léger comme capitaine, il l'a néanmoins conservé pour l'après-guerre.

Vassili Danilovitch Sokolovski naît le 21 juillet 1897 à Koźliki, près de Białystok, alors dans le gouvernement de Grodno, dans l'actuelle Biélorussie. Ses parents sont des paysans pauvres, vivotant sur une terre ingrate, ce qui facilitera sa carrière soviétique. À l'issue de trois années d'école primaire au village, il est embauché à la journée dans une tannerie. Puis, à dix-sept ans, sans doute las d'un emploi rude et mal payé, il réussit l'examen d'entrée au séminaire d'enseignants de Nevel, une institution analogue à nos anciennes écoles normales d'instituteurs. Il obtient une bourse – une manière d'exploit, qui démontre à la fois son désir d'ascension sociale et une intelligence très vive. Il aurait dû partir à la guerre en 1917, à vingt ans, mais la désagrégation de l'appareil militaire lui évite l'appel. Il est ainsi l'un des trois futurs maréchaux à n'avoir pas participé au premier conflit mondial.

Sa mère meurt en 1909 ; en 1915, son père est évacué à Saransk, dans le cadre des déplacements ordonnés alors par l'autorité militaire. Fin 1916, un certain Urban, passé par le front, réintègre l'école de Nevel. Cet homme, qui devient son ami, crée bientôt un cercle clandestin, diffuse de la propagande socialiste, avant d'être renvoyé. Sitôt son diplôme en poche, le 20 février 1918, Sokolovski se porte volontaire dans l'Armée rouge créée le

28 janvier précédent. Ils ne seront que 260 000 à faire ce choix avant le 20 mai dans toute la Russie. Quelles ont été ses motivations ? Est-ce la présence des Allemands à quelques kilomètres de son village qui a fouetté son patriotisme ? Ou bien l'influence politique d'Urban a-t-elle joué ? Celle-ci n'allait d'ailleurs pas forcément dans le sens bolchevique, ce que confirmerait le fait étonnant que Sokolovski n'adhérera pas au Parti avant 1931. Sept jours avant l'engagement du jeune instituteur dans la RKKA, le régime bolchevique a décrété l'ouverture de treize établissements de formation accélérée des commandants de la nouvelle armée. Sokolovski, qui a largement le bagage requis, étrenne le premier de ces cours, abrité dans l'ancien bâtiment de l'école militaire moscovite Alexeïev.

Il n'y reste qu'un trimestre. Déjà, le front de la guerre civile le réclame. En mai 1918, il est envoyé vers l'est face à Grigori Semenov, ataman des Cosaques de Sibérie. Il reçoit son baptême du feu vers Ekaterinbourg, après qu'a éclaté l'insurrection de la Légion tchécoslovaque, le 25 mai. Alexandre Grigoriev, le commandant de son régiment, le repère vite et en fait son adjoint. Quand il est blessé durant les combats sur la rivière Taguil, Sokolovski prend le commandement. Il n'a pas vingt et un ans. Son comportement donne toute satisfaction, au point qu'à la fin d'octobre 1918 il est envoyé à Moscou reprendre ses études à l'académie militaire de l'État-Major général tout juste ouverte. Les disciplines liées au métier représentent 850 heures (94 %), celles touchant à l'enseignement politique et aux sciences sociales, 58 heures seulement (6 %), une proportion qui ne se retrouvera plus dans toute l'histoire soviétique. Parmi ses professeurs, on relève les noms d'Alexandre Sviétchine, qui enseigne l'histoire de l'art militaire, et d'Alexandre Neznamov, qui initie aux opérations d'armée et de Front à partir de son ouvrage principal, *La Guerre moderne*. Dans cette première promotion de cent quatre-vingt-trois commandants qui sort en juin 1919, Sokolovski figure aux côtés de Meretskov, Tiulenev, Alksnis, Tchapaev. Lénine tient un discours pour l'occasion.

Sokolovski est aussitôt envoyé à la 10e armée du Front du Sud, près de Tsaritsyne, d'abord comme chef d'état-major adjoint de la 36e division, puis à la tête de l'une des deux brigades de la même unité. En automne 1919, le principal général blanc, Denikine, battu, Moscou rappelle ses jeunes commandants rouges afin qu'ils prolongent leur formation de deux années. Le 13 novembre 1919, Sokolovski réintègre l'académie de l'État-Major général, croisant Triandafillov qui, lui, entre en première année. En

juin 1920, il doit à nouveau interrompre ses études. Il part pour le Caucase, à la 32e division de la 11e armée, d'abord en qualité d'adjoint, puis de chef d'état-major du Front. Il participe à l'invasion de l'Azerbaïdjan, de l'Arménie, puis à des opérations punitives au Daghestan. C'est là qu'il rencontre Anna Bajenova, une jeune fille de dix-huit ans qui sert à la 11e armée comme propagandiste politique. Il tombe à la fois malade du typhus et amoureux d'Anna qui, heureux hasard, est nommée commissaire de l'hôpital où il est soigné ; il l'épouse. Il retourne à l'académie en novembre 1920 et achève enfin le cycle complet d'études le 14 octobre 1921.

Le 26 novembre suivant, il est nommé adjoint du chef des opérations du Front du Turkestan. Il y va avec sa femme et leur petite fille, qui meurt en route, sans doute du typhus qui ravage le pays. Après la naissance d'un fils, Anna Bajenova rentrera à Moscou. Ils auront encore une fille et formeront un couple solide, cas rare parmi les maréchaux. Durant presque trois ans, Sokolovski va prendre part à un conflit très particulier, la révolte des Basmatchis. Du turc *basmak* (« raid »), le mot désigne les groupes mi-guérilleros mi-brigands qui écument les steppes kazakhes, la vallée de la Fergana et les montagnes tadjikes depuis 1916, date à laquelle le régime tsariste a prétendu étendre la conscription à des régions jusque-là exemptées. À partir de 1919, les bolcheviks relancent la révolte en imposant athéisme, collectivisme et fermeture des bazars. Le djihad est proclamé. Mal armés, sans réel programme, les Basmatchis harcèlent les postes isolés, incendient les récoltes de coton, attaquent les trains. En 1920, ils sont 30 000 qui servent sous des chefs énergiques – comme Ibrahim Bek ou Enver Pacha, ancien ministre de la Guerre ottoman – assistés par des officiers blancs. Moscou doit dépêcher 150 000 hommes. Sokolovski affronte les Basmatchis dans la vallée de la Fergana, où il sert comme chef d'état-major de la 2e division du Turkestan et de toutes les troupes régionales. Il participe activement à l'effort d'adaptation de la RKKA à ce type de guerre en zone aride et montagneuse. Quadrillage, unités de chasse motorisées et aéroportées, observation aérienne, propagande tournée vers les couches les plus pauvres : tout un arsenal est testé, avec de bons résultats. Enver Pacha est tué dès 1922. Sokolovski, lui, manque de mourir d'un empoisonnement, puis est blessé lors d'un combat. Son état, sérieux, impose qu'il soit transporté à Moscou.

Il sort de l'hôpital à l'automne 1924 et, le 20 novembre, est nommé chef d'état-major de la 14e division, cantonnée à Vladimir. En janvier 1928, il retrouve Moscou pour suivre un cours avancé de six mois pour le haut commandement (Kuvnas) créé auprès de l'académie Frounzé. Sa carrière poursuit un rythme régulier : il est chef d'état-major d'un corps d'infanterie jusqu'en 1930 puis d'une division d'infanterie jusqu'en 1935. En janvier 1935, il devient adjoint du chef d'état-major du district militaire de la Volga commandé par Dybenko. C'est là qu'il rencontre Vassilevski, qui s'occupe de la préparation au combat[1]. Les deux hommes ont des carrières très semblables, principalement tournées vers le service d'état-major. Le 17 mai 1935 est créé le district militaire de l'Oural, dont il est bientôt le chef d'état-major. Un poste qui peut devenir dangereux quand éclate la Grande Terreur. Le NKVD obtiendra d'ailleurs des aveux contre Sokolovski, comme il en a obtenu contre tous les officiers supérieurs. Mais il n'est pas inquiété. Au contraire, on le rapproche du pouvoir : en avril 1938, il remplace Antonov à la tête de l'état-major du district militaire de Moscou, commandé alors par Boudienny. Ce dernier lui décerne en 1939 cette appréciation de service : « Il connaît bien tous les rouages du district militaire de Moscou. Malgré la grande expérience et les connaissances du camarade Sokolovski, l'état-major manque de souplesse et d'exactitude dans son travail. […] Il ne connaît pas assez ses subordonnés, il les estime seulement selon leur professionnalisme[2]. » Il est vrai que le tempérament de Sokolovski n'a rien pour plaire à l'ancien chef charismatique de la Konarmia. Froid, calme, cérébral, discret, avare de mots et de sourires, toujours tiré à quatre épingles, buveur de thé, Sokolovski détonne dans son milieu. À l'automne 1940, il organise les manœuvres du district de Moscou, passé sous la direction de Tiulenev, sur le thème du moment – puisque les corps mécanisés viennent d'être reconstitués par Timochenko : « Introduction d'un corps mécanisé dans la percée et son évolution dans la profondeur opérationnelle ».

Il participe à la réunion générale du haut commandement des 23-31 décembre 1940. Lors de la réunion, le général Tiulenev fait un exposé sur « Le caractère de l'opération défensive moderne », que Sokolovski complète, en soulignant que la défense ne peut être envisagée uniquement sous l'angle de la protection du terrain. « La ténacité dans la bataille ne consiste pas à conserver chaque pouce de terre à tout prix. La défense doit posséder une flexibilité tactique, mais il est également nécessaire d'infliger

le plus possible de pertes à l'ennemi, en utilisant à la fois les conditions locales et des structures d'ingénierie. Une bataille défensive, habilement organisée sur la profondeur de la zone d'armée, doit épuiser moralement et matériellement l'ennemi, le saigner et créer les conditions favorables au passage à la contre-offensive[3]. » Suivent des considérations pratiques sur les particularités de la première ligne, la répartition des forces dans la profondeur, l'organisation des contre-attaques locales, leur échelle en fonction des moyens de l'adversaire. Sur la soixantaine de rapports présentés et discutés, celui de Tiulenev et de Sokolovski est le seul à traiter des questions défensives. Dans son discours de fin de la conférence, le maréchal Timochenko se fourvoiera en évoquant la préparation défensive de l'URSS. « Toutes les interventions que j'ai entendues ont été justes en général, […] mais il faut y apporter de fortes corrections. À propos des opérations de percée réussies à l'Ouest, certains intervenants ont parlé d'une crise de la défense. On ne peut tirer pareille conclusion de ce que l'on a vu en Pologne et en France, où les Allemands n'ont pas affronté une riposte digne de ce nom. Notamment, ils n'ont pas eu face à eux des moyens défensifs modernes : obstacles du génie, points d'appui antichars, etc. Malgré leur supériorité numérique, ils ont mis plus d'une semaine pour s'emparer de la faible ligne Weygand. Une défense moderne ne peut se réduire à une simple ligne tactique (comme celle des Français) ; il lui faut un deuxième et un troisième échelon avec réserves, unités spéciales antichars, etc. Dans ces conditions, la défense se stabilise. » On verra en juin 1941 quelle sera l'efficacité de la défense de la frontière occidentale.

Timochenko avait donné rendez-vous à ses officiers le 2 janvier 1941 pour un grand *Kriegsspiel*. Dans les deux scénarios, Tiulenev commande une armée, avec Sokolovski à son état-major, et Joukov, alors chef du district militaire de Kiev, dirige le Front « rouge » puis le groupe d'armées « bleu ». La bonne performance de Sokolovski le fait repérer par Joukov – qui gagne les deux scénarios –, ce qui lui vaut une promotion : le 13 février 1941, il devient second adjoint du nouveau chef de l'État-Major général, responsable des questions d'organisation et de mobilisation. Le voici donc dans l'écurie Joukov. Le 22 février 1941, le Présidium du Soviet suprême de l'URSS lui décerne l'ordre de Lénine « pour services exceptionnels dans la conduite de la mobilisation et dans l'organisation de l'entraînement au combat des troupes ». Ne voyant pas ce que Sokolovski a pu réaliser sur ces

points en une semaine, on peut avancer que la distinction a servi à le motiver dans un aspect très particulier du plan de mobilisation de 1941 : l'appel secret de 800 000 réservistes dans les camps d'entraînement. Une partie de ces hommes ira peupler les quatre armées venues de l'intérieur du pays et déplacées en silence vers la ligne Dniepr-Dvina. Une autre partie d'entre eux s'entassera dans les dépôts occidentaux, où les Allemands les cueilleront, souvent en civil, durant leur avance. En mars 1941, Sokolovski élabore le plan de production industrielle en cas de guerre, approuvé par le Comité central.

Dès le premier jour de la guerre, il est envoyé avec Chapochnikov et Malandine sur le Front de l'Ouest. Sa présence n'a en rien aidé le général Pavlov, commandant du Front, à organiser sa défense ni à éviter le peloton d'exécution. Le 30 juin, Vatoutine, premier adjoint de Joukov, est nommé chef d'état-major du Front du Nord-Ouest. Le jour même, Sokolovski prend sa place. Mais son séjour à Moscou ne dure pas longtemps : le 19 juillet, il est nommé chef d'état-major du Front de l'Ouest, temporairement commandé par Eremenko, puis par Timochenko. C'est donc lui qui est en charge de la bataille de Smolensk, une tâche formidable dont il s'acquitte bien puisque, vers la fin juillet, il parvient à stabiliser le front sur la ligne Velikié Louki, Iartsevo, Ielna, Jlobine. Le 30 juillet, quand Chapochnikov est nommé chef d'État-Major général à la place de Joukov, Sokolovski reprend la fonction de l'ancien officier du tsar – chef d'état-major de la direction stratégique de l'Ouest – qu'il cumule avec le poste de chef d'état-major du Front de l'Ouest.

Le 19 septembre, devant un aréopage de journalistes anglo-saxons – Alexander Werth, Erskine Caldwell, Sulzberger, Henry Cassidy –, il tient la première conférence de presse de ce type jamais organisée par l'Armée rouge. Le futur maréchal y peaufine cette langue de bois qui lui sera si utile après la guerre, et qui convient à son tempérament secret. Il réussit le tour de force de faire prendre des vessies pour des lanternes à ses interlocuteurs. Voici le témoignage d'Henry Cassidy : « Grand, brun, la mâchoire carrée, bien rasé, les cheveux écartés à gauche, il ressemblait au genre d'homme qui, en Amérique ou en Angleterre, serait un capitaine d'industrie ou un jeune homme progressiste, président d'une banque. Ici, il est un officier supérieur au service de l'État, remplissant ses tâches avec responsabilité, énergie et efficacité. […] Assis autour d'une table de salle à manger, sur laquelle des tasses de thé et des assiettes de sandwiches avaient été

amassées, nous avons entendu le général Sokolovski décrire, tranquillement et tout simplement, la situation sur son front. “La *Blitzkrieg*, en substance, a été convertie en destruction éclair d’hommes et de matériels allemands, nous dit-il. La *Blitzkrieg* a échoué car quelque chose de l’ordre du broyage continu d’hommes et de matériels s’est développé, ressemblant beaucoup à la bataille de Verdun, en dix ou cent fois plus grand, parce que les moyens de destruction dans nos mains sont bien plus puissants.” […] Ses chiffres ont montré que depuis le début de la bataille de Smolensk, les Allemands ont perdu sur ce seul front 1 950 avions, détruits dans les batailles aériennes, par la DCA ou sur leurs aérodromes ; sur le front d’une armée, entre le 1er et le 10 septembre, ils ont perdu 22 500 morts et blessés ; sur le front d’une autre armée, entre le 1er et le 7 septembre, 20 000 morts et blessés. […] Il a avancé quatre raisons à l’échec de la *Blitzkrieg* et à la stabilisation du front occidental : la volonté des Russes de se battre, l’augmentation de la production d’armes, la faiblesse des arrières allemands et la perte par beaucoup de nazis de leur foi dans l’invincibilité de leur propre armée. “Sur une grande partie du front, les Allemands sont déjà prêts à creuser, dit-il. Sur des centaines, presque des milliers de kilomètres, ils sont maintenant sur la défensive. Ce qui les attend, c’est la guerre des tranchées, la boue des routes russes et l’hiver.”[4] » Se rappellera-t-il ses paroles treize jours plus tard, quand se déclenchera l’opération *Typhon*, qui tue, blesse ou capture 1 million de soldats soviétiques ?

Le 10 octobre 1941, après le double encerclement de Viazma-Briansk, Joukov prend le commandement du Front de l’Ouest. Il garde Sokolovski avec lui. Ensemble, ils affrontent les trois phases de la longue bataille de Moscou : l’établissement d’une défense hâtive (10 octobre-15 novembre) ; le dernier assaut du feld-maréchal von Bock (15 novembre-5 décembre) ; la contre-offensive victorieuse (6 décembre 1941-janvier 1942). Le 2 janvier 1942, il est décoré de l’ordre de Lénine. Le 25 janvier, quand la contre-offensive s’éteint, il est à nouveau nommé au poste de premier adjoint du chef de l’État-Major général (maréchal Chapochnikov). Il faut croire que Joukov était particulièrement content de lui puisque, dès le 2 février 1942, il demande à ce qu’il soit rappelé à la tête de l’état-major de la direction stratégique de l’Ouest. Le 5 mai, après la suppression de la direction stratégique, il reprend l’état-major du Front de l’Ouest et le conserve sous Koniev, après le départ de Joukov le 27 août 1942. Le 13 juin 1942, il est promu au grade de colonel-général. Ni Koniev ni Joukov, ses deux patrons,

n'étant des tendres, et en l'absence de toute critique de leur part, force est de conclure qu'il a bien tenu son rôle, même si, entre mai 1942 et janvier 1943, le Front de l'Ouest n'a réussi aucune de ses opérations, vers Bolkhov à deux reprises (5-14 juillet et 23-29 août 1942), vers Sytchëvka (30 juillet-23 août 1942), vers Viazma (14-23 août), puis à nouveau dans ces deux dernières directions lors de l'opération *Mars* (25 novembre-16 décembre 1942). Voilà beaucoup d'échecs sanglants (peut-être 500 000 pertes à eux tous) dont la responsabilité se partage entre Joukov, Koniev et, dans une moindre mesure, Sokolovski.

À partir de février 1943, Staline éloigne Joukov du secteur nord et central, pour l'employer vers Koursk puis en Ukraine. Koniev part aussi sur les arrières de Koursk. La Stavka confie alors le commandement du Front de l'Ouest à Sokolovski le 28 février 1943. Il semble le mieux indiqué après tant de batailles menées sur cet axe. Le pari est risqué : il n'a commandé au feu, au mieux, qu'une division d'infanterie au temps de la révolte des Basmatchis et, depuis huit ans, n'a tenu que des fonctions d'état-major. Il inaugure d'ailleurs mal son nouveau poste. Le lendemain de son arrivée, en effet, le 1er mars, le général Model le surprend en retirant la 9e armée du saillant de Rjev (opération *Buffle*). Empêtré dans les immenses destructions perpétrées par son adversaire, Sokolovski se montre incapable de poursuivre et échoue à pousser vers Ielna.

Le 3 août 1943, il a droit à une visite exceptionnelle dont on peut penser qu'il se serait bien passé. C'est au Front de l'Ouest, en effet, que débarque Staline pour sa seule visite au front. Le dictateur, toujours attentif à son image, se rendait bien compte que cela manquait à son expérience de la guerre. Une tentative en octobre 1941 avait pitoyablement avorté sur la chaussée de Volokolamsk. Arrivé en train banalisé à Gjatsk, il rencontre Sokolovski et son commissaire, Boulganine. Deux heures plus tard, il est déjà en route vers Rjev, où l'attend Eremenko. Il passe la nuit dans un petit village puis rentre rapidement en voiture au Kremlin sans visiter la troupe. En revanche, il n'omettra pas de signaler cette visite à Roosevelt et à Churchill, l'évoquant comme une de ses occupations ordinaires – mensonge éhonté. Le Vojd n'aime pas l'odeur de la poudre et ne prend aucun plaisir aux bains de foule parmi ses soldats, à la différence de Hitler par exemple. Sa peur de l'attentat semble sur ce point dicter sa conduite.

Le 7 août 1943, dans le cadre de l'offensive générale ordonnée par Staline, et malgré l'appui du Front de Kalinine, Sokolovski ne parvient pas

à prendre Smolensk (opération *Souvorov*). La coordination est mauvaise, la surprise éventée, les défenses solides. Il se heurte à un champ de bataille organisé en profondeur (six lignes successives, sur près de 40 km), semblable à celui qu'il avait envisagé lors de la conférence de décembre 1940. Il recommence le 7 septembre et doit batailler dix-sept jours avant que son adversaire ne lâche prise. L'examen de son plan d'opérations montre un découpage très fin en six opérations secondaires destinées à déséquilibrer la défense allemande en la rognant par pans plutôt qu'en la perçant de part en part. L'ensemble de cette seconde bataille de Smolensk (7 août-2 octobre) coûte à sa formation 330 000 pertes, dont 80 000 définitives, pour une avance maximale de 200 km. C'est beaucoup. À sa décharge, ses assauts, et ceux de ses voisins, les Fronts de Kalinine et de Biélorussie, ont fixé cinquante-cinq divisions allemandes, 40 % du total, facilitant la victoire d'Orel et la marche au bas Dniepr, mais compliquant sa tâche. Ses troupes, exténuées, ne peuvent poursuivre. La libération de Smolensk rassure néanmoins les Moscovites sur l'éventuel retour des Allemands vers la capitale, ce qui vaut un salut sous la forme d'une salve de cent un coups de canon au-dessus de la Moskova. Pour la libération de Smolensk, Sokolovski est décoré de l'ordre de Souvorov.

Il sera dit que son adversaire – le groupe d'armées Centre – et le terrain – bois, marais, rivières mal orientées – ne lui réussissent pas. Que ses troupes soient exténuées après les combats de Smolensk ne dissuade pas Staline de lui assigner à nouveau un objectif ambitieux, la libération de la Biélorussie, sa terre natale, et celle de Vilnius[5]. Pour autant, Moscou, qui a donné priorité à l'Ukraine, n'accorde pas les renforts nécessaires, notamment en artillerie lourde, génie et aviation, alors que les Allemands ont soigneusement préparé la ligne Panther, qui barre l'isthme Dniepr-Dvina de Vitebsk à Moguilev en passant par Orcha. Sokolovski va donner dans le point le plus dur du front germano-soviétique. Ce sera son calvaire et celui de ses troupes, et le plus lourd échec de sa carrière. La bataille manquée pour la Biélorussie est d'autant plus difficile à reconstituer qu'elle a été laissée dans l'ombre par l'historiographie soviétique qui ne tenait pas à ternir la gloire du maréchal Sokolovski, père d'une doctrine nucléaire demeurée en vigueur durant vingt ans. Jusqu'à la publication en 1994 d'un court article du général Gareev[6], on ne savait pratiquement rien.

Le 3 octobre 1943, la première attaque lance six armées entre le nord d'Orcha et Moguilev. Les assauts sont suspendus le 11, après un gain

notable de 20 km au nord, faible au centre et nul au sud. Un deuxième assaut démarre le 12 octobre, avec une supériorité de cinq contre un. Pour avancer de 1 000 à 1 500 m en six jours, il en coûte 23 000 pertes ! Pourtant peu regardante sur ce chapitre, la Stavka – dans ce cas précis Staline et Antonov – s'alarme, reproche à Sokolovski « d'inadmissibles erreurs » et exige qu'il concentre mieux ses efforts, donnant par directives sa vision des choses. Après formation d'un nouveau groupe de choc sur l'axe de l'autoroute Orcha-Minsk, les attaques reprennent du 21 au 26 octobre : 20 000 pertes pour un gain de 4 à 5 km dans le meilleur des cas. L'échec est sans appel, mais la Stavka s'entête. Sokolovski prépare un nouveau regroupement, encore plus étroit, et relance les assauts du 14 au 19 novembre, puis du 30 novembre au 5 décembre, par un temps abominable. Encore 60 000 pertes pour une progression dérisoire.

En janvier 1944, la Stavka reprend ses plans de libération de la Biélorussie. Du nord au sud, trois Fronts doivent collaborer à la chute de Vitebsk, Orcha et Moguilev : le 1er Front de la Baltique de Bagramian, le Front de l'Ouest de Sokolovski et le Front de Biélorussie de Rokossovski. Concentrant ses moyens sur l'axe de Vitebsk, Sokolovski lance quatre opérations successives (22-25 février ; 29 février-5 mars ; 5-9 mars et 21-29 mars). Sans pouvoir s'emparer de Vitebsk, il laisse dans l'affaire la moitié de ses forces, en dépit d'une consommation phénoménale de munitions, bien supérieure à celle de n'importe quel autre Front, y compris en Ukraine où les combats sont d'une grande intensité. Furieux, effaré par les 330 587 pertes enregistrées entre octobre 1943 et avril 1944, Staline envoie début avril une commission d'enquête composée de Malenkov, membre du bureau politique, Cherbakov, patron de l'administration politique de l'armée, et d'une dizaine de généraux dont Kouznetsov, à la tête du GRU, et Chtemenko, chef du service opérations de l'État-Major général. Après six jours d'enquête et une centaine d'auditions, un long rapport est envoyé le 12 au Kremlin. Les sanctions tombent, légères, certes, en comparaison de celles de 1941, mais humiliantes par la publicité qui leur est faite. Pour incompétence, Sokolovski est relevé de son commandement et placé, sous la férule de Koniev, à la tête de l'état-major du 1er Front d'Ukraine. Il retourne donc à son poste antérieur, dans un autre secteur : son incursion à la tête d'une formation combattante se solde par un désastre dont sa réputation aurait pu ne jamais se relever.

Que s'est-il passé ? On peut, une fois de plus, incriminer tous les défauts systémiques de l'Armée rouge, notamment le manque d'entraînement, la mauvaise coordination entre armes, entre Fronts – dont Voronov et Timochenko sont responsables, pas Sokolovski – et entre armées, cette dernière relevant en revanche du commandant de Front. Les renforts ont été chichement mesurés, certes, mais la marge de supériorité sur l'ennemi demeurait néanmoins confortable. Finalement, tout bien pesé, Sokolovski porte une lourde part de responsabilité personnelle. Après sa mort, les langues se délieront. Le 25 mai 1968, Konstantin Simonov recueillera notamment le témoignage du général Pokrovski, chef des opérations du Front de l'Ouest. « Au début, le quartier général fonctionnait normalement. On y trouvait les membres du Conseil militaire, le chef d'état-major, les chefs d'arme – artillerie, blindés, communications, sapeurs, aviation. Mais, suite aux premiers revers, Sokolovski a adopté une attitude curieuse. Il a quitté le Q.G. et s'est installé dans un nouveau poste de commandement, à 20 ou 30 km, où il était seul, avec des moyens de communications et des aides de camp. Et il n'y avait rien d'autre. De là, il contactait l'état-major, Moscou et les armées par téléphone, et s'entretenait directement avec les commandants. C'était une solitude bien étrange qui, bien sûr, gênait le travail normal de l'état-major et celui du commandant. Pourquoi il a agi ainsi demeure difficile à dire. C'est peut-être parce que l'état-major lui rapportait le véritable état des choses, lui donnait les états réels des effectifs, des munitions… Bref, l'état-major renvoyait une image des opérations à partir de laquelle il était clair qu'elles ne pouvaient pas réussir. […] Peut-être Sokolovski ne souhaitait-il pas subir une pression constante de la part de son état-major. Cela a créé un environnement très difficile, anormal[7]. »

Un peu plus loin, Pokrovski livre un portrait intéressant de Sokolovski. « C'était une personne très controversée. Il était très intelligent. Je dirais même qu'il était exceptionnellement intelligent, très bien éduqué. Lorsqu'il vous parlait de questions opérationnelles, stratégiques et politiques générales, il était impossible de ne pas l'écouter. Il prenait les questions d'un point de vue très large, il pensait large. Je dirais : il pensait politiquement. Stratégiquement et politiquement. En un mot, c'était un grand commandant. Mais dans le rôle de commandant d'un Front, il n'a pas réussi. Et il est difficile d'expliquer pourquoi. […] Au cours de ces opérations, quand il devenait évident que nous ne serions pas en mesure de

remplir la mission, qu'il n'y avait pas assez de forces et de moyens pour cela, tout était rapporté à Sokolovski, mais lui, il n'en tenait pas compte et poursuivait l'opération. […] Quand le train est arrivé avec la commission Malenkov […], je me souviens comment Malenkov, sur un ton calme, a demandé à Sokolovski : "Comment se sont déroulés tous ces échecs ? On nous a expliqué ici que les forces et les moyens étaient insuffisants pour que ces opérations puissent être menées à bien. Que pouvez-vous dire à cela ? Vous pouviez le savoir n'est-ce pas ? Pourquoi n'avez-vous pas pris le téléphone pour appeler le camarade Staline et lui dire votre opinion sur les raisons pour lesquelles ces opérations ne pouvaient être menées […] ?" Il y a eu un long silence. Sokolovski n'a pas répondu. J'ai été surpris. Mais le fait demeure. Il n'a pas répondu un mot. Et il n'a vraiment jamais appelé… Je ne sais pas comment expliquer cela, je ne le peux pas. Soit il n'osait pas appeler Staline, soit il croyait pouvoir accomplir les tâches assignées au Front avec les forces et les moyens qu'il avait[8]. » Un homme apeuré, par Staline et par l'échec, qui s'isole du monde réel et de ses subordonnés, qui ne fait que subir ; un théoricien de cabinet et non un homme d'action allant se rendre compte sur place ; un homme qui préfère l'odeur de l'encre à celle de la poudre : tel apparaît le Sokolovski d'Orcha et de Vitebsk.

La suite de son action durant la Seconde Guerre mondiale s'inscrit dans le sillage de Koniev en Ukraine (avril-mai 1944), d'abord victorieux, puis tenu en échec lors de la tentative d'entrer en Roumanie, insuccès spectaculaire tenu caché par l'historiographie soviétique, comme en Biélorussie. Il renoue avec le succès lors de l'opération *Lvov-Sandomir* (juillet-août 1944) qui permet au 1er Front d'Ukraine de sauter la Vistule puis de tenir la tête de pont. Pour cette opération, il est décoré de l'ordre de Koutouzov. En octobre et novembre, il suit de près l'opération *Carpates-col de Dukla*, qui permet d'entrer en Slovaquie. Enfin, en janvier et février 1945, toujours avec le 1er Front ukrainien de Koniev, il élabore une opération magistrale, couronnée par une série de manœuvres remarquables, qui livrent intacte la région industrielle de Silésie.

Le 16 avril 1945, il quitte Koniev pour devenir premier adjoint de Joukov – à la demande de ce dernier qui l'a toujours apprécié – au 1er Front de Biélorussie. On peut néanmoins le créditer de l'excellent placement initial de Koniev sur la ligne Oder-Neisse, qui réussit très bien l'entame de la course vers Berlin. En revanche, il n'est pour rien dans les difficultés de

Joukov sur les hauteurs de Seelow, du 16 au 18 avril. Il arrive avec lui en vainqueur au Reichstag et se tient à ses côtés lors de la cérémonie de signature de l'acte de capitulation, le 9 mai, sombre et sévère comme à son habitude. Le 11 juillet 1945, Joukov, qui apprécie son esprit méthodique, lui propose d'être son adjoint au commandement en chef des troupes d'occupation en Allemagne. Il lui décerne à cette occasion une bonne appréciation pour son court service à ses côtés. « Le général d'armée Sokolovski […] a une grande volonté et une grande fermeté, il est courageux, énergique, décisif et dynamique, toujours exigeant envers lui-même et ses subordonnés. Pendant l'opération berlinoise, il a personnellement suivi les combats pour la prise de Berlin et ainsi rempli avec succès les objectifs donnés par le commandement du Front. […] Il est fidèle à la cause du parti de LÉNINE et de STALINE [en majuscules] et de la patrie socialiste[9]. » Sur proposition de Joukov encore, il est fait Héros de l'Union soviétique.

Quand, en mars 1946, Joukov est rappelé à Moscou pour se voir disgracié, Sokolovski prend sa place à la tête des troupes soviétiques dans ce qui deviendra trois ans plus tard la RDA. Il se révèle plutôt bon diplomate[10], mais regrette le départ de Joukov dont la stature lui semblait nécessaire en Allemagne. Il vit comme un prince, ce qui est relevé par la police politique. Le 20 octobre 1949, Abakoumov envoie à Staline un rapport sur l'utilisation de sa situation professionnelle par Sokolovski à des fins d'enrichissement personnel. Le maréchal, lit-on, a fait transporter depuis les dépôts de l'Armée rouge en Allemagne jusqu'à sa datcha près de Moscou quantité de matériaux de construction, mais aussi dix voitures, des meubles, etc., sans oublier un architecte allemand, Klaus Braun, prisonnier de guerre, pour diriger les travaux. Sokolovski a également agrandi son domaine de 2,8 à 3,8 hectares, et y a fait construire deux maisons à deux étages, de 306 et 135 m^2, avec garages. Abakoumov juge par ailleurs scandaleux que la femme de Sokolovski traite les prisonniers allemands qui travaillent à la datcha avec plus de respect que les soldats russes. Elle leur a offert un accordéon alors que le jardinier, la cuisinière, le chauffeur et la femme de ménage russes n'ont eu droit de sa part qu'à des insultes et ont dû quitter le service des Sokolovski[11].

Le 1er juin 1946, se tient en présence de Staline la réunion qui doit accabler Joukov et l'envoyer au placard. Sokolovski est le troisième à

prendre la parole. Selon Koniev, présent, « son discours a été évasif, mais fondamentalement il a confirmé que Joukov est un homme honnête et l'a démontré dans la défense de Moscou ». Selon le témoignage de Sokolovski lui-même, durant cette réunion Staline se serait excusé auprès de lui, en déclarant : « Je suis coupable – ma décision concernant le Front de l'Ouest était erronée », ce qui est tout à fait le genre de comédie à laquelle il se prête parfois pour flatter un interlocuteur. Pour se racheter, le Vojd aurait proposé de lui attribuer le titre de maréchal[12], ce qui est acté par un oukase du 3 juin 1946. On ne peut croire une seconde que l'étoile d'or réparait une erreur de Staline. De deux choses l'une : ou Sokolovski a inventé les mots qu'il prête au maître du Kremlin, ou celui-ci les a bien prononcés et le nouveau maréchal les a crus et les a colportés parce qu'ils réparaient une blessure profonde. En réalité, Staline l'a fait maréchal pour rehausser, face aux Occidentaux, son statut de commandant en chef des troupes et de la zone d'occupation appelée à devenir le point chaud de l'après-guerre, l'Allemagne orientale.

C'est à Sokolovski qu'échoit la rédaction, en 1946, du plan d'opérations des troupes soviétiques en Allemagne. Il est strictement conforme à la posture défensive de Staline face aux Occidentaux en Europe. Le plan se contente de barrer les trois axes de pénétration vers Berlin dans le cas d'une agression anglo-américaine. Les objectifs assignés à la contre-offensive ne débordent pas la frontière de la zone d'occupation soviétique. Sokolovski reste à Berlin jusqu'en mars 1949. C'est donc lui qui gère la crise du blocus terrestre de l'ancienne capitale et du pont aérien mis en place par les Occidentaux (24 juin 1948-12 mai 1949). Au moins a-t-il fait en sorte que les vols d'observation de la chasse rouge, qui s'approchent parfois à 20 m des C-47 américains, ne dégénèrent pas en affrontements. De retour à Moscou, il est nommé premier adjoint du tout nouveau vice-ministre de la Défense, le maréchal Vassilevski. En juin 1952, à la fin du règne de Staline, il remplace Chtemenko à la tête de l'État-Major général de l'armée soviétique. Chtemenko étant perçu comme l'homme de Beria, il est possible que le Vojd, par ricochet, ait voulu diminuer l'influence du chef de la police[13]. Vassilevski a rapporté à Konstantin Simonov le remplacement de Chtemenko par Sokolovski. Il se trouvait avec ces deux derniers dans le bureau de Staline pour un rapport de routine, quand soudain celui-ci lui pose une question :

« — Et maintenant une autre question doit être résolue. Il est nécessaire de nommer un nouveau chef d'État-Major général à la place du camarade Chtemenko. Quelles sont vos suggestions ? [Chtemenko est là, qui ne savait rien…]

« Je [Vassilevski] lui réponds que je ne suis pas préparé à répondre, qu'il me faut un peu de temps.

« — "Je dois réfléchir, nous devons reporter cette question", c'est toujours votre réponse. Pourquoi n'avez-vous aucune proposition à me faire ?

« À ce moment-là, Sokolovski, qui était assis à côté de moi, m'a entraîné sur le côté et m'a murmuré :

« — Sacha, je suis prêt à y aller.

« — Mais comment vas-tu réussir en même temps à être mon adjoint ?

« — Nous verrons sur le tas, a dit Sokolovski tout aussi doucement, pour le moment, je ferai les deux. Je ne te laisserai pas tomber.

« Je connaissais Sokolovski comme un spécialiste d'état-major très fort et j'ai immédiatement dit à Staline que, eh bien, je pensais qu'il était possible de nommer Sokolovski à ce poste. […]

« Après cela nous sommes partis. Chtemenko a quitté le bureau le premier. […] Il n'avait pas prononcé un seul mot[14]. »

Sokolovski occupera le poste de chef de l'État-Major général huit années – record absolu –, durant lesquelles il vivra les violents soubresauts qui affectent les démocraties populaires – notamment à Berlin-Est et à Budapest – et le cœur de la guerre froide. Lors de l'insurrection hongroise, il semble avoir été au départ sur la ligne plutôt conciliante de son ministre, Joukov, plutôt que sur celle de Koniev, commandant en chef des troupes du pacte de Varsovie, partisan plus précoce d'une intervention. Son rôle dans le lynchage de Joukov lors du plénum d'octobre 1957 démontre, d'une part, à quel point la fidélité n'est pas une valeur dans l'Armée rouge, et d'autre part, combien Joukov a accumulé les ressentiments contre lui durant la Grande Guerre patriotique. « Prétendre et affirmer que Joukov ne comprenait pas et ne comprend pas le rôle politique que joue le Parti dans les affaires de l'armée n'est pas sérieux, déclare Sokolovski au Kremlin, devant le Comité central, et bien sûr les erreurs que Joukov a commises ne proviennent pas d'une incompréhension, comme il vient de le prétendre. Prétendre cela, c'est n'importe quoi. Tout est dû à sa ligne de conduite. […] Et je voudrais prouver, par quelques exemples, que l'objectif de cette ligne

de conduite consistait à mettre l'armée entière dans sa poche, je le dis littéralement, et après cela, via l'armée, influencer – je ne vais pas fantasmer ici –, influencer le Présidium du Comité central afin que ce Présidium commence à danser sous sa baguette ; que lui, Joukov, ordonne, et que le Présidium exécute, que lui, Joukov, évoque, et que le Présidium fasse[15]. » Il est étonnant que Joukov, à qui Sokolovski doit, en partie, sa belle carrière, ne dise pas un mot de travers sur lui dans ses Mémoires.

Aussitôt après l'élimination de Joukov, Khrouchtchev invite l'État-Major général à engager une réflexion sur la guerre future. Jusque-là, les thèmes explorés avaient été, peu ou prou, ceux des années 1930 : posture offensive ou défensive, rôle de la surprise, importance de la phase initiale, mécanisation de l'armée… L'apparition des armes nucléaires, l'avance subite prise par les Soviétiques dans le domaine des missiles intercontinentaux (SS-6 puis, surtout, SS-7) nécessitent de reprendre le sujet sur d'autres bases. Khrouchtchev vise surtout, par le biais du développement des armes nucléaires, à réduire drastiquement le format des forces armées conventionnelles, qui pèsent trop sur un budget national qu'il voudrait tourner davantage vers les besoins civils. C'est cette révolution khrouchtchévienne que Sokolovski, comme la plupart des maréchaux, voit d'un mauvais œil. À la demande du Premier secrétaire, néanmoins, il réunit un groupe d'experts pour rédiger un « manuel » présentant *urbi et orbi* le nouveau discours stratégique soviétique. C'est la première tentative de ce genre depuis la publication, en 1927, du livre de Sviétchine, *Stratégie*. L'ouvrage dirigé par Sokolovski, et qui rendra son nom célèbre à l'Ouest, reprend d'ailleurs le même titre. Le colonel Valentin Larionov (1924-2002), ancien combattant de la Grande Guerre patriotique et enseignant (stratégie et art opératif) à l'académie Vorochilov, est le secrétaire de rédaction des trois éditions de l'ouvrage. Selon ses souvenirs, quand Sokolovski est allé quêter les indications de Khrouchtchev, ce dernier lui aurait dit : « Écrivez de telle façon que les autres, en Occident, soient morts de trouille. » Sokolovski aurait ajouté qu'en réalité Nikita Sergueïevitch avait utilisé une expression plus forte, bien dans sa manière : « Qu'ils se chient dessus[16] ! »

Si l'URSS possède l'arme nucléaire depuis 1949, l'État-Major général ne lui a pas accordé d'importance majeure, au point en tout cas de modifier le primat des opérations mécanisées dans la profondeur. La bombe n'était guère plus qu'un surcroît de puissance de feu. La « doctrine Sokolovski » renverse les choses, ne laissant aux forces conventionnelles qu'un rôle

d'occupation du terrain. La destruction des forces ennemies et de leurs arrières devient, elle, du ressort du feu nucléaire. Après un volet idéologique payant son tribut au marxisme-léninisme, l'ouvrage s'articule en quatre points.

1. Tout conflit entre les deux superpuissances, quel que soit le stade où il se trouve, deviendra inévitablement une guerre mondiale avec utilisation massive et illimitée des missiles nucléaires, car le camp qui sera en passe d'être vaincu fera nécessairement donner tous ses moyens de destruction massive.

2. En présence d'importants stocks d'armes nucléaires et de vecteurs suffisamment puissants, le facteur de la surprise devient crucial. Par conséquent, il est important de repérer, y compris sur leur trajectoire, les porteurs d'armes nucléaires.

3. Une première phase concentre les frappes nucléaires contre les vecteurs ennemis, les dirigeants politiques, les postes de commandement, les groupements de forces militaires, les accumulations d'équipements militaires, les grandes entreprises de l'industrie militaire et lourde, les capitales et les grandes villes. Au cours de la deuxième phase, on utilisera de manière intense tous les types d'armes et tous les types de guerre.

4. L'objectif principal de la stratégie est de prévenir la première frappe nucléaire, de la préempter.

La « doctrine Sokolovski » demeure en vigueur jusqu'au début des années 1980, date à laquelle la guerre conventionnelle se verra attribuer un nouveau rôle. L'ouvrage sort en 1962 mais Sokolovski ne sera alors plus en poste. Le 18 avril 1960, en effet, il démissionne après l'annonce faite par Khrouchtchev, en janvier, de réduire une fois de plus les effectifs des armées. *Stratégie militaire* sera proposé plusieurs fois pour le prix Lénine (ex-prix Staline), mais Khrouchtchev mettra son veto[17]. Valentin Larionov expliquera en 1991 dans une interview que, lorsqu'il préparait la troisième édition, Sokolovski avait demandé que l'on revienne en arrière : l'URSS devait « abandonner le principe de la frappe nucléaire comme forme principale de l'action stratégique et reconnaître l'importance des opérations classiques ». Le comité de lecture refusera, arguant qu'il s'agissait « de continuer d'induire l'adversaire potentiel en erreur concernant notre pensée et, surtout, de l'effrayer[18] ». De ce point de vue, la « doctrine Sokolovski » est donc un pur discours politique, qui ne reflète pas la pensée stratégique de son père putatif.

Sokolovski intègre en mai 1960 le « groupe du paradis », celui de l'inspectorat de l'Armée rouge, où les vieilles gloires trouvent une sinécure dotée d'avantages matériels immenses au regard du niveau de vie des Soviétiques. En avril 1968, il rend visite à Joukov, hospitalisé après une hémorragie cérébrale. Galina Joukova dit alors à son mari : « Regarde comme Vassili Danilovitch a l'air en forme. Tu vas te remettre et tu auras la même allure[19]. » Quelques jours plus tard, Sokolovski se retrouve dans le même hôpital. Il décède le 10 mai 1968, à soixante et onze ans, d'une vieille blessure à la jambe qui a causé une thrombophlébite.

TABLEAU DE CORRESPONDANCE DES GRADES D'OFFICIER

(Pour l'Union soviétique, en italique le grade avant la réforme de 1940.)

Allemagne	URSS	France
	Mladchyi leïtenant	Sous-lieutenant
Leutnant	Leïtenant	Lieutenant
Oberleutnant	Starchyi leïtenant	
Hauptman	Kapitan	Capitaine
Major	Maïor	Commandant
Oberstleutnant	Podpolkovnik	Lieutenant-colonel
Oberst	Polkovnik	Colonel
Generalmajor	General-maïor (1 étoile) *Kombrig*	Général de brigade (1 étoile)
Generalleutnant (1 étoile)	General-leïtenant (2 étoiles) *Komdiv*	Général de division (2 étoiles)
General der… (2 étoiles) Infanterie	General-polkovnik (3 étoiles) *Komkor*	Général de corps d'armée (4 étoiles)

Artillerie Kavallerie Panzertruppe, etc.		
Generaloberst (3 étoiles)	General armii (4 étoiles) *Komandarm I et II*	Général d'armée (5 étoiles)
Generalfeldmarschall	Maréchal de l'Union soviétique	Maréchal de France

GLOSSAIRE

L'**armée** est la formation opérationnelle de base de l'Armée rouge. Ses effectifs – 20 000 à 150 000 hommes, selon les époques – sont répartis entre formations de combat (corps jusqu'en 1941 puis après 1943, et divisions) et services arrière. Elle dispose d'une aviation organique jusqu'à la fin de 1941. Son chef rapporte directement au commandant du Front aux ordres duquel il se tient, ou à la Stavka, ou à Staline si celui-ci appelle.

La **croix de Saint-Georges**, instituée par Alexandre I^{er} en 1807, est une décoration militaire destinée aux soldats et aux sous-officiers. L'ordre est supprimé en 1917 et rétabli en 1992, après la disparition de l'URSS.

Le **Front** (avec une majuscule) est la formation majeure de l'Armée rouge, celle qui sert les desseins opérationnels et stratégiques. Le Front correspond au groupe d'armées occidental en ce sens qu'il regroupe plusieurs armées (entre deux et dix) et peut atteindre, voire dépasser, le million d'hommes. Il est nommé d'après la direction géographique sur laquelle il agit (Front d'Ukraine, Front du Volkhov, etc.), d'où des dénominations changeantes. Il dispose de son aviation, organise ses arrières sur plusieurs centaines de kilomètres, possède son service de renseignements. Il rend compte à l'envoyé de la Stavka qui coordonne son action avec un ou deux Fronts voisins, mais aussi à l'État-Major général et à Staline qui dispose d'une ligne de téléphone et de télex avec chaque Front.

Le **GKO** (acronyme de *Gosoudarstvennyi Komitet Oborony*) est le Comité d'État à la Défense instauré le 30 juin 1941. Fort de cinq membres à l'origine (huit en 1942), placé sous la direction de Staline, il est l'organe

tout-puissant de direction de la guerre. Ses ordres ne sont soumis à aucun contre-pouvoir dans le Parti, l'État, l'armée ou les entreprises : ils ont préséance sur tout.

Le **Gosplan** (contraction de *Gosoudarstvennyi Komitet po Planirovaniu*, Comité d'État à la Planification) est créé en 1921 pour organiser l'économie de la fédération russe, puis celle de l'URSS en 1923. À l'origine organe consultatif, il se réorganise en 1928 suivant le principe de la planification autoritaire centralisée. Ses plans quinquennaux ont force de loi.

La **GPU** ou **Guépéou** (*Gosoudarstvennoé Polititcheskoé Oupravlenié*, mot à mot « Direction politique de l'État ») est la police politique secrète du régime soviétique entre 1922 et 1923. Elle succède à la Tcheka. En 1924, et jusqu'en 1934, elle est rebaptisée OGPU. Son fondateur et premier président est Félix Dzerjinski.

Le **GRU** (*Glavnoé Razvedyvatelnoé Oupravlenié*) est la Direction principale du renseignement militaire. Créé en 1918, en même temps que l'Armée rouge, il dépend de l'État-Major général et se consacre surtout à la recherche du renseignement à l'étranger.

Le 4 mars 1918, le Sovnarkom (Conseil des ministres), dirigé par Lénine, institue le **Haut Conseil militaire**, ou **Conseil militaire suprême**, et le place « à la tête de la défense du pays », en vue d'« unifier les activités de l'armée et de la marine ». L'ex-général tsariste Mikhaïl Bontch-Brouevitch et deux commissaires en prennent la direction. En septembre 1918, le Conseil militaire suprême est dissous, remplacé par le Conseil militaire révolutionnaire de la République.

La **katioucha**, ou « orgues de Staline », est le surnom donné par les soldats soviétiques au système de lancement multiple de roquettes sol-sol. Le premier système, le BM-8, entré en service en juillet 1941, délivrait huit roquettes explosives de 82 mm à 6 000 m à partir d'un châssis de camion.

Khozaïn signifie « maître » ou « patron ». Entre eux, les collaborateurs de Staline le désignaient souvent ainsi. Le mot est chargé de multiples

connotations puisque le tsar Nicolas II se disait le « *khozaïn* des âmes de la terre russe ».

Kriegsspiel est un mot allemand qui signifie « jeu de guerre » (*wargame* en anglais). Il s'agit d'une simulation de bataille ou d'opération, généralement sur carte, très codifiée, avec un arbitrage indépendant. Adopté par toutes les grandes armées au XIX^{e} siècle, cet exercice permet de tester les hypothèses opérationnelles, la logistique, etc.

Le **NKGB** (*Narodnyi Komissariat Gossoudarstvennoï Bezopasnosti*, commissariat du peuple à la Sécurité d'État) est créé en février 1941 en enlevant au NKVD ses fonctions de recherche du renseignement extérieur et de protection des dignitaires du régime. Il est dirigé par Vsevolod Merkoulov. Le 20 juillet 1941, il réintègre le giron du NKVD, pour être recréé à nouveau en avril 1943. En mars 1946, dans le cadre de la transformation des commissariats en ministères, le NKGB devient le MGB.

Le **NKVD** (*Narodnyi Komissariat Vnoutrennykh Del*) est le commissariat du peuple aux Affaires intérieures, créé en 1934. Il absorbe la Guépéou, devenant seul responsable de l'ordre intérieur, sous toutes ses formes : garde des frontières et des voies ferrées, police classique (milice), pompiers, police politique, gestion du Goulag et des prisons, espionnage, répression, déportations, persécutions des Églises et des minorités nationales, surveillance de l'opinion, etc.

La **nomenklatura** désigne l'élite du régime soviétique, classe ou caste jouissant de privilèges codifiés et étendus.

OGPU, voir **GPU**.

L'**ordre du Drapeau rouge** est la première décoration militaire soviétique, instituée le 16 septembre 1918, et la plus élevée jusqu'à l'institution de l'ordre de Lénine en 1930. L'ordre du Drapeau rouge récompense les actes d'héroïsme ou de bravoure, et peut être décerné à un individu, une unité, une ville, un navire, une entreprise. Peu à peu se prendra l'habitude de le décerner également pour vingt ou trente années de

service dans l'Armée rouge, la marine, la police ou le NKVD, ce qui traduit sa dévaluation.

L'**ordre de Lénine**, institué en 1930, peut être attribué à des civils comme à des militaires, pour services exceptionnels rendus à l'État, et n'est pas réservé aux citoyens soviétiques.

L'**ordre de Souvorov** est créé par le décret du Présidium du Soviet suprême de l'URSS du 29 juillet 1942, en même temps que les ordres de Koutouzov et d'Alexandre Nevski. Il est décerné aux commandants de l'Armée rouge pour des réalisations exceptionnelles en matière de commandement et de contrôle. Des unités militaires l'ont également reçu.

L'**ordre de la Victoire** (*Pobeda*) est l'ordre militaire le plus élevé de l'URSS et un des plus rares au monde. Établi par décret du Présidium du Soviet suprême de l'URSS du 8 novembre 1943, il récompense les généraux ou maréchaux qui ont contribué, à l'échelon du Front ou du groupe de Fronts, de façon majeure à la victoire dans la Seconde Guerre mondiale. Joukov, Vassilevski et Staline ont été décorés deux fois du *Pobeda*. Koniev, Rokossovski, Malinovski, Tolboukhine, Govorov, Timochenko, Antonov, Meretskov, mais aussi Eisenhower, Montgomery, Michel I^{er} de Roumanie, Tito, l'ont été une fois.

L'**Osoaviakhim** naît en 1927 du regroupement des activités de deux associations. L'OSO, société d'assistance à la défense de l'URSS, organise la formation militaire de base des citoyens, notamment le tir et l'orientation ; l'Aviakhim regroupe les amis de l'air (baptêmes de l'air, vol à voile, parachutisme) et de la chimie. Il en résulte une organisation de masse regroupant 5 millions de citoyens des deux sexes et pilier de la militarisation de la vie civile.

Les **Panzergrenadiers** sont les fantassins portés sur camion ou half-track qui font partie intégrante des divisions blindées allemandes.

Le sigle **RKKA** désigne l'Armée rouge des paysans et ouvriers de 1918 à 1946, date à laquelle apparaît l'appellation armée soviétique.

Smerch est la contraction russe de *Smert' chpionam !* (« Mort aux espions ! »). Le mot désigne le contre-espionnage militaire entre 1943 et 1946.

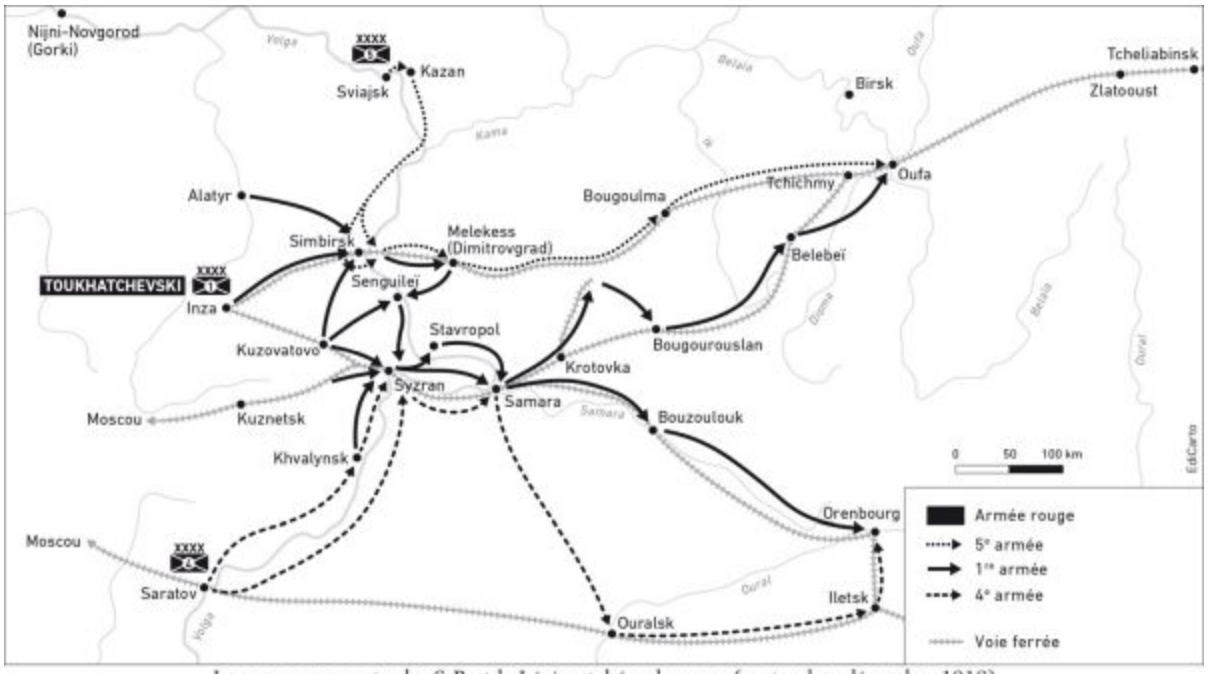
La **Stavka** désigne le petit état-major qui entoure Staline et prend les plus importantes décisions militaires durant la Grande Guerre patriotique. Créé le 23 juin 1941, cet état-major prend sa forme définitive le 8 août sous le nom de Stavka VK (Stavka du commandement suprême), avec Staline à sa tête. En sont aussi membres Timochenko, Joukov, Boudienny, Vorochilov, Chapochnikov et Molotov.

La **Tcheka** est la première police soviétique du régime soviétique, créée pratiquement en même temps que lui et dirigée par Félix Dzerjinski. Elle devient Guépéou (GPU) en 1922.

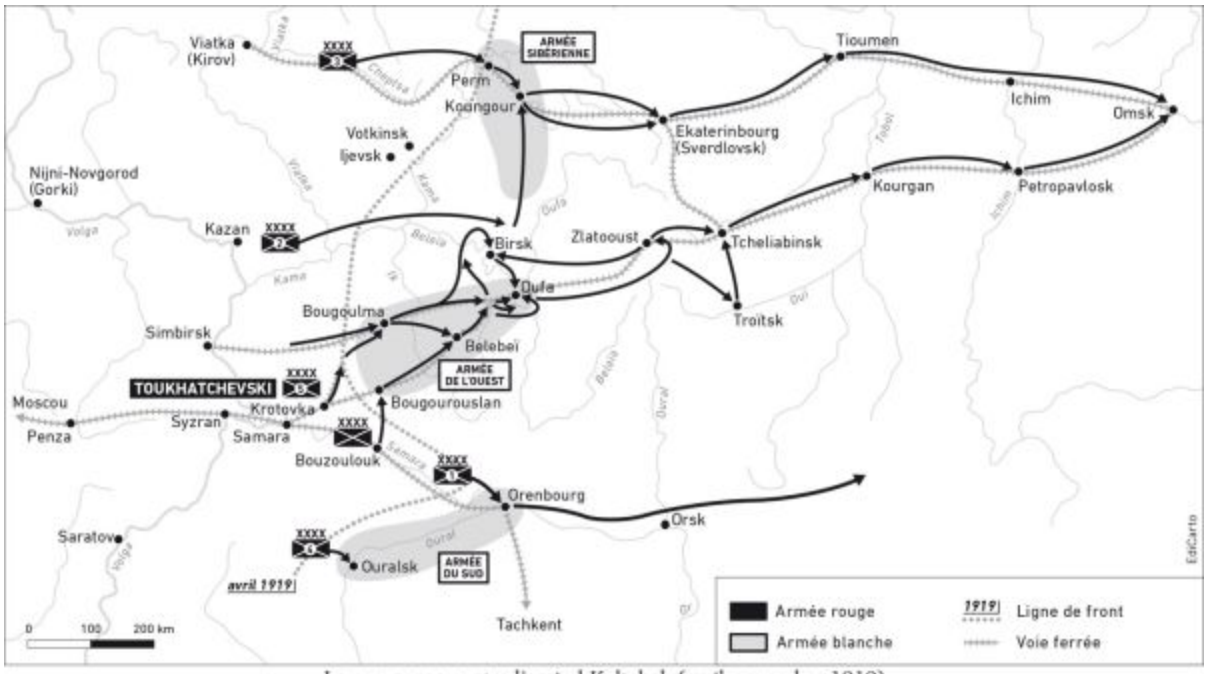
Le **Vojd** est l'équivalent russe de Führer, Duce ou Conducător. Il désigne le guide de la nation. À la différence du mot Führer, il intègre des connotations charismatiques et sacrées, sa racine remontant au slavon de la vieille Église russe.

CARTES

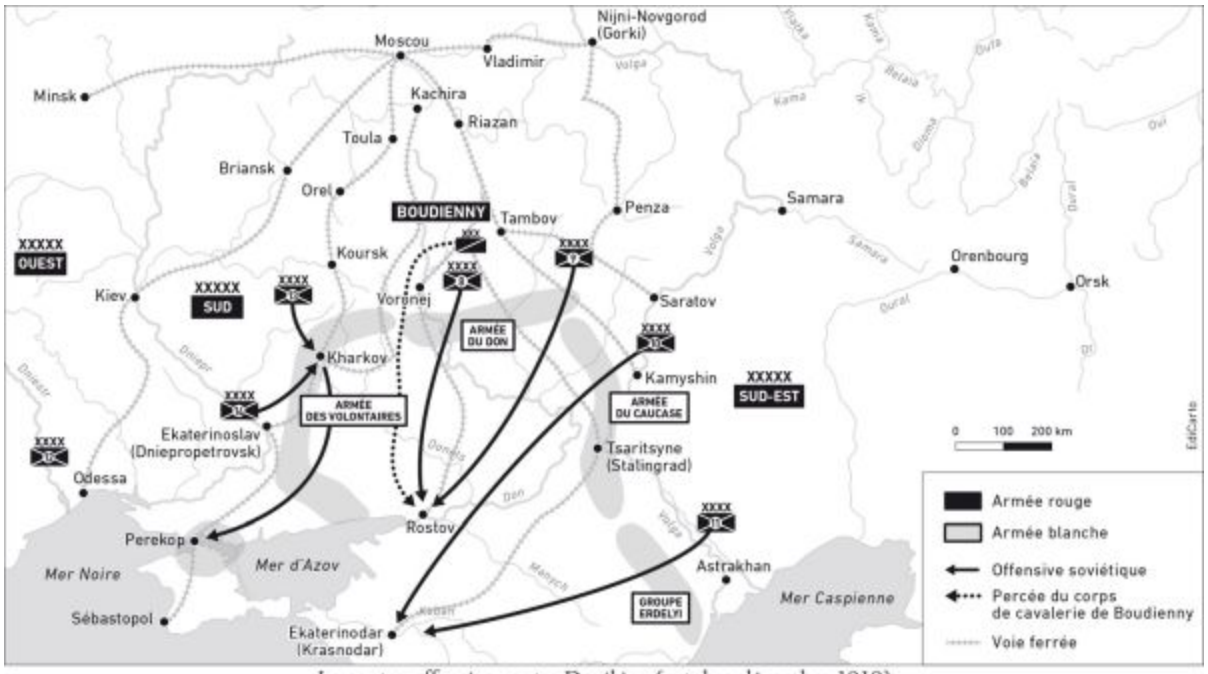
Les cartes ont été réalisées par EdiCarto.



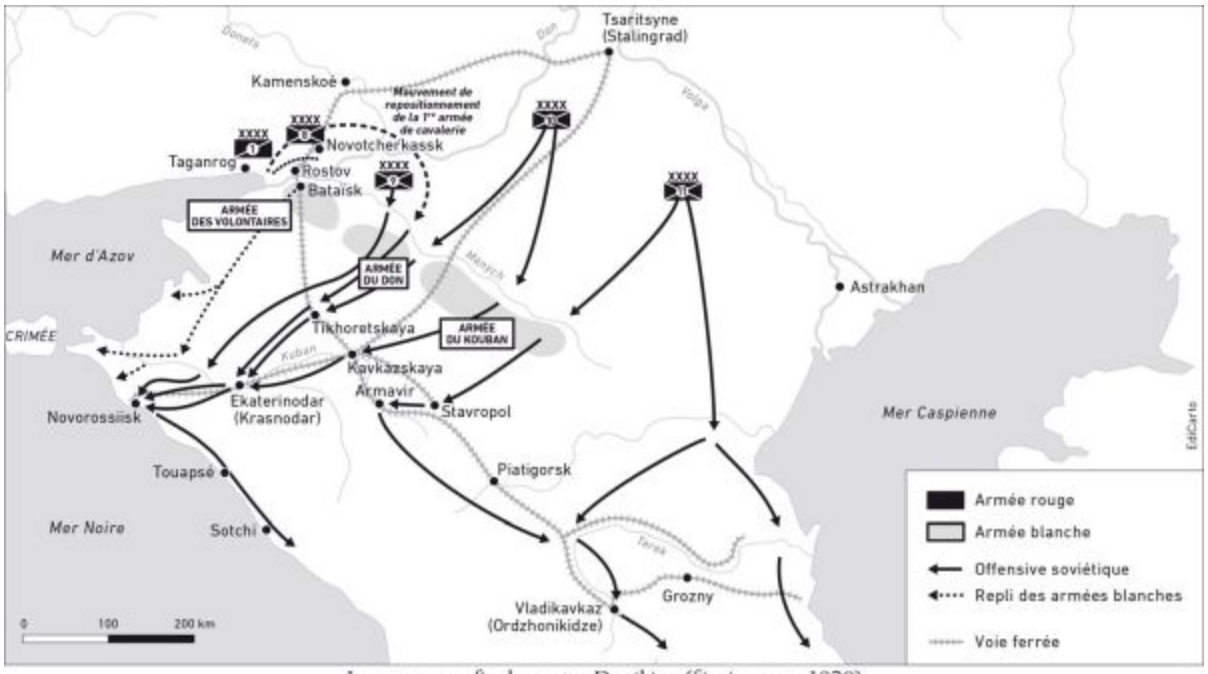
La campagne contre les S-R et la Légion tchécoslovaque (septembre-décembre 1918)



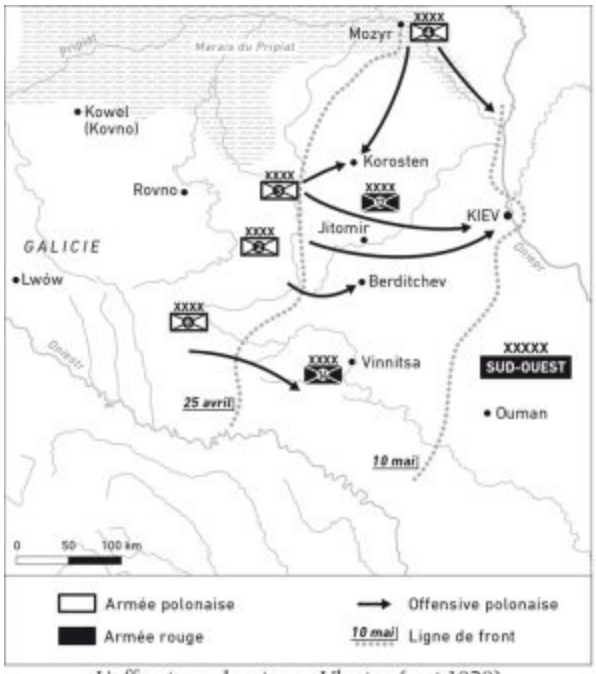
La campagne contre l'amiral Koltchak (avril-novembre 1919)



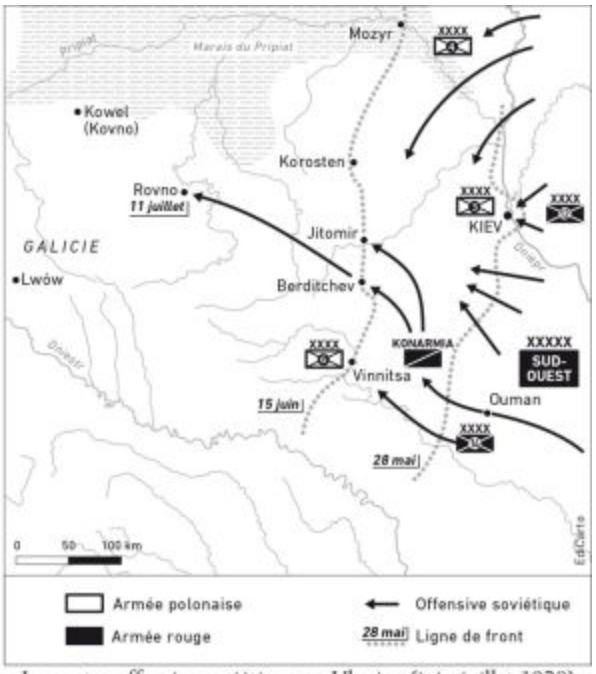
La contre-offensive contre Denikine (octobre-décembre 1919)



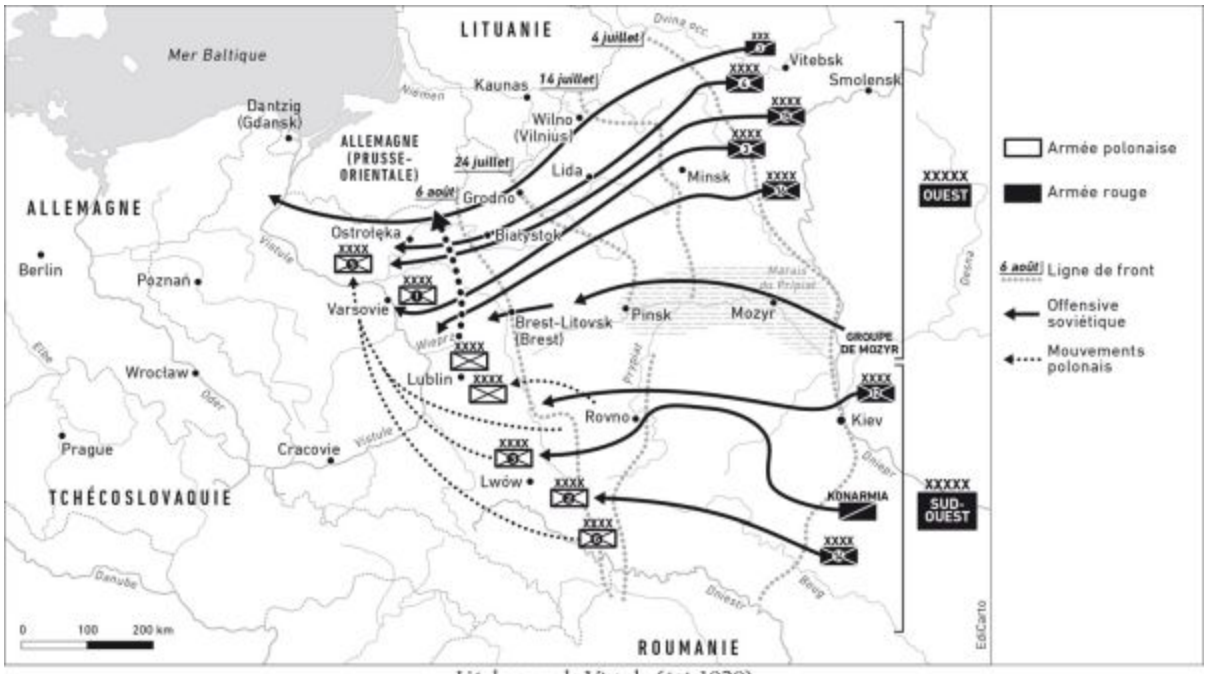
La campagne finale contre Denikine (février-mars 1920)



L'offensive polonaise en Ukraine (mai 1920)



La contre-offensive soviétique en Ukraine (juin-juillet 1920)



L'échec sur la Vistule (été 1920)

NOTES

Présentation

1. H. Shukman (dir.), *Stalin's Generals*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1993.

2. Mentionnons pour mémoire *Les Héritiers de Souvarov*, de Boris Alexandrov, édité chez Plon en 1958. L'auteur aborde très superficiellement, à partir de sources non mentionnées – vraisemblablement la presse de l'époque –, l'activité de six des maréchaux de notre échantillon.

3. J. Lopez et L. Otkhmezuri, *Joukov, l'homme qui a vaincu Hitler*, Paris, Perrin, 2013.

Portrait de groupe

1. I. Doubinski, *Osobyi Stchiot*, Moscou, Voenizdat, 1989, p. 71.

2. N. Zelov, S. Vakounov, N. Tesemnikova, *Neizvestnaïa Rossia XX Vek : Arkhivy, pisma, memuary*, Vypousk 4, Moscou, 1993, p. 140-228 (https://prozhito.org/notes?date=%221935-01-01%22&diaries=%5B309%5D).

3. I. Doubinski, *Osobyi Stchiot*, *op. cit.*, p. 71.

4. RGASPI, f. 558, op. 11, d. 1120, ll. 103-109, dans *Istotchnik*, n° 3, 2002, p. 72-75.

5. Interview par les auteurs. Voir J. Lopez et L. Otkhmezuri, *Grandeur et misère de l'Armée rouge*, 2e édition, Paris, Perrin, 2015, p. 120.

6. RGASPI, f. 17, op. 163, d. 1452, ll. 118-120.

7. RGASPI, f. 558, op. 11, d. 1329, l. 25.

8. Rokossovski est alors membre du Politburo du Parti communiste polonais.

1
Vorochilov
Le commissionnaire de Staline

1. 1. K. Vorochilov, *Stati i Retchi*, Moscou, Partizdat TsK VKP(b), 1937, p. 174-175.

2. 2. K. Vorochilov, *Rasskazy o jizni*, Moscou, Politizdat, 1968, livre 1, p. 247-248.

3. 3. N. Khrouchtchev, *Vremia, Liudi, Vlast (Vospominania)*, Moscou, Moskovskié Novosti, 1999, t. 1, p. 275.

4. 4. Voir la lettre de Staline adressée à Vorochilov le 14 mars 1929 dans *Sovetskoé Roukovodstvo. Perepiska. 1928-1941*, « Dokoumenty Sovetskoï Istorii », Moscou, Rosspen, 1999, p. 64.

5. RGASPI, F. 667, op. 1, D. 17, ll. 5-7, dans *Sovetskoé Roukovodstvo. Perepiska. 1928-1941*, *op. cit.*, p. 241.

6. Cité par N. Velikanov, *Vorochilov*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2017, p. 439.

7. A. Nosovitch, *Krasnyi Tsaritsyn, vzgliad iznutri. Zapiski Belogo Razvedtchika*, Moscou, 2010, p. 33.

8. *Istotchnik*, n° 5, 1995, p. 64.

9. R. Medvedev, *Oni okrujali Stalina*, Moscou, Izdatelstvo Polititcheskoï Literatury, 1990, p. 229.

10. A. Latychev, *Rassekretchenny Lenin*, Moscou, Mart, 1996, p. 277.

11. TsPA IML, F. 2, op. 1, D. 8179, dans A. Latychev, *Rassekretchenny Lenin*, *op. cit.*, p. 275.

12. *Izvestia TsK KPSS*, n° 11, 1989, p. 168.

13. *Ibid.*, p. 160-161.

14. *Ibid.*, p. 161.

15. *Ibid.*, p. 169.

16. R. Medvedev, *Oni okrujali Stalina*, *op. cit.*, p. 230.

17. A. Denikine, *Otcherki Russkoï Smouty*, Moscou, Aïris Press, 2003, t. 5, p. 483.

18. RGASPI, F. 669, op. 1, D. 30, L. 37, dans S. Voïtikov, *Trotski, Frounzé, Joukov. Iz istorii krasnogo bonapartizma*, Moscou, Vetché, 2019, p. 159-160.

19. K. Simonov, *Glazami tcheloveka moego pokolenia*, Moscou, Pravda, 1990, p. 29.

20. S. Minakov, *Sovetskaïa Voennaïa Elita 20-kh godov : Sostav, sotsiokulturnyé ossobennosti, polititcheskaïa rol*, Orel, Orelizdat, 2000, p. 413.

21. RGASPI, F. 74, op. 2, D. 87, ll. 58-58ob, dans S. Voïtikov, *Trotski, Frunzé, Joukov*, *op. cit.*, p. 307.

22. *Voennyé Arkhivy Rossii, 1 Vypousk*, Moscou, Voennyé Arkhivy Rossii, 1993, p. 406.

23. RGASPI, F. 17, op. 2, D. 94, L. 2.

24. *VIJ*, n° 4, 1993, p. 95-96.

25. F. Tchouev, *140 Besed s Molotovym*, Moscou, Terra, 1991, p. 166.

26. N. Khrouchtchev, *Vremia, Liudi, Vlast (Vospominania)*, *op. cit.*, p. 297 (http://lib.ru/MEMUARY/HRUSHEW/wospominaniya1.txt).

27. *Bolchaïa Tsenzura. Pisateli I Jurnalisty v Strané Sovetov. 1917-1956., Dokoumenty*, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 1999, p. 241.

28. R. Medvedev, *Oni okrujali Stalina*, *op. cit.*, p. 240.

29. Voir notamment les discours au plénum d'avril 1928, des XVI^e^ (juin-juillet 1930) et XVII^e^ congrès (janvier-février 1934).

30. N. Tarkhova, *Krasnaïa Armia I stalinskaïa kollektivizatsia 1928-1933 gg.*, Moscou, Rosspen, 2010, p. 261.

31. *Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. Oktiabr 1936. Dokoumenty i Materialy*, Moscou, Rosspen, 2009, p. 422-423.

32. K. Vorochilov, « XX let rabotche-krestianskoï krasnoï armii I voenno-morskogo flota », *Voennyi Vestnik*, vol. 18, p. 10.

33. « Retch Vorochilova na XVIII sezde VKPb », *Stenografitcheski otchiot XVIII siezdaVKB (b) 1939*, p. 192.

34. I. Latychev, *Iaponia, Iapontsy, Iaponovedy (kak skladyvalas I osvetchchalas v petchati vo vtoroï polovinè XX veka sovetsko-iaponskié otnochenia)*, Moscou, Algoritm, 2001, p. 46.

35. K. Vorochilov, *Stati i Retchi*, *op. cit.*, p. 346-347.

36. *Moskva Stalinskaïa*, *Bolchaïa Stalinskaïa Letopis*, Moscou, Exmo-Algoritm, 2011, p. 343.

37. Dans *Iosif Staline v obiatiakh semi (iz litchnogo arkhiva)*, édité par Yuri Mourine, Moscou, Édition Q, 1993, p. 165.

38. *Ibid.*, p. 169.

39. *Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. Noiabr 1937 g. Dokoumenty i Materialy*, Moscou, Rosspen, 2006, p. 291.

40. *VIJ*, n° 1, 1993, p. 60-61.

41. *Voprosy Istorii*, n° 8, 1994, p. 26-27.

42. *Ibid.*, n° 3, 1995, p. 13.

43. *Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. 1-4 Iunia 1937. Dokoumenty i Materialy*, Moscou, Rosspen, 2008, p. 336.

44. RGASPI, F. 17, op. 163, D. 1163, L. 71, dans *Sovetskoé Roukovodstvo. Perepiska. 1928-1941*, *op. cit.*, p. 369-370.

45. A. Kollontaï, *Diplomatitcheskié Dnevniki*, t. 2, p. 369-370 (https://prozhito.org/notes?date=%221937-01-01%22&diaries=%5B152%5D).

46. *Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. Noiabr 1937 g. Dokoumenty i Materialy*, *op. cit.*, p. 24.

47. N. Kouznetsov, « Kroutyé povoroty », *VIJ*, n° 6, 1993, p. 80.

48. Pavlenko, « Razmychlenia o Soudbé Polkovodtsa », dans A. Mirkina et V. Yarovikov, *Marchal Joukov : Polkovodets i Tchelovek*, Moscou, APN, 1988, vol. 2, p. 102-103.

49. N. Khrouchtchev, *Vremia, Liudi, Vlast (Vospominania)*, *op. cit.*, livre 1, p. 258.

50. K. Simonov, *Glazami tcheloveka moego pokolenia*, *op. cit.*, p. 161.

51. TsAMO, F. 48a, op. 3408, D. 15, L. 320, dans *Russki Arkhiv 5(1) Stavka 1941*. Directive Stavka n° 00937.

52. TsAMO RF, F. 148a, op. 3763, D. 78, ll. 42-46, dans *Blokada Leningrada v Dokoumentakh Rassekretchennykh Arkhivov*, édité par N. Volkovski, Moscou-Saint-Pétersbourg, Poligon, 2005, p. 30-31.

53. N. Kouznetsov, *Kroutyé povoroty : Iz zapisok admirala*, Moscou, Fond Kouznetsova, 1997.

54. *Gosoudarstvennyi Komitet Oborony SSSR Postanovlenia i Deiatelnost 1941-1945*, sous la direction de O. Khlevniuk, t. 1, p. 338. Le décret de nomination est le n° 2246 (GKO). Le décret d'annulation le n° 2527 ss (GKO).

55. *Ibid.*, p. 355.

56. *Zapis Vospominanii Joukova 1963-1964*, dans *Gueorgui Joukov : stenogramma oktiabrskogo (1957 g) plenuma TsK KPSS i drugié dokumenty*, p. 621-622.

2
Boudienny
Le Murat rouge

1. AA Politarchiv, XIII, T. 2. R. 105178, dans *General Vlassov, Istoria Predatelstva. Dokoumenty*, 2 tomes, 3 livres, édité par Vassili Khristoforov, Rosspen, Moscou, 2015, t. 1, p. 977-980. Voir également AP RF, F. 3, op. 50, D. 458, ll. 41-89, dans *General Vlassov, Istoria Predatelstva*, *op. cit.*, t. 2, p. 15-39.

2. A. Broussilov, *Moï Vospominania*, Minsk, Harvest, 2003, p. 382.

3. L. Trotski, *Moïa Jizn*, Moscou, Kniga, 1990, t. 2, p. 175.

4. RTsKhIDNI, F. 85, op. 8, D. 4, L. 1, dans *Bolchevitskoé Roukovodstvo. Perepiska. 1912-1927*, « Dokoumenty Sovetskoï Istorii », Moscou, Rosspen, 1996, p. 118.

5. A. Ganine, *Sem « potchemu » rossiiskoï grajdanskoï voïny*, Moscou, Piatyi Rim, 2018, p. 212-213.

6. Sur cette affaire, voir l'article de Polikarpov, « U Istokov legendy o Boudionnom », dans V. Polikarpov (Pamiati), *Na Fronté Istorii Grajdanskoï Voïny*, Moscou, Sobranié, 2009.

7. RTsKhIDNI, F. 5, op. 1, D. 2435, L. 6, dans *Bolchevitskoé Roukovodstvo. Perepiska. 1912-1927*, *op. cit.*, p. 117.

8. F. 33988, op. 2, D. 119, L. 154, dans *Revvoensovet Respubliki. Protokoly 1920-1923*, Moscou, 2000, p. 63.

9. F. 4, op. 18, D. 3, ll. 43-46, dans *Revvoensovet Respubliki. Protokoly 1920-1923*, *op. cit.*, p. 61.

10. Isaac Babel, *Journal de 1920*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1997, p. 321. Entrée du 6 août.

11. RTsKhiDNI, F. 17, op. 65, D. 153, ll. 25, 29, 40, dans Guenis, « Pervaïa Konnaïa Armia : za koulisami slavy », *Voprosy Istorii*, n° 12, 1994.

12. RTsKhiDNI, F. 17, op. 109, D. 73, ll. 91, 11, 17, 8, dans Guenis, « Pervaïa Konnaïa Armia : za koulisami slavy », *Voprosy Istorii*, n° 12, 1994.

13. A. Denikine, *Otcherki Russkoï Smouty*, *op. cit.*, vol. 3, p. 754.

14. A. Golubintsev, *Kazatchié vandeïa*, Moscou, Vetché, 2014, chap. 20.

15. S. Lazarev, *Sociokulturnyi sostav voennoï elity 1931-1938 gg. I ego otsenki v pressé russkogo zarubejia* (thèse), Orel, 2011, p. 73.

16. F. Chaliapine, *Maska i doucha. Moï sorok let na teatrakh*, Moscou, Prozaïk, 2013, p. 260-262.

17. I. Babel, *Journal de 1920*, *op. cit.*, p. 349-353.

18. C. Zetkin, *Reminiscences of Lenin*, Londres, Modern Books, 1929, p. 20-21.

19. Guenis, « Pervaïa Konnaïa Armia : za koulisami slavy », *Voprosy Istorii*, n° 12, 1994.

20. Douchenkine, « Vtoraïa Konnaïa Armia v boiakh za Krym », *VIJ*, n° 4, 1967.

21. Guenis, « Pervaïa Konnaïa Armia : za koulisami slavy », *Voprosy Istorii*, n° 12, 1994.

22. RTsKhDNI, F. 5, op. 1, D. 930, L. 3, dans *Bolchevitskoé Roukovodstvo. Perepiska. 1912-1927*, *op. cit.*, p. 196-197.

23. RGVA, F. 9, op. 3, D. 250, ll. 8-13, dans *Reforma v Krassnoï Armii Dokoumenty i materialy 1923-1928 gg.*, Moscou, Letni Sad, 2006, livre 1, p. 641-644.

24. B. Bajanov, *Bajanov révèle Staline. Souvenirs d'un ancien secrétaire de Staline*, Paris, Gallimard, 1979, p. 129-130.

25. http://bulgakov.lit-info.ru/bulgakov/publicistika/dnevnik-1925.htm

26. Cité par B. Sokolov, *Krasnyi Murat*, Moscou, JZL, 2008, p. 307.

27. I. Domnin, et A. Savinkine (dir.), *Voennaïa mysl v izgnanii. Rossiiski voennyi sbornik*, Vypousk 16, Moscou, Russki Put-Voennyi Universitet, 1999, p. 259.

28. RGVA, F. 4, op. 18, D. 59, ll. 42-49, dans *Russki Arkhiv : Velikaïa Otetchestvennaïa*, vol. 1, *Nakanouné Voïny Materialy Sovechtchania vyschego rukovodiachtchego sostava RKKA 23-31 dekabria 1940 g.*, t. 12 (1), Moscou, Terra, 1993, p. 272-273.

29. RGASPI, F. 74, op. 2, D. 87, L. 58. Lettre de Tiutkine au procureur du district militaire de Moscou, 2 février 1926.

30. RGVA, F. 33987, op. 3, D. 836, ll. 11-12, dans O. Souvenirov, *1937. Traguedia Krassnoï Armii*, Moscou, Exmo, 2009, p. 112.

31. RGVA, F. 33987, op. 3, D. 836, L. 7, dans O. Souvenirov, *1937. Traguedia Krassnoï Armii*, *op. cit.*, p. 112.

32. *Glazami Razvedki. SSSR I Evropa, 1919-1938. Sbornik Dokoumentov iz Rossiiskikh arkhivov*, Moscou, Istlit, 2015, p. 468.

33. Cité dans A. Petchionkine, *Stalin i Voennyi Sovet*, Moscou, VZFEI, 2007, p. 116.

34. B. Sokolov, *Krasnyi Murat*, *op. cit.*, p. 307.

35. AP RF, F. 3, op. 24, D. 331, ll. 46-53, dans V. Khaustov et L. Samuelson, *Staline, NKVD i Repressii 1936-1938 gg.*, Moscou, Rosspen, 2010, p. 214-215.

36. AP RF, F. 3, op. 24, D. 404, ll. 95-107, dans *Loubianka, Sovetskaïa Elita na Stalinskoï Golgofe 1937-1938. Dokoumenty*, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond

« demokratia », Moscou, 2011, p. 50-55.

37. V. Khaustov et L. Samuelson, *Staline, NKVD i Repressii 1936-1938 gg.*, *op. cit.*, p. 215.

38. AP RF, F. 3, op. 24, D. 406, ll. 134-163, dans *Loubianka, Sovetskaïa Elita na Stalinskoï Golgofe 1937-1938. Dokoumenty*, *op. cit.*, p. 222-223.

39. AP RF, F. 3, op. 24, D. 407, ll. 1-34, dans *Loubianka, Sovetskaïa Elita na Stalinskoï Golgofe 1937-1938. Dokoumenty*, *op. cit.*, p. 239.

40. Cité dans A. Petchionkine, *Stalin i Voennyi Sovet*, *op. cit.*, p. 124.

41. Par exemple, on la retrouve encore en 2006 dans *Argumenty i fakty*, 20 juin.

42. RGVA, F. 4, op. 18, D. 59, ll. 42-49, dans *Russki Arkhiv : Velikaïa Otetchestvennaïa*, vol. 1, *Nakanouné Voïny Materialy Sovechtchania vyschego rukovodiachtchego sostava RKKA 23-31 dekabria 1940 g.*, *op. cit.*, p. 272-273.

43. A. O. Chubaryan et H. Shukman, *Stalin and the Soviet-Finnish War*, Londres, Routledge, 2002, p. 113.

44. Cité par Viktor Anfilov, dans H. Shukman (dir.), *Stalin's Generals*, *op. cit.*, p. 62.

45. *Izvestia TsK KPSS*, n° 7, 1990, p. 209.

3
Egorov
L'oublié de l'Histoire

1. A. P. Nenarokov, *Vernost Dolgu. O marchalé Sovetskogo Soiuza A. I. Egorové*, Moscou, Izdatelstvo Polititcheskoï Literatury, 1989, p. 16.

2. *Voennyi Sovet pri Narodnom Kommissaré Oborony SSSR. Noiabr 1937 g. Dokoumenty i Materialy*, *op. cit.*, p. 299.

3. *VIJ*, n° 3, 1992, p. 5.

4. B. Sokolov, *Istreblionnyé Marchaly*, Smolensk, Rusitch, 2000, p. 214.

5. A. Kokoshin, *Vydaiuchiisia otetchestvennyi voennyi teoretik i voenonatchalnik Alexandre Svetchin. O ego jizni, ideiakh, trudakh i nasledii dlia nastoiatchego i buduchtchego*, Moscou, MGU, 2013, p. 111-112.

6. TsGASA, F. 1, op. 2, D. 205, ll. 157-158, dans *VIJ*, n° 2, 1967, p. 96-100.

7. A. Ganine, *Povsednevnaïa Jizn Genchtabistov pri Leniné i Trotskom*, Moscou, Koutchkovo Polé, 2016, p. 91.

8. Voir notamment W. B. Lincoln, *Red Victory*, New York, Da Capo Press, 1999.

9. *Istoritcheski Arkhiv*, n° 1, 1962, p. 204-205.

10. A. Egorov, *Razgrom Denikina 1919*, Moscou, AST, 2003, p. 152.

11. A. Startsev, *Russkié Bloknoty Djona Rida*, Moscou, Sovetski Pisatel, 1968, p. 224.

12. *Voennyé Arkhivy Rossii, 1 Vypousk*, *op. cit.*, p. 76.

13. TsAMO, F. 33987, op. 3, D. 56, L. 62. Cité par Y. Diakov, T. Bushueva, *Fachitski metch kovalsia v SSSR : Krasnaïa Armia i Reichswehr. Taïnoé Sotrudnitchestvo 1922-1933. Neizvestnyé Dokoumenty*, Moscou, Rosspen, 1992, p. 273-274.

14. F. Tchouev, *140 Besed s Molotovym*, *op. cit.*, p. 131.

15. *Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. Noiabr 1937 g. Dokoumenty i Materialy*, *op. cit.*, p. 325.

16. *Ibid.*, p. 291.

17. B. Sokolov, *Istreblionnyé Marchaly*, *op. cit.*, p. 233.

18. AP RF, F. 3, op. 24, D. 404, L. 95, dans V. Khaustov et L. Samuelson, *Staline, NKVD i Repressii 1936-1938 gg.*, *op. cit.*, p. 216.

19. J. Staline, *Sotchinenia*, Tver, 1946-2018, t. 18, p. 146 (http://grachev62.narod.ru/stalin/t18/t18_067.htm).

20. En réalité, il était issu d'une petite bourgeoisie d'employés.

21. RGASPI, F. 558, op. 11, D. 1120, ll. 103-109, dans *Istotchnik*, n° 3, 2002, p. 72-75.

22. AP RF, F. 3, op. 24, D. 330, ll. 112-113, dans *Loubianka Stalin i Glavnoé Oupravlenié Gosbezopasnosti NKVD 1937-1938. Dokoumenty*, p. 465-466.

23. *VIJ*, n° 2, 1993, p. 75.

24. AP RF, F. 3, op. 24, D. 338, L. 4, dans *Loubianka Stalin i Glavnoé Oupravlenié Gosbezopasnosti NKVD 1937-1938. Dokoumenty*, p. 490.

4
Bliukher
Le Sibérien

1. G. Joukov, *Vospominania i Razmychlenia*, 10e édition, Moscou, APN, 1990, t. 1, p. 137.

2. R. Gul, *Ia Unios Rossiu*, Moscou, BSG Press, 2001, t. 1, p. 371.

3. *Amourski Gosoudarstvennyi Oblastnoï Arkhiv*, F. 194, op. 1, D. 33, ll. 8-9, dans V. S. Milbakh, *Polititcheskié repressii komandno-natchalstvuiuchtchego sostava (1937-1938)*, Saint-Pétersbourg, Université de Saint-Pétersbourg, 2007, p. 103.

4. S. Mamontov, *Pokhody i Koni*, Paris, Ymca Press, 1981 (http://militera.lib.ru/memo/russian/mamontov_si/index.html).

5. B. Sokolov, *Istreblionnyé Marchaly*, *op. cit.*, p. 18-19.

6. Cité par B. Sokolov, *ibid.*, p. 25. La lettre est du 20 juillet 1920.

7. TsGASA, F. 221, op. 1, D. 2, ll. 111-112, cité dans Bliukher, *Stati i Retchi*, Moscou, Voenizdat, 1963, p. 89-90.

8. A. I. Kartunova, *Bliukher v Kitaé*, Moscou, Glavnaia redaktsiia vostochnoi literatury, 1979, p. 160-161.

9. AVP RF, F. 100, op. 8, papka 110, ll. 385-386, dans *Bliukher v Kitaé*, *op. cit.*, p. 44-46.

10. *Perepiska I. V. Stalina et G. V. Tchitcherina s polpredom SSSR v Kitaé L. M. Karakhanom 1923-1926*, p. 549. Lettre du 23 juin 1925.

11. V. Ussov, *Sovetskaïa Razvedka v Kitaé. 30-e gody XX veka*, Moscou, Olma Press, 2002, p. 219-220.

12. AVP RF, F. 100, op. 10, D. 2, papka 123, ll. 3-12, dans *Perepiska I. V. Stalina et G. V. Tchitcherina s polpredom SSSR v Kitaé L. M. Karakhanom 1923-1926*, p. 625-633.

13. Voir le rapport de l'ambassade soviétique en Chine envoyé à Vorochilov en mai 1927. AVP RF, F. 04, op. 22, D. 195, papka 177, ll. 16-24, dans *Bliukher v Kitaé*, *op. cit.*, p. 535-542. Voir également le verbatim de la conversation entre Vorochilov et Radkevitch, un des conseillers militaires en Chine, en juillet 1927. RGVA, F. 33987, op. 3, D. 135, ll. 232-243, dans *Bliukher v Kitaé*, *op. cit.*, p. 544-554.

14. A. I. Kartunova, *Bliukher v Kitaé*, *op. cit.*, p. 556.

15. Hencke à Brockdorff, 28/4/1928, ADAP, B, vol. VIII, doc. 259 et 260.

16. Voir N. Tcherouchev, *1937 god : Elita Krassnoï Armii na Golgofé*, Moscou, Vetché, 2003 p. 56 (http://militera.lib.ru/research/cheryshev_ns/01.html).

17. P. Rotmistrov, *Stalnaïa Gvardia*, Moscou, Voenizdat, 1984, p. 31, 37.

18. Dans *VIJ*, n° 4, 1989, p. 83-86.

19. *Stalin i Kaganovitch. Perepiska. 1931-1936*, p. 135.

20. *Ibid.*, p. 141.

21. Cité par N. Tcherouchev, *1937 god : Elita Krassnoï Armii na Golgofé*, *op. cit.* (http://militera.lib.ru/research/cheryshev_ns/01.html).

22. *Loubianka Stalin i Glavnoé Oupravlenié Gosbezopasnosti NKVD 1937-1938. Dokoumenty*, p. 327-328.

23. *Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. 1-4 Iunia 1937. Dokoumenty i Materialy*, *op. cit.*, p. 132.

24. RGVA, F. 33879, op. 1, D. 121, ll. 56-412, dans V. S. Milbakh, *Polititcheskié repressii komandno-natchalstvuiuchtchego sostava (1937-1938)*, *op. cit.*, p. 108-109.

25. RGVA, F. 33879, op. 1, D. 1335, L. 161, dans V. S. Milbakh, *Polititcheskié repressii komandno-natchalstvuiuchtchego sostava (1937-1938)*, *op. cit.*, p. 113.

26. V. Khaustov et L. Samuelson, *Staline, NKVD i Repressii 1936-1938 gg.*, *op. cit.*, p. 196.

27. *Loubianka Stalin i Glavnoé Oupravlenié Gosbezopasnosti NKVD 1937-1938. Dokoumenty*, p. 166-169.

28. *Glazami Razvedki. SSSR I Evropa, 1919-1938. Sbornik Dokoumentov iz Rossiiskikh arkhivov*, p. 468-469.

29. N. Velikanov, *Bliukher*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2010, p. 241.

30. V. Milbach, *Polititcheskié repressii komandno-natchalstvuiuchtchego sostava (1937-1938)*, *op. cit.*, p. 53.

31. N. Tarkhova, « Voennyi Konflikt v raïone ozera Khassan : vzgiad Arkheografa », dans N. Reznik (dir.), *Na Granitsé Tutchi Khodiat Khmuro (K 65-letiu sobytii u ozera Khassan)*, Moscou, Kutchkovo Polé, 2005, p. 163-164 (http://militera.lib.ru/docs/da/sb_na_granitse_tuchi_hodyat_hmuro/16.html).

32. RGVA, F. 33879, op. 1, D. 1428, ll. 1-329. D. 1429. L. 1-186, dans Nagaev, « K Utotchneniu Poter Sovetskikh Voïsk v period boevykh deïstviakh v raïoné ozera Khassan v 1938 », dans N. Reznik (dir.), *Na Granitsé Tutchi Khodiat Khmuro (K 65-letiu sobytii u ozera Khassan)*, *op. cit.*, p. 130.

33. *Reabilitatsia : Kak Bylo. Fevral 1956-Natchalo 80-kh godov. Dokoumenty. Rossia XX vek. Dokoumenty*, édité par Alexandre Yakovlev, Fond « demokratia », Moscou, 2003, p. 764.

34. *Ibid.*, p. 765.

35. *Ibid.*, p. 766.

36. *Voennyi Sovet pri Narodnom komissaré oborony SSSR. 1938, 1940 gg. Dokoumenty i Materialy*, *op. cit.*, p. 255-258.

5
Toukhatchevski
L'enfant prodige de l'Armée rouge

1. G. Joukov, *Vospominania i Razmychlenia*, *op. cit.*, t. 1, p. 182.

2. P. Fervacque, *Le Chef de l'Armée rouge*, Paris, Eugène Fasquelle éditeur, 1928, p. 33.

3. Yulia Kantor, *Voïna i Mir Toukhatchevskogo*, Moscou, Ogoniok, 2005, p. 22.

4. TsAMO, F. 5881, op. 2, D. 579, ll. 1-10, dans *VIJ*, n° 12, 1990, p. 88-90.

5. P. Fervacque, *Le Chef de l'Armée rouge*, *op. cit.*, p. 13. Les autres citations, p. 29, 63, 79, 82.

6. J. Lacouture, *De Gaulle*, t. 1, *Le Rebelle*, Paris, Le Seuil, 1984, p. 264.

7. GASBU FP, D. 67093, T. 14, p. 306-309, dans I. Tintchenko, *Golgofa Russkogo ofitserstva v SSSR 1930-1931 gody*, Moscou, MONF, 2000, doc. n° 14 (http://xxl3.ru/krasnie/tinchenko/razd3-1.html#sh).

8. Y. Koritski, S. Melnik-Toukhatchevskaïa, B. Tchistov (dir.), *Marchal Toukhatchevski Vospominania Druzeï i soratnikov*, Moscou, Voenizdat, 1965, p. 11.

9. *Ibid.*, p. 15.

10. M. Toukhatchevski, *Izbrannyé proizvedenia*, Moscou, Voenizdat, 1964, vol. 2, *1928-1937*, p. 4.

11. *Ibid.*, vol. 1, *1919-1927*, p. 27-30 (http://militera.lib.ru/science/tuhachevsky/01.html).

12. *Ibid.*, vol. 1, p. 47-48.

13. *VIJ*, n° 5, 1990, p. 30-31.

14. *Direktivy komandovania frontov Krasnoi Armii (1917-1920)*, Moscou, Sbornik dokumentov, 1971-1978, T. III, doc. 40-44, p. 47-49.

15. *Pismo k tovarichtchu Zinovievou*, dans M. Toukhatchevski, *Voïna Klassov : stati 1919-1920*, Moscou, Gosizdat, 1921, p. 138-140.

16. *Direktivy Glavnogo Komandovania Krasnoï Armii (1917-1920)*, Moscou, Voenizdat, 1969, p. 641-642.

17. *Ibid.*, p. 643-644.

18. *Ibid.*, p. 644.

19. *Ibid.*, p. 645.

20. R. Pipes, *The Unknown Lenin*, New Haven (Connect.), Yale University Press, 1996, p. 90.

21. RTsKhIDNI, F. 558, op. 1, D. 5551, ll. 3-4, dans *Bolchevitskoé Roukovodstvo. Perepiska. 1912-1927*, *op. cit.*, p. 148.

22. *Direktivy Glavnogo Komandovania Krasnoï Armii (1917-1920)*, *op. cit.*, p. 646.

23. *Ibid.*, p. 647.

24. *Ibid.*, p. 648-649.

25. *Ibid.*, p. 649-652.

26. *Lenin, Neizvestnyé Dokoumenty. 1891-1922*, Moscou, Rosspen, 1992, p. 382-383, 386-387.

27. RTsKhIDNI, F. 558, op. 1, D. 5213, L. 1, dans *Bolchevitskoé Roukovodstvo. Perepiska. 1912-1927*, *op. cit.*, p. 156.

28. RTsKhIDNI, F. 2, op. 1, D. 24509, ll.1-2, dans Kronstadskaïa Traguedia 1921 g. Dokoumenty v 2-kh knigakh, Moscou, Rosspen, 1999, livre 1, p. 350-351.

29. V. I. Lénine, *Sotchineniia*, Moscou, GIPL, 4e éd., vol. 32, p. 160.

30. M. Toukhatchevski, « Borba kontrrevoliutsionnymi vosstaniiami », *Voina i revoliutsia*, no 8, 1926, p. 5.

31. *Ibid.*

32. A. S. Bobkov, « On the issue of using asphyxiating gas in the suppression of the Tambov uprising », *Slavic Military Studies*, 25, 1, 2012, p. 65-104.

33. N. Kakourine, *Russko-Polskaïa kompania 1918-1920 : Polit.-Strateg. Otcherk*, Moscou, Vyschaïa Voennaïa Redaktskia, 1922, p. 14.

34. RGVA, F. 33998, op. 2, D. 672, ll. 16-21, dans *Reforma v Krassnoï Armii Dokoumenty i materialy 1923-1928 gg.*, *op. cit.*, livre 2, p. 173-174.

35. Proposition du 27 avril 1928, RGVA, F. 4, op. 1, D. 720, L. 136.

36. *Voennyé Arkhivy Rossii, 1 Vypousk*, *op. cit.*, p. 78.

37. M. Toukhatchevski, *Izbrannyé proizvedenia*, *op. cit.*, vol. 2, p. 196 (http://militera.lib.ru/science/tuhachevsky/35.html#).

38. *Voennyé Arkhivy Rossii, 1 Vypousk*, *op. cit.*, p. 78.

39. *Sovetskoé Roukovodstvo. Perepiska. 1928-1941*, *op. cit.*, p. 113.

40. P. Soudoplatov, *Razvedka i Kreml. Zapiski nejelatenogo svidetelia*, Moscou, Algoritm, 2018, p. 102-103 ; O. Ken, *Mobilizatsionnoé planirovanié i polititcheskié rechenia (konets*

1920-seredina 1930 godov), Moscou, OGI, 2008, p. 318.

41. RGVA, F. 33987, op. 3, D. 155, ll. 185-209, dans N. Chilo et A. Gluchko, *Marchal Toukhatchevski. Mozaïka razbitogo Zerkala*, Moscou, Centrepoligraf, 2014, p. 656-657.

42. Cité par O. Khlevniuk, *Master of the House*, New Haven (Connect.), Yale University Press, 2009, p. 18.

43. *Voenno-istoricheskii arkhiv*, vol. 1, p. 248-249.

44. *Pisma I. V. Stalina V. M. Molotovu, 1925-1936 gg. Sbornik Dokumentov*, 1995, p. 231-232.

45. *Na priomé u Stalina. Tetrad (jurnaly) zapiseï lits, priniatykh I.V. Stalinym (1924-1953 gg.)*, Moscou, Novyi Hronograf, 2008, p. 40.

46. *Voennyé Arkhivy Rossii, 1 Vypousk*, *op. cit.*, p. 79-80.

47. Lettre du 5 mai 1932, dans S. Minakov, *Sovetskaïa Voennaïa Elita 20-kh godov : Sostav, sotsiokulturnyé ossobennosti, polititcheskaïa rol*, *op. cit.*, p. 445.

48. S. W. Stoecker, *Forging Stalin's Army*, Boulder (Colorado), Westview Press, 1998.

49. M. Toukhatchevski, *Izbrannyé proizvedenia*, *op. cit.*, vol. 1, p. 15.

50. M. Toukhatchevski, « La guerre future », partie VI, L. 21-22. Cité par Sally Stoecker, *Forging Stalin's Army*, *op. cit.*, p. 151-152.

51. M. Toukhatchevski, *Izbrannyé proizvedenia*, *op. cit.*, vol. 1, p. 18.

52. *Marchal Joukov, kakim my ego pomnim*, Moscou, Politizdat, 1988, p. 128-129.

53. A. Pomogaïbo, *Orujié pobedy i NKVD. Konstruktory v tiskakh repressii*, Moscou, Vetché, 2004.

54. http://hrono.ru/vkpb_17/18_8.html

55. *Izvestia TsK KPSS*, n° 1, 1990, p. 162-163.

56. Y. Kantor, *Voïna i Mir Toukhatchevskogo*, *op. cit.*, p. 454-455.

57. Journal *Posechtchenii*, p. 209.

58. *Voennyé Arkhivy Rossii, 1 Vypousk*, *op. cit.*, p. 41.

59. Y. Koritski, S. Melnik-Toukhatchevskaïa, B. Tchistov (dir.), *Marchal Toukhatchevski Vospominania Druzeï i soratnikov*, *op. cit.*, p. 69-70.

60. B. Sokolov, *Mikhaïl Toukhatchevski, Jizn i Smert « Krasnogo Marchala »*, Smolensk, Rusitch, 1999, p. 401. Voir aussi Y. Koritski, S. Melnik-Toukhatchevskaïa, B. Tchistov (dir.), *Marchal Toukhatchevski Vospominania Druzeï i soratnikov*, *op. cit.*, p. 74.

61. TsAMO, F. 31983, op. 3, D. 152, ll. 151-152 ; F. 25871, op. 2, D. 1275, ll. 192, 324, dans V. Daïnes, « Istoritcheskié Portrety. Mikhaïl Nikolaevitch Toukhatchevski », *Voprosy Istorii*, n° 10, 1989, p. 38-60.

62. *Voennyé Arkhivy Rossii, 1 Vypousk*, *op. cit.*, p. 43-44.

63. *Ibid.*, p. 59.

64. *Ibid.*, p. 43.

65. *Ibid.*, p. 43.

66. V. Vernadski, *Dnivniki, 1937*, Kiev, Naukova Dumka, 1997, p. 143.

67. *L'Étoile rouge*, 12 juin 1937.

68. *Voennyé Arkhivy Rossii, 1 Vypousk*, *op. cit.*, p. 55-56.

69. *Ibid.*, p. 56.

70. RGASPI, F. 558, op. 11, D. 1120, L. 103-109, dans *Istotchnik*, n° 3, 2002, p. 73.

71. F. Tchouev, *Poluderjavny Vlastelin*, Moscou, Olma Press, 2000, p. 35-36 ; F. Tchouev, *140 Besed s Molotovym*, *op. cit.*, p. 19.

72. F. Tchouev, *Tak Govoril Kaganovitch. Ispoved Stalinskogo Apostola*, Moscou, Rossiiskkoé Tovarichestvo, 1992 (http://aleksandr-kommari.narod.ru/kaganovich.html) ; F. Tchouev, *Kaganovitch, Chepilov*, Moscou, Olma Press, 2000, p. 53-54, 103-105.

73. S. Lazarev, *Sociokulturnyi sostav voennoï elity 1931-1938 gg. I ego otsenki v pressé russkogo zarubejia* (thèse), *op. cit.*, p. 133.

74. Sur la critique, voir le journal de Koutiakov (entrée du 2 mars 1936), dans B. Viktorov, *Bez grifa « sekretno ». Zapiski Voennogo prokurora*, Moscou, Yuriditcheskaïa Literatura, 1990, p. 258-259.

75. Voir le témoignage de Khrouliov, *Zapiski intendanta. Neopublikovannaïa rukopis*.

76. *Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. 1-4 Iunia 1937. Dokoumenty i Materialy*, *op. cit.*, p. 82-83.

77. G. Joukov, *Vospominania i Razmychlenia*, *op. cit.*, p. 182.

78. RGASPI, F. 558, op. 11, D. 1120, L. 103-109, dans *Istotchnik*, n° 3, 2002, p. 75.

79. *Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. 1-4 Iunia 1937. Dokoumenty i Materialy*, *op. cit.*, p. 142-143.

6
Timochenko
Le perdant

1. I. Babel, *Journal de 1920*, *op. cit.*, p. 260-261. Entrée de 14 juillet.

2. L. Mletchine, *Iosif Stalin, ego marchaly i generally*, Moscou, Centrepoligraf, 2004, p. 394.

3. *Ibid.*

4. N. Khrouchtchev, *Vremia, Liudi, Vlast (Vospominania)*, *op. cit.*, t. 1, p. 383-384.

5. *Voennyé Arkhivy Rossii, 1 Vypousk*, *op. cit.*, p. 44.

6. RGVA, F. 25900, Op. 6, D. 8, L. 36-37, dans N. Tcherouchev, *1937 god : Elita Krassnoï Armii na Golgofé*, *op. cit.* (http://militera.lib.ru/research/cheryshev_ns/01.html).

7. O. Souvenirov, *1937. Traguedia Krassnoï Armii*, *op. cit.*, p. 519-520.

8. Voir le rapport du commandant de la 163e division adressé au commandant de 9e armée. Cité dans *K 70-letiu nachala Vtoroï Mirovoï Voïny. Isledovania, Dokoumenty, Kommentarii*, Moscou, RAN, 2009, p. 302.

9. Centre russe pour la préservation et l'étude des documents de l'histoire récente, RTsKhINDI, F. 71, op. 25, D. 6859, L. 4.

10. K. Simonov, *Glazami tcheloveka moego pokolenia*, *op. cit.*, p. 354-355.

11. V. Zolotariov (dir.), *Taïny i Ouroki Zimneï Voïny, 1939-1940*, Moscou, Poligon, 2000, p. 266-267.

12. *Ibid.*, p. 298-299.

13. *Ibid.*, p. 268.

14. *Ibid.*

15. G. F. Krivosheev (dir.), *Soviet Casualties and Combat Losses in the Twentieth Century*, Greenhill Books, Londres, 1997.

16. N. Khrouchtchev, *Vremia, Liudi, Vlast (Vospominania)*, *op. cit.*, t. 1, p. 265-266.

17. AP RF, F. 3, op. 58, D. 256, ll. 77-93, *Loubianka, Stalin i NKVD-NKGB-GUKR « Smerch » 1939-Mart 1946. Dokoumenty*, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 2006, p. 451-458.

18. *Izvestia TsK KPSS*, no 1, 1990, p. 193-209.

19. *VIJ*, no 1, 2001, p. 30-31.

20. M. Zakharov, *Gueneralnyi Chtab v Predvoennyé Gody*, Moscou, Voenizdat, 1989, p. 186-187 (http://militera.lib.ru/memo/russian/zaharov_mv/03.html).

21. *Russki Arkhiv, Prikazy Narodnogo Komissara Oborony SSSR 1937-21 iunia 1941*, t. 13 (2-1), Moscou, Terra, 1994, p. 180-183.

22. *Loubianka, Stalin i NKVD-NKGB-GUKR « Smerch » 1939-Mart 1946. Dokoumenty*, *op. cit.*, p. 240, ainsi que *Organy Gosudarstvennoï bezopasnosti SSR v Velikoï Otetchestvennoï Voïné*, p. 55-57.

23. RGVA, F. 4, op. 15, D. 27, ll. 575-607, dans *Russki Arkhiv : Velikaïa Otetchestvennaïa*, vol. 1, *Nakanouné Voïny Materialy Sovechtchania vyschego rukovodiachtchego sostava RKKA 23-31 dekabria 1940 g.*, *op. cit.*, p. 338-372.

24. V. Anfilov, *Doroga k tragedii sorok pervogo goda*, Moscou, Akopov, 1997, p. 287-288.

25. *VIJ*, n° 12 1993, p. 20-21.

26. G. Joukov, *Mémoires*, 1re édition, t. 2, p. 13.

27. TsAMO, F. 251, op. 646, D. 145, ll. 34-35.

28. TsAMO, F. 3, op. 11556, D. 8, ll. 227 et 228. Cité dans V. Zolotariov (dir.), *Velikaia Otetchestvennaia Voina*, Moscou, Nauka, 1995-1999, vol. 1, p. 265.

29. A. Mirkina et V. Yarovikov, *Marchal Joukov : Polkovodets i Tchelovek*, *op. cit.*, vol. 1, p. 250-251. Déclaration de Leonid Miniuk, un proche de Joukov.

30. S. M. Chtemenko, *Generalny chtab v gody voïny*, Moscou, Voenizdat, 1989, p. 49 (http://militera.lib.ru/memo/russian/shtemenko/03.html).

31. N. Khrouchtchev, *Vremia, Liudi, Vlast (Vospominania)*, *op. cit.*, p. 380-381 (http://lib.ru/MEMUARY/HRUSHEW/wospominaniya1.txt).

32. TsAMO RF, F. 148a, op. 3763, D. 111, ll. 35-36. Cité dans I. A. Gorkov, *Kreml, Stavka, Genchtab*, Tver, 1995, p. 172 (http://militera.lib.ru/research/gorkov2/14.html).

33. *Marchal Joukov, kakim my ego pomnim*, *op. cit.*, p. 232.

34. *Vlast i Khudojestvennaïa Intelligentsia. Dokoumenty 1917-1953*, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 2002, p. 781.

35. *Ibid.*, p. 479.

36. *Ibid.*

7
Chapochnikov
Le conseiller

1. L'anecdote est rapportée par O. Rzheshevsky, dans H. Shukman (dir.), *Stalin's Generals*, *op. cit.*, p. 229.

2. S. M. Chtemenko, *Generalny chtab v gody voïny*, *op. cit.*, p. 31.

3. *Ibid.*, p. 33.

4. B. Chapochnikov, *Vospominania o Sloujbé*, Moscou, Vetché, 2013, p. 61.

5. *Ibid.*, p. 111.

6. *Ibid.*, p. 169, 142-143.

7. *Ibid.*, p. 178-179.

8. A. Vassilevski, « Marchal Sovetskogo Soiuza Boris Chapochnikov », dans *Polkovodtsy i Voenatchalniki Velikoï Otetchestvennoï. Sbornik*, Vypousk Vtoroï, Moscou, 1979, p. 9-10.

9. A. Kavtaradzé, *Voennyé spetsialisty na slujbé respubliki sovetov*, Moscou, Nauka, 1988, p. 329-330.

10. Cité par Yuri Korabliov, *Sovetskaïa Vlast i Voennyé Spetsialisty*, dans *Grajdanskaïa Voïna v Rossii. Sobytia, Mnenia, Otsenki*, Moscou, Raritet, 2002, p. 315.

11. RGVA, F. 33987, op. 1, D. 4, ll. 83-84, dans S. Voïtikov, *Armia i Vlast. Kornilov, Vatsetis, Toukhatchevski. 1905-1937*, Moscou, Tsentropoligraf, 2016, p. 607-608.

12. RGASPI, F. 558, op. 11, D. 821, ll. 39-41. Lettre de Staline à Frounzé, 17/10/1925.

13. *VIJ*, n° 2, 1989, p. 42-50.

14. *Sovetskaïa Armia : Gody reform i ispytanii*, Arkhiv Prezidenta Rossiiskoï Federatsii, Moscou, Istlit, 2018, vol. 1, p. 26.

15. Archives Chapochnikov, I. 37, cité par O. Rzheshevsky, dans H. Shukman (dir.), *Stalin's Generals*, *op. cit.*, p. 223.

16. GASBU FP, D. 67093, T. 21, Delo Bejanova S. G., p. 102-103, dans I. Tintchenko, *Golgofa Russkogo ofitserstva v SSSR 1930-1931 gody*, *op. cit.*

17. *Voennyé Arkhivy Rossii, 1 Vypousk*, *op. cit.*, p. 106.

18. *Ibid.*, p. 107.

19. C'est la version du général Nikolaï Lomov (1899-1990) qui travaillait au département des opérations pendant la guerre, et celle de Mikhaïl Milstein (1910-1992), membre du GRU. Voir A. Kokoshin, *Vydaiuchiisia otetchestvennyi voennyi teoretik i voenonatchalnik Alexandre*

Svetchin. O ego jizni, ideiakh, trudakh i nasledii dlia nastoiatchego i buduchtchego, *op. cit.*, p. 98.

20. M. Zakharov, « Outchiony i Voïn », dans *Polkovodtsy i Voenatchalniki Velikoï Otetchestvennoï. Sbornik*, *op. cit.*, p. 76. Voir également la préface des Mémoires de Chapochnikov écrite par A. Vassilevski et M. Zakharov (http://militera.lib.ru/memo/russian/shaposhnikov/pre.html), B. Chapochnikov, *Vospominania o Sloujbé*, *op. cit.*, p. 20.

21. Cité par O. Rzheshevsky, dans H. Shukman (dir.), *Stalin's Generals*, *op. cit.*, p. 223.

22. A. Petchionkine, *Stalin i Voennyi Sovet*, *op. cit.*, p. 104.

23. B. Viktorov, *Bez grifa « sekretno ». Zapiski Voennogo prokurora*, *op. cit.*, p. 250.

24. *VIJ*, n° 6, 2005, p. 4.

25. *Missia v Moskvé. Donessenia latviiskikh diplomatov iz SSSR, 1935-1937 gg. Dokoumenty i Materialy*, p. 296.

26. Voir les témoignages de l'ancien aide de camp et du neveu de Vassilevski dans P. Belov, *Marchal Vassilevski : Tchest i Vernost*, Ivanovo, 1995.

27. TsAMO RF, F. 16, op. 2951, D. 239, ll. 121-151, dans *1941 God. Dokoumenty*, 2 volumes, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 1998, vol. 2, p. 557-571.

28. Voir l'interview de Vassilevski accordée à Simonov dans *Glazami tcheloveka moego pokolenia*, *op. cit.*, p. 353-356.

29. M. Zakharov, « Outchiony i Voïn », dans *Polkovodtsy i Voenatchalniki Velikoï Otetchestvennoï. Sbornik*, *op. cit.*, p. 95.

30. TsAMO, F. 148a, op. 3763, D. P0. ll. 3-5, dans *Stavka*, *op. cit.*, doc. n° 153.

31. G. Joukov, *Mémoires*, Paris, Fayard, 1970, t. 1, p. 515.

32. M. Zakharov, « Outchiony i Voïn », dans *Polkovodtsy i Voenatchalniki Velikoï Otetchestvennoï. Sbornik*, *op. cit.*, p. 92-93.

33. A. Vassilevski, « Marchal Sovetskogo Soiuza Boris Chapochnikov », dans *Polkovodtsy i Voenatchalniki Velikoï Otetchestvennoï. Sbornik*, *op. cit.*, p. 77.

34. *Ibid.*, p. 83-84 ; M. Zakharov, « Outchiony i Voïn », dans *Polkovodtsy i Voenatchalniki Velikoï Otetchestvennoï. Sbornik*, *op. cit.*, p. 97.

8
Koulik
L'erreur de distribution

1. *Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. 1-4 Iunia 1937. Dokoumenty i Materialy*, *op. cit.*, p. 248.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 325.

4. Voir *VIJ*, n° 3, 1990, p. 18-20.

5. RGVA, F. 4, op. 18, D. 54, L. 429. Cité par Frank Schauff, « Einsatz für die Republik : die sowjetischen Militärberater im spanischen Bürgerkrieg (1936-1939) », *Forum für osteuropäische Ideen- und Zeitgeschichte*, 4e année, 2000, n° 2.

6. Voir sur ce point les souvenirs de A. Vassilevski, *Delo Vseï Jizni*, Moscou, Olma Press, 2002.

7. RGASPI, F. 17, op. 165, D. 60, ll. 127-128, dans A. A. Pechenkin, *Voennaïa Elita v SSSR 1935-1939 gg. Repressii i obnovlenié*, Moscou, VZFEI, 2003, p. 35.

8. *VIJ*, n° 12, 1993, p. 16-20.

9. Cité par B. Sokolov, *Istreblionnyé Marchaly*, *op. cit.*, p. 306.

10. Arkhiv Glavnoï voennoï prokuratory. Arkhivnoé ougolovnoé, delo 0029. Op. Ll. 187-188, 221, 223, dans R. Pihoya, *Moskva, Kreml, Vlast. 40 Let poslé voïny*, Moscou, AST, 2007, p. 58-59.

11. *VIJ*, n° 10, 1991, p. 60.

12. *Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. 1-4 Iunia 1937. Dokoumenty i Materialy*, *op. cit.*, p. 104.

13. Voir par exemple la lettre de Galkine adressé au procureur général militaire en juillet 1954. AGVP. NP. 40137-38. T. 1. L. 153, dans N. Tcherouchev, *1937 god : Elita Krassnoï Armii na Golgofé*, *op. cit.*

14. Mémoires de Grabine, *Orujié pobedy*, Moscou, Politizdat, 1989, p. 221-223. L'historien de l'artillerie russe, Chirokrad, dit la même chose.

15. N. Voronov, *Na slujbé voennoï*, Moscou, Voenizdat, 1963, p. 166-167 (http://militera.lib.ru/memo/russian/voronov/04.html).

16. D. Oustinov, *Vo imia pobedy*, Moscou, Voenizdat, 1988, p. 164-165.

17. N. Voronov, *Na slujbé voennoï*, *op. cit.*, p. 124-125 (http://militera.lib.ru/memo/russian/voronov/04.html).

18. *Ibid.*, p. 136.

19. Voir le journal de Mikhaïl Prichvine, entrée du 19 février 1940, dans M. Prichvine, *Dnevniki 1940-1941*, Moscou, Rosspen, 2012, p. 53.

20. Ces minutes sont disponibles en traduction anglaise, chez Routledge, sous le titre *Stalin and the Soviet-Finnish War*.

21. N. Yakovlev, *Ob artilerii i nemnogo o sebé*, Moscou, Vyschaïa Chkola, 1984, p. 59.

22. Ivan Boldine, *Stranitsy jizni*, Moscou, Voenizdat, 1961, p. 99 (http://militera.lib.ru/memo/russian/boldin/04.html). Ce témoignage est confirmé par celui de Piotr Lapine, chef d'état-major de la 10e armée, dans S. Tchekkounov (dir.), *Pichu iskliutchitelno po pamiati. Komandiry Krassnoï armii o katastrofé pervykh dneï Velikoï Otetchestvennoï Voïny*, Moscou, Université Dmitri Pojarskki, 2018, vol. 1, p. 485.

23. G. Joukov, *Vospominania i Razmychlenia*, *op. cit.*, t. 2, p. 37.

24. *Ibid.*, p. 39.

25. RGVA, F. 9, op. 39, D. 99, ll. 330-340.

26. *VIJ*, no 12, 1993, p. 16-20.

27. TsAMO, F. 148a, op. 3763, D. 93, L. 40, *Blokada Leningrada v Dokoumentakh Rassekretchennykh Arkhivov*, *op. cit.*, p. 48.

28. TsAMO, F. 48a, op. 3408, D. 5, ll. 3-4, *Blokada Leningrada v Dokoumentakh Rassekretchennykh Arkhivov*, *op. cit.*, p. 50.

29. *Izvestia TsK KPSS*, no 7, 1991, p. 195.

30. *Ibid.*

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*, p. 197.

33. *Ibid.*, p. 199.

34. *Ibid.*, p. 199-200.

35. *Ibid.*, p. 200.

36. *Ibid.*, p. 201.

37. *Izvestia TsK KPSS*, no 8, 1991, p. 197-198.

38. *Ibid.*, p. 202-203.

39. *Ibid.*, p. 203-204.

40. *Ibid.*, p. 204-206.

41. *Ibid.*, p. 208.

42. *Ibid.*, p. 208-210.

43. *Prikazy Narodnogo Komissara Oborony SSSR 22 iunia 1941-1942*, Moscou, Terra, 1997, p. 161-162.

44. *Izvestia TsK KPSS*, n° 8, 1991, p. 219-220. Voir également *Prikazy Narodnogo Komissara Oborony SSSR 22 iunia 1941-1942*, Moscou, *TsK KPSS*, 1991, p. 395.

45. G. Joukov, *Vospominania i Razmychlenia*, *op. cit.*, t. 3, p. 68-69.

46. A. Vassilevski, *Delo Vseï Jizni*, *op. cit.*, p. 443.

47. N. Khrouchtchev, *Vremia, Liudi, Vlast (Vospominania)*, *op. cit.*, t. 1, p. 285 (http://lib.ru/MEMUARY/HRUSHEW/wospominaniya1.txt).

48. *Loubianka Stalin i MGB SSSR mart 1946-mart 1953. Dokoumenty*, édité par Alexandre Yakovlev, Fond « demokratia », Moscou, 2007, p. 15.

49. *Izvestia TsK KPSS*, n° 8, 1991, p. 217.

9
Joukov
Georges le Victorieux

1. Voir son projet de discours de mai 1956 dans *Gueorgui Joukov : stenogramma oktiabrskogo (1957 g) plenuma TsK KPSS i drugié dokumenty*, p. 137-148.

2. *Russkij Arkhiv. Prikazy NKO SSSR 1943-45*, t. 13 (2-3), M., Moscou, Terra, 1997, p. 337-338.

3. *Moskva Stalinskaïa. Bolchaïa Illiustrorovannaïa Letopis*, *op. cit.*, p. 482.

4. *VIJ*, n° 5, 1993, p. 27.

5. RGASPI, F. 17, op.3, D. 2198, ll. 28-29, publié dans *Gueorgui Joukov : stenogramma oktiabrskogo (1957 g) plenuma TsK KPSS i drugié dokumenty*, p. 22-23.

6. TsA FSB RF, F. 4, op. 1, D. 159, ll. 168-179, dans *Vlast i Khudojestvennaïa Intelligentsia. Dokoumenty 1917-1953*, *op. cit.*, p. 487-499.

7. *Voennyé Arkhivy Rossii, 1 Vypousk*, *op. cit.*, p. 177-183.

8. *Ibid.*, p. 208-213.

9. « “Tchego stoiat polkovodtcheskié katchestva Stalina” : Neproïznesennoïa retch marchala G. K. Joukova », *Istotchnik*, n° 2, 1995, p. 143-159.

10. *Molotov, Malenkov, Kaganovitch, 1957 : Stenogramma iunskogo plenuma TsK KPSS i drugié Dokoumeny*, édité par Alexandre Yakovlev, Fond « demokratia », Moscou, 1998, p. 110.

11. *Ibid.*

12. AP RF, *Rabotchaïa zapis zasedanii Politbiuro TsK KPSS 1968 g.*, p. 93-95, cité dans R. Pihoya, *Moskva, Kreml, Vlast. 40 Let poslé voïny*, *op. cit.*, p. 526.

13. Le poème s’achève par une allusion à un poème de Gavrila Derjavine, *Le Bouvreuil*, composé en 1800 à l’occasion de la mort d’Alexandre Souvorov, le plus grand soldat de l’histoire russe. Le poème de Brodsky est traduit par les auteurs.

14. S. Volkov, *Conversations avec Joseph Brodsky*, Paris, Anatolia/Éditions du Rocher, 2003, p. 87.

10
Vassilevski
Le fils du pope

1. A. Vassilevski, *Delo Vseï Jizni*, *op. cit.*, p. 31.

2. *Ibid.*, p. 9.

3. *Ibid.*, p. 38.

4. *Ibid.*, p. 39.

5. V. Daïnes, *Vassilevski*, Moscou, Vetché, 2012, p. 16.

6. *Ibid.*, p. 24.

7. A. Vassilevski, *Delo Vseï Jizni*, *op. cit.*, p. 83.

8. Voir l’autobiographie de Vassilevski rédigée le 27 octobre 1938 dans *VIJ*, n° 4, 1990, p. 12-14.

9. P. Belov, *Marchal Vassilevski : Tchest i Vernost*, *op. cit.*

10. K. Simonov, *Glazami tcheloveka moego pokolenia*, *op. cit.*, p. 359.

11. A. Vassilevski, *Delo Vseï Jizni*, *op. cit.*, p. 669.

12. *Russki Arkhiv, Prikazy Narodnogo Komissara Oborony SSSR 22 iunia 1941-1942*, t. 13 (2-2), Moscou, Terra, 1997, p. 389-390.

13. A. Vassilevski, *Delo Vseï Jizni*, *op. cit.*, p. 189.

14. *Ibid.*, p. 490.

15. Entretien de Youri Vassilevski avec Ariadna Rokossovskaïa, arrière-petite-fille du maréchal, pour le journal *Rossiiskaïa Gazeta*. Publié le 11 février 2005 (https://rg.ru/2005/02/11/polkovodci.html).

11
Koniev
L'anti-Joukov

1. K. Simonov, « Beseda s byvchim natchalnikom chtaba Zapagnogo I tretiego Belorusskogo frontov, general-polkovnikom Pokrovskim Alexandrom Petrovitchem », *Oktiabr*, n^{o} 5, 1990.

2. I. Konev, « Iz arkhiva avtora », *Znamia*, n^{os} 11 et 12, 1987 (https://www.booksite.ru/konev/03_14.html).

3. B. Polevoï, *Polkovodets : Biografitcheskaïa povest o I. S. Konevé*, Moscou, Voennaïa Literatura, 1982, p. 23.

4. *Ibid.*, p. 41.

5. I. Konev, « Iz arkhiva avtora », *Znamia*, n^{os} 11 et 12, 1987 (https://www.booksite.ru/konev/03_14.html).

6. K. Simonov, *Glazami tcheloveka moego pokolenia*, *op. cit.*, p. 393-395.

7. *Ibid.*, p. 311.

8. I. Konev, « Iz arkhiva avtora », *Znamia*, n^{os} 11 et 12, 1987 (https://www.booksite.ru/konev/03_14.html).

9. RGVA, F. 9, op. 29, D. 319, L. 107, dans O. Souvenirov, *1937. Traguedia Krassnoï Armii*, *op. cit.*, p. 164.

10. Cité dans S. Mikheenkov, *Koniev*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2013, p. 67.

11. I. Konev, « Iz arkhiva avtora », *Znamia*, n^{os} 11 et 12, 1987 (https://www.booksite.ru/konev/03_14.html).

12. N. Khlebnikov, *Pod grokhot sotni batareï*, Moscou, Voenizdat, 1974, p. 88-89 (http://militera.lib.ru/memo/russian/hlebnikov_nm/05.html).

13. I. Konev, « Iz arkhiva avtora », *Znamia*, n^{os} 11 et 12, 1987 (https://www.booksite.ru/konev/03_14.html).

14. *VIJ*, n^{o} 2, 1994, p. 9-10.

15. TsAMO, F. 208, op. 3038ss, D. 36, ll. 27-36.

16. TsAMO, F. 913, op. 11309, D. 70, ll. 160-165.

17. D. Ortenberg, *Iun-Dekabr Sorokk pervogo*, Moscou, Sovetsi Pisatel, 1984 (http://militera.lib.ru/memo/russian/ortenberg_di1/03.html).

18. Interview de Natalia par Ariadna Rokossovskaïa pour le journal *Rossiiskaïa Gazeta*. Publié le 14 janvier 2010 (https://rg.ru/2010/01/14/istoriya.html). Cité dans S. Mikheenkov, *Koniev*, *op. cit.*, p. 241.

19. F. Tchouev, *Iliuchine*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 1998 (https://www.booksite.ru/fulltext/ilyu/shin/1/5.htm).

20. Dans *Stavka VGK, 1943*, ordre n^{o} 0045, p. 81.

21. I. Koniev, *Zapiski komanduischego frontom 1943-1944*, Moscou, Nauka, 1972. Traduction allemande, p. 118.

22. G. Joukov, *Mémoires*, *op. cit.*, t. 2, p. 217-218.

23. I. Koniev, *Zapiski komanduischego frontom 1943-1944*, *op. cit.* Traduction allemande, p. 118-119.

24. *Ibid.*, p. 232.

25. Cité par D. Dragunski, dans *Gody v broné*, Moscou, Voenizdat, 1983, p. 212.

26. S. M. Chtemenko, *The Soviet General Staff at War*, Honolulu, University Press of the Pacific, 2001, p. 319.

27. Dans I. S. Konew, *Das Jahr Fünfundvierzig*, Berlin, Militärverlag der DDR, 1969, p. 93-94.

28. *Ibid.*, p. 94.

29. S. M. Chtemenko, *The Soviet General Staff at War*, *op. cit.*, p. 308.

30. *Ibid.*, p. 320.

31. I. S. Konew, *Das Jahr Fünfundvierzig*, *op. cit.*, p. 97-98.

32. S. M. Chtemenko, *The Soviet General Staff at War*, *op. cit.*, p. 320. Il est le seul à donner cette information.

33. I. S. Konew, *Das Jahr Fünfundvierzig*, *op. cit.*, p. 124-125.

34. Dans O. Rzheshevsky, *Seelower Höhen 1945 (Militärgeschichtlicher Reiseführer)*, Hambourg, Mittler, 1998, p. 73.

35. *Ibid.*, p. 73-74.

36. O. Bradley, *Zapiski soldata*, Moscou, IIL, 1957, p. 590-591.

37. I. Konev, « Iz arkhiva avtora », *Znamia*, n^{os} 11 et 12, 1987 (https://www.booksite.ru/konev/03_14.html).

38. K. Svetlichine, *Kroutyé povoroty sudby*, Khabarovsk, Khabarovskoé Knijnoé izdatelstvo, 1992, p. 228.

39. APRF, F. 45, op. 1, D. 442, ll. 202-206, dans *VIJ*, n^{o} 5, 1993.

40. *Molotov, Malenkov, Kaganovitch, 1957 : Stenogramma iunskogo plenuma TsK KPSS i drugié Dokoumeny*, *op. cit.*, p. 86.

41. V. Karpov, *Marchal Joukov : Opala*, Moscou, Vetché, 1994.

42. « On sopernitchal v slavé s samim Joukovym », *Nezavisimoé Voennoe Obozrenie*, 18 janvier 2008 (http://nvo.ng.ru/notes/2008-01-18/8_konev.html). Au 29/09/2012.

43. K. Simonov, *Glazami tcheloveka moego pokolenia*, *op. cit.*, p. 158.

12
Govorov
Le poids du passé

1. A. Adamovitch et D. Granin, *Blockadnaia Kniga*, Moscou, Pik, 2003.

2. Voir B. Bytchevski, *Marchal Govorov*, Moscou, Voenizdat, 1970 ; V. Telitsyn, *Marchal Govorov, ot Koltchakovskogo ofitsera do Marchala Sovetskogo Soiuza*, Moscou, Yuza, 2008.

3. A. Ganin, « Belyé stranitsy biografii Marchala Sovetskogo soiuza L. A. Govorova », *Omski Nautchny vestnik*, n^{o} 4. 2018, p. 10-14.

4. L. Sandalov, *Perejitoé*, Moscou, Voenizdat, 1961, p. 4.

5. *Ibid.*, p. 7-8.

6. S. M. Chtemenko, *Generalny chtab v gody voïny*, *op. cit.*, p. 196.

7. A. Ganin, « Belyé stranitsy biografii Marchala Sovetskogo soiuza L. A. Govorova », *Omski Nautchny vestnik*, n^{o} 4. 2018, p. 10-14.

8. K. Simonov, *Glazami tcheloveka moego pokolenia*, *op. cit.*, p. 311.

9. *VIJ*, n° 1, 1967, p. 39.

10. A. Kiseliov, *Marchal Sovetskogo Soiuza Leonid Govorov*, dans *Polkovodsy i voenatchalniki velikoi Otetchestvennoï*, Vypousl 1, Molodaïa Gvardia, 1971, p. 127.

11. K. Rokossovski, *Soldatski Dolg*, Moscou, Voenizdat, 1968, p. 64-65.

12. H. Salisbury, *Les 900 Jours*, Paris, Albin Michel, 1970, p. 587.

13. V. Telitsyn, *Marchal Govorov*, *op. cit.*, p. 95.

14. B. Bytchevski, *Marchal Govorov*, *op. cit.* (http://militera.lib.ru/bio/bychevsky_bv01/bychevsky_bv01.html).

15. I. Ehrenbourg, *Liudi, gody, jizn*, Moscou, Sovetsi Pisatel, 1990, t. 2 p. 255.

16. *Ibid.*, p. 288.

17. N. Lomagin, *Neizvestnaïa Blokada*, Saint-Pétersbourg, Neva, 2004, vol. 1, p. 393.

18. F. 1816, op. 1, D. 754510, L. 1, dans *Izvestia TsK KPSS*, n° 5, 1991, p. 206.

19. B. Bytchevski, *Marchal Govorov*, *op. cit.* (http://militera.lib.ru/bio/bychevsky_bv01/bychevsky_bv01.html).

20. *Blokada Leningrada v Dokoumentakh rassekretchennykh arkhivov*, *op. cit.*, p. 293-296.

13
Rokossovski
Du malheur d'être à moitié polonais

1. Entretien de 1967 avec G. Tchoukhraï, paru dans *Krasnaïa Zvezda*, 10 avril 1996.

2. S. Mikheenkov, *Rokossovski*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2017, p. 10.

3. *VIJ*, n° 12, 1990, p. 86-87.

4. « 8 maloizvestnykh faktov o Konstantiné Rokossovskom », *Rossiiskaïa Gazeta*, 20 décembre 2013.

5. *VIJ*, n° 12, 1990, p. 86-87.

6. « Iz Besedy s K. K. Rokossovskim 8 oktiabria 1966 na datché v Mytichakh », dans V. Polikarpov (Pamiati), *Na Fronté Istorii Grajdanskoï Voïny*, *op. cit.*, p. 87-91.

7. *Ibid.*

8. *VIJ*, n° 12, 1990, p. 86-87.

9. I. Ehrenbourg, *Liudi, gody, jizn*, *op. cit.*, vol. 3, p. 801 (http://militera.lib.ru/memo/russian/erenburg_eg07/index.html).

10. Chiffres dans R. Töppel, *Koursk, 1943*, Paris, Perrin, 2018.

11. K. Rokossovski, *Soldatski Dolg*, *op. cit.* Traduction allemande, p. 282.

12. *Ibid.*, p. 283.

13. *Ibid.*, p. 175-176.

14. *Sovetski Soiuz i Polskoé Voennoé-Polititcheskoé Podpolié aprel 1943-Dekabr 1945*, t. 2, livre 1, *Varchavskoé Vosstanié iul-noabre 1944 Dokoumenty*, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 2016, doc. n^{os} 239, 244, 245 et bien d'autres.

15. A. Werth, *La Russie en guerre*, Paris, Stock, 1964, vol. 2, p. 214.

16. Entretien de 1967 avec G. Tchoukhraï, *Krasnaïa Zvezda*, 10 avril 1996.

17. « Iz Besedy s K. K. Rokossovskim 8 oktiabria 1966 na datché v Mytichakh », dans V. Polikarpov (Pamiati), *Na Fronté Istorii Grajdanskoï Voïny*, *op. cit.*, p. 87-91.

18. T. Volokotina, A. Nosikova, T. Pokivaïlova, *Moskva i vostotchnaïa Evropa. Stanovlenie polititcheskikh rejimov sovetskogo tipa (1949-1953)*, Moscou, Rosspen, 2002, p. 471.

19. *Ibid.*, p. 487.

20. *Gueorgui Joukov : stenogramma oktiabrskogo (1957 g) plenuma TsK KPSS i drugié dokumenty*, p. 359.

21. G. F. Krivosheev (dir.), *Soviet Casualties and Combat Losses in the Twentieth Century*, *op. cit.*

14
Malinovski
El Coronel Malino

1. La lettre est citée par Evgueni Jirnov, « Proïzochol, Uvidel, Pobedil », *Kommersant Vlast*, n^{o} 18, 2006, p. 60.

2. Cité par B. Sokolov, *Marshal Malinovskii : Hero of the Soviet Union*, Warwick, Helion & Company, 2017, p. 127.

3. *Ibid.*, p. 153.

4. Voir la seule étude un peu fouillée de cette bataille dans Adrian E. Wettstein, *Die Wehrmacht im Stadtkampf, 1939-1942*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2014.

5. K. Simonov, *Glazami tcheloveka moego pokolenia*, *op. cit.*, p. 379.

6. Interview de Natalia Malinovskaïa à *Echo Moskvy* le 20 juin 2010 (https://echo.msk.ru/programs/time/688981-echo/).

7. G. F. Krivosheev (dir.), *Soviet Casualties and Combat Losses in the Twentieth Century*, *op. cit.*, p. 136.

8. R. Malinovski, *Budapesht-Vena-Praga*, Moscou, Nauka, 1965, p. 81-82.

9. *Istoria Rossii XX Vek*, t. 2, p. 382.

10. R. Pihoya, *Moskva, Kreml, Vlast. 40 Let poslé voïny*, *op. cit.*, p. 424-425, 443. Pihoya s'appuie sur le matériel de la conférence qui s'est tenue sur ce thème à Moscou en 1994.

15
Tolboukhine
Le maréchal inconnu

1. S. M. Chtemenko, *Generalny chtab v gody voïny*, *op. cit.*, p. 267 (http://militera.lib.ru/memo/russian/shtemenko/16.html).

2. *Polkovodtsy i Voenatchalniki Velikoï Otetchestvennoï. Sbornik*, *op. cit.*, p. 320.

3. *1937. Traguedia Krassnoï Armii*, Moscou, *op. cit.*, p. 476.

4. Arkhiv UFSB LO. D. P-26226, L. 85, dans V. S. Milbakh, *Polititcheskié repressii komandno-natchalstvuiuchtchego sostava (1937-1938)*, *op. cit.*, p. 71

5. E. Maltsev, *Gody ispytanii*, Moscou, Voenizdat, 1979, p. 24-25.

6. *Ibid.*, p. 26-27.

7. Y. Roubtsov, *Mekhlis, Ten Vojdia*, Moscou, Iauza, Exmo, 2007, p. 344.

8. TsAMO, F. 96a, op. 2011, D. 26, ll. 76-77, dans *Stavka 1942*, p. 123.

9. TsAMO, F. 148a, op. 3763, D. 126, L. 56, dans *Stavka 1942*, p. 124.

10. A. Vassilevski, *Delo Vseï Jizni*, *op. cit.*, p. 468.

11. Cité dans V. Ermakov (dir.), *Marchaly Sovetskogo Soiuza. Litchnyé Dela Rasskazyvaiut*, Moscou, Liubimaïa Kniga, 1996, p. 70.

12. Directive Stavka n° 30157, dans Zolotarev, *Stavka VGK, 1943*, p. 185.

13. K. Simonov, *Glazami tcheloveka moego pokolenia*, *op. cit.*, p. 372-373.

14. *VIJ*, n° 10, 1989, p. 18-19.

15. A. Mgueladzé, *Stalin : kakim ia ego znal. Stranitsy nedavnogo prochlogo*, Tbilissi, 2001, p. 61-62.

16. Source : Z. Woyciechowski, *Ranevskaïa, kotoraïa pliunoula v vetchnost*, Moscou, Exmo, 2014.

16
Meretskov
Le rescapé

1. K. A. Meretskov, *Na Sloujbé Narodou*, Moscou, Politizdat, 1968, p. 21.

2. *Ibid.*, p. 64-65 (http://militera.lib.ru/memo/russian/meretskov/06.html).

3. *Ibid.*, p. 50-51.

4. *Ibid.*, p. 58.

5. *VIJ*, n° 4, 1989, p. 50-51.

6. K. A. Meretskov, *Na Sloujbé Narodou*, *op. cit.*, p. 166-167.

7. *Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. 1-4 Iunia 1937. Dokoumenty i Materialy*, p. 330.

8. *Ibid.*, p. 355.

9. RGVA, F. 33987, op. 3, D. 1258, ll. 59-61, dans *VIJ*, n° 9, 2008, p. 16-19.

10. M. Zakharov, *Gueneralnyi Chtab v Predvoennyé Gody*, *op. cit.*, p. 153-154.

11. TsAMO, F. 16, op. 2951, D. 237, ll. 138-156, dans *1941 God. Dokoumenty*, *op. cit.*, vol. 1, p. 253-260.

12. G. Joukov, *Vospominania i Razmychlenia*, *op. cit.*, t. 1, p. 293.

13. N. Velikanov, *Meretskov*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2013, p. 5-6.

14. O. Souvenirov, *1937. Traguedia Krassnoï Armii*, *op. cit.*, p. 335-336.

15. APRF, F. 3, op. 24, D. 378, ll. 196-211.

16. N. Patrouchev (dir.), *Organy Gosudarstvennoï Bezopasnosti v Velikoï Otetchestvennoï Voïné*, doc. n° 437, p. 383.

17. V. Zviaguintsev, *Voïna na vesakh Femidy*, Moscou, Terra, 2006, p. 41.

18. N. Khrouchtchev, *Vremia, Liudi, Vlast (Vospominania)*, *op. cit.*, p. 109-110.

19. *Marchal Joukov, kakim my ego pomnim*, *op. cit.*, p. 169.

20. K. A. Meretskov, *Na Sloujbé Narodou*, *op. cit.*, p. 214.

21. D. Granin, *Tchelovek Ne Otsiuda*, Lenizdat, 2014, p. 59-60.

22. K. A. Meretskov, *Na Sloujbé Narodou*, *op. cit.*, p. 231-232.

23. K. Komarov et G. Koumanev, *Blokada Leningrada. 900 Geroïtcheskikh dneï. 1941-1944. Istoritcheski Dnevnik. Kommentarii*, Moscou, Olma Press, 2004, p. 182.

24. K. A. Meretskov, *Na Sloujbé Narodou*, *op. cit.*, p. 264.

25. TsAMO, F. 96a, op. 2011, D. 26, ll. 22-24, dans *Blokada Leningrada v Dokoumentakh Rassekretchennykh arkhivov*, *op. cit.*, p. 82-83.

26. V. Kouznetsov, *Vtoraïa Oudarnaïa v Bitvé za Leningrad. Vospominania, Dokoumenty*, Leningrad, Leninizdat, 1983, p. 12-13.

27. *Blokada Leningrada v Dokoumentakh Rassekretchennykh arkhivov*, *op. cit.*, p. 86-87.

28. TsAMO F. 96a, op. 1711, D. 7a, L. 64, dans *Blokada Leningrada v Dokoumentakh Rassekretchennykh arkhivov*, *op. cit.*, p. 95.

29. TsAMO, F. 148a, op. 3763, D. 124, L. 139, dans *Blokada Leningrada v Dokoumentakh Rassekretchennykh arkhivov*, *op. cit.*, p. 96.

30. *General Vlassov, Istoria Predatelstva*, *op. cit.*, t. 1, p. 87.

31. TsAMO RF, F. 217, op. 1227, D. 46, ll. 111-112, dans *Blokada Leningrada v Dokoumentakh Rassekretchennykh arkhivov*, *op. cit.*, p. 263.

32. A. Vassilevski, *Delo Vseï Jizni*, *op. cit.*, p. 227.

33. TsAMO RF, F. 132a, op. 2642, D. 31, L. 209-210, dans *Blokada Leningrada v Dokoumentakh Rassekretchennykh arkhivov*, *op. cit.*, p. 111-112.

34. K. A. Meretskov, *Na Sloujbé Narodou*, *op. cit.*, p. 290.

35. In *Russki Arkhiv Generalnyi chtab v gody Velikoï Otetchestvennoï voïny : dokumenty i materialy, 1942 god*, t. 23 (12-2), Moscou, Terra, 1998, p. 322.

36. S. M. Chtemenko, *Generalny chtab v gody voïny*, *op. cit.*, p. 200-201.

37. *Ibid.*, p. 233.

38. A. Vassilevski, *Delo Vseï Jizni*, *op. cit.*, p. 729-730.

39. TsAMO, F. 148a, op. 3763, D. 213, ll. 171-174, dans *Stavka 1944-1945*, doc. n° 380.

17
Sokolovski
Maréchal par raccroc

1. A. Vassilevski, *Delo Vseï Jizni*, *op. cit.*, p. 103.

2. V. Ermakov (dir.), *Marchaly Sovetskogo Soiuza. Litchnyé Dela Rasskazyvaiut*, *op. cit.*, p. 65.

3. *Russki Arkhiv : Velikaïa Otetchestvennaïa*, vol. 1, *Nakanouné Voïny Materialy Sovechtchania vyschego rukovodiachtchego sostava RKKA 23-31 dekabria 1940 g.*, *op. cit.*, p. 331-333.

4. H. C. Cassidy, *Moscow Dateline 1941-1943*, Boston, Houghton Mifflin, 1943, p. 114-115 (https://archive.org/stream/MoscowDateline/MoscowDateline_djvu.txt).

5. Directive Stavka VGK n° 30210 au Front de l'Ouest, dans Zolotarev, *Stavka VGK 1943*, p. 215.

6. M. A. Gareev, *Voennaia mysl*, n° 2, février 1994, p. 50-58.

7. K. Simonov, « Beseda s byvchim natchalnikom chtaba Zapagnogo I tretiego Belorusskogo frontov, general-polkovnikom Pokrovskim Alexandrom Petrovitchem », *Oktiabr*, n° 5, 1990.

8. *Ibid.*

9. *VIJ*, n° 4, 2006, p. 16, et V. Ermakov (dir.), *Marchaly Sovetskogo Soiuza. Litchnyé Dela Rasskazyvaiut*, *op. cit.*, p. 66.

10. K. I. Koval, *Poslednii Svidetel, « germanskkaïa karta » v kholodnoï Voïné*, Moscou, Rosspen, 1997, p. 202.

11. Source : TsA FSB, F. 4-os, op. 7, D. 18, ll. 381-384, dans N. Petrov, *Ivan Serov, pervyi predsedatel KGB*, Moscou, Materik, 2005, p. 90-92.

12. V. Krouglov et Y. Rubtsov (dir.), *Marchal Vassili Sokolovski*, Moscou, Patriot, 2017, p. 92.

13. Voir notamment le manuscrit non publié du général-colonel Ivan Glebov, chef de la direction de la préparation opérative de l'État-Major général entre 1945 et 1957, dans *VIJ*, n° 11, 1993, p. 37-43.

14. K. Simonov, *Glazami tcheloveka moego pokolenia*, *op. cit.*, p. 383-384.

15. *Gueorgui Joukov : stenogramma oktiabrskogo (1957 g) plenuma TsK KPSS i drugié dokumenty*, p. 296.

16. A. Kokoshin, *Vydaiuchiisia otetchestvennyi voennyi teoretik i voenonatchalnik Alexandre Svetchin. O ego jizni, ideiakh, trudakh i nasledii dlia nastoiatchego i buduchtchego*, *op. cit.*,

p. 10-11.

17. V. Krouglov et Y. Rubtsov (dir.), *Marchal Vassili Sokolovski*, *op. cit.*, p. 219.

18. V. Larionov, *Nezavisimaia Gazeta*, 6 août 1991, cité par J.-C. Romer, *La Pensée stratégique russe au XX^e siècle*, Paris, Economica et Institut de stratégie comparée, 1997, p. 45.

19. V. Krouglov et Y. Rubtsov (dir.), *Marchal Vassili Sokolovski*, *op. cit.*, p. 224.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

Archives publiées

XVII siezd Vsesoiuznyi kommunistitcheskoï partii (b). Stenografitcheski otchiot, Moscou, Partizdat, 1934.

XVIII siezd VKPb//Stenorgafitcheski otchiot XVIII siezdaVKB (b) 1939, Moscou, Gospolitizdat, 1939.

1941 God. Dokoumenty, 2 volumes, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 1998.

ADAP, B, vol. VIII, doc. 259 et 260.

Blokada Leningrada v Dokoumentakh Rassekretchennykh Arkhivov, édité par N. Volkovski, Moscou-Saint-Pétersbourg, Poligon, 2005.

Bolchaïa Tsenzura. Pisateli I Jurnalisty v Strané Sovetov. 1917-1956., Dokoumenty, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 1999.

Bolchevitskoé Roukovodstvo. Perepiska. 1912-1927, « Dokoumenty Sovetskoï Istorii », Moscou, Rosspen, 1996.

Direktivy Glavnogo Komandovania Krasnoï Armii (1917-1920), Moscou, Voenizdat, 1969.

Direktivy Komandovania Frontov (1917-1922), 4 volumes, Moscou, Voenizdat, 1974.

General Vlassov, Istoria Predatelstva. Dokoumenty, 2 tomes, 3 livres, édité par Vassili Khristoforov, Rosspen, Moscou, 2015.

Glazami Razvedki. SSSR I Evropa, 1939-1938. Sbornik Dokoumentov iz Rossiiskikh arkhivov, Moscou, Istlit, 2015.

Iosif Staline v obiatiakh semi (iz litchnogo arkhiva), édité par Yuri Mourine, Moscou, Édition Q, 1993.

Krasnaïa Armia v 1920-e gody, édité par Sergueï Koudriachov, Vestnik Arkhiva Prezidenta Rossiiskoï Federatsii, Moscou, 2007.

Lavrenti Beria 1953, Dokoumenty, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 2005.

Loubianka, i VTchK-OGPU-NKVD, 1922-1936. Dokoumeny, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 2003.

Loubianka, 1937-1938. Dokoumenty, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 2004.

Loubianka, Organy VTchK-OGPU-NKVD-NKGB-MGB-MVD-KGB 1917-1991, Spravotchnik. Dokoumenty, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 2003.

Loubianka, Sovetskaïa Elita na Stalinskoï Golgofe 1937-1938. Dokoumenty, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 2011.

Loubianka, Stalin i NKVD-NKGB-GUKR « Smerch » 1939-Mart 1946. Dokoumenty, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 2006.

Loubianka Stalin i MGB SSSR mart 1946-mart 1953. Dokoumenty, édité par Alexandre Yakovlev, Fond « demokratia », Moscou, 2007.

Missia v Moskvé. Donessenia latviiskikh diplomatov iz SSSR, 1935-1937 gg. Dokoumenty i Materialy.

Molotov, Malenkov, Kaganovitch, 1957 : Stenogramma iunskogo plenuma TsK KPSS i drugié Dokoumeny, édité par Alexandre Yakovlev, Fond « demokratia », Moscou, 1998.

Moskva Stalinskaïa, *Bolchaïa Stalinskaïa Letopis*, Moscou, Exmo-Algoritm, 2011.

Na priomé u Stalina. Tetrad (jurnaly) zapiseï lits, priniatykh I. V. Stalinym (1924-1953 gg.), Moscou, Novyi Hronograf, 2008.

Organy Gosudarstvennoï Bezopasnosti v Velikoï Otetchestvennoï Voïné (sous la dir. de Nikolaï Patrouchev).

Pisma I. V. Stalina V. M. Molotovu, 1925-1936 gg. Sbornik Dokumentov, 1995.

Reabilitatsia : Kak Bylo. Fevral 1956-Natchalo 80-kh godov. Dokoumenty. Rossia XX vek. Dokoumenty, édité par Alexandre Yakovlev, Fond « demokratia », Moscou, 2003.

Reforma v Krassnoï Armii Dokoumenty i materialy 1923-1928 gg., Moscou, Letni Sad, 2006.

Revvoensovet Respubliki. Protokoly 1920-1923, Moscou, URSS, 2000.

Russki Arkhiv : Velikaïa Otetchestvennaïa, vol. 1, *Nakanouné Voïny Materialy Sovechtchania vyschego rukovodiachtchego sostava RKKA 23-31 dekabria 1940 g.*, t. 12 (1), Moscou, Terra, 1993.

Russki Arkhiv, Prikazy Narodnogo Komissara Oborony SSSR 1937-21 iunia 1941, t. 13 (2-1), Moscou, Terra, 1994.

Russki Arkhiv, Stavka VGK. Dokoumenty i Materialy. 1941, t. 5 (1), Moscou, Terra, 1996.

Russki Arkhiv, Stavka VGK. Dokoumenty i Materialy. 1942, t. 5 (2), Moscou, Terra, 1996.

Russki Arkhiv Generalnyi chtab v gody Velikoï Otetchestvennoï voïny : dokumenty i materialy, 1941 god, t. 23 (12-1), Moscou, Terra, 1998.

Russki Arkhiv Generalnyi chtab v gody Velikoï Otetchestvennoï voïny : dokumenty i materialy, 1942 god, t. 23 (12-2), Moscou, Terra, 1998.

Sovetskaïa Armia : Gody reform i ispytanii, Arkhiv Prezidenta Rossiiskoï Federatsii, Moscou, Istlit, 2018.

Sovetskoé Roukovodstvo. Perepiska. 1928-1941, « Dokoumenty Sovetskoï Istorii », Moscou, Rosspen, 1999.

Sovetski Soiuz i Polskoé Voennoé-Polititcheskoé Podpolié aprel 1943-Dekabr 1945, t. 2, livre 1, *Varchavskoé Vosstanié iul-noabre 1944 Dokoumenty*, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 2016.

Stalin i Kaganovitch. Perepiska. 1931-1936, Moscou, Rosspen, 2001.

Vlast i Khudojestvennaïa Intelligentsia. Dokoumenty 1917-1953, édité par Alexandre Yakovlev, Mejdounarodny Fond « demokratia », Moscou, 2002.

Voennyé Arkhivy Rossii, 1 Vypousk, Moscou, Voennyé Arkhivy Rossii, 1993.

Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. 1938, 1940 gg. Dokoumenty i Materialy, Moscou, Rosspen, 2006.

Voennyi Sovet pri Narodnom Komissaré Oborony SSSR. 1-4 Iunia 1937. Dokoumenty i Materialy, Moscou, Rosspen, 2008.

« Zimnaïa voïna » : rabota nad ochibkami (aprel-maï 1940 g.) Materialy komissii Glavnogo voennogo soveta Krasnoï Armii po obobtcheniu opyta finskoï kampanii, Rossiiskii Gosoudarstvennyi voennyi arkhiv, Moscou, 2004.

Revues

Istoritcheski Arkhiv, n° 1, 1962.

Istotchnik. Dokoumenty Russkoï Istorii. Vestnik arkhiva prezidenta Rossiiskoï federatsii, nos 2, 4 et 5, 1995 ; n° 5, 1997 ; n° 3, 2002.

Izvestia TsK KPSS. Iz arkhivov partii, 12 volumes, 1989 ; 12 volumes, 1990 ; 8 volumes, 1991.

Krasnaïa Zvezda, 10 avril 1996.

Oktiabr, n° 5, 1990.

Omski Nautchny vestnik, n° 4, 2018.

Slavic Military Studies, 25, 1, 2012.

Voennaia mysl, n° 2, février 1994.

Voenno-istoricheskii arkhiv, vol. 1.

Voenno-Istoritcheski Journal (*VIJ*), nos 1, 2 et 4, 1967 ; nos 2, 4 et 10, 1989 ; nos 3, 4, 5 et 12, 1990 ; n° 19, 1991 ; n° 3 1992 ; nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 11 et 12, 1993 ; n° 2, 1994 ; n° 1, 2001 ; n° 6, 2005 ; n° 4, 2006 ; n° 9, 2008.

Voprosy Istorii, n° 12, 1994.

Znamia, nos 11 et 12, 1987.

BIBLIOGRAPHIE

ANFILOV, Viktor, dans Harold Shukman (éd.), *Stalin's Generals*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1993.

—, *Doroga k tragedii sorok pervogo goda*, Moscou, Akopov, 1997.

BABEL, Isaac, *Sotchinenia*, Moscou, Khudojestvennaïa Literartura, 1990.

BAJANOV, Boris, *Bajanov révèle Staline. Souvenirs d'un ancien secrétaire de Staline*, Paris, Gallimard, 1979.

BELOV, Pavel, *Marchal Vassilevski : Tchest i Vernost*, Ivanovo, 1995.

BLIUKHER, Vassili, *Stati i Retchi*, Moscou, Voenizdat, 1963.

BOLDINE, Ivan, *Stranitsy jizni*, Moscou, Voenizdat, 1961.

BRADLEY, Omar, *Zapiski soldata*, Moscou, IIL, 1957.

BROUSSILOV, Alexeï, *Moï Vospominania*, Minsk, Harvest, 2003.

BYTCHEVSKI, Boris, *Marchal Govorov*, Moscou, Voenizdat, 1970.

CASSIDY, Henry C., *Moscow Dateline 1941-1943*, Boston, Houghton Mifflin, 1943.

CHALIAPINE, Fiodor, *Maska i doucha. Moï sorok let na teatrakh*, Moscou, Prozaïk, 2013.

CHAPOCHNIKOV, Boris, *Vospominania o Sloujbé*, Moscou, Vetché, 2013.

CHIROKKRAD, A., *Genii sovetskoï artilerii. Triumf I tragedia V. Grabina*, Moscou, AST, 2003.

CHTEMENKO, Sergueï, *Generalny chtab v gody voïny*, Moscou, Voenizdat, 1989.

CHUBARYAN, Alexander O., et SHUKMAN, Harold, *Stalin and the Soviet-Finnish War*, Londres, Routledge, 2002.

DAÏNES, Vladimir, *Vassilevski*, Moscou, Vetché, 2012.

DENIKINE, Anton, *Otcherki Russkoï Smouty*, Moscou, Aïris Press, 2003.

DIAKOV, Y., SOLDATENKO, V., KOLODNIKOVA, BUCHUEVA, T., et ZIMA, V., *Narodnaïa Voïna. K 70-Letiu natchala Velikkoï Otetchestvennoï Voïny 1941-1945 gg.*, Moscou, Fondation « Patriot », 2011.

DOMNIN, I., SAVINKINE, A. (dir.), *Voennaïa mysl v izgnanii. Rossiiski voennyi sbornik*, Vypousk 16, Moscou, Russki Put-Voennyi Universitet, 1999.

DOUBINSKI, I., *Osobyi Stchiot*, Moscou, Voenizdat, 1989.

DRAGUNSKI, Dawid, *Gody v broné*, Moscou, Voenizdat, 1983.

EGOROV, A., *Razgrom Denikina 1919*, Moscou, AST, 2003.

ERMAKOV, V. (dir.), *Marchaly Sovetskogo Soiuza. Litchnyé Dela Rasskazyvaiut*, Moscou, Liubimaïa Kniga, 1996.

FERVACQUE, Pierre, *Le Chef de l'Armée rouge*, Paris, Eugène Fasquelle éditeur, 1928.

GANINE, A., *Povsednevnaïa Jizn Genchtabistov pri Leniné i Trotskom*, Moscou, Koutchkovo Polé, 2016.

—, *Sem « potchemu » rossiiskoï grajdanskoï voïny*, Moscou, Piatyi Rim, 2018.

GASANLY, Dzhamil, *SSSR-Turtsia : ot neitraliteta k kholodnoï voïné 1939-1953*, Moscou, Tsentr Propagandy, 2008.

GOLUBINTSEV, A., *Russkaïa vandeïa. Otcherki grajdanskoï Voïny na Donou*, Moscou, Vetché, 2008.

GORKOV, Iouri A., *Kreml, Stavka, Genchtab*, Tver, 1995.

GRABINE, V., *Orujié pobedy*, Moscou, Politizdat, 1989.

GRANIN, Daniil, *Tchelovek Ne Otsiuda*, Lenizdat, 2014.

GUL, Roman, *Krassnyé Marchaly – Toukhatchevski, Vorochilov, Bliukher, Kotovski*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 1990.

—, *Ia Unios Rossiu*, Moscou, BSG Press, 2001.

JOUKOV, Gueorgui, *Vospominania i Razmychlenia*, 10e édition, Moscou, APN, 1990.

KAKOURINE, Nikolaï, *Russko-Polskaïa kompania 1918-1920 : Polit.-Strateg. Otcherk*, Moscou, Vyschaïa Voennaïa Redaktskia, 1922.

KANTOR, Yulia, *Voïna i Mir Toukhatchevskogo*, Moscou, Ogoniok, 2005.

KARPOV, Vladimir, *Marchal Joukov : Opala*, Moscou, Vetché, 1994.

KAVTARADZÉ, Alexandre, *Voennyé spetsialisty na slujbé respubliki sovetov*, Moscou, Nauka, 1988.

KEN, Oleg, *Mobilizatsionnoé planirovanié i polititcheskié rechenia (konets 1920-seredina 1930 godov)*, Moscou, OGI, 2008.

KHAUSTOV, Vladimir, et SAMUELSON, Lennart, *Staline, NKVD i Repressii 1936-1938 gg.*, Moscou, Rosspen, 2010.

KHLEBNIKOV, Nikolaï, *Pod grokhot sotni batareï*, Moscou, Voenizdat, 1974.

KHROUCHTCHEV, Nikita, *Vremia, Liudi, Vlast (Vospominania)*, Moscou, Moskovskié Novosti, 1999.

KISELIOV, A., *Marchal Sovetskogo Soiuza Leonid Govorov*, dans *Polkovodsy i voenatchalniki velikoi Otetchestvennoï*, Vypousl 1, Molodaïa Gvardia, 1971.

KOKOSHIN, A., *Vydaiuchiisia otetchestvennyi voennyi teoretik i voenonatchalnik Alexandre Svetchin. O ego jizni, ideiakh, trudakh i nasledii dlia nastoiatchego i buduchtchego*, Moscou, MGU, 2013.

KOMAROV, N., et KOUMANEV, G., *Blokada Leningrada. 900 Geroïtcheskikh dneï. 1941-1944. Istoritcheski Dnevnik. Kommentarii*, Moscou, Olma Press, 2004.

KONIEV, Ivan, *Zapiski komanduischego frontom 1943-1944*, Moscou, Nauka, 1972.

KORABLIOV, Yuri, *Grajdanskaïa Voïna v Rossii. Sobytia, Mnenia, Otsenki*, Moscou, Raritet, 2002.

KOROLTCHENKO, A., *Vybityi generalitet*, Moscou, Fenix, 2000.

KOUZNETSOV, Nikolaï, *Kroutyé povoroty : Iz zapisok admirala*, Moscou, Fond Kouznetsova, 1997.

KOUZNETSOV, V., *Vtoraïa Oudarnaïa v Bitvé za Leningrad. Vospominania, Dokoumenty*, Leningrad, Leninizdat, 1983.

KOVAL, K. I., *Poslednii Svidetel, « germanskkaïa karta » v kholodnoï Voïné*, Moscou, Rosspen, 1997.

KRIVOSHEEV, Grigori F. (dir.), *Soviet Casualties and Combat Losses in the Twentieth Century*, Greenhill Books, Londres, 1997.

KROUGLOV, V., et RUBTSOV, Y. (dir.), *Marchal Vassili Sokolovski*, Moscou, Patriot, 2017.

LACOUTURE, Jean, *De Gaulle*, t. 1, *Le Rebelle*, Paris, Le Seuil, 1984.

LATYCHEV, Alexandre, *Rassekretchenny Lenin*, Moscou, Mart, 1996.

LATYCHEV, Igor, *Iaponia, Iapontsy, Iaponovedy (kak skladyvalas I osvetchchalas v petchati vo vtoroï poloviné XX veka sovetsko-iaponskié otnochenia)*, Moscou, Algoritm, 2001.

LAZAREV, Sergueï, *Sociokulturnyi sostav voennoï elity 1931-1938 gg. I ego otsenki v pressé russkogo zarubejia* (thèse), Orel, 2011.

LÉNINE, Vladimir Ilitch, *Sotchineniia*, Moscou, GIPL, 4e éd., vol. 32.

LINCOLN, W. Bruce, *Red Victory*, New York, Da Capo Press, 1999.

LOMAGIN, Nikita, *Neizvestnaïa Blokada*, Saint-Pétersbourg, Neva, 2004.

LOPEZ, Jean, *Berlin. Les Offensives géantes de l'Armée rouge. Vistule-Oder-Elbe (12 janvier-9 mai 1945)*, Paris, Economica, 2010.

—, *Le Chaudron de Tcherkassy-Korsoun et la bataille pour le Dniepr (septembre 1943-février 1944)*, Paris, Economica, 2011.

—, *Opération Bagration (été 1944)*, Paris, Economica, 2014.

LOPEZ, Jean, et OTKHMEZURI, Lasha, *Joukov, l'homme qui a vaincu Hitler*, Paris, Perrin, 2013.

—, *Grandeur et misère de l'Armée rouge*, 2e édition, Paris, Perrin, 2015.

—, *Barbarossa. 1941, la guerre absolue*, Paris, Passés composés, 2019.

MALINOVSKI, Rodion, *Budapesht-Vena-Praga*, Moscou, Nauka, 1965.

MALTSEV, Evdokim, *Gody ispytanii*, Moscou, Voenizdat, 1979.

MAMONTOV, Sergueï, *Pokhody i Koni*, Paris, Ymca Press, 1981.

MEDVEDEV, Roy, *Oni okrujali Stalina*, Moscou, Izdatelstvo Polititcheskoï Literatury, 1990.

MERETSKOV, Kiril A., *Na Sloujbé Narodou*, Moscou, Politizdat, 1968.

MGUELADZÉ, Akaki, *Stalin : kakim ia ego znal. Stranitsy nedavnogo prochlogo*, Tbilissi, 2001.

MIKHEENKOV, Sergueï, *Koniev*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2013.

—, *Rokossovski*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2017.

MILBAKH, V. S., *Polititcheskié repressii komandno-natchalstvuiuchtchego sostava (1937-1938)*, Saint-Pétersbourg, Université de Saint-Pétersbourg, 2007.

MINAKOV, S., *Sovetskaïa Voennaïa Elita 20-kh godov : Sostav, sotsiokulturnyé ossobennosti, polititcheskaïa rol*, Orel, Orelizdat, 2000.

MIRKINA, A., et YAROVIKOV, V., *Marchal Joukov : Polkovodets i Tchelovek*, Moscou, APN, 1988.

MLETCHINE, L., *Iosif Stalin, ego marchaly i generally*, Moscou, Centrepoligraf, 2004.

—, *Frounzé*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2014.

—, *Narkom Vorochilov*, Saint-Pétersbourg, Amphora, 2015.

—, *Sozdateli Krassnoï Armii*, Saint-Pétersbourg, Amphora, 2015.

NENAROKOV, Albert Pavlovitch, *Vernost Dolgu. O marchalé Sovetskogo Soiuza A. I. Egorové*, Moscou, Izdatelstvo Polititcheskoï Literatury, 1989.

NOSOVITCH, A., *Krasnyi Tsaritsyn, vzgliad iznutri. Zapiski Belogo Razvedtchika*, Moscou, 2010.

ORTENBERG, D., *Iun-Dekabr Sorokk pervogo*, Moscou, Sovetsi Pisatel, 1984.

OUSTINOV, D., *Vo imia pobedy*, Moscou, Voenizdat, 1988.

PETCHIONKINE, A., *Stalin i Voennyi Sovet*, Moscou, VZFEI, 2007.

PIHOYA, Rudolf, *Moskva, Kreml, Vlast. 40 Let poslé voïny*, Moscou, AST, 2007.

PIPES, Richard, *The Unknown Lenin*, New Haven (Connect.), Yale University Press, 1996.

POLEVOÏ, Boris, *Polkovodets : Biografitcheskaïa povest o I. S. Konevé*, Moscou, Voennaïa Literatura, 1982.

POLIKARPOV, V. (Pamiati), *Na Fronté Istorii Grajdanskoï Voïny*, Moscou, Sobranié, 2009.

Polkovodtsy i Voenatchalniki Velikoï Otetchestvennoï. Sbornik, Vypousk Vtoroï, Moscou, 1979.

POMOGAÏBO, A., *Orujié pobedy i NKVD. Konstruktory v tiskakh repressii*, Moscou, Vetché, 2004.

PRICHVINE, Mikhaïl, *Dnevniki 1940-1941*, Moscou, Rosspen, 2012.

REZNIK, N. (dir.), *Na Granitsé Tutchi Khodiat Khmuro (K 65-letiu sobytii u ozera Khassan)*, Moscou, Kutchkovo Polé, 2005.

ROKOSSOVSKI, Konstantin, *Soldatski Dolg*, Moscou, Voenizdat, 1968.

ROMER, Jean-Christophe, *La Pensée stratégique russe au XXe siècle*, Paris, Economica et Institut de stratégie comparée, 1997.

ROTMISTROV, Pavel, *Stalnaïa Gvardia*, Moscou, Voenizdat, 1984.

ROUBTSOV, Y., *Mekhlis, Ten Vojdia*, Moscou, Iauza, Exmo, 2007.

RZHESHEVSKY, Oleg, *Seelower Höhen 1945 (Militärgeschichtlicher Reiseführer)*, Hambourg, Mittler, 1998.

SALISBURY, Harrison, *Les 900 Jours*, Paris, Albin Michel, 1970.

SANDALOV, L., *Perejitoé*, Moscou, Voenizdat, 1961.

SIMONOV, Konstantin, *Glazami tcheloveka moego pokolenia*, Moscou, Pravda, 1990.

SOKOLOV, Boris, *Istreblionnyé Marchaly*, Smolensk, Rusitch, 2000.

—, *Marshal Malinovskii : Hero of the Soviet Union*, Warwick, Helion & Company, 2017.

—, *Rokossovski*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2017.

SOUDOPLATOV, Pavel, *Razvedka i Kreml. Zapiski nejelatenogo svidetelia*, Moscou, Algoritm, 2018.

SOUVENIROV, Oleg, *1937. Traguedia Krassnoï Armii*, Moscou, Exmo, 2009.

STALINE, Joseph, *Sotchinenia*, Tver, 1946-2018.

STARTSEV, Abel, *Russkié Bloknoty Djona Rida*, Moscou, Sovetski Pisatel, 1968.

STOECKER, Sally W., *Forging Stalin's Army*, Boulder (Colorado), Westview Press, 1998.

SVETLICHINE, Nikolaï, *Kroutyé povoroty sudby*, Khabarovsk, Khabarovskoé Knijnoé izdatelstvo, 1992.

TCHEKKOUNOV, S. (dir.), *Pichu iskliutchitelno po pamiati. Komandiry Krassnoï armii o katastrofé pervykh dneï Velikoï Otetchestvennoï Voïny*, Moscou, Université Dmitri Pojarskki, 2018.

TCHERNOVOL, V., *Marchal Toukhatchevski Vospominania Druzeï i soratnikov*, Moscou, Voenizdat, 1965.

TCHEROUCHEV, Nikolaï, *Elita Krassnoï Armii na Golgofé*, Moscou, Vetché, 2003.

TCHOUEV, Félix, *140 Besed s Molotovym*, Moscou, Terra, 1991.

—, *Tak Govoril Kaganovitch. Ispoved Stalinskogo Apostola*, Moscou, Rossiiskkoé Tovarichestvo, 1992.

—, *Iliuchine*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 1998.

—, *Poluderjavny Vlastelin*, Moscou, Olma Press, 2000.

—, *Kaganovitch, Chepilov*, Moscou, Olma Press, 2000.

TELITSYN, Vadim, *Marchal Govorov*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 1971.

TINTCHENKO, Iaroslav, *Golgofa Russkogo ofitserstva v SSSR 1930-1931 gody*, Moscou, MONF, 2000.

TOUKHATCHEVSKI, Mikhaïl, *Izbrannyé proizvedenia 1928-1937*, Moscou, Voenizdat, 1964.

TROTSKI, Léon, *Moïa Jizn*, Moscou, Kniga, 1990.

USSOV, V., *Sovetskaïa Razvedka v Kitaé. 30-e gody XX veka*, Moscou, Olma Press, 2002.

VASSILEVSKI, Alexandre, *Delo Vseï Jizni*, Moscou, Olma Press, 2002.

VELIKANOV, Nikolaï, *Bliukher*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2010.

—, *Meretskov*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2013.

—, *Vassilevski*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2014.

—, *Vorochilov*, Moscou, Molodaïa Gvardia, 2017.

VERNADSKI, Vladimir, *Dnivniki, 1937*, Kiev, Naukova Dumka, 1997.

VIKTOROV, Boris, *Bez grifa « sekretno ». Zapiski Voennogo prokurora*, Moscou, Yuriditcheskaïa Literatura, 1990.

VOÏTIKOV, Sergueï, *Armia i Vlast. Kornilov, Vatsetis, Toukhatchevski. 1905-1937*, Moscou, Tsentropoligraf, 2016.

VOLOKOTINA, T., NOSIKOVA, A., et POKIVAÏLOVA, T., *Moskva i vostotchnaïa Evropa. Stanovlenie polititcheskikh rejimov sovetskogo tipa (1949-1953)*, Moscou, Rosspen, 2002.

VOROCHILOV, Kliment, *Stati i Retchi*, Moscou, Partizdat TsK VKP(b), 1937.

—, *Rasskazy o jizni*, Moscou, Politizdat, 1968.

VORONOV, Nikolaï, *Na slujbé voennoï*, Moscou, Voenizdat, 1963.

WERTH, Alexander, *La Russie en guerre*, Paris, Stock, 1964.

WETTSTEIN, Adrian E., *Die Wehrmacht im Stadtkampf, 1939-1942*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2014.

YAKOVLEV, Nikolaï, *Ob artilerii i nemnogo o sebé*, Moscou, Vyschaïa Chkola, 1984.

ZAKHAROV, Matveï, *Gueneralnyi Chtab v Predvoennyé Gody*, Moscou, Voenizdat, 1989.

ZELOV, N., VAKOUNOV, S., et TESEMNIKOVA, N., *Neizvestnaïa Rossia XX Vek : Arkhivy, pisma, memuary*, Vypousk 4, Moscou, 1993.

ZOLOTARIOV, V. (dir.), *Velikaia Otetchestvennaia Voina*, Moscou, Nauka, 1995-1999.

ZVIAGUINTSEV, Viatcheslav, *Voïna na vesakh Femidy*, Moscou, Terra, 2006.

INDEX

Abakoumov, Viktor 83, 241-242, 259, 470
Adamovitch, Alexandre, dit Alès 336
Akvilianov, Mikhaïl 78-79
Alexandre I^er 255
Alexeïev, Mikhaïl 61
Alikhanov, Maxud 88
Alksnis, Yakov 459
Allilouïeva, Nadejda 98
Andogski, Alexandre 206
Anissov, Andreï 280-281
Antipenko, Nikolaï 364, 366
Antonescu, Ion 400
Antonov, Alexandre Stepanovitch 73, 153, 246
Antonov, Alexeï Innokentievitch 255, 272, 281, 284-291, 302, 313, 323-324, 339, 461, 467, 482
Antonov, Dmitri Stepanovitch 73, 153, 246
Antonov-Ovseenko, Vladimir 35, 38
Apanassenko, Iossif Rodionovitch 62-63, 70, 77, 169, 180, 191
Apsé, Martin Yanovitch 412
Aragon, Louis 43
Aronstam, Lazar Naoumovitch 120
Artemiev, Pavel Artemeïevitch 341
Artouzov, Artour 89
Arvatov, Yuri 171
Asensio Torrado, José 433
Babel, Isaac 59, 66, 70, 180, 196
Bagramian, Ivan (Hovhannes) 19, 28-29, 81, 193-194, 246, 272, 281, 302-303, 312, 339, 364, 392-393, 467
Baïkov, Alexeï 235
Baïov, Alexeï Konstantinovitch 134
Bajanov, Boris 74
Bajenova, Anna 460
Balck, Hermann 424
Barmina, Yulia 355
Batorski, Mikhaïl 355
Batov, Pavel 237, 239, 364, 367, 370, 389
Bednyi, Demian 43, 68

Bejanov, Sergueï 210
Bek, Ibrahim 460
Belova, Evdokia 431
Belov, Ivan Panfilovitch 103
Belov, Pavel (journaliste) 273
Belov, Pavel Alexeïevitch 96, 173, 272
Bergholtz, Olga 363, 450
Beria, Lavrenti 7, 21, 46, 79, 83, 103, 125, 225-228, 238, 260, 330, 358, 440, 449, 471
Bernadotte, Jean-Baptiste 30
Berzine, Ian Karlovitch 224
Bezverkhova, Glafira 118, 126
Bierut, Bolesław 376-377
Biriouzov, Sergueï Semionovitch 395
Bjichkian, Haïk 137
Bliukher, Vassili Konstantinovitch 13-14, 16-17, 22, 24-25, 27, 86, 96, 106-126, 211, 273, 300, 336, 338, 356-357, 428, 432
Blomberg, Werner von 16
Bobkov, Semion 420
Bobyleva, Tamara 412-413
Bock, Fedor von 82-83, 191, 251, 306-307, 364, 464
Bodine, Pavel 194-195
Bogdanov, Semion 8, 367
Bokov, Fiodor 281, 312
Boldine, Ivan 233
Bontch-Brouevitch, Mikhaïl 203-206, 480
Bontch-Brouevitch, Vladimir 203
Bór-Komorowski, Tadeusz 372
Borodine, Mikhaïl 113-115
Boudiennova, Maria 78
Boudiennova, Nadejda 60-61, 74
Boudiennova, Olga 75, 77-78
Boudienny, Semion 13-14, 17, 19, 22-25, 36, 39-44, 58-83, 86, 92-97, 101, 103-104, 106, 124, 143, 145, 148-149, 156-157, 168, 171, 180-181, 187, 191, 201, 208, 211-212, 215-216, 221, 224, 236, 247, 307-308, 394, 461, 483
Boulgakov, Mikhaïl 43, 74
Boulganine, Nikolaï 7, 21, 54, 241, 256, 260, 291, 306, 312, 328, 330, 348, 362, 375, 440-441, 465
Bouline, Anton 298
Bounine, Yakov 382
Bradley, Omar 327
Brauchitsch, Walther von 276
Braun, Klaus 470
Brejnev, Leonid 47, 55, 261, 291, 375, 382, 391, 407
Brodsky, Joseph 261-263
Broussilov, Alexeï Alexeïevitch 60, 108, 179, 267, 411
Bułak-Bałachowicz, Stanisław 269
Bytchevski, Boris V. 343
Caldwell, Erskine 463
Cassidy, Henry C. 463
Chaliapine, Fiodor 68

Chapochnikov, Boris 18, 22-25, 27, 46, 51, 53, 79, 89, 91, 96-97, 99, 101, 154, 156, 158-162, 184, 187-188, 192-193, 200-217, 233, 238, 246, 251-252, 264, 266, 270, 272-274, 276-281, 303, 307, 336, 414-416, 433, 435-438, 444, 448, 463-464, 483
Charabarova, Larissa 382, 385
Cheko, Yakov 70
Chepilov, Dimitri 260
Cherbakov, Alexandre 467
Chkouro, Andreï 63-64
Chorine, Vassili 63-64, 67-68, 142-143
Chostakovitch, Dimitri 128
Chtchadenko, Efim 67, 79, 99-101, 124, 184, 212
Chtemenko, Sergueï 200-201, 287-288, 290-291, 323-325, 339, 410, 452, 455, 467, 471-472
Chtern, Grigori 224, 249, 300, 339, 432-433, 439
Chtykov, Terence 453-455
Churchill, Winston 465
Clausewitz, Carl von 201, 203, 208, 355
Curzon, George Nathaniel 69, 147, 151
Czesczkowskaïa, Galina 74, 77, 103-104
Denikine, Anton 36, 38-39, 59, 63-65, 67-68, 86, 92-94, 96-97, 140, 143, 145, 153, 180, 223, 269, 430, 460
Deribas, Terence 120
Dobrovolski, Ilya 441, 443
Dobrovolski, Victor 412
Dombrowski, Jan Henryk 377
Donne, John 263
Dostoïevski, Fiodor 131
Doukhanov, Mikhaïl 346
Doumenko, Boris 59, 61-63, 68
Doutov, Alexandre Ilitch 108
Dovator, Lev Mikhaïlovitch 362
Dovjenko, Alexandre 257
Drozdovski, Mikhaïl 204
Durruti, Buenaventura 433
Dybenko, Pavel 79, 96, 101, 103-104, 157, 173, 461
Dzerjinski, Félix 33, 35, 65, 223, 339, 480, 483
Efimov, Nikolaï 173, 225-226
Efremov, Mikhaïl 28, 192
Egorov, Alexandre Ilitch 13-14, 16-18, 22-25, 27, 40-41, 44, 48, 62-65, 70-71, 74, 79, 86-104, 145-150, 156-157, 162, 180, 191, 208, 211-212, 247, 336, 430-431
Egorov, Ilya 87
Ehrenbourg, Ilya 343-344, 363
Eideman, Robert 169, 171, 173
Eisenhower, Dwight David 261, 482
Eismont, Nikolaï 168
Elian, Amo 227, 229
Enoukidzé, Avel 33, 133, 167
Enver Pacha 460-461
Eremenko, Andreï 29, 82, 215-216, 246, 253, 307-308, 331, 365, 394-395, 398, 417-419, 463, 465
Ermoline, Y. A. 168

Fediuninski, Ivan 450
Fedko, Ivan 125
Fedotov, Anatoli 412
Feklenko, Nikolaï 248
Feldman, Boris 169, 171, 173
Fervacque, Pierre 131
Foch, Ferdinand 247
Fomine, Vassili 66
Frinovski, Mikhaïl 120, 123-124
Frolov, Valerian 29
Frounzé, Mikhaïl 33-34, 40-41, 72, 96, 109, 141, 154-156, 206-208, 337
Frounzé, Timour 34
Fuller, John Frederick Charles 247
Gaï, Gaia 59, 137, 143, 145, 150, 181
Galler, Lev 46
Gamarnik, Yan 100, 102, 220
Ganine, Andreï 337
Gareev, Makhmut 466
Gendin, Semion 121
George V 167
Germanovitch, Marcian 355
Gittis, Vladimir 140, 145
Goebbels, Joseph 306
Goethe, Johann Wolfgang von 43
Golikov, Filipp 29, 248, 281-282, 286, 363-364
Golovanov, Alexandre 310
Golovine, Fiodor 16
Golubintsev, Alexandre 68
Gomułka, Władysław 377
Gontcharov, Vassili S. 440-441
Gorbman, Golda/Ekaterina 48
Voir Vorochilova, Ekaterina
Gordov, Vassili 242, 272
Gorev, Vladimir 386
Goriatchev, Elisseï 182-183
Gorki, Maxime 43, 382
Gorodovikov, Oka 79
Govorov, Leonid 21-25, 27, 30, 106, 244, 272, 336-349, 404, 410, 428, 448-454, 482
Govorov, Nikolaï 337
Grabine, Vassili 227, 229
Gretchko, Andreï 261
Griaznov, Fiodor (major-général) 88
Griaznov, Ivan 103, 357
Gribkov, Anatoly 406
Gribov, Sergueï 49
Grigoriev, Alexandre 459
Grigoriev, Nifikor 37, 222
Grinko, Grigori 103
Gromov, Mikhaïl 310
Guderian, Heinz 29, 215, 307, 360

Guerasimenko, Vassili 417
Guerassimov, Alexandre 43
Gurov, Kouzma 195
Halder, Franz 282
Heiden, comte 382
Hess, Rudolph 77
Hitler, Adolf 15-16, 18, 22, 27, 29, 59, 79, 81, 163, 183, 190, 192-194, 237, 251-252, 264, 274, 282, 285, 315-316, 320, 322, 345, 347, 387, 393, 396-397, 401-403, 422, 424, 432, 465
Horthy, Miklós 401
Iejov, Nikolaï 48-50, 78-79, 101, 103-104, 120-121, 168, 170, 358
Iouchkevitch, Adolf 358
Iouchkevitch, Vassili 358
Issaev 281
Isserson, Gueorgui 24, 68, 247, 249, 272, 298
Ivanichev, Alexandre 41
Ivanov, Pavel 342, 345
Ivanov, Piotr 446
Jdanov, Andreï 52-53, 184, 186-187, 344, 346, 435, 444
Jigour, Yan 100
Joffre, Joseph 263
Jomini, Antoine Henri de 203
Joukova, Alexandra 246, 248
Joukova, Era 290
Joukova, Galina 474
Joukova, Maria 255
Joukova, Ustenia Artemeevna 245
Joukov, Gueorgui Konstantinovitch 7, 10, 19-21, 23-25, 28-29, 46, 51, 53-55, 82-83, 100, 106, 126, 128, 132, 141, 150, 165, 171, 173, 175, 178-179, 185, 187, 190-196, 214, 216, 228, 230-231, 234, 236, 240-242, 244-264, 266, 270-271, 277, 279, 283-290, 294, 297-300, 302-303, 308-311, 313-314, 316-332, 341-342, 346, 348, 352-355, 357, 359-360, 362-366, 368, 372-375, 377-379, 382, 385, 391, 394, 398-399, 401, 403-404, 406, 412, 418, 429, 432, 437-438, 440-441, 449-450, 458, 462-465, 469-470, 472-474, 482-483
Joukov, Gueorgui Vassilievitch 100
Joukovskaïa, Anastassia 197
Juszkiewicz, Adolf 354, 358
Kachirine, Nikolaï 103, 108, 173, 191
Kaganovitch, Lazare 46, 55, 119, 121, 172-173, 330
Kakourine, Nicolaï 95, 155, 162
Kaledine, Alexeï 61, 179
Kalinine, Mikhaïl 75, 466
Kamenev, Lev 74, 154, 207
Kamenev, Sergueï 41, 44, 63-64, 67, 69-70, 72, 92-93, 95, 129, 139, 143-149, 165, 168, 206, 431
Karakhan, Lev 114
Katoukov, Mikhaïl 326-327
Kavtaradzé, Alexandre 206
Kazakov, Vassili 361
Kerenski, Alexandre 89, 295, 383
Khakhanian, Grigori 125

Khalepski, Innocent 173
Khanzhin, Mikhaïl 141
Kharitonov, Fiodor 393
Kharpovski (peintre) 234
Khartchenko, Alexandre 135
Khaustov, Vladimir 120
Khlebnikov, Nikolaï 301
Khmelnitski, R. P. 433
Khodetski 88
Khomenko, Vassili 420
Khozine, Mikhaïl 342-343, 448-449
Khrouchtchev, Nikita Sergueïevitch 29, 33, 43, 47, 51, 55, 63, 80-81, 83, 182-183, 185, 193-195, 197, 241, 260-261, 291, 294, 330, 368, 377, 382, 395, 406-407, 440, 473-474
Khrouliov, Andreï 48, 100-101, 117, 286, 448
Khvesin, Tikhon Serafimovitch 145
Kirov, Sergueï 47, 166-167, 337
Kirponos, Mikhaïl 191, 302
Kleist, Ewald von 360, 420
Klimovskikh, Vladimir 234
Kluge, Günther von 341
Klykov, Nikolaï 446-448
Koboulov, Bogdan 83, 125
Kojanov, Ivan 50
Kollontaï, Alexandra 49
Koltchak, Alexandre 120, 122, 139-141, 153, 296, 337-339, 384
Koltchouguina, Galina 115, 125
Komarov, Vladimir 407
Komatsubara, Michitarō 249
Konieva, Antonina 309
Konieva, Natalia 309
Koniev, Ivan 10, 19, 21, 24, 28-29, 82-83, 216, 240, 254, 256-257, 259, 266, 279, 284, 286, 294-295, 297-330, 332, 339, 361-362, 366, 372, 374-375, 385, 396-399, 401, 404, 406, 411-412, 439, 464-465, 467, 469-470, 472, 482
Konstantinov, Vladimir 46
Korine, Pavel 258
Kork, August 145, 171, 173, 270
Korneïtchouk, Alexandre 196-197
Kornilov, Lavr 61, 179, 268
Korobkov, Alexandre 272
Korovnikov, Ivan 451
Kościuszko, Tadeusz 377
Kouïbychev, Valerian 137, 141
Kouliabko, Nikolaï 134-135, 168
Koulik, Grigori 18, 21, 23-25, 35, 51, 99, 101, 124, 179-180, 187, 214, 220-242, 249, 295, 389
Kouropatkine, Alexeï 60
Kourotchkine, Pavel 29
Koutcherenko, Raïsa 396, 405
Koutouzov, Mikhaïl 14, 18, 86, 255, 258, 323, 482
Kouzmina, Yulia 151-152, 168, 171

Kouzmine, Nikolaï 151
Kouznetsov, Fiodor 301
Kouznetsov, Nikolaï 46, 50, 53, 201, 348-349, 389, 432, 439, 467
Kowalewski, Jan 150
Kozlov, Dimitri 415-417
Krainiukov, Konstantin 327
Krasnov, Piotr 36-37, 61, 92, 140
Krivosheev, Grigori 379
Kroupskaïa, Nadejda 47
Küchler, Georg von 345-347, 451-452
Kun, Béla 110
Kuusinen, Otto 436-437
Lachevitch, Mikhaïl 40
Langner, Władysław 183
Lapine, Albert 116, 173
Largo Caballero, Francisco 433
Larionov, Valentin 473-474
Lavrentiev, Lavrenti 120
Lazarevitch, Vladimir 145
Lazarev, Sergueï 173
Leeb, Wilhelm von 52
Lefebvre, François Joseph 30
Leliouchenko, Dimitri 322, 341
Lénine, Vladimir Oulianov, dit 12, 15, 33, 36-40, 47-48, 64-66, 68-69, 71-73, 86-87, 90-91, 95, 97, 110-111, 132-135, 137-138, 140, 142-144, 147, 150-154, 174, 203, 209, 257, 344, 346, 348, 429, 459, 480
Leplevski, Israël Moïsseïevitch 211
Levitchev, Vassili 102
Levtchenko, Gordey 237-239
Liddell Hart, Basil Henry 247
Liouchkov, Guenrikh Samoïlovitch 122, 124
Líster, Enrique 386-387, 433
Lizioukov, Alexandre 282, 364
Loktionov, Alexandre 124, 439-440
Longva, Roman 174
Lossev 234
Loukine, Mikhaïl 361
Loukirski, Sergueï 204
Lowell, Robert 263
Ludendorff, Erich 384
Maïakovski, Vladimir 110
Makhno, Nestor 37, 72-73
Malandine, Guerman 272, 274, 277, 339, 463
Malenkov, Gueorgui 52, 55, 186-187, 190, 234, 260, 278, 313, 330, 448-449, 467, 469
Malinine, Mikhaïl Sergueïevitch 327, 361
Malinovskaïa, Natalia 396
Malinovskaïa, Varvara 382
Malinovski, Rodion 21-25, 29, 179, 224, 285-288, 321, 374, 382-407, 410, 417, 419-422, 424, 432-433, 455, 482
Malraux, André 43

Maltsev, Edvokim 413-414
Malychev, Viatcheslav 229
Mamontov, Konstantin 63-64, 92, 180
Mamontov, Sergueï 110
Mannerheim, Carl Gustaf 348, 436, 441
Mann, Heinrich 43
Manstein, Erich von 237-238, 245, 254-255, 263, 284-285, 287, 313-314, 316-317, 320, 345, 365-366, 369, 395-397, 405, 415, 419, 450
Mao Zedong 115, 405
Martínez Cabrera, Toribio 433
Maslennikov, Ivan 29
Medovyi 299
Medvedev, commissaire politique 139
Mejeninov, Sergueï 102, 173
Mekhlis, Lev 120, 122-124, 187, 232, 234, 249, 303-305, 312, 401, 416-417, 435, 440-441, 444, 446-447
Melikov, Vladimir 156
Meretskov, Kirill 21-25, 27-28, 99-100, 106, 183, 187, 190, 213, 232, 274-275, 277, 282, 312-313, 340, 342-343, 345-347, 386, 404, 410, 428-441, 443-455, 459, 482
Merkoulov, Vsevolod 226, 439, 481
Metzsch, Horst von 167
Mgueladzé, Akaki 425
Miaja Menant, José 387, 433
Michel I^er de Roumanie 482
Mikeladzé, Vladimir 62
Mikheev, Anatoli 190, 234, 304
Miklós, Béla 401
Mikoïan, Anastase 39, 275, 300
Miliutine, Dimitri 13
Mironov, Filip 59, 62-63, 66-67, 72
Model, Walter 252, 263, 311, 313, 347, 366-367, 452, 465
Molotov, Viatcheslav Skriabine, dit 40, 43, 46, 48, 50, 55, 101, 103, 124, 162-163, 168, 172, 185, 210, 213-215, 276, 278, 313, 330, 374, 404, 483
Moltchanov, Victorin 112
Montgomery of Alamein, Bernard Law Montgomery, vicomte 245, 482
Mouralov, Nikolaï 40
Mouraviov, Mikhaïl 135-137
Napoléon I^er 29, 86, 107, 128-129, 172, 226, 353
Nevski, Alexandre 18, 482
Ney, Michel 30
Neznamov, Alexandre 203, 459
Niessel, Henri 107
Nossovitch, Anatoli 35-38
Nossov, Vladimir 305
Novikov, Alexandre 259, 348
Ochtchepkov, Pavel 166
Ordjonikidzé, Grigori (Sergo) 40, 68, 143, 162, 165, 167, 223
Orel, Grigori 361
Ortenberg, David 306
Ossipov 48

Ott, Eugen 121
Ouborevitch, Ieronim Petrovitch 41, 44, 68, 77, 86-87, 96, 99, 171, 173-174, 182, 191, 211, 220, 272, 385, 389, 432-434
Ouchakov, Zinovy Markovitch 169
Oulianova, Maria Ilinitchna 47
Oustinov, Dimitri Fiodorovitch 229
Paasaviki, Juho Kusti 435
Panfilov, Ivan 362
Paulus, Friedrich 18, 193, 253, 283-284, 365, 394-395, 418
Pavlenko, Nikolaï 50
Pavlov, Alexandre Alexandrovitch 68
Pavlov, Dimitri Grigorievitch 28, 174-175, 187, 190, 214, 224, 234-235, 250, 386, 388-389, 433, 439, 463
Pavlov, Pavel Andreevitch 113
Pechenkin, Alexandre Alexeïevitch 225
Petlioura, Semion 35, 94
Petrov, Ivan 29, 241, 327
Petrovna, Mavra 129
Petters, Jan 65
Pierre le Grand 16, 129, 258
Piłsudski, Józef Klemens 69-70, 86, 94-95, 146, 150, 354, 358
Pliev, Issa 398, 406-407
Pnevski, Nikolaï 205
Podvoïski, Nikolaï 14, 90, 152
Pokrovskaïa, Galina 109, 125
Pokrovski, Alexandre 81, 294, 468
Polevoï, Boris 295
Polikarpov, Vassili 355, 358, 375-376
Pomeranz, Grigori 19
Popkov, Piotr 346
Popov, Markian 29, 119
Postoronkin, Vladimir 130
Poutine, Vladimir 47, 263
Prigodine, commissaire politique 112
Primakov, Vitaly 59, 171, 355
Proskrebychev, Alexandre 226
Purkaev, Maxime 29, 302, 311-312, 404, 455
Putna, Vitovt Kazimirovitch 171, 211
Pu Yi 405
Ranevskaïa, Faïna 425-426
Reed, John 93
Reiter, Max 29, 303, 312, 366
Remizov, Fiodor 363
Rendulic, Lothar 454
Rennenkampf, Paul von 130, 150, 193
Repine, Ilia 43
Rodimtsev, Alexandre Ilitch 224, 386-387, 389, 433
Rogovski, Nikolaï 173
Rojo Lluch, Vicente 433
Rokossovskaïa, Ariadna 353

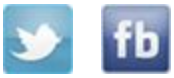
Rokossovskaïa, Nadejda 364
Rokossovski, Konstantin 10, 19, 21-25, 27-29, 112, 179, 244, 246-247, 254-255, 259, 263, 270, 282, 285, 289, 312-313, 315-316, 321, 329-331, 341-342, 352-379, 382, 385, 394, 396, 401, 404, 412, 420, 432, 467, 482
Rolland, Romain 43
Romm, Vladimir 169
Roosevelt, Franklin Delano 290, 405, 454, 465
Rosenberg, Alfred 77
Rotmistrov, Pavel Alexeïevitch 8, 118, 282, 286, 316
Roubtsov, Piotr Nikolaevitch 304
Roubtsov, Yuri 332
Roudenko, Roman 240
Roure, Rémy 131
Rozwadowski, Tadeusz 150
Rundstedt, Gerd von 80, 391
Rybalko, Pavel 8, 311, 322, 325-326, 330
Rybaltchenko, Filipp 242
Rykov, Alexeï Ivanovitch 40, 74, 154
Rytchagov, Pavel 339
Ryti, Risto Heikki 348
Sabourova, Ekaterina 270
Salisbury, Harrison 342
Samsonov, Alexandre 150, 193, 203
Samuelson, Lennart 120
Sandalov, Leonid 339
Saucken, Dietrich von 121
Savtchenko, Gueorgui 235
Schlichting, Sigismund von 203
Schlieffen, Alfred von 247
Schmidt, Rudolf 236, 444
Schörner, Ferdinand 18
Schwarzmann, Lev 439
Sediakine, Alexandre 103
Selivanovski, Nikolaï 195
Semenov, Grigori 111-112, 296, 298, 355, 459
Serditch, Danilo 191
Sergueev, Evgueni 145
Serova, Valentina 364
Serov, Ivan Alexandrovitch 259
Shaw, George Bernard 43
Shtein, Boris 435
Shtern, Manfred 386
Shukman, Harold 9, 410
Simonitch, Constantin 225
Simonitch, Ivan 225
Simonitch, Kira 225-226
Simonitch, Nina 225
Simonitch, Sergueï 225
Simonitch, Tatiana 225
Simonov, Konstantin 41, 81, 165, 184, 231, 294, 298, 332, 364, 468, 471

Sklianski, Ephraïm 142, 147
Skobelev, Mikhaïl 129
Smilga, Ivar 152
Smirnov, Alexandre 168
Smirnov, Guerman 134
Smirnov, Piotr 299
Smorodinov, Ivan 241, 274
Smuchkevitch, Yakov 187, 339, 432, 439
Snessarev, Andreï 36-37
Snitko, Nikolaï 161
Sobennikov, Piotr 272
Sokolova, Nadejda 267
Sokolov, Boris 77
Sokolov, Grigori 445-446
Sokolovski, Vassili 8, 21-25, 244, 272, 279, 307, 321, 369, 407, 429, 458-475
Sollogub, Nikolaï 145
Soloviov, Alexandre 14
Sorge, Richard 121
Sorokine (aide de camp de Chapochnikov) 273
Sorokine, Ivan 439
Souleïman, Nikolaï 205
Sourikov, Vassili 299
Sourkov, Alexeï 377
Souvorov, Alexandre 14, 18, 20, 86, 109, 129, 258, 299, 323
Sponeck, Hans von 416
Staline, Joseph Djougachvili, dit 7
Voir *passim*
Staline, Vassili 34, 197
Stoecker, Sally W. 163
Sulzberger, Cyrus Leo 463
Sun Yat-sen 113
Svanidzé, Alexandre Semionovitch 47-48
Sverdlov, Iakov Mikhaïlovitch 429
Sviétchine, Alexandre 24, 26, 48, 156, 159, 208-209, 211, 246, 272, 297, 429, 459, 473
Świerczewski, Karol 386
Sytine 37
Talanova, Galina 363-364
Tchaïkovski, Kassian 357
Tchaïkovski, Piotr 185
Tchang Kaï-chek 113-115
Tchapaev, Vassili 459
Tchekhov, Anton 129
Tcherniakhovski, Ivan 19, 28, 288-289, 367-368, 370, 373-374
Tchitcherine, Gueorgui 114
Tchouev, Félix 172, 310
Tchouïkov, Vassili 116, 326-327, 364-365, 399, 417
Tchoukhraï, Grigori 352
Teleguine, Konstantin 327
Timochenko, Ekaterina 197
Timochenko, Konstantin 197

Timochenko, Olga 197
Timochenko, Semion 18-19, 21, 23-25, 51-52, 62, 79-80, 82-83, 175, 178-197, 212-215, 217, 232-233, 237, 250, 252, 274, 276-277, 280-281, 286, 300, 302-307, 313, 340, 359-361, 385, 389, 392-393, 402, 431-432, 436-439, 461-463, 468, 482-483
Timofeev, gouverneur de Tiflis 88
Tito, Josip Broz, dit 376, 482
Tiulenev, Ivan 29, 99, 224, 459, 461-462
Tiutkine, Timofeï 41
Tolboukhine, Fiodor Ivanovitch 21-25, 28-29, 283, 286-287, 328, 336, 396-404, 410-422, 424-425, 482
Tolstoï, Alexeï 106
Toukhatchevskaïa, Elizaveta 171
Toukhatchevskaïa, Mavra 171
Toukhatchevskaïa, Nina 171
Toukhatchevskaïa, Sophia 171
Toukhatchevski, Alexandre 171
Toukhatchevski, Mikhaïl 10, 13-14, 16-18, 22-27, 39, 41, 44, 46, 49-50, 68-71, 76-77, 86, 89, 93-99, 102, 120, 122, 128-175, 181-182, 189, 191, 200, 205-212, 220-221, 225, 244, 246-248, 251, 268-269, 271, 298, 336-337, 357, 359, 389, 431, 433
Toukhatchevski, Nikolaï 171
Tourovski, Simon 17
Treier 235
Triandafillov, Vladimir 24, 44, 96-98, 116, 142, 158-159, 164-165, 189, 209, 211, 246, 249, 270, 298, 460
Troïtski, Ivan 162
Trotski, Lev Davidovitch Bronstein, dit Léon 15, 37-38, 40-41, 61-66, 87, 90-91, 104, 111, 134, 137, 139, 142, 146, 151, 154-156, 169, 172, 205, 207, 222-223, 245, 355, 429
Truman, Harry S. 425
Ungern-Sternberg, Roman von 112, 354
Urban 459
Vachouguine 302
Vannikov, Boris 439
Varetski, Dimitri 110
Varfolomeev, Nikolaï 24, 156, 272
Vassilevski, Alexandre 19, 22-25, 27, 29-30, 184-185, 188, 206, 211-212, 214, 216, 241, 244, 247, 252-255, 260, 266-291, 296, 307, 313, 330, 336, 339, 348, 364, 395, 397, 399, 405, 411, 416, 418, 421, 443-444, 447-449, 455, 458, 461, 471-472, 482
Vassilevski, Evgueni 273
Vassilevski, Igor 272, 288
Vassilevski, Youri 270, 288, 290
Vassilieva, Varvara 88
Vassilievna, Ekaterina 272-273, 288
Vatoutine, Nikolaï 28, 214-215, 241, 254, 272, 274-275, 277, 282, 284-286, 313-320, 331, 365-369, 394, 396-397, 419, 463
Vatsetis, Ioakim 91, 95, 137-138, 205
Verkhovski, Alexandre 78, 247, 297
Vernadski, Vladimir 170
Vlassov, Andreï 282, 342-343, 448-449
Vlodzimirski, Lev 439
Volkov, Solomon 263

Volochina, Anna 296, 309
Vorochilova, Ekaterina 34, 48
Vorochilov, Kliment 7, 13-17, 19, 21-26, 28, 32-55, 62, 65-70, 72-73, 76-77, 79, 83, 86-87, 92, 96, 98-101, 103, 106-108, 115-116, 119-120, 122-125, 143, 155-158, 160-162, 165-166, 168-170, 173, 178-181, 183-185, 188, 201, 207-211, 213, 215, 217, 220-227, 232-233, 236, 247-248, 269, 271, 278, 287, 298, 330, 340, 346, 362, 406, 413, 431-433, 435, 448, 450, 483
Voronova, Serafima 270
Voronov, Nikolaï 228, 231-232, 256, 468
Voznessenski, Nikolaï 52, 229
Wassilewska, Wanda 197
Werth, Alexander 372, 463
Wiländer 225
Wöhler, Otto 314-315
Wrangel, Piotr Nikolaïevitch 59, 63, 70-72, 93-95, 97, 109-110, 144-146, 148, 151, 181, 203, 206, 223, 338
Yagoda, Guenrikh Grigorievitch 89, 168
Yakir, Iona 44, 77, 171-172, 182, 210, 220, 247, 272, 433-434
Yakovlev, Nikolaï 233
Yakovlev, Vassili 258, 332
Yakovlev, Vsevolod 302, 436
Youdenitch, Nikolaï 153, 296
Zaïntchkovski, Andreï 208, 210
Zaïtsov, Arseni 75
Zakharov, Gueorgui 363
Zakharov, Matveï 52, 211, 272, 339, 405, 438
Zakupniev, Zakhar 169
Zalka, Máté 386
Zaporojets, Alexandre 446-447
Zassossov, Ivan 227
Zdornyi, Guri 234
Zemliatchka, Rozalia 110
Zetkin, Clara 71
Zhang Xueliang 116
Zimenkov, Alexandre 439
Zinoviev, Grigori 33, 40, 146, 154, 207
Zlobine, Veniamine 277-278, 339

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur
www.editions-perrin.fr

PERRIN

Nous suivre sur